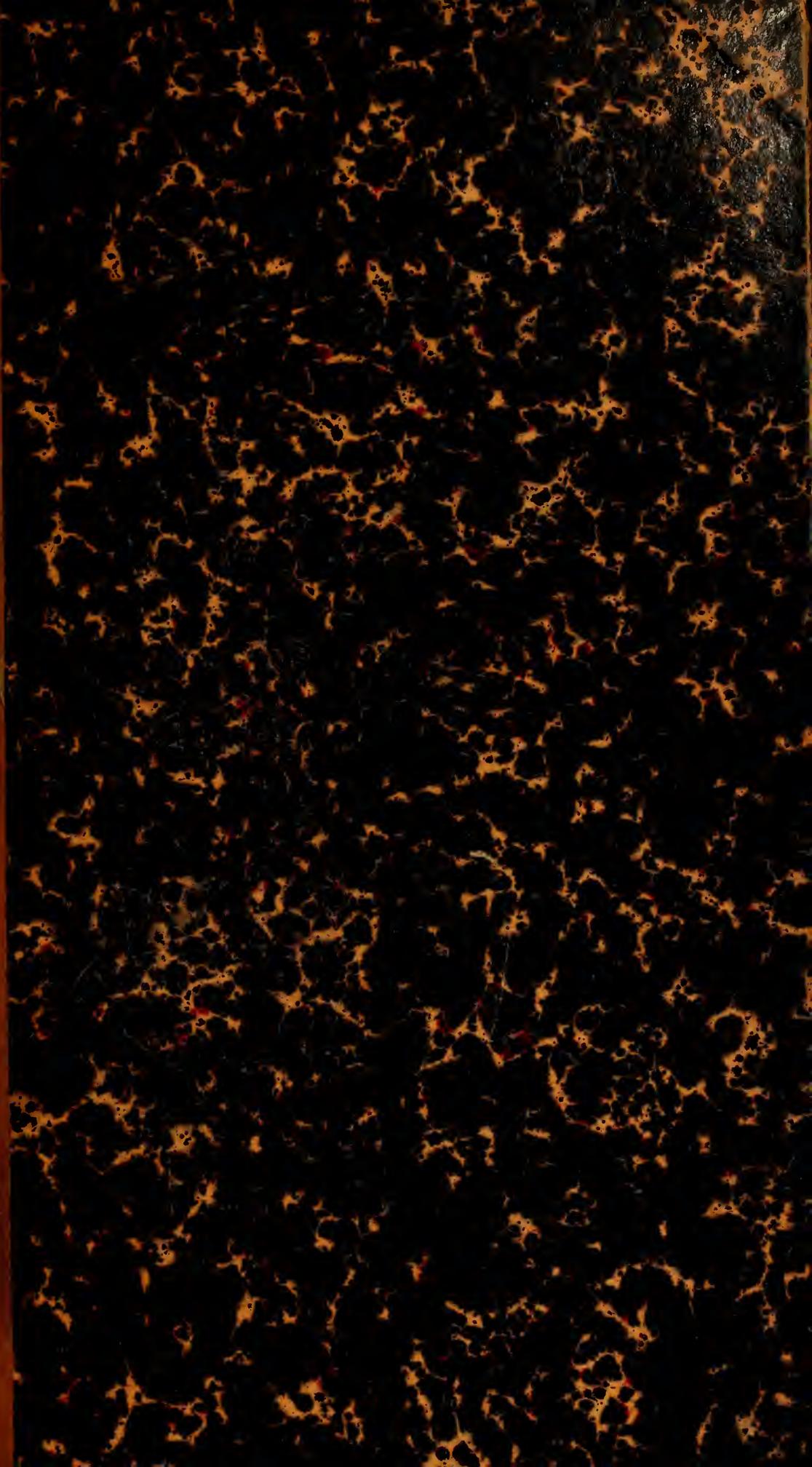


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01876446 4





ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA



GIFT OF
St. Michael's College.

TRANSFER



OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

SERMONS.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PÂCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

Par T. DUVAL

VICAIRE GÉNÉRAL D'AMIENS

A. CRAMPON, J. BOUCHER et C. BERTON

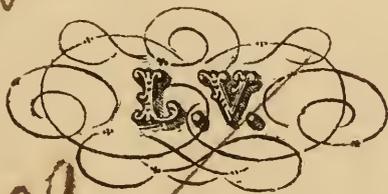
VOLUME III

NOUVELLE ÉDITION

A. J. Simard

4 Dec.

1899



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1877

3

MAR 18 1958

MAR 10 1958

[Handwritten signature]

SERMONS

POUR

LE PROPRE DU TEMPS.

PREMIER SERMON

POUR

LE MERCREDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÈME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DU JOUR.

Præteriens Jesus vidit hominem cæcum a nativitate.

Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle de naissance.

Joann. ix, 1.

Il me serait difficile de vous présenter une explication complète de l'évangile de ce jour, qui est très-long et qui contient une foule de choses dignes de remarque ; j'ai donc résolu, mes frères, de vous en montrer seulement l'ensemble, en ne m'arrêtant qu'à ce qui me paraîtra se rapporter plus particulièrement aux règles de la vie chrétienne.

Le saint Evangéliste commence ainsi : « Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle de naissance, et ses disciples lui firent cette demande : « Maître, est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? » Les disciples le questionnèrent ainsi, parce qu'ils se souvenaient qu'ayant guéri peu de temps auparavant un paralytique près de la piscine, il lui avait donné cet avertissement : « Vous voyez que vous êtes guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » *Joann. v, 14.* C'était une opinion reçue parmi les Juifs que l'adversité est toujours une punition du péché, et la prospérité une récompense de la vertu et de la piété. Les amis de Job partageaient cette erreur, et ce fut là le sujet de la longue contro-

verse qu'ils soutinrent avec ce saint personnage, et dans laquelle ils ne lui épargnèrent pas les accusations et les injures. Imbus des mêmes idées fausses, et ne pouvant s'expliquer que l'aveugle ait mérité lui-même son malheur avant de naître, ou qu'il ait porté la peine de quelque faute de ses parents, les disciples sont curieux d'apprendre la véritable cause de ce malheur.

Il n'est pas douteux que Dieu ne châtie souvent le péché dès cette vie. David nous l'affirme en termes exprès : « Vous avez puni l'homme à cause de son iniquité, » dit-il. *Propter iniquitatem corripuisti hominem*. Ps. xxxviii, 12. Au commencement des temps, nous entendons le Seigneur lui-même en avertir Caïn : « Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé ? et si vous faites mal, le péché ne s'élèvera-t-il pas à l'instant contre vous ? » *Nonne si bene egeris, recipies ? sin autem male, statim in foribus peccatum aderit ?* Gen. iv, 7. C'est-à-dire, n'encourez-vous pas aussitôt la peine de vos crimes ? Mais il faut aussi reconnaître que bien souvent Dieu nous afflige pour de tout autres motifs. Tantôt il a recours au salutaire aiguillon de l'adversité afin de stimuler les tièdes, comme il est dit au livre de Job : « Il excite l'homme par la douleur qu'il lui envoie dans son lit, et il fait sécher tous ses os. » *Increpat quoque per dolorem in lectulo, et omnia ossa ejus marcescere facit*. Job. xxxiii, 19. Ainsi se sert-on du fouet pour presser la bête de trait qui marche trop lentement, ou pour la remettre dans le chemin lorsqu'elle s'en écarte. Tantôt le Seigneur nous envoie ces épreuves pour nous donner l'occasion d'exercer notre vertu et d'obtenir des grâces plus abondantes. Le grand Apôtre en est un exemple, lui que ses combats continuels rendaient plus fort, et en même temps mieux disposé à recevoir la grâce de Dieu ; ce qui lui fait dire : « Quand je suis faible, alors même je suis plus fort. » *Cum enim infirmor, tunc potens sum*. II Cor. xii, 10. « Car la vertu se perfectionne dans la faiblesse. » *Nam virtus in infirmitate perficitur*. Ibid., 9. De même encore Dieu tenta Abraham, et la tentation fit éclater en lui l'obéissance la plus parfaite, et la foi la plus inébranlable. Quelquefois les tentations et les afflictions servent à manifester les vraies dispositions de l'âme, que le calme de la paix tenait pour ainsi dire

enfouies. C'est ainsi que Dieu révéla au monde la foi, l'espérance, la charité, l'innocence, la patience admirable et la grandeur d'âme du saint homme Job. Ce n'est pas pour d'autres motifs que Dieu a envoyé aux saints les épreuves dont ils parlent : « Vous nous avez éprouvés, ô Dieu ; vous nous avez éprouvés par le feu, comme on éprouve l'argent. » *Probasti nos Deus ; igne nos examinasti, sicut examinatur argentum.* Ps. LXV, 10.

Avant d'avoir subi cette salutaire épreuve, gardons-nous, mes frères, de nous prévaloir de nos bonnes œuvres, quelles qu'elles soient. Que de personnes qui sont dans l'habitude de prier avec ferveur, de mortifier leurs sens, de communier fréquemment, d'exercer la charité envers les pauvres, et qui, s'il leur arrive d'avoir à supporter le moindre outrage, la moindre injustice, donnent la triste preuve qu'elles n'ont ni courage, ni patience !

Ces diverses raisons pour lesquelles Dieu nous afflige en cette vie sont manifestes et connues de tous. Il en est d'autres qui le sont moins. Elles se rapportent aux intérêts de la gloire de Dieu, plutôt qu'à ceux du salut des hommes. Le malheur de l'aveuglement s'explique par ce dernier motif ; il a pour but principal la gloire de Dieu, ainsi que le Sauveur lui-même le déclare : « Ni cet homme n'a péché, ni son père, ni sa mère ; mais Dieu voulait faire éclater en lui les œuvres de sa puissance. » *Sed ut manifestentur opera Dei in illo.* C'est aussi ce que Job nous fait connaître, lorsqu'il dit : « Dieu me brisera comme d'un coup de foudre, il multipliera mes plaies sans raison. » *In turbine enim conteret me, et multiplicabit vulnera mea etiam sine causa.* Job. ix, 17. Sans raison, c'est-à-dire sans que la raison en soit connue, car ce saint homme n'avait pas oublié ce qu'avait dit un de ses amis, et lui-même, du reste, le savait d'avance : « Rien ici-bas ne se fait sans sujet, et ce n'est pas du limon de la terre que naissent les maux. » Un peu plus loin, Job dit en parlant de Dieu : « Il fait tout ce qu'il veut, et lorsqu'il aura accompli sur moi ce qu'il avait annoncé, » en me chargeant de plaies, « il lui restera encore un grand nombre d'autres moyens » pour m'affliger. « C'est pourquoi le trouble me saisit en sa présence, et lorsque je le considère, je suis agité de crainte, » *Ibid.* xxiii, 13, 14, 15 : car

la faiblesse de mon esprit ne peut sonder l'abîme de ses jugements. Cette crainte de Job n'est-elle pas, mes frères, une éclatante condamnation de notre sécurité? Si ce saint personnage qui n'avait conscience d'aucune faute, qui ne se sentait frappé pour aucun péché, redoute à ce point les jugements secrets du Dieu tout-puissant, ne devrions-nous pas trembler, nous qui, souillés de tant de crimes, accablés de tant de maux, méconnaissons la main qui nous châtie? Vous comprenez maintenant la parole du Sauveur : « Ni cet homme n'a péché, ni son père ou sa mère, mais Dieu voulait faire éclater en lui les œuvres de sa puissance, » parole qu'il faut entendre dans le sens de ce que nous dit saint Augustin, que les motifs des desseins de Dieu sont quelquefois cachés, mais jamais injustes. Mais écoutons ce qu'ajoute le Sauveur.

« Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour. »

Voilà donc, mes frères, le but que le Sauveur a sans cesse devant les yeux, qu'il poursuit à toute heure, à tout instant, vers lequel tendent toutes ses pensées et tous ses desseins, et dont il fait comme sa nourriture et son breuvage : l'œuvre du salut de l'homme; et c'est pour l'accomplir que son Père l'a envoyé dans ce monde. Ah! si nous pouvions imiter en cela notre Sauveur, et ne jamais perdre de vue la fin pour laquelle nous avons été créés! Ah! si de toutes les heures que nous perdons chaque jour en paroles et en pensées inutiles, nous en consacrons seulement une seule à nous demander pourquoi Dieu nous a créés et mis au monde, pourquoi il nous a rachetés et comblés de tant de bienfaits! Car assurément, c'est Dieu qui a tout fait, c'est de lui que nous tenons tous les biens et du corps et de l'âme; et nous ne pouvons supposer un instant qu'un si grand ouvrier ait fait un si noble ouvrage sans se proposer aucune fin. « Est-ce donc sans motif, dit le Prophète, que vous avez créé tous les enfants des hommes? » *Numquid enim vane constituisti omnes filios hominum?* Ps. LXXXVIII, 48. Lorsqu'il n'y a pas un être vivant que Dieu n'ait créé pour un but quelconque, ne serait-ce pas une anomalie étrange que la souveraine Sagesse eût fait l'homme

sans se proposer aucune fin, surtout quand nous voyons la création de l'homme absorber pour ainsi dire toutes les pensées divines? Car pour décrire la création du ciel, de la terre, de la mer et de tous les êtres, l'Écriture n'emploie que deux mots : Dieu a vu, Dieu a fait : *Vidit Deus, fecit Deus*; mais lorsqu'il s'est agi de créer l'homme, la sainte Trinité est entrée comme en conseil avec elle-même : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » a dit le Très-Haut. *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Gen. I, 26.

Quelle est donc la fin que s'est proposée le divin architecte en complétant l'ouvrage des six jours par ce magnifique chef-d'œuvre? La fin de l'homme, est-ce de bâtir des maisons? de planter des vignes? de se livrer au plaisir? de passer la vie dans l'oisiveté et l'inaction? d'amasser justement ou injustement des biens qu'il faudra quitter? Personne assurément n'est assez insensé pour le croire. Quelle est donc la fin de l'homme? Ah! mes frères, Dieu a créé l'homme pour le rendre heureux, c'est-à-dire pour le rendre participant de sa propre félicité, en lui donnant les moyens de la mériter par ses bonnes œuvres.

Quand Dieu créa les anges, le moment de la création fut suivi d'un autre moment, que la théologie appelle le second moment des anges, pendant lequel ils furent appelés à se donner tout entiers à Dieu, et à mériter par cette offrande et cette consécration la gloire éternelle. Pour nous, mes frères, au lieu de ce court moment accordé aux anges, c'est cette vie terrestre, bien courte aussi, qui nous est donnée, afin que par la même obéissance et par la même fidélité nous méritions la même gloire. Mais l'épreuve a duré moins longtemps pour les anges, parce que leur nature est telle, que jamais ils ne reviennent sur ce qu'ils ont une fois résolu. On comprend que la prolongation de l'épreuve devenait inutile, dès que leur volonté ne pouvait être détournée par quelque raison que ce fût de ses premiers sentiments. L'homme, au contraire, étant versatile et susceptible de se modifier d'heure en heure, Dieu a voulu, dans sa miséricorde, lui accorder plus de temps, afin que, s'il venait à commettre le péché, il pût s'en repentir.

Mais si l'usage de cette vie a été accordé à l'homme pour qu'il puisse mériter la grâce et l'amitié de Dieu, et par ses actions saintes obtenir la vie éternelle à laquelle il est appelé, de quel aveuglement, de quel crime ne se rend-il pas coupable lorsque, oubliant sa glorieuse destinée, il ne cherche rien de plus que ce que cherchent les animaux, dont tout le bonheur consiste à manger, à boire, et à satisfaire de grossiers instincts? A en juger par notre langage et par la foi dont nous faisons profession, on pourrait croire que nous ambitionnons un autre bonheur que celui-là; mais en réalité, — notre conduite le fait bien voir, — les biens de cette vie sont l'unique objet de nos convoitises, et notre ardeur à les poursuivre nous détournant entièrement de notre fin, les œuvres qui pourraient nous la faire atteindre sont précisément celles qui nous occupent le moins. C'est comme si un gentilhomme que ses parents auraient envoyé faire ses études à Paris, laissait de côté la littérature et la science pour se livrer au jeu ou apprendre un vil métier; sa manière d'agir ne serait pas moins ridicule qu'indigne de sa noble famille.

L'aveuglement et la sottise de l'homme qui méconnaît sa fin ont été signalés en ces termes par le prophète Jérémie : « Les souillures ont paru à ses pieds, et elle ne s'est pas souvenue de sa fin. » *Sordes ejus in pedibus ejus, et non est recordata finis sui.* Thren. 1, 9. Les pieds de l'âme sont ses affections et ses désirs. Comme les pieds le font pour le corps, les affections et les désirs portent l'âme où il lui plaît d'aller. Si la boue des choses terrestres s'attachant aux désirs de l'âme, les souille et les entrave; si cette boue y devient adhérente par la force des affections coupables, est-il étonnant que l'âme chargée de ces pesantes chaînes puisse à peine s'élever vers le ciel et tourner ses pensées du côté de cette fin sublime pour laquelle Dieu l'a créée?

Revenons maintenant, mes frères, au récit de l'Évangile.

I.

Le Sauveur, après avoir dit ce que je viens de vous rapporter, « cracha par terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il l'étendit sur les yeux de l'aveugle, et lui dit : Allez vous laver

dans la piscine de Siloë. » Quelle abondante moisson d'enseignements à recueillir ici, mes frères ! Ce qui doit tout d'abord attirer l'attention, c'est que notre Seigneur qui ne guérit ordinairement les malades qu'à leur demande, quelquefois même après leur avoir suggéré le premier cette demande, comme lorsqu'il dit à un autre aveugle : « Que voulez-vous que je fasse, » prévient, au contraire, l'aveugle de notre évangile, et lui offre de le guérir, sans qu'il ait ni cherché ni demandé cette faveur. Par là il veut nous faire comprendre qu'il y a dans l'Eglise deux sortes de justes, ceux qui n'obtiennent qu'au prix des plus grands efforts et des plus ferventes prières l'accroissement des dons de la grâce dont ils ont reçu gratuitement les prémices, et ceux que la grâce vient trouver sans qu'ils fassent quoi que ce soit pour s'en rendre dignes.

Ainsi Pierre et André, Jacques et Jean, Matthieu et Paul n'ont pas cherché le Christ, mais le Christ les a cherchés, et il a pu leur dire : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis. » *Non vos me elegistis ; sed ego eleghi vos.* Joann. xv, 16. En parlant ainsi, le Sauveur nous révèle la grandeur et la générosité de ce bienfait tout gratuit par lequel il a élevé à la dignité d'apôtres des hommes qui n'aspiraient, qui ne songeaient même à rien de pareil. Heureux assurément sont tous les justes sans distinction ; mais plus heureux sont ceux qui doivent tout à la grâce ! Car de même que Dieu a fait servir la ruine de Pharaon à la manifestation de sa puissance, c'est en nous les montrant comblés de ses dons qu'il révèle avec un incomparable éclat l'étendue de sa bonté.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'est pas une seule âme juste à qui Dieu ne fasse une part de ces dons tout gratuits. Que de grâces les saints ne reçoivent-ils pas sans le savoir ! Le Seigneur nous le fait assez connaître lorsqu'il dit au saint homme Job : « Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre ? » C'est-à-dire, lorsque, pour ton usage, j'établissais solidement la terre sur laquelle tu devais marcher ; lorsque je la couvrais de moissons et de fruits, d'animaux et d'oiseaux de toute espèce, et de mille autres richesses, afin qu'il ne te manquât rien ni pour la néces-

sité, ni pour l'agrément de la vie? Où étais-tu alors? Tu n'étais pas encore conçu, et je te préparais une vaste maison, et une table magnifiquement servie. Il rappelle aux enfants d'Israël un bienfait semblable : « Lorsque, dit-il, le Très-Haut a fait la division des peuples, lorsqu'il a séparé les enfants d'Adam, il a marqué les limites des peuples divers, selon le nombre des enfants d'Israël, » *Deut. xxxii, 8*; c'est-à-dire, dès le commencement du monde, il avait désigné la terre qu'il devait donner à son peuple en héritage. En outre, si Dieu vous a choisis, s'il vous a prédestinés à la vie éternelle, comme vous pouvez en concevoir pieusement l'espérance, surtout si depuis longtemps vous ne vous sentez coupable d'aucun péché mortel, où étiez-vous, quand cette grâce insigne, source et principe de toutes les autres grâces, vous a été si libéralement accordée? Et depuis, lorsque vous eûtes perdu la grâce du baptême, souillé votre âme par un grand nombre de fautes, provoqué par mille insultes la colère de Dieu, s'il vous a regardés d'un œil de compassion dans ce lamentable état, s'il a frappé à la porte de votre cœur, s'il vous a cherchés quand vous le fuyiez, à qui le devez-vous? Où étiez-vous, je vous le demande encore, lorsque le Seigneur, de lui-même, vous a prévenus par sa grâce, vous a tirés de votre engourdissement et vous a ramenés à lui de si loin? Et ne savez-vous pas aussi que cent fois il a écarté de votre chemin toutes sortes de pierres d'achoppement, de pièges et d'embûches, que vous-mêmes, ou imprévoyants, ou trompés par le démon votre ennemi, vous n'auriez pas évités? C'est ce que le Sauveur a voulu nous faire comprendre par cette comparaison : « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui jette la semence dans son champ; pendant qu'il dort, la semence lève et croît sans qu'il le sache; » ce qui veut dire, qu'il veille sur nous pendant que nous dormons, qu'il nous garde avec la sollicitude d'un père, et qu'il accomplit lui-même l'œuvre de notre salut. C'est pourquoi le Prophète a dit : « Celui qui garde Israël ne s'assoupira, ni ne s'endormira. » *Ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israel. Ps. cxx, 4.* Le même Prophète demandait à Dieu cette paternelle protection; lorsqu'il s'écriait : « Ne me rejetez pas au temps de ma vieillesse;

et maintenant que ma force s'est affaiblie, ne m'abandonnez pas. » *Ne projicias me in tempore senectutis; cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me.* Ps. LXX, 9. Comme s'il disait : Lorsque la force et le courage venant à me manquer, je négligerai votre service, ayez compassion de moi, Seigneur, et sauvez-moi. Si je m'endors, veillez ; si je faiblis, soyez mon soutien ; si je suis à bout de force et de confiance, prenez-moi entièrement à votre charge. Le Prophète sollicite encore la même grâce lorsqu'il invoque le Seigneur en ces termes contre son redoutable ennemi : « Levez-vous, Seigneur ! prévenez-le, et faites-le tomber. » *Exurge, Domine, præveni eum, et supplantata eum.* Ps. XVI, 13. C'est-à-dire, n'attendez pas, je vous en prie, Seigneur, que mon ennemi m'attaque ; mais prévenant l'agression, renversez et brisez, sans même que je sache, ses desseins et sa puissance. Certes, ce saint roi n'eût jamais demandé à Dieu un tel secours, s'il n'avait su que sa paternelle bonté ne dédaignait pas de l'accorder à ses élus. Où donc étais-tu, homme de rien, lorsque Dieu te faisait de pareilles faveurs ?

Ainsi, comme il a rendu la vue à l'aveugle de notre évangile par un acte de pure bienveillance, et avant même que celui-ci l'en eût prié, de même le Seigneur nous prévient souvent par la grâce, sans que nous le sachions ou que nous le méritions. Le Psalmiste élève encore la voix pour le remercier de ce soin paternel que prend de nous sa providence : « Rentre, ô mon âme, dans ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de biens ; car il a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes qu'ils répandaient, et mes pieds d'une chute funeste. » *Convertere anima mea in requiem tuam : quia Dominus benefecit tibi : quia eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu.* Ps. CXIV, 7, 8. De quelles larmes avez-vous délivré mes yeux ? De celles que le souvenir de la patrie céleste fait répandre aux justes ? Nullement : car les saints demandent tous les jours à Dieu le don des larmes, c'est-à-dire la grâce de pleurer de douleur et d'amour. Le Prophète remercie Dieu de n'avoir pas eu à pleurer les fautes graves dans lesquelles il serait tombé, s'il avait été abandonné à lui-même. C'est ce qu'il veut dire

quand il parle de son âme arrachée à la mort, de ses pieds préservés d'une chute. Ceux-là seuls apprécient le bienfait d'avoir été préservés de ces larmes, qui ont eu le cœur blessé de douleur, au point d'en mourir. Ce saint Prophète comprenait que, soumis à la loi commune de la nature, il ne pouvait échapper à notre infirmité native, et qu'ainsi, autant de péchés il voyait commettre aux autres hommes, autant d'actions de grâces il devait à Dieu pour l'avoir préservé de maux pareils et des larmes dont ils sont la source. Instruit par sa propre expérience, il savait assez combien est aigre et amer le fruit du péché.

Mais il est temps d'en venir à la guérison de l'aveugle, dont nous avons fait le récit. Pour opérer cette guérison, notre Seigneur Jésus-Christ a pris de la boue, faite de sa salive et d'un peu de poussière, et il l'a étendue sur les yeux de l'aveugle.

Assurément, cette façon de procéder doit cacher quelque mystère. Comment expliquer sans cela que le créateur de toutes choses, celui qui d'un seul mot a fait le monde, ait eu recours à de tels moyens? D'autant plus que déjà il lui avait suffi d'une parole pour rendre la vue à un autre aveugle près de Jéricho. Comment expliquer surtout qu'il ait employé de la boue, c'est-à-dire une matière naturellement propre à faire perdre la vue plutôt qu'à la rendre? A ne considérer que le dehors, les moyens employés par le Sauveur passeraient pour vains et ridicules; mais comme ils ont été choisis de préférence par la divine Sagesse, nous sommes bien forcés de reconnaître qu'ils doivent avoir un sens caché et mystérieux.

Et d'abord, cette admirable guérison de l'aveugle nous apprend que beaucoup de choses que nous croyions nous être très-nuisibles, tournent au contraire, dans les desseins de Dieu, à notre avantage et à notre salut? Que Dieu enlève à l'un une épouse, à l'autre un mari, à ceux-ci des enfants, à ceux-là leurs biens, à d'autres la santé : ces pertes sont considérées d'abord comme un grand malheur; mais on ne tarde pas à en reconnaître les salutaires effets. Ainsi nous lisons que le prophète Elisée en jetant du sel dans une source en a rendu les eaux

douces, d'amères qu'elles étaient. IV *Reg.* II, 21 ; qu'Isaïe a guéri le roi Ezéchias d'une plaie mortelle au moyen d'un cataplasme de figues, dont l'effet naturel devait être d'irriter et d'enflammer le mal et non de le guérir. Telle est donc, mes frères, la propriété des remèdes que Dieu emploie. Pénibles pour la chair, nuisibles même au regard de la prudence humaine, ils guérissent contre tout espoir les blessures de l'âme. Que les justes ne se laissent donc jamais abattre par ce qui leur arrive de fâcheux et de contraire à leurs désirs ; car Dieu accorde ce privilège à ses élus, que toutes choses leur tournent à bien. On ne le voit pas toujours dans le moment présent ; mais l'avenir ne manque pas d'en donner la preuve.

Jusqu'ici, mes frères, nous sommes restés en présence de la lettre du récit évangélique, et nous n'avons pas encore étudié le fond de ce grand miracle qui en fait le sujet. Voyons donc ce que signifie le mélange de la salive du Sauveur avec la poussière du chemin. Ce mélange, mes frères, représente l'union de la nature divine et de la nature humaine en Jésus-Christ, union merveilleuse par laquelle ont été dissipées les ombres de la mort qui couvraient le monde, et par laquelle a été guéri de sa blessure le genre humain tout entier. Vous tous donc, mes frères, qui êtes nés aveugles, c'est-à-dire dans l'état du péché originel, ou qui, après le baptême, l'êtes devenus en commettant le péché actuel, empressez-vous d'appliquer sur vous le collyre divin qui vous fera recouvrer la vue. Lever les yeux vers Jésus-Christ, demeurer attaché à Jésus-Christ, c'est prendre possession de la lumière.

Nous levons les yeux vers le Sauveur de plusieurs manières : d'abord, par la foi, si nous le reconnaissons et si nous l'adorons comme l'auteur et le garant de notre salut ; ensuite par l'espérance, si, nous appuyant sur ses mérites, nous mettons en lui notre espoir, et sollicitons en son nom de Dieu le Père le secours de la grâce ; puis par la charité, lorsque, touchés de ce qu'il nous a aimés le premier et de ce qu'il s'est livré pour nous, nous nous efforçons de l'aimer de toutes nos forces et de tout notre cœur ; puis encore par l'imitation, lorsque, ayant sans cesse

présents les actes de sa vie et ses admirables exemples, nous nous attachons à les suivre, autant que le permet notre faiblesse; et enfin par la reconnaissance, lorsque, embrassant dans une pieuse contemplation tout ce qu'il a fait pour notre salut, c'est-à-dire les grâces sans nombre dont il nous a comblés, les douleurs inexprimables que nous lui avons causées, les crachats, les fouets, les épines, les clous et la croix, nous marchons constamment sur les traces de ce divin agneau, « partout où il va », et le reconnaissons, le confessons et l'adorons comme l'auteur et le consommateur de notre salut.

Regardons-le donc avec la même confiance que les Israélites regardaient le serpent d'airain, et attachons-nous inviolablement à lui. Le Seigneur, au psaume quatre-vingt-dixième, nous révèle tout le prix de cette précieuse union : « Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai, » porte notre version; mais saint Jérôme traduit ainsi sur l'hébreu : « Parce qu'il s'est attaché à moi, je le délivrerai; je le protégerai parce qu'il a connu mon nom. » *Quoniam mihi adhæsit, liberabo eum : protegam eum, quoniam cognovit nomen meum.* Ps. xc, 14.

Tel est, mes frères, l'enseignement que notre Seigneur a voulu nous donner, en prenant de la boue, symbole de son incarnation, pour rendre à l'aveugle le bienfait insigne de la vue, dont il n'avait jamais joui.

II.

Lorsque par la vertu de ce divin collyre l'aveugle eut ouvert les yeux à la lumière, ceux de sa connaissance commencèrent à douter s'il était bien l'aveugle qu'ils avaient vu auparavant. Tout son extérieur témoignait clairement de son identité; mais la considération qu'il n'était pas aveugle les tenait en suspens et dans l'incertitude. « Les uns donc disaient : c'est lui; les autres disaient : non, mais il lui ressemble. Mais lui leur disait : c'est moi. Ils lui demandaient donc : comment vos yeux se sont-ils ouverts? Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, l'a étendue sur mes yeux, et m'a dit : Allez à la piscine de Siloë, et vous y lavez. J'y ai été, je me suis lavé, et je vois

clair. Où est cet homme lui dirent-ils? Il répondit : je ne sais. » L'incertitude dans laquelle la guérison de l'aveugle jette les gens de son voisinage est à peine comparable à l'étonnement que doit causer la guérison d'une âme atteinte de cécité. Je vous le demande : si la lumière rendue à l'œil de l'homme opère en lui un tel changement que ceux de son voisinage, avec lesquels il a vécu dès son enfance, ne le reconnaissent pas, quelle doit être la transformation d'une âme qui, après avoir été plongée longtemps dans d'épaisses ténèbres, se trouve inondée de la lumière de la grâce qu'elle n'avait pas connue, et placée par-là dans les conditions d'une existence toute nouvelle? Quel changement, en effet, dans l'existence de ceux qui n'avaient suivi qu'un guide aveugle, lorsqu'ils en viennent à confier les rênes de leur vie au plus clairvoyant des guides, au Saint-Esprit! Autant la lumière diffère des ténèbres, autant la vie de l'homme insensé et téméraire, qui va à l'aventure, diffère de la vie bien réglée du sage. C'est ce que Salomon proclame en ces termes : « Et j'ai reconnu que la sagesse a autant d'avantage sur la folie, que la lumière en a sur les ténèbres. Les yeux du sage sont à sa tête, et l'insensé marche dans les ténèbres. » *Et vidi quod tantum præcederet sapientia stultitiam, quantum differt lux a tenebris. Sapientis oculi in capite ejus : stultus in tenebris ambulat. Eccles. II, 13, 14.*

Le changement qui s'opère dans l'état du pécheur converti le rend méconnaissable aux gens de sa connaissance et de son voisinage ; mais ce qui est plus étonnant encore, c'est que, lui-même se reconnaît à peine. S'il arrive en effet que, par la lumière et la force de la grâce, — surtout si la grâce a été abondante, — l'homme se trouve renouvelé dans sa vie tout entière; qu'au lieu d'écouter les passions, il obéisse au Saint-Esprit; que, dédaignant les plaisirs et les intérêts du corps, qu'il recherchait avec ardeur, il se soumette aux règles austères de la justice et de l'honnêteté des mœurs; qu'après n'avoir connu d'autre loi que celle de la chair et du sang, il y renonce pour embrasser la loi divine : alors, je le déclare, l'homme qui se sent ainsi transformé par la grâce, se reconnaît à peine lui-même, et tout le porte à

s'écrier avec le Prophète : « Ce changement est l'ouvrage de la droite du Très-Haut. » *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*. Ps. LXXVI, 11.

Le pécheur converti ne s'étonne pas moins du changement de ses sentiments intimes que de celui de sa vie extérieure. Les mouvements de son âme, jusque-là désordonnés, emportés, et rebelles à l'empire de la raison, cédant maintenant à une salutaire et mystérieuse influence, sont devenus calmes, dociles et soumis au frein; il comprend à peine comment la colère a fait tout-à-coup place à la douceur, l'orgueil à l'humilité, la cruauté à des sentiments humains, l'avarice à l'esprit de charité. La grâce opère en un clin d'œil ces merveilles, toutes les fois que, par un bienfait signalé de Dieu, elle se répand avec abondance dans une âme. L'homme alors, je le répète, se reconnaît à peine; il ne se sent plus le même qu'auparavant; ne pouvant contenir les élans de sa joie, il élève la voix pour célébrer l'auteur de cet admirable changement, et pour appeler ses semblables à prendre leur part de ces précieuses faveurs. — Revenons maintenant à notre récit.

Ce miracle ayant fait sur la foule une vive impression, on jugea la chose assez sérieuse pour en rendre compte aux princes des prêtres et à leur conseil. Ceux-ci firent comparaître l'aveugle, et lui demandèrent s'il était vrai qu'il fût aveugle de naissance, et de quelle manière il avait recouvré la vue. Il leur répondit : « Jésus a mis de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et je vois clair..... Or, c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait cette boue. Sur cela, quelques-uns des Pharisiens disaient : Cet homme n'est point envoyé de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un pécheur pourrait-il faire de tels prodiges? Et ils étaient divisés entre eux. Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? Il répondit : C'est un prophète. Mais les Juifs ne voulurent point croire qu'il eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère. Ils leur demandèrent : Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle? Le père et la mère répondirent : Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle; mais nous ne savons comment il voit

clair maintenant, et nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le, il a de l'âge, qu'il réponde pour lui-même..... Ils appelèrent donc de nouveau l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un pécheur. » Voilà bien, mes frères, les ténèbres de la sagesse humaine! L'oracle du prophète Isaïe reçoit ici son plein accomplissement : « Nous allons comme des aveugles le long des murailles; nous marchons à tâtons comme si nous n'avions point d'yeux; nous nous heurtons en plein midi comme si nous étions dans les ténèbres. » *Palpavimus sicut cæci parietem, et quasi absque oculis attrectavimus : impegimus meridie quasi in tenebris.* Is. LIX, 10. Le miracle de l'aveugle-né, éclatant comme le soleil en plein midi, met en pleine lumière la divinité de l'enseignement du Christ. Cependant, tout inondés qu'ils sont de cette lumière, les hommes qui passent pour les plus éclairés et les plus habiles parmi les Juifs se heurtent aux murailles comme des aveugles; ils marchent à tâtons comme s'ils n'avaient point d'yeux; ils vont à droite, ils vont à gauche, ils errent à l'aventure, comme tirillés en sens divers. D'un côté, la vérité les attire par sa puissance, et de l'autre, ils sont détournés d'elle par la violence de leurs passions. On pourrait les comparer aux chiens qui, chassant au bois et rencontrant la piste de divers animaux, sont emportés tantôt dans une voie, tantôt dans une autre, sans savoir laquelle suivre. C'est ce qui arrive à ces malheureux Pharisiens, que la grandeur manifeste de l'œuvre divine aurait conduits à la connaissance de la vérité, si la haine du Christ, la cupidité, l'envie et l'ambition, comme autant de nuages ténébreux, n'avaient dérobé à leurs yeux la divine lumière.

Ce n'est pas non plus sans un profond étonnement que nous entendons les Pharisiens s'écrier : « Cet homme n'est pas l'envoyé de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. » Insensés! vous êtes plus aveugles, je crois, que l'aveugle-né lui-même. Eh quoi! voici une œuvre qui surpasse évidemment les forces de la nature, et qui porte le cachet de la toute-puissance de Dieu; en voici une autre qui est des plus insignifiantes, car rien n'est plus simple que de faire un peu de boue avec de la poussière et de la

salive, le jour du sabbat, pour guérir un pauvre malade : et vous osez ne tenir compte que de l'œuvre commune et vulgaire ! et vous avez l'audace d'en tirer un futile et ridicule argument pour condamner le Christ ! Et l'autre œuvre si éclatante, si décisive, ne vous contraint pas à proclamer la puissance de la gloire de Dieu ! Quel abominable sacrilège, mes frères, de s'appuyer sur des motifs de religion, non pas pour célébrer par de dignes louanges la grandeur des œuvres divines, mais pour en obscurcir l'éclat par la calomnie et par l'outrage ! Est-il donc permis, ô Pharisiens, d'insulter, sous le masque d'une fausse piété, la véritable piété, et de s'autoriser d'un vain prétexte de religion, pour combattre la religion ? Ah, c'est là un crime qui surpasse l'impiété et l'entêtement de Pharaon lui-même ; car s'il refusait obstinément d'obéir à l'ordre de Dieu, ce prince, du moins, ne contestait pas la grandeur et la puissance de ses œuvres : mais vous, Pharisiens, vous vous jetez dans un tel aveuglement, que vous ne voulez pas même reconnaître qu'un si grand miracle soit l'œuvre de Dieu.

Qu'il est donc redoutable, mes frères, l'esprit de perversité et d'aveuglement où nous conduit le péché ! Qu'elles sont profondes les ténèbres où nous plonge la sagesse humaine ! Quel endurcissement, quelle ignorance, quelle folie dans celui que Dieu abandonne ! Ah ! que cette grande leçon excite votre zèle ! Appliquez-vous à éviter le péché ; demeurez toujours unis à Dieu, et soyez à jamais fidèles à ce précepte de Samuel « de vous tenir constamment derrière le Seigneur, » *Nolite recedere a tergo Dei*, I Reg. xii, 20 ; car si vous veniez à perdre un guide si sûr, ne seriez-vous pas bien exposés à tomber dans ces effrayants abîmes que je viens de vous montrer ?

III.

Les Pharisiens demeuraient donc irrésolus et ne s'accordaient pas plus entre eux que ne s'entendaient les constructeurs de la tour de Babel. Ils firent donc venir l'aveugle, comme nous l'avons dit : « Rends gloire à Dieu, lui dirent-ils ; nous savons que cet homme est un pécheur. Il leur répondit : Si c'est un pécheur

je n'en sais rien : je sais seulement que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois clair. Sur quoi ils lui dirent : Que t'a-t-il fait ! Et comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Est-ce que, vous aussi, vous voulez devenir ses disciples ? Ils le chargèrent alors de malédictions, et lui dirent : Sois toi-même son disciple. » O malédictions précieuses et dignes d'envie ! Puissent-elles tomber sur moi, ô Seigneur Jésus ! Quoi de plus désirable que d'être le disciple d'un tel maître ? Ils ajoutèrent : « Nous sommes les disciples de Moïse ; nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est. » Remarquez, je vous prie, la ruse qu'emploie l'esprit malin pour corrompre les Pharisiens. Il leur propose des maximes d'une incontestable vérité, évidentes pour tout le monde ; puis, abusant de ces maximes, il en tire des conséquences pernicieuses qui jettent ceux qui ne s'en défient pas dans les erreurs les plus grossières. Que Dieu ait parlé à Moïse, rien n'est plus vrai ; et c'est de cette vérité inattaquable, qu'ils déduisent cet impudent mensonge : « Nous ne savons d'où il est. »

C'est là, mes frères, « le démon du midi, la flèche qui vole durant le jour, » *Ps. xc, 6*, dont le Seigneur préserve avec une sollicitude toute paternelle ses élus. Le démon n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il prend le masque de la vertu, et qu'il a recours à des principes vrais pour inculquer l'erreur. Il cause alors des blessures mortelles aux hommes qui n'y prennent pas garde, et particulièrement aux âmes fidèles, qu'il trouve d'autant plus vulnérables qu'elles préfèrent à tout la vérité et la vertu.

Vous avez vu jusqu'ici, mes frères, comment l'ignorance s'allie à la sagesse humaine ; vous allez voir maintenant comment la sagesse éclate dans l'ignorance, et la force dans la faiblesse. Le Prophète nous l'a fait comprendre, lorsqu'il a dit : « Vous avez formé dans la bouche des enfants, et de ceux qui sont encore à la mamelle, une louange parfaite, pour confondre vos adversaires, et pour détruire l'ennemi, et celui qui veut se venger. » *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem. Ps. VIII, 3.* Ce misérable,

cet aveugle en qui la cécité devait être une cause d'ignorance, et la misère une cause de pusillanimité, enseigne avec tant de force et tant de raison la gloire et la divinité du Christ à ses ennemis, qu'on pourrait à peine en attendre autant des hommes les plus éclairés et les plus fermes. Ecoutez ce qu'il répond aux Phariséens qui disent ne pas savoir d'où est le Seigneur : « Il est étonnant que vous ne sachiez pas d'où il est, lui qui m'a ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs ; mais, celui qui l'honore, et qui fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Jamais on n'a entendu dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » Nul autre assurément ne peut rendre aux yeux la faculté de voir, que celui qui a pu la leur donner. Et puisque le Christ a opéré ce prodige que Dieu seul peut faire, il faut bien en conclure que le Christ est Dieu, ou, du moins, qu'il est en possession de la puissance et de la vertu de Dieu. Qui donc serait assez aveugle, assez insensé, pour mettre en doute cette conséquence, pour n'y pas souscrire des deux mains, pour ne pas reconnaître, admirer et bénir, dans un si grand miracle, la toute-puissance et l'action vivante de Dieu, et pour ne pas ouvrir enfin à cette splendide lumière les yeux, hélas ! trop longtemps fermés, de l'âme ? Quant aux Pharisiens, bien loin de dissiper les ténèbres de leur âme aveuglée par l'enflure de l'ambition et de l'orgueil, la lumière ne fait qu'affaiblir en eux davantage, comme cela arrive souvent aux yeux faibles, la faculté de voir. La réponse qu'ils font à l'aveugle en est la triste preuve : en retour de la lumière qui leur est offerte, ils l'accablent d'outrages et de malédictions : « Tu es né tout entier dans le péché, disent-ils, et tu nous enseignes ! » Quand on aime sincèrement la vérité, on fait moins d'attention à la qualité de ceux qui l'annoncent, qu'à l'autorité de la raison qui la propose ; car, c'est cette autorité qui, comme un flambeau lumineux, fait découvrir la vérité qu'on cherche. Mais la vérité ne rencontre dans les Pharisiens qu'une froide indifférence, et voilà pourquoi ils détournent leurs regards de la lumière, éclatante comme le soleil, qui la leur montre, pour ne s'attacher qu'à l'infime condition de l'aveugle. Docteurs de la

loi, ils se sentent humiliés de recevoir des leçons de ce misérable ; ils vomissent contre lui les paroles insolentes que nous avons rapportées, et finissent par le chasser de leur compagnie.

« Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi chassé, et l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu? Il répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? Jésus lui dit : Vous l'avez vu ; c'est celui-là même qui vous parle. » Admirez ici, mes frères, l'un des plus merveilleux caractères de la miséricorde de Dieu. Les hommes gonflés d'orgueil et infatués de leur science, Dieu les délaisse : il répand, au contraire, sur le pauvre les trésors de sa sagesse et de sa divinité. Ainsi s'accomplit l'oracle de Salomon : « Le Seigneur a en abomination tous les méchants, et il communique ses secrets aux simples. » *Abominatio est Domino omnis illusor, et cum simplicibus sermocinatio ejus.* Prov. III, 32. Le Sauveur lui-même le dit à notre aveugle en ces termes : « Je suis venu dans ce monde pour exercer le jugement, afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles, » c'est-à-dire, afin que les humbles de cœur, qui croient ne rien savoir, soient remplis de la divine lumière, et que les orgueilleux, qui s'imaginent ne rien ignorer, soient abandonnés dans les ténèbres et dans la nuit profonde de l'erreur.

En toutes ces choses encore, Dieu nous révèle avec éclat sa bonté envers ceux qui souffrent et qui sont foulés aux pieds à cause de lui ; il soutient par là la confiance des justes, et il leur apprend à ne pas redouter des épreuves qui sont pour eux la source des plus grands mérites. Car si le Prophète nous assure que « le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé, » *Ps.* xxxiii, 18 ; si le Seigneur lui-même nous dit : « Je suis avec lui dans le temps de l'affliction, » *Ps.* xc, 15, quelle que soit cette affliction et de quelque côté qu'elle vienne : pouvons-nous craindre qu'il abandonne jamais ceux qui, pour avoir cru en lui et avoir confessé son nom, subissent la persécution et l'outrage de la part des méchants?

Les saintes lettres nous offrent d'innombrables exemples de cette protection divine. Paul et Silas, mis en prison et battus de

verges pour la foi, sont délivrés la nuit même par un ange qui leur ouvre la porte du cachot, et ils s'en vont pleins de joie, chantant en liberté les louanges de Dieu. Jérémie est jeté dans une prison; mais pendant qu'il y est enfermé, il entend le Seigneur qui lui dit : « Criez vers moi, et je vous exaucerai; et je vous annoncerai des choses grandes et très-certaines que vous ne savez pas. » *Jerem. xxxiii, 3.* Daniel est précipité dans la fosse aux lions, et le prophète Habacuc, conduit du pays de Judée jusqu'à Babylone par un ange, lui apporte son dîner. *Dan. xiv, 32 et seq.* A Babylone encore, trois jeunes gens sont jetés dans une fournaise ardente, et l'ange du Seigneur descend dans la fournaise, et les préservant de l'atteinte des flammes, il chante avec eux les louanges de Dieu. *Dan. iii, 46 et seq.* C'est ainsi que Dieu visite et console ceux qui sont persécutés pour la justice et pour la gloire de son nom.

Je me persuade donc, mes frères, que nous n'avons à nous reprocher tant de tiédeur et tant de lâcheté, que parce que nous n'avons pas une assez grande idée de la providence et de la miséricorde de Dieu. Nous oublions que jamais le Seigneur ne nous ouvre avec plus de générosité ses trésors, que lorsqu'il nous voit livrés à toutes sortes de maux pour la justice. Aux grands sacrifices correspondent les grandes grâces et les grandes consolations; et c'est là une des manifestations les plus éclatantes de l'immense bonté de Dieu et de sa paternelle providence. C'est pourquoi l'Apôtre a dit : « A mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent en nous, nos consolations aussi s'augmentent par Jésus-Christ. » *Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra.* *II Cor. i, 5.*

Confiance donc, mes frères, je vous en prie; ne redoutons pas la peine, ne craignons ni la haine, ni l'envie, ni l'outrage, ni le mépris que peut nous attirer l'amour de la justice, nous qui attendons du Seigneur la plus magnifique récompense, c'est-à-dire, la consolation de la grâce divine dans cette vie, et la rétribution de la gloire céleste dans l'autre.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE MÊME

MERCREDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

DES TROIS PRINCIPALES ESPÈCES D'AVEUGLEMENT DANS LES PÉCHEURS,
ET DE LEURS CAUSES.*Præteriens Jesus vidit hominem cæcum a nativitate.*

Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle de naissance.

Joann. IX, 1.

Toutes les ressources du langage ne suffiraient pas, mes très-chers frères, pour dépeindre les maux immenses et sans nombre qu'entraîne après lui le péché mortel. L'homme, en effet, se distinguant des autres créatures par la raison seulement, et le péché étant en opposition directe avec la raison, il s'ensuit que le péché atteint l'homme dans le fond même de sa nature; et on a pu dire avec vérité que c'est « un levain qui corrompt toute la pâte, » I *Cor.* v, 6, un âpre liquide qui mêlé au vin le tourne en vinaigre.

De tous les effets du péché, il n'en est pas de plus désastreux que l'aveuglement dans lequel il plonge le pécheur, en lui dérobant la lumière de la grâce. De même que les Philistins crevèrent les yeux de Samson dès qu'ils se furent emparés de lui, et que l'ayant réduit à cet état, ils l'attachèrent au moulin comme une bête de somme, lui firent tourner la meule et lui prodiguèrent à leur aise la raillerie et l'outrage : ainsi l'éternel ennemi du genre humain commence par envelopper de ténèbres épaisses l'âme infortunée qu'il a fait tomber dans les lacs du péché, et n'a pas de peine à l'entraîner, ainsi aveuglée, d'abîme en abîme. Est-il, en effet, un précipice où ne tombe pas fatalement celui qui ne voit pas clair? Quand la raison a été obscurcie par le péché, quand la lumière de la grâce qui éclaire nos pas est éteinte, à quoi s'attendre, sinon à trébucher sans cesse et à tomber?

Ajoutons que c'est d'abord le péché originel qui a amassé autour de notre âme de profondes ténèbres, et qui l'a comme aveuglée. L'aveugle de notre évangile, atteint de cécité avant sa naissance, est la figure de l'homme qui apporte du sein de sa mère, avec la souillure du péché originel, les ténèbres qui en sont la suite, ténèbres, il faut le dire, que les péchés actuels qu'il commet rendent tous les jours plus épaisses.

Forcés de reconnaître cette grande infirmité de notre nature, et convaincus qu'elle est, comme nous venons de le dire, la source de tous les maux, les saints ne cessaient de demander à Dieu la vraie lumière de l'esprit et la connaissance des choses célestes. De là ces accents si souvent répétés du Prophète royal : « Eclaircissez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort. » *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* Ps. xii, 4. « Donnez-moi l'intelligence, et je m'appliquerai à connaître votre loi. » *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, etc.* Ps. cxviii, 34. « Donnez-moi l'intelligence, et je vivrai. » *Intellectum da mihi, et vivam.* Ibid., 144. Ces ardentes prières, cent fois renouvelées, sont un aveu manifeste de notre malheureux état de cécité. Car de même qu'on se donne pour mendiant lorsqu'on s'en va tendre la main de porte en porte, de même on se déclare notoirement aveugle, par là même qu'on demande sans cesse à Dieu la lumière.

On me dira peut-être : Comment osez-vous avancer que les méchants sont aveugles ? Leur habileté à conduire leurs affaires, à trouver des moyens inconnus jusque-là de nuire aux autres et de jouir eux-mêmes, à acquérir des richesses et à s'élever aux premières places, à s'occuper en un mot de tous les intérêts de cette vie, n'est-elle pas une preuve évidente qu'ils ont des yeux plus perçants que le lynx ? Cela est vrai, mes frères : mais comme le dit le prophète Jérémie, « ils sont sages, » c'est-à-dire clairvoyants « pour faire le mal ; et ils sont sans intelligence, » c'est-à-dire aveugles « pour faire le bien. » *Sapientes sunt ut faciant mala, bene autem facere nescierunt.* Hierem. iv, 22. Un autre prophète¹ ne peut retenir l'expression d'un étonnement profond :

¹ Le texte latin porte, par erreur, *idem propheta.*

« Vous qui voyez tant de choses, s'écrie-t-il, vous ne savez rien! Vous qui avez l'oreille ouverte à tout, vous n'entendez rien! » *Qui vides multa, nonne custodies? Qui apertas habes aures, nonne audies.* Isa. XLII, 20. Quelle étrange contradiction! A voir l'activité, le zèle, l'esprit d'invention que l'homme déploie dans l'ordre des choses matérielles, c'est-à-dire dans tout ce qui tient aux nécessités et aux aises de la vie, à l'étude des lettres, à la culture de la terre, à la construction des édifices, à l'art de la guerre, à la politique, qui pourrait croire que, dès qu'il s'agit des conditions du salut de l'âme, de la pratique de la justice et de la piété, de l'estime des choses spirituelles, il soit frappé d'une telle stérilité, il tombe dans de tels égarements que le Prophète ait raison de s'écrier : « Vous qui voyez tant de choses, vous ne savez rien! Vous qui avez l'oreille ouverte à tout, vous n'entendez rien! » C'est-à-dire, comment concilier tant de pénétration et d'habileté dans la recherche des avantages et des plaisirs du corps, avec tant d'aveuglement et de stupidité dans le scin des intérêts de l'âme et de l'éternité? Laërce raconte que Diogène, lorsqu'il s'arrêtait à considérer les gouverneurs des villes, les médecins, les philosophes, avait coutume de dire qu'aucun être au monde n'est plus sage que l'homme; mais que lorsqu'il venait à contempler les interprètes des songes, les augures, les devins, et autres gens de même sorte, ou bien encore les esclaves de l'ambition et de l'avarice, aucun être ne lui paraissait aussi insensé que l'homme.

L'histoire de Naas, roi des Ammonites, nous peint bien aussi cette perversion de l'esprit dont nous parlons. Ce prince ayant réduit à la dernière extrémité les habitants de Jabès en Galaad, ceux-ci le vinrent trouver et le supplièrent d'entrer en composition avec eux; et il leur répondit : « La composition que je ferai avec vous, sera de vous arracher à tous l'œil droit. » *In hoc feriam vobiscum fœdus, ut eruam omnium vestrum oculos dextros.* I Reg. XI, 2. Voilà le traité que l'ennemi du genre humain entend passer avec ceux qui lui sont assujettis; il entend leur arracher à tous l'œil droit. On peut dire, en effet, que notre âme est pourvue de deux yeux : l'œil droit qui lui fait voir les choses

spirituelles et divines, et l'œil gauche qui lui montre les choses temporelles et terrestres. Le démon ne touche pas à l'œil gauche par lequel nous voyons les choses de la terre, mais il crève l'œil droit qui nous fait voir les choses du ciel; et ces choses restent cachées à notre vue tant que Dieu ne nous a pas guéris de cette déplorable cécité.

Si vous objectez que l'étude des belles-lettres, qu'une éducation libérale suffit pour révéler à l'homme la grandeur de la vertu et des biens célestes, d'autant que la sagesse, dont les philosophes ont écrit de si belles choses, comprend la science de Dieu et la science de l'homme; Aristote, le prince des philosophes, vous répondra que la sagesse est un bien de Dieu et non de l'homme; que celui qui la possède la tient de Dieu, et que par conséquent ce n'est pas par ses seuls efforts qu'on peut l'acquérir, mais seulement avec le secours du Tout-Puissant. On peut dire, il est vrai, que nous ne possédons absolument rien qui ne soit un don de Dieu; cependant, il y a trois choses que Dieu s'est réservé de communiquer aux hommes comme il lui plait, savoir : la sainteté de la vie, la vraie sagesse, et le vrai bonheur. La sainteté, assurément, ne s'acquiert qu'à l'aide de sa grâce, ainsi que l'a déclaré le Sauveur : « Comme le sarment ne peut porter de fruit de soi-même, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi... Sans moi vous ne pouvez rien faire. » *Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis.... Sine me nihil potestis facere.* Joann. xv, 4, 5. Quant au bonheur, qui n'est autre que la paix intérieure, et le repos de l'esprit, il n'y a ni richesses, ni puissance, ni patrimoine, ni royaume, ni empire, qui puissent nous le donner; Dieu seul le peut, parce que lui seul peut satisfaire les immenses désirs de notre cœur, et le remplir de calme et de paix; car on l'a dit avec beaucoup de raison, être vraiment heureux, c'est jouir au dedans d'un calme parfait.

Concluons, mes frères, que ceux-là se consomment en vains efforts, qui s'imaginent trouver dans les richesses qu'ils amassent la vraie tranquillité de l'âme, laquelle est un fruit de la

justice, et un don particulier de Dieu, selon cette parole : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; ce n'est pas comme le monde la donne, que moi je vous la donne. » *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis : non quomodo mundus dat, ego do vobis.* Joann. XIV, 27.

Pas plus que les richesses, l'étude des belles-lettres ne donne la vraie paix de l'âme, nous l'avons dit. Le prophète Baruch l'enseigne formellement lorsque parlant de la divine sagesse, il dit : « Qui est monté au ciel pour y aller prendre la sagesse ? ou qui l'a fait descendre du haut des nues ? Qui a passé la mer, et l'a trouvée, et a mieux aimé la porter avec soi que l'or le plus pur ? Il n'y a personne qui puisse connaître ses voies, ni qui se mette en peine d'en rechercher les sentiers ; mais celui qui sait tout, la connaît ; et il l'a trouvée par sa prudence... C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé. » *Baruch* III, 29 *et seq.* Ces paroles nous apprennent que ce n'est pas aux hommes enflés de leur prétendue science que Dieu communique ses dons, mais aux justes et surtout aux humbles de cœur. Le Prophète roi dit que « la loi du Seigneur donne la sagesse aux petits, » c'est-à-dire aux âmes humbles. *Ps.* XVIII, 8.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il suffirait, du reste, de l'histoire que nous présente l'évangile de ce jour, où nous voyons que le sénat tout entier des Juifs, qui représente la prudence et la science de ce monde, a le regard troublé et l'esprit en délire ; tandis qu'un homme de rien, un pauvre aveugle, éclairé de la seule lumière de Dieu, leur tient tête par la force de ses raisonnements, et finit par les convaincre d'aveuglement et de folie. Ainsi se vérifie la parole du Sage : « Le Seigneur donne la sagesse, et c'est de sa bouche que sort la prudence et la science. » *Dominus dat sapientiam, et ex ore ejus prudentia et scientia.* *Prov.* II, 6.

J'arrive maintenant au récit de l'évangile.

I.

« Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle de

naissance. Maître, lui demandèrent ses disciples, est-ce cet homme qui a péché, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle? Jésus répondit : Ce n'est point qu'il ait péché, ni ses parents, mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu soient manifestées en lui. Il faut, pendant qu'il est jour, que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé. La nuit vient où personne ne peut agir. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

On peut distinguer ici trois sortes de jours et de nuits. Le jour, dans le sens ordinaire de ce mot, c'est la présence du soleil sur la terre; la nuit, c'est l'absence du soleil. Le jour, dans un autre sens, c'est la présence du Christ dans le monde, car il est le soleil de justice, selon cette parole : « Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde; » la nuit, c'est l'absence du Christ. Le jour, dans un autre sens encore, c'est la présence du Christ dans l'âme du juste; la nuit, c'est l'absence du Christ. Or, de même que, pendant le jour, grâce à la lumière du soleil, on peut vaquer à son travail et à ses affaires, tandis que la nuit, dans les ténèbres, on ne peut que se reposer; ainsi celui qui marche à la lumière, c'est-à-dire, qui a le Christ présent en lui, ne se donne pas de relâche dans la pratique des bonnes œuvres; celui, au contraire, qui a éloigné le Christ de son âme, enveloppé qu'il est dans les ténèbres et accablé par un sommeil pesant, est incapable d'accomplir aucun acte de vraie piété.

Il en est beaucoup, qui aimeraient à savoir si leur vie est agréable à Dieu ou non. On ne peut pas, dans cette vie, le savoir d'une manière certaine. Il est écrit dans le livre de Job : « S'il vient à moi, je ne le verrai pas; et s'il s'en va, je ne m'en apercevrai pas. » *Si venerit ad me, non videbo eum; si abierit, non intelligam.* Job. ix, 41. Cependant il y a de graves et puissants indices qui peuvent nous mettre sur la trace de ce redoutable secret, et, parmi ces indices, la pratique habituelle des bonnes œuvres dont nous venons de parler, n'est pas, assurément, l'un des moins précieux. Car, pour être agréable à Dieu, il faut avoir Dieu présent en soi, et l'effet inévitable de cette présence lumineuse est une puissante et continuelle impulsion vers le bien.

Quand, au contraire, Dieu s'éloigne, et que la nuit se fait, l'âme plongée dans un sommeil profond ne se sent aucun attrait pour les œuvres de religion et de piété. Qu'ils sont nombreux, mes frères, ceux qui, toute leur vie, dorment dans cette nuit épaisse de ce mortel sommeil ! Car si vous interrogez un grand nombre de chrétiens sur ce qu'ils ont fait de bien dans leur vie, sur l'emploi du temps que Dieu leur a donné, ils confesseront, s'ils sont sincères, qu'on ne trouve rien en eux qui soit digne d'un disciple de Jésus-Christ.

Vous le savez, mes frères, notre heure est marquée ; nous arriverons tous, un peu plus tôt, un peu plus tard, au même terme. Avez-vous donc fait provision de bonnes œuvres, afin de ne pas paraître les mains vides devant le redoutable Juge ? Votre femme, vos enfants, vos amis, vos parents, vos serviteurs, et aussi les richesses que vous avez amassées au prix de mille peines, et votre corps lui-même dont vous vous êtes fait constamment l'esclave, tout, en un mot, vous sera ravi ; entièrement dépouillé, et seul, vous passerez de cette vie dans l'autre, sans que rien, absolument rien, vous suive, excepté vos bonnes œuvres. Qu'arrivera-t-il donc, je vous le demande, lorsque vous comparaitrez, pauvre, nu, tout seul, devant ce juste Juge qui vous a si souvent annoncé cette inexorable loi : « Ceux qui auront fait le bien, iront dans la vie éternelle ; et ceux qui auront fait le mal, iront dans le feu éternel ? » Qu'il sera tard alors, mes frères, pour se repentir de cette fatale négligence que quelques légers sacrifices faits à temps eussent suffi à réparer !

Mais laissons-là ce sujet sur lequel je me propose de revenir, et voyons la suite de notre évangile.

Après donc que le Sauveur eut dit ce que nous venons de rapporter, « il fit de la boue avec sa salive et de la poussière, il l'étendit sur les yeux de l'aveugle, et lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloë. » Qui peut douter, mes frères, que le moyen si extraordinaire et si nouveau qu'a choisi le Sauveur pour guérir l'aveugle-né ne renferme, dans sa pensée, un sens mystérieux ? Par là, en effet, il a figuré le saint baptême dont la vertu chasse les ténèbres amoncelées dans notre âme par le péché originel ;

par là surtout, il a voulu nous faire réfléchir sur notre condition pleine de misères et sujette à la mort. Il étend de la boue sur les yeux de l'aveugle, afin que nous nous souvenions que notre corps, pétri du limon de la terre, est fragile et périssable, que nous reconnaissons la vanité des choses humaines, et que les regardant comme rien, nous acquérions la véritable humilité du cœur et une parfaite connaissance de nous-mêmes. Si vous vous considérez dans cette boue, dans ce limon originel, comme dans le miroir où se reflète l'image de notre nature, si vous vous représentez, non-seulement par la pensée, mais comme si vous l'aviez sous les yeux, l'état horrible, hideux, où dans quelques jours peut-être vous serez réduits au fond d'un sépulcre : est-ce qu'il vous sera difficile de déposer le faste et l'enflure de l'orgueil, de mépriser ce misérable corps qui va retourner en poussière, de compter pour rien toutes les choses humaines également destinées à périr, et de regarder ceux qui se passionnent pour ces faux biens comme de véritables insensés ?

Le même enseignement ressort d'une prescription de la loi ancienne relative au sacrifice des oiseaux, suivant laquelle le prêtre, après avoir tourné avec violence la tête de la victime en arrière sur le cou, devait lui couper la petite vessie du gosier et les ailes, puis les jeter dans le lieu où l'on a coutume de jeter les cendres. *Levit. I, 14, 15, 16.* Est-ce là un acte de religion ? Non, si vous vous attachez à la lettre de la loi ; oui, si vous en pénétrez l'esprit. Entre autres choses, cette pratique cérémonielle nous apprend qu'il nous faut aussi rejeter loin de nous la petite vessie et les ailes de l'oiseau, c'est-à-dire le faste de l'orgueil et l'attirail des vanités du monde, et que pour en avoir le courage, nous n'avons qu'à tourner nos regards du côté où l'on jette la cendre de nos cadavres, et à considérer attentivement la forme hideuse et repoussante à laquelle nous serons réduits dans ce triste lieu. Quel est l'homme, en effet, à qui la sérieuse méditation de ces choses ne ferait pas abaisser son orgueil et ses prétentions, à qui la vue de la fin misérable qui nous attend ne ferait pas toucher du doigt la vanité de la vie ?

Lors donc que notre Seigneur eut ouvert de cette manière les

yéux de l'aveugle, les Pharisiens engagèrent à ce sujet une discussion que l'Évangéliste nous raconte assez longuement, afin de montrer par un exemple saisissant à quel point la prudence terrestre, privée du secours de Dieu, est vaine, aveugle et désordonnée.

« Les gens du voisinage, continue l'évangile, et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est ce pas là celui qui était assis et mendiait? Les uns répondaient : C'est lui; d'autres : Ce n'est pas lui, mais quelqu'un qui lui ressemble. Pour lui, il disait : C'est moi, etc. » Que de paroles inspirées, dans ce long débat, par la malice du péché, ou par les calculs ténébreux de la sagesse humaine! Quand fut accomplie la merveille qui faisait briller la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ, d'un éclat plus vif que celui de la lumière du jour, est-ce qu'il n'appartenait pas aux sages de la terre de proclamer les premiers la grandeur du miracle et la gloire de son auteur? Eh bien! ce sont ces prétendus sages qui doutent, qui hésitent, qui s'enquièreent, qui vont et viennent, qui remuent, pour ainsi dire, ciel et terre pour n'avoir pas à reconnaître la puissance et la gloire de ce divin Maître! La science anatomique a constaté que la construction de l'œil est quelque chose de si merveilleux, que ce ne serait pas un moindre miracle de rendre la vue à un aveugle-né que de ressusciter un mort. Car, disent-ils, l'ouvrier qui aurait construit la partie la plus belle et la plus difficile d'une habitation royale, pourrait plus facilement encore faire le reste. Il n'est donc pas douteux que celui qui a pu construire l'œil de l'homme, ne puisse également façonner les autres parties du corps. Et celui-là, c'est Dieu, et Dieu tout seul.

Les Pharisiens inquiets et troublés de l'importance de ce miracle, et cherchant en vain une issue pour sortir de l'embarras que leur causait ce témoignage, ne voulurent point s'en tenir à l'attestation première de l'aveugle; ils firent donc venir ses parents, et ils le rappelèrent lui-même, afin de savoir d'eux de quelle manière les choses s'étaient passées. A la suite d'explications réitérées, que raconte l'évangile, ils exprimèrent divers avis, tour à tour admirateurs du miracle, envieux de la gloire du

Christ, acharnés à le déprécier, et se plaignant hypocritement de la violation du sabbat. Puis ils revinrent à la charge, et demandèrent encore à l'aveugle comment il avait recouvré la vue. Ennuyé de ces questions cent fois répétées, l'aveugle leur répliqua : « Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? » Ce qui étonne le plus, c'est qu'après cette minutieuse enquête, après tant d'efforts, de douleurs, d'enfantements pénibles, ils ne purent mettre au jour qu'un serpent, je veux dire cette parole envenimée : « Rendez gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. » C'est là le comble de la folie.

Oh ! que le mal du péché est grand, mes frères ! Quel poison dangereux il recèle ! Quels châtimens terribles il attire, même ici-bas ! De quelles ténèbres épaisses il couvre les yeux de l'âme ! De quels moyens il dispose pour obscurcir et la lumière de la foi et la lumière de la raison ! Comme il change en démence et en délire la sagesse même des sages, en les détournant de Dieu qui est l'unique source de la vraie sagesse, et sans lequel il n'est pas de prudence humaine qui ne s'égare ! Car voici, d'après le Prophète, ce qui arrive aux pécheurs : « Le Seigneur a préparé pour eux un vin qui les engourdit. » *Miscuit illis Dominus vinum⁴ soporis.* Isa. xxix, 10. Ce n'est pas que Dieu contraigne jamais le pécheur à prendre ce breuvage énervant, car Dieu n'est pas l'auteur du mal ; mais souvent Dieu abandonne les méchants à eux-mêmes à cause de leurs iniquités. Et les méchants, abandonnés de Dieu, livrés à la fureur et à la folie de leurs passions, tombent aussitôt dans les plus grossières et les plus fatales erreurs.

C'est évidemment le vin funeste des passions qui agit sur les Pharisiens. L'ivresse dans laquelle il les plonge les fait chanceler dans leurs pensées. A la vue des œuvres merveilleuses du Sauveur, ils s'étonnent, ils se troublent, ils admirent, mais ils ne peuvent parvenir à la connaissance certaine de sa divinité ; car les passions les plus détestables, l'ambition, l'avarice, l'envie, une malice invétérée, ne leur permettent pas d'accepter pour maître et pour Roi le censeur impitoyable de leurs mœurs

⁴ La Vulgate porte *spiritum*.

corrompues. Ce qui les empêche de se fixer, c'est qu'en même temps que l'éclat des miracles divins les attire, la violence de leurs passions les éloigne. Ils ne peuvent pas nier les miracles, mais ils ne veulent pas maîtriser leurs passions, et ils finissent par repousser ce maître et ce Roi qui s'est fait, je le répète, l'accusateur le plus ardent de leurs désordres.

Pendant que les docteurs de la loi restent ainsi plongés dans d'épaisses ténèbres, notre pauvre aveugle devient si clairvoyant, que non-seulement il possède pour lui-même, mais qu'il découvre aux autres la lumière de la foi et de la sagesse. Le raisonnement qu'il fait aux Pharisiens est des plus judicieux et des plus solides : « Il est surprenant que vous ne sachiez pas d'où il est, lui qui m'a ouvert les yeux ; nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais celui qui l'honore et qui fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Jamais on n'a ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » Assurément, la conclusion est on ne peut plus rigoureuse et plus certaine. Mais les Pharisiens fermèrent encore les yeux à l'éclat de cette lumière, et leur aveuglement n'en devint que plus profond et plus coupable.

Laissons donc les Pharisiens, mes frères, et considérons la foi admirable de l'aveugle. Le miracle de sa guérison l'avait si solidement établi dans la foi en Jésus-Christ, que malgré les protestations et les malédictions du sénat tout entier des Juifs, il persista inébranlablement dans la vérité qui lui avait été révélée, et que non-seulement il la « crut de cœur pour être justifié, » mais qu'il la confessa de bouche pour obtenir le salut. » *Rom. x, 10.* Il ne faut donc pas s'étonner que ceux qui ont eu le bonheur de recevoir l'abondante lumière de la grâce divine, après avoir longtemps vécu dans les ténèbres du péché, se trouvent par la vertu de ces dons précieux solidement établis dans la foi. Nous ne pouvons douter que la lumière de l'âme ne surpasse en valeur et en éclat la lumière du corps : si donc l'aveugle de l'évangile, qui n'a reçu que la lumière du corps, a été par là fortifié dans la foi, que ne doit pas attendre celui qui, ayant longtemps vécu dans les ténèbres de l'iniquité, a le bonheur de recevoir, malgré l'abus

qu'il en avait fait une première fois, l'ineffable lumière de la grâce! Eclairé des rayons de cette lumière nouvelle, il se sent tellement transformé dans tout son être intérieur, dans toutes ses inclinations, que c'est à ses yeux un véritable miracle, dont l'effet est d'augmenter et d'affermir en lui la foi. Lui qui avalait l'iniquité comme l'eau, et qui, sans motif comme sans remords, se précipitait tête baissée dans l'abîme du péché, le voilà maintenant si différent de lui-même, que s'il avait à choisir entre un péché mortel et tous les supplices des martyrs, il n'hésiterait pas un instant à accepter tous les supplices plutôt que de commettre un seul péché. A quoi donc attribuer un changement si admirable, sinon à la lumière de la grâce de Dieu? Cette lumière, qui est celle de l'Esprit-Saint avec ses dons et ses fruits, lui découvre la malice et la laideur du péché, qu'on ne peut pas voir quand on est aveugle, et le lui fait haïr. Car il n'est pas possible que connaissant la malice du péché, il ne le haïsse pas, la haine naissant dans le cœur, de la connaissance du mal, comme l'amour de la connaissance du bien. Il sent qu'il aime toutes les choses qui ne lui inspiraient que du dégoût, et qu'il méprise et dédaigne celles pour lesquelles il se passionnait. Rien ne pèse autant à l'homme charnel et esclave du péché, que la prière, les saintes lectures, la méditation, le silence, la solitude, le jeûne, et toute espèce de commerce avec Dieu : et tout cela est devenu pour lui plein de charmes et de douceur, en sorte qu'il peut s'écrier avec le Prophète : « Que vos paroles me sont douces! plus douces que le miel ne l'est à ma bouche! » *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo.* Ps. cxviii, 103. De même, il n'avait auparavant d'autre pensée, d'autre souci, d'autre jouissance que d'amasser des richesses, que de parvenir aux honneurs, que de vivre dans les délices : et maintenant toutes ces choses lui sont un sujet de peine et de dégoût. Mais si la volonté est changée à ce point, c'est que l'intelligence l'a été la première; et l'intelligence ne l'a été que parce que Dieu a chassé les ténèbres qui la couvraient : d'où le pécheur converti peut conclure combien est grand le bienfait de la divine lumière. Le renouvellement qui s'est opéré dans sa vie lui enseigne le prix de cette lumière,

et cette lumière, à son tour, lui fait reconnaître la puissance de Dieu, et adhérer avec certitude à la vérité de la foi. Ce qui arrive à l'aveugle de l'Évangile en est une image frappante. C'est parce qu'il a reçu le don de la lumière, que la foi en Jésus-Christ pénètre dans son âme, et qu'elle y est si vive et si ferme qu'il la confesse hautement et sans crainte.

C'en est assez sur notre évangile. Abordons maintenant le sujet particulier que je me suis proposé de traiter.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE

OU AUTRE SERMON SUR LES TROIS ESPÈCES DE CÉCITÉ DES PÉCHEURS,
ET SUR LEURS CAUSES.

II.

L'histoire de cet aveugle, qui a recouvré la vue par un bienfait signalé de Dieu, est très-propre, mes chers frères, à porter la lumière dans les esprits atteints de cécité.

Parmi les plaies dont le Seigneur frappa l'Égypte, on distingue les ténèbres horribles qu'il répandit sur cette contrée, ténèbres si épaisses qu'elles étaient palpables, et que dans cette nuit profonde qui dura trois jours, « nul ne vit son frère, et ne remua du lieu où il était. » *Exod.* x, 23. Or, de même que les autres plaies de l'Égypte sont l'image des plaies spirituelles et des maladies mortelles de l'humanité, de même la plaie des ténèbres représente les ténèbres intérieures et l'ignorance des méchants, ignorance tellement crasse, ténèbres si épaisses, qu'on pourrait aussi les toucher et les palper. Je ne veux pas en chercher la preuve chez les païens qui en étaient venus à rendre les honneurs divins au soleil, à la lune et aux astres; il me suffit de signaler les désordres de l'esprit et du cœur que l'on rencontre dans ceux qui professent la vraie foi. Et parce que je n'en finirais pas d'énumérer tous les cas de cécité dont les pécheurs offrent le triste spectacle, je me bornerai à en indiquer trois principaux. Vous apprendrez ainsi à connaître et la grandeur des périls qui nous menacent, nous qui sommes sujets à tant d'erreurs, et la malice du péché mortel, d'où dérivent toutes ces erreurs.

Nous savons que l'homme est composé d'un corps et d'une âme, et qu'entre l'âme et le corps il y a une distance qu'on peut à peine exprimer. Pour tout résumer en deux mots, nous dirons que par le côté du corps, si on le considère isolément, nous touchons de très-près à l'animal sans raison, et que par le côté de l'âme, abstraction faite du corps, nous ne sommes pas à une bien grande distance des esprits célestes. Si donc le Créateur ne veillait à la formation du corps de l'homme, s'il ne lui donnait la vie dans le sein maternel en l'animant d'une âme raisonnable, c'est-à-dire, s'il laissait seulement agir les lois communes de la nature, l'homme serait sans doute le plus parfait des animaux; mais il ne serait, comme le disent les philosophes, rien de plus qu'un animal. Considérez-le, au contraire, du côté de l'âme, et vous le verrez s'élever jusqu'à Dieu. Il y a, en effet, une telle ressemblance entre la nature de la partie supérieure de l'âme, à laquelle on donne le nom d'esprit, et la nature de Dieu, que d'illustres philosophes ont soutenu, après Anaxagore, que Dieu n'est autre chose qu'un esprit affranchi et dégagé de la matière, lequel se communique au monde et à toutes ses parties, et pénètre toutes les créatures sans se confondre avec elles. Et si le corps possède la vie, la force, la beauté, la faculté de sentir et de se mouvoir, n'est-ce pas à l'âme qu'il doit toutes ces choses? De même qu'un cadre doré ne tire pas son éclat de la matière dont il est fait, mais de l'or qui le recouvre, au point que si l'or disparaît, il perd aussitôt cet éclat; ainsi la vie et les agréments que possède le corps ne viennent pas de lui, mais de l'âme. Qu'est-ce, en effet, qu'un corps sans âme, sinon un cadavre hideux et repoussant, qu'il faut se hâter de soustraire aux regards des hommes? Les choses étant ainsi, et la raison nous faisant une loi de prendre soin de ce qui a plus de prix, de préférence à ce qui en a moins, comment se fait-il que les hommes charnels appliquent tous leurs soins, toutes leurs pensées, tous leurs efforts, toute leur sollicitude à satisfaire le corps, à le caresser et à le flatter, et même qu'ils ne reculent devant aucun sacrifice pour le faire vivre dans les délices, la mollesse et le repos; tandis que leur âme ne leur inspire aucun souci. Le corps est-il atteint de quelque ma-

ladie? combien de médecins n'appelle-t-on pas! à quels remèdes n'a-t-on pas recours! Est-il dans le besoin? que de peines, que de labeurs on s'impose pour secourir son indigence! Un danger menace-t-il la vie? on n'hésite pas à se cacher au fond des plus sauvages forêts, à fuir dans des régions lointaines et inconnues. Et ceux qui agissent ainsi, paraissent à peine se douter qu'ils aient à s'occuper du salut de leur âme, de ses maladies, de ses ressources et de ses besoins! L'âme est la maîtresse, la chair est la servante; l'âme est le cavalier, le corps est la monture; le corps n'est que le vêtement de l'âme : et nous prenons le plus grand soin de la servante, sans nous soucier de la maîtresse; de la monture, en laissant là le cavalier; du vêtement, au mépris du maître qui le porte! Peut-on rien concevoir de plus monstrueux? Quelle folie ne serait-ce pas de livrer son corps aux coups de l'ennemi, uniquement pour préserver ses vêtements? Si le feu prenait en même temps au palais d'un roi et à l'étable d'un animal, ne serait-ce pas une véritable extravagance de laisser brûler le palais pour aller éteindre l'incendie de l'étable? Sont-ils, hélas! moins insensés ceux qui négligent le magnifique palais de leur âme, et donnent tous leurs soins à la vile étable de leur corps?

Nous devons, mes frères, les condamner d'autant plus sévèrement qu'ayant les lumières de la foi véritable, ils ne font pas même ce qu'ont fait, sans ces lumières, beaucoup de philosophes païens. Sénèque a dit, en parlant de lui : « Je suis trop grand, et je suis destiné à de trop grandes choses, pour me rendre esclave de mon corps; je ne le regarde que comme une prison dans laquelle je suis enfermé. C'est pourquoi je le présente à la fortune pour arrêter ses traits, et je n'en laisse pas passer un seul jusqu'à moi. » C'est-à-dire, j'aime bien mieux que le corps périsse, et que tout ce qui regarde le corps périsse, plutôt que de souffrir la moindre perte dans les biens sacrés de la justice et de la vertu. Sénèque ajoute : « Jamais cette chair ne me soumettra à la crainte et à la dissimulation qui est indigne d'un homme de bien. Jamais je ne commettrai un mensonge en faveur de ce misérable corps; je romprai avec lui quand bon me semblera; et maintenant, quoique nous soyons liés ensemble, il n'y aura pas

d'égalité entre nous, et l'âme prendra l'autorité tout entière. Le mépris de notre corps, est la véritable liberté..... Le rang que Dieu tient dans le monde, notre âme le doit tenir dans l'homme; la matière est pour Dieu ce que le corps est pour l'homme. Il faut donc que le pire obéisse au meilleur. » *Epist. ad Lucil. l.xv.* Ainsi parle le philosophe païen, et c'est à notre honte, mes frères, obligés que nous sommes de reconnaître que la foi ne fait pas ce que la simple raison a fait, ou du moins a essayé de faire.

Le même philosophe, écrivant à son ami Lucilius, expose plus clairement encore sa pensée : « Je crois qu'il demeure pour constant entre nous, que l'on ne doit chercher les biens du corps qu'en considération de l'âme; que l'âme a des parties inférieures qui servent au mouvement et à la nourriture, et qu'elle contient en soi le raisonnable et l'irraisonnable : celui-ci dépendant de l'autre, auquel tout se rapporte comme à son principe qui ne relève point d'ailleurs. La raison divine et éternelle est au-dessus de toutes choses, et n'est sujette à quoi que ce soit. La nôtre doit avoir le même avantage, puisqu'elle en tire son origine. » *Epist. ad Lucil. xcii.* Ainsi parle Sénèque. Si donc il est vrai, comme on peut le conclure de ces paroles, que Dieu a fait les choses extérieures pour le corps, le corps pour l'âme, l'âme pour l'esprit qui est la partie intellectuelle de l'âme, quelle folie de la part de l'homme de donner tous ses soins aux choses qui n'ont été faites qu'en vue de la fin, et de négliger la fin elle-même ! Les philosophes enseignent que nous devons aimer sans mesure la fin pour laquelle nous sommes créés, et n'aimer qu'avec mesure et modération ce qui n'est qu'un moyen d'arriver à cette fin. Le médecin, par exemple, mesure avec soin la potion du malade, mais il ne lui mesure pas la santé; il essaie au contraire de la lui rendre au plus haut degré possible. Ainsi devons-nous avoir pour notre corps une sollicitude modérée, et pour notre âme une sollicitude sans bornes. Mais, hélas ! le démon a couvert notre âme de ténèbres, et nous agissons tout au rebours. Nous ne tenons aucun compte, nous n'avons aucun souci de notre âme, pendant que notre corps est l'objet continuel de nos pensées et de nos soins; et ainsi contre toute justice, contre toute raison,

nous substituons le corps à l'âme. Voilà le crime, voilà la folie de l'homme ! Imaginez un individu qui assemble des matériaux pour bâtir et qui ne bâtit pas ; qui se procure toutes sortes de livres et de maîtres, et qui ne se sert ni des livres ni des maîtres ; ou bien encore un soldat qui, partant pour la guerre, s'applique à enrichir d'or et de pierreries le fourreau de son épée, et qui ne s'inquiète pas si cette épée est de plomb ou d'acier : ne seraient-ce pas là des actes de vraie folie ? Or, mes frères, dès qu'il est constant que le corps a été fait pour le service de l'âme, que le corps est comme le fourreau destiné à renfermer l'âme, que les sens et les membres du corps concourent à l'exercice des facultés de l'âme, j'ose dire que ceux-là sont plus aveugles que des taupes, qui non-seulement négligent leur âme pour obéir à toutes les exigences de la chair, mais qui, par un renversement de choses encore plus étrange, placent l'âme dans la dépendance du corps, jusqu'à la rendre son esclave, c'est-à-dire jusqu'à dépenser toutes les ressources de l'intelligence dans la poursuite incessante des moyens de rassasier la chair de délices et de voluptés.

III.

Suivons notre pensée, et après avoir parlé de l'âme et du corps, comparons la vie présente à la vie future. Cet autre point de vue nous fera découvrir une seconde espèce de cécité non moins caractérisée que la première.

Il est difficile d'exprimer à quel point l'âme est supérieure au corps ; mais il faut renoncer à dire combien la vie future l'emporte sur la vie présente. A peine, en effet, peut-on établir une comparaison entre ces deux vies : l'une, fugitive et remplie de maux ; l'autre, éternelle et comblée de biens. C'est de celle-ci qu'il est écrit : « L'œil n'a point vu, hors vous seul, ô mon Dieu, ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent. » *Oculus non vidit, Deus, absque te, quæ preparasti expectantibus te.* Isa. LXIV, 4. Et l'apôtre saint Jacques a dit de la vie présente : « Qu'est-ce que votre vie, sinon une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui disparaît ensuite ? » *Quæ est enim vita ves-*

tra? Vapor est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur. Jacob. iv, 15. Ecoutez Sénèque : « Personne, dit-il, ne voudrait de la vie, si on savait d'avance ce qu'elle est. » Et l'historien Silène : « Le premier bien serait de ne pas naître; le second, de mourir. » Et cela est vrai, si on ne considère que les misères communes et toutes les mauvaises chances de la vie, sans élever ses pensées vers une fin plus noble. On raconte qu'un peuple de la Thrace était dans l'usage d'accueillir par des cris de douleur la naissance des enfants, et de célébrer le trépas des morts par des danses et des chants de joie. Ce peuple croyait que les larmes vont bien avec la vie, qui est le commencement de tous les maux, et la joie avec la mort, qui en est la fin. Ne nous étonnons pas, du reste, que des barbares aient observé cette coutume. N'entendons-nous pas le saint homme Job, sous le poids des maux qui l'accablent, exhiler ces plaintes amères : « Pourquoi m'avez-vous tiré du sein de ma mère? Plût à Dieu que je fusse mort, et que personne ne m'eût jamais vu! J'aurais été comme n'ayant point été, n'ayant fait que passer du sein de ma mère dans le tombeau. » Job. x, 18, 19. Enfin, tels sont les maux de cette vie, que plusieurs bons auteurs ont rempli des volumes du récit de ses innombrables misères. Quant aux biens de l'autre vie, ils ne sont connus que de Dieu, et le livre de la Sagesse suprême peut seul en contenir l'exposé immense.

Quoique ces vérités soient connues, mes frères, et que personne ne les révoque en doute, le fol amour de cette vie passagère s'empare à tel point des malheureux mortels, et ils font si peu de cas de la vie éternelle, que tous leurs efforts, tous leurs soins se concentrent dans la poursuite des biens de la terre, tandis qu'ils daigneraient à peine faire un pas pour acquérir les biens du ciel. Ces suprêmes richesses n'excitent en eux aucun désir; elles n'ont aucune importance à leurs yeux; elles ne leur inspirent aucun intérêt; et ils ne semblent pas se douter qu'ils aient été créés pour les posséder un jour. Pensées, paroles, actions, tout se rapporte à la poursuite des biens qu'ils doivent quitter bientôt; pas une pensée, pas une parole, pas une action qui ait pour but les biens éternels.

O insensés, ô malheureux et aveugles mortels ! que vous êtes inconséquents et peu d'accord avec vous-mêmes. Si vous estimez à ce point les richesses, les honneurs, les plaisirs de la vie présente, qui ne sont que l'ombre et l'image des vrais biens, selon l'apôtre saint Paul qui appelle le monde une « figure, » I *Cor.* vii, 31, comment pouvez-vous compter pour si peu les biens solides et parfaits de la vie éternelle ? Si vous vous sentez attirés par des biens trompeurs et fragiles, comment ne l'êtes-vous pas par des biens réels et impérissables ? Ah ! celui-là serait bien aveugle qui ne comprendrait pas la gravité d'un pareil aveuglement !

Ne croyez pas cependant que ce soit là le dernier terme de l'aveuglement et de la folie. Il y a quelque chose au delà. S'il est déjà très-difficile à l'homme d'imaginer combien la vie future l'emporte sur la vie présente, qui pourra concevoir à quel point le créateur de l'une et l'autre vie et de tout ce qui existe surpasse les œuvres sorties de ses mains ? Et maintenant, si nous remontons à la source des dons que nous avons reçus, à qui sommes-nous redevables du corps dans lequel réside le principe de la vie, de l'âme qui est la vie même, des membres et des sens que nous avons à notre service, des aliments qui nous nourrissent, de la lumière qui nous éclaire, du pain que nous mangeons, de l'air que nous respirons ; à qui, dis-je, sommes-nous redevables de tous ces dons, si ce n'est à celui qui nous a créés, en qui « nous avons le mouvement et l'être, » *Act.* xvii, 28, et dont l'action incessante nous empêche de retomber dans le néant ? A lui seul donc, comme à l'auteur de tout ce que nous sommes, devrait appartenir l'hommage de l'amour et de la crainte, de l'obéissance et du respect, de l'adoration et du culte suprême, de tous les sentiments enfin dont nous sommes capables. Cependant, il se fait une telle nuit dans notre âme, et nous sommes si aveugles que nous préférons les biens terrestres au bien souverain et immuable, c'est-à-dire, le caduc à l'éternel, le périssable à l'immortel, le plus bas au plus élevé, la poussière et la boue à Dieu ! Car autant de fois qu'un misérable pécheur enfreint les lois du Seigneur, et méprise ses saints commandements, afin de pour-

suivre de vains honneurs, des richesses fragiles, de sales voluptés, autant de fois il foule aux pieds, pour me servir d'une expression de l'Apôtre, notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, *Hebr. x, 29* ; il met ces faux biens au-dessus de Dieu, il les aime plus que Dieu, il préfère perdre Dieu plutôt que de les perdre : dans la folle pensée où il est, sans doute, qu'il est mieux pour lui de les posséder que de posséder Dieu. Car, de même que l'on voit quelquefois des ecclésiastiques abandonner leurs bénéfices afin d'en obtenir de plus avantageux, ce qu'ils ne feraient pas sans ce motif, de même, si les pécheurs préfèrent à Dieu les choses de la terre, c'est que leur aveuglement leur fait croire que la possession de ces choses leur sera plus agréable et plus utile que celle de Dieu même. Vous dites que vous donnez la préférence aux biens de la terre, non pour ce qu'ils valent en eux-mêmes, mais pour les jouissances qu'ils vous procurent : mais c'est là une pauvre excuse ; car s'il en est ainsi, il faut conclure que vous vous aimez plus que vous n'aimez Dieu, puisque vous cherchez à vous satisfaire, plutôt qu'à plaire à Dieu, vous avez plus de souci de vous que de lui, et vous le sacrifiez sans scrupule à vos prétendus intérêts. Ah ! mes frères, quelle perversité, quel aveuglement et quelle folie dans cette profonde dépravation de jugement qu'on rencontre parmi les hommes ! Comment une créature douée de raison, et capable par là même de connaître et d'apprécier toutes choses, peut-elle s'aveugler jusqu'au point de se préférer elle-même à Dieu ? C'est bien là, je l'ai dit, ce que figuraient les ténèbres de l'Égypte, ténèbres si épaisses qu'on pouvait les toucher de la main.

IV.

Si vous me demandez quelle est la cause de l'aveuglement fatal que je viens de décrire, je n'hésiterai pas à vous répéter que c'est le péché ; non-seulement le péché originel, dont l'état de l'aveuglé est la figure, mais aussi le péché actuel, quand il est grave et mortel. En effet, le péché étant opposé en même temps à la foi et à la charité, qui sont comme les deux yeux de l'âme, à la foi



qu'il obscurcit, à la charité qu'il détruit complètement, quiconque en est coupable « est assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. » *Luc. I, 79.* Et s'il est vrai qu'il suffit d'un péché mortel pour produire ce funeste résultat, à quel degré d'aveuglement n'est pas arrivé celui qui a commis un grand nombre de fautes graves ! Son âme, assurément, est plongée dans d'épaisses ténèbres, bien que la lumière de la foi ne soit pas éteinte en elle.

Il y a des péchés qui, plus que les autres, conduisent à cet aveuglement fatal. En premier lieu, je nommerai l'orgueil. Comme, en effet, c'est le propre de l'humilité d'éclairer l'esprit, selon ce mot des Proverbes : « Où est l'humilité, là est la sagesse, » *Ubi autem est humilitas, ibi et sapientia, Prov. XI, 2,* c'est le propre de l'orgueil de l'obscurcir et d'éteindre la lumière de la sagesse. C'est pourquoi saint Augustin, parlant à Dieu, s'écrie : « Mon orgueil me tenait éloigné de vous, et l'enflure de mon visage me fermait les yeux. » L'impudicité aussi, comme le dit saint Thomas, a pour effet « d'hébéter et d'aveugler l'esprit. » Les esclaves de ce vice, semblables à des animaux immondes, sont tellement plongés dans la fange, qu'ils peuvent à peine lever la tête, et arrêter leurs pensées sur les choses d'en haut. De là cette parole que le jeune Daniel adresse à l'un des deux vieillards impudiques : « Race de Chanaan, et non de Juda, la beauté t'a surpris, et la concupiscence t'a perverti le cœur. » *Semen Chanaan, et non Juda, species decepit te, et concupiscentia subvertit cor tuum. Dan. XIII, 56.* L'avarice aussi obscurcit l'œil de l'esprit. N'est-ce pas la passion de l'argent qui a aveuglé le traître Judas, et qui l'a poussé à commettre le plus horrible forfait ? Les avares ont une âme vénale ; ils n'ont d'autre Dieu que l'argent, et leur aveuglement a cela d'étrange, comme le remarque Sénèque, que ce qu'ils ravissent aux autres par l'injustice, ils se le refusent à eux-mêmes ; car ils couvent leurs trésors, non pour s'en servir, mais pour les conserver : quoique l'argent n'ait vraiment de prix qu'à raison de l'usage qu'on en fait. Que dirai-je de la jalousie, de l'envie ? Quelles ténèbres cette passion ne répand-elle pas aussi dans l'âme ? N'est-ce pas elle qui a inspiré aux frères de Joseph la pensée coupable de vendre leur frère ? N'est-elle pas la première

cause de l'aveuglement funeste qui a poussé les Juifs à conspirer contre l'auteur de la vie? Le Sage a dit avec raison : « L'œil de l'envieux est méchant. » *Nequam est oculus lividi.* Eccli. xiv, 8. Enfin, mes frères, toute passion violente, tout mouvement désordonné est un nuage épais qui dérobe à l'âme la lumière. Car la passion, comme le dit Sénèque, ne subit l'ascendant ni du commandement, ni des bons conseils. De même qu'aucun animal, domestique ou sauvage, doux ou féroce, n'obéit à la raison, parce que l'animal n'est pas capable d'en comprendre le langage, ainsi la passion ne peut pas suivre la voix de la raison, qu'elle n'entend même pas.

Telles sont les principales causes de la cécité dans l'homme. Il vient au monde avec cette infirmité par suite du péché originel, et les péchés qu'il commet ensuite l'aggravent de plus en plus. De là, tant d'erreurs, tant de passions, tant de crimes qui nous étonnent; de là, ces abîmes et ces précipices affreux dans lesquels nous voyons tous les jours les aveugles mortels, privés de guides, tomber, reculer, et périr horriblement broyés.

Qu'avons-nous donc à conclure de ce que je viens de dire? Beaucoup de choses, mes frères. Mais la principale, c'est que nous devons haïr souverainement le péché mortel, qui est la cause de si grands maux, être prêt à tout souffrir plutôt que de nous en rendre coupables, et par-dessus tout, avoir en horreur les vices qui répandent dans les âmes les ténèbres les plus épaisses, tels que l'orgueil, l'impudicité, l'avarice, l'envie, et les passions violentes dont nous avons parlé. Ce sont ces passions qui ont aveuglé les Pharisiens et les Scribes, et qui les ont empêchés de reconnaître la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ, quoiqu'elle se fût manifestée à leurs yeux dans tout son éclat.

Pour nous, mes frères, éloignons-nous de ces sentiers de perdition, et ne cessons de marcher dans la voie de l'humilité, de la douceur, de la chasteté, de la charité et de la mortification, afin qu'après avoir fidèlement suivi les traces de Jésus-Christ, notre guide, nous méritions de recevoir de lui la gloire de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

AVIS AU LECTEUR

AU SUJET DU SERMON PRÉCÉDENT.

Si on veut faire un sermon à part et complet de la seconde partie du sermon précédent, on n'aura qu'à mettre en tête un récit abrégé de l'évangile du jour : ce qui suffira pour donner au discours une proportion convenable. On pourra faire la même chose pour les autres sermons que nous avons dû diviser, comme celui-ci, à cause de leur étendue.

PREMIER SERMON

POUR

LE VENDREDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÈME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DU JOUR.

Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem eum.

Lazare notre ami dort, mais je vais le tirer de son sommeil. *Joann.*, XI, 11.

Entre tous les miracles que Jésus-Christ notre Seigneur a opérés dans le monde pour manifester sa divinité, il faut placer au premier rang la résurrection de plusieurs morts. Car nul ne peut rendre la vie que celui qui peut la donner, c'est-à-dire Dieu lui-même. Nous l'avons montré ailleurs⁴, un effet universel doit être rapporté à la cause universelle, c'est-à-dire, à Dieu ; et comme il n'y a rien de plus universel que l'être, c'est de Dieu seul que l'être procède. D'un autre côté, pour les créatures destinées à vivre, être et vivre c'est tout un ; d'après les philosophes elles sont, tant qu'elles vivent ; elles cessent d'être, dès qu'elles ne vivent plus. La vie procède donc de la même puissance que l'être, c'est-à-dire de la cause première et suprême. D'où il suit que la résurrection d'un mort est la révélation la plus éclatante d'un pouvoir divin. J'ajoute que, de toutes les résurrections opérées par le Sauveur, la plus merveilleuse est celle de Lazare enseveli

⁴ III^e dimanche de l'Avent, sermon II, premier point.

depuis quatre jours : non pas qu'il soit plus difficile de ressusciter un mort de quatre jours que tout autre mort, mais parce que d'après notre manière de voir et de sentir, c'est quelque chose de plus extraordinaire de rendre la vie à un cadavre en putréfaction, que de la rendre à un corps qui viendrait seulement de la perdre, et qui ne serait pas encore enseveli. Saint Pierre Chrysologue déclare qu'à ses yeux la résurrection de Lazare est le plus grand de tous les miracles, le miracle par excellence. Et il ajoute : « Je ne crains pas de dire que ce miracle aurait éclipsé le mystère de la résurrection du Sauveur, si Lazare était sorti du tombeau le troisième jour, au lieu du quatrième. » Enfin, le Seigneur lui-même en a signalé l'importance, lorsqu'il a dit : « Cette maladie n'est pas pour la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » En effet, à la vue de ce miracle, beaucoup de Juifs crurent en Jésus-Christ, et le bruit qu'il fit à Jérusalem excita dans cette ville un tel mouvement, que le Sauveur y étant venu quelques jours après, tous les habitants, animés d'un même enthousiasme, coururent à sa rencontre, des palmes à la main.

Une preuve aussi décisive de la divinité du Sauveur aurait dû, comme une éclatante lumière, dissiper l'aveuglement des Juifs, et triompher de leur malice. Mais on les vit, hélas ! persister dans cet aveuglement fatal, et bien loin que ce grand miracle les fit renoncer à aucun de leurs mauvais sentiments, ils en prirent occasion, chose horrible ! pour vouer le Sauveur à la mort de la croix. De même qu'il n'est pas rare que dans des maladies désespérées les meilleurs remèdes deviennent des poisons actifs, ainsi pour les âmes endurcies dans le péché, les secours les plus puissants sont quelquefois l'occasion d'une plus grande perversité. Nous devons donc prier sans relâche le Seigneur de ne pas permettre que nous soyions jamais livrés à ce sens réprouvé ; car lorsqu'on en vient là, les moyens de salut, au lieu d'amener la guérison, ne font qu'envenimer la plaie et empirer le mal. Témoin ces malheureux Juifs pour lesquels le plus grand des miracles est l'occasion de commettre le plus grand des forfaits, c'est-à-dire de crucifier le Roi de gloire, et de se perdre eux-mêmes, et

toute leur nation avec eux. Puissé-je vous faire comprendre, mes frères, jusqu'où conduisent l'aveuglement de l'esprit et l'habitude invétérée du péché. Mais pour vous parler d'une manière utile et édifiante sur cet important sujet, j'ai besoin du secours de Dieu : implorons-le par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Comme le récit évangélique est très-long, nous l'aborderons par parties seulement ; et quand, chemin faisant, nous verrons jaillir une vérité salutaire, notre parole ne manquera pas de puiser à cette source précieuse, et de vous abreuver de ses eaux. Le saint Evangéliste raconte qu'à Béthanie, bourgade des environs de Jérusalem, Lazare, frère de Marthe et de Marie, fut atteint d'une maladie grave. « Cette Marie était la femme qui répandit sur le Seigneur une huile de parfums, et lui essuya les pieds avec ses cheveux. » Vous remarquerez, mes frères, que l'écrivain sacré ne désigne pas Marie par son surnom de Madeleine, mais par l'œuvre de piété qui l'a rendue célèbre. Il est d'usage, en effet, que ceux qui se sont illustrés par une action d'éclat, abandonnent leur propre nom pour en prendre un nouveau emprunté à cette action même. Ainsi chez les Romains, Scipion ayant soumis l'Afrique se fit appeler « l'Africain. » Ainsi encore, Fabius Maxime, pour avoir par d'habiles lenteurs vaincu Annibal et sauvé la république, fut appelé *Cunctator*, c'est-à-dire « Temporiseur. » Sans chercher si loin nos exemples, nous voyons saint Paul, qui dans ses lettres avait coutume de se nommer « l'Apôtre » ne plus prendre ce nom après qu'il eut été jeté en prison pour l'Évangile, mais préférer comme plus glorieux celui qui rappelait ses chaînes, et s'annoncer dans ses épîtres sous le nom de « Prisonnier pour Jésus-Christ. » De même, Marie de Béthanie ayant arrosé de ses larmes, essuyé avec ses cheveux, et parfumé d'une huile précieuse les pieds du Sauveur, a conquis par cet acte admirable de piété, non-seulement un nom, mais une gloire et une célébrité qui ne périront jamais parmi les hommes. Le Sauveur lui-même, réprimant les murmures de ceux qui blâmaient l'action de cette pieuse femme et qui en dépré-

ciaient le mérite, lui rend ce témoignage : « En vérité, je vous le dis, dans le monde entier, partout où sera prêché cet Evangile, on racontera ce qu'elle a fait, et elle en sera louée ; » c'est-à-dire, sa gloire se propagera d'âge en âge, et jusqu'aux extrémités du monde : et c'est, en effet, ce qui est arrivé, comme l'attestent les annales de tous les peuples. Que de reines illustres, dit saint Jean Chrysostome, que d'empereurs et de rois puissants sont ensevelis dans un éternel oubli, pendant que la piété de cette femme reçoit du peuple chrétien des louanges sans fin ! Cet exemple nous fait comprendre la vérité des promesses que le Seigneur a faites par la bouche du Prophète : « Je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire. » *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum.* I Reg. II, 30. C'est là, mes frères, la véritable gloire, celle qui vient de Dieu et non des hommes, et dont parle le royal Prophète : « Je vous adresserai mes louanges dans une grande assemblée, » *Apud te laus mea in ecclesia magna,* Ps. XXI, 27 ; celle pour laquelle l'Apôtre avait conçu, j'oserai dire, une telle passion, que nous l'entendons s'écrier : « J'aimerais mieux mourir que de souffrir que quelqu'un me fasse perdre cette gloire. » *Bonum est enim mihi mori, quam ut gloriam meam quis evacuet.* I Cor. IX, 15.

Etes-vous avides d'honneurs et de renommée, mes frères ? Je ne vous condamne pas ; mais je vous demande de rechercher la gloire véritable et solide, en vous gardant bien des séductions d'une gloire fausse et trompeuse. Préférer le mensonge à la vérité, ne serait-ce pas un acte de folie ? Or, de même que dans toutes les autres choses on trouve, à côté du vrai et du réel, le faux et le mensonger, de même il y a la vraie gloire, et il y a la fausse gloire. La vraie gloire est celle que nous tirons de ce qui est noble et grand, par exemple de la vertu, et particulièrement de la religion, de la force et de la prudence, qui nous rendent meilleurs et vraiment dignes d'estime. La fausse gloire a sa source dans des choses vaines, futiles, communes aux bons et aux méchants, comme la richesse du vêtement, la noblesse du sang, un grand état de maison, une fortune considérable, autant de biens que nous voyons tous les jours échoir aux hommes les

plus pervers. Il s'agit donc, mes frères, je vous le répète, non pas de renoncer à la gloire, mais de vous attacher uniquement à la gloire véritable. Rappelez-vous ce qu'a fait le Seigneur sous l'ancienne loi. Connaissant le penchant des Israélites à offrir des victimes aux idoles, il n'a pas cherché à le détruire, mais il l'a corrigé. Il a permis que des victimes fussent immolées, mais immolées à lui seul, et non plus aux idoles. Ainsi l'usage des sacrifices a été conservé, parce qu'il a été sanctifié. J'agis de la même manière à votre égard, mes frères ; je ne vous interdis pas de désirer la gloire, l'honneur, c'est-à-dire un nom considéré, mais je vous désigne l'objet légitime de ce désir. Cherchez la gloire, mais la gloire solide, la gloire qui vient de Dieu et non des hommes, la gloire qui subsistera, comme la gloire de Marie de Béthanie, pendant les siècles des siècles.

Revenons maintenant à notre évangile.

La maladie de Lazare s'aggravant de jour en jour, « ses sœurs envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade ; » prière bien courte en elle-même, mais bien longue si on la mesure aux sentiments de foi et d'amour qui l'animent. Plus la confiance des pieuses sœurs était grande, moins elles sentaient le besoin d'user de longs discours. Elles ne croyaient pas qu'il fût nécessaire de recourir aux artifices du langage, d'alléguer beaucoup de motifs, et de multiplier les prières pour exciter la pitié de celui qui possédait au dedans de lui, dans sa bonté infinie, le principe même de la compassion et de la charité. Lorsque le Prophète royal sollicitait le pardon de ses fautes, il mettait sa confiance, non dans ses propres mérites, mais dans la bonté de celui à qui il criait : « En vous est la miséricorde, » *Quia apud te propitiatio est*, Ps. xxi, 4 ; c'est-à-dire, vous trouvez en vous seul, Seigneur, et non en moi, la véritable raison de me faire miséricorde. Moi, j'ai tout fait pour mériter ma condamnation ; mais vous, vous ne vous êtes pas dépouillé de la bonté et de la clémence qui opèrent le salut, et que vous aimez tant à exercer. Aussi libéral et généreux que la fontaine qui répand ses eaux, que le soleil qui darde ses rayons, que la terre qui produit ses fleurs et ses fruits, le Seigneur, père des miséricordes, a pitié

de tous les hommes, et accueille avec bonté ceux qui recourent humblement à lui. Non-seulement les sœurs de Lazare avaient foi en cette bonté paternelle, mais elles la connaissaient par expérience. Leur pieuse intimité avec le Sauveur les avait mis à même d'apprécier en lui le dévouement, la bienveillance, la mansuétude, la douceur, la charité, et ce besoin de secourir les autres, qui lui faisait parcourir toute la contrée à la recherche des affligés et des malades, afin de répandre sur eux, sans mesure, l'abondance de ses dons. Elles se persuadèrent donc aisément que celui qui ne refusait pas de secourir et de sauver ses ennemis, et même des ingrats, ne ferait pas défaut à des amis. Et, en effet, cette espérance « qui ne confond pas, » dit l'Apôtre, ne fut pas trompée.

Il faut donc, mes frères, que notre prière soit animée par ces sentiments d'espérance et de foi, si nous voulons obtenir ce que nous demandons à Dieu. Car si l'espérance et la foi nous manquent, il est à craindre que la menace de l'apôtre saint Jacques s'accomplisse : « Demandez avec foi, et sans aucun doute ; car celui qui doute est semblable au flot de la mer qui est agité et emporté çà et là par la violence du vent, » *Postulet autem in fide nihil hæsitans : qui enim hæsitat, similis est fluctui, qui a vento movetur et circumfertur*, Jacob. I, 6 ; c'est-à-dire qu'il n'a rien à attendre de Dieu.

Vous me direz peut-être : Quels motifs avons-nous donc de nous abandonner à une confiance telle, que nous soyons assurés d'obtenir ce que nous demandons à Dieu dans l'intérêt de notre salut ? Ils sont nombreux, vous répondrai-je, les motifs que nous avons d'espérer en la miséricorde de Dieu. Parmi ces motifs, les uns font plus d'impression sur ceux qui sont parfaits, les autres sur ceux qui sont moins parfaits. Les chrétiens qui ont fait le plus de progrès dans la vertu, et surtout dans la charité, telles que les saintes femmes de notre évangile, sont particulièrement touchés de deux choses. La première est le souvenir de tout ce qu'ils ont déjà obtenu de la miséricorde de Dieu. Saint Jean dit dans sa première Epître : « Nous savons qu'il nous exauce en tout ce que nous lui demandons, et nous le savons parce que nous

avons déjà reçu l'effet des demandes que nous lui avons faites. » *Scimus quia audit nos quidquid petierimus; scimus quoniam habemus petitiones quas postulamus ab eo.* I Joann. v, 15. Par cela même qu'il m'a déjà écouté, je puis espérer que, si je le prie encore de la même manière, le divin Maître écoutera de nouveau son humble serviteur. Voilà le premier motif de la confiance des justes. Le second se rattache au premier; c'est la connaissance, acquise par une longue expérience, de la douceur, de la bénignité, de la bonté, de la charité, de la miséricorde de Dieu, connaissance accompagnée d'un sentiment intime, d'un attrait mystérieux, d'un goût tout divin qu'aucune expression ne peut rendre. Les larmes, les gémissements, les désirs enflammés, et le cri du cœur, sans aucun bruit de paroles, révèlent souvent ce merveilleux état de l'âme. Celui qui connaît de cette manière la bonté divine se persuade sans peine qu'un père si tendre ne sera pas sourd aux cris de ses enfants, tant de fois nourris et fortifiés du lait délicieux de sa grâce. Le Prophète royal l'a proclamé en ces termes : « Que ceux-là espèrent en vous qui ont connu votre nom, parce que vous n'avez pas abandonné, Seigneur, ceux qui vous cherchent. » *Sperent in te, qui noverunt nomen tuum : quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine.* Ps. ix, 10. Le Prophète ne parle pas de toute espèce de connaissance de Dieu, car il y a telle connaissance qui ne peut pas être la source de la ferme espérance dont il est ici question. Il parle de celle qui résulte de l'expérience que l'âme fidèle a faite de la divine bonté, de celle qui fut d'abord un simple attrait, et qui s'est élevée peu à peu jusqu'à une claire perception. Que sait-elle donc cette âme fidèle? Ah! mes frères, elle sait combien le Seigneur est bon, « combien le Dieu d'Israël est miséricordieux pour ceux qui ont le cœur droit. » *Quam bonus Israël Deus his, qui recto sunt corde!* Ps. lxxii, 1. Est-il possible que celui qui a connu cette divine bonté parce qu'il l'a sentie, parce qu'il l'a goûtée, parce qu'il l'a aimée, et non parce qu'il l'a étudiée dans des livres, est-il possible, dis-je, qu'il s'en défie jamais? Comment admettre que ceux qu'il a comblés de telles faveurs, Dieu les abandonne quand ils auront recours à lui dans leurs besoins?

Tels sont les deux principaux fondements de la confiance qui permet au chrétien de s'endormir, de se reposer tranquillement et sans crainte au milieu de la tempête qui le menace, et de chanter avec le Prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qu'ai-je à craindre? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui pourra me faire trembler? » *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo? Dominus protector vitæ meæ, a quo trepidabo?* Ps. xxvi, 1. Les saintes femmes de notre évangile avaient éprouvé si souvent les effets de la bonté divine, que, fortifiées par ce souvenir et remplies d'une confiance sans bornes, elles se bornèrent à quelques mots pour exposer le sujet de leur demande. On ne prend pas la peine de solliciter, dit saint Pierre Chrysologue, lorsqu'on a la confiance d'obtenir. Il est inutile, en effet, d'insister dans sa prière, lorsqu'on est sûr qu'elle sera exaucée.

Il y a une autre raison, non moins solide que la première, qui explique la brièveté de la prière des saintes femmes; c'est qu'un mot suffit pour tout dire : *Ecce quem amas*, « Celui que vous aimez. » N'a-t-on pas fait valoir tous les droits qu'on a d'être écouté, quand on s'est dit l'ami de Dieu? Autre, en effet, est la conduite de Dieu avec ses amis, autre sa conduite avec ses ennemis; et c'est pourquoi, autre est la prière des amis, autre celle des ennemis. C'est ce qui arrive dans le commerce ordinaire de ce monde; un fils parle à son père, un ami à son ami, autrement qu'un serviteur à son maître, un étranger à un inconnu. Quand on n'a pas le droit de parler au nom de l'amitié, il faut s'expliquer plus longuement, et insister davantage. « Le pauvre, disent les Proverbes, ne parle qu'en suppliant. » *Cum obsecrationibus loquetur pauper*. Prov. xviii, 23. Mais vis-à-vis d'un ami, l'amitié est éloquente même sans paroles, et elle a le droit d'être écoutée : et ainsi, plus l'amitié est étroite, plus la prière est courte. Tous ceux qui aiment Dieu savent qu'il est écrit : « Les yeux du Seigneur sont attachés sur les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leurs prières. » *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum*. Ps. xxxiii, 15. Et comme si ce n'était pas assez dire, Isaïe ajoute : « Et il arrivera qu'avant même que leurs cris s'élèvent jusqu'à moi, je les exaucerai; et lorsqu'ils parleront encore, j'aurai

accordé. » *Eritque antequam clament, ego exaudiam; adhuc illis loquentibus, ego audiam.* Isa. LXV, 24. Où trouver plus de bonté, plus de générosité, plus de tendresse, que dans cet empressement du Seigneur à exercer sa miséricorde envers ceux qui l'aiment? Heureux partage des amis de Dieu, de compter, parmi tous les dons qu'ils tiennent de sa bonté, celui d'être toujours entendus quand ils lui parlent! Ce privilège est si précieux, que lors même que la vertu n'en aurait pas d'autre, ce serait assez pour la faire aimer de tous les hommes. Car, sans parler des autres avantages, voici la magnifique promesse que l'auteur de toute vérité a faite aux justes : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé. » *Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.* Joann. xv, 7. Une telle promesse ne surpasse-t-elle pas, je vous le demande, tout ce que pourrait imaginer la plus insatiable ambition?

Ainsi les saintes femmes de notre évangile prient en peu de mots, parce que leur amour est sans bornes. C'est pourquoi elles substituent fort adroitement le nom d'ami au nom de Lazare : « Celui que vous aimez, disent-elles, est malade, » *Ecce quem amas, infirmatur;* vous ne pouvez pas l'aimer, et l'abandonner; si vous l'aimez, vous lui voulez du bien; si vous lui voulez du bien, vous lui en ferez. Car, pour vous, Seigneur, vouloir du bien, c'est en faire, puisqu'en vous la volonté et l'action, c'est une même chose.

Nous avons entendu la prière des sœurs de Lazare, voyons maintenant de quelle manière le Sauveur l'a accueillie.

I.

L'Évangéliste nous dit que « le Sauveur demeura deux jours encore au lieu où il était. » Pourquoi cela? Pourquoi ne se rend-il pas à l'instant même à l'appel des amis qui implorent son secours? La raison en est que l'accomplissement de ses desseins tient à l'ordre même des événements. Si le Sauveur était parti tout aussitôt, il n'aurait trouvé qu'un malade à guérir, et non

pas un mort à ressusciter. Les Juifs auraient attribué cette guérison, les uns aux forces de la nature, les autres à l'art médical, quelques-uns peut-être au hasard, le plus petit nombre, assurément, à la puissance divine. Et ainsi le miracle n'aurait pas glorifié Dieu d'une manière aussi éclatante, ni sauvé Lazare d'un aussi grand mal. Le Sauveur a donc différé à dessein l'application du remède, afin d'augmenter le prix du bienfait. On voit par là dans quel but Dieu tarde quelquefois à exercer sa miséricorde, et quelles heureuses conséquences peut avoir ce délai. Car, au pouvoir de guérir, le céleste médecin joint la connaissance du moment opportun pour le faire. Que de choses accordées trop vite ont été nuisibles, qui différées quelque temps auraient été salutaires ! Pour ne citer que quelques-uns des nombreux avantages de ce délai, n'est-ce pas par là que la foi est éprouvée, que la patience s'exerce, que la persévérance conquiert sa couronne, que les saints désirs deviennent plus ardents et la prière plus fervente, ce qui met le comble aux dons de Dieu ? C'est ainsi, nous l'avons vu, que, pour n'avoir pas répondu sur l'heure même aux vœux des deux sœurs, le Sauveur leur a donné un témoignage plus éclatant de sa bonté, accordant à leurs prières, au lieu de la guérison d'un malade, la résurrection d'un mort.

Apprenons donc, mes frères, à attendre patiemment l'heure de la divine miséricorde. Le Seigneur ne tarde pas, ou, s'il tarde, c'est afin de pourvoir plus efficacement à notre salut. Les justes ne doivent jamais perdre de vue cette parole du prophète Isaïe : « Que celui qui croit attende, et ne se hâte pas. » *Qui crediderit, non festinet.* Isa. xxviii, 16. Et celle-ci d'Habacuc : « S'il tarde, attendez-le; car certainement il viendra, et il ne se fera pas longtemps attendre. » *Si moram fecerit, exspecta eum; quia veniens, veniet, et non tardabit.* Habac. ii, 3. Le saint homme Job, au moment même où Dieu semblait l'abandonner, était si profondément pénétré de ces sentiments, qu'il osait s'écrier : « Quand Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui. » *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo,* Job. xiii, 15; c'est-à-dire, la mort pourra me prendre la vie, mais jamais me ravir l'espérance.

Après avoir attendu ces deux jours, le Sauveur dit à ses

disciples : « Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, les Juifs voulaient tout à l'heure vous lapider, et vous retournez là? Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures dans le jour? » Ce qui veut dire que comme le soleil a ses évolutions régulières auxquelles nulle puissance humaine ne peut apporter de changement, ainsi le Soleil de justice, qui est venu dans ce monde pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, a aussi ses heures marquées pour l'accomplissement de sa mission, et aucune force, aucune puissance venant de l'homme, ne peut en déranger l'ordre. Voilà pourquoi nous lisons ailleurs : « Les Juifs cherchaient à le prendre, mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. » *Joann. vii, 30.* Il a donc raison de dire : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour? » C'est comme s'il disait : Ayez bon courage, car mon temps n'est pas encore accompli, et vous ne devez rien craindre ni pour moi, ni pour vous : pour moi dont l'heure n'est pas venue, pour vous qui, éclairés par le divin soleil, marchez en pleine lumière. « Car si quelqu'un marche pendant le jour, il ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde. » *Si quis ambulaverit in die, non offendit, quia lucem hujus mundi videt. Joann. xi, 9.* Ce n'est que la nuit que les hommes se heurtent, parce que la lumière leur manque. Sachez donc qu'il est également impossible que sans moi vous restiez debout, et qu'avec moi vous tombiez, parce que sans moi vous marchez pendant la nuit, et qu'avec moi vous marchez pendant le jour.

Disciple généreux et fidèle, Thomas dit aux autres disciples : « Allons, nous aussi, et mourons avec lui. » *Eamus et nos, ut moriamur cum illo. Joann. xi, 16.* C'est que rien ne contribuera plus à assurer notre salut, à rehausser notre gloire, à achever notre perfection, que de partager le sort du Fils de Dieu. Qu'y a-t-il de plus digne d'envie, que de boire le calice qu'il doit boire? Oui, l'apôtre Thomas a raison. Il n'est rien de si dur, de si amer, de si humiliant, que ce divin Maître ne transforme en quelque chose de suave et de glorieux. On sait qu'Aristote, l'illustre philosophe, était bossu. Eh bien! le croirait-on? ses disciples, accoutumés à

l'admirer pour sa doctrine, finirent par prendre ce défaut pour une qualité ; et cela jusqu'au point de le louer dans les autres. Or, je vous le demande, mes frères, si le mérite d'Aristote imprimait comme un caractère de beauté à la difformité la plus manifeste, quel effet ne doit pas produire sur nous la puissance et la grandeur du Fils de Dieu. Saint Thomas a donc bien dit : « Allons, nous aussi, et mourons avec lui ; » car il ne peut rien nous arriver de plus glorieux que de lui ressembler dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Après que le Seigneur eût dit : « Retournons en Judée, » il fit connaître en ces termes la raison de ce voyage : « Lazare notre ami dort, mais je vais le réveiller. » Ses disciples lui dirent : « Seigneur, s'il dort, il guérira. » Les disciples, qui étaient encore des hommes charnels, ne comprenaient pas la langue de la sagesse divine, dans laquelle la mort ne s'appelle pas la mort, mais le sommeil : dénomination bien exacte, mes frères ; car de même que celui qui dort, se réveille bientôt pour reprendre le cours de sa vie un instant interrompu, ainsi les corps des justes, confiés pour un peu de temps à la terre, reposent dans son sein comme dans un lit, prêts à reprendre, au jour très-proche de la résurrection, la vie qui n'était que suspendue. La durée de ce sommeil est bien courte, comme nous l'apprend la réponse qui fut faite aux saints qui témoignaient le désir de ressusciter avec leurs propres corps : « Il leur fut dit qu'ils attendissent en repos, encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de leurs frères fût complet. » *Apoc. vi, 11*. Tout le temps qui doit s'écouler jusqu'à la résurrection est appelé « un peu de temps. » La plus longue durée est-elle autre chose, en effet, qu'un peu de temps, qu'un moment, lorsqu'on la compare à l'éternité ? C'est pourquoi nous lisons dans l'Ecclésiastique : « La vie de l'homme, même la plus longue, n'est que de cent ans. Ce peu d'années, auprès de l'éternité, ne sera considéré que comme une goutte de l'eau de la mer, ou un grain de sable. » *Numerus dierum hominum ut multum centum anni : quasi gutta aquæ maris deputati sunt, et sicut calculus arenæ, sic exigui anni in die ævi.* » *Eccli. xviii, 8*. Et dans les Psaumes : « Vous avez mis à mes jours une mesure fort

bornée, » ou bien selon une autre version : « Vous avez mesuré mes jours à la longueur d'une main. » *Ecce mensura pugillorum terminasti dies meos*, « et le temps que j'ai à vivre est devant vous comme un néant. » *Ps. xxxviii, 7.*

Quelle idée, je vous le demande, le Prophète ne nous donne-t-il pas de la brièveté de la vie, lorsqu'il lui assigne pour mesure et pour limite « la longueur d'une main, » et lorsqu'enchérisant encore sur cette comparaison, il ajoute : « Le temps que j'ai à vivre est devant vous comme un néant? » *Et substantia mea tanquam nihilum ante te.* Pour Dieu, en effet, qui est éternel, et même pour les bienheureux qui, quoiqu'ayant eu un commencement, ne doivent pas avoir de fin, toute la durée de la vie présente n'est rien, ou presque rien. Mais pour nous, qui sommes si peu de chose, cette vie d'un moment paraît très-longue. Car, comme le dit très-bien Sénèque, beaucoup de choses tirent leur grandeur, non de ce qu'elles sont grandes en elles-mêmes, mais de ce que nous sommes petits. C'est notre petitesse qui nous fait trouver longue la vie. Il en résulte hélas ! que beaucoup vivent comme s'ils devaient vivre toujours. Ils oublient et leur salut, et la fin pour laquelle ils sont créés, et la mort qui les menace, absolument comme s'ils ne devaient jamais mourir et rendre compte à Dieu de leur vie.

Pour quelle raison encore, la vie étant si courte, l'estimons-nous si longue ? Je me le suis demandé bien des fois, et après avoir recherché la cause d'un tel aveuglement, j'ai reconnu que c'est le désir passionné que nous avons de vivre longtemps qui nous cause cette illusion. Le désir et l'espoir sont unis si étroitement qu'on peut à peine séparer l'un de l'autre. Le bien que nous espérons, nous le désirons ; et ce que nous désirons, nous l'espérons. La plupart des hommes, ayant le désir de vivre longtemps, espèrent vivre aussi longtemps qu'ils le désirent. Mais quel aveuglement et quelle folie de se fier à ses aspirations, quand il n'est rien de si commun dans la vie que de se voir frustré dans ses désirs, entravé dans ses desseins, trompé et déçu dans ses espérances ! Ajoutez à cela la fourberie de notre vieil ennemi, le menteur, le père du mensonge, toujours prêt à abuser de notre

crédulité, et qui parvient, à l'aide de mille artifices, à reculer ce qui est tout près de nous jusqu'à une distance que l'œil peut à peine mesurer. En réalité, comme le dit saint Bernard, la mort est à la porte du vieillard, et en embuscade sur le chemin du jeune homme. Qu'y a-t-il, en effet, qui soit plus près des mortels que la mort? Cependant la plupart voient la mort dans un tel lointain, que, dupes de cette illusion, ils s'abandonnent à leurs passions, ils cherchent le bonheur dans ce lieu d'exil, ils poursuivent avec une insatiable avidité les richesses et les honneurs, ils se jettent tête baissée dans un abîme de désordres, comme si la vie ne devait jamais finir pour eux; comme si, bientôt, ils n'avaient pas à rendre de leurs actions un compte redoutable. Ils voient tous les jours leurs semblables mourir, et à peine croient-ils qu'ils mourront à leur tour, ou même qu'ils sont mortels! Pour comprendre les ruses de l'habile enchanteur qui cherche à vous surprendre, rappelez-vous ces orateurs illustres dont il est dit qu'ils tenaient dans une main les pleurs, et dans l'autre main le rire, prêts à laisser échapper l'un ou l'autre, selon leur bon plaisir. Eh bien! notre astucieux ennemi n'est pas moins habile à jouer un double jeu. Selon qu'il y trouve plus d'avantages pour lui, et plus de chances de causer notre ruine, il nous présente la vie, tantôt comme très-longue, tantôt comme très-courte. Quelqu'un a-t-il à cœur de faire arriver, après sa mort, des biens d'église à un neveu, ou de transmettre à ses héritiers des dotations provenant de la faveur royale? Voyez comme cet homme s'agite, comme il veille, comme il importune tous ceux dont le concours lui est nécessaire; on dirait que la mort est là sous ses yeux, qui le menace, qui le presse, qui l'avertit de ne pas se laisser surprendre, de peur que les biens d'église et les rentes royales ne soient perdus pour sa famille ou pour ses héritiers. Mais s'il bâtit des maisons et s'il élève des palais, s'il plante des vignes et s'il crée des vergers qu'il faut longtemps attendre, s'il recherche de coupables plaisirs et s'il s'abandonne à ses passions sans que la crainte de Dieu l'arrête ou le trouble, ne semble-t-il pas qu'il se croie immortel, éternel peut-être, et qu'il se promette, dans sa longue carrière, et du

temps pour commettre le péché, et du temps encore pour en faire pénitence ?

Homme insensé ! que fais-tu donc ? De quel vertige es-tu saisi ? Quand tu travaillais à assurer à tes héritiers la transmission d'une rente, tu n'avais de repos ni le jour ni la nuit, la pensée de la mort ne te quittait pas, tu ne craignais rien tant que d'être enlevé subitement, de peur que la perte de la vie n'entraînât celle de la rente ; et maintenant qu'il s'agit de pratiquer la vertu, d'accomplir des devoirs sacrés, de réparer les désordres de la vie passée, tout change aussitôt, et tu te promets une vie sans fin ! D'où vient que la crainte de mourir bientôt a fait place si vite à l'espoir de vivre longtemps ? Quand il fallait travailler au salut de ton âme, qui donc te promettait que tu en aurais toujours le temps ? Et quand il fallait défendre et garder un bien périssable, qui te faisait craindre que le temps te manquât ? C'est la passion, mes frères, c'est l'aberration de notre esprit qui nous égare. Sénèque l'a très-bien dit : « Destinés à mourir, nos craintes sont continuelles ; mais comme si nous devons toujours vivre, nos désirs sont sans bornes. » Parole pleine de sagesse ! Oui, nos appétits charnels nous abusent et nous entraînent où il leur plaît. S'il arrive que nous tombions malade, si quelque danger menace notre vie, nous sommes quelquefois saisis d'une telle peur de la mort, qu'on a vu des personnes en mourir, ou du moins souffrir davantage du mal qu'elles craignaient, que du mal qu'elles avaient. Au contraire, à voir l'ardeur de nos convoitises, la peine que nous nous donnons pour nous enrichir, ne croirait-on pas que celui qui amasse ainsi sans relâche et sans fin est assuré de ne jamais mourir ? Ainsi nous sommes si peu d'accord avec nous-mêmes, que cédant tantôt à une passion, tantôt à une autre, nous nous croyons tour à tour mortels ou immortels.

Je suis entré dans tous ces développements, mes frères, pour vous faire comprendre que la mort des justes est véritablement un sommeil, puisqu'ils doivent se réveiller dans peu de temps. Que si la durée de ce monde n'est qu'un peu de temps, qu'est-ce donc que notre vie qui n'occupe qu'un point imperceptible dans le cours des siècles ? C'est cependant de ce moment passager,

comme on l'a très-bien dit, que dépend l'éternité; car tels nous aurons vécu pendant ce moment-là, tels nous demeurerons pendant l'éternité.

J'expliquerai en quelques mots seulement ce qui vient à la suite dans l'évangile. Le Sauveur étant arrivé à Béthanie, les deux sœurs coururent à lui, se jetèrent à ses pieds, et lui racontèrent en pleurant ce qui était arrivé. Beaucoup de Juifs, venus pour les consoler, étaient là, pleurant avec elles. A ce spectacle, le Sauveur trahit aux yeux de tous une émotion qui ne lui était pas ordinaire : « Il frémit intérieurement, et se troubla....; et il pleura. » Invoquant alors son Père à haute voix, il dit : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé! Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours; mais je dis ceci, à cause de ce peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Et s'étant approché du sépulcre — c'était une grotte, et une pierre était posée dessus, — il fit ôter la pierre et cria d'une voix forte : « Lazare, sortez dehors! » *Lazare, veni foras!* Et aussitôt, par un admirable effet de la puissance divine, Lazare, semblable à quelqu'un que l'on tire d'un profond sommeil, plutôt qu'à un mort qui sort du tombeau, apparut vivant, « les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. »

Tel est, en abrégé, ce grand miracle de la résurrection de Lazare qui a servi à glorifier le Fils de Dieu, à affermir la foi dans les disciples, à l'exciter dans un grand nombre, et à mettre le comble, hélas! à la jalousie et à la perfidie des Juifs. C'est de là que ces malheureux prirent occasion de le faire mourir; mais nous réservons ce sujet pour le vendredi de la Passion.

Jusqu'ici nous nous sommes bornés à raconter le miracle; il faut maintenant en sonder le mystère.

II.

Le Seigneur fait tout ce qu'il veut par le seul empire de sa volonté, et il ne lui en coûte pas plus d'accomplir de grandes choses que de moindres. Mais il n'est pas sans intérêt pour nous d'examiner pour quel motif il opère la résurrection de Lazare dans des

conditions si extraordinaires et si insolites. Voici, en effet, qu'il frémit en lui-même, qu'il se trouble, qu'il verse des larmes, qu'il prie, qu'il pousse un grand cri, lui qui, peu de jours auparavant, a ressuscité d'un mot, d'abord le fils de la veuve de Naïm, puis la fille du prince de la synagogue. Pour résoudre cette question, il est indispensable de rechercher le sens tropologique ou figuré des trois miracles que nous venons de mentionner. Apprenez donc, mes frères, que les trois morts que notre Seigneur a rappelés à la vie représentent trois sortes de pécheurs que la grâce de Dieu fait revivre. La jeune fille, ressuscitée dans l'intérieur de la maison, figure ceux qui ont péché en pensées seulement, fautes qui demeurent cachées au fond de l'âme. Le jeune homme, ressuscité hors de la ville pendant qu'on le portait en terre, figure ceux qui ont péché en paroles et en actions, fautes qui se produisent au dehors. Enfin Lazare, ressuscité le quatrième jour après sa mort, figure ceux qui ont vécu longtemps dans l'habitude du péché. Lors donc que le Sauveur ressuscite d'un seul mot les deux premiers morts, tandis qu'il a recours à des moyens inusités pour ressusciter le mort de quatre jours, il veut nous faire comprendre la différence qui existe entre les péchés d'habitude et les autres péchés, soit pour la gravité de la faute, soit pour la difficulté de la réparer.

Les effets les plus désastreux du péché d'habitude nous sont représentés par l'état misérable de Lazare au tombeau. Le cadavre, d'abord, répandait une odeur infecte et pestilentielle : il en est de même du péché d'habitude ; l'odeur fétide qu'il exhale, c'est-à-dire le mauvais exemple, se répand au loin, et dépose partout des germes de corruption. Le mort avait les pieds et les mains liés : c'est une image de la puissance de la mauvaise habitude ; la tyrannie qu'elle exerce sur le pécheur est si violente que toutes les exhortations de l'Eglise, les menaces, les châtiments, les promesses de Dieu ne lui donneraient pas la force de briser ses chaînes. La pierre qui ferme le sépulcre, c'est l'impénitence qui ferme la bouche du pécheur, afin qu'il ne confesse pas ses péchés, et que, dans sa misère, il ne puisse pas même s'écrier avec le Prophète : « J'ai dit : Je confesserai au Seigneur, contre moi-

même, mon injustice; et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. » *Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino; et tu remisisti impietatem peccati mei.* Ps. xxxii, 6. Ces pécheurs, en effet, s'ils n'y étaient contraints par les censures et les peines ecclésiastiques, et par la crainte du déshonneur, n'approcheraient presque jamais du sacrement de la confession, parce que le démon, pour rendre la confession impossible, leur a fermé la bouche avec cette grosse pierre. Ils sont aussi, comme Lazare, enfermés dans une sombre et hideuse caverne, où la lumière ne pénètre pas, ce qui fait qu'ils ne voient ni l'horreur de leur état, ni la laideur du péché, ni le jugement redoutable qui les attend, ni la récompense promise aux bons, ni les châtimens réservés aux méchants; c'est-à-dire, que dans cette nuit affreuse qui les enveloppe, ils ne s'aperçoivent en aucune manière du péril imminent dont ils sont menacés.

D'après ce que nous venons de dire, il n'est pas difficile de répondre à la question que nous nous sommes faite. Le divin Maître a voulu que les circonstances de la résurrection de Lazare servissent à nous faire comprendre l'affreux malheur de l'habitude invétérée du péché. Voilà pourquoi il a ressuscité d'un mot les deux premiers morts, tandis qu'il n'a ressuscité qu'après de longs préliminaires ce mort de quatre jours. Le Sage l'a très-bien dit : « Une maladie qui se prolonge fatigue le médecin; et le médecin coupe par la racine une maladie qui dure peu. » *Languor prolixior gravat medicum. Brevem languorem præcidit medicus.* Eccli. x, 11, 12. Il est facile, dit saint Jean Chrysostome, de diriger où l'on veut un cours d'eau, au sortir de sa source; mais lorsque plusieurs affluents sont venus le grossir, on ne parvient que difficilement à maîtriser son courant impétueux, et à le détourner de son lit. De même, on se corrige sans trop de peine d'un défaut naissant; mais le défaut qu'on a laissé pendant longtemps croître et se fortifier, qui pourrait aisément le vaincre? Le moindre effort suffit pour arracher un jeune arbre qui tient à peine au sol; mais si l'arbre a vieilli, et s'il est dans toute sa force, quelle main serait capable de le déraciner? Il en est de même de l'habitude du péché : plus elle est ancienne et invétérée,

plus elle est enracinée et difficile à extirper. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire cette parole effrayante : « Les mauvaises habitudes tiennent enchaîné l'homme qui est tombé en leur pouvoir, elles le serrent plus étroitement tous les jours, et ne le quittent qu'à la mort. » Le même saint dit encore : « Il y en a qui s'efforcent de sortir de cet état de péché, mais le poids du péché est si lourd, les liens de l'habitude sont si serrés, qu'ils ne peuvent se mouvoir et échapper à eux-mêmes. » Le saint docteur n'emploie pas sans dessein cette expression de « poids du péché. » De même, en effet, que des bêtes de somme, qui viennent à s'abattre sous le poids d'une charge trop lourde, ne peuvent se relever sans qu'on les aide, ainsi ceux qui ont eu le malheur de tomber dans le péché, et surtout dans l'habitude du péché, ne peuvent, écrasés qu'ils sont sous ce poids, se relever qu'avec le secours de la grâce de Dieu.

Il arrive aussi que, dans le malheureux état où ils sont, les pécheurs cherchent plutôt à s'étourdir qu'à se guérir. « L'âme épuisée de forces, qui ne veut pas s'affranchir de l'esclavage du péché, s'attache naturellement, dit saint Grégoire, à tout ce qui peut la rassurer. » « L'âme épuisée de forces, » dit le saint docteur : c'est bien là l'état d'une âme affaiblie, brisée par l'habitude du péché, et que l'on parvient difficilement à guérir ! Ces pécheurs donc, qui croupissent volontairement dans des habitudes criminelles, et qui les aiment, ont recours à je ne sais quels artifices pour calmer leurs inquiétudes et leurs remords. Ce qui les rassure, par exemple, c'est que d'autres en font autant, c'est que Dieu est infiniment bon, c'est que notre Seigneur est mort pour tous les hommes ; quelquefois la résolution qu'ils forment de faire pénitence plus tard leur sert de prétexte pour s'endormir présentement, avec moins de crainte, dans leur funeste état. Quel aveuglement, quelle folie, mes frères, de négliger tous les remèdes qui pourraient nous guérir, pour nous attacher à des palliatifs qui ne sont propres qu'à aggraver nos maladies ! Quoi de plus capable d'empirer le mal, que de trouver dans le mal même de quoi se rassurer ? Le même saint Grégoire dit que « le vice grandit, quand il est entretenu par le succès, » c'est-à-dire, non-

seulement quand des flatteurs lui prodiguent la louange, ce qui n'est pas rare, mais quand le pécheur, aveugle et insensé, se flatte lui-même, et se berce de vaines illusions. C'est encore saint Grégoire qui nous enseigne que ces sortes de pécheurs s'éloignent tellement de la voie du salut, que notre Seigneur les avait en vue, lorsqu'il a dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos.* Matth. VIII, 22. Car il donne le nom de « morts » à ceux qui, n'ayant plus le sentiment des péchés dont ils se rendent coupables, persévèrent toute leur vie dans le crime.

Vous tous donc, mes frères, qui auriez le malheur d'avoir vécu jusqu'ici dans le désordre, attachez-vous, croyez-moi, à considérer le danger qui vous menace. Ne soyez pas prodigues de votre salut, si je puis parler ainsi, et ne laissez pas échapper l'occasion de ce saint temps de carême. Faites une sérieuse attention à ce que je vous dis. S'il est vrai, s'il est incontestable que ceux qui sont tombés dans quelque péché ne peuvent parvenir au salut sans la pénitence, quand donc pourrez-vous plus facilement que dans ce temps précieux embrasser les saintes rigueurs de cette vertu ? Si vous devez le faire un jour ou l'autre, pourquoi pas maintenant ? Lazare mort depuis quatre jours ressuscite aujourd'hui ; et beaucoup d'autres, morts aussi depuis quatre jours, c'est-à-dire, habitués depuis longtemps au vice, ressusciteront avec lui par la vertu des sacrements. Pourquoi, vous aussi, ne ressusciteriez-vous pas avec eux ? Quand c'est le moment favorable, pour le laboureur de semer, pour le médecin d'appliquer un remède, pour le nautonier de mettre à la voile, le laissent-ils échapper, au risque de ne plus le retrouver ensuite ? C'est en poussant un grand cri, que le Sauveur a ressuscité Lazare ; l'Eglise aussi, par notre organe, pousse un grand cri pour vous rappeler à la vie. Investie d'en haut de la même puissance, elle brise les liens de la mort, elle détruit le péché, elle rend la grâce, elle répand l'esprit de sainteté, afin qu'animés d'une vie nouvelle, et fidèles à garder les commandements divins, vous méritiez de parvenir, à l'aide de Dieu, au bonheur éternel.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE MÊME

VENDREDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Maria erat quæ unxit Dominum unguento, et extersit pedes ejus capillis suis, cujus frater Lazarus infirmabatur.

Marie était celle qui oignit de parfum le Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux; et Lazare, qui était malade, était son frère. *Joann. XI, 2.*

Comme l'évangile de ce jour est très-long et plein de mystères, je crois utile, pour ne rien perdre du temps que je puis consacrer à son explication, d'aborder immédiatement et sans exorde la sainte et suave histoire qu'il nous raconte. « Il y avait, dit l'Évangéliste, un homme malade, nommé Lazare, de Béthanie, bourg de Marie et de Marthe sa sœur. Marie était celle qui oignit de parfum le Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux; et Lazare, qui était malade, était son frère. » Ce saint temps de pénitence est bien choisi, mes frères, pour vous parler de Marie Madeleine, ce modèle parfait de la vraie pénitence, dont l'exemple apprend aux pécheurs sincèrement pénitents non-seulement ce qu'ils doivent faire, mais aussi ce qu'ils doivent espérer. L'évangile ajoute en effet que « Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare. » Or, Marie, qui a effacé avec ses larmes les taches de sa vie passée, est le type de la pénitence; et Marthe et Lazare, qu'on ne suppose pas avoir jamais péché, sont le type de l'innocence. Cependant Marie n'est pas séparée dans le langage du Sauveur de Marthe et de Lazare, afin que nous sachions que les pécheurs vraiment pénitents doivent être rangés parmi les fidèles demeurés innocents, et quelquefois même leur être préférés. Et il n'est pas douteux que l'illustre pécheresse ne soit de ce nombre, elle dont le Sauveur a dit « qu'elle a choisi la meilleure part, » *Luc. x, 42*, et que « beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » *Id. vii, 47*. Une fois réparé par la

pénitence, le grand nombre de ses péchés, loin de lui porter préjudice, n'a servi qu'à aiguillonner et à augmenter son amour : car « où il y a eu abondance de péché, Dieu a répandu une surabondance de grâce. » *Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia.* Rom. v, 20. C'est le propre de la vraie pénitence de rendre aux âmes souillées par le péché la pureté de la lumière des astres, et même de leur mériter un surcroît de grâces.

Rappelez-vous, mes frères, ce qui se passa, dans le désert, à la suite de l'adoration sacrilège du veau d'or. Après que le peuple eut pleuré son péché, et que Moïse eut apaisé le Seigneur en s'imposant quarante jours de jeûne et de prière, Moïse obtint du Seigneur d'insignes bienfaits. « Seigneur, s'écrie Moïse, si j'ai trouvé grâce devant vous, marchez, je vous en supplie, avec nous, puisque ce peuple a la tête dure ; effacez nos iniquités et nos péchés, et possédez-nous comme votre héritage. Le Seigneur lui répondit : Je ferai alliance avec ce peuple à la vue de tout le monde ; je ferai des prodiges qui n'ont jamais été vus sur la terre, ni dans aucune nation : afin que ce peuple, au milieu duquel vous êtes, considère l'ouvrage terrible que doit faire le Seigneur. » *Exod. xxxiv, 9, 10.* Ce que le Seigneur a promis, il l'a magnifiquement accompli, alors que, multipliant les prodiges, il a mis son peuple en possession de la terre promise. Telle est donc, mes frères, l'étendue de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Il pardonne les péchés de ceux qui sont vraiment pénitents, il oublie tous leurs crimes, il les comble de ses grâces et de ses bienfaits, comme s'ils n'avaient jamais cessé de l'aimer et de le servir. De là cette parole de saint Augustin : « Notre médecin est tout-puissant. Il guérit si radicalement nos blessures, que les cicatrices elles-mêmes disparaissent sous l'action de ses remèdes. » Une telle puissance de guérir, une telle facilité à pardonner, se rencontre rarement parmi les hommes. L'affection qu'un époux outragé rend à son épouse, ou un ami froissé à son ami, est-elle jamais exempte d'un douloureux souvenir ? Seule, la divine miséricorde efface jusqu'aux dernières traces du péché dans l'âme pénitente, et la comble même de grâces plus abondantes.

Je n'ignore pas que beaucoup de pécheurs d'habitude cherchent dans ces exemples, et dans la confiance que leur inspire la clémence et la miséricorde de Dieu, des prétextes pour se rassurer et pour se promettre le salut. Ils sont toujours prêts à nous alléguer Madeleine qui scandalise la cité par ses désordres, David qui outrage la sainteté du lien conjugal, Pierre qui renie son Maître, et d'autres faits du même genre. Mais ne se condamnent-ils pas eux-mêmes en nommant ces grands pécheurs? Car s'ils les ont imités dans leurs désordres, pourquoi refusent-ils de les suivre dans leur pénitence? David a commis un grand crime; mais, la nuit, il arrosait de ses larmes la couche qu'il avait eu le malheur de souiller. Pierre a renié son Maître; mais il ne se passait pas de nuit que le chant du coq ne réveillât le souvenir de sa faute et ne fit couler le long de ses joues des ruisseaux de larmes. Madeleine a passé dans le désordre les années de sa jeunesse; mais pendant trente ans elle a livré son corps aux rigueurs de la pénitence la plus austère. Après l'ascension du Sauveur, ayant reçu non-seulement le pardon de ses fautes, mais la plénitude même du Saint-Esprit dans la compagnie des apôtres, elle chercha un refuge au milieu des rochers escarpés qui dominant Marseille, et y mena, dans la solitude, la vie la plus dure. Que faites-vous donc, Madeleine? Pourquoi ces macérations? pourquoi ces jeûnes? pourquoi ces pénitences et ces tortures? N'avez-vous pas reçu, aux pieds du Sauveur la pleine rémission de vos fautes? Régénérée par vos larmes, comme par un vrai baptême, et purifiée des souillures de la vie passée, n'êtes-vous pas en possession d'une vie nouvelle? Ah! mes frères, c'est que le fondement de la vraie pénitence est l'amour de Dieu. Or, plus on aime Dieu, plus on déteste le péché qui est opposé à Dieu; et plus on déteste le péché, plus on châtie le corps qui en a été et qui en est encore l'instrument. D'où il suit que quiconque est animé d'une haine véritable contre le péché, hait et châtie rudement son corps, comme la source et le germe de tous les vices. Sainte Catherine de Sienne, étant près de mourir, disait que notre amour pour Dieu doit être la mesure de notre haine pour le corps, qui est la principale source du péché, de telle sorte, qu'affaibli et brisé par

les privations et la souffrance, ce corps fragile soit moins fortement incliné vers le mal.

Si les pécheurs qui ont obtenu de Dieu le pardon de leurs fautes embrassent néanmoins les rigueurs de la pénitence, pressés qu'ils sont par la haine que leur inspire le péché, plutôt que par la nécessité d'acquitter une dette rigoureuse, que ne devraient pas faire ceux qui ont tout à la fois à réparer le passé et à préserver l'avenir? Je ne leur demanderai pas, sans doute, de se soumettre à une pénitence aussi sévère; mais puis-je ne pas condamner leur confiance téméraire en la miséricorde de Dieu, ou pour mieux dire, leur folle présomption?

Lors donc, mes frères, que les exemples de nos saints pénitents, et plus encore les nombreuses manifestations de la bonté de Dieu vous portent à croire qu'on peut obtenir le salut sans renoncer à son péché, ne manquez pas de vous rappeler que la vertu d'espérance repose sur deux fondements essentiels, la grâce de Dieu, et les mérites de l'homme. Telle est, en effet, la notion que les théologiens nous donnent de cette vertu : « L'espérance, disent-ils, est l'attente du bonheur éternel, fondée sur la grâce de Dieu et sur les mérites de l'homme. » Le premier fondement de l'espérance, savoir la grâce et la miséricorde de Dieu, est très-solide, et ne peut jamais manquer. C'est pourquoi l'Apôtre appelle l'espérance « l'ancre ferme et assurée de l'âme, » *Hebr. vi, 19*; car elle s'appuie sur la bonté de Dieu, laquelle dépasse non-seulement la confiance que nous avons en elle, mais toute idée que nous pourrions nous en faire. Le second fondement de l'espérance, c'est-à-dire nos propres mérites, ne peut pas avoir plus de consistance que ces mérites mêmes, hélas! si faciles à ébranler. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que quelquefois notre espérance fléchisse, solidement établie sur une de ses bases, mais mal assise sur l'autre? C'est de cette seconde base que saint Jean a dit dans ses épîtres : « Si notre cœur ne nous condamne point, nous avons de la confiance devant Dieu, et quoi que ce soit que nous lui demandions, nous le recevrons de lui, parce que nous gardons ses commandements. » *Si cor nostrum non reprehenderit nos, fiduciam habemus ad Deum; et quidquid petie-*

rimus accipiemus ab eo, quoniam mandata ejus custodimus.
I Joann. III, 21, 22.

Vous voyez par là que c'est en partie sur nos propres mérites que repose l'espérance. S'il y en a beaucoup qui sont dans l'erreur à cet égard, la raison en est, ce me semble, que les pécheurs entendant parler sans cesse, dans les saintes Ecritures, dans les sermons de chaque jour, de la bonté et de la charité de Dieu, ils s'imaginent que tout cela n'est dit que pour eux, parce que, plus que d'autres, ils ont besoin de cette divine miséricorde. Je reconnais, mes frères, que la miséricorde n'a pas de bornes; elle est offerte à tous sans exception; mais les pécheurs se trompent en prenant pour eux avec trop de confiance ce qui a été dit principalement pour les justes. Le prophète Michée le leur apprend, quoiqu'en termes un peu obscurs, dans ce passage : « Ne dites pas sans cesse : Ces paroles ne tomberont point sur ceux qui sont à Dieu; ils ne seront point couverts de confusion. L'esprit du Seigneur, dit la maison de Jacob, est-il devenu moins étendu en miséricorde qu'il ne l'était, et peut-il avoir ces pensées? Il est vrai que je n'ai que des pensées de bonté, mais c'est pour ceux qui marchent dans les sentiers de la justice. » *Mich. II, 6, 7.* Michée parle ici des malheurs qui doivent fondre sur les deux tribus de Juda et de Benjamin, et il met dans la bouche des enfants de Jacob les raisons qui les portaient à se rassurer, et à mépriser les menaces du Prophète, savoir, que Dieu n'était ni moins puissant, ni moins bon que lorsqu'il avait tiré leurs pères de la terre d'Egypte; que la miséricorde de Dieu leur était assez connue, et qu'elle ne permettrait jamais que le peuple qui en avait si souvent éprouvé les effets dans ses malheurs, fût traité avec tant de sévérité. Mais le Seigneur lui-même leur enlève cette confiance trompeuse quand il dit : « Les pensées de miséricorde que j'ai, ne sont-elles pas pour ceux qui marchent dans les sentiers de la justice? » *Nonne verba mea sunt cum eo qui recte graditur?* Comme s'il disait : Vous vous trompez de la manière la plus grossière, en vous imaginant que ma bonté, que ma miséricorde vous mettra à l'abri des châtimens que méritent vos crimes. Je suis bien le Dieu bon que vous vous figurez, mais je suis bon pour ceux qui, marchant

dans les droits sentiers, pratiquent la justice, et gardent mes commandements. Et je ne suis pas moins juste et sévère pour ceux qui font le mal, que bon et miséricordieux pour ceux qui font le bien. Cette importante remarque fait comprendre aux lecteurs attentifs des saintes écritures beaucoup de choses qui, au premier abord, paraissent obscures. Dans leurs oracles, les prophètes, et surtout Isaïe, annoncent souvent à la fois la joie et la tristesse, le bonheur et le malheur. Ils menacent le peuple des plus affreuses calamités, et ils lui promettent les faveurs les plus insignes. Cette apparente contradiction disparaît, si l'on fait attention aux deux sortes de personnes qu'ont en vue les prophètes. Parlant en même temps aux bons et aux méchants, qui vivent confondus ensemble, leur langage renferme pour les uns des menaces terribles, et pour les autres des promesses consolantes.

Nous avons insisté là dessus, mes frères, à raison même de ce saint temps de pénitence. Car il y en a beaucoup qui profitent du Carême pour se confesser, mais qui aussitôt après, se fiant à la divine miséricorde, retombent dans le péché. Ils ne font pas avec Dieu une paix solide, mais une simple trêve, ainsi que cela se pratique à la guerre, où l'on suspend pour quelques jours le combat, pour le reprendre ensuite avec plus de vigueur. Voilà ce que font, tous les ans, ces malheureux pécheurs ! Qui pourrait dire, mes frères, à quel danger les expose une pareille conduite ?

Mais revenons au récit de l'Évangile.

I.

Il arriva donc que Lazare étant gravement malade, ses sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade : » prière bien courte, mais d'un prix inestimable ! Elles ne disent pas : Venez, accourez, commandez, imposez-lui les mains, guérissez-le, comme l'avait fait le prince de la synagogue, peu habile dans l'art de prier ; elles exposent simplement la maladie de Lazare, abandonnant avec confiance à la prudence et à la charité du médecin le choix des moyens de guérison, du temps le plus propice, et de tout le reste. C'est ainsi que priait le

saint roi David : « Je répands ma prière en sa présence, dit-il, et j'expose devant lui mon extrême affliction. *Effundo in conspectu ejus orationem meam, et tribulationem meam ante ipsum pronuntio.* Ps. cxli, 2. Car pour que Dieu me sauve, il suffit que je lui « révèle mes voies. » *Ibid.* xxxvi, 5.

Parmi ceux qui ont recours à Dieu au temps de l'affliction, il en est qui osent lui dicter des lois, au sujet de la manière et du moment de venir à leur aide; ils s'imaginent que leur cause est perdue, s'il ne s'en occupe d'une certaine façon et dans un certain temps. La condamnation de ces chrétiens téméraires est écrite dans ces paroles par lesquelles Judith reproche aux Juifs une erreur semblable : « Vous avez fixé un temps à la miséricorde divine, et vous lui avez assigné un jour de votre choix. Cette parole est plus propre à provoquer sa colère que sa miséricorde. » *Judith.* viii, 12, 13. Comment, en effet, prétendre enchaîner et limiter la puissance de Dieu dans le choix des conditions et des voies de salut, quand nous savons qu'il a comme sous la main mille moyens, mille ressources pour nous délivrer de tous nos maux, et même pour surpasser tous nos désirs? Un malade oserait-il tracer à un médecin habile et dévoué sa règle de conduite? Ne croirait-il pas, par là, lui témoigner une défiance injurieuse, et manquer même aux plus simples convenances? Cependant, un médecin peut se tromper; car il ne lui est pas donné de voir la maladie en elle-même, et il ne peut que la deviner par l'état du pouls et par d'autres symptômes purement extérieurs. Mais Dieu voit tout, Dieu connaît toutes nos misères, non par conjecture, mais parce qu'elles lui apparaissent dans une lumière plus éclatante que la lumière du soleil; Dieu est non-seulement le créateur, mais le père de tous les êtres : et c'est lui que nous voudrions astreindre à nos caprices, forcer à entrer dans nos vues, souvent si courtes, nous qui nous connaissons si peu nous-mêmes! Les pieuses sœurs de Lazare ont bien mieux agi en laissant tous ces détours et en confiant simplement leur cause au céleste médecin, sans lui dire autre chose que ces deux mots : « Celui que vous aimez est malade. » *Ecce quem amas, infirmatur !*

Cette prière donne lieu à une autre remarque, c'est que les deux sœurs présentent la cause de leur frère comme si elle regardait le Sauveur même, plutôt que le malade. « Celui que vous aimez est malade. » Comme si elles disaient : « Il s'agit de votre intérêt, Seigneur; la vie de celui que vous aimez est en danger. N'est-il pas juste que, fidèle aux lois de l'amitié, vous vous chargiez de le sauver? Dans la prospérité comme dans l'adversité, tout n'est-il pas commun entre les amis? Le signe distinctif de l'amitié véritable, n'est-ce pas qu'elle se montre à l'heure de l'affliction? » Démétrius de Phalère avait coutume de dire que si nos amis sont heureux, il faut être auprès d'eux dès qu'ils nous appellent; que s'ils sont malheureux, il faut y être avant qu'ils nous aient appelé. Aussi est-ce avec raison que Sénèque reproche à Epicure d'avoir dit que l'on doit chercher un ami pour l'avoir à son chevet si on est malade, et près de soi en prison, si on est dans les fers. « Pour moi, dit Sénèque, je voudrais un ami, afin que j'aie quelqu'un que je puisse soigner dans la maladie, délivrer d'un grand danger, pour qui je puisse mourir, que j'accompagne dans l'exil, que je défende de la mort aux dépens de ma propre vie. » *Epist. ix.* Voilà la véritable amitié!

Mais pour en revenir à notre sujet, je vous conjure, mes frères, d'imiter les condamnés à mort qui, pour se soustraire à la peine capitale, font appel, quand ils le peuvent, aux tribunaux ecclésiastiques. Toutes les fois que nous sollicitons de Dieu notre pardon, rattachons notre cause à la gloire même de Dieu. David nous a donné cet exemple : « J'ai péché contre vous seul, dit-il, et j'ai fait le mal en votre présence; de sorte que vous serez reconnu juste et véritable dans vos paroles, et que vous demeurerez victorieux lorsqu'on jugera de votre conduite. » *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci; ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.* Ps. L, 6. Voici, d'après l'interprétation de l'Apôtre, *Rom. III, 4 et seq.*, le sens de ces paroles : Le pardon que je vous demande, Seigneur, je le demande moins dans l'intérêt de mon salut que dans celui de votre gloire. Si vous refusiez au pécheur qui vous implore, et qui vous avoue sa faute,

le pardon que vous vous êtes engagé à lui accorder, les hommes douteraient de votre bonté et de votre fidélité à accomplir vos promesses. Mais si vous daignez écouter sa prière et lui pardonner, vous ferez éclater à la fois votre miséricorde et votre justice : votre miséricorde, en pardonnant le péché; votre justice, en vous montrant fidèle et constant dans vos promesses. C'est ainsi que le Prophète royal identifiait sa cause avec celle de Dieu. Il exprime les mêmes sentiments, lorsqu'il presse en ces termes les fidèles de recourir à la divine miséricorde : « Venez, dit-il, adorons-le, prosternons-nous, et pleurons devant le Seigneur qui nous a créés. » *Venite, adoremus, et procidamus : et ploremus ante Dominum qui fecit nos.* Ps. xciv, 6. Pourquoi cet appel? Pourquoi cette confiance? Il en donne la raison, lorsqu'il ajoute : « parce qu'il est le Seigneur notre Dieu, et que nous sommes son peuple, et ses brebis qu'il nourrit dans ses pâturages. » *Quia ipse est Dominus Deus noster : nos autem populus ejus, et oves pascuæ ejus.* Ibid. 7¹. S'il est le Seigneur et le maître, pouvez-vous douter qu'il se montre fidèle, et qu'il prenne soin de ses serviteurs? S'il est le vrai pasteur, peut-il ne pas être le bon pasteur? N'est-ce pas à lui à veiller sur son troupeau, à en éloigner tous les périls? car le salut du troupeau n'intéresse pas moins le pasteur que le troupeau.

Nous entrons plus avant dans cette voie, mes frères, lorsque nous faisons valoir dans nos prières les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ, et le sang précieux qu'il a répandu pour nous sur la croix. Car toutes les fois que nous demandons une grâce au Père à cause du Fils, nous la demandons moins pour nous que pour ce Fils bien-aimé; comme aussi, lorsque nous obtenons cette grâce, c'est à lui bien plus qu'à nous qu'elle est accordée. Ainsi tout le bien que David faisait à Miphiboseth, fils de Jonathas, il le faisait au père bien plus qu'au fils. Ainsi encore, quand le Seigneur usait de miséricorde envers les amis de Job, à la prière de ce juste, il accordait bien moins cette grâce aux coupables, qu'à son fidèle serviteur. Faites-vous donc une

¹ Grenade a suivi le texte de l'ancien psautier romain, tel qu'il est conservé au Bréviaire.

règle, mes frères, de ne jamais rien demander à Dieu, qu'au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire pour sa gloire et à cause des mérites dont il a daigné nous faire les héritiers. Car le Père se plaît à répandre ses grâces à cause de son Fils, et, pour prix du sacrifice d'obéissance que ce Fils bien-aimé a offert à sa justice, il ne se lasse pas de nous prodiguer ses faveurs.

Le Sauveur ayant entendu la prière des sœurs de Lazare, répondit : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Telle est donc la fin que le Fils unique de Dieu, modèle de justice et de sainteté, se proposait dans toutes ses œuvres ; et telle est surtout la fin qu'il avait en vue dans ce qu'il allait accomplir : c'est la gloire de Dieu. L'homme juste aussi, pour peu qu'il soit jaloux d'imiter ce divin modèle, n'a rien plus à cœur, et il ne désire rien plus vivement, que de glorifier Dieu par sa vie, que de lui sacrifier, s'il le faut, ses biens, et jusqu'à son honneur, sans rien prétendre pour lui-même ; et si sa prière est pressante, inquiète même, ce n'est pas tant son propre intérêt qui le guide, que celui de la gloire de Dieu. Ainsi priait Moïse, lorsque le Seigneur, voulant tirer vengeance de l'adoration du veau d'or, menaçait de faire périr le peuple d'Israël : « Je vous en conjure, s'écriait-il, ne permettez pas que les Egyptiens disent : Il les a tirés de la servitude d'Égypte pour les faire périr sur les montagnes, etc., etc., *Exod.* xxxii, 12, et parce qu'il ne pouvait pas les conduire jusque dans la terre promise. Après le désastre des troupes d'Israël devant la ville d'Ilai, il s'écriait dans le même sens : « Que deviendra, Seigneur, la gloire de votre grand nom ? » *Jos.* vii, 9. Moïse et Josué ne se préoccupaient que d'une chose : l'atteinte que pouvait souffrir la gloire de Dieu de la ruine de son peuple. David était animé du même esprit, lorsqu'il priait le Seigneur de le soustraire aux embûches de Saül : « Seigneur, Seigneur des armées, que ceux-là ne rougissent pas à cause de moi, qui vous attendent et qui espèrent en vous. » *Non erubescant in me qui expectant te, Domine, Domine virtutum.* *Ps.* lxxviii, 7. C'est-à-dire, ne permettez pas que, moi qui implore votre miséricorde, je sois livré à la fureur

et à l'envie d'un ennemi cruel, de peur qu'un pareil abandon ne décourage ceux qui mettent en vous seul leur espoir. Saint Paul aussi disait : « Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps comme il l'a toujours été, soit par ma vie, soit par ma mort. Car Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. » *Et nunc magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem. Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum*, Philipp. 1, 20, 21; c'est-à-dire, j'ai offert ma vie et ma mort pour procurer la gloire de Jésus-Christ. Sous le nom de vie et de mort, l'Apôtre comprenait la bonne et la mauvaise fortune; de sorte que rien d'heureux ni de fâcheux ne pouvait lui arriver qu'il ne le rapportât également à Dieu. Ils sont bien éloignés des pensées et des sentiments de l'Apôtre, ceux qui désirent et qui demandent à Dieu d'avoir à le servir dans la santé et non dans la maladie, dans l'opulence et non dans la pauvreté, dans la gloire et non dans l'ignominie. Ils se montrent en cela bien plus jaloux de soumettre Dieu à leur volonté, que de se soumettre eux-mêmes à la volonté de Dieu. Car c'est comme s'ils disaient : Je suis à vous tout entier, Seigneur, si vous me faites jouir des richesses de ce monde; mais si vous me condamnez à la pauvreté, cherchez-en un autre qui consente à vous servir dans cet état. Si la pratique de la vertu ne me prive d'aucune considération, d'aucun honneur, je me dévoue aux intérêts de votre gloire; mais si je dois vivre obscur et méprisé, je ne puis m'y résoudre. Croyez-vous donc, mes frères, que servir Dieu dans la prospérité, et s'éloigner de lui dans l'adversité, ce soit le servir? non, certes; c'est se rechercher uniquement soi-même. Car il a été dit : « Celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas n'est pas digne de moi. » *Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus*. Matth. x, 38. Il y a sans doute des choses en ce monde que l'on peut légitimement désirer; mais on n'appartient vraiment à Dieu tout entier, que si l'on s'abandonne sans réserve à sa sainte volonté. On connaît la réponse que fit Alexandre aux habitants d'une cité qui, pour éviter les horreurs de la guerre, lui offraient la moitié de tout ce qu'ils possédaient : « Je ne suis pas venu en Asie, dit-il, pour avoir ce que vous m'offririez, mais pour que vous ayez

ce qu'il me plairait de vous donner. » Le Seigneur pourrait aussi vous dire : « Je ne suis pas venu à vous pour recevoir ce qu'il vous conviendrait de me donner, pour obtenir des hommages calculés sur le profit ou sur le plaisir que vous pourriez en retirer; je suis venu pour vous conduire à la plus brillante destinée, non pas précisément selon l'impatience de vos désirs, mais à l'heure marquée dans mes décrets éternels. » Celui qui règle sa vie de la sorte cherche la gloire de Dieu en toutes choses. C'est pourquoi saint Augustin a dit : « Dieu est notre souverain bien; il ne faut aspirer à rien de moins, à rien de plus : le premier parti serait dangereux; le second, inutile. Si vous vous contentez de quelque chose qui soit inférieur à Dieu, vous vous exposez à un grand danger; si vous cherchez quelque chose qui lui soit supérieur, vous vous heurtez à l'impossible. »

N'allez pas croire cependant que le soin jaloux que Dieu prend de sa gloire, lui fasse oublier notre salut. Persuadez-vous plutôt que les intérêts de sa gloire et ceux de notre salut sont tellement unis, qu'il ne considère rien de plus glorieux pour lui que ce qui est avantageux ou nécessaire pour nous. La résurrection de Lazare en est une preuve; car ce miracle, en même temps qu'il proclame la gloire de la divinité de Jésus-Christ, rend la vie à un mort, comble de joie les sœurs qui le pleuraient, et augmente la foi des disciples. On peut même affirmer que ce second but était le principal, ainsi qu'il l'avait lui-même annoncé : « Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. » *Lazarus mortuus est, et gaudeo propter vos ut credatis.*

II.

Deux jours s'écoulèrent après que le Sauveur, informé de la mort de Lazare, eût déclaré que Dieu tirerait sa gloire de ce triste événement. Alors il dit à ses disciples : « Notre ami Lazare dort, mais je vais le réveiller. » Pourquoi le Sauveur dit-il que Lazare est endormi, sachant bien qu'il est mort? Cette manière de parler s'explique par le nom d'ami qu'il donne à Lazare; car lorsque les amis de Dieu ferment les yeux à la lumière, on ne dit pas qu'ils

meurent, mais qu'ils s'endorment. Heureux, trois fois heureux, mes frères, ceux dont on peut dire que leur mort est un sommeil ! Voulez-vous mériter ce bonheur ? Sachez que ceux-là seuls ne font que s'endormir lorsqu'ils meurent, qui pendant leur vie ont su veiller continuellement sur eux-mêmes, sans jamais perdre de vue ce conseil de Moïse : « Conservez-vous vous-même, et gardez votre âme avec soin. » *Custodi teipsum, et animam tuam sollicite.* Deuter. iv, 9. Ce nom de sommeil donné à la mort nous révèle encore une des plus précieuses prérogatives de la vertu. La mort, que les méchants redoutent comme le plus grand de tous les maux, la mort dont ils ne peuvent, sans frémir, entendre prononcer le nom, ou supporter même la pensée, la mort apparaît aux justes comme un sommeil plein de douceur et digne d'envie. Personne, mieux que saint Jean Chrysostome, n'a caractérisé la terreur que la mort fait éprouver aux méchants. De même que des enfants, dit-il, se laissent effrayer par de vains épouvantails, tandis qu'ils ne craignent pas de jouer avec le feu, et de prendre dans leurs mains, d'approcher même de leurs lèvres des charbons ardents ; ainsi les méchants s'effraient de la mort, qui est le commencement d'une vie immortelle ; et ils se familiarisent tellement avec le péché, qui est la cause d'une mort éternelle, que, par une méprise vraiment digne d'un enfant, ils le considèrent comme un bien. De cette manière, ce qu'il y a de moins redoutable dans la mort les épouvante, et ce que la mort devrait leur faire craindre par-dessus tout, ne leur cause aucune appréhension. Demandons-leur pourquoi ils ont une telle frayeur de la mort. Est-ce parce que la mort met un terme à la vie ? mais ce n'est pas là un sérieux motif d'avoir peur, puisque la fin de cette vie est le commencement d'une vie meilleure. Est-ce parce qu'ils ignorent ce qui les attend après cette vie ? mais alors ce n'est pas la mort qui doit les effrayer, c'est la vie mauvaise qui les expose à une perte certaine. Or, bien loin que la vie qu'ils mènent leur inspire la moindre inquiétude, ils ne cherchent qu'à la faire durer le plus long-temps possible, ce qui est le comble de l'aveuglement et de la folie.

Reprenons le fil du récit. « Marthe ayant donc appris que Jésus

venait, alla au-devant de lui..... et s'étant jetée à ses pieds, elle lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Et elle ajouta avec une confiance digne d'admiration : « Mais maintenant encore, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. » Eclairée par le Saint-Esprit, instruite par les autres miracles du Sauveur, cette pieuse femme s'était élevée si haut par ses sentiments, que sa foi égalait celle des hommes les plus illustres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Abraham, le père des croyants, au moment où il allait immoler son fils, crut fermement que Dieu le ressusciterait afin que la promesse qu'il lui avait faite d'une nombreuse postérité pût s'accomplir. Marthe crut fermement aussi que le Sauveur ressusciterait son frère, quoiqu'il fût mort depuis quatre jours et déjà enterré. « Maintenant encore, dit-elle, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. » Et elle ajoute aussitôt. « Je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. » La foi de saint Pierre, cette foi tant de fois célébrée et si glorieusement récompensée par la collation des clefs du royaume céleste, Marthe aussi l'a généreusement imitée; et si vous examinez avec soin le récit évangélique, vous ne trouverez pas de différence entre la profession de foi de la pieuse femme, et celle du grand Apôtre.

« Lorsqu'elle eut parlé ainsi, elle s'en alla, et appela en secret Marie, sa sœur, disant : Le Maître est là, et il t'appelle. Ce qu'ayant entendu celle-ci, elle se leva aussitôt et vint à lui..... Jésus donc la voyant pleurer, et les Juifs qui étaient venus avec elle pleurer aussi, fut ému en lui-même et se troubla. » On ne peut attribuer cette émotion du Sauveur qu'à une cause bien grave. Que ne fallait-il pas, en effet, pour exciter le trouble dans son âme sereine ! Peut-être la suite du récit nous permet-elle de deviner la raison de ce frémissement divin. Les Pharisiens incrédules s'étant écriés : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire que cet homme ne mourût point ? » l'Évangéliste dit que Jésus fut « ému de nouveau. » Or, il n'est guère possible de douter que ce qui l'émut cette fois, ce fut l'incrédulité de ces malheureux Pharisiens qui avaient résisté à l'au-

torité de tous les miracles dont ils avaient été témoins, et qui ne devaient pas céder davantage à la résurrection de Lazare, mort depuis quatre jours, résurrection qui allait s'accomplir sous leurs yeux. Le Seigneur éprouve cette profonde émotion, dit saint Pierre Chrysologue, parce qu'il a la douleur de voir le cœur des Juifs plus impénétrable que l'enfer, leurs entrailles plus insensibles que celles d'un mort, leurs yeux couverts de plus de ténèbres qu'un noir sépulcre. Et en effet, la voix qui a pénétré dans les régions de la mort n'est pas arrivée jusqu'à eux, la parole qui a ressuscité un mort n'a pas pu les tirer de leur sommeil mortel, la lumière qui a illuminé la tombe n'a pas dissipé leur funeste aveuglement. Voilà ce qui explique l'émotion du Sauveur. Il n'a pas pu voir sans se troubler, lui qui aime tant les hommes, l'endurcissement de ces cœurs de bronze, l'aveuglement de ces esprits troublés, cette perversité enfin qui non-seulement ne permet pas aux Juifs d'ouvrir les yeux à la lumière de ses miracles, mais qui leur fait prendre occasion de là de tramer contre sa vie le plus odieux complot. Les paroles manquent, mes frères, pour exprimer jusqu'à quel point les entrailles miséricordieuses du Sauveur durent s'émouvoir quand il reconnut que la maladie des Juifs devenait incurable, leur crime sans excuse, leur damnation certaine.

Peut-être vous persuadez-vous que si vous aviez été témoins de la résurrection de Lazare, vous ne vous seriez pas rendus coupables du crime des Pharisiens. Ce que vous auriez fait, mes frères, je l'ignore. Mais je sais qu'il y en a beaucoup parmi nous qui tombent dans une faute assez semblable à celle qu'ils condamnent chez les Juifs. Pourquoi, en effet, le Christ a-t-il souffert la mort? N'est-ce pas pour expier le péché, pour le détruire, pour le chasser hors de ce monde, pour en faire comprendre la laideur, pour montrer la haine que Dieu lui porte. Car le prophète Isaïe a dit : « Le fruit de tous ses maux sera l'expiation du péché. » *Isa. xxvii, 9*. Cependant ne voyons-nous pas une foule de chrétiens qui se prévalent des satisfactions de Jésus-Christ pour offenser Dieu avec plus de sécurité, c'est-à-dire qui font servir au péché le remède même du péché? De même que ce qui rend les Phari-

siens plus audacieux et plus pervers, c'est l'abus qu'ils font de la grâce destinée à triompher de leur malice ; ainsi les pécheurs sont excités au péché, par les moyens mêmes qu'emploie le divin Sauveur pour détruire le péché ; ils renversent ainsi tout l'ordre des desseins providentiels, et changent les remèdes les plus salutaires en de mortels poisons. Peu différente est la conduite des chrétiens qui, au lieu de puiser dans les bienfaits dont Dieu les comble des motifs de l'aimer davantage, se servent de ces bienfaits pour nourrir leur faste, entretenir leur orgueil, et s'abandonner à de sales plaisirs, c'est-à-dire pour injurier leur bienfaiteur. Le prophète Jérémie leur reproche en termes énergiques cette révoltante ingratitude, ces intolérables excès : « Je les ai rassasiés de biens, dit-il, et ils se sont rendus coupables d'adultère, et ils ont satisfait leurs passions dans des maisons de débauche..... Ne punirai-je pas ces excès, dit le Seigneur, et ne me vengerai-je pas d'une action si criminelle ? » *Saturavi eos et mœchati sunt, et in domo meretricis luxuriabantur..... Numquid super his non visitabo, dicit Dominus, et in gente tali non ulciscetur anima mea?* Jerem. v, 7, 9. Au temps du Prophète, le Seigneur s'indignait de ce que les Juifs faisaient servir à l'iniquité les bienfaits qui devaient les porter à la vertu : aujourd'hui il s'émeut de voir les Phariséens, par un coupable abus du divin remède qui leur est offert, mettre le comble à leur perfidie et à leur audace. Des deux côtés, c'est le même crime, et voilà pourquoi le Seigneur éprouve, ici une indignation profonde, là une émotion qui le trouble. Comprenez-vous maintenant, mes frères, tout ce qu'il y a d'abominable dans l'abus de la grâce de Dieu ?

« Jésus fut donc ému en lui-même, et se troubla, et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils dirent : Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. » Pourquoi, mes frères, des sentiments si opposés en apparence ? Le trouble est un signe d'irritation, les larmes sont un signe de sensibilité et de tendre pitié. Comment donc se fait-il que le Sauveur se trouble et pleure en même temps ? C'est, je crois, pour nous montrer que l'indignation des bons contre les méchants doit être tempérée par le sentiment de la miséricorde et de la compassion. Vous connaissez, sans doute, cette mémo-

nable parole de saint Grégoire que « la vraie piété est compatissante, et la fausse sans pitié. Les justes, en effet, tout en cédant à la légitime indignation que leur inspirent les crimes si nombreux des méchants, ne se défendent jamais d'un sentiment de pitié. Ils s'affligent du sort misérable de ceux qui violent si facilement les préceptes de la loi divine, et jamais le sentiment d'indignation qu'ils éprouvent, ne va jusqu'à leur faire oublier que si Dieu les abandonnait un seul instant, eux aussi tomberaient inévitablement dans les mêmes fautes. Car ils ont ce conseil de l'Apôtre profondément gravé dans leur cœur : « Mes frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui. » *Fratres, etsi præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans teipsum, ne et tu tenteris.* Gal. VI, 1.

Mais nous ne signalons qu'en passant ce point de vue, et nous avons à pénétrer plus avant dans les raisons pour lesquelles le divin Sauveur a pleuré. Car, assurément, ce n'est pas sans sujet ou pour peu de chose que le Maître de toutes choses a répandu des larmes. L'homme pleure souvent pour rien ; « il s'inquiète et se trouble inutilement, » dit le Prophète, *sed et frustra conturbatur.* Ps. xxxviii, 9 ; mais il n'est pas possible d'admettre qu'il en soit de même du Fils de Dieu, c'est-à-dire de la souveraine Sagesse, lui qui, au milieu des douleurs de la flagellation et du couronnement d'épines, n'a pas même versé une larme !

La sainte Ecriture nous apprend que le Sauveur a pleuré dans trois circonstances seulement : la première fois, lorsque Marthe lui apprit en quel lieu on avait mis Lazare ; la seconde, lorsque, voyant Jérusalem, il prédit la ruine prochaine de cette malheureuse ville ; la troisième enfin, lorsque, au moment de consommer son sacrifice sur la croix, il poussa un grand cri. Voilà bien l'amour du Fils de Dieu, mes frères ! Jamais il ne pleure pour ses propres douleurs, souvent il pleure pour les nôtres.

Afin de mieux comprendre encore le motif de ces larmes divines, il faut savoir que les sages diffèrent des insensés sur bien

des points, mais surtout en ce que ceux-ci ne voient les choses qu'à la surface, c'est-à-dire telles qu'elles leur apparaissent, tandis que ceux-là pénètrent jusqu'au fond, et partent de ce qu'ils voient pour arriver à ce qu'ils ne voient pas, remontant ainsi des effets aux causes. Dans le cas dont il s'agit aujourd'hui, le Sauveur entendant parler de mort et d'ensevelissement, arrêta tout de suite sa pensée sur le péché qui est la cause de la mort, la vraie raison de ce châtement terrible. Car par la malice du démon, « le péché est entré dans le monde, et la mort par le péché. » *Peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors.* Rom. v, 12. Lors donc qu'on lui eût montré le lieu où le mort avait été enterré, il eut aussitôt à l'esprit le terrible anathème porté contre le premier homme à cause de son péché : « Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. » *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* Gen. III, 19.

Saint Pierre Chrysologue explique de la même manière les larmes du Sauveur : « En faisant, dit-il, cette question aux sœurs du mort : « Où l'avez-vous mis ? » le Sauveur leur demandait la foi ; et il leur donnait la science. Il apprenait à tous ceux qui étaient là, que la mort, que le tombeau, que la corruption, que la pourriture, que la puanteur, sont entrés dans le monde, non par la volonté de Dieu, mais par le péché de l'homme. Car en disant : « Où l'avez-vous mis ? » il accuse, il condamne les pieuses femmes, comme s'il disait : Celui que j'avais placé dans le paradis terrestre, dans la région de la vie, voilà donc où vous l'avez mis ! S'il fait, en effet, cette question, ce n'est pas qu'il ignore où l'on a mis Lazare, lui qui sait tout ce que recèlent les entrailles de la terre. » Ainsi parle saint Pierre Chrysologue.

Les sœurs de Lazare et les Juifs pleuraient, celles-ci un frère, ceux-là un ami. Mais le Sauveur ne pouvait pas s'affliger pour ce motif, puisqu'il allait arracher Lazare à la mort, comme si elle n'était qu'un sommeil. Ce n'est pas la mort de ce juste qui tire des larmes de ses yeux ; elle était précieuse devant Dieu, et ne pouvait être un sujet d'affliction ; mais la mort étant la fille aînée du péché, l'effet du péché, il reconnaît la cause dans l'effet, la mère dans la fille, c'est-à-dire, le péché d'où est venu la mort.

Il pleure donc sur cette double misère de l'homme, le péché et la peine du péché; et il voit dans la laideur de la mort la laideur du péché, qui en est la cause. Quoi de plus hideux qu'un cadavre? de plus repoussant que son aspect? de plus contagieux que l'odeur qu'il répand? Eh bien! c'est dans ce miroir fidèle, que le Sauveur a reconnu le péché, et il en a eu horreur. Car de même que dans les choses corporelles il n'est rien de plus affreux que la mort; de même dans les choses spirituelles, dont la nature est bien plus élevée, le péché est tout ce qu'il y a de plus épouvantable et de plus horrible; et si les méchants le commettent avec une si grande facilité, c'est que le prince de ce monde, le démon, les a frappés d'aveuglement. En tout cela, mes frères, il y a bien de quoi faire répandre des larmes, même à l'auteur de la vie et du salut!

III.

Lorsqu'on lui eut montré le lieu de la sépulture, le Sauveur dit : « Otez la pierre. » *Tollite lapidem*. Ne pouvait-il donc ôter la pierre, celui qui pouvait ressusciter un mort, dit saint Augustin? Il le pouvait sans doute; mais il a voulu nous laisser faire à nous-mêmes ce qui était en notre pouvoir, et il s'est chargé seulement de ce qui dépassait nos forces. C'est ce qu'il veut que nous fassions toujours. Il nous demande de ne rien négliger de ce que nous sommes capables de faire, et, pour le reste, de nous abandonner à sa paternelle providence. Celui qui ne profite pas des dons qu'il a reçus en demande en vain de nouveaux; et il se rend indigne des plus grandes faveurs, s'il méprise les moindres. Dieu est avec ceux qui veillent et qui travaillent, et non avec ceux qui sommeillent et qui dorment.

« Ils ôtèrent donc la pierre....., et Jésus cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors. » *Lazare, veni foras*. Cette voix de la puissance de Dieu, la terre l'a entendue, le ciel l'a entendue, les enfers l'ont entendue; la mort elle-même, sourde, inexorable, l'a entendue, et terrifiée comme par un coup de tonnerre, elle a obéi à l'ordre suprême; et le dépôt qu'elle n'avait reçu que pour le garder, elle l'a rendu. Tous ceux qui étaient là sentaient en-

core l'odeur fétide du tombeau, lorsqu'au son de cette voix puissante ils voient tout-à-coup, ô miracle ! le corps ressuscité se lever, se tenir droit, le front haut, sans que ni la mort, ni les bandelettes qui le liaient, le puissent empêcher de sortir de la grotte et de marcher en présence de tout le monde. Les enfers rendent l'âme du défunt, la terre son corps, la mort rend le corps et l'âme. Ce sont trois miracles en un seul : Le corps est ressuscité, l'âme est rappelée des enfers, et Lazare, les pieds et les mains liés de bandelettes, marche.

« Jésus leur dit : Déliez-le, et le laissez aller. » Les pieuses sœurs avaient lié leur frère mort, maintenant elles le délient vivant. Cet exemple enseigne aux prêtres de quelle manière ils doivent exercer le pouvoir qu'ils ont reçu de lier et de délier. Ils sont obligés de lier les morts, c'est-à-dire ceux qui persévèrent dans l'état du péché mortel, et de délier les vivants, c'est-à-dire ceux qui sont vraiment pénitents, et qui veulent sincèrement se soustraire au joug du péché. Prêtres du Seigneur, d'où vient que vous vous écartez de cette règle sacrée, et que vous osez absoudre des pécheurs qui conservent de la haine contre leurs frères, ou qui nourrissent dans leur cœur un amour coupable, ou qui détiennent injustement le bien d'autrui ? Ce crime est celui que le Seigneur reproche aux faux prophètes dans Ezéchiel, disant « qu'ils tuent les âmes qui ne sont pas mortes, et qu'ils promettent la vie à celles qui ne sont pas vivantes. » *Ut interficerent animas quæ non moriuntur, et vivificarent animas quæ non vivunt.* Ezech. XIII, 19. Ce qui signifie, qu'ils condamnent les innocents, et qu'ils renvoient absous les coupables. Cet avertissement s'adresse aux prêtres ; mais vous, mes frères, vous avez un autre devoir à remplir ; c'est que, toutes les fois que vous vous présentez au prêtre, vous soyez si parfaitement disposés qu'il puisse sans crainte vous accorder le bienfait de l'absolution, et toutes les grâces du sacrement. Il faut, pour cela, concevoir un véritable regret de vos fautes passées, faire un ferme propos de vous corriger à l'avenir, et être disposés à fuir non-seulement le péché, mais toutes les occasions du péché. Si vous voulez atteindre ce but, vous ne manquerez pas, avant votre confession, de

repasser dans l'amertume de votre âme les jours de votre vie, pour pouvoir entièrement découvrir au médecin spirituel tous vos maux. Mais le fruit et l'épreuve de la vraie pénitence, ne peut être que l'amendement de la vie, car, si après la confession votre vie n'était pas plus régulière et plus pure qu'auparavant, je crains bien que ce salutaire remède ne serve qu'à votre condamnation et à votre ruine. Celui qui se confesse tous les ans, et qui reprend aussitôt le cours à peine interrompu de ses désordres et ne s'amende en rien, comme cela n'arrive, hélas! que trop souvent, que fait-il autre chose qu'abuser des sacrements, que se rendre plus malade qu'il ne l'était, que mépriser la grâce de Dieu, que tromper l'Eglise, que se perdre lui-même? Il s'expose aussi au plus grand de tous les dangers; car si sa pénitence est vaine et fausse, quel espoir lui reste-t-il de se sauver, la pénitence étant la seule voie par laquelle nous puissions parvenir au salut? Prenons donc nos précautions, mes frères; réfléchissons sérieusement, et travaillons sans relâche à nous préserver du danger qui nous menace; afin qu'ayant embrassé, dans ce saint temps, les rigueurs de la pénitence, nous méritions de Dieu le pardon et la rémission de nos péchés, et, après cette vie passagère, la gloire éternelle du ciel.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? Qui ex Deo est, verba Dei audit: propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. *Joann. VIII, 46-47.*

Jusqu'ici, mes très-chers frères, l'Eglise nous a excités à pleurer la mort de notre âme par les gémissements de la pénitence, et par la confession des péchés; maintenant elle commence

à nous exhorter à pleurer la mort de son époux et de notre Sauveur, ce qui est encore pleurer nos péchés, puisqu'ils ont été la cause de cette mort. Si le jour où nous sommes s'appelle le dimanche de la Passion, c'est qu'à partir d'aujourd'hui jusqu'au saint jour de Pâques, l'Eglise célèbre le mystère de la passion de Jésus-Christ. Elle nous dispose par les jeûnes, les prières et les larmes de ce saint temps, afin que nous méditions avec plus de piété et de ferveur ce grand mystère, et que nous rendions au Rédempteur de dignes actions de grâces pour ce bienfait inestimable. De même que les médecins affaiblissent les corps des malades par la diète et par la saignée, avant de leur donner les remèdes qui doivent les délivrer des humeurs nuisibles, ainsi l'Eglise a voulu nous préparer pendant tout le temps du carême par le jeûne et par la mortification, afin de nous faire célébrer dignement le mystère de la passion du Sauveur, ce bienfait qui est le remède le plus efficace pour la guérison de notre âme. En effet, dit saint Bernard, qu'y a-t-il de plus capable de rétablir notre âme, que la méditation attentive des blessures de Jésus-Christ?

Il est facile de conclure de là, mes frères, de quelle piété, de quelle dévotion, de quel recueillement et de quelle tristesse nous devons être pénétrés pendant ces jours où nous célébrons l'anniversaire de la douloureuse passion de notre Seigneur. On dit communément que l'adversité fait connaître quels sont les faux amis et quels sont les véritables. Cela est surtout vrai de la mort; et les vrais amis ne peuvent s'empêcher de fondre en larmes à la pensée de l'ami qu'ils ont perdu. Voici donc le jour où l'on va reconnaître à leur douleur tous ceux qui sont les véritables amis de Jésus-Christ; et je ne vois pas trop qu'on puisse regarder comme tels ceux qui se livrent à la joie et aux divertissements, pendant qu'il meurt dans d'horribles souffrances.

Quand la tête souffre, les membres participent à sa douleur; et quand on arrache les fondations d'une maison, il faut que tout l'édifice croule. Si donc notre chef est maintenant couronné d'épines, comment se pourrait-il que les membres de son corps vécussent dans les délices? Si le fondement de toute l'Eglise, et

par conséquent du monde, est maintenant ébranlé, comment le reste pourrait-il demeurer inébranlable? Au moment de la mort de notre Seigneur toute créature gémit, le soleil s'éclipse, les pierres se fendent, la terre tremble, tous les éléments semblent devoir mourir avec leur auteur. Comment peut-il se faire que l'homme seul, pour qui Jésus-Christ souffre, ne compatisse pas à ses souffrances? N'est-ce pas là être plus dur que les pierres, et plus insensible que les éléments eux-mêmes? Enfin, tel est le désir de l'Eglise de nous voir passer dans la tristesse et le deuil le temps où nous sommes, qu'elle omet au commencement de la messe le verset par lequel nous célébrons la gloire du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Par où l'on voit combien elle veut que nous renoncions en ce saint temps aux vaines joies du monde, puisqu'elle va jusqu'à interdire en partie les louanges divines qui respirent l'allégresse.

En parlant ainsi, mes frères, j'avoue que je rougis de moi-même et de notre époque, dans laquelle ce langage semble n'être qu'un hommage rendu au mystère, sans aucun espoir d'utilité pour les âmes, tant il y a d'hommes qui ne font aucune différence entre ces saints jours et le reste de l'année, tant on rencontre partout le même luxe, la même joie, les mêmes éclats de rire, les mêmes divertissements, pour ne rien dire de plus. De ces grands mystères nous n'avons gardé que les noms; nous en avons presque perdu le goût et le sens. Le bienfait que nous a accordé Jésus-Christ, de nous délivrer par sa mort de la mort éternelle, devrait occuper sans cesse notre esprit et notre cœur; et si nous négligeons ce devoir, nous devrions au moins passer pieusement les jours où l'on célèbre ce mystère. Dans la loi ancienne le Seigneur ordonnait que l'agneau pascal, qui devait être immolé le quatorzième jour du mois, fût apporté à la maison le dixième, afin que pendant tout ce temps les Hébreux, voyant l'agneau et l'entendant bêler, se rappelassent qu'ils avaient été autrefois délivrés de la servitude d'Egypte par le sacrifice de l'agneau, et rendissent grâces pour le bienfait de cette délivrance. *Exod. xii.* Si donc Dieu voulait qu'on s'appliquât plusieurs jours chaque année au souvenir de ce bienfait, qu'y a-t-il d'étonnant que

l'Eglise exige de nous en ce saint temps le même souvenir et la même reconnaissance pour le divin Sauveur qui nous a délivrés non de la tyrannie de Pharaon, mais de celle du diable, en versant non le sang d'un agneau, mais son propre sang, bienfait immense que l'on peut concevoir tant bien que mal, mais qu'il est impossible d'expliquer dignement? C'est parce que l'Eglise commence aujourd'hui à célébrer ce mystère, qu'elle nous fait lire une page de l'Evangile qui renferme comme les germes et les commencements de la passion de notre Seigneur. Pour en donner une explication satisfaisante, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Dans l'évangile de ce jour notre Seigneur démontre clairement son innocence et la méchanceté de ses adversaires. De même qu'autrefois Samuel, avant de reprocher aux Juifs leur ingratitude et leur obstination, démontra son innocence par leur témoignage, I *Reg.* xii, car celui qui veut corriger les mœurs des autres doit être exempt de toute faute; ainsi dans la circonstance présente notre Seigneur voulut faire attester par la voix même des Juifs sa propre innocence avant de révéler leurs crimes. C'est pourquoi il dit : « Qui de vous me convaincra de péché? » Combien différente est la conduite de ceux qui, peu inquiets de leur droiture, et ne faisant nulle attention à leurs vices, jugent avec la plus grande sévérité les fautes du prochain; qui, ayant toujours à la bouche les crimes des autres, ne remarquent pas les leurs, beaucoup plus graves peut-être, et ne font jamais un retour sur eux-mêmes; qui, par conséquent, regardent les péchés de leurs frères avec des yeux de lynx, et les leurs avec des yeux de taupe! « Les hommes, dit saint Bernard, sont curieux de connaître la vie des autres, et paresseux pour corriger la leur. » Ils ressemblent en cela à certains vieillards qui voient de loin, et ne voient pas de près. Le Pharisien, en priant dans le temple, voyait de là tous les ravisseurs, les hommes injustes, les publicains, qui étaient sur les places, et il ne voyait pas son orgueil, qu'il portait au dedans de lui-même; ayant une poutre dans son

œil, il ne s'en doutait pas, et ne s'inquiétait que du publicain, qui, oubliant tous les autres, était plongé dans la considération de ses crimes.

Saint Bernard enseigne que cette maladie pernicieuse a pour cause l'orgueil. « Le premier degré de l'orgueil, dit-il, est la curiosité, qui vient de ce qu'on néglige sa propre conduite. Si, en effet, tu veillais avec soin sur toi-même, tu ne penserais guère à ce que font les autres. » Les hommes, renversant cet ordre, sont insouciants de leur propre conduite, et toujours occupés de celle d'autrui : doublement coupables, doublement condamnables, et de ce qu'ils s'occupent trop des autres, et de ce qu'ils se négligent eux-mêmes ; car il y a excès des deux côtés. Celui-là seul a le droit de reprocher aux autres leurs péchés, qui est lui-même tout-à-fait irréprochable. Ce que notre Seigneur confirme par son exemple dans l'évangile de ce jour, lorsqu'avant d'admonester les Pharisiens, il montre en ces termes son innocence : « Qui de vous me convaincra de péché? »

En faisant ainsi attester son innocence par ses ennemis, notre Seigneur fait voir qu'il est absolument exempt de tout péché. Car il n'y a rien de si perspicace pour découvrir les moindres fautes, que l'œil d'un ennemi acharné. Plutarque dit à ce sujet : « Ton ennemi veille sans cesse pour observer ce que tu fais, et cherchant un prétexte à la calomnie, il examine de tous côtés ta conduite, pénétrant de son regard, non-seulement le bois, la brique, la pierre (comme on le dit du lynx), mais tes amis, tes serviteurs, et tous ceux qui ont avec toi quelques rapports ; cherchant à deviner tes desseins, afin de connaître, autant qu'il peut, tes actions. Surtout il suit avec empressement la trace de tes péchés. De même que les vautours sont attirés par l'odeur des corps en putréfaction, et ne sentent pas les autres ; de même s'il y a dans ta vie quelque chose de déréglé, de vicieux, de corrompu, c'est là ce qui attire ton ennemi ; c'est là ce qu'il saisit pour s'en repaître. » Ainsi, autant il est vrai que l'amour-propre empêche les hommes de voir leurs fautes, autant il l'est qu'un ennemi, n'ayant pas devant lui cet obstacle, et cherchant toujours quelque chose qu'il puisse accuser, les aperçoit très-bien.

David paraît faire allusion à cette vérité quand il dit : « Vous m'avez rendu plus prudent que mes ennemis par vos préceptes. » *Ps.* cxviii, 98. Que signifie cette comparaison? Plus bas il dit qu'il a eu plus d'intelligence que les vieillards et que tous ceux qui l'instruisaient, parce qu'il méditait avec assiduité les divins commandements. Ici la comparaison se comprend, car la sagesse appartient surtout aux vieillards et aux docteurs, qu'il est cependant facile de surpasser par la méditation des lois divines. Mais pourquoi dit-il qu'il est plus prudent que ses ennemis, quand il n'y a aucun rapport entre l'idée d'ennemis et l'idée de prudence? Je ne vois pas pourquoi le Prophète aurait parlé ainsi, si ce n'est parce qu'il considérait les ennemis comme les hommes les plus perspicaces pour découvrir les défauts du prochain. Ce qui faisait dire à Diogène le Cynique : « Pour trouver le salut, il faut à l'homme ou de fidèles amis, ou des ennemis acharnés. » Il comprenait que les ennemis sont très-habiles pour observer les fautes. La pensée du Prophète est donc celle-ci : « L'étude de la loi divine m'a été si utile, que je vois plus distinctement mes péchés de mes propres yeux, que mes ennemis ne les voient, eux qui ont cependant l'œil si exercé en pareille matière. » Le Sauveur fait allusion à la même vérité quand il prend ses ennemis à témoin de son innocence, en leur disant : « Qui de vous me convaincra de péché? » Tel est, mes frères, le grand avantage que nous retirons de l'hostilité qu'on nous témoigne.

Après avoir ainsi prouvé son innocence, le Sauveur commence à adresser des reproches à ses adversaires.

I.

« Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? » Il est bien étonnant que la créature raisonnable n'adhère pas à la vérité, et même l'attaque avec violence. La vérité étant l'objet et la perfection de la raison humaine, pourquoi les Pharisiens la repoussaient-ils, quand elle était si manifeste? En voici la raison, ce me semble. De même que le sens du goût, chez les malades, trouve amer ce qui est doux, et doux ce qui est amer, de

même l'intelligence atteinte de maladie s'égaré étrangement dans l'appréciation des choses spirituelles. En outre, comme les membres souffrent, ou parce qu'ils sont eux-mêmes le siège d'une affection morbide, ou parce qu'un membre voisin est malade, car les biens et les maux sont communs entre les membres voisins; ainsi notre intelligence est malade, soit lorsqu'une mauvaise doctrine la corrompt et l'empêche de connaître les vérités de la foi, comme il arrive chez les hérétiques, soit lorsqu'une forte passion, semblable à une fièvre ardente, agite la volonté, car alors ce mal s'étend jusqu'à l'intelligence à cause de l'union intime de ces deux facultés entre elles. Telle est, en effet, la force et la puissance des passions que, comme la première sphère céleste entraîne par la vitesse de son mouvement les autres sphères, malgré leur tendance opposée; ainsi une passion violente entraîne avec elle toutes les puissances de l'âme, tout le système de ce petit monde, et ce n'est jamais qu'avec peine qu'on lui résiste. Bien plus, l'intelligence emploie surtout ses ressources à trouver des raisons qui justifient ce que la passion demande. De là cette maxime vulgaire : On croit ce qu'on veut, et non ce qui est, quand on désire s'égarer.

Cela est tellement vrai, que lorsqu'on désire quelque chose à cause du profit ou de l'honneur qu'on en attend, on peut à peine renoncer à ce désir, lors même que tout espoir de profit ou d'honneur a disparu. Nous avons dans les livres des Rois un remarquable exemple de ce prodige d'aveuglement. Comme Achab, roi d'Israël, et Josaphat, roi de Juda, se préparaient à combattre le roi de Syrie, et que quatre cents prophètes de Baal leur promettaient le succès, Josaphat, ne tenant aucun compte de cette prédiction, demandait un prophète du Seigneur. Alors Achab lui dit : « Il est demeuré un homme par qui nous pouvons consulter le Seigneur; mais je hais cet homme-là, parce qu'il ne me prophétise jamais rien de bon, et qu'il ne me prédit que du mal : c'est Michée, fils de Jemla. » III *Reg.* xxii, 8. Je ne m'étonne pas que ce roi détestât celui qui le contredisait toujours; cela arrive à tous les hommes; mais voici ce qui m'étonne extrêmement. **Michée annonçait l'avenir, non en vertu de conjectures humaines,**

mais sous l'inspiration de Dieu, et l'événement attestait la vérité de ses prophéties; et cependant ce roi aveugle et insensé était tellement esclave de ses désirs, qu'il voulait essayer de les satisfaire par tous les moyens, quoiqu'il fût certain d'échouer dans ses efforts.

Ainsi les hommes sont tellement attachés à leurs convoitises, que loin de renoncer à ce qu'ils savent être nuisible et pernicieux, ils le conservent et s'y complaisent. Si donc les Pharisiens ne croyaient pas aux vérités que leur annonçait notre Seigneur, c'est que son enseignement contrariait leurs passions. Il n'est pas étonnant qu'étant si mal disposés ils ne crussent pas en lui. N'y a-t-il point parmi nous bon nombre d'hommes qui imitent à leur manière cette infidélité des Pharisiens? L'Évangile a déclaré une guerre irréconciliable à toutes les convoitises de la chair, au faste, à l'orgueil, à l'avarice, aux délices : comment les hommes du siècle, qui désirent avidement toutes ces choses, se soumettraient-ils à l'Évangile de Jésus-Christ? Le même Évangile nous ordonne d'aimer nos ennemis, de rendre le bien pour le mal, de mettre un frein à nos passions, de combattre nos mauvais penchants, de ne pas désirer le bien des autres, de partager le nôtre avec les pauvres, de mépriser les choses visibles, et de rechercher celles qui ne se voient pas : quel esclave de la chair et du monde embrasserait volontiers ces préceptes? Comment persuader aux orgueilleux d'être humbles, aux avars d'être généreux, aux impudiques d'être chastes, aux envieux d'être charitables, aux inhumains d'être miséricordieux, aux hommes emportés d'être doux et patients, en dépit des penchants impérieux de leur nature?

Mais quelqu'un de ceux-là dira peut-être : Je crois fermement tout ce qu'enseigne l'Église. Ainsi le mystère ineffable de la Trinité, celui de l'Incarnation, et tous les autres dogmes seront toujours l'objet de ma foi. — Très-bien. Mais si je vous demande pourquoi vous croyez ces mystères, vous répondrez : Parce qu'ils ont été révélés de Dieu, qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper. Or, je vous prie de considérer que le même Dieu, qui a révélé ces mystères, a dit : « Si vous ne faites pénitence, vous

pérez tous. » *Luc.* XIII, 3. Il a dit aussi : « Si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.* XVIII, 3. Il a dit encore : « Celui qui ne prend pas sa croix, et qui refuse de me suivre, n'est pas digne de moi. » *Matth.* X, 38. Il a dit enfin qu'il n'y a pas de salut à espérer, à moins qu'on ne répare le dommage fait au prochain dans ses biens ou dans sa réputation, et qu'on n'évite le péché et les occasions du péché. La même Vérité, de qui vous tenez les mystères, vous dit toutes ces choses. Comment donc se fait-il que, la croyant si fermement dans le premier cas, vous sembliez ne pas la croire dans le second? Car, si vous n'aviez pas la foi, auriez-vous pu vivre d'une manière plus licencieuse, plus immodeste, plus déshonorante, plus effrontée? La raison de cette différence me paraît être que pour croire les mystères il n'est besoin ni de mortifier le corps, ni de faire aucun sacrifice d'argent, tandis qu'on ne peut ni restituer sans se priver de quelque chose, ni renoncer au péché sans mortifier la chair. Voilà pourquoi, tout en croyant que ce que dit le Seigneur est vrai, nous agissons comme si nous n'avions pas foi à ses préceptes, nous les violons comme si nous les jugions faux. Voilà pourquoi aussi on ne croyait pas le Sauveur, quoiqu'il enseignât la vérité.

Cependant il est une autre cause de cette incrédulité, cause analogue à la précédente; le Sauveur lui-même va nous la signaler.

II.

« Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. » Ces paroles de notre Seigneur semblent aussi avoir besoin d'explication. D'abord, celui-là est de Dieu, qui a l'Esprit de Dieu en soi; celui-là, au contraire, n'est pas de Dieu, qui, manquant de cet Esprit céleste, est inspiré par l'esprit impur. Car l'Apôtre dit : « Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui. » *Rom.* VIII, 9. Or, s'il n'est point à lui, à qui serait-il, sinon au démon? Cet esprit malin, aussitôt qu'il s'est emparé de l'âme, s'attache surtout, entre mille autres projets exécrables, à empê-

cher que cette proie ne lui échappe. Pour cela, il ferme toutes les issues par lesquelles pourrait arriver à l'âme un rayon de lumière qui lui découvrirait sa misère et sa captivité, et l'exciterait à secouer le joug. De même que le premier soin d'un conquérant, après la prise d'une citadelle, est d'en réparer les brèches, pour que nul n'y puisse entrer sans être aperçu ; ainsi l'esprit mauvais ferme avec une adresse incroyable les yeux et les oreilles de cette malheureuse âme, « afin qu'elle ne soit point éclairée par la lumière de l'Évangile de la gloire de Jésus-Christ, qui est l'image de Dieu. » II *Cor.* IV, 4. D'où il arrive qu'enchaînée de ces liens meurtriers, elle se laisse difficilement fléchir par les conseils, par les avertissements, par les exhortations des prédicateurs qui la pressent de revenir à la vertu et à la piété. Le Roi-Prophète a en vue l'obstination de ces âmes, quand il les compare à « des aspics qui se rendent sourds en se bouchant les oreilles, et qui ne veulent pas entendre la voix des enchanteurs, du magicien qui use d'adresse pour les enchanter, » *Ps.* LVII, 5, 7 ; c'est-à-dire, la voix du docteur qui, pleine de la sagesse céleste, s'efforce d'ôter à ces aspics par les enchantements de la parole divine leur venin mortel, de peur qu'ils ne nuisent à eux-mêmes et aux autres par leurs mœurs empoisonnées. De même que les aspics appliquent une oreille contre la terre, et bouchant l'autre avec la queue, se rendent sourds à la voix des enchanteurs ; de même ces âmes fermant une oreille par l'amour exclusif des biens terrestres, et laissant fermer l'autre par la queue du serpent, deviennent sourdes à la voix des prédicateurs. Car l'amour passionné des choses de la terre dégrade l'homme, et d'autre part le démon le détourne de Dieu ; de sorte que ces deux causes réunies le rendent insensible à tous les appels de Dieu, à toutes ses promesses, à ses bienfaits, à ses châtimens, à ses menaces terribles. Vous avez beau lui parler de l'enfer, de la mort, du jugement, du royaume des cieux, il n'entend rien, il ne comprend rien, parce que le démon est parvenu à lui enlever tout sens spirituel.

Cette insensibilité est assez bien figurée par un trait que nous lisons dans les livres des *Rois*. Giezi, serviteur d'Elisée, ayant

mis, comme il en avait reçu l'ordre, le bâton de son maître sur le visage d'un enfant mort, ne put lui rendre ni la parole, ni le sentiment. Aussi, revenant vers son maître, il lui dit : « L'enfant n'est pas ressuscité. » *IV Reg. iv, 31.* Nous aussi, mes frères, qui avons reçu une semblable mission, nous pouvons tenir au Seigneur le même langage. Nous pouvons lui dire : Seigneur, nous avons fait ce que vous avez ordonné. Nous avons mis, en ce saint temps, devant les yeux de bien des morts spirituels votre bâton, c'est-à-dire votre puissance infinie, votre justice terrible, d'effrayants supplices, l'éternité des peines, la nécessité inévitable de la mort ; mais nous n'avons encore obtenu d'eux aucune parole d'aveu, aucun sentiment de contrition, aucun signe de vie qui pût nous faire croire à une résurrection spirituelle. Quel est donc l'obstacle qui rend vains nos efforts ? C'est, mes frères, l'auteur de tous les maux, le démon, à qui l'homme s'est soumis par le péché. Puisqu'il en est ainsi, n'est-ce pas avec une profonde vérité que le Sauveur a dit : « Ce qui fait que vous n'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu ? »

Les justes sont conduits par un tout autre esprit. Aussi le Sauveur parle d'eux bien différemment : « Celui, dit-il, qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. » Nous avons dit que celui-là est de Dieu, qui a l'Esprit de Dieu en soi. Or, il est de la nature de cet Esprit de n'avoir que du dégoût pour les choses matérielles, et de faire ses délices des choses spirituelles, surtout des divins enseignements. Telles étaient les délices de ce saint roi, pour qui la parole et la loi du Seigneur étaient « plus désirables que l'abondance de l'or et des pierres précieuses, et plus douces que le miel le plus délicieux. » *Ps. xviii, 11.* Ailleurs il dit : « Vos ordonnances pleines de justice étaient le sujet de mes cantiques dans le lieu de mon exil. » *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ, in loco peregrinationis meæ. Ps. cxviii, 54.* C'est-à-dire, dans cette misérable vie, pleine de douleurs, de larmes, de tentations, de périls et de pièges, vos préceptes, Seigneur, ont toujours été la source de mes consolations et de mes joies ; de plus, j'ai toujours trouvé en eux l'appui qu'il me fallait, le remède à mes maux, un aliment pour me nourrir, des armes pour suppléer à

ma faiblesse, des conseils pour les cas difficiles, une lampe allumée pour diriger mes pas dans les ténèbres de ce monde : aussi n'est-il pas étonnant que ces cantiques m'aient été plus doux que le miel le plus délicieux. Le Sauveur a donc bien raison de dire : « Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. » Oui, il les écoute, parce qu'il y trouve sa nourriture, sa joie et sa force.

Voilà pourquoi saint Augustin et sa sainte mère, à Ostie, « s'entretenaient ensemble avec une merveilleuse douceur, et s'abreuyaient avidement aux eaux célestes de la fontaine de vie... Et cet entretien redoublait leur mépris pour le monde et pour ses plaisirs. » *Confess.*, lib. IX, cap. x. De même, sainte Scholastique, parlant avec son frère, saint Benoît, des choses divines, était inondée d'une joie si grande, qu'à la fin du jour, voyant que son frère se préparait à la quitter pour rentrer dans son monastère, elle obtint du Seigneur, à force de supplications, qu'une pluie torrentielle succédât tout-à-coup à un ciel serein, de sorte que son frère, ne pouvant sortir, passa toute la nuit avec elle dans ces célestes entretiens, dont elle ne pouvait se rassasier. Que dire de ces deux anachorètes, qui, se réunissant un jour pour parler des choses divines, mettaient sur le feu des lentilles afin de faire un frugal repas après leur conférence, et qui, après avoir passé tout le jour à parler de Dieu, se séparaient en oubliant de manger ? Peut-être cela paraîtra-t-il incroyable à ces hommes charnels, qui ne peuvent souffrir qu'un sermon soit prolongé de quelques instants : cependant ils cesseront de s'étonner, s'ils réfléchissent au grand nombre de ceux qui passent des nuits entières à jouer aux cartes sans en éprouver de fatigue ; car les délices spirituelles surpassent les délices du monde, autant que l'esprit l'emporte sur la chair. C'est donc avec une profonde raison que le Sauveur disait : « Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. » Mais voyons ce que les Pharisiens répondaient à cela.

III.

« N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon ? » Par ces paroles, ils

donnent à entendre qu'ils avaient déjà adressé à notre Seigneur ces injures grossières, et loin de s'en repentir, ils les répètent. C'est ainsi que bien des hommes, plongés dans le désordre depuis de longues années, loin de mettre enfin un terme à leurs égarements, les ont à peine confessés qu'ils y retombent. Que dis-je? Non contents de se replonger ainsi dans leurs anciennes fautes, ils vont souvent jusqu'à opposer à toutes les exhortations des prédicateurs cette réponse : N'avons-nous pas raison de dire que le chemin du ciel n'est pas si étroit, ni la voie du salut si resserrée, ni la justice de Dieu si exigeante, ni sa miséricorde si difficile à obtenir, puisqu'elle pousse l'indulgence jusqu'à se contenter d'un simple regret des péchés pour les pardonner tous? Et appuyés sur cette fausse confiance, ils reprennent, sans aucune crainte de la mort ni du jugement, les habitudes qu'ils avaient détestées. On dit que la vipère, sur le bord de l'Océan, appelle par un sifflement un petit poisson du genre des murènes, afin qu'il la rende féconde; pour cela elle dépose son venin, et elle le reprend, dès que le petit poisson est reparti. De même ces hommes, déposent pour un moment le venin du péché, quand ils vont trouver le prêtre; mais à peine la confession est-elle finie qu'ils reprennent ce venin, par lequel ils enlèvent aux autres la vie de l'âme et s'en privent eux-mêmes : état effrayant dans lequel ils sont surpris par la mort.

Autant qu'il est permis de faire des conjectures en pareille matière, je ne sais vraiment si de tels hommes reçoivent la grâce et la charité dans le sacrement. S'ils avaient reçu la charité par laquelle on aime Dieu par-dessus tout, comment abandonneraient-ils à si vil prix, et sans aucune douleur, une chose si précieuse? Qui a jamais vendu gaiement son fils, ou l'a perdu sans regret? D'ailleurs, si un médecin s'est engagé à guérir un malade moyennant telle somme, et que celui-ci, aussitôt après sa guérison, retombe malade, le médecin est obligé de le guérir de nouveau, parce qu'il est probable que la santé n'est pas véritablement revenue, quand elle dure si peu. Comment donc pourrai-je croire que vous avez recouvré la santé de l'âme, si je vous vois atteint de la même maladie, aussitôt après la confession?

Vous direz peut-être : Je n'ai reçu qu'une petite grâce, qui n'a pu me maintenir dans la santé que j'avais reconquise. Mais saint Thomas vous répond que la plus petite grâce suffit pour aimer Dieu par-dessus tout, pour haïr le péché plus que toute autre chose, et par conséquent pour le déraciner entièrement de l'âme. Celui qui boit une potion destinée à chasser du corps une humeur nuisible a beau être pris de vomissements, le peu que son estomac conserve de la potion suffit souvent pour vaincre cette humeur. De même encore ceux qui, par suite de la faiblesse de leur estomac, ne peuvent digérer ni retenir la nourriture qu'ils prennent, sont nourris par le peu qu'ils en gardent. La plus petite grâce suffirait pareillement pour soutenir les hommes dans la vie spirituelle, et pour chasser de l'âme les humeurs nuisibles, ce qui n'arrive pas à ceux dont nous parlons. Il est donc vraisemblable que ceux qui se conduisent ainsi, n'ont jamais reçu la grâce divine; et ce malheur est si grand qu'on ne peut l'exprimer.

Et plutôt à Dieu que leur seul malheur fût d'avoir perdu leur peine, et d'avoir tant de fois affronté en vain les humiliations du sacrement de pénitence! Ce mal ne serait peut-être pas sans remède; mais d'autres plus graves sont venus s'y joindre. D'abord, l'ingratitude envers Dieu qui offre le pardon; puis le manque de parole, après avoir promis devant son ministre de mener une vie meilleure; enfin, l'empire que prennent les mauvaises habitudes, et l'endurcissement qu'elles amènent en se fortifiant tous les jours. Ces maux sont tellement graves, et mettent tellement en péril notre salut, qu'on s'accorde à y voir un signe de réprobation. Pourquoi cela? Parce qu'il est vraisemblable que vous serez à l'avenir ce que vous avez été jusqu'ici, d'autant plus que vos mauvaises habitudes ne feront que se fortifier avec le temps. Car, puis-je attendre de vous autre chose que ce que vous avez fait jusqu'ici? Le passé nous permet de conjecturer l'avenir. Aussi Salomon dit-il : « Le jeune homme suit sa première voie; dans sa vieillesse même il ne la quittera point. » *Prov. xxii, 6.*

Au reste, voulez-vous savoir si vous êtes quitte de vos péchés

confessés : voyez si vous-même les avez quittés depuis la confession. Entre tous les indices de la grâce et de la charité, celui-là n'est pas le plus faible, quoiqu'en pareille matière on ne puisse avoir une certitude absolue. Sacrifier ses mauvaises habitudes, renoncer au péché, c'est l'ouvrage de la grâce divine. Les péchés que la grâce remet, elle vous empêche de les commettre encore ; et si vous les commettez de nouveau, c'est un signe que vous ne l'avez pas reçue, ou qu'après l'avoir reçue vous n'avez pas tardé à la perdre. Ils se font donc une bien fausse idée de la divine miséricorde, ceux qui en tirent occasion de pécher, en se promettant un facile pardon. Car il n'est pas douteux que cette miséricorde n'ait pour effet de préserver des péchés futurs, aussi bien que de remettre les péchés passés. Si donc jusqu'à présent la divine miséricorde a trouvé en vous tant de résistance, qu'elle ne vous a pas préservé des rechutes, comment espérez-vous qu'elle vous a remis vos péchés, d'autant plus que Dieu ne fait rien sans votre coopération, qui réellement est nulle. Vous voyez, mes frères, que cette confiance est non-seulement vaine, mais très-pernicieuse ; ou plutôt elle ne mérite pas le nom de confiance ; elle n'est autre chose qu'une présomption que le démon inspire. Mais revenons au récit de notre évangile.

IV.

Vous avez entendu cet outrage que les Juifs adressaient à notre Seigneur en l'appelant Samaritain et démoniaque : maintenant admirez sa douceur et sa mansuétude. Il est évident que cet outrage¹ est tellement grave qu'on en peut à peine imaginer un plus grand. Car qu'y a-t-il de plus élevé que le Fils de Dieu ? et de plus détestable que le démon ? Quoi donc de plus indigne que de donner au souverain Maître de toutes choses le nom de la plus infâme des créatures ? A cela qu'allez-vous répondre, Seigneur Jésus ? Rendez-vous outrage pour outrage, malédiction pour malédiction ? Non, mes frères ; Jésus répond avec la douceur de l'agneau le plus patient : « Je ne suis pas possédé du démon, mais

¹ Il y a *vitium*. Nous proposons *convitium*.

j'honore mon Père. » Il se borne à affirmer simplement la fausseté de cette injure énorme ; et il ne le fait que parce qu'il s'agissait de la gloire de son Père, dont les œuvres admirables étaient attribuées par les Juifs à la puissance du démon. Quoi de plus inoffensif qu'une telle réponse ? quoi de plus doux ? quoi de plus bienveillant ?

L'apôtre saint Pierre nous engage en ces termes à imiter cette immense mansuétude de notre Seigneur : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas ; quand on l'a chargé d'injures, il n'a point répondu par des injures ; quand on l'a maltraité, il n'a pas fait de menaces. » *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus ; qui cum malediceretur, non maledicebat : cum pateretur, non comminabatur.* I Petr. II, 21, 23. Quelles injures, en effet, n'a-t-il pas reçues dans sa passion ? quels opprobres n'a-t-il pas soufferts ? quels outrages n'a-t-il pas endurés ? Il a accepté pour nous tant de douleurs diverses, que Tertullien a pu dire qu'il a voulu « se rassasier, avant de nous quitter, de la volupté de souffrir. » *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*¹. De Patient., n. 3. Or, pour exciter à l'imitation de cette vertu, je ne vois pas de meilleur moyen, surtout à l'égard des hommes charnels, que de montrer qu'il en découle d'immenses avantages, non-seulement pour le salut, mais aussi pour la vie présente. En effet, pour éviter le chagrin, quoi de plus utile que de compter pour rien les injures ? Celui qui vous les lance n'a rien de plus à cœur que de vous faire de la peine. Si vous dédaignez ses attaques, il ne verra pas plus tôt qu'il n'a pas réussi dans son dessein, qu'il éprouvera lui-même l'amertume dont il voulait vous abreuver, et ainsi, au lieu que vous soyez tourmenté par lui, c'est lui qui le sera par vous.

Tertullien fait ici une comparaison fort juste. Celui, dit-il, qui lance un trait sur une matière tendre, la pénètre et la déchire ; au contraire, un trait lancé sur du fer, ou sur une matière dure quelconque, revient frapper et souvent blesser celui qui le jette. De même, les injures lancées contre un esprit faible produisent

¹ Grenade met *virtute* au lieu de *voluptate*.

une blessure ; mais celles qui sont dirigées contre une âme forte et courageuse, loin de la blesser, se retournent contre leur auteur. Saint Chrysostome a dit à ce sujet avec beaucoup de raison : Nul n'est blessé que par soi-même. En effet, pour causer une blessure, il ne suffit pas de tirer le glaive, il faut que le corps qu'on frappe soit nu et désarmé. Quel glaive blesserait un corps bardé de fer ? Si donc vous couvrez votre poitrine du bouclier de la patience, il n'est pas d'injure qui puisse vous blesser. Que serait-ce si vous aviez le courage que Dieu donna à Ezéchiel : « J'ai rendu, lui dit-il, ton front aussi dur que la pierre. » *Ezech.* III, 9. Et comme si c'eût été trop peu, il ajouta : « Je t'ai rendu aussi dur que le diamant. » *Ibid.* Or, le diamant est tellement dur, que si on le frappe avec le fer, il brisera le fer plutôt que d'en être brisé. Ainsi ceux qui ont le haut degré de patience qu'exprime cette comparaison, font plutôt une blessure à leurs insulteurs, qu'ils n'en reçoivent d'eux.

Mais cette raison est faite surtout pour ceux qui veulent s'épargner tout désagrément. Quant à ceux qui, s'oubliant eux-mêmes, ne pensent qu'à accomplir la volonté divine, la raison qui les touchera le plus, c'est que par la douceur et la mansuétude ils méritent de recevoir en eux le Seigneur et de l'avoir pour guide, comme l'atteste ce passage du Prophète : « Il conduira dans la justice ceux qui sont doux ; il leur enseignera ses voies. » *Ps.* XXIV, 9. Quoi de plus désirable que d'avoir en vous le Seigneur, pour qu'il vous enseigne le chemin du ciel, et qu'en outre il vous conduise et vous dirige ? Avec un tel maître, il est impossible qu'on vous trompe, et avec un tel guide qu'on vous égare. « Quand je marcherais, dit le Prophète, au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucuns maux, parce que vous êtes avec moi. » *Ps.* XXII, 4. La douceur et l'affabilité donnant droit à une si magnifique récompense, nous devons nous efforcer d'acquérir ces vertus, et d'extirper de notre âme jusqu'à la racine de l'orgueil, afin de répondre à la sollicitude de Dieu, qui nous donne à haute voix dans l'Évangile cet enseignement : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.* XI, 29.

Celui qui a le bonheur d'être enfant de Dieu doit être soucieux de faire des progrès dans toutes les vertus; mais son plus bel ornement, c'est la douceur, la mansuétude, qui le rend si aimable aux yeux des hommes et si semblable à Jésus-Christ. Au milieu des plus cruels supplices et des apprêts d'une mort infamante, ce divin Maître conserva une douceur et une patience inaltérables. Pour montrer sa toute-puissance, il fit trembler la terre et obscurcit miraculeusement le soleil; mais il ne montra pas moins clairement sa douceur, lorsque, loin de punir l'épouvantable forfait de ses bourreaux, il pria pour leur salut, suppliant son Père d'excuser leur démente et de leur faire grâce des châtiements qu'ils méritaient. Par cet admirable exemple, il voulait nous apprendre que rien au monde ne rend les hommes si agréables à Dieu que la douceur, la bienfaisance et l'affabilité.

Puisqu'il en est ainsi, mes frères, loin de vous les haines, les dissensions, les désirs de vengeance, toujours nuisibles à l'âme, mais plus coupables que jamais en ce saint temps où nous célébrons la douceur et la mansuétude que notre Seigneur montra dans sa passion, et où nous lui demandons par la pénitence qu'il veuille bien oublier nos péchés. Il est écrit en effet : « L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse ! Il n'a point de compassion de son semblable, et il demande le pardon de ses péchés !..... Qui pourra lui obtenir le pardon de ses fautes ? » *Eccli.* xxviii, 3, 4, 5. Repoussons donc loin de nous, mes frères, une telle cruauté, et tâchons d'imiter toute notre vie la douceur de Jésus, afin de parvenir à l'héritage qu'il a promis en ces termes à ceux qui pratiquent cette vertu : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, » *Matth.* v, 4, non cette terre des mourants que possèdent aussi les bêtes et les hommes sans cœur, mais celle dont ne jouissent que les véritables vivants, et qui est préparée dans le ciel pour les doux et pour les humbles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE MÊME

DIMANCHE DE LA PASSION.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — MANIÈRE D'ENTENDRE LA PAROLE DE DIEU.

Qui ex Deo est, verba Dei audit : propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.

Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu ; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. *Joann. VIII, 47.*

Le Seigneur a coutume d'en agir à l'égard des pécheurs et des maladies de l'âme, comme les médecins à l'égard des maladies corporelles. Ces derniers emploient d'abord toutes les ressources de l'art de guérir ; mais s'ils n'obtiennent aucun résultat, soit parce que la violence de la maladie rend les remèdes inutiles, soit parce que le malade refuse de les prendre, alors ils abandonnent le traitement. C'est précisément ce que fait à l'égard des pécheurs le Médecin céleste. Il essaie d'abord de les guérir, tantôt par des avertissements publics, tantôt par des inspirations secrètes, tantôt par des châtimens ou des menaces terribles, tantôt par des bienfaits ou d'engageantes promesses, n'épargnant aucun moyen pour les rappeler à de meilleurs sentimens. Mais si tout cela est resté inutile, il les abandonne à leur obstination, sans leur ôter cependant les secours nécessaires au salut. C'est ce que nous voyons dans Jérémie, lorsqu'il nous représente les anges parlant de Babylone en ces termes : « Nous avons traité Babylone, et elle n'a pas été guérie ; abandonnons-la, et que chacun retourne en son pays, parce que la condamnation qu'elle mérite est montée jusqu'au ciel. » *Jerem. LI, 9.*

Le Sauveur en a agi ainsi avec les Juifs. Après leur avoir envoyé en vain des prophètes pour les guérir et les faire renoncer à leurs crimes, il a daigné venir lui-même à eux, afin qu'ayant méprisé les serviteurs, ils écoutassent du moins le Maître. Par mille moyens, il a essayé de les attirer à lui, et de guérir leur

incrédulité et la dureté de leurs cœurs. Il a employé successivement les prodiges, les bienfaits, les exemples d'une sainteté admirable, et enfin la prédication assidue de la céleste doctrine, prédication par laquelle il produisait tant d'impression sur ses auditeurs, qu'on les entendait s'écrier : « Jamais homme n'a parlé ainsi. » Tous ces moyens ayant échoué, au point que, par un blasphème horrible, on osait attribuer ses bienfaits miracles au prince des démons, il s'y prend différemment dans l'évangile de ce jour, et ne voulant négliger aucun remède, il a recours à des raisonnements du plus grand poids. Car l'homme, étant une créature raisonnable, ne peut dégénérer de sa nature au point de s'oublier lui-même, et de ne plus sentir la force d'un raisonnement. Comme donc, après avoir frappé Pharaon de plusieurs plaies, le Seigneur ajouta : « Je ne frapperai plus Pharaon que d'une seule plaie, et après cela il vous laissera aller, » *Exod. 1, 4*; de même notre Seigneur, après avoir inutilement employé tant de moyens, essaie, presque à la veille de sa mort, celui que nous lisons dans l'évangile de ce jour, décidé, s'il n'en peut tirer de résultat, à abandonner ces endurcis comme des malades incurables.

« Qui de vous, leur dit-il d'abord, me convaincra de péché? » C'est comme s'il leur disait : « Pour obtenir créance, le meilleur titre, c'est la probité, c'est une vie sans tache. Qui donc d'entre vous pourra signaler une tache dans ma vie? Quoique vous soyez mes ennemis, et que je puisse à bon droit vous récuser, cependant je vous fais juges de ma conduite. Qui de vous me convaincra de péché? » Par où nous voyons, mes frères, que la vie du Sauveur fut tellement pure de toute faute et même de toute apparence de mal, que l'œil même d'un ennemi, malgré sa perspicacité proverbiale, n'y pouvait rien trouver à reprendre. Après avoir ainsi prouvé son innocence, il leur oppose en ces termes la vérité de sa doctrine : « Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? » En effet, ce qui est appuyé sur le témoignage de Dieu, ne peut pas ne pas être vrai. Or, les œuvres que je fais en confirmation de ma parole n'appartiennent qu'à Dieu, et donnent à ma parole l'appui du témoignage de Dieu. Si donc ce

que je prêche est aussi vrai qu'il l'est que Dieu ne peut mentir, pourquoi ne croyez-vous pas à ce témoin irrécusable? Evidemment il faut attribuer votre manque de foi, non à un défaut de ma personne ou de ma doctrine, mais à vos mauvaises dispositions. « Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. » Chacun aime ce qui lui touche de près : le soldat, ses armes; l'homme d'étude, ses livres; l'avare, son argent; l'ambitieux, les honneurs. Celui donc qui est de Dieu, c'est-à-dire, qui, animé de l'esprit divin, participe à la nature de Dieu, celui-là aime les choses divines, qui lui sont si familières. C'est ce qui fait que pour les saints rien n'est plus agréable que de prendre Dieu pour sujet de leurs entretiens, de leurs actions et de leurs pensées. Nous lisons de sainte Cécile qu'elle passait les jours et les nuits dans la prière. Et le royal Prophète s'écrie : « Combien est grand, Seigneur, l'amour que j'ai pour votre loi! Elle est le sujet de ma méditation durant tout le jour. » *Ps. cxviii, 97.* Que si tout homme, qui aime Dieu, s'occupe volontiers des choses divines, comment croire que l'on aime Dieu, lorsqu'on est sourd, muet, rempli d'aversion pour tout ce qui le regarde? Le Sauveur a donc bien raison de dire : « Ce qui fait que vous n'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. »

Notre Seigneur ayant prononcé, pour éclairer les Juifs, cette parole si pleine de vérité, ceux-ci, persévérant dans leur malice, lui répondent : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon? » Voyez, je vous prie, comme ils sont aveugles en plein midi, comme l'envie, la haine et la méchanceté les enveloppent de ténèbres, lorsqu'ils outragent de cette manière Celui dont ils ne peuvent ni incriminer la vie, ni révoquer en doute la véracité, ni blâmer la doctrine. D'où venait un tel aveuglement, un jugement si dépravé, sinon de la corruption de leurs cœurs? Car la cause de tous les mensonges et de toutes les erreurs, ce sont les mauvaises passions. Où la passion domine, il n'y a plus de place pour la raison et le jugement, mais l'erreur et le mensonge bouleversent tout. De là cette parole de César, rapportée par Salluste, et juste-

ment louée : « Tous ceux qui délibèrent sur des cas douteux, doivent être exempts de haine, d'amitié, de colère et de compassion. Une âme, occupée de ses passions, trouve difficilement la vérité, et nul n'a jamais consulté à la fois ses inclinations et ses intérêts. Si votre esprit s'applique, il est fort; mais si la passion l'a envahi, elle domine, et l'esprit est sans force. » Cette parole, quoique venant d'un païen, montre parfaitement que les erreurs sont l'effet des mauvaises passions. Aussi, Alphonse, le célèbre roi d'Aragon, avait coutume de dire que s'il avait vécu au temps des Romains, il aurait fait bâtir près du lieu de réunion du sénat un temple à Jupiter Dépositaire, dans lequel les sénateurs, avant de délibérer sur les affaires de la république, auraient déposé toutes leurs passions, afin que, débarrassés de ces obstacles, ils pussent voir clairement la vérité et la proclamer sans crainte.

Si donc vous voulez éviter toute erreur, et prendre dans vos actions la vérité pour règle, il faut, dès qu'une passion vous agite, considérer votre jugement comme un témoin suspect; autrement vous êtes en danger de vous tromper grossièrement. Pour confirmer cette assertion, je ne vous dirai pas que toutes les lois tiennent pour suspect le juge ou le témoin qui est dominé par la passion; mais ce que je tiens à vous faire observer, c'est que les médecins les plus expérimentés, qui sont habitués à guérir les autres, reçoivent, dès qu'ils sont malades, la défense de se traiter eux-mêmes, tant l'homme est enclin à mal juger dans sa propre cause. Aussi les saints se défient tellement de leurs pensées, qu'ils osent à peine porter un jugement sur eux-mêmes, à moins que ce ne soit pour se faire des reproches. Ce qui fait dire à Salomon : « Le juste s'accuse lui-même le premier; son ami vient ensuite, et il sonde le fond de son cœur. » *Prov. xviii, 17.* C'est-à-dire, le juste, n'étant jamais content de lui, se défiant de lui-même, et craignant d'avoir péché, quoiqu'il ne l'ait pas fait, s'accuse toujours; et quant au jugement à porter sur lui-même et sur tout ce qui le touche, il l'abandonne, comme le médecin malade, à un ami.

Voilà ce que font les justes; mais les malheureux Phariséens étaient bien éloignés d'une telle disposition, eux qui, aveuglés par

tant de passions mauvaises, écoutaient avec une attention haineuse la doctrine de vérité, et avaient la folie de dire à l'auteur du salut : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon? » Que va répondre à cela le Seigneur? Il leur dit simplement : « Je ne suis pas possédé du démon. » Quoi! Seigneur, vous ne répondez pas au surnom injurieux de Samaritain? Non, semble-t-il nous dire, car cela n'est injurieux que pour moi; mais c'est gravement insulter mon Père que d'attribuer ses œuvres au démon; aussi je dois repousser cette insulte.

En effet, mes frères, la pratique de tous les saints a été de négliger les outrages qui ne s'adressaient qu'à eux, mais de s'indigner de ceux qui s'adressaient au Très-Haut, et de les repousser de toutes manières. Moïse « était le plus doux de tous les hommes qui demeuraient sur la terre. » *Num. xii, 3*. C'est le témoignage qu'il se rend à lui-même sous l'inspiration du Saint-Esprit. Il pria plus d'une fois le Seigneur pour les Hébreux qui le poursuivaient et qui voulaient le lapider; il pria pour sa sœur Marie, qui était jalouse de sa gloire, et il demanda qu'elle fût guérie de la lèpre. Et cependant cet homme si peu soucieux de sa gloire et de sa vie défendait si ardemment la gloire de Dieu, que pour punir les adorateurs du veau d'or, il ordonna aux Lévites de tuer en un seul jour trois mille hommes, sans épargner leurs propres fils ou leurs propres frères qui se rencontreraient parmi ces idolâtres. Et de quels éloges il combla les courageux exécuteurs de cet acte de justice! « Aujourd'hui, leur dit-il, vous avez chacun consacré vos mains au Seigneur, en tuant votre fils et votre frère, afin que la bénédiction de Dieu vous soit donnée. » *Exod. xxxii, 29*. Pour l'adoration de l'idole de Phogor, il fit tuer non plus trois mille hommes, mais (chose étonnante) jusqu'à vingt-quatre mille, et il remplit tout le camp de sang et de cadavres, tant cet homme doux et oublieux des injures était prompt à combattre pour la gloire de Dieu. La disposition de tous les saints a donc été de veiller avec un soin pieux sur la gloire divine, et de pardonner avec longanimité les injures qui s'adressaient à eux : ce qui est le caractère de la vraie douceur

et de la clémence, comme Sénèque le montre en ces termes par une comparaison fort juste : « La munificence, dit-il, consiste non pas à distribuer le bien des autres, mais à donner du sien. De même, j'appelle clément, non celui qui supporte avec patience la douleur des autres, mais celui qui, provoqué vivement, reste calme, et comprend qu'il est magnanime de souffrir les injures en possédant la puissance. » C'est ainsi que le Sauveur ne s'inquiète pas du nom injurieux de Samaritain, qu'on lui adresse, tandis que sensible à l'injure adressée à son Père, dont on attribuait les œuvres au démon, il la repousse par une raison péremptoire, en disant : « Je ne suis pas possédé du démon, mais j'honore mon Père, etc. »

Après avoir défendu par cette raison la gloire de son Père, notre Seigneur continue à montrer en ces termes l'utilité admirable de la doctrine qu'il enseignait : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. » Voilà, mes frères, la récompense de ceux qui observent la parole de Dieu : ils évitent la mort éternelle, et ils acquièrent l'éternel bonheur. A cette récompense future, l'Apôtre en ajoute une présente, quand il dit : « Mais à présent étant affranchis du péché, et devenus esclaves de Dieu, votre sanctification est le fruit que vous en tirez, et la vie éternelle en sera la fin. » *Nunc autem liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.* Rom. VI, 22. Ainsi, en attendant la vie éternelle, qui est réservée pour le siècle futur, les justes reçoivent ici-bas du Seigneur comme les prémices de cette félicité, c'est-à-dire, la sanctification de l'âme, la pureté du cœur, la tranquillité de la conscience, la beauté de l'innocence, et la paix qui en est la compagne inséparable. Tous ces biens, assurés aux observateurs de la loi divine, sont compris sous le nom de sanctification de l'âme.

Mais notre Seigneur, en parlant ainsi, exposait des perles devant des pourceaux. Les Juifs, remplis de fureur, lui dirent : « Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les Prophètes aussi, etc. » Il leur répondit : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien, etc.

Abraham votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour : il l'a vu, et il en a été comblé de joie. » Abraham a vu le jour du Sauveur, d'abord quand il a reçu de Dieu cette magnifique promesse : « Toutes les nations de la terre seront bénies par Celui qui sortira de vous. » *Gen. xxii, 18.* C'est-à-dire, de votre race naîtra un fils qui apportera au genre humain la rédemption et le salut. Rien ne put être plus agréable à ce saint homme que cette magnifique promesse. Il est donc vrai qu'il fut comblé de joie, quand il vit ce bienheureux jour. Il vit encore le jour du Sauveur, lorsque, dans le sacrifice de son propre fils, il contempla l'image du grand sacrifice qui devait rendre la vie au monde et multiplier la race des enfants de Dieu : spectacle qui dut aussi le combler de joie. Ne négligeons pas d'observer que notre Seigneur, en appelant *son jour* le jour de sa mort, nous montre l'immensité de son amour pour nous ; cet amour lui fit trouver plus de joie dans notre vie que de peine dans sa mort ; voilà pourquoi le jour de notre rédemption est son jour, c'est-à-dire, un jour de bon augure, de gloire et de joie, dans lequel, en vue de la joie qui lui était proposée d'opérer notre salut, « il souffrit la croix, en méprisant la honte. » *Hebr. xii, 2.*

Les malheureux Juifs, ne soupçonnant pas ce grand mystère, lui répondirent : « Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? » Il répliqua : « En vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, moi je suis. » Dans ces paroles, il faisait évidemment allusion à ses deux natures et à ses deux naissances, dont l'une est antérieure à Abraham, tandis que l'autre lui est postérieure. C'est aussi ce qu'avait en vue saint Jean-Baptiste quand il disait du Sauveur : « Il vient après moi un homme....., qui était avant moi. » *Joann. i, 30.* La première partie de cette phrase se rapporte à la nature humaine de Jésus-Christ, et la seconde à sa nature divine. Ces furieux, exaspérés par cette réponse, « prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple. » Il se cacha, lui qui dans sa passion renversa d'un mot une cohorte de soldats qui venaient le saisir ; lui qui pouvait pétrifier les mains déjà étendues pour l'accabler de pierres, comme il paralysa le bras du roi Jéroboam, pour l'em-

pêcher d'arrêter le Prophète qui lui annonçait des châtimens. III *Reg.* XIII, 4. Plein de miséricorde, et s'oubliant lui-même, « il se cacha et sortit du temple. » Mais en se cachant, comme autrefois il cacha Jérémie et Baruch, qu'un méchant roi voulait faire mourir, *Jerem.* XXXVI, 26, et en sortant du temple, il semblait dire déjà : « Le temps s'approche où votre maison demeurera déserte. » *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.* Matth. XXIII, 38.

Peut-être quelqu'un s'effarouchera de cette fuite du Sauveur, et regrettera qu'en cette circonstance il n'ait point fait usage de sa puissance divine. Pour moi, loin de m'offusquer de cette apparence de faiblesse, je ne vois guère rien dans la vie du Sauveur qui me touche davantage, quand je considère combien différente a été sa conduite à l'égard de nos maux et à l'égard des siens propres. Il n'est point de maladies, de disgrâces, de calamités, de périls contre lesquels il n'ait déployé toute sa puissance quand il s'agissait de nous ; mais dans ses propres dangers, faisant à peine usage de cette puissance, il a donné tous les signes d'une extrême faiblesse. Aujourd'hui, comme s'il n'était qu'un homme, lui le souverain Maître de toutes choses, il se cache et sort du temple. Une autre fois, il parcourt la Galilée, « ne voulant pas aller en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. » *Joann.* VII, 1. Quand la résolution de l'arrêter fut prise, « il ne se montrait plus en public parmi les Juifs, mais il se retira dans une contrée près du désert, en une ville nommée Ephrem, où il se tint avec ses disciples. » *Joann.* XI, 54. Quand les Samaritains lui refusèrent l'entrée de leur ville, ses disciples indignés lui ayant dit : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel, et qu'il les consume ? » il apaisa leur colère par cette douce réponse : « Vous ne savez à quel esprit vous appartenez. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » *Luc.* IX, 55. Quoi de plus doux, je vous le demande, qu'une telle conduite ? Quoi de plus suave, de plus miséricordieux, de plus étonnant ? Ainsi pour guérir les autres notre Seigneur se montre tout-puissant, il agit en Dieu ; mais quand il s'agit de lui-même, il est homme, il est pauvre, il

est faible, puisque pour se défendre il use non de sa puissance divine, mais d'expédients humains, comme la fuite, l'obscurité, les refuges inaccessibles.

Quelle est la raison de cette conduite? On peut en indiquer plusieurs. D'abord il voulait montrer par là aux apôtres que, pour avoir la vraie charité, il faut chercher non ses propres intérêts, mais ceux du prochain. La vraie charité est toujours riche et puissante pour soulager les maux des autres; toujours faible et pauvre pour remédier aux siens. Ensuite il voulait par ce moyen déraciner la convoitise qui nous porte à oublier les maux du prochain, et à ne penser qu'à nous et à nos intérêts, de sorte qu'on est pauvre quand il s'agit de faire l'aumône, mais qu'on est toujours riche pour se procurer des plaisirs et des honneurs. Il y a des hommes qui n'ont jamais une obole à donner à Jésus-Christ dans les pauvres, et qui pour une misérable satisfaction d'amour-propre dissipent leur patrimoine, ou se précipitent dans le gouffre de l'usure, d'où ils ne sortiront jamais. Enfin par ce même exemple, le Sauveur a voulu tempérer la puissance des magistrats et des princes, et leur faire entendre que pour bien s'acquitter de leurs fonctions, ils doivent user du pouvoir, non pour leur avantage, mais pour le bien des autres. En effet, comme dit Sénèque, la plus grande fortune est la plus grande servitude. Le même dit encore : « César, en se donnant à l'univers, a renoncé à lui-même. » Telle est la grande leçon que le Roi des rois et le Maître de toutes choses donne en fuyant, en se cachant, en se montrant faible et pauvre pour remédier à ses maux, lui qui est tout à tous; et voilà pourquoi « il se cacha et sortit du temple. » Arrivons maintenant à l'explication de notre texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE

Qui ex Deo est, verba Dei audit, etc....

Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu, etc.

L'Eglise pour exciter les hommes au repentir de leurs fautes et à la réforme de leurs mœurs, emploie en ce saint temps beaucoup de moyens, et surtout la fréquente prédication de la céleste doctrine. Jamais ne retentit plus souvent dans les temples cette

parole sainte qui appelle les fidèles à la pénitence, aux larmes, aux jeûnes, à la prière, aux œuvres de miséricorde, à la haine du péché. Malheureusement nous voyons chaque jour combien peu de résultat produisent tant de fatigues, c'est-à-dire combien est petit le nombre de ceux qui, à la voix du prédicateur, changent de conduite, et renoncent au joug du péché. C'est ce qu'avait en vue Isaïe, quand il disait : « Seigneur, qui a cru à notre parole? » *Isa.* LIII, 1. Dans ce passage il prend le mot *croire* dans le sens d'obéir; car l'Apôtre, dans l'Épître aux Romains, voulant prouver que tous n'obéissent pas à l'Évangile de Jésus-Christ, s'appuie sur ce témoignage du Prophète, ce qu'il ferait en vain, si le mot *croire* n'y était pris dans le sens d'obéir.

Puisque la parole de Dieu est souverainement efficace, et que parmi tous les moyens de salut il n'en est pas que l'Église emploie plus souvent, comment se fait-il que cette divine semence, tant de fois jetée dans nos cœurs, y donne si peu de fruit? La faute n'en pouvant être à la parole de Dieu, qui est d'une puissance infinie, il est évident que c'est un effet de la mauvaise disposition des auditeurs. En effet, il y en a beaucoup que leurs maladies spirituelles et leurs passions empêchent de profiter des sermons qu'ils entendent. Ils sont tellement attachés à leurs vices, qu'aucune parole ne peut les y faire renoncer. Les uns retiennent le bien d'autrui, les autres nourrissent des désirs de vengeance, d'autres sont enchaînés par les liens d'un impudique amour. Si vous leur exposez le danger de leur état, si vous les menacez des châtimens qui les attendent, ils sont saisis de crainte et d'angoisse, ils tremblent, souvent même ils pleurent; mais retenus par la violence de la passion, ils ne veulent pas rompre les liens dans lesquels le démon les tient captifs; parce que si, d'un côté, la crainte de Dieu les ébranle, de l'autre la passion, l'amour impur les entraîne avec plus de force dans une direction opposée.

Il en est d'autres pires encore, « dont le dieu de ce siècle (c'est-à-dire le démon) a aveuglé les esprits, afin qu'ils ne soient point éclairés par la lumière de l'Évangile de la gloire de Jésus-Christ, qui est l'image de Dieu. » *II Cor.* iv, 4. Ceux-là en sont venus à un tel point d'aveuglement et d'insensibilité que tout ce qu'on

leur dit, les choses mêmes les plus claires, sont obscures et incompréhensibles pour eux. Le Prophète s'étonnait en ces termes de leur aveuglement : « Vous qui voyez tant de merveilles, votre cœur n'en est pas ébranlé? Vous à qui la voix du Seigneur s'est fait entendre, vous ne l'écoutez pas! » *Qui vides multa, nonne custodies? Qui apertas habes aures, nonne audies?* Isa. XLII, 20. Les malheureux en sont arrivés à ce point d'aveuglement, qu'ayant des yeux ils ne voient pas, et qu'ayant des oreilles ils ne comprennent pas. Car celui qui, entendant parler tous les jours de la gloire éternelle promise aux justes, des éternels supplices réservés aux méchants, de la mort inévitable pour tous, et de l'appareil formidable du jugement de Dieu, n'en est pas plus touché que s'il entendait un récit d'Homère, celui-là n'est-il pas sourd et aveugle? De tels hommes n'entendent pas réellement la parole de Dieu, et c'est surtout à eux que s'applique cette parole du Sauveur : « Ce qui fait que vous n'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. »

La parole de Dieu leur est donc annoncée en vain; et plutôt à Dieu que l'entendre sans la mettre en pratique leur fût seulement inutile, et n'attirât pas sur eux un surcroît de malheur! La vérité connue et négligée, loin d'aider l'auditeur, empire sa condition. Aussi notre Seigneur disait aux Juifs qui se glorifiaient de posséder la loi de Dieu, et d'avoir eu Moïse pour législateur : « Moïse, en qui vous espérez, est votre accusateur. » *Joann.* v, 45. Car, au jour du jugement, qu'y aura-t-il de plus accablant pour les impies, que la loi même et le législateur? C'est pourquoi Moïse, ayant terminé le livre de la loi divine, le donna à garder aux Lévites dans l'arche d'alliance, « afin, dit-il, qu'il y serve de témoignage contre vous. » *Deut.* xxxi, 26. Que dites-vous, Prophète? Comment ordonnez-vous de garder en témoignage contre moi cet immense bienfait de la loi divine, que les saintes Lettres célèbrent partout, et qui nous ouvre le chemin de l'immortalité? Parce que si c'est un magnifique bienfait pour les âmes justes, c'est un piège terrible pour les indifférents? Quoi d'étonnant, que la loi divine ait ce double caractère, puisque Isaïe les attribue l'un et l'autre à notre Seigneur, en prophétisant qu'il devait être

« une pierre fondamentale, » *Isa. xxviii, 16*, et « une pierre de scandale? » *Isa. viii, 14*. Comprenez donc, vous qui ne vivez pas chrétiennement, à quoi vous servirez au jugement la loi et la foi même dont vous vous glorifiez.

Vous voyez, mes frères, que la doctrine céleste, qui contient le salut de l'homme, est un remède pour les uns, et devient pour les autres, par leur faute, une pierre d'achoppement. Saint Augustin l'atteste clairement en ces termes : « Depuis la création du genre humain, jusqu'à la fin des temps, les uns entendent la prédication pour leur bonheur, et les autres pour leur condamnation. Chacun en retire, selon sa disposition, la vie ou la mort. » C'est ce que le même saint Augustin explique par une comparaison fort ingénieuse : « Le Seigneur, dit-il, fait pleuvoir à la fois sur les moissons et sur les ronces ; mais la même pluie prépare les moissons pour le grenier, et les ronces pour le feu. De même la parole de Dieu tombe sur tous. Que chacun voie quelle est sa racine, et ce qu'il fait de cette pluie bienfaisante. S'il lui fait produire des ronces, en est-elle responsable, et ne faut-il pas l'imputer à la racine? »

Il s'ensuit évidemment de là, mes frères, que la prédication n'est pas moins dangereuse que nécessaire, et qu'il n'en faut pas moins craindre le danger, qu'en accueillir avec joie le bienfait. L'abondance de la doctrine est un grand bien, et l'abus qu'on en fait est un grand danger. De même que le sacrement de l'Eucharistie est un magnifique présent de Dieu, mais que, si on le reçoit indignement, il attire des châtimens terribles sur le profanateur : ainsi en est-il du pain de la parole de Dieu, qui nourrit l'âme quand on le reçoit pieusement, et se change en condamnation quand on n'en profite pas. Et que nul ne s'étonne de nous voir comparer la parole de Dieu au sacrement de l'Eucharistie ; car saint Augustin s'est servi de cette même comparaison pour en tirer les deux conséquences que nous venons d'exposer : « Lequel, dit-il, vous paraît le plus saint, ou de la parole de Dieu, ou du corps de Jésus-Christ? Si vous voulez répondre selon la vérité, vous direz que la parole de Dieu n'est pas inférieure au corps de Jésus-Christ, et que par conséquent ce n'est pas un moindre

péché d'entendre négligemment la parole de Dieu, que de laisser tomber à terre par négligence le corps de Jésus-Christ. »

Comment donc, mes frères, pourrons-nous éviter cet immense danger, et recevoir la parole de Dieu pour notre salut, non pour notre perte? Je vais vous le dire en peu de mots. D'abord, que chacun se persuade qu'entendre ou annoncer utilement la parole de Dieu, est au-dessus des forces de l'homme. Saint Grégoire l'atteste en ces termes : « Si nous savons apprécier les choses invisibles, nous comprendrons que c'est un plus grand miracle de convertir un pécheur par la prédication et la prière que de ressusciter un mort. » Cette assertion, quelque incroyable qu'elle paraisse au premier abord, est parfaitement vraie; et vous le comprendrez facilement si vous considérez qu'il ne faut pas moins de puissance pour la résurrection des âmes que pour celle des corps, l'une et l'autre étant des œuvres qui n'appartiennent qu'à Dieu.

Quand vous saurez apprécier à sa juste valeur la parole divine, ce que vous aurez à faire, c'est de venir l'entendre avec respect, avec zèle, et avec attention. Saint Jean Chrysostome vous le dit en ces termes : « Les lettres royales se lisent dans le sénat, au milieu d'une attention et d'un silence universels. Comment donc n'écouterions-nous pas avec attention les lettres du Roi des rois, d'autant plus qu'elles viennent d'un pays lointain, non des Indes, ou des antipodes, mais du royaume des cieux? Si une grande foule réunie dans une vaste plaine voyait tout-à-coup le ciel s'ouvrir, et une lettre en tomber sur la terre, combien tous ne seraient-ils pas avides de savoir ce qu'elle contiendrait, et quelle nouvelle de l'autre monde elle apporterait en celui-ci! Or, que sont les évangiles, sinon des lettres envoyées du ciel, et apportées sur la terre par le Fils même de Dieu pour instruire les hommes? C'est ce qui fait dire à saint Jean-Baptiste : « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a lui-même fait connaître. » *Joann.* I, 18. En effet, « celui qui tire son origine de la terre, parle de la terre; celui qui est venu du ciel est au-dessus de tout, et il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu. » *Joann.* III, 31.

Celui qui écoute la parole de Dieu dans de telles dispositions,

ressent déjà l'influence miséricordieuse du divin Esprit qui dit par le Prophète : « Sur qui jetterai-je les yeux (ou, suivant une autre version, sur qui me reposerai-je), sinon sur le pauvre qui a le cœur brisé, et qui écoute mes paroles avec tremblement. » *Isa. LXVI, 2*. Ainsi ce n'est pas assez d'écouter avec attention, il faut encore recevoir la parole de Dieu avec une pieuse crainte, comme firent les disciples dans la transfiguration de Jésus-Christ, lorsqu'entendant une voix qui venait d'en haut, ils furent saisis de frayeur, et tombèrent la face contre terre. Qui ne tremblerait pas à la parole du Seigneur, quand « les colonnes des cieux frémissent au moindre signe de sa main? » *Job. xxvi, 11*. Aussi le Prophète appelle surtout à entendre la parole de Dieu, ceux qui sont remplis de cette crainte religieuse : « Ecoutez, dit-il, la parole du Seigneur, vous qui la recevez avec tremblement. » *Isa. LXVI, 5*. Ainsi l'écoula le roi Josias, qui entendant lire les menaces terribles que contiennent les livres saints contre les violateurs de la loi divine, fut tellement saisi de crainte et de componction qu'il déchira ses vêtements, demanda au Seigneur ce qu'il avait à faire, et non content de cela, eut soin de prendre cette loi divine pour règle de sa vie et de son gouvernement.

Imitons-le, mes frères ; écoutons la parole de Dieu avec crainte et tremblement, et conformons-y nos actions. De même que les femmes se servent du miroir pour faire disparaître les taches de leur visage et pour se parer ; de même, plaçant devant les yeux de notre âme le miroir de la loi divine, nettoignons avec empressement toutes les taches qu'elle nous montrera en nous, revêtons-nous de tous les ornements et de tous les moyens de plaire à Dieu qui y sont recommandés, et espérons fermement que si nous nous montrons soumis en pratiquant ce qu'elle ordonne, elle se montrera fidèle en donnant ce qu'elle promet. Car il y a une profonde vérité dans cette parole de l'Ecclésiastique : « L'homme sensé croit à la loi de Dieu, et la loi lui est fidèle. » *Eccli. xxxiii, 3*. Il y croit, en obéissant ponctuellement ; elle lui est fidèle, en donnant aux ouvriers diligents tout ce qu'elle promet, c'est-à-dire, ici-bas les biens de la grâce, et dans le siècle futur les magnifiques biens de la gloire.

TROISIÈME SERMON

POUR LE MÊME

DIMANCHE DE LA PASSION.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2^o DÉVELOPPEMENT DES PAROLES
DU TEXTE.

Amen, amen dico vobis, si quis sermonem meum servaverit, mortem non gustabit in æternum.

En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. *Joann.* VIII, 51.

Le dimanche de la Passion, mes frères, est ainsi appelé, parce que l'Eglise y commence à célébrer le mystère de la passion de notre Seigneur. Avant d'expliquer l'évangile, il ne sera pas inutile de rechercher pourquoi l'Eglise, toujours assistée par le Saint-Esprit, a voulu que ce mystère fût célébré surtout dans cette partie de l'année. Tout le monde sait que le temps du carême est destiné à faire pénitence : or, quelle connexion y a-t-il entre cette pratique et la passion du Sauveur ? Il y en a une grande, et nulle autre circonstance ne pouvait mieux s'accorder avec ce mystère. Car la véritable pénitence consiste non dans la seule confession, mais surtout dans la haine du péché. La confession est nécessaire une fois l'an ; la haine du péché l'est toujours, ou du moins il est toujours nécessaire de la désirer, et elle est le but auquel se rapportent non-seulement la confession, mais aussi les autres sacrements, et toute la vie chrétienne. En effet, comme dit le Prophète, « le fruit à recueillir, c'est que le péché disparaisse, » *Isa.* XXVII, 9, c'est-à-dire, que l'on ne perde la piété et la justice par aucune faute grave. Or, quoiqu'il n'y ait rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans les enfers, qui ne nous excite à la haine du péché, la méditation de la passion du Sauveur est plus efficace que tout le reste pour nous inspirer cette haine. Quand on pense que le Tout-Puissant a une telle horreur du péché, que,

pour le détruire, il a consenti à la mort de son Fils unique, on comprend combien est affreux ce qui a dû être expié par un tel sacrifice. Et quand on considère que pour détruire radicalement le péché, et en débarrasser les hommes, le Fils de Dieu n'a pas reculé devant la mort la plus cruelle, on comprend combien il déteste ce qu'il a voulu renverser au prix de telles souffrances.

L'Apôtre nous apprend que telle a été la cause de la passion de notre Seigneur, lorsqu'il nous le montre « livré à la mort pour nos péchés. » *Rom. iv, 25*. Ce qu'il répète ailleurs plus clairement en ces termes : « Il s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, de nous purifier et de faire de nous un peuple consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres. » *Qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. Tit. II, 14*. Ainsi, il a tellement haï le péché, qu'il est mort volontairement pour le faire mourir, et pour montrer combien il le haïssait. Certes il avait pour sa vie un immense et bien juste amour ; mais le péché était si horrible à ses yeux que pour le détruire il donna sa vie. Par où vous voyez qu'il avait en quelque sorte plus de haine pour le péché que d'amour pour sa vie, puisqu'il aima mieux perdre celle-ci, que de voir vivre celui-là.

Samson nous offre une remarquable figure de cette vérité. Après avoir été pris par les Philistins, qui lui crevèrent les yeux, se moquèrent de lui et l'enfermèrent dans un moulin, il fut saisi d'un tel désir de vengeance, que ne pouvant faire mourir ses ennemis sans périr avec eux, il résolut de se sacrifier pour les perdre. Les princes des Philistins s'étant donc réunis dans un édifice qui reposait tout entier sur deux colonnes, et ayant fait venir Samson pour s'en amuser, il s'approcha des colonnes, les ébranla, et renversant tout l'édifice, trouva une mort glorieuse au milieu de ses ennemis écrasés. Cet événement, accompli par une inspiration de l'Esprit-Saint, offre une parfaite image du mystère que nous célébrons. Car notre Seigneur Jésus-Christ, « se sentant offensé par les outrages adressés à son Père, » *Ps. LXVIII, 10*, c'est-à-dire, aussi indigné, et même plus indigné des injures

lancées contre son Père, que si elles avaient été dirigées contre lui-même, et voyant que la majesté divine était méprisée, blasphémée et comme tournée en dérision de mille manières par les péchés des hommes, fut tellement enflammé de colère contre ces blasphémateurs, c'est-à-dire contre les péchés, que n'apercevant pas de meilleur moyen de les perdre que de se laisser attacher à la croix, il consentit à la mort pour les faire mourir.

Que telle ait été la cause de sa mort, il l'a déclaré lui-même ouvertement par la bouche d'Isaïe. Les anges le voyant couvert du sang de sa passion, lui demandent : « Pourquoi donc votre robe est-elle toute rouge, et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir ? » *Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari?* Isa. LXIII, 2. C'est-à-dire, pourquoi avez-vous été flagellé, couronné d'épines, criblé de blessures, couvert de sang et tout défiguré? Et il leur répond : « J'ai été seul à fouler le vin, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi. Je les ai foulés dans ma fureur, je les ai foulés aux pieds dans ma colère, et leur sang a rejailli sur ma robe, et tous mes vêtements en sont tachés. » *Ibid.* 3. C'est-à-dire, j'ai tellement en horreur les péchés des hommes, que pour les renverser et les détruire, j'ai souillé tous mes habits, en laissant accabler mon corps de tous les genres de supplices. Voilà, mes frères, ce que notre Seigneur a fait pour abattre le péché et en délivrer le monde. Si telle est la laideur du péché, si Jésus-Christ l'a détesté à ce point, s'il a souffert pour le détruire de si horribles tourments, de quel front, je vous le demande, nous qui croyons et confessons fermement toutes ces choses, commettons-nous si facilement les péchés les plus graves? Comment ce que nous déclarons être funeste et mortel, pouvons-nous si souvent l'embrasser et le suivre? N'est-ce pas là se moquer des vérités de la foi et même les combattre? Dites-moi, ô homme corrompu et insensé, qui buvez l'iniquité comme l'eau, cette seule considération, quand il n'y en aurait pas tant d'autres, n'aurait-elle pas dû vous faire détester le péché, comme les flammes de l'enfer? Ne voyez-vous pas qu'en péchant vous commettez un forfait que

Jésus-Christ a expié par d'atroces douleurs et qu'il lui faudrait expier encore de la même manière, si ses douleurs passées ne suffisaient pleinement pour cela? Certes, cette considération eût dû nous détourner du péché plus que la crainte de la mort, plus que le jugement dernier, plus que les éternelles récompenses et les supplices de l'enfer, en un mot plus que tous les bienfaits et les promesses de Dieu, et que les menaces terribles de sa justice.

Mais quelqu'un dira peut-être : Je m'étais toujours persuadé que notre Seigneur avait souffert afin de satisfaire par son sang précieux pour les péchés commis, et non pour interdire les péchés que l'on peut commettre à l'avenir. — Vous vous trompez, et gravement, ô homme, qui vous mettez cela dans l'esprit. Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour expier les péchés passés; il est venu aussi et surtout pour défendre les péchés futurs, et c'est là ce qui lui a le plus coûté. Car en détruisant les péchés passés, il avait moins affaire à nous qu'à la majesté divine, à laquelle il pouvait satisfaire pour les péchés de mille mondes par une seule goutte de sang, ou par une œuvre quelconque, à cause de la dignité infinie de sa personne. Mais pour nous détourner du péché, et nous faire pratiquer les bonnes œuvres, il lui fallait non-seulement obtenir de Dieu qu'il répandît sur nous son Esprit et ses grâces, mais encore attirer à la piété et soumettre à sa loi nos volontés rebelles. Et comme cela ne pouvait se faire, à moins que les hommes ne fussent enflammés de l'amour de Dieu et de la haine du péché, il daigna endurer d'horribles supplices, afin qu'en voyant l'immensité de sa haine à l'égard du péché, nous fussions excités à en avoir la même horreur, et qu'en voyant l'immensité de son amour à notre égard, nous fussions excités à le payer de retour. Vous voyez, mes frères, qu'il en a plus coûté au Sauveur pour prévenir les péchés futurs, que pour expier les péchés passés. C'est donc avec raison que l'Eglise a choisi un temps de pénitence pour célébrer le mystère de la passion du Sauveur, mystère qui nous excite si vivement à la haine du péché, c'est-à-dire, à la partie la plus essentielle de la pénitence.

I.

Commençons maintenant à expliquer l'Évangile. Nous y trouvons d'abord deux questions que le Sauveur fait aux Juifs, l'une : « Qui de vous me convaincra de péché? » l'autre : « Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? » Ces deux questions reviennent à celle-ci : Puisque vous ne pouvez blâmer ni ma vie, ni ma doctrine, pourquoi ne me croyez-vous pas? On peut douter de la parole d'un homme, soit parce que sa vie n'est pas irréprochable, soit parce que sa doctrine prête à la critique. En ce qui concerne ma vie, je vous prends pour juges et pour témoins, vous qui êtes si acharnés à y chercher quelque chose de condamnable : « Qui de vous me convaincra de péché? » Certes, c'est une grande preuve de l'innocence du Sauveur, qu'il ait pris en telle matière ses ennemis pour juges. C'est ainsi qu'au rapport de Pline, Scipion l'Asiatique démontra son innocence, en disant qu'il en appellerait avec confiance à un juge même qui serait son ennemi. Le Sauveur ajoute ensuite : « Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? » C'est comme s'il disait : « Quant à ma doctrine, ce n'est pas moi, ce n'est pas vous, ce ne sont pas les jugements humains, c'est Dieu même qui en est le témoin, lui qui la confirme par des œuvres divines. Pourquoi donc n'adhérez-vous pas à la vérité, quand elle se manifeste par de tels signes? »

Il n'est pas facile de répondre à cette question ; il n'est pas facile d'expliquer pourquoi les hommes ont de l'éloignement pour la vérité, qu'ils devraient embrasser avec transport, comme ils devraient avoir horreur du mensonge, qui sape les fondements de la vie humaine. Car qu'y a-t-il de mieux approprié à une créature raisonnable, que la vérité? Cicéron dit que le vrai est ce qu'il y a de plus conforme à la nature de l'homme. Telle est la grandeur et la noblesse de la vérité, que le souverain Maître de toutes choses en a pris le nom, quand il a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » *Joann.* xiv, 6. Bien plus le Sauveur a dit qu'il était né et qu'il était venu dans le monde pour

rendre témoignage à la vérité. Si donc la vérité est si utile, si noble et si éclatante, pourquoi est-elle odieuse à un grand nombre d'hommes? Pourquoi tant de prophètes, tant de martyrs et de saints ont-ils succombé sous le glaive des impies pour avoir été les prédicateurs de la vérité?

Cependant cette question est plutôt encore une plainte qu'un problème difficile à résoudre. Car il y a deux sortes de vérité : l'une qui n'a aucun rapport avec les mœurs, et qu'il importe peu aux hommes de savoir ou d'ignorer; l'autre, qui condamne et manifeste les vices des méchants, et qui par-là même leur est importune. De même que les hommes corrompus, lorsqu'ils sont dans les ténèbres quelque chose de honteux, se trouvent grandement offensés si quelqu'un apporte alors un flambeau qui trahit leur mauvaise action; de même, tous les méchants détestent la prédication de cette vérité sainte, qui, semblable à un flambeau allumé, découvre leurs turpitudes.

Encore une comparaison. Pourquoi la lumière blesse-t-elle les yeux malades, elle qui est si douce pour les yeux sains? Evidemment, parce que la maladie rend la vue aussi pénible pour les yeux que la marche pour les pieds. Ce qu'est la marche pour les pieds, la vue l'est pour les yeux, et les yeux malades ne se fatiguent pas moins en regardant que les pieds malades en marchant. Il arrive de là que les yeux, tout le temps qu'ils sont malades, haïssent la lumière, car elle leur fait voir des choses qui, pour ce moment, leur sont désagréables. De même, les hommes vicieux ayant l'âme tellement malade, qu'ils ne veulent ni voir leurs crimes, ni les laisser voir, se mettent en colère, quand on prêche la vérité qui les condamne, et qui, semblable à un flambeau, comme nous le disions, met sous leurs yeux, et sous les yeux du public, leur ignominie jusque-là enveloppée de ténèbres. Aussi le bienheureux Job, parlant des adultères qui tendent la nuit des embûches à la pudeur, s'exprime en ces termes : « Si l'aurore paraît tout d'un coup, ils croient que c'est l'ombre de la mort, et ils marchent dans les ténèbres comme dans le jour. » *Job. xxiv, 17.* Telle est donc la cause de la haine que les Phari-siens, et tous les hommes vicieux, ont ressentie pour la vérité.

Notre Seigneur lui-même l'enseigne clairement, lorsque s'adressant à des hommes remplis de l'amour du monde, il leur dit : « Le monde ne saurait vous haïr, mais pour moi, il me hait, parce que je rends témoignage contre lui, que ses œuvres sont mauvaises. » *Joann.* vii, 7. Vous voyez, mes frères, combien est odieuse au monde la vérité qui condamne ses œuvres coupables. C'est ce que nous allons voir mieux encore dans les paroles qu'ajoute le Sauveur.

II.

« Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. » Nous concluons de là que ceux qui fréquentent les sermons n'entendent pas tous la parole de Dieu : autrement le Sauveur ne répéterait pas si souvent dans l'Évangile et dans l'Apocalypse : « Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. » *Matth.* xi, 18, *Apoc.* ii, etc. C'est une grande chose en effet que d'avoir de telles oreilles. Entendre la parole de Dieu, c'est l'entendre avec empressement, avec attention, avec docilité ; c'est faire passer dans sa conduite la vérité que l'on entend ; c'est regarder la loi du Seigneur comme le trésor le plus précieux. David, pratiquant d'avance le conseil du Sage, mettait ainsi son trésor dans la loi du Très-Haut ; il le proclame en ces termes : « J'ai acquis vos témoignages pour être éternellement mon héritage, parce qu'ils sont la joie de mon cœur. » *Ps.* cxviii, 111. C'est comme s'il disait : « Quoique j'aie des richesses et une puissance royales, cependant je considère tous ces biens comme fragiles et frivoles : mon héritage, mon trésor, et toutes mes richesses consistent dans l'obéissance à vos lois. Car avec cette obéissance, mon bonheur est assuré ; tandis que sans elle, je serais pauvre et misérable au milieu de l'abondance des biens terrestres. » Si donc telles sont vos dispositions quand vous entendez la parole de Dieu, on peut dire que vous l'entendez dignement. C'est ce qu'éclaircissent de plus en plus les paroles qui suivent.

« Ce qui fait que vous n'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. » Cette assertion est une suite de la précédente. Si tout

homme qui est de Dieu, écoute sa parole dans les dispositions que nous venons d'indiquer, celui qui ne l'écoute pas de cette manière n'est pas de Dieu. Or, ceux qui ferment à Dieu leurs oreilles, lui ferment aussi leur cœur et leur bouche. Car Dieu passe des oreilles dans le cœur, et du cœur sur les lèvres, selon cette parole : « La bouche parle de l'abondance du cœur. » *Ex abundantia cordis os loquitur*. Matth. XII, 34. Par conséquent, ceux qui n'ont jamais Dieu sur les lèvres, ne l'ont pas non plus dans le cœur. Combien d'hommes, « dont la bouche est remplie de malédiction et d'amertume, » *Ps. XIII, 3*, et a tellement désappris le nom de Dieu, qu'ils trouvent ridicules ceux qui le prononcent dans la conversation ! Jérémie nous montre la gravité de ce désordre, quand il le compte parmi les forfaits qui avaient causé la ruine de Jérusalem : « Je les ai considérés, dit-il, je les ai observés ; il n'y en a pas un qui parle selon la justice. » *Attendi et auscultavi, nemo quod bonum est loquitur*. Jerem. VIII, 6. Si quelqu'un prêtait l'oreille à ce qui se passe aujourd'hui, il trouverait parmi nous le même désordre ; bien plus, s'il redoublait d'attention, il se verrait forcé de nous appliquer ces paroles du Psalmiste : « Leur gosier est un sépulcre ouvert ; ils se sont servis de leurs langues pour tromper avec adresse, le venin des aspics est sous leurs lèvres. » *Ps. XIII, 3*. Paroles qui expriment on ne peut mieux les ravages des mauvaises langues. Car il en sort sans cesse des exhalaisons fétides, des miasmes pestilentiels et contagieux.

Quand des hommes sans retenue prononcent des paroles impudiques, obscènes ou grossières ; quand ils se vantent des affronts qu'ils ont faits au prochain ; quand ils racontent les excès, les meurtres, les adultères commis par eux ou par d'autres, et qu'ils cherchent par ce moyen les applaudissements de leurs pareils, n'infectent-ils pas véritablement l'air ? Ne corrompent-ils pas de leur langue impure les mœurs des autres ? Ne les dépouillent-ils pas de la pudeur et de la crainte de pécher, et ne les entraînent-ils pas par leur exemple à de pareilles infamies ? N'est-ce pas là porter la dépravation humaine à son comble ? Car après la perte de la crainte de Dieu, il restait encore, pour nous

retenir sur la pente du vice, une certaine pudeur innée, une crainte de l'ignominie, une honte de mal faire, que la nature a mise en nous comme un frein. Mais les hommes corrompus, en exaltant le vice, en se vantant de leurs meurtres, de leurs adultères, de leurs débauches, de leur effronterie, et tirant ainsi vanité de ce dont ils devraient rougir, non-seulement débarrassent le vice de tout frein, mais ils l'aiguillonnent, et entraînent facilement à suivre leurs coupables exemples des hommes légers et enclins au mal. Il n'est pas douteux que le démon n'ait pris la place de Dieu dans les cœurs de ces hommes-là, comme il l'a prise dans leur bouche. Car on peut comparer le cœur à la racine d'un arbre, et, d'autre part, les paroles et les actions aux branches et aux fruits que produit cette racine. Si donc nous jugeons de la racine d'un arbre par les fruits, que sera cette racine d'où sortent des fruits si pernicious, et combien le Seigneur ne sera-t-il pas loin de ce cœur pestilentiel ? C'est donc bien justement qu'il disait : « Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. »

Que disent à cela les Juifs ? Semblables à des fous qui veulent frapper leur médecin, ils ont l'impudence de répondre : « N'avions-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon ? » Parce qu'il faisait des prodiges admirables, qui auraient dû les mettre à ses pieds, ils vont jusqu'à prétendre qu'il était en rapport avec le démon, tant la méchanceté les aveuglait ! A l'injure de Samaritain, c'est-à-dire à l'imputation d'appartenir à une race méprisée, notre Seigneur ne répond rien, montrant ainsi qu'il faut dédaigner les outrages de ce genre ; car tous, comme engendrés d'Adam, nous sommes fils d'un traître, et comme régénérés par la grâce de l'adoption divine nous sommes vraiment nobles. Mais il ne peut pas laisser dire qu'il est en rapport avec le démon, et qu'il en fait les œuvres ; c'est trop injurieux pour son Père ; il répond donc avec douceur comme un innocent agneau : « Je ne suis pas possédé du démon, mais j'honore mon Père. » C'est-à-dire, les œuvres que vous attribuez au démon, je les fais pour manifester la gloire de mon

Père. Et pour prix de ma fidélité, il s'est chargé de me défendre; de même que j'ai toujours travaillé pour sa gloire, il aura soin de la mienne. Aussi dit-il ailleurs, en parlant de lui-même : « Si Dieu est glorifié en son Fils, Dieu le glorifiera pareillement. » *Joann.* XIII, 32. C'est-à-dire, Dieu lui rendra une gloire magnifique, pour prix de celle qu'il a reçue de lui. C'est donc en ce sens que le Sauveur dit : « Je ne cherche pas ma gloire; un autre la cherchera et me fera justice. » Dieu avait annoncé longtemps auparavant qu'il en serait ainsi, en disant à Moïse : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à vous; je lui mettrai mes paroles dans la bouche.... Que si quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce prophète prononcera en mon nom, ce sera moi qui en ferai la vengeance. » *Deut.* XVIII, 18, 19. Expression qui indique une vengeance, non commune et ordinaire, mais terrible. Toutes les nations de l'univers reconnaissent aujourd'hui la vérité de cet oracle. Les autres prédictions sont accomplies et appartiennent à l'histoire; mais celle-ci s'accomplit tous les jours pour la gloire du Fils de Dieu et la démonstration de la foi catholique. Le Sauveur avait donc bien raison de dire : « Un autre, c'est-à-dire, mon Père, cherchera ma gloire et me fera justice. » Après avoir ainsi répondu à ceux qui lui avaient adressé cet outrage, il continue à les instruire, selon son usage.

III.

« En vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. » Je voudrais expliquer un peu plus longuement ces paroles qui contiennent un grand mystère de notre foi, et que j'ai prises pour texte. Pour cela, il faut savoir d'abord que la plus grande différence entre les méchants et les bons, c'est que ceux-là, comme dit saint Chrysologue, se laissent conduire par les sens, et ceux-ci par la foi et par l'espérance. C'est-à-dire, les uns n'aiment et ne haïssent rien que d'après les suggestions des yeux, des oreilles et des autres sens; les autres, au contraire, n'écoutant pas leurs sens, distinguent uniquement par la foi et par la lumière céleste ce qu'ils doivent rechercher ou fuir. Il arrive de là

que les premiers ne recherchent que les choses présentes, qui se perçoivent par les sens, au lieu que les derniers, soulevés par les ailes de la foi, désirent ardemment les biens futurs et célestes. Aussi pensent-ils que rien n'est plus à rechercher que la vie éternelle, ni rien à éviter davantage que la mort éternelle. Et ils espèrent acquérir l'une et éviter l'autre, s'ils observent la parole de Dieu.

De cette différence, il est facile de conclure combien différent les jugements que portent les uns et les autres sur ce qu'il faut rechercher et fuir. Ce que les méchants trouvent désirable, les bons le méprisent; ce qui répugne aux méchants, les bons le jugent salutaire. Ils se rappellent qu'Abraham a dit au mauvais riche tourmenté dans les enfers et demandant une goutte d'eau : « Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu les biens dans votre vie, et Lazare les maux; or maintenant celui-ci est consolé, et vous tourmenté. » *Luc. xvi, 25*. Déférant donc plus à cette parole qu'au jugement des sens, ils embrassent le sort de Lazare plutôt que la vie délicieuse du riche. C'est aussi pour cela qu'ils ne sont pas abattus par les tribulations; ils savent qu'il est écrit : « Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. II Cor. iv, 17*. Aussi le même saint Chrysologue dit qu'une âme appuyée sur cette foi et cette vive espérance ressemble à un homme qui, placé au milieu de la mer sur un rocher très-élevé et inébranlable, ne peut être submergé par les plus violents orages; car les flots, dans leur plus grande agitation, se brisent à ses pieds, et retombent dans la mer.

Le même saint docteur appelle avec beaucoup de justesse la foi et l'espérance les ailes de l'âme. Car de même que les oiseaux, avec le secours de leurs ailes, évitent les dangers en s'élevant dans les airs; de même tous ceux qui sont munis des ailes spirituelles de la foi et de l'espérance, montent vers le ciel dès qu'une calamité les frappe, ou qu'ils sont en butte aux attaques du démon, du monde, ou de tout autre ennemi; et là, contemplant et

gôûtant d'avance les récompenses de leurs travaux, ils comptent pour rien et embrassent même avec joie toutes les tribulations de ce monde. De là vient qu'un des Pères du désert, quand il éprouvait quelque adversité, répétait, dit-on, cette maxime : « Le bien que j'espère est si grand, que toute souffrance me réjouit. » Les justes, savourant donc par leurs pieuses méditations un avant-goût de cet immense bonheur, arrivent à une telle fermeté d'âme, que nulle catastrophe ne peut les effrayer, ni aucune persécution les abattre, ou seulement les affaiblir, tant ils sont persuadés, qu'en regard des biens célestes et éternels, qu'ils ne perdent jamais de vue, tous les travaux et toutes les calamités de cette vie ne sont rien. Car, comme le dit très-bien saint Grégoire, ce que la pusillanimité trouve intolérable, l'espoir de la récompense le rend léger et facile.

Si tels sont les effets de cette espérance, il n'est pas étonnant que l'Apôtre nous la souhaite en ces termes comme l'un des plus beaux présents de la munificence divine : « Que le Dieu d'espérance vous comble de joie et de paix dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu du Saint-Esprit. » *Deus autem spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe, et virtute Spiritus Sancti.* Rom. xv, 13. Il appelle Dieu le Dieu d'espérance, c'est-à-dire l'auteur et le donateur de cette vertu, parce qu'en effet l'immensité de la puissance de Dieu éclate surtout en ce qu'il peut changer et affermir le cœur humain au point que l'homme soit plus touché des choses qu'il espère que de celles qu'il voit, et plus attentif à ce que la foi lui apprend, qu'à ce qu'il sait par une expérience quotidienne. Et l'Apôtre nous souhaite non-seulement de recevoir cette vertu, mais de la recevoir avec abondance ; car plus elle est grande et vive, plus elle porte l'homme à supporter les souffrances et à entreprendre les œuvres saintes les plus difficiles, en lui mettant devant les yeux la grandeur de la récompense, et lui en donnant comme un avant-goût.

Pour mieux comprendre ce que nous venons de dire, il faut se rappeler que la foi et l'espérance ont, comme la charité, leurs accroissements, et que plus ces deux vertus se perfectionnent en

ce monde, plus elles tiennent de la récompense qui leur est préparée dans l'autre. Plus la foi est parfaite, plus elle approche de la claire vision ; et cette lumière est tellement vive pour les saints, qu'il leur semble voir les mystères de la foi, plutôt que les croire. De même, plus l'espérance est parfaite, plus elle approche de la possession du souverain bien, qui lui est promise pour récompense. Ceux qui ont reçu de Dieu un haut degré d'espérance, croient plutôt posséder et toucher en quelque sorte le souverain bien, que l'espérer. Car une vive et parfaite espérance en Dieu a pour effet de faire trouver à l'âme plus de fermeté, de bonheur, de sécurité, dans l'attente des biens célestes que dans la possession de ceux de la terre. Comme celui qui a reçu du roi la promesse écrite et solennelle d'un bienfait, se réjouit quelquefois autant de recevoir cette promesse que de recevoir le bienfait promis, car il lui semble déjà posséder ce qui est garanti par une promesse royale : ainsi la bonté et la fidélité de Dieu inspirent quelquefois une telle espérance à l'homme juste, qu'il croit tenir déjà ce qui lui est promis ; ce qui rend son amour plus vif, son zèle plus ardent, sa patience plus courageuse.

Si donc l'Apôtre nous souhaite ce haut degré d'espérance, c'est qu'il y voit le moyen de faire des progrès dans les autres vertus et dans la pratique des bonnes œuvres. De là viennent, en effet, et l'austérité de la pénitence, et le mépris des choses terrestres, et l'amour des biens invisibles, et surtout l'obéissance aux commandements de Dieu. L'espérance nous excite encore à mépriser les courts plaisirs d'ici-bas pour obtenir les joies éternelles ; à supporter les amertumes de la pénitence pour éviter d'éternels tourments ; à échanger cette vie périssable contre celle qui ne finit point. Nul autre moyen plus convenable ne pouvait être employé par le Seigneur pour faire mépriser à l'homme la vie présente, si fragile et si courte, que de lui en promettre une éternelle et immuable. Car pour des êtres si attachés à la vie, quel stimulant plus vif que la promesse d'une vie sans fin ? Telle est donc la récompense que le Sauveur promet dans l'évangile de ce jour aux observateurs de la loi divine, quand il dit : « En vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. »

Dans ces paroles, il faut aussi remarquer avec soin que notre Seigneur, en disant : « Il ne mourra jamais, » n'a pas seulement en vue la mort éternelle que l'Apocalypse appelle la seconde mort; il affirme purement et simplement que les observateurs de la loi de Dieu ne mourront pas, promesse aussi infaillible que magnifique. En effet, on peut dire en toute vérité que les justes ne meurent pas. Deux choses rendent surtout la mort cruelle et redoutable : d'abord, le compte à rendre et la sentence qui le suit, grand sujet de crainte pour les méchants; et en second lieu, le renoncement aux plaisirs et aux délices de la vie. Otez ces deux choses, la mort, cette dette commune du genre humain, n'a plus rien de terrible. Or, les vrais serviteurs de Dieu ne redoutent rien de tout cela. L'espérance, comme une ancre inébranlable, les délivre de la première crainte. Comme la charité porte à aimer Dieu, et la foi à croire en lui, l'espérance incline l'âme, dans la vie et dans la mort, à avoir pleine confiance en sa miséricorde. Nous savons qu'il est écrit : « Celui qui craint le Seigneur se trouvera heureux à la fin de sa vie, et il sera béni au jour de sa mort. » *Eccli.* I, 13. Et ailleurs : « L'impie sera rejeté dans sa malice; le juste au contraire espère au jour de sa mort. » *Prov.* XIV, 32. Aussi à l'approche du jugement général, pendant que les autres hommes sècheront de frayeur en pensant aux maux qui les attendent, les bons, selon l'ordre qui leur en est donné, respireront et lèveront la tête, parce que ce sera le commencement de leur pleine rédemption, en même temps que le comble du malheur pour tous les méchants.

Les justes sont encore beaucoup plus exempts de l'autre motif de crainte. Car toutes leurs richesses, tous leurs plaisirs sont dans la connaissance, l'amour, la familiarité de Dieu, et dans la pratique de la justice. Or, toutes ces choses, loin de finir pour eux à la mort, reçoivent alors un dernier complément et une perfection admirable. Qui doute qu'après la mort ils ne connaissent Dieu beaucoup plus clairement, ne l'aiment avec plus d'ardeur, ne le possèdent avec plus de jouissances, ne lui obéissent d'une manière plus parfaite? Aussi tant s'en faut qu'ils craignent la mort à cause de ce qu'elle nous enlève, qu'au con-

traire ils la désirent vivement. Certes, saint Basile le désirait, lorsqu'exilé pour la foi par l'empereur Valens, et menacé, au tribunal du préfet, de la torture et du dernier supplice, s'il n'obéissait à l'ordre du prince, il répondit avec courage et tranquillité : « Plût à Dieu que j'eusse quelque digne présent à offrir à celui qui avancerait l'heure où Basile sera détaché de ce soufflet. » Et comme on lui donnait jusqu'au lendemain pour délibérer, il dit aussitôt : « Je serai demain ce que je suis maintenant ; pussiez-vous ne pas changer non plus de résolution à mon égard. » Une chose entre autres me paraît ici remarquable, c'est que le saint ait appelé son corps un soufflet, au lieu de l'appeler, comme on le fait ordinairement, une chaîne, une prison, un tombeau, qui retient l'âme captive. Il a exprimé avec beaucoup de justesse, par cette comparaison, la fonction et la valeur du corps. Car le soufflet des forgerons est dans une agitation continuelle, ne cessant d'attirer et de chasser l'air : or, le corps humain fait absolument la même chose, non-seulement quand il veille, mais aussi quand il dort, c'est-à-dire, quand tous les organes des sens suspendent leurs fonctions. Saint Basile avait donc bien raison de désirer qu'une substance aussi noble que son âme fût bientôt affranchie de la société d'un corps qui peut se comparer à un soufflet.

Saint Cyprien ne brûlait-il pas d'un semblable désir de la mort, lui qui avant de tendre le cou au bourreau, lui fit donner vingt pièces d'or, en témoignage de sa reconnaissance, et qui sans doute lui aurait donné davantage s'il n'avait réservé quelque chose pour les pauvres ? Et lorsqu'on lut, suivant l'usage, la sentence, ainsi conçue : « Que Statius Cecilius Cyprien soit frappé du glaive, » le saint répondit : *Amen*, exprimant ainsi assez clairement son désir « d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ, » *Phil.* I, 23 ; car nous avons coutume de dire *Amen* lorsque nous désirons vivement quelque chose. Vous voyez donc, mes frères, combien le Sauveur a eu raison de dire : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. » Celui qui se conduit ainsi, ne meurt vraiment pas, puisque, loin d'avoir aucun motif de craindre la mort, il a lieu de la désirer avec ardeur. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Jésus-Christ est ma vie, et la mort

m'est un gain. » *Phil.* I, 21. Pourquoi la mort lui est-elle un gain? Parce que Jésus-Christ est sa vie. Si, en effet, ma vie, mes trésors et mes plaisirs sont en Jésus-Christ; et si, d'un autre côté, je dois jouir plus pleinement de ces biens après la mort qu'avant, comment redouterais-je la mort? comment ne verrais-je pas en elle un gain?

IV.

Ainsi, mes frères, la récompense que le Sauveur promet aujourd'hui à ceux qui observent sa loi, cette récompense qui consiste à éviter l'affreuse mort des pécheurs et à obtenir la mort précieuse des saints, est tellement grande qu'elle devrait suffire à elle seule pour nous faire embrasser avec amour la loi divine. Quelles perplexités, quels chagrins, quelles terreurs ne doivent pas éprouver les méchants à l'approche de la mort! Quels orages bouleversent leur cœur, lorsque, d'un côté, les délices qu'ils vont abandonner pour toujours, et de l'autre, le compte à rendre et les châtiments à subir viennent frapper leur esprit! Souvent la maladie leur fait éprouver de si cruelles douleurs, que pour les voir finir ils sont forcés de désirer la mort. Mais quand ils pensent à la grandeur des tourments qu'ils auront à endurer dans l'enfer, ou au moins dans le purgatoire, alors le désir de mourir se change en désir de vivre; de sorte que, ballottés entre les douleurs qu'ils sentent, et celles qu'ils craignent, ils ne savent que désirer, de quel côté se tourner, quel parti prendre, et en sont réduits à se reprocher amèrement la vie insouciant qui leur vaut une mort si cruelle. Qui donc, pour peu qu'il ait de bon sens, ne s'empresserait d'observer la loi divine pour profiter de cette magnifique promesse du Sauveur, pour échapper à la mort des impies, pour obtenir la mort tranquille des saints et la vie éternelle qui les attend?

Bien des hommes pourtant, quand on leur propose cette sublime récompense, cherchent des échappatoires. Il y en a qui disent, qu'il est difficile d'acheter l'espérance par des sacrifices, et de nourrir de promesses un esprit avide et manquant de tout. Cette excuse aurait ici quelque valeur si elle était admise dans les

affaires humaines ; mais on n'y a recours qu'en matière religieuse. Que d'entreprises font les hommes, que de travaux ils accomplissent, que de dangers ils affrontent dans un espoir des plus incertains ? Que fait autre chose le laboureur, quand il confie la semence à la terre ? le malade, quand il boit les potions les plus répugnantes ? le soldat, quand il marche au combat ? le marchand, quand il expose à l'inconstance de la mer ses biens et sa vie ? Tous ceux-là ne s'imposent-ils pas des sacrifices certains dans une espérance incertaine ? Pourquoi donc ne pas s'en imposer aussi, en vue des promesses très-certaines de Dieu, qui ne peut tromper notre espérance, tandis que tout le reste la trompe sans cesse ? Car il a été dit avec beaucoup de raison : « Les pensées des hommes sont timides, et toutes nos prévoyances sont incertaines. » *Sap. ix, 14.*

D'autres, pour se dispenser d'observer les préceptes de Jésus-Christ, allèguent la faiblesse de la nature, qui, fortement portée au mal, est impuissante pour le bien. Cela pourrait se dire, si nous n'avions devant les yeux les exemples passés et présents de tant de chrétiens qui ont vaincu la nature ; et si nous n'avions pour la vaincre tant de remèdes que l'Eglise nous offre : la prière, dont nous pouvons nous servir en tout temps et en tout lieu pour implorer le secours divin ; les sacrements, qui donnent la grâce et la force à ceux qui les reçoivent dignement ; le jeûne, qui réprime l'insubordination de la chair ; les bonnes lectures, qui nourrissent et éclairent l'esprit ; les pieux entretiens, qui nous enflamment de l'amour de Dieu ; les œuvres de miséricorde, qui fortifient et réjouissent l'âme. Tous ces moyens remédient à notre faiblesse, et nous munissent de secours célestes contre les assauts du démon. Et comme ils sont à la portée de chacun, au lieu de dire qu'on est faible, il faut dire qu'on veut l'être, puisqu'on néglige les remèdes qu'on a sous la main.

D'autres prétextent moins la faiblesse de la nature que leur position : ils n'ont, disent-ils, aucune influence, ils sont engagés dans les liens du mariage, ils sont pauvres, et par conséquent ne peuvent ni secourir les autres, ni faire d'entreprise importante. Il faut répondre à ceux-là que pour acheter le royaume de Dieu,

nul n'est obligé de donner plus qu'il n'a. Epictète, célèbre philosophe stoïcien, dit avec raison que la vie humaine ressemble à une comédie où l'on met en scène divers personnages. Pendant que dure la représentation, l'un des acteurs remplit le rôle de roi ; l'autre, celui de soldat ; un autre, celui de laboureur ou d'artisan ; mais la pièce finie, toute cette variété de personnages disparaît, et tous reprennent leur costume ordinaire. De plus, les acteurs recueillent quelquefois plus d'éloges à jouer le rôle d'artisan que celui de roi, car on examine moins quel personnage ils représentent, que la manière dont ils le font. De même, il peut se faire qu'un cordonnier ou un autre artisan qui a rempli soigneusement les devoirs de son humble condition, soit plus récompensé après cette vie que beaucoup de rois ou de pontifes ; car le Seigneur considère moins les dehors que l'intention, moins l'offrande que le zèle, moins la dignité de l'œuvre que l'ardeur de la charité, d'autant plus que celui qui a été fidèle dans les petites choses, l'eût été aussi dans les grandes, s'il avait été placé dans une condition plus haute. Ainsi, mes frères, nulle raison, capable de soutenir l'examen, ne peut nous détourner de l'observation des commandements divins. Tâchons donc de les accomplir de notre mieux. Par ce moyen nous échapperons à la mort éternelle, et nous mériterons de recevoir du Seigneur la vie bienheureuse.

PREMIER SERMON

POUR

LE MERCREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Sustulerunt ergo Judæi, ut lapidarent eum (Jesum).

Alors ils prirent des pierres pour lapider Jésus. *Joann. x, 31.*

Dimanche dernier, comme vous l'avez pu voir, mes très-chers frères, l'Eglise a commencé d'honorer la passion du Sauveur. Pendant tout le temps qu'elle consacre à ce mystère, elle nous

fait lire les évangiles où il est principalement question de la fureur et de la haine des Juifs contre la doctrine de Jésus-Christ et contre la lumière de la vérité à laquelle ils ont fermé les yeux. Ces outrages, en effet, sont le commencement de la passion du Sauveur. Tel est le sujet de l'évangile de ce jour, bien qu'il y soit parlé, en passant, du caractère des brebis du Christ, de leur docilité et de leur récompense. Ce sera aussi, mes frères, la matière de ce sermon. Pour obtenir la grâce de la traiter d'une manière utile et édifiante, implorons le secours de la très-sainte Vierge, en lui adressant la prière accoutumée. *Ave, Maria.*

C'est un grand sujet d'étonnement pour vous, mes très-chers frères, de m'avoir entendu dire tout à l'heure que « les Juifs prirent des pierres pour lapider » celui qui est l'innocence même, le divin auteur de notre salut. Je dois donc commencer par vous faire connaître en peu de mots ce qui a pu inspirer un si grand crime. Et d'abord, il faut partir de cette vérité que l'un des principaux mérites de notre sainte religion, c'est qu'étant l'ennemie déclarée de la chair, elle nous apprend à régler et à diriger notre vie d'après la loi de l'esprit. Plus elle a d'aversion pour les œuvres de la chair, plus elle s'attache à faire prévaloir les enseignements et la loi de l'esprit, qui sont en opposition flagrante avec la chair. L'homme est composé de deux substances, l'âme et le corps; la première nous est commune avec Dieu, et la seconde avec les animaux; l'une nous élève jusqu'aux choses du ciel, l'autre nous incline vers les choses de la terre. Or, c'est la gloire de la religion de répudier les mouvements et les attraites de la chair, de les tenir enchaînés sous le joug de la raison, et d'embrasser les choses spirituelles et divines qui ont avec notre esprit les rapports les plus étroits, les affinités les plus intimes. Que la loi impie de Mahomet est loin de cette sainteté, mes frères, elle qui ouvre le champ aux passions et aux débordements de la chair, elle qui lâche la bride à la licence et à la débauche¹!

¹ On sait que toute trace de mahométisme n'avait pas disparu en Espagne à l'époque où vivait le P. de Grenade

De la doctrine aussi vraie que salutaire, qui vient d'être exposée, nous tirons quatre conclusions très-importantes.

Première conclusion : Ceux qui règlent leur vie d'après la loi de l'esprit sont très-agréables à Dieu. Car, s'il est certain que plus on se ressemble, plus on s'aime, Dieu qui est tout esprit ne doit rien aimer tant que ce qui est esprit. Aristote et Platon ont enseigné que l'amitié de Dieu est le partage de ceux qui obéissent à l'esprit plutôt qu'à la chair.

Seconde conclusion : Les bons sont haïs des méchants, par la seule raison qu'ils ne leur ressemblent pas. Au livre de la Sagesse, les pécheurs disent du juste : « Sa seule vue nous est insupportable; » et ils en donnent aussitôt la raison : « Parce que sa vie n'est pas semblable à celle des autres. » *Gravis est nobis etiam ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius.* Sap. II, 15. Un contraste si frappant dévoile, en effet, et met en relief la méchanceté des impies. De même qu'une ligne droite tracée à côté d'une ligne courbe, fait ressortir l'inclinaison de celle-ci, de même la vie pure et sainte des justes affiche à tous les regards la vie honteuse et désordonnée des pécheurs. De là viennent et ces haines acharnées que les derniers nourrissent contre les premiers, et ces odieux projets de vengeance dont parle le Sage : « Faisons tomber le juste dans nos pièges, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à notre genre de vie, qu'il nous reproche la violation de la loi, et qu'il nous déshonore en décrivant les fautes de notre conduite. » *Circumveniamus ergo justum, quoniam inutilis est nobis, et contrarius est operibus nostris, et impropriat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.* Sap. II, 12. Faut-il s'étonner que les esclaves de la chair poursuivent avec tant d'acharnement ceux qui obéissent à l'esprit, quand la chair elle-même ne cesse de harceler l'esprit, quoiqu'elle lui soit unie par le lien le plus étroit, qu'elle ne puisse s'empêcher de l'aimer comme d'un amour fraternel, et qu'elle reçoive de lui la vie, la force et la beauté? Si donc, en une seule et même personne, la chair s'élève contre l'esprit, quel antagonisme n'existera-t-il pas entre deux personnes différentes, dont l'une se soumet à la loi de l'esprit, et l'autre obéit aux inclinations et aux

emportements de la chair? La chair ne se dépouille jamais de la nature qui lui est propre. On peut la comparer au feu, lequel mis en contact avec d'autres éléments n'en conserve pas moins sa vertu. L'eau, par exemple, lorsqu'elle est soumise à l'action du feu, prend la chaleur du feu; elle nous brûle de la même manière que le feu; et malgré la pesanteur naturelle qui l'attire en bas, l'ébullition la soulève et lui communique la légèreté du feu. Ainsi la chair reste toujours ce qu'elle est, et répudiant les lois de l'esprit elle ne cesse de se porter vers les choses qui lui sont analogues et sympathiques, c'est-à-dire vers les choses charnelles. L'opposition de la chair à l'esprit, des hommes charnels aux hommes spirituels, s'est révélée dès l'origine du monde dans la haine homicide d'un frère contre son frère. Le combat que se livraient Jacob et Esaü dans le sein de leur mère en est aussi une figure; ce qui fait dire à saint Augustin: « De même que les deux enfants s'entrechoquaient dans le sein de Rébecca, ainsi, dans l'Eglise, les deux peuples se font une guerre continuelle. L'ambition des justes est que les pécheurs se convertissent; celle des pécheurs est que les justes disparaissent. »

Troisième conclusion: Les bons ne doivent pas s'inquiéter des attaques des méchants. Sénèque a dit avec vérité: « Ce que désapprouvent les méchants doit être présumé juste et bon. » Mais nous avons un témoignage bien plus décisif dans ce que le Sauveur dit de ses disciples: « Je leur ai donné votre parole, et le monde les a eus en haine. » *Ego dedi eis sermonem tuum, et mundus eos odio habuit.* Joann. xvii, 14. Il montre par là que la haine du monde et des méchants est une preuve de la divinité de son Evangile. Ailleurs, il en donne la raison en ces termes: « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. » *Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret: quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus.* Joann. xv, 19. C'est là une vérité si évidente, qu'on la trouve clairement exprimée dans les Apophthegmes des hommes illustres. On y lit qu'un prince, éminent par ses vertus, ayant été

loué en public par un homme mal famé, il se tourna vers ceux qui l'accompagnaient, et les pria de lui dire ce qu'il avait pu faire de mal, pour être loué par un tel homme : tant il était convaincu que les méchants ne peuvent pas approuver autre chose que ce qu'ils font eux-mêmes, c'est-à-dire le mal. Voulez-vous une autre explication de cette mauvaise disposition des méchants à l'égard des justes, je vous dirai avec saint Jérôme que « c'est une satisfaction pour les méchants de poursuivre les justes, parce qu'ils s'imaginent que plus est grand le nombre de ceux qui font le mal, plus excusable est le mal lui-même; et leur considération gagnerait beaucoup, selon eux, à ce qu'il n'y eût pas dans la cité un seul homme dont la vertu fit ressortir leurs vices. Aussi lorsqu'il arrive qu'un homme de bien, par suite de la fragilité humaine, tombe dans quelque faute, vous voyez les méchants se réjouir et triompher de ce scandale, le répandre et le prôner de tous côtés : heureux s'ils parvenaient à faire croire que tous ceux que leurs œuvres font paraître religieux, ne sont que des imposteurs et des hypocrites ! Pour comprendre tout ce qu'une pareille conduite a de contraire à la charité chrétienne, il suffit de rappeler la belle parole de Constantin-le-Grand : Si je voyais un prêtre de Jésus-Christ tomber dans quelque faute, je le couvrirais de mon manteau pour que nul autre ne le vît. »

Quatrième conclusion : L'Évangile de Jésus-Christ, lorsqu'il commença d'être connu, devait rencontrer de la part du monde une formidable opposition. C'est en effet ce qui est arrivé, comme nous l'apprennent les annales de l'Église naissante. Contre cette sainte religion, on vit se coaliser toutes les forces qui existaient dans l'univers; et il n'y a pas d'exemple, depuis le commencement du monde, que quoi que ce soit ait été attaqué et combattu avec autant d'acharnement. Contre elle, les Néron, les Dèce, les Dioclétien, les Valérien, les Maxence, les Maximin, et les autres rois de la terre, déchaînèrent toutes les haines, toutes les persécutions. Contre elle, les Arius, les Sabellius, les Nestorius, les Manès, les Donat, les Pélage, les Luther surtout, et la tourbe abominable des autres hérétiques, ont mis en œuvre non-seulement la puissance des armes et celle de l'autorité, mais toutes les

ressources de la dialectique et de l'éloquence. Contre elle, les philosophes, que Tertullien appelle les patriarches des hérétiques, se sont armés des arguments les plus spécieux de la sagesse humaine. Contre elle aussi, de nos jours même, s'élèvent sinon en paroles, du moins par leurs actions, ceux qui, faisant profession de la foi, prennent pour règle de leur vie les lois d'Epicure plutôt que celles de Jésus-Christ, et trahissent dans leur vie la cause qu'ils préconisent de bouche. Contre elle enfin, le grand dragon « roux, » c'est-à-dire couvert du sang des martyrs, *Apocal. XII, 3*, ayant à ses ordres les puissances de l'enfer, les suppôts du monde, les passions de notre propre chair, excite et fomenté une guerre continuelle. Faut-il s'étonner, du reste, que tous ceux dont nous venons de parler, enrôlés sous la bannière de la chair et habitués à combattre pour elle, aient fait une guerre acharnée à Celui qui, conçu du Saint-Esprit, était tout spirituel, à Celui qui, venant annoncer la loi de l'esprit à l'homme charnel, poursuivait sans cesse la chair, ses convoitises et ses excès, et ne prétendait à rien moins qu'à ruiner son empire dans ce monde? Le saint vieillard Siméon vit en esprit ce grand combat, lorsque tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu, il prophétisa que « cet enfant serait un but à la contradiction, » c'est-à-dire que le monde dirigerait contre lui tous les traits de sa fureur. Le Prophète royal frappé d'étonnement à la vue de ces luttes terribles, s'écrie au début de ses saints cantiques : « Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et les peuples ont-ils formé de vains projets? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont rassemblés contre le Seigneur, et contre son Christ. Rompons, ont-ils dit, leurs liens, et rejetons loin de nous leur joug. » *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum, et adversus Christum ejus. Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* Ps. II, 1, 2, 3. Les rois et les princes dont parle le Psalmiste donnaient le nom de « joug » aux lois et aux prescriptions de l'oint du Seigneur; et à leur exemple les méchants appellent de ce nom les saintes règles de la vraie liberté et de la justice. Les

méchants désignent volontiers la vertu sous une dénomination injurieuse et flétrissante, afin de se donner le change à eux-mêmes et de le donner à tous ceux qui sont assez ineptes et assez bornés pour s'éloigner des choses les meilleures, uniquement cause du nom qu'on leur attribue.

Quelqu'un me demandera peut-être pourquoi je me suis si longuement étendu sur ce sujet? J'ai voulu, mes frères, vous faire mieux comprendre la raison pour laquelle notre divin Sauveur a enduré tant de persécutions, tant de combats, tant de trahisons, tant d'outrages. C'est lui qui le premier a prêché l'Évangile; lui qui le premier a apporté dans le monde la doctrine de la prééminence de l'esprit sur la chair; lui qui a consacré toutes les forces de sa vie à élever la chair jusqu'à l'esprit, c'est-à-dire à transformer les hommes charnels en hommes spirituels, à en faire des anges; lui qui le premier dans le nouveau Testament a déclaré la guerre aux pompes et aux vanités du monde, aux convoitises et aux séductions de la chair; lui qui a proclamé bienheureux les humbles de cœur, les pauvres en esprit, ceux qui pleurent, ceux qui combattent, ceux qui souffrent persécution pour la justice; lui qui a enseigné le devoir de porter sa croix, de mortifier sa chair; lui qui a tout fait pour inspirer le mépris des choses terrestres, et l'amour des choses célestes et invisibles; lui, enfin, qui a fait pénétrer ces maximes dans les esprits, tantôt par de sublimes enseignements, tantôt par d'héroïques exemples de vertu. Or, s'adressant à des hommes charnels, à des hommes « qui font leur Dieu de leur ventre, » *Eph.* III, 19, ou bien de leur argent, à des hommes qui mettent leur bonheur dans les jouissances honteuses que procurent les sens, ce divin Maître pouvait-il recueillir autre chose que la haine, la colère, l'injure et la persécution la plus violente? Qu'attendre d'un fou furieux, sinon qu'il maltraite son charitable médecin? Qu'attendre de la chair, sinon qu'elle s'insurge contre l'esprit qui vient l'attaquer? Le Sauveur nous a révélé lui-même en termes exprès le secret de cette grande lutte, lorsqu'il a dit à quelques-uns d'entre les Juifs: « Le monde ne saurait vous haïr; mais il me hait, parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises. » *Non*

potest mundus odisse vos : me autem odit, quia ego testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt. Joann. VII, 7. Le témoignage qu'il rendait du monde n'émanait pas seulement de sa doctrine, mais aussi de sa vie, exempte de la moindre tache, et c'est ce qui a suscité contre lui une haine implacable.

1.

Nous avons vu dans l'évangile de dimanche dernier que les Juifs ne se bornèrent pas à injurier grossièrement le Sauveur, mais qu'ils prirent des pierres pour le lapider. Ce n'est pas une fois seulement qu'ils se portèrent à ces excès ; l'évangile de ce jour nous montre qu'ils ont de nouveau recours aux mêmes armes. Ils graduent ainsi les outrages jusqu'à ce qu'ils en viennent à lui infliger le dernier de tous, le supplice de la croix ; car jamais la perversité des méchants ne s'arrête au premier degré du mal.

« On faisait à Jérusalem, dit l'Évangéliste, la fête de la Dédicace, et c'était l'hiver. » Instituée par Judas Machabée en mémoire de la purification du temple profané par Antiochus Epiphane, cette fête durait huit jours. I *Mach.*, iv, 60. « Et c'était l'hiver, » car la fête se célébrait dans le mois de Casleu qui correspond à notre mois de novembre, époque à laquelle le froid commence à se faire sentir. Ce n'est pas sans dessein, je pense, que le saint Évangéliste ajoute que « c'était l'hiver. » Il fait allusion à la froide malice des Juifs, dont le prophète Jérémie a dit que « comme une citerne rend froide l'eau qu'elle reçoit, ainsi font-ils de sang-froid les actions les plus criminelles. » *Sicut frigidam fecit cisterna aquam, sic frigidam fecit malitiam suam.* Hierem. vi, 7. Ce qui signifie que le feu de la charité est complètement éteint en eux, et qu'ils sont uniquement dévorés de l'amour désordonné d'eux-mêmes. Car l'amour de soi est tellement opposé à l'amour de Dieu, que plus le premier est ardent, plus le second se refroidit. On peut entendre d'une autre manière encore ces paroles du prophète Jérémie, que les Juifs « font de sang-froid les actions les plus criminelles, pareils à la citerne qui

rend froide l'eau qu'elle reçoit. » L'eau est froide de sa nature ; mais quand elle séjourne longtemps dans une citerne, elle devient plus froide encore. C'est la figure de ces hommes méchants et pervers, dont l'habitude de vivre dans l'état de péché accroît tous les jours la malice.

On peut donc distinguer deux sortes de pécheurs. Les uns font le mal, mais non sans quelque honte et quelque remords ; ils n'oublient pas qu'ils ont un juge au ciel, et qu'un jour ils lui rendront compte de leurs actions : ces pécheurs reviennent plus facilement à résipiscence, et sont susceptibles d'une guérison plus prompte. Les autres ont contracté l'habitude du mal ; endurcis et aveugles, ils ne s'arrêtent à aucune pensée capable de les ramener à de meilleurs sentiments ; c'est de ceux-là que le Prophète a dit : « Dieu n'est point devant ses yeux ; ses voies sont souillées en tout temps. » *Non est Deus in conspectu ejus ; inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore.* Ps. ix, 26. Aristote les appelle inguérissables, parce qu'à peine, au prix des plus grands soins, pourraient-ils être guéris. Ils ressemblent enfin à « la citerne qui rend plus froides les eaux qui l'étaient déjà, » parce que le mépris qu'ils font de Dieu, et la facilité avec laquelle ils l'offensent, ajoutent encore à la malice du péché. Le mépris de Dieu constituant surtout cette malice, il s'ensuit que plus le pécheur a de mépris pour Dieu, plus est grande la malice du péché. D'où l'on peut déduire aussi la fausseté de l'opinion des stoïciens et de quelques autres philosophes, qui disent que toutes les fautes sont égales, parce que toutes nous éloignent de la même manière du bien, et que le péché étant la mort de l'âme, il n'y a pas de degré dans la mort. On ne peut pas raisonner ainsi au sujet de la mort spirituelle. Le péché est un acte d'opposition à la loi de Dieu, par lequel l'homme, cédant à l'amour des choses terrestres, s'éloigne du souverain bien dont il est appelé à jouir. Or, comme il y a des péchés qui nous éloignent davantage de Dieu, en nous attachant plus vivement aux choses charnelles, il en est par là même qui sont plus graves, tandis que d'autres le sont moins. Nous sommes entrés dans ces détails pour vous faire comprendre ce que signifie la circonstance de « l'hiver, » mentionnée par

l'Évangéliste, et en quoi consiste la « froide » malice des méchants.

En ce temps-là donc, « les Juifs l'entourèrent et lui dirent : Jusques à quand tenez-vous notre esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. » Ils ne lui faisaient pas cette question pour s'éclairer eux-mêmes, mais pour pouvoir le calomnier plus tard, c'est-à-dire l'accuser auprès du gouverneur romain d'avoir aspiré à la royauté. C'est, en effet, ce qui arriva; et ils inspirèrent aisément à Pilate une jalousie inquiète, en alléguant que Jésus s'était arrogé le titre de roi, attentat des plus graves aux droits et à l'autorité de César. Ils voulaient lui arracher en présence de tout le peuple l'aveu de sa royauté, pour le livrer sur-le-champ au gouverneur. Mais la malice la plus astucieuse n'est pas capable de surprendre la Sagesse suprême; et le Seigneur combina sa réponse de telle sorte que, sans dissimuler ce qu'il était, il ne donna aucune prise à la calomnie.

« Il leur répondit : Je vous parle, et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. » C'est-à-dire, si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres; car ces œuvres surpassent les forces et la puissance de toutes les créatures; par là même elles sont des œuvres divines, en sorte que Dieu est le garant de la vérité que j'annonce. Il importe de remarquer que dans l'Évangile, le Sauveur n'a jamais fait mention de sa doctrine et de ses œuvres, sans nommer son Père comme en étant l'auteur. Parmi les évangélistes, saint Jean surtout attribue fréquemment au Sauveur ce langage. Ecoutez ce que dit le Seigneur, en saint Jean : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. » *Joann.* vii, 16. Et ailleurs, parlant au Père : « Je leur ai donné les paroles que vous m'avez données. » *Id.* xvii, 8. Et encore : « Les œuvres que le Père m'a donné à faire, ces œuvres que je fais, rendent témoignage de moi, que c'est le Père qui m'a envoyé. » *Id.* v, 37. Et dans l'évangile de ce jour : « J'ai fait devant vous beaucoup d'œuvres bonnes par la vertu de mon Père..... » *Id.* x, 32. Apprenons par là, mes frères, que tout ce que nous pensons ou disons de bien, que toutes les œuvres de piété que nous mé-

ditons ou que nous accomplissons, pieux gémissements, bons propos, saints désirs, élans d'amour, consolations spirituelles, crainte salutaire de l'enfer, zèle de notre salut éternel, tentations vaincues, tout, sans exception, descend sur nous du ciel comme une douce et salutaire rosée. Nous devons donc ne rien attribuer aux seules forces humaines, mais tout rapporter à Dieu, et nous écrier avec le Prophète : « Je vous rendrai gloire de ce que j'ai fait de bien, parce que vous êtes le Dieu qui me protégez. » *Virtutem meam tibi cantabo, quia Deus susceptor meus es* ; c'est la version de saint Jérôme d'après l'hébreu, au lieu de ce que porte la Vulgate : « Je chanterai votre gloire, ô mon défenseur ! » *Adjutor meus, tibi psallam*. Ps. LVIII, 21. Dans ce saint cantique, comme dans tous les autres, le saint roi ne manque pas d'attribuer à Dieu la gloire de toutes les bonnes œuvres. Le Sauveur ne fait pas autre chose, quand il dit : « Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. »

« Mais vous ne croyez point, ajoute le Sauveur, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. » Si les Juifs n'étaient pas du nombre des brebis du Sauveur, ils étaient donc du nombre des boucs du démon. Le démon, étant le prince des ténèbres, répand des ténèbres dans l'âme de ceux qu'il tient sous son joug. Le péché est comme un nuage épais qui s'interpose entre le soleil de justice et notre âme, et lui en dérobe la lumière. Plus sont nombreux les péchés dont l'homme se rend coupable, plus ce nuage est dense et noir, jusqu'à ce qu'il devienne semblable aux ténèbres de l'Égypte qui étaient palpables. Il s'ensuit que ceux qui sont enveloppés de ces ténèbres ne voient pas clair en plein midi ; c'est-à-dire que ni la lumière des miracles qu'ils voient, ni les fléaux épouvantables qui châtient leurs crimes, ne les peuvent tirer de l'aveuglement fatal dont ils sont frappés. Nous en avons un exemple dans l'obstination et l'aveuglement des Egyptiens, dont il est dit au livre de la Sagesse : « Lorsqu'ils avaient encore les larmes aux yeux, et qu'ils pleuraient aux tombeaux de leurs enfants morts, ils prirent tout d'un coup follement une autre pensée, et ils se mirent à poursuivre comme des fugitifs ceux qu'ils avaient renvoyés en hâte, en les priant de se retirer. Ils

étaient conduits à cette fin par une nécessité dont ils étaient dignes, et ils perdaient le souvenir de ce qui venait de leur arriver, afin que la mesure de leur punition fût remplie par ce qui manquait encore à leur supplice, » *Sap. xix, 3, 4*, c'est-à-dire, afin qu'après tous les châtimens qu'ils venaient d'endurer, ils eussent à subir celui-là même qu'ils avaient décrété contre les enfants des Hébreux ; et que, comme ils précipitèrent dans les flots du Nil ces enfants innocents, ils périssent à leur tour dans les flots de la mer. Pour leur infliger un châtimement si bien mérité, la justice de Dieu permit qu'enveloppés de ténèbres épaisses, ils n'ouvrissent pas les yeux à l'éclatante lumière de la vérité, malgré les œuvres merveilleuses dont ils étaient les témoins, et quoique le but de ces œuvres ne fût pas seulement de les étonner par leur grandeur, mais de les avertir en les châtiant. Vous voyez, mes frères, jusqu'où peut aller l'aveuglement et l'insensibilité d'une âme endurcie.

Si vous me demandez quels sont les péchés qui attirent plus particulièrement sur les pécheurs cette peine terrible de l'aveuglement et de l'endurcissement, je vous répondrai que ce sont les péchés de scandale, c'est-à-dire, les péchés qui contribuent à la perte des autres, à la mort spirituelle des âmes. Si « ceux qui en auront instruit plusieurs dans la voie de la justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité, » *Dan. xii, 3*, n'est-il pas d'une rigoureuse justice que ceux qui, par leurs conseils, leurs suggestions, leurs exemples, et par d'autres moyens pervers, ont précipité les autres dans l'enfer, soient condamnés à leur tour à subir le même supplice, et, qu'à moins qu'ils n'aient réparé leurs crimes par la pénitence, ils perdent leur âme, après qu'ils ont perdu l'âme de leurs frères ? Qu'ils prennent donc garde, ces hommes pervers qui tendent des embûches à la pudicité, qui, par des présents ou par des promesses, essaient de corrompre le cœur des jeunes filles, ou qui, pour les séduire, n'ont pas honte d'avoir recours à de perfides entremetteurs. Quelle réparation pourraient-ils jamais offrir pour les âmes dont ils auront causé la perte ? Qu'ils prennent garde, ces lâches adulateurs qui par de basses flatteries font perdre tout bon sens à de malheureux

mortels, excitent en eux l'orgueil, l'arrogance, le mépris des autres, et sont la cause que, présomptueux et pleins d'eux-mêmes, ils n'écoutent plus aucun bon conseil. Qu'ils prennent garde aussi, ces pères de famille qui n'ouvrent pas la bouche sans proférer un blasphème, et qui transmettent ainsi à leurs enfants l'héritage de cette funeste habitude. Qu'ils prennent garde, ces maîtres de maison, qui le jour et la nuit ont des cartes à la main, et par ce funeste exemple inspirent à leurs domestiques la passion du jeu. Qu'ils prennent garde enfin, ceux qui rapportent imprudemment des médisances secrètes et sèment des dissensions entre les frères; « c'est la septième chose, est-il dit dans les Proverbes, que Dieu déteste. » *Et septimum detestatur anima ejus..... eum qui seminat inter fratres discordias.* Prov. vi, 16, 19. Tous ces pécheurs dont nous venons de parler méritent d'être appelés meurtriers des âmes, car ils ont été l'occasion des péchés qui les ont conduites à la mort éternelle.

On peut affirmer que ce crime qu'on appelle le scandale, est le plus grand de tous les crimes; les autres, en effet, ne nuisent qu'à ceux qui les commettent, tandis que celui-ci cause la ruine d'un grand nombre d'âmes. Le scandale ressemble aux armes à feu qui, par la vertu puissante de la poudre, lancent à la fois des milliers de projectiles, lesquels renversent et tuent ceux qu'ils atteignent. Car l'ennemi du genre humain a ses inventions redoutables et ses engins meurtriers dont il se sert pour tuer les âmes. L'exemple des enfants d'Héli peut aussi nous faire comprendre la gravité du scandale. L'Écriture parle de leur crime en ces termes : « Le péché des enfants d'Héli était très-grand devant le Seigneur, parce qu'ils détournaient les hommes du sacrifice du Seigneur. » *Erat ergo peccatum puerorum grande nimis coram Domino, quia retrahebant homines a sacrificio Domini.* I Reg. ii, 17. Ces paroles, mes frères, ne devraient-elles pas glacer d'effroi les pécheurs qui portent leurs semblables à offenser Dieu? N'ont-ils pas tout lieu de craindre d'avoir un jour pour associés dans le châtement, ceux qu'ils ont rendus leurs complices dans le péché? Les uns et les autres. ceux qui ont cédé à de mauvais conseils, et ceux qui les ont donnés, porteront la peine de leur

péché; mais qu'il sera bien plus terrible, le châtement de ceux qui auront été pour les autres une pierre d'achoppement! Ce crime inspire une telle horreur au divin Maître, qu'il élève la voix pour le maudire : « Malheur au monde, dit-il, à cause de ses scandales! car il est nécessaire qu'il arrive des scandales; mais malheur à celui par qui le scandale arrive! » *Væ mundo a scandalis. Necessè est enim ut veniant scandala : verumtamen vœ homini illi per quem scandalum venit.* Matth. XVIII, 7.

D'après ce que nous venons de dire, il est aisé de comprendre le sens de ces paroles du Sauveur : « Pour vous, vous ne croyez point, parce que vous n'êtes point de mes brebis. » C'est comme s'il disait : Vos crimes, qui vous tiennent éloignés du troupeau de mes brebis, empêchent les rayons de la lumière divine d'arriver jusqu'à vous; et les signes et les miracles opérés chaque jour ne vous émeuvent pas. Vous demeurez dans les ténèbres, sans pouvoir contempler la splendeur de ma doctrine et de mes œuvres. Il faudra bien, enfin, subir la peine de vos crimes et de votre infidélité!

II.

Le Sauveur ayant expliqué l'infidélité des Juifs par la raison « qu'ils ne sont pas du nombre de ses brebis, » se met à décrire les mœurs et les habitudes des brebis de son troupeau. Il s'exprime ainsi : « Mes brebis entendent ma voix; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle. » Les brebis de Jésus-Christ s'attachent donc principalement à deux choses, savoir, à l'écouter et à le suivre. Elles l'écoutent, non pas seulement de l'oreille du corps, mais bien plus de l'oreille du cœur, réalisant ces prophétiques paroles : « J'ai caché vos paroles au fond de mon cœur, afin que je ne pèche point devant vous. » *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi.* Ps. CXVIII, 11. Car elles savent qu'on ne sera pas justifié pour avoir seulement écouté la parole de Dieu, mais pour l'avoir mise en pratique. *Jacob.* I, 22. Et comme les préceptes conduisent lentement au but, tandis que les exemples y mènent très-vite, le Sauveur, non content d'instruire les hommes par ses paroles, s'efforce de les

entraîner par ses œuvres, et il ne leur impose aucun sacrifice qu'il n'ait lui-même embrassé le premier. Parlant ailleurs de ses brebis, et de lui-même, leur pasteur, il dit : « Lorsque le bon pasteur mène ses brebis, il marche devant elles, et les brebis le suivent. » *Et cum proprias oves emiserit, ante eas vadit, et oves illum sequuntur.* Joann. x, 4. Les brebis, le voyant marcher en avant, n'ont pas la moindre crainte, et le suivent avec empressement partout où il les mène. Elles sont bien assurées de ne courir aucun risque en suivant la voie où il les précède. Si donc il marche à leur tête dans le chemin de l'humilité, de la douceur, de la patience, de l'obéissance, de la pauvreté et de toutes les vertus, elles s'engagent résolument à sa suite dans cette voie, sachant qu'il est écrit : « C'est une grande gloire que de suivre le Seigneur ; car c'est lui qui donne des jours sans fin. » *Gloria magna est, sequi Dominum : longitudo enim dierum assumetur ab eo.* Eccli. xxiii, 38. Quelle est donc admirable, mes frères, la charité et la sollicitude de ce bien-aimé Sauveur, qui daigne nous exciter et nous entraîner au bien par l'aiguillon puissant de ses exemples ! Il arrive quelquefois que lorsqu'un malade refuse de prendre un breuvage amer, mais nécessaire, et que tous les moyens de vaincre sa résistance ont été vainement tentés, l'habile et charitable médecin qui le soigne, prend le parti, pour triompher de cette fatale répugnance, de goûter le premier le breuvage, comptant bien que le malade se décidera à faire par nécessité ce que lui-même n'aura pas hésité à faire par pure charité. Le céleste médecin nous a traités avec la même tendresse. Persuadé que ni les menaces, ni les promesses ne pourraient nous décider à obéir aux salutaires prescriptions de la loi divine, lui-même a daigné s'y soumettre, sans y être obligé, et par pure charité pour les hommes, afin que ceux qui ne seraient pas déterminés au bien par le désir de leur salut, y fussent entraînés par l'impulsion de sa charité infinie. Qu'en est-il résulté, mes frères ? c'est que les hommes électrisés par le bienfait d'un tel amour, se sont précipités avec une indicible joie, non-seulement dans la voie des commandements divins, mais au-devant des glaives, des croix, des chaînes, des roues, et de toutes les tor-

tures. Saint Jean Chrysostome a dit à ce sujet, qu'en nous donnant, dans son infinie miséricorde, de tels exemples, le Sauveur a complètement changé le caractère des sacrifices qu'impose la pratique de la vertu; ces sacrifices jusque-là si effrayants pour la nature, n'en ont plus maintenant que le nom; car il leur a enlevé tout ce qu'ils contenaient d'amertume. L'amour qui s'allume au feu sacré de son amour change en un doux attrait les répugnances les plus vives. Par la vertu de l'amour, ce qui était pénible, ce qui paraissait impossible même, devient agréable et facile. Ne serait-ce pas une preuve que votre amour est bien faible, si vous ne trouviez que déplaisir dans les choses qui plaisent à celui que vous aimez?

Nous avons exposé jusqu'ici les devoirs et les fonctions des brebis de Jésus-Christ; ce divin Maître nous parle ensuite de la récompense qui leur est promise : « Je leur donne la vie éternelle, dit-il, et elles ne périront pas à jamais; et nul ne les ravira d'entre mes mains¹. » Et il donne aussitôt la raison de cette ferme espérance : « Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses, et nul ne saurait le ravir de la main de mon Père. » Si personne ne peut ravir les brebis de la main du Père, personne non plus ne les ravira d'entre les miennes, puisque « mon Père et moi, nous sommes un. » — Mais quelques mots, en passant, ne suffiraient pas pour traiter de l'incomparable récompense, de l'éternelle félicité que Jésus-Christ réserve à ses brebis; et je me propose de vous en parler dans le prochain sermon. Voyons maintenant la fin de notre évangile.

Les Juifs ayant entendu ces paroles entrèrent en fureur, pareils à des chiens enragés, et « prirent des pierres pour le lapider. Et Jésus leur dit : J'ai fait devant vous beaucoup d'œuvres bonnes par la vertu de mon Père : pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous? » La plainte du Sauveur est bien juste. Que pouvaient-ils faire de plus indigne, de plus abominable, de plus

¹ Le latin porte « d'entre les mains de mon Père. » Cette substitution du second membre de phrase du verset 29 au second membre du verset 28 est évidemment fautive. L'argumentation de l'auteur exige la reproduction intégrale et exacte de l'un et de l'autre verset.

monstrueux que de lapider celui qui avait multiplié les bienfaits, les miracles, les exemples des plus héroïques vertus, les enseignements les plus salutaires, pour les amener dans la voie du salut? Quelqu'un a-t-il jamais porté l'inhumanité, la barbarie, jusqu'à lapider son bienfaiteur, supplice affreux dont on punissait les impies dans l'ancienne loi?

Mais laissons-là les Juifs que leur malice a poussés à commettre un si grand crime. Nous avons à déplorer quelque chose de plus affreux, de plus révoltant : c'est que des chrétiens, en possession des lumières de la foi, lapident, eux aussi, tous les jours le Seigneur. Car ils lapident le Seigneur, ceux qui outragent leurs frères, c'est-à-dire les membres de Jésus-Christ; la parole de l'Apôtre est formelle : « Si vous péchez de la sorte contre vos frères, et si vous blessez leur conscience qui est faible, vous péchez contre Jésus-Christ. » *Sic autem peccantes in fratres, et percutientes conscientiam eorum infirmam, in Christum peccatis.* I Cor. VIII, 12. Ils lapident le Seigneur, ceux qui se servent des bienfaits, dont Dieu les comble, pour le combattre, et qui trouvent un aliment à leur orgueil et à leur insolence dans les dons précieux qui devraient exciter en eux les sentiments de la reconnaissance et de l'amour. Ils lapident aussi le Seigneur, ceux qui profanent continuellement son saint nom par des jurements; ceux qui, dans des accès de fureur et de folie, lancent contre lui des paroles de blasphème; ceux enfin qui, méconnaissant à la fois la miséricorde, la justice et la providence, voudraient voir finir la vie qu'ils tiennent de sa bonté : ce crime affreux du blasphème, du désespoir ne se rencontre pas seulement parmi les hommes; beaucoup de femmes aussi s'en rendent coupables, lorsqu'elles sont éprouvées par l'adversité. On les entend alors se plaindre amèrement à Dieu, discuter avec lui et lui demander compte de ce qu'il les abandonne, ou de ce qu'il permet qu'elles soient plus malheureuses que les autres. Saint Jean Chrysostome s'élève avec force contre un si grand forfait : « Il est écrit, dit-il, dans la loi ancienne : Celui qui aura maudit son père, ou sa mère, sera puni de mort. *Qui maledixerit patri suo, vel matri, morte moriatur.* Exod. XXI, 17. Voilà ce que dit l'ancien Testament qui ne nous

a nourris que de « lait, » I *Cor.* III, 2, qui n'a été que « notre pédagogue, » *Gal.* III, 24, qui dans ses lois ne s'adressait qu'à un peuple enfant, et qui contenait seulement « la figure » I *Cor.* X, 6, et « l'ombre des biens à venir. » *Hebr.* X, 1. Que penser maintenant de ceux qui, vivant sous la loi de grâce et de vérité, maudissent non pas leur père et leur mère, mais le créateur et le souverain Seigneur de toutes choses? Quel châtiment terrible leur est réservé! A peine les malédictions, l'étang de feu, le ver rongeur, les ténèbres extérieures, les chaînes éternelles, les pleurs et les grincements de dents sont-ils des châtiments proportionnés à la grandeur de leurs crimes. Tous les supplices d'ici-bas, présents et futurs, ne suffiraient pas pour punir une âme si profondément pervertie et si coupable. » Ainsi parle saint Jean Chrysostome. Le Sauveur pouvait donc à bon droit adresser aux Juifs cette question : « J'ai fait devant vous beaucoup d'œuvres bonnes par la vertu de mon Père; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous? » C'est-à-dire : « Je vous ai créés à mon image, je vous ai rachetés au prix d'innombrables tourments endurés pour vous, je suis l'auteur de tous les biens dont vous abusez pour attenter à ma gloire; cette bouche, cette langue dont vous vous servez pour m'outrager, ces membres au moyen desquels vous me faites la guerre, c'est moi qui vous les ai donnés, c'est moi qui vous les conserve : pour lequel de ces bienfaits voulez-vous me lapider? A une sommation si bien justifiée, qui donc aurait un mot à répondre? Qui ne se sentirait monter la rougeur au front? Qui ne confesserait que de tels crimes sont dignes des plus grands châtiments? Ah! qu'elle fut bien plus sensée et plus sage la conduite du saint martyr Polycarpe. Traîné devant l'estrade du proconsul, et interpellé en ces termes par ce juge perfide : « Jure par la fortune de César, et dis des injures au Christ, et je te renvoie absous; » il répondit avec une sainte hardiesse : « Voilà quatre-vingt-six ans que je sers le Christ; il ne m'a jamais fait de mal; il m'a au contraire comblé de biens : comment pourrais-je dire du mal de mon Roi bien-aimé, de celui à qui je dois la vie? »

Efforçons-nous, mes frères, de donner à l'auteur de notre vie,

de notre salut et de notre félicité, de pareils témoignages d'invincible fidélité et de tendre amour ; afin que notre reconnaissance et nos continuelles actions de grâces pour tous les bienfaits reçus nous rendent dignes de recevoir le bienfait suprême du bonheur futur et de l'éternelle gloire, des mains de Celui qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE MERCREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION.

MOEURS DES BREBIS DU CHRIST. RÉCOMPENSE QUI LEUR EST PROMISE
DANS CETTE VIE ET DANS L'AUTRE.

Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me, et ego vitam æternam do eis.

Mes brebis entendent ma voix ; je les connais et elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle. *Joann. x, 27, 28.*

Entre les évangélistes, mes frères, celui qui a décrit avec le plus de détails le mystère de la Passion, dont l'Eglise fait mémoire en ce temps, c'est saint Jean, le disciple chéri du Sauveur. Non content de raconter, comme les autres, l'agonie et la mort du divin Maître, il rapporte beaucoup d'attaques antérieures des Pharisiens, qui furent comme un acheminement au supplice de la croix. Il paraît l'avoir fait surtout pour deux raisons. D'abord pour montrer combien nous sommes tous redevables à notre Rédempteur qui endura pour nous, non-seulement les tourments de la passion et de la croix, mais des persécutions de tout genre, des accusations, des privations, des embûches, des calomnies, des faux témoignages, des injures, d'immenses fatigues, et tout cela pendant longtemps ; ce que nous ne pouvons considérer pieusement et avec soin sans l'aimer avec d'autant plus d'ardeur qu'il a plus souffert à cause de nous. et sans attacher à notre

salut d'autant plus de prix que le Fils de Dieu l'a payé plus cher. En second lieu, l'Évangéliste a voulu montrer par l'exemple des Pharisiens la dépravation de la nature humaine depuis le péché originel, sa faiblesse et son impuissance par rapport aux œuvres de piété, faiblesse telle que, sans le secours divin, il n'est ni paroles, ni miracles, ni arguments, ni témoignages si clairs de la vérité qui puissent ou la tirer de l'erreur, ou l'amener au chemin du salut. Qui a jamais fait de plus grands miracles que notre Seigneur? Qui a confirmé par de plus fortes preuves la vérité qu'il enseignait? Qui a mis devant tous les yeux de plus beaux exemples de vertu? Tout cela cependant a été incapable de vaincre l'endurcissement de ce peuple, dès qu'en punition de sa malice il a été privé du secours divin. Ainsi un tableau saisissant de la malice et de la faiblesse de l'homme nous est là montré, afin que ni une prudence consommée, ni la noblesse et l'éclat de la naissance, ni de fortes études, ni une éducation soignée, ni une profession sublime ne nous fassent oublier que le principal appui du salut est dans la miséricorde et la grâce de Dieu. « Que nul homme, dit l'Apôtre, ne se glorifie devant Dieu....., mais que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » *I Cor. I, 29, 31.* Cela posé, arrivons à l'explication de l'évangile de ce jour.

« On faisait à Jérusalem, dit saint Jean, la fête de la Dédicace, et c'était l'hiver. Et Jésus se promenait dans le temple dans la galerie de Salomon. Les Juifs s'assemblèrent donc autour de lui, et lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement. » On voit facilement par là que c'était la haine et non le désir de croire, qui inspirait leur question. Car les miracles ayant beaucoup plus de force que les paroles pour obtenir la foi, comment ceux qui étaient restés incrédules malgré tant de miracles du Sauveur, eussent-ils cru à une simple affirmation de lui? Aussi il leur répondit en ces termes avec beaucoup d'à-propos : « Je vous parle et vous ne me croyez pas; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi; mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. » Les brebis du Sauveur ont pour caractère la candeur et la docilité, tandis que les Pharisiens

étaient aveuglés par l'ambition, emportés par la haine, rongés par l'envie, pleins d'avarice et de désirs terrestres, et complètement étrangers à la mansuétude et à la simplicité des brebis. Ces passions étaient comme un nuage noir qui les aveuglait, et les empêchait de voir la lumière de la vérité. Nous en avons pour garant saint Augustin, qui parle ainsi de l'époque où il était encore plongé dans les ténèbres : « Mon orgueil me tenait éloigné de vous, et l'enflure de mon visage me fermait les yeux. » Voilà pourquoi le Sauveur disait aux Pharisiens : « Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? » *Joann. v, 44*. Telle était, mes frères, la principale cause de l'incrédulité des Juifs. C'est pourquoi nous devons toujours prier Dieu qu'il ne nous laisse pas tomber dans ce gouffre de l'orgueil et de l'ambition, où l'on ne tombe jamais sans s'aveugler et s'endurcir.

Le meilleur moyen de connaître deux objets contraires est de les comparer entre eux. Aussi notre Seigneur, après avoir exposé la malice de ceux qui ne font point partie de son troupeau, indique en ces termes les mœurs et le caractère de ses brebis : « Mes brebis entendent ma voix ; je les connais et elles me suivent ; et je leur donne la vie éternelle. » N'allons pas plus loin, mes frères ; arrêtons-nous ici ; nous trouverons dans ce peu de mots une philosophie admirable, une sagesse céleste, et le véritable repos de l'âme. Tout ce qui est disséminé ailleurs dans les saintes Lettres, est concentré en ces quelques mots. Car toutes les Ecritures nous enseignent surtout deux choses : d'abord, ce que nous devons faire pour obéir à la volonté divine, et ensuite quelle récompense Dieu accorde à ceux qui lui obéissent. Or, notre Seigneur embrasse et résume tout cela dans les paroles que nous venons de citer. Il demande deux choses à ses brebis, et pour leur rendre la pareille, il leur en promet deux autres. C'est ce que nous allons vous montrer.

I.

Le Sauveur exige de ses brebis qu'elles entendent sa voix. En effet, tous les hommes ne l'entendent pas. Le mot *entendre* contient ici beaucoup de choses. Il faut d'abord écouter avec un respect et un culte qui soient en rapport avec la majesté de celui qui parle. Ainsi faisaient ceux dont l'Apôtre dit : « Ayant entendu la parole de Dieu que nous vous prêchions, vous l'avez reçue non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle l'est véritablement, la parole de Dieu, qui agit en vous qui êtes fidèles. » I *Thess.* II, 13.

En second lieu, après l'avoir entendue de cette manière, il faut la conserver dans son cœur, et par une pieuse et continuelle méditation la « ruminer comme des animaux purs. » *Levit.* XI, 3. Ce serait peu que la nourriture entrât dans l'estomac, si elle ne s'y transformait sous l'action de la chaleur, et ne s'assimilait à tous les membres. Arrien, professeur de philosophie stoïcienne, a exprimé cette vérité en des termes qui sont dignes d'être cités : « Autre chose, dit-il, est de mettre du pain et du vin dans un buffet, autre chose est de manger. Ce que l'on mange est cuit et digéré pour s'assimiler au corps; de là viennent les nerfs, les chairs, le sang, les os, le teint florissant; par là les esprits vitaux sont renouvelés. Si vous mettez de côté les aliments et ne voulez vous en servir que par ostentation, vous pouvez le faire, mais ce sera sans fruit, et tout ce que vous retirerez de là, c'est qu'on saura que vous les possédez. » De même, mes frères, la parole divine, qui est l'aliment spirituel, doit être digérée par la chaleur de la méditation et de la piété, afin de se répandre dans toutes les puissances de l'âme. Salomon nous invite en ces termes à cette méditation de la loi divine : « Observez, mon fils, les préceptes de votre père, et n'abandonnez pas la loi de votre mère. Tenez-les sans cesse liés à votre cœur, et attachez-les autour de votre cou. Lorsque vous marchez, qu'ils vous accompagnent; lorsque vous dormez, qu'ils vous gardent; et en vous réveillant, entretenez-vous avec eux; parce que le com-

mandement est une lampe, la loi est une lumière, et la réprimande qui retient dans la discipline est la loi de la vie. » *Prov. vi, 20-23*. Comment, je vous le demande, pouvait-on recommander plus vivement la méditation de la loi divine? Quelle importance n'y attachait pas Salomon en y poussant par tant d'aiguillons, en la recommandant sous tant de formes, et en la voulant si continue que le sommeil même ne pût l'interrompre? David nous donne le même enseignement par son exemple comme par ses paroles. Tantôt il dit : « Combien est grand, Seigneur, l'amour que j'ai pour votre loi ! Elle est le sujet de ma méditation durant tout le jour. » *Ps. cxviii, 97*. Tantôt : « Vos préceptes étaient le sujet de ma méditation, et la justice de vos ordonnances me tenait lieu de conseil. » *Ibid., 24*. Bien plus, le saint roi avait des heures réglées pour cette occupation : « Mes yeux, dit-il, vous ont regardé de grand matin, afin que je méditasse votre loi. » *Prævenērunt oculi mei ad te diluculo, ut meditarer eloquia tua. Ibid. 148*. Ces paroles ont souvent excité en moi une vive admiration. Quoi de plus beau que de voir un roi si puissant, qu'absorbaient les affaires innombrables de la paix, de la guerre et de la religion, et qui en outre consacrait tant de temps à écouter les grands et les petits, de le voir, dis-je, malgré ces embarras incalculables, s'arracher de grand matin à la douceur du lit, et méditer dans son palais la parole de Dieu avant que les affaires vinssent le lui interdire, comme les anachorètes qui vivent dans la solitude et n'ont rien autre chose à penser?

Ce n'est pas assez d'entendre avec respect et de méditer pieusement la parole de Dieu ; il faut encore s'attacher à l'accomplir. « Ayez soin, dit l'apôtre saint Jacques, de mettre cette parole en pratique et ne vous contentez pas de l'écouter, en vous séduisant vous-mêmes. Car celui qui écoute la parole sans la pratiquer, est semblable à un homme qui, jetant les yeux sur un miroir, y voit son visage naturel, et qui à peine l'y a vu, qu'il s'en va et oublie à l'heure même quel il était. » *Jac. i, 22-24*. Puisque nous nous servons de miroirs pour rendre convenables les dehors du corps, on peut dire que celui qui se regarde sans prendre ce soin, s'est regardé inutilement. De même, la loi de Dieu étant le miroir de

l'âme, et offrant le moyen d'en voir les dispositions et d'en effacer les taches, celui qui se sert de ce miroir sans orner son âme, s'y est regardé en vain.

D'ailleurs entre les sciences, les unes sont spéculatives, c'est-à-dire ont pour but la contemplation, les autres sont pratiques, c'est-à-dire ont pour but l'action. C'est donc à tort, pour emprunter les termes d'Aristote, « que l'on s'applique à une science morale, si on se borne à la connaître sans la mettre en pratique » (*Init. Ethicorum*). « Il y a des choses, dit saint Augustin, que nous apprenons pour les savoir, et d'autres que nous apprenons pour les faire. » La loi de Dieu est du nombre de ces dernières; l'apprendre, sans l'accomplir, ne nous sert à rien, ou plutôt nous attire une condamnation plus sévère, témoin cette parole du Sauveur : « Le serviteur qui aura connu la volonté de son maître, et qui néanmoins ne se sera pas tenu prêt, et n'aura pas fait ce qu'il désirait de lui, sera battu de plusieurs coups. » *Luc. XII, 47*. La conduite des fidèles serviteurs de Jésus-Christ est exactement l'opposé de celle-là.

II.

Tel est donc le premier devoir des brebis du Christ. Le second est renfermé dans ces paroles qu'il ajoute : « Et elles me suivent. » De même que les navigateurs regardent le pôle immobile du monde pour se diriger à travers les mers, de même pour ne pas nous égarer dans la navigation orageuse de cette vie, il faut prendre pour guide notre Seigneur, qui, par ses exemples comme par ses paroles, nous montre le chemin du ciel. Notre Père qui est aux cieux nous a promis ce guide, quand il a dit par la bouche du Prophète : « Je vais le donner pour témoin aux peuples, pour maître et pour chef aux Gentils. » *Isa. LV, 4*. Nous avons en Jésus-Christ le modèle achevé de toutes les vertus; toutefois, celles qui éclatent principalement en lui sont la mansuétude et l'innocence, qui sont représentées par la brebis; et il ordonne à tous les justes d'imiter ces deux vertus, quand il les appelle brebis et agneaux, dénomination que personne ne mérite,

à moins de pousser l'innocence jusqu'à ne jamais nuire au prochain ni par le corps, ni par l'âme, ni par aucun autre moyen. Or, entre tous les moyens de nuire, dont les hommes disposent, celui dont l'usage est le plus funeste, le plus facile et le plus fréquent, c'est la langue. Comme notre devoir est de signaler aux fidèles les périls de l'âme, laissez-nous, mes frères, nous étendre un peu sur ce sujet, dont l'éclaircissement vous sera très-utile.

Vous devez tenir pour certain que tout homme qui est parvenu à régler sa langue, maintiendra facilement dans le devoir toutes ses autres facultés. Aussi l'apôtre saint Jacques dit-il : « Si quelqu'un ne fait point de fautes en parlant, c'est un homme parfait, et il peut tenir tout le corps en bride. Ne voyez-vous pas que nous mettons des mors dans la bouche des chevaux afin qu'ils nous obéissent, et qu'ainsi nous nous rendons maîtres de leurs corps? » *Jac. III, 23*. Par cette comparaison l'Apôtre veut montrer que celui qui met un frein à sa langue, soumet facilement au joug de la raison les autres puissances du corps et de l'âme. Car la langue étant si mobile et si excitée à la licence par mille occasions intérieures et extérieures, celui dont l'âme a été assez forte pour vaincre de tels dangers et ne jamais permettre à sa langue de dépasser les bornes de la modestie et de la raison, celui-là ne trouvera guère dans les autres devoirs quelque chose de si ardu qu'il ne puisse accomplir. Qui peut le plus, peut le moins.

Quant à la difficulté de vaincre la langue, le même apôtre en parle ensuite en ces termes : « La nature de l'homme est capable de dompter, et a dompté en effet toutes sortes d'animaux, les oiseaux, les reptiles, et toutes les autres bêtes, mais nul homme ne peut dompter la langue; c'est un mal inquiet; elle est pleine d'un poison mortel. » *Ibid. 7, 8*. Cette œuvre dépasse tellement la puissance humaine, que Salomon l'attribue spécialement à la puissance divine : « C'est à l'homme, dit-il, à préparer son âme, et au Seigneur à gouverner la langue. » *Hominis est animam præparare, et Domini gubernare linguam. Prov. XVI, 1*. Aussi le Prophète-roi demandait cette grâce en ces termes :

« Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres, qui les ferme exactement. » *Ps. cXL, 3.*

Ailleurs, après avoir invité tous les hommes à la vie éternelle, et avoir promis de leur montrer la voie, il déclare que cette pratique est la plus essentielle pour le salut. Voici ses paroles : « Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. Qui est l'homme qui souhaite la vie, qui désire de voir des jours comblés de biens? » Puis, indiquant ce qu'il faut faire pour obtenir une telle vie, il commence par la vertu dont nous parlons : « Gardez votre langue du mal, et que vos lèvres ne profèrent aucune parole de tromperie. » *Ps. xxxiii, 12-14.* Le saint homme savait quelle moisson de calamités sort de l'intempérance de la langue; aussi croit-il devoir commencer par la contenir.

Que de péchés, en effet, nous commettons par la langue ! C'est d'elle que viennent la médisance, les injures, les malédictions, les imprécations, le mensonge, la flatterie, les mauvais conseils, les paroles obscènes, les parjures et les blasphèmes : autant de fléaux dont est délivré celui qui sait retenir et modérer sa langue. Isaïe, dès qu'il eût vu en esprit la gloire du Sauveur, et qu'à l'éclat de cette lumière il eût aperçu les souillures de son âme, commença par déplorer les souillures de sa langue : « Malheur à moi, dit-il, de ce que je me suis tû, parce que mes lèvres sont impures, et que j'habite au milieu d'un peuple qui a aussi les lèvres souillées. » *Isa. vi, 5.* Il faut remarquer avec soin, qu'entre tous les péchés de sa vie, le Prophète se souvint d'abord de celui-là, et, consterné à ce souvenir, se jugea indigne de parler des grandeurs de ce Dieu dont il contemplait l'immense bonté, et dont il brûlait de publier les louanges. Le Seigneur agréant son repentir, lui envoya un ange, lequel ayant pris un charbon ardent sur l'autel (qui représentait le Verbe incarné), purifia de tous les péchés de parole la bouche et la langue du Prophète. Alors, celui-ci se présenta avec empressement pour remplir la fonction d'envoyé divin, et dit : « Me voici, envoyez-moi. » *Ecce ego, mitte me. Ibid. 8.* Il savait quels dangers offre la langue, et de combien de péchés elle est l'instrument. Ce qui

a fait dire à Salomon que « la vie et la mort sont au pouvoir de la langue, » *Prov.* xviii, 21, et qu'il faut la garder avec autant de soin que le cœur, d'où procèdent la vie et la mort. *Prov.* xxi, 23. L'Ecclésiastique exprime aussi la même pensée : « Une parole mauvaise gâtera le cœur. C'est du cœur que naissent ces quatre choses : le bien et le mal, la vie et la mort, et tout cela dépend ordinairement de la langue. » *Eccli.* xxxvii, 21. Nous voyons clairement par là que le bien et le mal, la vie et la mort sortent non-seulement du cœur, mais aussi de la langue qui en est l'interprète, et que, par conséquent, l'innocence consiste surtout à régler cet organe.

Toute intempérance de la langue est à éviter; mais ce dont il faut se garder avec le plus de soin, c'est la peste de la détraction, maladie presque universelle. Ecoutez saint Chrysostome : « Nous passons toute notre vie à condamner les autres; pas un homme du monde, pas un religieux n'est exempt de ce vice. » Si encore ce vice était aussi léger qu'il est commun, le péril serait moindre. Mais saint Ambroise le compare à l'homicide : « Il y a, dit-il, trois sortes d'homicides : l'action de tuer, la détraction, et la haine. » Si donc quelqu'un de vous se vantait de n'avoir ni tué ni volé, que désormais il ne soit pas si fier, puisqu'il a été homicide par la langue, chaque fois qu'il a déchiré la réputation du prochain, et qu'il a été voleur chaque fois que par la médisance il a enlevé l'honneur à autrui; ce qui est tellement vrai que le médisant est obligé à réparer le dommage fait à la réputation, autant que le voleur à restituer ce qu'il a dérobé. Et ce n'est pas d'un seul homme qu'il est homicide, il l'est souvent d'un grand nombre, comme saint Bernard l'enseigne en ces termes : « Un détracteur dit un mot, et ce seul mot en un moment corrompt les oreilles de la foule et tue les âmes. » Ce n'est pas tout : avant de tuer les âmes des autres, il tue la sienne. L'Ecclésiastique le dit : « Il est mort bien des hommes par le tranchant de l'épée, mais il en est mort encore plus par leur propre langue. » *Multi ceciderunt in ore gladii, sed non sic quasi qui interierunt per linguam suam.* *Eccli.* xxviii, 22. Mort mille fois plus déplorable que celle du corps. Ainsi, mes frères, vous tous qui voulez être comptés

parmi les brebis du Sauveur, parmi ces brebis qui au dernier jour seront placées à la droite du Juge, et entendront cette délicate parole : « Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, » vous tous, dis-je, prenez la résolution d'acquérir surtout la pureté de la langue, cette vertu qui est la compagne et la gardienne de l'innocence. Par ce seul soin vous éloignerez de vos âmes un nombre incalculable de maux.

III.

Voilà, mes frères, ce que le divin Pasteur exige de ses brebis. Voyons maintenant ce qu'il leur promet en retour. Il nous le dit lui-même, quand il ajoute : « Je les connais.... ; et je leur donne la vie éternelle. » Ainsi après avoir demandé deux choses, il en promet deux autres : les biens de la grâce dans la vie présente, et les biens de la gloire dans la vie future, double présent qu'a en vue l'épouse du Cantique lorsqu'elle dit de l'Époux : « Sa main gauche est sous ma tête, et il m'embrasse de sa main droite. » *Laeva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me.* Cant. VIII, 3. Car la main gauche de Dieu représente les biens de la grâce, et sa main droite, ceux de la gloire. Le Seigneur soutient donc de sa main gauche pendant cette vie l'âme fidèle, de peur qu'elle ne tombe ; et il l'embrasse de sa main droite, lorsqu'il se l'attache par le lien de l'amour éternel. Il la fortifie de sa main gauche, pour que s'appuyant doucement sur lui, elle dorme et repose en paix, loin des trompeuses délices et des joies dangereuses du monde ; il l'enlève de sa main droite pour l'unir parfaitement à lui et la faire entrer en participation de son bonheur. Mais parlons séparément de ces deux bienfaits.

Le premier est contenu dans ces mots : « Je les connais. » Oh ! que ce simple mot renferme de grandes choses, que ni les pécheurs, ni la plupart même des justes ne savent pleinement ! Si les pécheurs savaient cela, ce serait assez, n'eussent-ils à attendre ni châtement ni récompense, pour les faire renoncer au désordre et à tous les désirs terrestres, et pour les attacher sans partage au service de Dieu. Quant aux justes, s'ils connaissaient

pleinement ces choses, ils passeraient une vie tranquille et heureuse, au milieu même des orages de cette vie, sous la garde et la tutelle de ce bon Pasteur. Car cette connaissance qu'il a de ses brebis, n'est pas une connaissance purement spéculative; autrement elle s'étendrait jusqu'aux réprouvés: c'est une connaissance accompagnée d'amour. Connaître, ici, a le même sens que chérir, protéger, serrer contre son sein, défendre et entourer de soins attentifs.

Le Sauveur lui-même nous explique dans saint Jean, par une comparaison magnifique, la grandeur de cet amour: « Comme mon Père m'a aimé, dit-il, ainsi je vous aime. » *Joann.* xv, 9. A quoi de plus grand pouvait-il comparer sa tendresse? Sans doute la comparaison n'est pas exacte en tout; mais c'est déjà de sa part une immense preuve d'amour, que d'avoir eu recours à cette comparaison pour faire entendre combien il nous aime. Or, cet amour a pour conséquence une étonnante sollicitude, que le Seigneur exprime en ces termes par le prophète Ezéchiel: « Je ferai moi-même paître mes brebis, je les ferai reposer sur moi-même... J'irai chercher celles qui étaient perdues; je relèverai celles qui étaient tombées; je banderai les plaies de celles qui étaient blessées; je fortifierai celles qui étaient faibles; je conserverai celles qui étaient grasses et fortes, et je les conduirai avec justice, » *Ezech.* xxxiv, 16, c'est-à-dire je pourvoirai avec soin et avec prudence à tous leurs besoins. Que peut désirer de plus l'âme humaine, pendant qu'elle est unie à ce corps mortel? Quelles incursions des loups et des bêtes féroces les brebis peuvent-elles craindre sous la garde d'un tel pasteur?

Comme le seul nom de pasteur ne pouvait exprimer les nombreux bienfaits de cette providence, le Sauveur, pour les mieux indiquer, prend dans les saints livres divers autres titres. Ses brebis dont il est le pasteur, deviennent tantôt une vigne dont il est le vigneron et le propriétaire; tantôt un domaine et un héritage dont il est le laboureur; tantôt un jardin dont il est le maître. L'épouse du Cantique lui donne ce dernier nom quand elle dit: « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il mange du fruit de ses arbres. » *Cant.* v, 1. Des siens, dis-je, et

non des miens, car tout ce qu'il y a en moi de fruit spirituel, est un présent de sa libéralité. L'époux, en retour, l'appelle jardin : « Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé, une fontaine scellée. » *Cant.* iv, 12. Pourquoi un jardin fermé? Parce que, par le ministère de ses anges, et par ses propres soins, il l'entoure de toutes parts comme d'un mur solide et infranchissable, afin que les esprits infernaux ne puissent y entrer. Et non content d'avoir ainsi enclos ce jardin, il a soin de le faire mettre en culture. C'est en vain qu'il le garderait, si après l'avoir jugé digne d'une telle garde, il ne le cultivait assidûment. Que pourra-t-il donc manquer à un jardin cultivé ainsi? Ni l'eau du ciel, ni le soleil tempéré, ni la brise légère, ni les saisons favorables ne lui manqueront, et il ne souffrira ni de la grêle, ni des ouragans, ni de l'aquilon. Celui qui le cultive commande à tous les vents. Il dit : « Retirez-vous, aquilon; venez, ô vent du midi; soufflez de toutes parts dans mon jardin, et que les parfums en découlent. » *Cant.* iv, 16. « Il sépare pour son héritage une pluie toute volontaire, » *Ps.* LXVIII, 10, c'est-à-dire, telle que les hommes ont coutume de la désirer. « Il fait tomber les pluies en leur temps, et arrose de pluies de bénédictions » *Ezech.* xxxiv, 26, les champs qu'il aensemencés. Qu'heureuse est donc l'âme que le Seigneur garde, arrose, défend, et tâche de toutes manières de féconder, comme son héritage et comme son jardin de prédilection, où il descend « pour se nourrir et cueillir des lis! » *Cant.* vi, 1.

Il appartient à cette même providence non-seulement de cultiver par de fréquents bienfaits l'âme du juste, mais encore de la défendre contre tous les accidents et tous les dangers qui pourraient survenir. Le Sauveur l'insinue dans notre évangile, lorsqu'il dit de ses brebis : « Nul ne les ravira d'entre mes mains. » Parole qui promet une protection puissante et efficace contre la rage des loups, et contre les efforts de l'enfer et du monde. Cet immense bienfait de la divine Providence, si nécessaire au milieu des bouleversements et des orages de cette vie, le Prophète royal confesse en plus d'un Psaume l'avoir reçu du Seigneur : « Il m'a caché, dit-il, dans son tabernacle, il m'a protégé au jour de l'affliction dans le secret de ce tabernacle. » *Ps.* xxvi,

5. Ailleurs il dit à Dieu en parlant des justes : « Vous les cachez dans le secret de votre face afin qu'ils soient à couvert de tout trouble du côté des hommes; vous les défendez dans votre tabernacle contre les langues qui les attaquent. » *Ps. xxx, 21.*

Puisqu'il en est ainsi, je laisse de côté les méchants qui se privent de gaieté de cœur d'un si grand bien, et je m'adresse aux justes, lesquels souvent, lorsqu'ils sont dans le péril ou dans le malheur, tremblent, s'affligent, pâlisent, perdent courage, et négligent de puiser consolation et force dans les gages que Dieu leur a donnés de sa protection. Je les engage donc à rentrer en eux-mêmes et à peser avec soin les promesses divines. Qu'ils se disent à eux-mêmes pour se consoler : Si Dieu a promis véritablement tout cela, si sa fidélité et sa véracité ne peuvent jamais faillir, si « tout ce qui est dans la loi doit être accompli, jusqu'à un seul iota et à un seul point, » *Matth. v, 13*, s'il est vrai que « le ciel et la terre passeront, mais que les paroles de Dieu ne passeront point, » *Matth. xxiv, 35*, pourquoi cette tristesse dans mon cœur, cette crainte, cette angoisse, cette faiblesse, signe d'inconstance, et d'une foi chancelante? Que si le souvenir de vos fautes vous fait trembler, rappelez-vous cette maxime de saint Jérôme, que « les péchés passés ne nuisent pas, s'ils ne plaisent pas, » c'est-à-dire si vous les détestez de tout votre cœur. Ajoutez que le Seigneur lui-même vous invite par le Prophète à chercher en lui un refuge, quand il dit : « Invoquez-moi au jour de l'affliction; je vous délivrerai, et vous m'honorerez. » *Ps. XLIX, 15.* Telles sont les considérations au moyen desquelles les justes affligés pourront reprendre courage, se consoler par la confiance en la miséricorde et la providence divines, et au milieu même des tribulations conserver leur âme calme et tranquille. C'est la première récompense des brebis du Sauveur, celle qu'il leur promet pour cette vie, en disant « qu'il les connaît. »

IV.

Il en est une autre beaucoup plus magnifique, réservée pour le siècle futur, et qu'indique le Sauveur quand il ajoute : « Je leur

donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais. » Ailleurs, il explique en ces termes ce que c'est que cette vie éternelle : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » *Joann.* xvii, 3. Cette connaissance donc, ou plutôt cette claire vue de la beauté infinie, vue accompagnée d'amour, de jouissance et de possession éternelle, constituera notre félicité, selon ce mot du Prophète : « Vous me comblerez de joie en me montrant votre visage, » *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo.* *Ps.* xv, 11. C'est-à-dire, dès que je contemplerai le spectacle de votre immense beauté, tous les replis de mon âme seront tellement inondés de joie, qu'elle ne pourra rien désirer de plus. Alors s'arrêtera la roue mobile de nos désirs. Si vous demandez pourquoi, mes frères, je répons que la cause en est dans l'immense perfection et la beauté infinie du souverain bien, qui renferme à lui seul tout ce qu'on peut ambitionner, de sorte qu'il n'y aura rien que l'âme humaine puisse chercher ou désirer hors de lui. Ce seul bien universel et complet rassasiera pleinement notre volonté. Car le Créateur qui a donné à l'aimant une telle force et une telle nature, que le fer, qui en a été frotté, se tourne constamment vers le pôle du monde, ne se repose que de ce côté, et reste dans une agitation continuelle dès qu'on lui donne une autre direction, le Créateur, dis-je, a donné aussi à l'âme humaine une telle force et une telle nature, qu'elle ne se repose pleinement que dans la vue et l'amour de la divinité, et que hors de là elle reste toujours agitée, toujours soucieuse, toujours inquiète, quand elle posséderait tous les biens de la terre. C'est donc avec raison que le Prophète a dit : « Vous me comblerez de joie en me montrant votre visage. » *Ibid.*

Il y aurait beaucoup à dire sur cet immense bonheur; mais le temps ne nous le permet pas. D'ailleurs ce que nous avons dit doit suffire, mes frères, pour que nous réglions notre vie de manière à mériter d'être comptés parmi les brebis du Christ, pour lesquelles est réservée une si grande gloire. Il est vrai qu'on n'arrive pas sans efforts à cette innocence des brebis du Sauveur; mais qui n'irait au devant de ces travaux pour par-

venir à une telle félicité? Saint Jean Chrysostome dit fort bien : « Si on vous appelait à un royaume terrestre, et qu'à l'entrée de la ville, où devrait se faire votre couronnement, vous dussiez loger dans une étable, au milieu de la boue et du fumier, exposé à l'importunité des passants, aux attaques des voleurs, au manque d'air et d'espace, ces inconvénients vous feraient-ils revenir sur vos pas? Ne regarderiez-vous pas tout cela comme rien, tant vous seriez plein de la joie de régner! Il est donc indigne et absurde, qu'un homme qui se résignerait à tout pour obtenir un bien terrestre et périssable, se laisse décourager et troubler par les incommodités d'un lieu de passage, quand il s'agit pour lui d'acquérir un royaume éternel et de monter dans les cieux. » Ne nous laissons donc point abattre, mes frères; ne nous laissons ni effrayer par la fatigue du voyage, ni décourager par les amertumes d'une vertu commençante, ni détourner de nos bonnes résolutions par les ruses du démon, les orages du monde et la faiblesse de la chair; ayons toujours devant les yeux la magnifique récompense qui nous est réservée dans les cieux, car « les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous. » *Non sunt condignæ passionis hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Rom. VIII, 18.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MERCREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION.

GRANDEUR DU BIENFAIT DE LA PRÉDESTINATION DIVINE; SON OBSCURITÉ PRÉSENTE; EXPOSITION FAMILIÈRE DES SIGNES DE LA PRÉDESTINATION.

Oves meæ vocem meam audiunt.

Mes brebis écoutent ma voix. *Joann.* X, 27.

« On faisait à Jérusalem la fête de la Dédicace et c'était l'hiver. Et Jésus se promenait dans le temple, dans la galerie de Salomon. Les Juifs s'assemblèrent donc autour de lui, et lui dirent :

Jusqu'à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement, etc. » *Ave, Maria.*

« Mes brebis écoutent ma voix. » Ici, par brebis, le Sauveur entend ceux qui ont été prédestinés à la vie céleste par le choix et la volonté de Dieu. Il l'indique ouvertement, quand il ajoute : « Et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais. » Paroles qui s'appliquent seulement aux élus. Je vais donc parler aujourd'hui du bienfait et du mystère de cette élection divine, et en même temps des signes qui peuvent aider à la reconnaître ; je tâcherai que mon langage ne porte personne ni au désespoir ni à la licence, mais qu'il excite en vous tous une crainte salutaire et une vive sollicitude pour le salut.

D'abord, il faut poser en principe que, de tous les bienfaits que la libéralité divine peut accorder à l'homme, le principal c'est d'être une brebis de Jésus-Christ, une des brebis qui seront à sa droite au jugement dernier. Ce bienfait est le principal de toutes manières, par la priorité, par la causalité, comme disent les philosophes, et par la dignité. La priorité est évidente. Tous les autres bienfaits sont donnés aux hommes dans le temps ; au lieu que celui-là a été accordé de toute éternité, c'est-à-dire avant tous les temps. C'est aussi le principal par la causalité ou l'efficacité, car cette élection divine est la cause de tous les bienfaits que Dieu accorde aux élus. Par là même que la divine bonté a destiné un homme à la participation de sa gloire, elle lui ménage tous les dons et tous les secours par lesquels il deviendra digne d'une si grande gloire ; l'Apôtre l'atteste quand il dit : « Ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils... et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » *Rom. VIII, 29, 30.* Qu'est-ce que cela signifie, sinon que Dieu élève les hommes, par les divers degrés des vertus, jusqu'à la dignité à laquelle il les destine? De même qu'un père, qui destine son fils au ministère ecclésiastique, le fait instruire dès son jeune âge dans les sciences qui le rendront capable de servir l'Eglise : ainsi

ceux que la bonté divine a choisis pour la gloire céleste, elle les comble de dons et de vertus, afin qu'ils méritent de parvenir à ce bonheur immense. Enfin ce bienfait est le principal en dignité. Car l'homme ne peut rien recevoir de plus grand de la bonté infinie, que la participation de la félicité divine elle-même. Cette félicité étant au-dessus de tout, est nécessairement le plus grand bienfait qui puisse être accordé à l'homme.

De même que c'est là le souverain bien de l'homme, ainsi le plus grand de tous les maux c'est d'être condamné aux peines éternelles, tellement que le Sauveur a pu dire d'un réprouvé : « Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né. » *Matth.*, xxvi, 24. Si quelqu'un, en effet, possédait l'empire de l'univers, et savait qu'après cette courte vie l'enfer sera son partage, quelle joie pourrait-il goûter dans une si grande opulence, avec la perspective d'un si triste avenir? Au contraire, si le dernier mendiant apprenait avec certitude, par une révélation divine, qu'il partagera en mourant l'heureux sort du pauvre Lazare, quel tourment la mauvaise fortune pourrait-elle lui apporter, qui ne fût adouci et changé en allégresse par l'assurance d'un tel bonheur?

I.

L'homme étant placé entre ces deux extrêmes, d'une part le souverain bien, de l'autre le souverain mal, et l'un ou l'autre devant nécessairement lui échoir, il n'est personne qui ne désire vivement pressentir lequel des deux lui est réservé. Vous me demanderez sans doute à ce propos s'il y a des signes certains pour distinguer les élus des réprouvés. Saint Jean dans l'Apocalypse s'exprime ainsi : « Je vis un autre ange qui montait du côté de l'Orient, ayant le signe du Dieu vivant, et il cria d'une voix forte aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper de plaies la terre et la mer, en disant : Ne frappez point la terre, ni la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu. » *Apoc.* vii, 2, 3. Ce passage pourrait faire penser à quelques-uns qu'il y a des signes certains qui distinguent les élus des réprouvés; mais il n'en est pas ainsi.

Quoique les bons et les méchants diffèrent grandement quant à l'état présent de leur âme, il n'y a entre eux aucune différence par rapport à l'élection éternelle de Dieu, parce que cette élection, comme dit saint Thomas, ne met rien de particulier dans les élus; elle est renfermée tout entière dans le secret de la pensée divine. Le baptême et la confirmation mettent dans l'âme un signe, un caractère ineffaçable; la grâce qui est une vraie qualité, orne l'âme de dons, de vertus et d'une beauté divine, et tout cela est visible pour les esprits bienheureux. Mais la prédestination ne mettant pas de caractère dans l'âme, puisqu'elle reste cachée dans la pensée divine, les anges eux-mêmes ne peuvent distinguer les élus des réprouvés, ni prévoir avec certitude le sort éternel de qui que ce soit; ils savent que les jugements divins sont insondables, et ils prennent soin des méchants comme des bons, ne sachant pas comment les uns et les autres doivent finir.

Cela est figuré, au sentiment de saint Bernard, par la magnifique vision qui est rapportée au sixième chapitre d'Isaïe : « Je vis le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé, et le bas de son vêtement remplissait le temple; des séraphins étaient autour du trône, ils avaient chacun six ailes : deux dont ils couvraient leur face, deux dont ils couvraient leurs pieds, et deux autres dont ils volaient. Ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. » En effet, saint Jean l'Évangéliste atteste que celui qui était assis sur le trône, et dont le prophète Isaïe a contemplé la gloire, est notre Seigneur Jésus-Christ. Quant aux chérubins, qui ne couvrent que leur tête et leurs pieds, et qui par le mouvement de leurs ailes rendent leur corps visible, ce sont les élus, car le commencement et la fin de leur salut (c'est-à-dire la prédestination éternelle et le bonheur céleste) sont absolument cachés, tandis que ce qui est placé entre ces deux extrémités (c'est-à-dire l'état de l'âme dans la vie présente) peut être connu jusqu'à un certain point, comme l'indique le mouvement d'ailes qui tantôt couvre, tantôt découvre le corps.

Le secret de l'élection divine est écrit dans ce livre qui est

fermé des sept sceaux, et que « personne, dit saint Jean, ni dans le ciel, ni sur la terre, ... ne pouvait ouvrir, ... si ce n'est l'Agneau. » *Apoc.* v, 3, 5. Lui seul, qui a été établi juge des vivants et des morts, connaît le nombre de ceux qu'il doit appeler à la vie ou condamner à la mort, et voit à découvert leurs mérites et leurs démérites. Lui seul connaît le nombre des élus, lui seul « compte la multitude des étoiles, et les appelle par leur nom. » *Ps.* cXLVI, 4. Ici les étoiles représentent les saints; l'Apôtre l'atteste, quand il compare à l'éclat des étoiles les corps ressuscités des justes. De même que chacun de nous sait facilement par les annalistes le nombre des empereurs romains et des souverains pontifes, ainsi, et beaucoup plus clairement, le Sauveur connaît tous les événements à venir, « car le Seigneur notre Dieu connaissait toutes les choses du monde avant qu'il les eût créées, et il les voit de même maintenant qu'il les a faites. » *Eccli.* xxiii, 29.

Personne ne doit s'effrayer que Dieu sache toutes choses avant qu'elles arrivent; cela ne nous prive nullement de la liberté. Dieu sait si vous jeûnez aujourd'hui; cependant il vous est libre de vouloir jeûner, ou de ne le pas vouloir. Que nul ne dise : Dieu sait quel doit être mon sort, et cela arrivera certainement; tous mes efforts sont donc inutiles. Que nul, dis-je, ne parle ainsi, car il n'en est pas moins certain que, si vous êtes bon, vous obtiendrez la vie éternelle, et que pour cela Dieu vous donne le libre arbitre et ne vous laissera jamais sans secours, lui qui veut que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité. Peu importe donc ce que Dieu sait : il est certain que, si je vis chrétiennement, j'entrerai dans le ciel. D'ailleurs, ce n'est pas sans raison que le Seigneur a voulu nous cacher notre sort; s'il nous l'eût révélé, dit saint Thomas, les élus, dans leur sécurité, eussent été enclins à la négligence, et les réprouvés, dans leur désespoir, se fussent abandonnés à tous les vices.

Ainsi, mes frères, tous les hommes sont placés comme dans une balance : d'un côté est la vie éternelle, de l'autre l'enfer, et nous sommes libres de choisir le côté que nous préférons. De plus, cette balance est tellement délicate qu'un seul péché mortel, même de pensée, suffit pour faire descendre un

des plateaux jusque dans les enfers. Qu'est-ce qui précipita du haut du ciel jusqu'au fond de l'abîme, avec la rapidité de l'éclair, le plus élevé des anges, sinon une pensée d'orgueil? O mal immense, où l'on peut cependant si facilement tomber! O bonheur ineffable, et que l'on peut perdre en un instant! De longues années passées dans l'innocence ne peuvent même nous donner une sécurité parfaite; car nous voyons souvent des hommes qui, abandonnant le chemin de la vertu, s'engagent dans celui du vice; et beaucoup d'autres, au contraire, qui, déplorant leurs péchés, reviennent dans la bonne voie par la pénitence. Saint Augustin assure avoir connu des hommes distingués dont il ne suspectait pas plus l'innocence qu'il ne suspectait celle de saint Ambroise ou de saint Jérôme, et qui cependant, après avoir été longtemps irréprochables, finirent par se plonger dans le borbier des plaisirs de la chair. Cette vérité doit préserver d'une sécurité excessive ceux qui ont mené longtemps une vie sainte, et du désespoir, ceux qui ont mal vécu, puisque la fin des uns et des autres est incertaine. C'est en ce sens que Salomon paraît avoir dit : « Qui sait si l'âme des enfants d'Adam monte en haut, et si l'âme des bêtes descend en bas? » *Quis novit si spiritus filiorum Adam ascendat sursum, et si spiritus jumentorum descendat deorsum.* Eccl. III, 21. Par bêtes il entendait non les chevaux et les mulets, dont l'âme, tout le monde le sait, meurt avec le corps, mais ces hommes qui, comme les bêtes, se laissent conduire par les instincts et la convoitise, au lieu de suivre la raison; hommes dont le Psalmiste dit : « Gardez-vous d'être comme le cheval et le mulet qui n'ont point d'intelligence. » *Ps.* xxxi, 9. Qui donc peut savoir si l'âme de ceux-là, quoique abaissée jusqu'à terre, descendra enfin dans la géhenne, puisqu'il n'est pas sûr qu'ils doivent finir comme ils ont vécu jusqu'à présent? La même pensée est exprimée en ces termes dans le même livre : « Il y a des justes et des sages, et leurs œuvres sont dans la main de Dieu, et néanmoins l'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine, mais tout est réservé pour l'avenir, et demeure ici incertain. » *Eccl.* ix, 1, 2.

Quel est l'homme, vivement désireux de se sauver, qui ne soit

saisi de crainte en trouvant dans une matière si importante une telle incertitude, et en se voyant dans un danger continuel de se perdre? Quand le Sauveur eut dit qu'un des douze apôtres le trahirait, tous, quoiqu'ils fussent bien éloignés d'un si noir attentat, commencèrent à trembler, tant ils avaient le sentiment de leur faiblesse : qui donc osera se croire assez ferme, pour n'avoir pas à craindre, après être passé du mal au bien, de passer un jour du bien au mal, d'autant plus que ce dernier changement est beaucoup plus facile que l'autre? Et si tous les disciples craignaient, quoique un seul d'entre eux dût consommer la trahison, combien plus devons-nous craindre, nous qui savons que le « nombre des insensés est infini, » *Eccl. I, 15*, que « la voie de la perdition est très-large, et que beaucoup y entrent. » *Matth. VII, 13*. Vérité qu'Isaïe avait en vue quand il disait : « L'enfer a étendu ses entrailles et a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini, et tout ce qu'il y a de puissant, d'illustre et de glorieux, avec tout le peuple, y descendra. » *Isa. V, 14*. Combien donc ne devons-nous pas craindre d'être enveloppés dans une infortune si générale?

Si la grande place d'une ville était remplie d'une foule immense, et que l'on sût par une révélation divine que toute cette foule, à peu d'exceptions près, fût sur le point d'être frappée de la foudre, qui ne serait saisi de crainte? qui ne tremblerait et ne s'empresserait de supplier le Seigneur? Que dis-je? N'y eût-il qu'un seul homme de cette foule qui dût être brûlé par le feu du ciel, tous trembleraient, et à juste titre, que cette catastrophe ne vînt les frapper. Or, qu'est-ce que ce danger de mort subite, en comparaison du danger de la mort éternelle, sinon un songe et une ombre? Quand donc nous savons que le nombre des insensés est infini, et que par conséquent ils sont innombrables ceux qu'atteindra cette foudroyante parole du souverain Juge : « Allez maudits au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges, » comment ne craignons-nous pas dans ce péril du salut? Comment dormons-nous si tranquilles? Comment pouvons-nous accumuler chaque jour les causes de notre damnation, en nous livrant à la volupté et à nos convoitises? Comment enfin, dans un tel danger, pouvons-nous dormir, jouer, rire, nous

livrer aux délices sans aucun sentiment de douleur ou de crainte? D'où vient une pareille stupeur, un aveuglement si étrange, une telle négligence de notre salut, quand les saints eux-mêmes ne redoutaient rien tant ici-bas que cette incertitude de leur sort éternel?

II.

Vous direz peut-être : Quoi donc? Les saints n'ont-ils pas quelques signes, au moyen desquels ils peuvent être sinon absolument certains de leur salut, du moins assez tranquilles à cet égard pour supporter les travaux de la piété et de la justice? — J'en conviens, il y a différents signes de prédestination que rapportent les saints Pères; et presque tous concluent de l'évangile de ce jour, et de l'évangile de dimanche dernier, que le premier de ces signes, c'est d'entendre pieusement et avec fruit la parole de Dieu. Car dans l'un, le Sauveur dit : « Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu; » et dans l'autre : « Mes brebis écoutent ma voix. » Les réprouvés, en effet, ont un tel dégoût pour la doctrine céleste, que souvent ils ne daignent même pas y prêter l'oreille. Que s'ils l'écoutent quelquefois, ce n'est pas pour devenir meilleurs en la prenant pour règle de leur vie; c'est dans des vues bien différentes. Quelques-uns l'écoutent pour prêcher à d'autres ce qu'ils ont lu ou entendu, et se faire voir par ce ministère. Ils ressemblent à une poule qui, ayant trouvé de la nourriture, appelle ses poussins pour qu'ils mangent, et reste elle-même à jeûn. Il en est d'autres qui ne pensent qu'à entendre des pensées ingénieuses, des paroles brillantes, et à satisfaire ainsi leur curiosité ou leur délicatesse; tout ce qui concerne la réforme des mœurs est pour eux non avvenu. Ils ressemblent, selon Plutarque, à ceux qui n'aiment dans les fleurs que l'odeur et la couleur, et qui n'en tirent pas d'autre utilité, tandis que les abeilles y trouvent un miel délicieux, et les pharmaciens, des remèdes efficaces contre les maladies. Les justes font comme ces derniers; ils écoutent le prédicateur avec les dispositions que ressent en présence du médecin le malade qui veut guérir. Le malade n'est pas moins attentif à exécuter ce

que prescrit le médecin qu'à écouter ce qu'il dit; s'il écoute, ce n'est pas pour satisfaire sa curiosité, c'est pour accomplir ce qu'il entend. C'est ainsi que tous les élus écoutent la parole de Dieu. Nous en trouvons une preuve dans les Actes des apôtres, où saint Luc nous dit que beaucoup de Gentils ayant assisté à un discours de saint Paul, « ceux qui avaient été prédestinés à la vie éternelle embrassèrent la foi. » *Act. xiii, 48.* Dieu qui les avait choisis pour cette félicité leur fit entendre avec fruit sa parole. Au contraire, les pharisiens, qui par leurs crimes avaient mérité la mort éternelle, ne croyaient pas à la parole du Sauveur, comme il le dit lui-même dans l'évangile de ce jour : « Mais pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. »

Que chacun de vous, mes frères, profite de cette exhortation pour examiner avec soin comment il assiste aux discours sacrés, et quel profit il en retire. Il y a des chrétiens qui pendant vingt ans et plus ont entendu des sermons; pourtant demandez-leur si cela leur a servi à réformer leur conduite; si celui qui avait l'habitude du mensonge, du parjure, des outrages, de la médisance, des imprécations, de la vengeance, des désirs déréglés, a renoncé à quelqu'un de ces vices; si au moins il s'est adonné à quelque exercice de piété, à la prière, à la méditation, à de pieuses lectures; s'il mortifie sa chair par le jeûne, s'il s'approche plus souvent des sacrements, s'il pourvoit par des œuvres charitables aux nécessités du prochain, enfin, si tant de sermons lui ont fait prendre la résolution de se livrer à quelque-une de ces pratiques: et vous en trouverez beaucoup qui, s'ils veulent être sincères, avoueront qu'ils n'ont rien fait de tout cela, mais que pendant tout ce temps ils ont entendu sans fruit la parole de Dieu. Quelle assurance peuvent-ils donc avoir de leur salut? Que puis-je attendre de vous dans l'avenir, sinon ce que vous avez fait si longtemps? Que verra-t-on désormais, sinon ce qu'on a déjà vu? Bien plus, un changement est beaucoup moins à espérer avec des habitudes invétérées comme les vôtres, qu'il ne l'était quand vos habitudes ne faisaient que commencer. Je sais que rien n'est impossible à la grâce divine; mais votre misérable état est à mes

yeux un grand signe de perdition, surtout si, pendant que je parle, vous n'êtes pas plus ému que si ce discours ne vous regardait pas; car c'est là un puissant indice d'aveuglement, d'endurcissement, et par conséquent de réprobation.

Un autre signe de salut, qui touche de près au précédent, c'est d'avoir été longtemps sans commettre de péchés mortels, car tout le monde en cette vie en commet de véniels. Le roi Prophète se servait de ce signe pour augurer favorablement de son salut, lorsqu'il disait : « J'ai connu quel a été votre amour pour moi, en ce que mon ennemi ne se réjouira pas à mon sujet. » *In hoc cognovi quoniam voluisti me, quoniam non gaudebit inimicus meus super me.* Ps. XL, 12. Or, notre ennemi se réjouit à notre sujet, lorsque nous ayant fait tomber dans un péché grave, il nous a séparés de l'amitié et du service de Dieu, pour nous faire partager son crime et son châtement. Saint Jean l'Evangeliste se sert aussi de ce signe pour distinguer les enfants de Dieu des enfants de perdition : « Celui qui est né de Dieu ne pèche pas, mais la naissance qu'il a reçue de Dieu le conserve pur, » I *Joanni.* v, 18, c'est-à-dire la participation du divin Esprit, participation qui constitue cette divine parenté, le maintient dans la bonne voie; car, comme le dit le même apôtre dans la même Epître : « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. » *Ibid.* iv, 4. En effet, le démon est le prince du monde, mais Dieu qui habite dans les élus est infiniment plus puissant que lui. Quoi donc? les élus ne tombent-ils pas aussi quelquefois? L'apôtre saint Pierre, le prophète David ne sont-ils pas tombés? Qui en doute? Le péché est commun aux élus et aux réprouvés, mais il n'a pas le même caractère de part et d'autre. Ces derniers, comme si c'était pour eux une profession, sont presque toujours occupés à pécher; « ils ne peuvent dormir s'ils n'ont fait du mal, » *Prov.* iv, 16; ils avalent l'iniquité comme l'eau, ils pèchent sans aucun remords, bien plus « ils se réjouissent quand ils ont fait le mal, et ils triomphent dans les choses les plus criminelles. » *Lætantur cum malefecerint, et exultant in rebus pessimis.* *Prov.* ii, 14. Les élus, au contraire, par la protection de l'Esprit divin, ou ne tombent jamais dans ces graves désordres

(beaucoup de saints en ont été exempts toute leur vie), ou n'y tombent que très-rarement. Or, tomber de cette manière, ce n'est pas proprement être pécheur, de même qu'au sentiment du vulgaire, qui n'est en cela que l'écho d'Aristote, l'arrivée d'une seule hirondelle ne prouve pas que le printemps est commencé. David est tombé une ou deux fois; mais comme il a passé saintement le reste de sa vie, il se range lui-même en beaucoup d'endroits parmi les justes : « Parce que j'ai gardé les voies du Seigneur, dit-il, et que je ne me suis point abandonné à l'impunité en m'éloignant de mon Dieu, je me conserverai pur avec lui, etc. » *Ps. xvii, 22.*

Ajoutez que ceux-ci, outre qu'ils pèchent rarement, ne demeurent guère dans le péché, mais s'empressent d'en sortir; comme ils ont éprouvé la richesse et la douceur de l'amitié divine, ils aspirent à retrouver l'état que le péché leur a fait perdre. Vous me direz : Que peut-il y avoir qui les excite à ce retour, puisqu'ils ont perdu par le péché mortel la grâce divine et les vertus surnaturelles, sauf la foi et l'espérance? Je réponds à cela que, si ces vertus surnaturelles sont perdues, les vertus, qui ont été acquises par une longue habitude, demeurent encore, et portent l'âme par leur tendance naturelle vers les bonnes œuvres accoutumées, en même temps qu'elles la détournent des péchés qui y sont contraires. En outre ils ont encore le souvenir de cette paix intérieure, de cette douce tranquillité, de cette suavité ineffable dont ils jouissaient en Dieu, et qu'ont remplacées le chagrin, la crainte, le frisson, le remords, une avidité inquiète, des mouvements désordonnés, toutes sortes de soucis et d'embarras qui déchirent l'âme et la torturent en mille manières, pour que l'homme, instruit à ses dépens, comprenne mieux la vérité de cette parole que le Seigneur adresse par l'organe de Jérémie à l'âme pécheresse : « Sachez et comprenez quel mal c'est pour vous, et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu, et de n'avoir plus ma crainte devant les yeux. » *Jerem. ii, 19.* David le comprit clairement, dès qu'en péchant il eut perdu son Dieu. Là où nous lisons dans la Vulgate : « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, car vous

n'avez aucun besoin de mes biens, » saint Jérôme traduit : « J'ai dit au Seigneur, vous êtes mon Dieu, car je ne puis être heureux sans vous. » *Ps. xv, 2*. Comment donc, saint Prophète, avez-vous pu comprendre que vous ne pouviez être heureux sans le Seigneur, sinon parce que vous l'aviez été avec lui? Vous souvenant combien douce et combien salutaire avait été pour vous la familiarité de Dieu, et comparant vos deux états l'un avec l'autre, il vous était facile de comprendre que vous n'aviez quitté Dieu que pour votre malheur. Aussi pour ne pas retomber dans ce misérable état, vous demandez instamment au Seigneur qu'il vous conserve et qu'il vous affermisse dans celui où la pénitence vous a replacé, et pour cela vous dites : « Conservez-moi, Seigneur, parce que j'ai espéré en vous. » *Ibid. 1*. Les mêmes sentiments sont encore plus visibles dans le Psaume L. Quand le Prophète s'écrie : « Rendez-moi la joie qui naît de votre salut... Vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse, » *Ibid. 14 et 8*, ne se souvient-il pas de cet heureux état dans lequel le Seigneur réjouissait son âme par les délicieuses consolations de l'Esprit-Saint et lui manifestait par la splendeur de sa lumière les secrets de la sagesse éternelle? Oui, c'est vraiment ce souvenir qui le remplit de componction, et qui, l'enflammant du désir de retrouver un tel bonheur, lui met à la bouche ces paroles : « Rendez-moi la joie de votre salut. » *Redde mihi lætitiã salutaris tui*.

De même qu'une veuve, qui a perdu un époux bien-aimé, atteste par ses larmes incessantes la perte qu'elle a faite : ainsi l'âme fidèle qui jouissait des embrassements suaves de Jésus-Christ son époux, qui s'appuyait sur ses épaules, qui avait recueilli « de sa bouche le lait et le miel, » *Cant. iv, 11*, qui, reposant sur son sein, avait coutume d'y prendre un sommeil vivifiant, qui enfin pouvait dire avec l'épouse du Cantique : « Il met sa main gauche sous ma tête, et il m'embrasse de sa main droite, » *Cant. ii, 6*, cette âme, dès que privée de telles délices, elle cherche, sans y parvenir, à se rassasier de la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire des honteuses voluptés de la chair, ne désirera-t-elle pas, au souvenir du passé, de retrouver par la péni-

tence les délices perdues, et ne dira-t-elle pas avec le saint homme Job : « Qui m'accordera d'être encore comme j'ai été autrefois, comme j'étais dans les jours où Dieu prenait soin de me garder, lorsque sa lampe luisait sur ma tête, et que sa lumière me conduisait dans les ténèbres? » *Job. xxix, 2, 3.* Ainsi, on peut dire que les enfants de Dieu ne pèchent pas, parce que d'ordinaire, ou ils pèchent rarement, ou ils se hâtent de sortir du péché. Ce deuxième signe de salut est très-important, car Dieu n'est pas inconstant dans ses affections : aussi nous voyons très-rarement des hommes qui ont vécu longtemps d'une manière exemplaire se laisser aller à la dépravation. Or, un homme prudent doit faire moins d'état de ce qui arrive rarement par des motifs inconnus, que de ce qui arrive presque toujours comme en vertu d'une loi générale. Maxime importante, que l'on peut appliquer à beaucoup d'autres sujets, et que je voudrais graver dans vos esprits. Ainsi, mes frères, tous ceux d'entre vous, qui ont été longtemps sans commettre de fautes graves, doivent en remercier avec effusion le Sauveur, comme d'un signe de salut. Qu'ils se souviennent pourtant de ce mot de l'Apôtre : « Que celui qui croit être ferme, prenne garde à ne pas tomber, » *qui se existimat stare, videat ne cadat, I Cor. x, 12,* et par conséquent qu'ils opèrent leur salut avec crainte et tremblement.

III.

Le troisième signe de prédestination, c'est la patience dans les tribulations et les peines. Car l'Apôtre a dit avec toute raison : « Si nous souffrons avec Jésus, nous régnerons aussi avec lui, » *II Tim. II, 12, Rom. VIII, 17,* et : « Ainsi que vous avez part aux souffrances, vous aurez part aussi à la consolation. » *II Cor. I, 7.* C'est pourquoi le même apôtre se glorifie des tribulations qui lui apportaient une si ferme espérance. Le Seigneur nous montre dans Ezéchiel combien est certain ce signe de salut. Car après avoir envoyé des anges munis de glaives pour châtier le peuple prévaricateur, il en envoya un « qui était vêtu d'une robe de lin, et qui avait une écriture pendue sur les reins. Et le Seigneur lui

dit : Passez au travers de la ville, au milieu de Jérusalem et marquez d'un T le front des hommes qui gémissent et qui sont dans la douleur de voir toutes les abominations qui se commettent au milieu d'elle. Et il dit aux autres..... : Tuez tout..... à l'exception de ceux sur le front desquels vous verrez le T écrit. » *Ezech.* ix, 3, 6. Le saint patriarche Abraham indiquant au mauvais riche la cause de sa perte, et celle du salut de Lazare, parla dans le même sens : « Mon fils, lui dit-il, souvenez-vous que vous avez reçu les biens dans votre vie, et Lazare les maux; maintenant il est consolé, et vous êtes puni. » *Luc.* xvi, 25. Et ne peut-on pas tirer la même conclusion de ces paroles du Sauveur : « Bienheureux, vous qui êtes pauvres, car le royaume des cieux est à vous....; bienheureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez.....; mais malheur à vous riches, parce que vous avez votre consolation.....; malheur à vous qui riez maintenant, car vous gémirez et vous pleurerez? » *Luc.* vi, 20, 22, 24, 25. Les riches, les puissants du siècle, et tous ceux qui sont largement pourvus des biens de la terre, ont donc tout lieu de craindre le jugement divin; et au contraire, les malheureux et les affligés ont sujet d'espérer miséricorde, ce qui est bien propre à soutenir leur courage.

Le dernier des signes de prédestination est la douceur. C'est ce qu'indique le nom de brebis que le Sauveur donne aux prédestinés dans l'Évangile de ce jour, quand il dit : « Mes brebis entendent ma voix. » Il donne le même nom aux élus, lorsqu'il dit qu'au dernier jour il placera les brebis à sa droite, et les boucs à gauche. Or il ne leur eût jamais donné ce nom, si la douceur, qui est représentée par cet animal, n'était un caractère distinctif des élus. Lui-même, qui est le premier-né d'entre les morts et le chef des prédestinés, quel autre nom reçoit-il plus souvent dans l'Écriture que ceux de brebis et d'agneau? Esaü, figure des réprouvés, était velu et rude; Jacob, figure des élus, était doux au toucher : différence qui représente la rudesse des réprouvés et la douceur des élus. Bien plus, le Sauveur déclare que les doux sont heureux parce qu'ils posséderont la terre, non la terre des mourants, mais celle des vivants dont le Prophète

royal disait : « La terre tombera en héritage à ceux qui sont doux, et ils se verront comblés de joie dans l'abondance de la paix. » *Mansueti hæreditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis.* Ps. xxxvi, 11. Car ils sont sous la protection particulière de Celui qui « a toujours agréé la prière des hommes doux et humbles. » *Judith.* ix, 16. Le Psalmiste dit encore : « Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles, il enseignera ses voies à ceux qui sont doux. » *Ps.* xxiv, 9. Où donc marcheront-ils avec un tel guide et un tel maître, sinon dans le chemin du salut? Où arriveront-ils sinon au port de la paix et du repos?

Si vous demandez pourquoi cette vertu est si utile pour le salut, la principale raison m'en paraît être qu'elle sert grandement à conserver la charité, qui est la perfection de la vie chrétienne, selon cette parole : « Celui qui aime le prochain accomplit la loi. » *Rom.* xiii, 8. L'auteur de la nature a eu soin que nos organes les plus essentiels et les plus délicats fussent défendus par plusieurs enveloppes contre les accidents extérieurs. Ainsi la moëlle si tendre du cerveau est protégée d'abord par une peau épaisse garnie de cheveux ; ensuite par le crâne qui est formé de la matière osseuse la plus dure ; enfin par deux membranes, dont l'une plus dure est adhérente au crâne, et l'autre plus molle suit dans ses moindres contours le moëlle même du cerveau, ce qui a fait nommer l'une dure-mère, *dura mater*, l'autre pie-mère, *pia mater*. Que dire des organes qui entourent l'œil? Il y a d'abord les paupières que nous pouvons ouvrir et fermer à volonté ; puis les cils et les sourcils, qui contribuent aussi à la défense de l'œil ; enfin les yeux, comme renfermés dans des grottes, sont abrités par des voûtes suspendues devant eux. Cette providence, qui éclate partout dans la nature, se retrouve aussi dans les œuvres de la grâce. Ce qu'il y a de plus sublime dans la vie spirituelle est protégé par les plus forts remparts. Ainsi la charité, qui occupe la première place entre toutes les vertus, et qui en est le principe, les a toutes pour appuis, et il en est deux surtout qui lui ont été données par l'auteur de la grâce comme préservatifs : ce sont la douceur et la paix.

De cette dernière l'Apôtre dit : « Travaillez avec soin à con-

server l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. » *Eph. iv, 3*. C'est en effet comme un lien qui conserve la charité, car l'homme pacifique évite les procès, les disputes, les emportements, les rixes, en opposant à tous les traits de ses ennemis le bouclier impénétrable de la paix. La douceur ne contribue pas moins à conserver intacte la charité, en supportant patiemment les injures, les outrages, les offenses. Où tendent, en effet, les injures et les outrages, sinon à rompre la charité? Que cherchait l'éternel ennemi du genre humain, en accablant de tant de maux le saint homme Job? Que lui importait de le dépouiller de sa maison, de ses enfants, de ses troupeaux et de toute sa fortune? Quel avantage trouvait-il à cela, lui qui ne se plaît qu'à une seule perte, celle des âmes? C'est que par tous ces maux, comme par autant d'instruments, il s'efforçait de détruire la patience et l'innocence de ce saint homme. C'est par suite de la même ruse qu'il excite les méchants à outrager et à offenser les autres hommes, afin de faire perdre à ceux-ci la charité et l'innocence : tactique perfide que la douceur déjoue. De même que les défenseurs d'une ville assiégée couvrent les murs de sacs de laine, qui supportent mieux que la pierre les efforts des assiégeants : ainsi par la douceur on rend inutiles les attaques de la méchanceté. Il n'est donc pas étonnant que ce qui aide à ce point à conserver la charité et l'innocence, doive être compté parmi les signes de prédestination, puisque c'est précisément à la charité et à l'innocence que le salut est promis.

Si quelqu'un, vaincu par cette considération, demande le moyen de se guérir de la colère et d'acquérir la douceur, entre autres remèdes je citerai l'exemple d'un moine qui, pour éviter la colère, se privait de tout plaisir. Comme on lui demandait, raconte Nicéphore, pourquoi il se refusait tous les plaisirs, il répondit : « C'est pour trancher la colère dans sa racine. Car c'est toujours à l'occasion d'un plaisir qu'elle s'élève et qu'elle trouble mon âme. » Le saint homme avait raison de prévenir la colère en mettant un frein à ses désirs ; il comprenait ce que disent les philosophes, que l'appétit irascible vient au secours de l'appétit

concupiscible, et que la convoitise n'est jamais réprimée, sans que toute cause d'emportement disparaisse.

Si les signes de prédestination que nous avons énumérés sont vrais, qu'en conclure, sinon que les vices contraires à ces vertus sont des signes de réprobation? Que peut donc espérer celui qui n'écoute pas de cœur la parole de Dieu, qui tombe chaque jour dans des péchés mortels, qui mène une vie voluptueuse et dissipée, qui, enfin, loin de respirer la douceur et la mansuétude, est dominé par la colère? Il est certain que ce sont là des signes de réprobation, comme il l'est que les signes énumérés plus haut sont des signes de salut. Des signes, dis-je, et non des preuves certaines. Salomon était orné de ces vertus et de beaucoup d'autres, et cependant il termina par une chute effroyable une vie si bien commencée. Quel juste ne tremblera en voyant une si ferme colonne tomber en ruines? Quel juste n'aura sans cesse devant les yeux ces paroles de l'Apôtre : « Vous qui êtes ferme dans la foi, prenez garde de ne pas vous élever, et tenez-vous dans la crainte? » *Tu autem fide stas; noli altum sapere, sed time.* Rom. XI, 20.

Quoi de plus effrayant que ces autres paroles du même Apôtre : « Je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. » I Cor. IX, 27. Que dites-vous, grand Apôtre? Après que vous avez été un vase d'élection et le docteur des Gentils, après que vous avez été ravi au troisième ciel, au milieu des hiérarchies bienheureuses, vous dites : « Je traite rudement mon corps, de peur d'être réprouvé! » Si, après tant de signes de prédestination, vous craignez encore d'être réprouvé, moi, misérable, que ne dois-je pas craindre? Si vous redoutez un corps brisé par tant de fatigues et de jeûnes, que n'ai-je pas à redouter d'un corps nourri dans la mollesse? Ainsi, mes frères (pour en finir, et conclure en un mot), personne n'est plus assuré d'être sauvé, que celui qui craint de ne pas l'être. En cela paraît manquer de justesse l'axiome des philosophes, que tout semblable engendre son semblable; car ici ce n'est pas la sécurité qui assure, c'est la crainte, si toutefois on peut avoir quelque assurance du salut, tant qu'on est ballotté sur la mer orageuse de cette

vie. Opérons donc notre salut, comme dit l'Apôtre, avec crainte et tremblement, afin que le souffle de la grâce de Dieu nous fasse parvenir à cette sécurité éternelle qui ne connaît ni crainte ni sollicitude. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE VENDREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° LE DESSEIN FORMÉ PAR LES PHARISIENS ET LES PONTIFES DE TUER LE SAUVEUR NOUS MONTRE COMBIEN SONT INFRUCTUEUX LES EFFORTS DES MÉCHANTS.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium, dicentes : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?

Les Princes des prêtres et les Pharisiens rassemblèrent donc le conseil, et ils disaient : Que ferons-nous? Car cet homme opère beaucoup de miracles. *Joann. XI, 47.*

Dans l'évangile de ce jour, saint Jean nous met devant les yeux la réunion sacrilège et provoquée par Satan, où les Pharisiens et les prêtres décidèrent la mort de l'auteur de la vie. Et ce qui montre mieux toute l'horreur de ce crime énorme, c'est que pour convoquer leur assemblée, ces endurcis prirent occasion de l'insigne miracle par lequel le Sauveur avait ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours. Car ce fait admirable ayant eu beaucoup de témoins, les uns crurent en Jésus-Christ, et les autres furent tellement aveuglés par le démon, qu'ils allèrent annoncer aux Pharisiens le miracle, ainsi que les conversions qui en étaient résultées; ce qui poussa ces derniers à se réunir pour comploter la mort du Sauveur. Ce seul trait suffit à montrer que les impies sont plus méchants que les bêtes féroces. Car celles-ci ne font de mal à personne, à moins d'être poussées par la faim, ou d'avoir une injure à venger; au lieu que les impies cherchent souvent à nuire à ceux qui les ont comblés de bienfaits.

Ce trait de l'Évangile prête matière à bien des considérations.

Il nous apprend d'abord que ceux qui se sauvent, sont redevables de ce bonheur à la grâce de Dieu, et que ceux qui périssent, ne peuvent imputer leur perte qu'à leur méchanceté. En effet le Sauveur accomplit ce miracle pour donner la foi à ceux qui, voyant une telle preuve de sa divinité, crurent en lui. Aussi doivent-ils remercier du don de la foi Celui qui les éclaira par cette œuvre admirable. Le Sauveur lui-même nous fait assez entendre que telle a été son intention, lorsqu'il dit : « Lazare est mort, et je m'en réjouis pour vous, afin que vous croyiez. » *Joan.* xi, 14. Quant à ceux qui, témoins d'un si grand miracle, persévérèrent dans leur incrédulité, à quel autre qu'eux-mêmes peuvent-ils imputer leur damnation, puisqu'ils ont repoussé avec obstination les moyens de salut qui leur étaient offerts, et ont fermé les yeux à la lumière la plus éclatante ? Il est donc manifeste, comme nous le disions, que les bons doivent le salut à la grâce, et que les méchants périssent par leur faute.

Un concile de Cologne éclaircit cette vérité par une comparaison fort juste : « Si, dit-il, deux hommes étant sur le point de périr soit en pleine mer, soit au fond d'un puits, vous leur lancez une corde qui peut les sauver, et que l'un des deux seulement veuille la saisir, il n'est pas douteux que celui qui échappe au danger ne vous doive la vie, tandis que l'autre ne doit sa perte qu'à sa négligence. » Saint Augustin emploie dans le même but l'exemple de Pharaon et de Nabuchodonosor. En l'un et en l'autre, nous voyons même rang, même faute, même châtiement. Tous deux étaient rois ; tous deux retenaient captif le peuple de Dieu ; tous deux avaient été excités à la pénitence par de dures épreuves. Nabuchodonosor pendant sept ans « mangea du foin comme un bœuf et fut trempé de la rosée du ciel. » *Dan.* iv, 22. Pharaon fut frappé de diverses plaies. Cependant le premier, instruit par le malheur, reconnut Dieu, l'adora, et proclama la céleste puissance qui domine tous les royaumes ; tandis que le second, se rouillant, pour ainsi dire, sous la lime, et s'obstinant à repousser Dieu, fut enfin puni de mort. L'un donc, aidé du secours divin, et faisant bon usage de sa liberté, se sauva ; l'autre, aidé du même secours, mais faisant mauvais

usage de son libre arbitre, se perdit par sa faute. Ces exemples vous montrent combien est vrai ce que nous disions du salut des bons et de la damnation des méchants. Le Seigneur lui-même enseigne cette doctrine quand il dit par la bouche du Prophète : « Votre perte, ô Israël, ne vient que de vous ; et vous ne pouvez attendre de secours que de moi seul. » *Perditio tua, Israel; tantummodo in me auxilium tuum.* Ose. XIII, 9. Nous devons donc tous nous écrier avec un autre prophète : « La justice est le partage du Seigneur notre Dieu ; mais le nôtre est la confusion dont notre visage est couvert. » *Baruch.* I, 15. Il n'est rien dans nos œuvres dont nous puissions nous glorifier ; il n'est rien dans les vôtres, ô mon Dieu, dont nous puissions nous plaindre, et dont nous ne devons vous remercier à jamais.

Ces hommes dépravés s'étant donc réunis à cette occasion, commencèrent à délibérer, en disant : « Que ferons-nous ? Car cet homme opère beaucoup de miracles. » Voilà ce qu'ils mirent en avant comme le point de départ de leur délibération. Quant à la réalité du fait, ils n'en doutaient nullement, et ils n'eurent même pas la pensée de la mettre en question, ce qu'ils avaient fait lors de la guérison de l'aveugle-né. Telle était la certitude qu'ils avaient du miracle, que, par une scélératesse incroyable, ils formèrent le projet de tuer aussi Lazare, parce que sa résurrection portait beaucoup de Juifs à croire en Jésus. O envie, ô avarice, ô ambition, de quelles ténèbres vous enveloppez l'esprit ! De quelle fureur et de quelle frénésie vous transportez l'âme !

Après avoir posé ce point de départ, ils raisonnent de la manière suivante : « Que ferons-nous ? Car cet homme opère beaucoup de miracles ; si nous le laissons faire de la sorte, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ruineront notre ville, etc. » Examinons, mes frères, ce que pouvaient facilement conclure d'un tel principe les esprits les moins cultivés. D'abord il est évident que les miracles ne peuvent avoir que Dieu pour auteur, et qu'une doctrine vient de lui, quand elle est confirmée par un tel témoignage. Si donc cet homme fait beaucoup de miracles, il confirme par beaucoup de témoignages divins la

doctrine qu'il annonce : autant de miracles , autant de preuves éclatantes de vérité. Or, si vous reconnaissez qu'il fait beaucoup d'œuvres divines, vous avez incomparablement plus de raisons que Nicodème de tirer cette conséquence : « Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu comme un docteur, car personne ne saurait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » *Joan. III, 2.* Si donc Dieu est avec lui, s'il est envoyé de Dieu pour vous instruire, s'il dispose de la puissance divine, pourquoi craindre les armes des Romains, comme si la puissance des hommes pouvait entrer en comparaison avec celle de Dieu? Si Dieu est avec lui, accueillez donc et vénerez un homme qui est le maître de la vie, de la mort, et de toute la nature, et qui a été envoyé de Dieu pour notre salut. Voilà ce qui découle clairement du fait que vous posez en principe. Comment donc pouvez-vous conclure qu'il faut punir du dernier supplice un homme qui se recommande par un si grand nombre de témoignages divins?

Vous voyez, mes frères, quels ravages le péché fait dans les âmes. Il conduit l'homme jusqu'à tourner la lumière en ténèbres, le remède en poison, le secours en cause de ruine. Les Pharisiens trouvent la mort, l'incrédulité, les ténèbres, où d'autres puisent la vie, la foi, la lumière. Ils achèvent de se pervertir à l'occasion de ce miracle qui ouvre les yeux à tant d'autres. C'est ainsi que les malheureux pécheurs ont abusé de la venue de Jésus-Christ et de la grâce de l'Évangile. Tandis que le Sauveur éclaire, sanctifie et entraîne le monde, ils s'endurcissent, deviennent pires qu'il n'étaient, sont aveuglés par la lumière même. On peut à bon droit les comparer à ces oiseaux de nuit qui, ne pouvant supporter la splendeur du soleil à cause de la faiblesse de leurs yeux, perdent la faculté de voir et de se diriger, dès que paraît l'astre qui donne cette faculté aux autres oiseaux.

Considérez ici une remarquable différence entre les bons et les méchants. Les bons se servent des péchés mêmes des autres pour redoubler d'humilité et de prudence; les méchants, au contraire, à cause de leur envie et leur malveillance, tirent des vertus mêmes du prochain un redoublement de perversité.

C'est ainsi que les abeilles changent en miel délicieux des herbes nuisibles, tandis que les araignées changent des herbes salutaires ou inoffensives en poison mortel. Cela explique pourquoi beaucoup de chrétiens, qui reçoivent, sans renoncer à leurs mauvaises habitudes et aux occasions dangereuses, les sacrements de pénitence et d'eucharistie, trouvent la maladie et la mort, là où d'autres vont chercher le salut et la vie.

Le même récit évangélique nous montre dans quelles erreurs tombent les hommes dépravés, et par quel abus du raisonnement ils tirent d'un principe vrai des conclusions fausses. C'est ce que firent ces Phariséens qui, posant en principe la réalité des miracles, conclurent qu'il fallait faire mourir l'auteur de la vie. Tel était aussi l'aveuglement du riche, dont le Sauveur a dit : « Il y avait un homme riche dont les terres avaient rapporté une grande abondance de fruits, et il pensait en lui-même, disant : Que ferai-je ? » *Luc*, XII, 16. Tu as raison de réfléchir sur l'emploi que tu dois faire d'une si grande abondance de biens. Si tu veux savoir la vérité, si tu demandes ce que la raison, la piété, l'humanité, la loi divine et Dieu lui-même exigent de toi, la réponse est facile : Rends grâces à Dieu qui a augmenté tes revenus, car l'Apôtre dit : « Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, mais tout vient de Dieu qui donne l'accroissement. » *I Cor.* III, 7. Use avec modération et sobriété des biens que te donne la libéralité divine ; comprends que tu en es le dispensateur et non le maître absolu ; partage avec tes semblables ce que tu as reçu de Celui qui est leur maître et le tien. « Fais-toi des bourses qui ne s'usent point par le temps. » *Luc.* XII, 33. « Fais-toi des amis avec les richesses d'iniquité, afin que lorsque tu viendras à manquer, ils te reçoivent dans les tabernacles éternels. » *Luc.* XVI, 9. Amasse-toi « dans le ciel un trésor qui ne périsse jamais. » *Luc.* XII, 33. Place tes biens « là où ni la rouille ni les vers ne les consomment, où il n'y a pas de voleurs qui les déterrent et les dérobent, » *Matth.* VI, 20, et où tu vivras éternellement, puisque « nous n'avons point ici de cité permanente, mais que nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. » *Hebr.* XIII, 14. Si tu demandes un conseil, voilà le plus salutaire qu'on puisse te donner.

Mais lui, raisonnant tout autrement, se dit : « J'abattraï mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens ; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu dit à cet homme : Insensé que tu es, on va te redemander ton âme cette nuit même ; et pour qui sera ce que tu as amassé ? » *Luc. XII, 18-20*. Tels sont, mes frères, les desseins des hommes ; ils disposent de l'avenir, comme s'ils le connaissaient, et comme s'ils avaient lu dans les décrets divins ; à quoi peuvent les mener de semblables projets, sinon à des mécomptes imprévus ?

Vous direz peut-être : Cela est vrai des desseins des ignorants ; mais les sages, qui par l'étude et par une longue expérience de de la vie ont acquis la prudence, c'est-à-dire, la science des affaires, ne se trompent pas ainsi. Jérémie se fait cette objection et il la résout. Après avoir énuméré les crimes du peuple, et les avoir flétris sévèrement, il ajoute : « Pour moi je disais : Il n'y a peut-être que les pauvres qui sont sans sagesse et qui ignorent la voie du Seigneur et les ordonnances de leur Dieu. J'irai donc trouver les princes du peuple, et je leur parlerai, car ce sont ceux-là qui connaissent la voie du Seigneur et les ordonnances de leur Dieu. Mais j'ai trouvé que ceux-là ont conspiré tous ensemble avec encore plus de hardiesse à briser le joug du Seigneur et à rompre ses liens. » *Jerem. v, 4, 5*. Ils ont été si loin de s'opposer aux mauvais desseins du peuple, que ce sont eux qui l'ont entraîné dans le mal. Le Seigneur l'atteste en ces termes par la bouche d'Isaïe : « Le sage lui-même a amené les maux, et il n'a point manqué d'accomplir toutes ses paroles ¹. » *Isa. xxxi, 2*.

Nous trouvons une preuve de cette vérité dans la conduite de Caïphe qui étant le grand-prêtre de cette année-là, et par conséquent le premier en dignité et en autorité dans le conseil suprême des Juifs, proposa de mettre à mort le Sauveur, et fit partager son opinion à tous les autres. Voici le récit de l'Evan-

¹ Ce passage est expliqué différemment par les interprètes. On le rapporte à Dieu.

géliste : « L'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand-prêtre de cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien, et vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. » Ainsi pendant que les autres se partageaient en divers avis, et imaginaient peut-être des moyens plus doux que le dernier supplice, Caïphe seul porta contre l'Innocence même la sentence la plus cruelle. Vous voyez où arrive la sagesse humaine aveuglée par les passions et privée de la connaissance et de la crainte de Dieu; vous voyez de quelles épaisses ténèbres elle est environnée, puisqu'elle prit occasion du plus éclatant de tous les miracles pour décider le plus énorme de tous les forfaits. Qui donc osera désormais se fier sans réserve à l'âge, à l'autorité, à la science, à la prudence humaine privée du secours de Dieu? Si vous voulez un autre exemple, jetez les yeux sur Salomon, qui, au témoignage du Seigneur lui-même, surpassa tous les sages qui l'avaient précédé, et qui cependant fut à peine laissé tant soit peu à lui-même qu'il en vint à ce point d'aveuglement d'oublier le vrai Dieu, d'adorer les idoles des nations voisines, de leur élever des autels et des temples, de leur offrir l'encens, et, ce qui est plus extraordinaire, de ne pouvoir être détaché de cette folle et sacrilège idolâtrie par aucun avertissement du Seigneur. Quoi de plus effrayant? Qui ne voit par ces exemples combien est grande l'ignorance humaine? Qui n'aura pour suspects les desseins des méchants, quelle que soit leur réputation de prudence?

Ces exemples nous avertissent, mes frères, d'abord, de rejeter les conseils des méchants, et de suivre ceux des justes, nous rappelant cette grande vérité que proclame le Sage : « L'âme d'un homme saint découvre quelquefois mieux la vérité que sept sentinelles qui sont assises dans un lieu élevé pour contempler tout ce qui se passe, » *Eccli. xxxvii, 18*; en second lieu, de ne rien faire sans consulter le Père des lumières, et sans le prier assidûment de nous diriger en tout. Car nous ne sentons que trop la vérité de ces paroles que nous lisons au livre de la Sagesse : « Les pensées des hommes sont timides, et nos prévoyances sont incertaines. *Sap. ix, 14*. Dans les affaires qui sont

l'objet de nos délibérations de chaque jour, y en a-t-il une qui ne laisse place à aucune crainte? Et nos résolutions, dont le succès dépend souvent d'incidents futurs, que peuvent-elles avoir de certain? C'est avec raison que Salomon a dit : « C'est une grande misère à l'homme de ce qu'il ignore le passé, et de ce qu'il ne peut avoir aucune nouvelle certaine de l'avenir. » *Multa hominis afflictio, quia ignorat præterita, et futura nullo scire potest nuntio.* Eccle. VIII, 6. Quel est donc pour l'homme le remède à une telle ignorance? Celui qu'indique le saint roi Josaphat, quand il dit : « Comme nous ne savons pas même ce que nous avons à faire, il ne nous reste, Seigneur, qu'à tourner les yeux vers vous. » II *Par.* xx, 12. Quant à ceux qui, négligeant les conseils de Dieu, ne veulent suivre que ceux des hommes, le Seigneur s'en plaint en ces termes par la bouche d'Isaïe : « Malheur à vous, enfants rebelles, qui faites des desseins sans moi, qui formez des entreprises qui ne viennent point de mon Esprit, pour ajouter toujours péché sur péché, » *Isa.* xxx, 1; c'est-à-dire, pour ajouter à vos anciennes fautes le péché d'orgueil et de mépris. Telle est la faiblesse de la prudence humaine, que Josué, cet homme d'une éminente sainteté, à la voix duquel s'arrêta le soleil, se trompa grossièrement en faisant alliance avec les Gabaonites, parce que, c'est l'Écriture elle-même qui le dit, il n'avait pas consulté le Seigneur. Voulez-vous savoir, mes frères, pourquoi l'issue de nos entreprises est souvent tout autre que nous ne pensions; pourquoi notre attente est si souvent trompée; pourquoi nous trouvons la guerre au lieu de la paix, des pertes au lieu de profit, le tumulte et l'inquiétude au lieu du repos, et enfin les larmes là où nous espérions recueillir la joie? C'est parce que nous confiant à notre prudence, nous négligeons d'implorer le conseil et le secours de Dieu. Il est juste qu'on soit frappé de ce châtement, quand on ne veut pas prendre Dieu pour conseiller et pour guide.

I.

Tout ce que nous avons dit deviendra plus évident si nous considérons l'issue de ce complot des Pharisiens. Ils furent tous

d'avis, qu'il fallait pourvoir au salut de la nation par la mort d'un seul homme. Or, leur attente fut tellement trompée, que ce qu'ils regardaient comme le moyen de sauver leur nation attira sur elle d'épouvantables malheurs, puisqu'en punition de ce forfait elle fut ruinée de fond en comble et dispersée. Exemple terrible, dans lequel éclatent la puissance et la sagesse de Dieu, et qui nous le montre se jouant à tel point des desseins des méchants, que non content de s'opposer à leurs coupables efforts, il renverse leurs entreprises par les moyens mêmes qui étaient destinés à en assurer le succès. Nous comprenons par là, mes frères, combien c'est peu entendre nos véritables intérêts, que de transgresser les lois de Dieu, en vue d'obtenir un gain, ou d'éviter quelque désagrément. Celui qui a cette folle audace doit s'attendre à sentir tout le poids de la vengeance divine. Non-seulement il n'obtiendra pas ce qu'il désire, mais, comme nous venons de le dire, il trouvera le malheur dans ce qu'il considérait comme le chemin de sa fortune. Il convient que la majesté souveraine venge de cette manière les outrages que lui adressent de viles créatures ; il convient qu'elle défende ainsi sa dignité et son honneur, pour que personne ne se glorifie du crime, et ne s'avise d'y chercher une ressource.

Les fils de Jacob, excités par l'envie, vendirent leur frère Joseph, pour lui ôter tout espoir de voir se réaliser ce qu'il avait vu en songe. Or, loin de réussir par ce moyen à prévenir sa haute destinée, ils en fournirent l'occasion, et lui élevèrent un trône de leurs propres mains. Que dire de Jéroboam, roi d'Israël, qui crut affermir sa domination en fabriquant des veaux d'or contre la défense du Seigneur, et qui, loin d'atteindre son but, attira par ce moyen sur lui-même, sur ses enfants, sur toute sa famille et sur son royaume d'irréparables catastrophes ? Pharaon crut aussi faire un adroit calcul, quand il ordonna de jeter dans le fleuve les enfants des Israélites ; il pensait pouvoir perpétuer ainsi l'oppression qu'il faisait peser sur eux. Tout ce qu'il obtint par cette prudence charnelle et diabolique, ce fut de voir toute l'Égypte devastée, tous les premiers-nés des Egyptiens frappés de mort en une seule nuit, et enfin toute son armée engloutie

avec lui dans les flots, où il avait voulu faire périr les enfants innocents des Hébreux. Le livre de la Sagesse dit à ce sujet : « Ils étaient conduits à cette fin par une nécessité dont ils étaient dignes; et ils perdaient le souvenir de ce qui venait de leur arriver, afin que la mesure de leur punition fût remplie par ce qui manquait encore à leur supplice, » *Sap. xix, 4*; c'est-à-dire, afin qu'aux autres plaies, qu'ils avaient déjà souffertes, vint s'ajouter cette dernière due à leur cruauté, et qu'ils mourussent par le supplice même qu'ils infligeaient aux autres.

Puissions-nous, mes frères, remporter de ces réflexions un assez grand détachement des créatures, une assez haute idée de la majesté de Dieu pour ne jamais enfreindre ses lois par un motif d'intérêt, et pour nous convaincre qu'il vengera une injure si grave, en nous faisant trouver notre perte, là où nous pensions trouver le bien-être. Voilà comment il prouvera qu'il vit, et qu'il s'occupe de ce qui se fait sur la terre. Ceux qui lui font l'injure dont nous venons de parler, semblent dire qu'il ne voit rien de ce qui se passe ici-bas; ils mettent en action ces paroles des impies dans Ezéchiel : « Le Seigneur a abandonné la terre, le Seigneur ne nous voit pas. » *Ezech. ix, 9*. Que répond à cela le Seigneur? Il ajoute aussitôt : « C'est pourquoi mon œil ne se laissera point fléchir; je ne serai point touché de compassion, et je ferai tomber sur leurs têtes les maux qu'ils méritent. » *Ibid. 10*.

Ce qui précède nous montre qu'on a raison de comparer les impies à des morceaux de bois enflammés, et les justes à de l'or que l'on jetterait au milieu de ces flammes. Ne considérant que les apparences, les ignorants s'imaginent que l'or est brûlé par le bois; en quoi ils se trompent grossièrement, puisqu'au contraire c'est le bois qui se consume, tandis que l'or demeure intact, et devient même plus pur et plus éclatant. C'est précisément ce qui se voit dans les saints martyrs, qui devaient leur gloire à la patience dont ils faisaient preuve dans les supplices, tandis que les bourreaux se perdaient en les torturant. Aussi saint Augustin parle en ces termes de saint Vincent et du préfet Dacien : « Les tourments nous préparaient un martyr plus illustre. Couvert de blessures innombrables, il n'abandonnait pas la lutte,

mais la recommençait avec plus d'ardeur. On eût dit que la flamme avait perdu la propriété de brûler. Mais maintenant, mes frères, tout cela est passé, et la colère de Dacien, et le supplice de Vincent; maintenant c'est Dacien qui souffre, et Vincent est couronné. » Nous trouvons un exemple analogue dans la personne du bienheureux martyr Ignace, qui, conduit par dix cruels soldats depuis la Syrie jusqu'à Rome pour y être exposé aux bêtes, parle ainsi de ce voyage dans une de ses lettres : « Je lutte sur terre et sur mer contre les bêtes féroces depuis la Syrie jusqu'à Rome, enchaîné jour et nuit à dix léopards, c'est-à-dire à dix soldats chargés de me garder. Plus je les comble de bienfaits, plus ils m'accablent; mais leur méchanceté me sert de leçon. » Vous voyez, mes frères, que les persécuteurs, en se perdant eux-mêmes, instruisaient, éprouvaient, perfectionnaient le saint. De même, pour revenir à notre sujet, les malheureux juifs, en voulant perdre notre Seigneur et sauver leur nation par l'iniquité, se perdirent eux-mêmes avec leurs compatriotes, et rendirent plus illustre malgré eux le nom de Jésus-Christ.

Le perfide grand-prêtre mit donc fin à cette longue délibération par une résolution ainsi conçue : « Il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. » L'Évangéliste ajoute : « Or, il ne disait pas cela de lui-même, mais étant le grand-prêtre de cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour le peuple, et non-seulement pour cette nation, mais aussi pour rassembler en un seul corps les enfants de Dieu qui étaient dispersés. » Ainsi ce que décida le coupable et sacrilège grand-prêtre, doit être considéré non comme une décision humaine, mais comme un oracle divin. Ce serait ici le lieu, mes frères, de parler de cet admirable dessein de la sagesse divine, c'est-à-dire de montrer combien il était avantageux que notre Seigneur mourût pour le salut des hommes, comme l'attestent les paroles de ce grand-prêtre. Mais ne pouvant exposer en passant tous les fruits de ce décret divin, fruits si nombreux et si admirables que plusieurs discours entiers ne suffiraient point à les énumérer, je me bornerai à dire que le Seigneur, qui voulait notre salut, et qui pouvait choisir bien

d'autres moyens pour relever le genre humain et le rappeler de la mort à la vie, les mit tous de côté, et préféra nous sauver par la mort de Jésus-Christ, parce que aucun autre moyen n'était plus convenable pour guérir nos misères et pour glorifier Dieu en manifestant sa bonté et sa justice. Aussi l'Apôtre dit : « Il était bien digne de Dieu, pour lequel et par lequel sont toutes choses, que voulant conduire à la gloire plusieurs enfants, il consommât par les souffrances l'auteur de leur salut. » *Heb. II, 10.* Et le Sauveur lui-même, après sa résurrection, s'adressant aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, leur dit : « O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » *O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophetæ ! Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ? Luc. XXIV, 25, 26.* En s'exprimant avec une telle vivacité, il donnera clairement à entendre ce que nous disions, que rien ne pouvait être imaginé de plus convenable pour le salut du genre humain, que le dessein formulé en ces termes, sous l'impulsion du Saint-Esprit, par le coupable grand-prêtre : « Il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. »

Pour ne rien dire d'une foule d'autres avantages de cette mort très-sainte, il fut surtout avantageux que notre Seigneur mourût, pour que toute notre race (c'est le mot employé par le grand-prêtre) fût préservée de sa perte. En effet, par sa mort il a expié le péché originel, et tous les autres péchés qui en sont sortis. On sait que la gravité de ce péché était infinie à double titre : d'abord parce qu'il offensait la majesté infinie de Dieu ; ensuite, parce qu'il s'étendait jusqu'à l'infini à tous les hommes qui pouvaient provenir d'Adam. Il fallait donc un sacrifice d'une valeur infinie pour expier un crime si grave et si universel ; puisque, comme le dit l'Apôtre, « selon la loi, les péchés ne sont point remis sans effusion de sang. » *Heb. IX, 22.* Ce qui est tellement vrai, que la loi humaine elle-même punit les grands crimes de la peine capitale. Or, aucun mortel ne pouvant donner à ses actions cette

valeur infinie, le moyen le plus avantageux pour détourner la vengeance divine, et pour expier le péché de l'homme, c'était que le Fils unique de Dieu, dont la dignité et la majesté sont infinies, prit sur lui cette dette du genre humain, et satisfît à Dieu le Père pour nos péchés.

Mais comment a-t-il satisfait? Par l'effusion de son sang, c'est-à-dire en subissant la sentence de mort que Dieu avait portée contre le genre humain. La mort étant la peine du péché (car « le péché est entré dans le monde par l'envie du diable, » *Sap.* II, 24, et « par le péché la mort, » *Rom.* v, 12), par-là même que notre Seigneur voulait expier le péché, il a dû subir la mort qui en était la peine, afin de nous délivrer en même temps et du péché, et de la peine du péché. En effet, tous les hommes ont péché en Adam leur premier père, et tous ont été condamnés avec lui à la mort. Or, nul ne pouvait payer la dette de tous les hommes par une mort dont il était déjà personnellement redevable, car personne ne peut payer les dettes des autres avec de l'argent qu'il doit lui-même au créancier. Il fallait donc un enfant d'Adam, qui, étant pur de toute faute, fût seul exempt de la dette commune de la mort, et ainsi pût offrir, pour la mort que devaient les autres, une mort que lui-même ne devait pas. Et cette seule mort, à cause de la dignité infinie de la personne qui la subissait, était suffisante pour prévenir la mort de tous les autres, et les délivrer tous de cette commune dette. Si beaucoup de débiteurs devaient à un créancier dix mille pièces d'or, et qu'on lui offrît pour eux une pierre précieuse qui serait estimée beaucoup plus, cette seule pierre précieuse paierait largement toutes ces dettes : ainsi la mort de notre Seigneur a pu payer beaucoup plus richement les dettes du genre humain, que ne l'eût fait la mort de tous les hommes.

Mais vous direz peut-être : Pourquoi donc la mort garde-t-elle son empire sur les justes, si notre Seigneur les en a délivrés? Je répons qu'il les a délivrés de la mort, comme il les a délivrés du joug de la loi. De même que, par un effet de l'esprit de Jésus-Christ, les justes pratiquent avec amour la loi du Seigneur, et la regardent non comme un joug pesant, mais comme un fardeau

léger, bien plus comme la source des plus suaves délices; ainsi, le même Esprit transfigure la mort à leurs yeux, et la leur fait désirer avec ardeur comme la fin de leurs travaux, le but de leur navigation et le commencement de la vie éternelle. Car l'esprit de Jésus-Christ, qu'il nous a mérité par sa passion, a la propriété d'enlever à la loi ses difficultés par la force de la grâce, et à la mort son horreur par l'espoir de la gloire céleste. Voilà pourquoi les justes, avec le Prophète, « se plaisent autant dans la voie des préceptes divins que dans toutes les richesses, » *Ps. cxviii, 14*, et, avec l'Apôtre, « ils désirent d'être dégagés des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ. » *Phil. i, 23*. Ils savent que « c'est une chose précieuse devant les yeux du Seigneur que la mort de ses saints. » *Ps. cxv, 15*.

Saint Grégoire, énumérant les bienfaits qu'il avait reçus de Dieu, mentionne le bonheur qu'il avait de voir le commencement de la véritable vie et la récompense de ses travaux dans cette mort que presque tous considèrent comme une peine. Saint Jean, dans l'Apocalypse, entend une voix qui lui dit du haut du ciel : « Ecrivez. » Que va-t-il écrire? « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. » Pourquoi heureux? Parce que « dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux. » *Apoc. xiv, 13*. En quoi pourrait être malheureuse une mort qui est le commencement du repos et du bonheur?

Ce qui est malheureux, c'est la mort des impies, c'est-à-dire, de ceux qui, par leur faute, n'ont pas profité de ce bienfait. Voyez quelle différence entre la mort des uns et celle des autres! Les premiers, en mourant, prennent une nouvelle et heureuse naissance; ils sont en quelque sorte semés pour revivre: les autres, malheur effroyable, passent d'une mort temporaire à la mort éternelle. Nous voyons là s'accomplir ce qui a été figuré dans l'histoire de Samson. Celui-ci trouva un rayon de miel dans la bouche d'un lion qu'il avait tué quelques jours auparavant. Ce qui donna lieu à cette énigme : « La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort. » *Judic. xiv, 14*. Le lion qui ravageait tout et dominait le genre humain, c'est non-seulement le démon, mais aussi l' inexorable mort. Et depuis

que notre Seigneur a accompli cet oracle d'Osée : « O mort, je serai ta mort, » *Ose. XIII, 14*, depuis qu'en mourant il a délivré de la mort tous les hommes, les saints trouvent un rayon de miel dans la bouche de ce monstre insatiable, qui est pour eux désormais, non plus la mort, mais le passage à une vie et à un bonheur sans fin. Tel est donc le premier et principal bienfait de notre Sauveur ; tous les autres, qui sont innombrables, découlent de celui-là.

Que conclure, mes frères, de tout ce qui précède ? Qu'exige de nous un si grand bienfait de la bonté divine ? Il exige que nous brûlions d'amour en voyant cette immense charité de notre Sauveur, et que nous désirions donner mille fois notre vie, si c'était possible, pour celui qui nous a sauvés au prix de son sang. Ensuite, puisque nous avons tant de gages de son amour, tant de preuves de sa bonté et de sa miséricorde, nous devons déposer à ses pieds tous nos soucis et nos inquiétudes, et mettre en lui toutes nos espérances, persuadés qu'il ne nous refusera rien de ce qui est nécessaire à notre salut, maintenant qu'il règne glorieusement dans le ciel, lui qui, vivant sur la terre, a daigné tant souffrir pour nous sauver, et qui est aujourd'hui à notre égard ce qu'il était alors. Enfin, puisque la passion de notre Seigneur Jésus-Christ fut une œuvre d'humilité et de patience admirables, nous devons tâcher de toutes nos forces d'imiter surtout ces deux vertus, qui éclatèrent si vivement dans sa mort. C'est ce que faisait avec ardeur le martyr saint Ignace dont nous avons parlé plus haut, et qui disait dans la lettre que nous avons citée : « Laissez-moi, mes frères, imiter la passion de mon Seigneur..... Mon amour est déjà crucifié et attaché à la croix ; et son amour n'est pas en moi, à moins que je ne crucifie ma chair avec ses vices et ses convoitises. » C'est ainsi du moins que quelques interprètes expliquent ce passage. Efforçons-nous donc, mes frères, d'entrer dans ces sentiments, ayant toujours devant les yeux ces paroles de l'Apôtre qui sont l'expression de notre foi : « Si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec lui, » *Rom. VIII, 17* ; « si vous avez part aux souffrances, vous aurez part aussi aux con-

solutions, » II *Cor.* 1, 7, consolations que reçoivent dans le ciel avec abondance les chrétiens qui endurent ici-bas pour Jésus-Christ toutes sortes de douleurs et d'angoisses.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE MÊME

VENDREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; — 2° A PROPOS DU RÉCIT ÉVANGÉLIQUE, ON TRAITE DE L'AVEUGLEMENT ET DE L'ENDURCISSEMENT DU COEUR.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?

Les Princes des prêtres et les Pharisiens rassemblèrent le conseil, et ils disaient : Que ferons-nous ? Car cet homme opère beaucoup de miracles. *Joann.* XI, 47.

Aujourd'hui, très-chers frères, se rassemblent deux conseils bien dignes de notre attention : l'un, qui fait connaître l'excès de la bonté et de la sagesse de Dieu ; l'autre, qui montre clairement l'excès de l'ignorance et de la malice des hommes. Elevez les yeux, et contemplez ce qui se passe aujourd'hui dans le ciel et sur la terre. Vous verrez combien différent l'un de l'autre les deux conseils dont je viens de parler. Sur la terre, des méchants s'efforcent de ternir par une mort honteuse la gloire de Jésus-Christ ; dans le ciel, au contraire, il est question de mettre le comble à sa gloire par cette même mort. Les hommes veulent éteindre par l'ignominie de la croix la lumière qui vient de se lever sur le monde ; Dieu veut se servir de cette ignominie de la croix pour répandre dans tout l'univers cette lumière naissante. O excès de la bonté et de la sagesse d'un Dieu, qui tire de la perversité humaine une gloire admirable, et qui fait servir à ses desseins la méchanceté même qui croit y mettre obstacle ! Cette démence des hommes est magnifiquement décrite par le Prophète royal au deuxième psaume. Après avoir dit de cette

assemblée des méchants : « Les rois de la terre se sont réunis, et les princes se sont joints ensemble contre le Seigneur et contre son Christ, » il ajoute aussitôt : « Celui qui demeure dans les cieux se rira d'eux, et le Seigneur s'en moquera. » *Ps. II, 2, 4.*

Pourquoi se sert-il de ces termes de *rire* et de *se moquer*, qui semblent n'être pas applicables à Dieu? Certes, il ne le fait pas sans raison. N'était-ce pas une extravagance digne de risée et de moquerie, d'oser s'attaquer à Celui qui par sa seule volonté gouverne l'univers; qui renversa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes en une seule nuit; qui engloutit dans la mer tous les chars et l'armée de Pharaon; qui enfin est tellement puissant, que les armes, dont les méchants croyaient pouvoir l'accabler, lui ont servi à les accabler eux-mêmes, et que les obstacles qu'on opposait à ses desseins lui ont servi à les faire réussir? Tant s'en faut, en effet, que la gloire de Jésus-Christ ait été obscurcie par sa mort, qu'au contraire elle en a tiré son principal éclat. Par l'ignominie de la croix, « Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. » *Phil. II, 9.* Ainsi, ces aveugles, ces insensés, ne sachant ce qu'ils faisaient, perdaient leur nation en croyant la sauver, et glorifiaient Jésus-Christ en croyant l'avilir. Leurs complots étaient donc bien dignes de moquerie et de risée.

Nous allons parler aujourd'hui, mes frères, de ces conseils de la prudence humaine; nous y verrons, comme dans un miroir, ce qu'engendrent la méchanceté, l'aveugle amour de soi, le respect humain, l'avarice, l'ambition, l'envie, et une mauvaise habitude invétérée; ce qui nous fournira un puissant secours pour reconnaître, détester, et fuir ces fléaux de nos âmes. Mais pour mieux assurer le fruit de cette instruction, implorons humblement l'assistance divine par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Avant d'aborder l'explication de notre évangile, je me propose de traiter une question qui se rapporte à mon sujet et qui a soulevé bien des discussions. Pourquoi la principale défense que fit le Seigneur à nos premiers parents, fut-elle de manger les fruits

d'un arbre du paradis terrestre? En quoi se rattachait à la religion une loi, qui, considérée en elle-même, prohibait une action indifférente de sa nature? Pour comprendre la raison de ce précepte, il faut considérer que la bonté ou la malice des actions humaines doit être appréciée moins d'après les avantages ou les inconvénients qui en résultent pour les hommes, que d'après l'obéissance qu'elles rendent, ou l'outrage qu'elles adressent à la Majesté divine. Ainsi, lorsque vous soulagez la misère d'un pauvre, lorsque vous couvrez sa nudité, ou que vous lui tendez la main pour le relever d'une chute, ce qu'il y a de plus louable dans votre action, n'est pas d'avoir aidé votre semblable et de l'avoir délivré d'un péril imminent; c'est d'avoir obéi à Dieu qui vous appelle aux bonnes œuvres, et d'avoir, par amour pour lui, secouru votre frère malheureux. Lorsque au contraire vous avez causé un grave dommage au prochain, ce qu'on vous reproche surtout, n'est pas de lui avoir nui sans raison; c'est d'avoir violé les lois divines et méprisé la Majesté souveraine. Aussi David, après avoir séduit une femme mariée, et en avoir tué le mari innocent, demande au Seigneur le pardon de ce double crime en disant : « J'ai péché contre vous seul. » *Ps. L, 6.* Pourquoi contre Dieu seul, puisqu'il a péché si gravement contre une femme et contre son mari? Parce que ces deux dernières offenses, quoique très-graves en elles-mêmes, sont presque de nulle valeur, si on les compare à l'offense commise contre les décrets de la Majesté divine. Voilà pourquoi, en reconnaissant que tout péché mortel renferme deux difformités, l'aversion de Dieu, effet du mépris de la loi divine, et la conversion vers les créatures, effet de l'amour excessif qu'on a pour elles, les théologiens disent que le plus grand supplice de l'enfer, c'est-à-dire, la privation du souverain bien, répond à la première difformité, qui est d'une gravité infinie, tandis que la peine moindre, c'est-à-dire, la douleur causée par le feu, répond à la seconde difformité.

De ce principe, il est facile de tirer la réponse à la question que nous avons posée. Le Seigneur a donné à nos premiers parents une loi qui se rattachait à la religion, non de sa nature, mais par la seule autorité du législateur, afin qu'en l'observant

ils eussent le mérite qui est le principal en toute vertu, celui de l'obéissance, et qu'en la violant ils fussent coupables, non d'un dommage fait au prochain, mais seulement du mépris de la majesté divine, de sorte que leur fidélité ne contint que ce qu'il y a de meilleur, et leur dérèglement, que ce qu'il y a de pire. Car le pire étant, selon les philosophes, l'opposé du meilleur, et le meilleur étant l'obéissance, il est clair que le pire est l'insubordination.

Cette soumission respectueuse à la volonté divine est la source d'où découlent toute piété envers Dieu et toute observation des autres préceptes. Ceux qui, pénétrés de cette crainte salutaire et religieuse, observent avec soin les lois qui ne se recommandent à leurs yeux que par l'autorité du législateur, observeront avec beaucoup plus de soin encore les lois qui, indépendamment du crédit qu'elles tirent de cette autorité, fournissent l'occasion d'exercer la charité envers le prochain. Et comme de cette soumission respectueuse à la volonté divine découlent toute piété et toute vertu, ainsi la négligence de cette disposition fondamentale produit toutes les infractions à la loi divine. C'est ce que démontrent clairement des faits que vous voyons tous les jours.

Pourquoi, en effet, observe-t-on une telle différence de conduite parmi les chrétiens, c'est-à-dire, parmi des hommes qui font également profession de croire à l'Évangile? Ils sont tous éclairés de la même foi, ils s'appuient sur la même espérance, ils ont tous devant les yeux les récompenses du paradis, les supplices de l'enfer, la mort et le jugement. Et quoique toutes ces choses leur soient communes, les uns sont dans la disposition de souffrir tous les tourments plutôt que de commettre un péché mortel, tandis que les autres, pour les causes les plus futiles, et souvent même en l'absence de tout motif, commettent sans remords mille péchés de ce genre? D'où vient donc, dans une telle communauté de foi et de lumière, une telle différence de vie? Puisque la foi est la racine et le fondement de la vie chrétienne, pourquoi cette racine identique ne produit-elle pas de part et d'autre les mêmes fruits de piété?

Une des raisons de cet état de choses, c'est que dans les uns la

foi est accompagnée de la crainte de Dieu, et que dans les autres elle est dépourvue de cette crainte salutaire et religieuse. « La crainte du Seigneur, dit l'Ecclésiastique, chasse le péché, car celui qui est sans crainte ne pourra devenir juste. » *Eccli.* 1, 27, 28. L'âme qui manque de cette crainte est morte et étrangère à tout sentiment de piété. Aussi, de même que c'est en vain qu'on appelle les morts à haute voix, qu'on les harcelle, qu'on les pique, dépouillés qu'ils sont de tout sentiment, de même les pécheurs ont beau entendre les sermons les plus touchants, ils ont beau ressentir les inspirations intérieures du Saint-Esprit, ces choses ne les émeuvent guère plus que des cris ne réveilleraient un mort. Ils sont même devenus insensibles non-seulement aux exhortations, mais aux châtimens, aux famines, aux épidémies et aux autres calamités publiques, à la mort de leurs proches, à la perte de leur fortune, et tous ces fléaux, par lesquels Dieu essaie de les tirer de leur funeste sommeil, ne parviennent pas à les ramener dans la bonne voie. C'est ce que prouve péremptoirement l'évangile de ce jour, où nous voyons les pontifes des Juifs et les Phariséens refuser de croire en notre Seigneur, malgré tous les miracles qui appuyaient sa doctrine. Chose tellement inconcevable, que notre Seigneur lui-même, pour qui il n'est rien d'étonnant, « s'étonnait, dit saint Marc, de leur incrédulité. » *Marc.* VI, 6. Bien plus (et cela doit mettre le comble à notre étonnement), loin de se laisser éclairer par tant de miracles du Sauveur, ils en prirent occasion pour le faire mourir. Est-ce là le fait d'une âme saine, d'une âme douée de la vie spirituelle? Mais arrivons au récit de notre évangile, qui mettra tout ceci dans un plus grand jour.

I.

« Les Princes des prêtres et les Pharisiens assemblèrent le conseil, et ils disaient : Que ferons-nous? Car cet homme opère beaucoup de miracles. » Les éclatans miracles de notre Seigneur furent pour ces méchants l'occasion de se réunir et de comploter sa mort. Pour que vous puissiez apprécier cette folie et cet aveuglement, dont, hélas! les exemples sont encore fréquents de nos

jours, il faut savoir qu'on doit être beaucoup plus certain d'une doctrine confirmée par des miracles, qu'on ne l'est de ce qu'on voit de ses yeux, et même de ce qui est démontré mathématiquement. Car, dans ces deux derniers cas, la certitude vient du témoignage des sens ou de l'évidence rationnelle, tandis que la vérité d'une doctrine confirmée par des miracles est démontrée par le témoignage de Dieu, argument supérieur à tous les autres, de l'aveu de Pline, qui dit que le mensonge ne répugne pas moins à Dieu que la mort. Or, Jésus-Christ notre Seigneur confirmait par d'innombrables miracles, preuves irrécusables de sa divinité, la doctrine qu'il prêchait. Quelle n'était donc pas la démente de ceux qui non-seulement ne croyaient pas à un tel témoignage, mais encore en prenaient occasion pour faire mourir le Sauveur? Peut-on imaginer quelque chose de plus révoltant et de plus insensé? Ne pouvons-nous pas à bon droit nous écrier ici avec le Prophète : « O cieux, frémissiez d'étonnement, pleurez, portes du ciel, et soyez inconsolables. » *Obstupescite cæli super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer.* Jerem. II, 12.

Je vois, mes frères, qu'une telle conduite excite votre étonnement et votre indignation. C'est bien. Mais que diriez-vous, si je signalais quelque chose de semblable dans votre manière d'agir? Si je vous demande quels sont les plus puissants des innombrables motifs qui nous poussent à aimer Dieu, vous me répondrez sans doute que c'est l'immense bonté et la miséricorde qu'il a témoignée à notre égard, et surtout la charité infinie qui lui a fait endurer pour nous la mort la plus cruelle. Voilà, en effet, ce qui doit, plus què tous ses autres bienfaits et toutes ses promesses, nous porter à l'aimer et à le servir. De même que les miracles inclinent fortement à la foi l'esprit humain, ainsi l'immense bonté de Dieu, sa miséricorde et la passion du Sauveur inclinent fortement la volonté à l'amour divin. Et cependant si vous demandez à cette foule d'hommes, qui se sont fait du péché une habitude, comment ils peuvent s'obstiner ainsi dans le mal, et oublier la mort, le jugement, l'enfer, ils vous diront sans détour qu'ils n'éprouvent aucune inquiétude sur leur salut, confiants qu'ils sont dans la bonté de Dieu et dans la passion de Jésus-

Christ. Comment comprendre que le même bienfait divin soit à la fois une cause de piété et d'impiété, de mort et de vie? « Une fontaine, dit l'apôtre saint Jacques, jette-t-elle par une même ouverture de l'eau douce et de l'eau amère? » *Numquid fons de eodem foramine emanat dulcem et amaram aquam?* Jac. III, 11. En quoi donc ces hommes diffèrent-ils des pontifes juifs et des Pharisiens? Ceux-ci prirent occasion des plus puissants motifs de foi pour s'endurcir dans l'incrédulité; ceux-là prennent occasion des plus puissants motifs d'amour divin, pour désobéir à Dieu. C'est des deux côtés le même désordre, la même démence, si ce n'est que d'une part on voit l'égarement de l'intelligence, et de l'autre la dépravation de la volonté. Si donc vous avez horreur de l'impiété des Pharisiens, pourquoi n'avez-vous pas aussi horreur de vous-mêmes, qui êtes coupables d'un crime presque semblable? Mais puisque cet aveuglement de votre âme ne peut être déploré et flétri autant qu'il mériterait de l'être, passons à ce qui suit.

Les Pharisiens, enveloppés de ces épaisses ténèbres, commencent à délibérer en disant : « Que ferons-nous? Car cet homme opère beaucoup de miracles. » En quoi consistent, malheureux, ces miracles qui vous inquiètent? Ils ont pour effet d'éclairer les aveugles, de guérir les lépreux, d'éloigner de vos frontières toutes les maladies et de ressusciter les morts. Je ne dis rien maintenant de ce qui regarde le salut de l'âme; je ne veux recourir qu'à des motifs humains. Pourquoi donc, vous qui faites venir à grands frais des médecins habiles, quand vous êtes malades, pourquoi, je vous le demande, n'appréciez-vous pas le médecin tout-puissant qui sans vous rien demander, et sans vous faire subir d'opération douloureuse, rend d'une parole non-seulement la santé aux malades, mais la vie aux morts? Pourquoi ne le comblez-vous pas d'honneurs, et ne regardez-vous pas sa présence comme un bonheur pour votre pays, qu'il délivre de toute espèce de maux?

Il n'est pas difficile de répondre à cette question. Nous voyons que la plupart des hommes ont coutume de mesurer la valeur des choses non sur ce qu'elles sont réellement, mais sur l'utilité qu'ils en retirent. Au lieu d'en considérer la nature, ils considè-

rent quels sont ceux qui en profitent. Un exemple suffira pour le montrer clairement. Que pouvait-il y avoir de plus désirable pour le salut du monde que la venue de Jésus-Christ, lui que les prophètes ont appelé le désiré des nations et l'attente de tous les siècles ? Et cependant à peine est-il né, qu'Hérode se trouble et toute la ville de Jérusalem avec lui. Ils auraient dû, au lieu de se troubler, se réjouir avec transport de l'arrivée du roi et du Sauveur qui leur était promis. Mais comme Hérode et ses partisans n'appréciaient la grandeur de ce bienfait divin que par leur intérêt propre, et qu'ils croyaient que leur domination pourrait être affaiblie par celle du Christ, ils mirent tout en œuvre pour faire mourir Celui qu'ils devaient adorer. Ils ne voulurent pas permettre un bien général, qui semblait devoir leur causer un dommage. De même, les Pharisiens, s'imaginant faussement que la gloire de Jésus-Christ, si salutaire pour tout le genre humain, pouvait nuire à leurs privilèges, et s'inquiétant beaucoup plus de leurs intérêts que du salut public, résolurent la mort du Sauveur. C'est ce que nous voyons dans les paroles qui suivent :

« Si nous le laissons faire de la sorte, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ruineront notre ville et notre nation. » C'est-à-dire nous perdrons les honneurs et les dignités dont nous sommes investis. Vous voyez, mes frères, où mènent l'ambition, l'avarice, la cupidité effrénée. L'Apôtre a eu bien raison de dire : « L'amour des richesses est la racine de tous les maux, et quelques-uns en étant possédés se sont égarés de la foi. » *Radix omnium malorum cupiditas, quam quidam appetentes, erraverunt a fide*¹. I Tim. VI, 10. Mais les Pharisiens, non contents de s'égarer de la foi, résolurent de tuer Jésus qui en est l'auteur et le consommateur. Ce qui montre clairement combien l'amour de Dieu, et l'amour des biens terrestres, sont opposés l'un à l'autre. Car celui qui aime Dieu est tellement appliqué aux choses divines, qu'elles lui font mépriser toutes les choses de la terre ; et

¹ Grenade, qui cite de mémoire, met ici *circa fidem naufragaverunt*, expression qui se trouve I Tim. I, 19, où il n'est pas question de l'avarice. Cette métaphore, tirée du naufrage, était répétée dans la phrase suivante, que nous avons dû corriger aussi.

au contraire, la convoitise effrénée et l'égoïsme s'attachent tellement aux biens matériels, que cet ardent désir fait oublier le salut et les choses divines. Le pape Urbain l'atteste en ces termes dans une lettre : « Ce que la cupidité a de plus funeste, c'est qu'en acquérant ce qui passe, on perd de vue ce qui est éternel; c'est qu'en considérant du dehors les trésors que l'on convoite, on ne regarde pas dans son âme; c'est qu'en poursuivant le bien d'autrui, on devient étranger à soi-même. »

On voit aussi par là, de quelles ténèbres toute passion violente enveloppe l'âme. C'est ce que signifient, selon certains interprètes, ces paroles du Psalmiste : « Le feu est tombé sur eux, et ils n'ont plus vu le soleil. » *Supercecidit ignis, et non viderunt solem.* Ps. LVII, 9. Car le feu de la passion, s'il envahit l'âme, l'aveugle tellement, qu'elle ne voit plus même le soleil, c'est-à-dire les choses les plus claires et les plus visibles. Les moralistes ont bien raison de comparer la passion à une noire fumée et à un épais nuage. De même que l'air, obscurci par une nuée de ce genre, cache tellement le soleil même de midi, qu'on ne peut distinguer dans quelle partie du ciel il se trouve : ainsi l'âme, obscurcie par les nuages d'une passion violente, ne distingue plus ce qu'elle doit désirer; et si parfois son instinct le lui montre, elle n'en court pas moins à sa perte, sous l'impulsion de la convoitise. Selon saint Augustin, le péché d'Adam eut ce dernier caractère : « La cause de sa chute, dit-il, ne fut pas l'erreur, ce fut un excès d'affection conjugale; il transgressa le précepte du Seigneur pour ne pas contrister son épouse qu'il aimait d'un amour sans bornes. » Par conséquent, mes frères,, chaque fois qu'une passion violente met le trouble dans notre âme, nous devons nous abstenir de tout jugement et de toute résolution; car la passion nous entraînerait de son côté. Pour juger sainement, mieux vaut la simplicité affranchie des passions, qu'une grande prudence qui y est asservie; c'est ce que prouve clairement l'exemple des Pharisiens, que leur prudence, aveuglée par la convoitise, fit tomber dans une erreur si grave.

Cette vérité nous fournit la réponse à une question que l'on fait souvent : Comment peut-il se faire, dit-on, que les hommes

se trompent si souvent dans les cas particuliers, quoiqu'ils apprécient très-bien les choses, quand ils le font d'une manière générale? Quel est l'homme assez insensé pour ne pas comprendre qu'il faut aimer Dieu par-dessus tout, et que rien n'est plus haïssable que le péché? Comment donc se fait-il que, l'occasion d'un péché particulier se présentant, on ne rougisse pas de pécher pour le motif le plus frivole? Evidemment la source de cette erreur est dans l'impuissance dont nous frappe la passion. Dès qu'on descend des maximes générales à une action particulière qui contrarie la passion, celle-ci enveloppe l'âme de ténèbres, et lui suggère des prétextes pour échapper à la vérité connue. De là viennent presque toutes les erreurs des hommes, et ceux-là seuls trouvent moyen de s'en affranchir, qui, comprimant les passions avec le secours de Jésus-Christ, jouissent du bienfait de sa lumière. C'est ce que donne à entendre saint Jean l'Évangéliste, quand il dit du Sauveur : « Il était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. » *Joann.* I, 9. Ceux qui manquent de cette lumière, ont beau être versés dans les arts et les sciences, ils marchent dans les ténèbres et tombent souvent, comme le Sauveur lui-même l'indique par cette comparaison saisissante : « Celui qui marche durant le jour ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde; mais celui qui marche la nuit se heurte, parce qu'il n'a point de lumière. » *Joann.* XI, 9, 10.

Toutes les passions plongent notre âme dans les ténèbres; mais cela est surtout vrai de l'ambition, c'est-à-dire de la soif ardente de la gloire. Bien des exemples sont là pour le prouver, et notamment celui du saint patriarche Joseph, qui ayant raconté à ses frères les brillantes destinées qui lui avaient été montrées en songe, devint de leur part l'objet d'une envie si noire, qu'ils complotèrent sa mort, sans se laisser détourner de cet horrible forfait ni par le cri du sang, ni par les liens de l'amour fraternel, ni par le respect dû à leur vieux père, ni (ce qui est plus étonnant) par l'opinion où ils étaient que la grandeur de Joseph n'était qu'un rêve. Car certaines âmes ont une telle passion pour les honneurs et la domination, qu'elles ne peuvent considérer de

sang-froid le rêve même de l'élévation d'un autre. Il n'y a donc pas lieu de nous étonner que l'ardente ambition des Pharisiens les ait portés si vivement à étouffer la gloire de Jésus-Christ, qui leur semblait compromettante pour leur autorité, comme ils l'indiquent eux-mêmes dans ces paroles : « Si nous le laissons faire de la sorte, tous croiront en lui, et les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation. »

Je leur aurais pourtant demandé volontiers ce qu'ils pouvaient craindre d'un homme pauvre et inoffensif comme notre Seigneur paraissait l'être. A cette question ils eussent pu répondre, s'ils avaient voulu avouer la vérité : « Nous craignons, non pas ce que nous voyons dans les dehors du Christ, mais ce que nous sentons en nous-mêmes. Nous sommes si jaloux de conserver notre position et notre influence, nous redoutons à tel point de perdre ces avantages, que l'ombre même et le rêve d'une dignité rivale nous effraie. » En effet, de même qu'un ardent amour pour Jésus-Christ fait éviter avec soin, non-seulement les fautes graves, mais même les plus légères et jusqu'aux paroles inutiles, de même un violent amour-propre fait craindre non-seulement les véritables dangers, mais encore les dangers imaginaires. Cette passion qui brûlait dans leur cœur était donc la cause qui leur faisait envisager comme redoutable ce qui ne l'était nullement.

II.

Au milieu des opinions diverses qui se produisaient dans leur conseil, l'un d'eux, nommé Caïphe, qui les présidait, parla ainsi : « Vous n'y entendez rien, et vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. » Nous avons déjà dit que l'occasion de cet exécrationnable complot fut le miracle mémorable par lequel notre Seigneur avait ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours. Ici, je ne puis m'empêcher de m'étonner grandement qu'un tel miracle, que tout l'univers admire, n'ait pas convaincu, frappé de stupeur, et mis aux pieds de Jésus-Christ ces hommes qui

avaient, au sein de leur nation, une telle réputation de piété et de science. Car toutes les écoles des philosophes païens, malgré leurs dissentiments nombreux, s'accordèrent à dire que la puissance divine elle-même ne peut faire qu'un mort renaisse numériquement identique. Bien plus, quand l'Apôtre saint Paul prêcha à Athènes la résurrection des morts, on l'appela « prédicateur de nouveaux dieux. » Comment donc des hommes prudents et expérimentés ont-ils pu, en voyant ce miracle, non-seulement ne pas reconnaître en Jésus-Christ une puissance divine, mais concevoir la pensée d'un si noir forfait? Quoi de plus inconcevable qu'un tel aveuglement? Quoi de plus étonnant qu'une telle stupidité? C'est vraiment le prodige que le Seigneur annonçait en ces termes par la bouche du Prophète : « Je ferai encore une merveille dans ce peuple, un prodige étrange qui surprendra tout le monde : car la sagesse des sages périra, et la prudence des prudents sera obscurcie. » *Isa. xxix, 13.*

Pour répondre à cette question, de manière à vous exciter à la haine du péché, nous devons poser en principe qu'entre les nombreux et effrayantssupplices dont Dieu frappe dès cette vie le péché mortel, le principal est celui qu'il exprime en ces termes par l'organe d'Isaïe : « Aveuglez le cœur de ce peuple, rendez ses oreilles sourdes, et fermez ses yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne, et qu'il ne se convertisse à moi, et que je ne le guérisse. » *Isa. vi, 10.* Ce genre de peine est appelé dans l'Écriture tantôt aveuglement, tantôt endurcissement, tantôt abandon. Aveuglement, parce que l'âme est alors environnée de ténèbres, de sorte qu'elle ne voit pas son erreur et son péril, ce dont les Pharisiens de l'Évangile nous offrent un exemple. Endurcissement, car la volonté est tellement confirmée dans le crime, que rien ne peut l'en rappeler; ce qui fait dire à Job : « Son cœur s'endurcira comme la pierre, et il se reserrera comme l'enclume sur laquelle on bat sans cesse, *Job. xli, 15,* et qui loin de s'amollir sous les coups, en devient plus dure. Abandon enfin, parce que le méchant est abandonné de Dieu, c'est-à-dire privé du secours qui l'eût amené à la pénitence, quoique nul ne manque des secours

indispensables pour le salut; et ce troisième caractère est la cause des deux précédents.

Saint Augustin dit à ce sujet dans son livre intitulé *Du libre arbitre* : « C'est le juste châtement du pécheur de perdre ce dont il n'a pas voulu faire bon usage, quand il le pouvait sans difficulté. » En d'autres termes, l'homme ayant abusé de son intelligence et de sa volonté, en ne voulant pas comprendre ni pratiquer ce qui importait à son salut, est justement puni par la privation du secours divin qui eût préservé de l'erreur son intelligence, et l'eût aidé à remplir ses devoirs. Privé de ce secours, l'homme est en grand danger de se perdre. Aussi saint Grégoire, expliquant ces paroles de Job : « S'il détruit, nul ne pourra édifier, » *Job. XII, 14*, s'exprime ainsi : « Dieu détruit le cœur humain, quand il l'abandonne; il l'édifie quand il y entre. Des armées ne lui sont pas nécessaires pour perdre l'homme, il n'a qu'à le laisser à lui-même. » Ce qui fait dire à Salomon : « Considérez les œuvres de Dieu : remarquez que nul ne peut corriger celui qu'il méprise. *Eccl. VII, 14*. Car ni les paroles, ni les châtements, ni les miracles ne parviennent d'ordinaire à amollir une âme endurcie, ou à la guérir d'un vice invétéré.

Nous le voyons clairement dans le peuple juif, qui après avoir vu tous les miracles du Sauveur, non-seulement ne crut pas en lui, mais complota sa mort avec les Princes des prêtres. Nous le voyons aussi dans ceux qui vinrent en cette funeste nuit saisir le Sauveur; car il eut beau les renverser d'un seul mot de sa bouche, il eut beau guérir miraculeusement devant eux l'oreille de Malchus, ils étaient si aveuglés et si endurcis qu'ils portèrent une main sacrilège sur Celui dont ils venaient à l'instant même de sentir la toute-puissance. Qui ne verra pas clairement dans la perpétration de ce crime l'aveuglement et l'endurcissement de l'âme? Telle est donc la principale punition que Dieu inflige à ceux « qui ont vieilli dans le mal. » *Dan. XIII, 32*. Aussi, tant qu'ils vivent, ils ne font que se préparer une condamnation plus terrible, car ils ne cessent de commettre péchés sur péchés. C'est pour cela que sainte Anastasie fit, dit-on, cette prière à saint Chrysogone : « Si mon mari Publius ne doit pas se conver-

tir à la foi, obtenez de Dieu qu'il meure, de peur qu'en demeurant plus longtemps dans son incrédulité il n'aggrave sa condamnation. » Il est vrai que les damnés ne cessent de pécher dans l'enfer; mais, comme disent les théologiens, ils pèchent par un effet de leur damnation, sans mériter une aggravation de de peine, *actu damnatorio, non demeritorio*.

Je vois, mes frères, qu'impressionnés par cette doctrine, vous désirez savoir par quels degrés on arrive à cet abîme effrayant. Je réponds brièvement qu'on y arrive par une longue habitude de pécher, et par un tel attachement au mal, que ni la voix de Dieu et de l'Eglise, ni les châtimens et les bienfaits divins ne parviennent à y faire renoncer. De même que les règles monastiques prescrivent de punir de châtimens répétés le moine qui viole souvent les devoirs de son état, et, si les châtimens ne le rendent pas meilleur, de le chasser du monastère comme incorrigible, ainsi le souverain Maître et modérateur des choses humaines, lorsqu'il voit certains hommes ne profiter en rien des invitations et des avertissemens qu'il leur prodigue, les abandonne enfin, en les retirant de ce monde, ou en les laissant à eux-mêmes. C'est ce qu'indique cette réponse que, par la bouche d'Isaïe, le Seigneur adresse aux Juifs, lesquels se plaignaient qu'il les eût rejetés, et qu'il leur eût donné un écrit de divorce : « C'est à cause de vos péchés que vous avez été vendus, et ce sont vos crimes qui m'ont fait répudier votre mère; car je suis venu vers vous, et il ne s'est pas trouvé d'homme pour me recevoir; j'ai appelé, et personne ne m'a entendu. » *Isa. L, 1, 2*. Vous voyez que d'abord le Seigneur appelle les hommes révoltés contre lui, et qu'il abandonne ensuite ceux qui sont endurcis dans le crime.

C'est ainsi qu'il a procédé dans la dernière dévastation que subit le peuple juif, et dont les Romains furent l'instrument. Le Sauveur lui-même l'indique très-clairement, quand il dit : « Je vais vous envoyer des prophètes; des sages et des scribes, et vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, etc. » Que restait-il après cette rébellion? Ce qu'il ajoute aussitôt : « Le temps s'approche où votre maison restera déserte. » *Ecce relinquetur*

vobis domus vestra deserta. Matth. xxiii, 38. Le Seigneur avait déjà annoncé à Jérémie qu'il en serait de la sorte : « Coupez vos cheveux, lui avait-il dit, et jetez les..., parce que le Seigneur a rejeté loin de lui et a abandonné le peuple qu'il regarde dans sa fureur. » *Jerem.* vii, 29. Que signifie cet ordre de couper et de jeter ses cheveux? Nous avons soin de nos cheveux, tantqu'ils sont adhérents à notre tête; mais dès qu'ils en sont détachés, nous les mettons au rebut. Par cette comparaison le Seigneur voulait faire entendre que ces hommes, qu'il comblait d'honneurs quand ils adhéraient à lui par une foi ferme et par le lien puissant de la charité, méritaient, pour s'être séparés de lui, d'être mis au rebut comme des cheveux coupés. Aussi le pape Adrien disait qu'il est horrible de commettre péchés sur péchés, parce que nous ne savons pas quelle est la faute que Dieu attend pour nous abandonner.

Cela posé, il est facile de répondre à la question énoncée plus haut, que les Pontifes et les Phariséens, qui malgré tant d'avertissements du Sauveur, malgré le spectacle sublime de ses vertus, malgré ses éclatants miracles, ne voulurent pas se convertir, avaient été, par un juste jugement de Dieu, abandonnés à eux-mêmes, aveuglés, et ainsi frappés du châtement le plus terrible. Le Seigneur les en avait menacés autrefois par ces paroles d'Isaïe : « Soyez dans l'étonnement et dans la surprise; soyez dans l'agitation et le tremblement; soyez ivres, mais non pas de vin; soyez chancelants, mais non pas comme ceux qui ont bu avec excès. Car le Seigneur va répandre sur vous un esprit d'assoupissement; il fermera vos yeux; il couvrira d'un voile vos prophètes et vos princes qui voient des visions. Et toutes les visions des vrais prophètes vous seront comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux, etc. » *Isa.* xxix, 9, 10, 11. Qui ne voit clairement, dans l'assemblée que l'évangile de ce jour met sous nos yeux, l'accomplissement de cet oracle du Prophète? Les Phariséens et les princes du peuple commencent par être dans l'étonnement et la surprise, en voyant les miracles du Christ, et surtout la résurrection de Lazare, mort depuis quatre jours. Leur étonnement se montre assez dans ces paroles : « Que ferons-nous? Car cet homme opère beaucoup de miracles. » Ensuite ils sont

dans l'agitation et le tremblement, lorsqu'ils forment toutes sortes de projets pour étouffer ou obscurcir l'autorité et la gloire du Sauveur. De plus, ils sont excités et soulevés contre lui, non par une ivresse vulgaire, mais par la fureur de l'avarice, de l'ambition, de l'envie et de la haine. Enfin le Seigneur leur donne à boire un vin qui assoupit, lorsqu'en punition de leur malice, il les abandonne à leur aveuglement. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'ainsi aveuglés ils ferment les yeux aux magnifiques œuvres du Sauveur, et n'en soient pas plus touchés que s'ils ne les voyaient pas; d'où il résulte que toute prophétie était pour eux comme un livre fermé avec des sceaux, non que la prophétie fût fermée elle-même, mais leurs yeux l'étaient, et, pour me servir des paroles de l'Apôtre, « ils avaient un voile sur le cœur. » II *Cor.* III, 15.

Vous voyez, mes frères, quelle est la gravité et la malice du péché, surtout lorsque par une longue habitude il nous a enlevé tout sentiment des choses spirituelles. Vous voyez comme il conduit les malheureux mortels à l'état le plus déplorable, tellement qu'ils ne sont séparés des damnés que par quelques instants d'une vie fragile. Or, je soupçonne fortement que ce déplorable état est maintenant encore celui de beaucoup de chrétiens que nous voyons être non-seulement sourds aux exhortations continues de l'Eglise, mais même insensibles à tant de plaies dont nous frappe la justice divine, à tant de guerres qui bouleversent le monde, à tant d'hérésies qui nous assiègent de toutes parts, à tant de famines qui nous mettent aux abois, à tant de morts qui nous épouvantent. Quels moyens pourront les amener à faire pénitence, eux qui, malgré tous ces fléaux, persévèrent et s'endurcissent dans le crime? J'ose à peine dire ce que je pense, mais il me semble que c'est là le signe d'un cœur endurci. Et il va se faire ici-même une expérience de cette terrible vérité; car si, après avoir entendu parler de cet immense péril de l'endurcissement, vous n'en êtes nullement touchés, j'ai bien peur qu'il n'y en ait quelques-uns parmi nous, qui soient arrivés à ce terme de tous les maux. Veuille nous en préserver Jésus-Christ notre Seigneur, qui, à pareil jour, pour notre salut, a été condamné a

mort par une assemblée de méchants, et qui est béni dans les siècles des siècles avec le Père et le Saint-Esprit. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

DANS LEQUEL, APRÈS UNE COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON TRAITE DE LA BONTÉ ET DE LA CHARITÉ INEFFABLE DU SAUVEUR, QUI, POUR ACHEVER L'OEUVRE DE NOTRE RÉDEMPTION, A BIEN VOULU AUJOURD'HUI ENTRER A JÉRUSALEM, AU MILIEU DE L'EMPRESSEMENT ET DE L'ALLÉGRESSE DU PEUPLE.

Benedictus qui venit in nomine Domini.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. *Matth. xxi, 9.*

L'évangéliste saint Matthieu raconte en ces termes le fait que nous célébrons aujourd'hui, c'est-à-dire l'entrée de notre Seigneur à Jérusalem : « Lorsqu'ils furent arrivés à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, et leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse attachée, et son ânon avec elle ; détachez-les et me les amenez. Et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il les laissera emmener. Or, tout cela s'est fait afin que s'accomplît cette parole du Prophète : Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse, et sur l'ânon de celle qui est sous le joug. » Nous avons dit ailleurs ce que signifient ces animaux qu'on amena et qu'on orna pour le service de notre Seigneur. Il nous reste maintenant à expliquer en peu de mots ces paroles qui prophétisent et qui décrivent son règne : « Voici votre roi qui vient à vous. » Ce n'est pas un prophète en particulier, c'est le chœur de tous les prophètes qui

exalte la royauté du Sauveur, et qui pour cette raison l'appelle Messie, c'est-à-dire, roi qui a reçu l'onction. Mais quelqu'un dira peut-être : Qu'y avait-il en Jésus-Christ de royal ou de magnifique, pendant qu'il vivait sur la terre? Où étaient son palais, son trône, son sceptre? Où étaient sa suite, sa pompe royale, et tous les autres signes et attributs de la majesté souveraine, qu'on a coutume de voir dans les rois? Il est facile de répondre que le royaume de Jésus-Christ (comme nous l'expliquerons plus longuement dans le discours qui suit) est spirituel et céleste, non corporel et terrestre. Lui-même le déclara à Pilate en ces termes : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » *Joann. xviii, 36.*

Les devoirs d'un bon roi sont nombreux et sublimes. Toutefois le principal, c'est de défendre son peuple contre les attaques et la fureur des ennemis ; et ce devoir, notre Seigneur l'a rempli surabondamment. Entre les ennemis spirituels de notre âme, le plus redoutable est le péché ; celui-là vaincu, nous n'avons plus rien à craindre ; car aucune adversité ne nous nuira, si nous ne sommes pas esclaves de l'iniquité. Pourtant on peut ranger parmi nos ennemis, non-seulement le péché, mais encore tout ce qui y tient de près. Ainsi la mort est pour nous un ennemi très-cruel, parce qu'elle est une suite du péché, selon ces paroles de l'Apôtre : « Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par le péché la mort. » *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors.* Rom. v, 12. Pour la même raison, l'enfer est notre ennemi, puisqu'il est la grande punition du péché. Le démon aussi doit être compté parmi nos ennemis les plus furieux, car il est l'instigateur et l'auteur de tous les péchés. Enfin notre chair, qui, soulevée par le souffle du serpent, nous excite à tous les vices, est pour notre âme un ennemi très-dangereux, un ennemi domestique, et d'autant plus puissant pour nous perdre, qu'il nous touche de plus près. Or, Jésus-Christ notre Seigneur, au moyen de sa croix, nous a délivrés de ces cruels ennemis.

Qu'il nous ait délivrés du péché, c'est ce qu'atteste le prophète Michée, lorsque parlant du Messie, il s'exprime en ces termes : « Il détruira nos iniquités, et il jettera tous nos péchés au fond

de la mer. » *Deponet iniquitates nostras, et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra.* Mich. vii, 19. Comme les Egyptiens qui poursuivaient les enfants d'Israël, nos péchés ont été submergés dans la mer Rouge, c'est-à-dire, dans le sang de Jésus-Christ. Il doit aussi nous délivrer de la mort, comme le prédit l'Apôtre, lorsqu'il dit qu'à la fin des temps, c'est-à-dire, à la résurrection générale, « notre ennemie la mort sera détruite, » I *Cor.* xv, 26, ou, en d'autres termes, ne pourra plus nous atteindre. Le même Apôtre annonce clairement que le Sauveur doit aussi nous affranchir des peines de l'enfer : « Il n'y a point de condamnation, dit-il, pour ceux qui sont en Jésus-Christ, lesquels ne marchent pas selon la chair. » *Rom.* viii, 1. Quant au démon, notre Seigneur lui-même, peu avant sa passion, déclara qu'il nous arracherait à sa domination tyrannique : « C'est maintenant, dit-il, que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors. » *Joann.* xii, 31. Et contre cet ennemi domestique et de tous les moments, contre la chair, qui se révolte contre la loi de Dieu et aspire sans cesse aux biens matériels, auxquels elle ressemble, il nous a donné dans sa passion le secours admirable de sa croix, sur laquelle « notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps (c'est-à-dire le pouvoir) du péché soit détruit, et que désormais nous ne soyons plus asservis au péché. » *Rom.* vi, 6. En effet, par sa mort, il a fortifié dans tous les justes l'homme intérieur, et leur a donné son Esprit, afin qu'ils puissent « crucifier le vieil homme avec ses passions et ses désirs déréglés, » *Gal.* v, 24, et « se revêtir du nouveau, qui est créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables. » *Ephes.* iv, 24.

Ces cinq ennemis si redoutables sont donc tombés sous les coups du nouveau David et de ses serviteurs ; car non-seulement il a dompté ces géants et a brisé leur puissance, mais il nous a donné des forces pour les vaincre, forces réservées à ceux qui, par la pratique de l'obéissance et de la charité, sont devenus participants de ses mérites, comme le prouvent ces paroles de l'Apôtre, que nous avons citées plus haut : « Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » *Rom.* viii, 1. Saint

Augustin explique cette vérité par une élégante comparaison : « Le breuvage de notre salut, dit-il, ce breuvage composé de la nature divine et de la nature humaine, est sans doute capable de sauver tout le monde ; mais il ne sauve pourtant que ceux qui le boivent. » Et ceux qui le boivent sont ceux qui, par une vraie pénitence, par la contrition du cœur, ont obtenu l'Esprit de Jésus-Christ.

Le Sauveur ne s'est pas contenté de nous délivrer de nos ennemis ; il nous a encore procuré tous les biens, selon ces paroles de l'Apôtre : « Vous avez été comblés en lui de toutes les richesses. » *In omnibus divites facti estis in illo.* I Cor. I, 5. Or, quelles richesses peuvent être comparées avec celles que notre Seigneur a apportées dans le monde, puisqu'il a répandu dans le sein de l'Eglise tout ce qui était caché dans les trésors célestes ?

Aussi le divin Maître s'est-il servi de l'expression la plus convenable lorsqu'il a appelé royaume des cieux l'ensemble de la doctrine évangélique, nous indiquant par-là que tout y est céleste et divin. En effet, elle nous conduit au ciel, et nous fortifie de l'Esprit céleste ; non-seulement elle nous enseigne la vie bienheureuse, mais elle nous la donne ; et enfin elle nous fait participer, même sur la terre, à la nature divine. C'est donc à bien juste titre que notre Seigneur a donné le nom de royaume des cieux à son Evangile, qui est tout céleste et divin. Tel est le royaume que le prophète Zacharie nous annonce quand il dit : « Voici votre roi qui vient vers vous ; » et tel est celui que les enfants célèbrent aujourd'hui de leurs voix de bon augure, en s'écriant malgré les Pharisiens : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Si vous voulez connaître le caractère de ce roi, l'Evangeliste, interprétant le Prophète, vous l'apprend aussitôt : « Il vient à vous plein de douceur. » *Matth. xxi, 5.* C'est ce que les hommes désirent ordinairement le plus dans les rois, de peur qu'enflés par l'orgueil, ils ne gouvernent d'une manière tyrannique. Ce qui fait dire à Salomon : « La miséricorde et la vérité conservent le roi, et la clémence affermit son trône. » *Prov. xx, 28.* Telle est la première vertu de notre roi, vertu dont il a proposé l'imitation

à ses disciples, quand il leur a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Matth.* xi, 29. Zacharie a donc raison de le dépeindre en ces termes : « Il vient vers vous plein de douceur, » sans nul appareil qui le fasse craindre. Car il n'est pas venu pour faire la guerre, pour lever des tributs, pour imposer des fardeaux onéreux, pour enlever les biens de la terre en donnant ceux du ciel ; « il vient vers vous plein de douceur, » pour souffrir des affronts, des outrages, des coups et des blessures ; « il a abandonné son corps à ceux qui le frappaient, et ses joues à ceux qui lui arrachaient le poil de la barbe. » *Isa.* l, 6. Enfin, telle a été la douceur de ce roi et sa libéralité, que l'Apôtre, quand il demandait quelque chose avec instance aux premiers chrétiens, leur disait : « Je vous conjure, mes frères, par la douceur de Jésus-Christ, » *II Cor.* x, 1 ; tant il était persuadé que les fidèles ne pouvaient rien refuser à cette vertu, qui avait été la cause de leur rédemption. Pourquoi donc, nous qui devons tant à cette vertu, par laquelle nous avons été sauvés, ne tâchons-nous pas de la faire passer dans notre conduite ? Si tout le monde aime à suivre les exemples des rois, pourquoi ne pas imiter la douceur du nôtre ? Quoi de plus affreux, dans un chrétien, que la colère des bêtes fauves, la fureur des serpents, la soif de la vengeance, et la langue de vipère qui tout le jour sème la médisance, la moquerie, l'insulte, l'outrage, les imprécations ? Vices, hélas ! trop communs, surtout chez les femmes, que leur faiblesse et leur complexion devraient pourtant incliner à la douceur.

L'Évangéliste raconte ensuite que les disciples, fidèles au commandement du Sauveur, allèrent chercher l'ânesse et l'ânon, et que plusieurs de ceux qui étaient là réclamèrent en disant : « Que faites-vous ? pourquoi déliez-vous cet ânon. » *Marc.* xi, 5. Ce n'est pas inutilement que l'évangéliste saint Marc nous a conservé ces paroles ; il a voulu ainsi nous faire entendre qu'il se trouvera toujours des hommes pour contrarier et tâcher de pervertir les apôtres, les disciples des apôtres, et tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ. Car il est écrit : « Le bien est contraire au mal, et la vie à la mort ; ainsi le pécheur

est contraire à l'homme juste. » *Eccli.* xxxiii, 15. Que si quelquefois le monde se tait et s'apaise, il n'en est pas de même de celui dont il est écrit dans un sens mystique : « Il ne sentira ni la lassitude, ni le travail ; il ne dormira, ni ne sommeillera point ; il ne quittera point sa ceinture, et pas un seul cordon de ses souliers ne se rompra dans sa marche. » *Isa.* v, 27. Autant de caractères qui s'appliquent beaucoup mieux aux satellites du démon, qu'à l'armée du roi de Babylone. Le chef de cette troupe infernale ne dort, ni ne se tait ; toujours il s'efforce de nous porter au mal. Et quoiqu'il s'attaque à tous les hommes, c'est surtout aux jeunes gens, dans lesquels brûle davantage l'amour du monde, qu'il a coutume de parler : — Tu es jeune, leur dit-il ; tu as tout le temps de mener une vie chaste et sobre. Profite d'abord de ta florissante jeunesse ; il te suffira de recourir à la piété, quand tu arriveras à l'âge mur, ou que tu approcheras de la fin de ta vie. « Le Seigneur est bon, patient, riche en miséricorde, et ne punit qu'à contre-cœur, » *Joel.* ii, 13, comme dit le Prophète. — Que de jeunes gens il a trompés par de tels mensonges, puisque David lui-même et le saint homme Job demandent pardon des péchés de leur adolescence ! Si donc la jeunesse de ces grands saints n'a pas été exempte de périls, combien ne devez-vous pas trembler, jeunes gens, si vous ne veillez avec soin sur votre conduite ? Qu'ils sont nombreux en ce saint temps, ceux que le démon, par de tels discours, tâche de détourner de la véritable pénitence, laquelle consiste surtout à renoncer au péché et à commencer une vie nouvelle ! Qu'il y en a peu, qui à ces perfides insinuations répondent avec le Prophète : « Les méchants m'ont entretenu de choses fabuleuses ; mais que cela est différent de votre loi ! » *Ps.* cxviii, 85.

Comme notre Seigneur, sur la monture qu'on lui avait amenée, s'avancait vers Jérusalem, toute la ville, émue et heureuse de son arrivée, vint au-devant de lui avec des branches de palmiers et d'oliviers, qui représentaient, les unes sa victoire, et les autres, sa miséricorde. Il y eut même des hommes qui, enflammés d'un plus grand amour pour le divin Sauveur, étendirent leurs vêtements sur la route, genre d'hommage que nul

roi ou empereur triomphant n'avait encore reçu, autant que nous pouvons en juger par les récits des historiens. Cet hommage, on le rend spirituellement à notre Seigneur, lorsque, pour sa gloire, on se dépouille du vieil homme, et qu'on tâche de lui sacrifier d'anciennes habitudes; ce qu'il faut faire en tout temps, mais surtout en celui où nous sommes, pendant lequel on prêche de toutes parts la pénitence, afin que, crucifiant nos péchés avec Jésus-Christ, et ressuscitant avec lui, « nous marchions dans une vie nouvelle. » *Rom. vi, 4.* Vous tous qui désirez lui rendre cet hommage, renoncez donc à la haine, abjurez la débauche, étouffez les désirs de vengeance, « rejetez loin de vous la bouche maligne, et que les lèvres médisantes soient très-loin de vous. » *Prov. iv, 24.* Etes-vous en possession du bien d'autrui? Il faut aussi vous en dépouiller et le rendre à qui de droit. Une cohabitation ou familiarité dangereuse vous porte-t-elle au mal? Rompez ces liens diaboliques. Si vous ne le faites pas, maintenant que tant de fidèles vous en donnent l'exemple, qu'un commandement spécial vous y oblige, que les plus saintes solennités vous y engagent, que tant d'exhortations de l'Eglise, que la mort du Sauveur lui-même, la croix, les clous, la lance, la flagellation, les crachats, les opprobres, les liens qu'il a endurés et son sang répandu vous appellent au repentir de vos anciens désordres; si, dis-je, vous ne changez pas de vie maintenant, quand vous y déciderez-vous? Comment croire que vous ferez dans un autre temps une pénitence que vous ne voulez pas faire dans le moment le plus favorable? Si donc vous voulez célébrer pieusement la passion et la résurrection de notre Seigneur, si vous voulez le recevoir dignement, lui qui vient vous sauver, dépouillez-vous des vêtements du vieil homme, c'est-à-dire de vos anciennes habitudes et de vos convoitises, et ainsi vous lui rendrez l'hommage qu'il recherche le plus. Mais en voilà assez sur l'évangile; parlons maintenant de la solennité et de la marche triomphale de ce jour.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » En lisant l'évangile d'aujourd'hui, on se demande pourquoi notre Seigneur a voulu entrer dans la ville de Jérusalem au milieu de cette pompe solennelle, de ces branches de palmiers et d'oliviers, de ces acclamations populaires et de cette foule innombrable, lui qui venait pour mourir et pour endurer le supplice de la croix. Quand on marche à une mort imminente, ce n'est point avec les dehors de la joie, c'est avec un visage défait et en habits de deuil. Comme dit le Sage, « la musique pendant le deuil est un bruit importun. » *Musica in luctu, importuna narratio.* Eccli. xxii, 6¹. Cette même question, nous l'avons effleurée le premier dimanche d'avent, mais le temps où nous sommes nous fait une loi de la traiter plus au long. Dans ce but, nous allons d'abord exposer quelques principes sur la bonté et la charité immense de notre Seigneur; cela nous aidera non-seulement à comprendre le mystère de ce jour, mais encore à le célébrer avec piété et avec transport.

On sait que le commencement et le fondement de notre salut est la connaissance de Dieu, et surtout de sa bonté, de sa charité, de sa miséricorde. L'Apôtre croyait cette connaissance si nécessaire et si utile aux hommes, qu'il la demandait pour nous à genoux, « afin, dit-il, que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de ce mystère..... et que vous soyez remplis selon toute la plénitude de Dieu. » *Eph. iii, 18, 19.* L'Apôtre désire donc que nous connaissions l'étendue de la bonté de Dieu, la largeur de sa charité, la hauteur de sa majesté et la profondeur de sa sagesse, connaissance qui, accompagnée d'une charité ardente, nous fait

¹ On traduit ordinairement : « Un discours à contre-temps est comme une musique pendant le deuil. » Mais Grenade, pour les besoins de sa thèse, renverse la proposition, c'est-à-dire prend l'attribut pour le sujet, et réciproquement.

participer à toutes les grâces divines et à toutes les vertus, comme l'indiquent ces mots : « Afin que vous soyez remplis selon toute la plénitude de Dieu. » *Ibid.* Et cette connaissance, l'Apôtre la demandait à Dieu, parce qu'il comprenait que notre faible intelligence, accoutumée à s'exercer sur les misérables affaires de cette vie, ne peut s'élever à la hauteur de ces merveilles divines, sans une effusion de la lumière céleste.

Un des principaux caractères de l'ignorance de l'homme, c'est de juger de Dieu par soi, et de mesurer les choses divines sur les choses humaines. C'est ainsi que les paysans ont coutume d'apprécier d'après leur village les palais et les richesses des rois, de sorte que si par hasard ils en voient quelque chose, ils s'en étonnent comme d'objets entièrement inconnus. Cette ignorance qui vient de l'incapacité de soutenir l'éclat des choses divines, est commune à presque tous les hommes.

Les philosophes païens eux-mêmes l'ont reconnu ; ils ont été jusqu'à dire que l'esprit humain est à l'égard des choses divines, ce qu'est l'œil du hibou à l'égard du soleil. C'est à cause de cette faiblesse de notre nature, que l'Apôtre demande pour nous la lumière céleste, afin que nous puissions comprendre l'immense étendue de la majesté infinie, comme les saints l'ont comprise à quelque degré par un don particulier d'en haut.

Le même Apôtre nous indique le moyen de nous élever à cette sublime théologie, quand il enseigne que par les choses visibles on peut concevoir la gloire invisible de Dieu et son éternelle puissance. En effet, dans les créatures, comme dans un miroir, brille une image de la bonté divine. Bien plus, les créatures ont été faites surtout pour que par elles nous reconnaissons le Créateur. Nous allons donc, parmi toutes celles que contient l'univers, en choisir deux, l'une terrestre, le feu, l'autre céleste, le soleil, et par ces nobles créatures nous tâcherons de nous élever à quelque connaissance de la bonté divine.

Nous voyons que le feu a la propriété naturelle de communiquer sans cesse, à tout ce qu'il peut atteindre, son éclat et sa chaleur. C'est une figure si belle de la bonté divine, que le Seigneur, au mont Sinai, voulant apparaître sous une forme sensible aux

enfants d'Israël, et pouvant sans peine revêtir une apparence corporelle quelconque, choisit de préférence le feu, comme nous l'apprend ce passage de l'Exode : « Ce qui paraissait de cette gloire du Seigneur était comme un feu ardent au plus haut de la montagne, devant les yeux des enfants d'Israël. » *Exod. xxiv, 17.* Qu'a-t-il voulu indiquer par là, sinon la nature de sa bonté, qui, comme le feu, cherche à se communiquer, et à tout transformer en elle? Ce qui fait dire à saint Denis : « Dieu désire que chaque chose devienne semblable à lui autant qu'elle le peut; il veut se communiquer par ses bienfaits. » *Epist. viii.*

Mais l'astre brillant du jour nous représente la bonté divine beaucoup mieux que ne peut le faire toute autre créature matérielle. En effet il poursuit de ses rayons et il réchauffe tout ce que contiennent le ciel, la terre et la mer, tellement que rien ne peut échapper à sa lumière et à sa chaleur, et que si vous lui fermez toutes les ouvertures de votre maison, il guette de tous côtés une issue, afin de vous éclairer et de vous réchauffer malgré vous. Telle, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes et la terre au ciel, telle, dis-je, nous devons nous représenter la bonté divine, qui cherche à multiplier ses bienfaits, à se répandre partout, à se communiquer à tous, et à tout attirer à soi. De là ces mots de saint Denis : « Dieu, étant le bien substantiel, envoie partout sa bonté, comme le soleil sa lumière. » *De div. nom.* C'est donc indignement contrarier la bonté divine, que de s'y soustraire, de lui résister et d'empêcher son effusion, ce qui se fait chaque fois que l'on pèche. Aussi la raison de la haine irréconciliable que Dieu porte au péché, c'est qu'il y trouve un obstacle à son inclination de faire du bien.

Cet épanchement de la bonté de Dieu est l'objet des louanges perpétuelles des esprits célestes; ils proclament que toute la terre est pleine de sa gloire, c'est-à-dire, de sa bonté et de sa miséricorde; et non-seulement la terre, mais encore et à plus forte raison le ciel; car il envoie sans cesse de toutes parts les rayons de son infinie bonté. Dans le ciel, il pénètre de sa gloire et de sa félicité ces bienheureux esprits, et les enflamme de l'amour divin le plus ardent; sur la terre, « il ouvre sa main, et il remplit

tous les animaux de sa bénédiction, » *Ps. cXLIV, 16*, c'est-à-dire du genre de bonheur dont ils sont capables selon leur nature, de sorte que les petits chiens eux-mêmes et les passereaux sentent les effets de sa bonté.

De la bonté divine, comme d'une source profonde, découlent, dit saint Thomas, deux fleuves non moins bienfaisants, l'amour et la miséricorde; l'amour, par lequel on communique aux autres ses propres biens; la miséricorde, par laquelle on prend en quelque sorte sur soi, par la compassion, les maux d'autrui. Mais nous n'avons maintenant à parler que de l'amour. Cet amour était si grand dans l'âme du Sauveur, que l'Apôtre, après cette description de l'immensité divine que nous avons citée, ajoute ce qui suit : « Je prie aussi le Seigneur qu'il daigne vous faire connaître la grandeur de l'amour de Jésus-Christ envers nous, lequel surpasse toute connaissance, » *Eph. III, 19*, même celle des anges.

Nous avons deux moyens de conjecturer à quelque degré la grandeur de cet amour. Le premier, c'est la grâce de Jésus-Christ, laquelle est infinie, selon les théologiens, c'est-à-dire est tellement grande, qu'elle comprend tout ce qui appartient à la nature et à la plénitude de la grâce. Les autres ne reçoivent la grâce que partiellement; mais Jésus-Christ l'a reçue tout entière; « il a été oint de cette huile d'une manière plus excellente que tous ceux qui y ont part avec lui, » *Ps. LXIV, 8*; « parce que Dieu ne lui donne pas son esprit par mesure. » *Joann. III, 34*. Si donc la grâce de Jésus-Christ est d'une telle grandeur, et si la charité est proportionnée à la grâce, comme le ruisseau à la source d'où il découle, que sera la charité qui procède d'une telle grâce? Nulle parole ne peut l'exprimer, nulle pensée humaine ne peut le comprendre.

Maintenant, ayons recours à une comparaison; mettons-nous devant les yeux la charité de quelques saints illustres, et essayons de nous élever par ces exemples, comme par autant d'échelons, jusqu'au sommet de la charité du Sauveur.

Grande fut la charité de saint Dominique, qui, arrêté en voyage par de cruels hérétiques, les priaït instamment de ne pas

le tuer d'un seul coup, mais de le couper en morceaux et de lui infliger les plus affreuses tortures. Grande aussi fut la charité de saint Laurent qui, condamné à mourir sur un gril, disait hardiment à son persécuteur : « Malheureux, j'ai toujours désiré ce banquet; » et lorsque, placé sur le gril, il était brûlé par des charbons ardents : « Ces charbons, disait-il, me rafraîchissent. » O parole céleste, bien digne de cet héroïque martyr ! Il avait tellement soif du calice des souffrances, qu'en le buvant il se sentait rafraîchir par les flammes. Grande était la charité de saint André, apôtre, qui, conduit à l'endroit où on devait le crucifier, s'écriait, après bien d'autres louanges adressées à l'arbre de la rédemption : « O croix, longtemps désirée et accordée enfin à mon impatience, je viens à toi avec sécurité et allégresse, afin que tu te réjouisses, toi aussi, de recevoir le disciple de Celui qui t'a consacrée par sa mort. » Mais surtout il faut admirer la charité de l'apôtre saint Paul, qui avait une telle soif de la gloire de Dieu et du salut des hommes, qu'allant bien loin au-delà de tous les supplices terrestres, il « désirait de devenir anathème, à l'égard de Jésus-Christ, pour ses frères. » *Rom. ix, 3.* Si donc telle fut la charité de ces grands saints, qui n'avaient reçu la grâce que partiellement, quelle sera la charité du Saint des saints, « qui nous a donné à tous de sa plénitude, » *Joann. i, 16,* et en qui se réunissent comme dans un océan tous les fleuves des grâces, pour se répandre de là sur tous les autres. Car il est certain qu'autant le soleil l'emporte en éclat sur toutes les étoiles, autant Jésus-Christ l'emporte en grâce et en charité sur tous les saints ; il est le splendide soleil auquel tous empruntent, comme autant de planètes, ce qu'ils ont de lumière.

Si donc tel fut l'éclat de ces planètes, quel n'est pas celui du Soleil même de justice qui les illumine ? Et puisque avec une charité si inférieure, ils étaient dévorés d'un tel désir de souffrir pour Jésus, quel ne dut pas être, dans le cœur de Jésus lui-même, le désir de mourir ? Si les saints couraient à la mort avec tant d'allégresse et d'ardeur, avec quel empressement et quel amour y alla Celui dont il est écrit en figure : « Il s'élança comme un géant pour courir dans sa carrière, » *Ps. xviii, 6,* c'est-à-dire

pour consommer l'œuvre de notre salut? Lui-même nous dit : « Je dois être baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé, jusqu'à ce qu'il s'accomplisse! » *Baptismo habeo baptizari; et quomodo coarctor, usquedum perficiatur!* Luc. XII, 50. Le temps, qui s'écoule si vite, lui paraissait d'une lenteur insupportable, avant le sacrifice qui devait nous sauver, tant il désirait d'être baptisé dans son sang pour notre salut! Si « le délai de ce qu'on espère afflige l'âme, » *Prov. XIII, 12*, combien sa sainte âme dut-elle souffrir du délai de ce sacrifice! Et si « l'accomplissement du désir est la joie de l'âme, » *Prov. XIII, 19*, combien dut-il éprouver de joie, lorsque cet immense désir fut enfin accompli! Car l'absence d'un objet vivement désiré est un supplice; et la présence de cet objet est une joie d'autant plus grande, que le désir a été plus vif.

Si donc c'est avec une telle joie que le Sauveur marche aujourd'hui au supplice pour notre salut, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ait voulu faire célébrer sa joie intime par des branches de palmiers et d'oliviers et par les acclamations de la multitude? Les parents ont coutume de fêter ainsi la naissance de leurs enfants; les époux, le jour de leurs noces; les généraux, qui ont conquis de grandes villes et de vastes royaumes, le jour de leur triomphe. Mais pour notre Sauveur, nul triomphe n'était plus beau, nulle fête plus solennelle, nul jour plus heureux que l'occasion qu'il trouvait enfin de mourir et de nous sauver. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait voulu non-seulement indiquer, mais faire célébrer par des palmes triomphales, et par les acclamations de la foule, cette joie et cette gloire si grandes.

Sa charité et son empressement étaient signalés par cette vache rousse que le Seigneur, dans l'ancienne loi, avait ordonné d'offrir en holocauste hors du camp, et dont les cendres servaient à expier les impuretés légales. *Num. XIX*. Tout le monde reconnaît que cette vache était la figure de la sainte humanité de Jésus-Christ, qui, pour effacer nos péchés, « a souffert hors la porte de la ville. » *Hebr. XIII, 12*. Mais pourquoi le Seigneur, pour ce sacrifice, demande-t-il un animal roux, plutôt qu'un animal de toute autre couleur? En quoi le roux est-il plus

agréable à Dieu que le noir ou le blanc? Ce précepte pourrait être taxé de superstition, s'il n'avait une signification mystique. Et comme un tel reproche ne peut tomber en aucune manière sur la loi divine, il nous faut recourir à quelqu'un des sens mystérieux de l'Écriture. Or, que représente la couleur de la vache rousse, sinon le feu de la charité de Jésus-Christ? C'est parce qu'il était embrasé de ce feu, qu'il désirait si ardemment de souffrir pour nous; c'est la charité qui l'attira du ciel sur la terre; c'est la soif de notre salut qui lui fit rechercher avec un tel empressement la passion, les soufflets, les crachats, les opprobres, la flagellation, la croix et la mort. Il est donc figuré clairement par la vache rousse, lui qui, enflammé du désir de la gloire divine et de notre salut, se jeta tout entier dans le feu de la passion, afin que ses cendres, c'est-à-dire ses mérites éclatants et ses vertus servissent à expier non les impuretés légales qui souillaient plutôt le corps que l'âme, mais les crimes de tout l'univers.

Vous voyez par là, mes frères, quelle reconnaissance nous devons au Sauveur pour cette charité si ardente. Nous lui devons déjà beaucoup pour nous avoir accordé un bien aussi précieux que le salut; nous lui devons davantage pour nous avoir sauvés au prix de telles souffrances; mais nous lui devons plus encore pour nous avoir tant aimés. Certes, sa passion fut grande; mais sa charité le fut bien davantage, et elle l'eût porté à souffrir mille fois plus, si notre salut l'avait demandé. « La charité est forte comme la mort, » *Cant.* VIII, 6; mais la sienne fut plus forte que la mort même, et elle eût enduré un mal plus amer, s'il s'en fût rencontré. Ainsi, mes frères, quoique les blessures empourprées de Jésus-Christ soient des signes de sa charité, et comme des fenêtres par lesquelles se manifeste l'amour caché dans son cœur, il ne faut pas apprécier la grandeur de cet amour par la seule amertume de ses blessures, car sa charité surpasse de beaucoup ses souffrances, et lui en eût fait accepter de plus cruelles, si notre salut l'avait demandé.

C'est ce que nous représentent ces fenêtres obliques que Salomon fit faire dans le temple, *III Reg.* VI, 4; fenêtres, larges à l'intérieur du temple, et étroites à l'extérieur, de sorte qu'en les

voyant du dehors on ne soupçonnait pas la largeur qu'elles avaient au dedans. Ce temple étant la figure de la sainte humanité de Jésus-Christ, dans laquelle habite corporellement la plénitude de la divinité, les fenêtres de ce temple représentaient les blessures de son très-saint corps, par lesquelles nous voyons l'immense charité qui brûle dans son cœur, car il en fallait une grande pour souffrir ainsi à cause de nous, mais cela ne nous montre pas sa charité tout entière, car elle dépasse de beaucoup l'étendue de ses souffrances.

Il s'ensuit de là, en premier lieu, que la mort de Jésus-Christ fut un gage de son immense charité, comme son incarnation fut un signe de la bonté de son Père; et ensuite que, malgré la clarté de ces signes, ni la passion n'indique toute la charité du Fils, ni l'incarnation toute la bonté du Père. Car de même que le Fils eût souffert plus que la mort, si c'eût été utile aux hommes, ainsi l'immense bonté du Père eût fait davantage, si c'eût été nécessaire pour notre salut. Et quoiqu'il n'ait imposé qu'une mort à son Fils, il lui en eût imposé plusieurs, s'il l'eût fallu. Quoi de plus sublime que cette charité et cette bonté? Quoi de plus admirable? Qui n'en serait ému jusqu'au fond de l'âme? Qui ne serait ravi d'un si beau spectacle, et ne s'estimerait heureux d'avoir un tel Seigneur et un tel Rédempteur? Quelle plus grande consolation pouvait obtenir la faiblesse humaine? Que n'accordera pas à nos prières Celui qui spontanément a été si généreux pour des ingrats et des méchants? Quel homme, se voyant ainsi aimé par Dieu même, ne lui rendrait pas de tout son cœur amour pour amour? Si l'amour qu'on a pour nous est ce qui nous excite le plus à aimer, comment se fait-il qu'en présence d'un tel amour nous restions insensibles? O stupidité! ô cœurs de fer des hommes, si ce trait ne les perce pas, si un tel amour ne provoque pas de leur part d'immortelles actions de grâces, s'ils ne s'écrient avec les enfants et le peuple: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

Si la foule, à cause de la résurrection de Lazare, se porta devant du Sauveur, et jeta avec tant d'ardeur ce cri de reconnaissance: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, »

que devons-nous faire nous qui croyons que non-seulement un mort, mais tout le genre humain a été rappelé de la mort éternelle par la mort de Jésus-Christ! Autant la résurrection du monde surpasse en éclat celle de Lazare, autant nous devons surpasser les Juifs par notre empressement à crier : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, » celui qui vient chercher et sauver ce qui était perdu, celui qui court après la brebis égarée, et, en bon pasteur, la ramène sur ses épaules au bercail de la vie éternelle.

Dès que David se vit délivré de l'hostilité de Saül, et affermi sur le trône, il chanta de tout son cœur cet hymne délicieux : « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force; le Seigneur est mon ferme appui, mon refuge et mon libérateur; mon Dieu est mon soutien, et j'espérerai en lui. » *Ps. VIII, 2.* Pourquoi, nous qui avons reçu un bienfait incomparablement supérieur, n'avons-nous pas toujours ces paroles à la bouche, afin de répandre sur notre Sauveur toute la puissance d'aimer que recèlent nos âmes? Si le saint roi éprouvait une telle reconnaissance pour la prolongation d'une vie périssable, et pour son élévation à une royauté terrestre, que devons-nous faire, nous qui, par la mort de Jésus-Christ, avons été délivrés de la tyrannie du démon, et institués héritiers du royaume céleste? Quels témoignages de reconnaissance, quel amour, quelles louanges ne devons-nous pas lui rendre pour un si grand bienfait!

Dans la loi ancienne, le Seigneur avait ordonné que le septième mois de chaque année, après la moisson, les enfants d'Israël célébrent la fête des Tabernacles, c'est-à-dire qu'ils demeurent pendant sept jours sous des tentes, portant à la main des branches de palmiers et de saules, et se livrant à la joie, « afin que vos descendants, disait le Seigneur, apprennent que j'ai fait demeurer sous des tentes les enfants d'Israël lorsque je les ai tirés de l'Égypte. » *Levit. XXIII, 43.* Si donc le Seigneur voulait qu'on célébrât pendant plusieurs jours et de tant de manières la mémoire de cet antique bienfait, avec quelle reconnaissance ne convient-il pas de célébrer notre délivrance de l'esclavage du démon et de la mort éternelle, bienfait infiniment plus grand

que le premier? Quand tous nos membres se changeraient en langues, et quand toutes les créatures se joindraient à nous pour louer le Seigneur, nous ne pourrions jamais lui rendre de dignes actions de grâces pour une telle faveur.

Si nous devons tant d'amour à notre Rédempteur, comment qualifier ceux qui ne pensent pas à cet immense bienfait? Comment surtout qualifier ceux qui, au lieu de s'attacher à cet ami céleste, aiment les futilités et les ignominies de ce monde? Les hommes qui suivent la voie de perdition aiment de fugitifs honneurs, des richesses périssables, des voluptés impures; voilà ce qui les passionne, ce qu'ils poursuivent avec acharnement, ce par quoi ils mesurent leur bonheur, et où ils mettent leur espérance et leurs délices, parce que, comme les animaux sans raison qui obéissent à leur ventre, ils cherchent ce qui flatte la chair, au lieu de se diriger vers les choses divines. Le Seigneur montra par un moyen nouveau et saisissant l'indignité de cette conduite, lorsqu'il dit au prophète Osée : « Va, aime une femme adultère qui est aimée d'un autre que de son mari, comme le Seigneur aime les enfants d'Israël, pendant qu'ils..... aiment le marc du vin. » *Ose. III, 4.* Quoi de plus indigne, quoi de plus exécrationnel que de mépriser un tel ami qui nous a comblés de bienfaits, et de l'offenser à chaque instant par amour pour le « marc du vin, » c'est-à-dire, pour des balayures, des guenilles, des immondices? Or, celui qui se parjure pour de l'argent, celui qui prête à usure, celui qui viole la loi de Dieu et perd de gaieté de cœur son amitié et sa grâce pour goûter les impures voluptés de la chair, celui-là ne préfère-t-il pas à Dieu « le marc du vin? »

« O cieux! dit le Seigneur, frémissez d'étonnement; pleurez, portes du ciel, et soyez inconsolables. Car mon peuple a fait deux maux; ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau, » *Jerem. II, 12, 13,* c'est-à-dire, qui n'ont ni fraîcheur, ni force vivifiante, ni suavité, pour apaiser la soif de l'âme. Quel breuvage salutaire peuvent trouver ceux « qui ont abandonné le Seigneur, la source des eaux vives? » *Jerem. XVII, 13.* Il leur arrivera ce que prophétise le Psalmiste quand il dit :

« Ceux qui s'éloignent de vous périront, et vous avez résolu de perdre tous ceux qui vous abandonnent pour se prostituer aux idoles, » *Ps. LXXII, 27*, ou, en d'autres termes, tous ceux qui oublient le Créateur, et s'attachent avec excès à des créatures fragiles et périssables. Quoi de plus monstrueux qu'une telle dépravation? O déplorable corruption du cœur humain, qui, n'ayant été créé que pour aimer son auteur, a été tellement bouleversé par la chute originelle, qu'il aime tout, excepté Celui qu'il devrait aimer seul! Qu'il n'en soit plus ainsi, mes frères. Oublions, au contraire, ou du moins mettons au dernier rang dans nos cœurs toutes les créatures, et consacrons toutes les forces de notre âme à aimer notre Dieu, notre Père, notre libérateur; attachons-nous affectueusement à lui, adorons-le, rendons-lui d'immortelles actions de grâces, et répétons aujourd'hui avec les enfants et le peuple ce cri de salut : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; » en le louant ainsi de tout notre cœur dans cet exil, nous mériterons qu'il nous accorde un jour la félicité éternelle dans la patrie.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX,

OU L'ON EXPLIQUE D'ABORD DANS LE SENS MORAL ET ALLÉGORIQUE
LES PAROLES DE ZACHARIE CITÉES DANS LE TEXTE; PUIS ON TRAITE
DU ROYAUME SPIRITUEL DE JÉSUS-CHRIST.

Exulta satis filia Sion, jubila filia Jerusalem, ecce rex tuus veniet tibi justus et salvator, ipse pauper, et sedens super asinam et pullum filium asinæ.

Fille de Sion, soyez comblée de joie; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse : voici votre roi qui vient à vous, ce roi juste, qui est le Sauveur. Il est pauvre, et il est monté sur une ânesse, et sur le poulain de l'ânesse.
Zach. IX, 9.

« En ce temps-là, comme Jésus approchait de Jérusalem, et était arrivé à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, il

envoya deux de ses disciples, et leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse attachée et son ânon avec elle; détachez-les, et me les amenez, etc. » *Ave, Maria.*

« Fille de Sion, soyez comblée de joie, etc. » Ces paroles de Zacharie résument tout le mystère contenu dans l'évangile de ce jour. Je crois donc, en les expliquant, ne pas m'écarter de la solennité que nous célébrons. Cet oracle prête matière à beaucoup de questions intéressantes, mais il en est deux qui me semblent plus importantes que toutes les autres : d'abord, pourquoi notre Seigneur a voulu monter sur ces animaux pour faire son entrée à Jérusalem; ensuite, à quel titre on l'appelle roi, puisque rien, dans son extérieur, ne rappelle l'éclat de la majesté royale. Je vais essayer, dans ce discours, de répondre à ces deux questions.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il faut d'abord examiner pourquoi notre Seigneur, qui avait coutume d'aller toujours à pied, lui qui était venu dans ce monde, non pour s'y reposer, mais pour travailler et souffrir, veut aujourd'hui, contre son usage, qu'on lui amène ces montures. Qui croira que la sagesse infinie du Père ait voulu cela sans un profond dessein? L'Évangéliste paraît nous insinuer la raison de ce fait, lorsqu'il dit : « Or, tout cela eut lieu, afin que fût accomplie cette parole du Prophète : Dites à la fille de Sion : Voici votre roi, qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse, etc. » Pourtant cela n'explique pas tout. Car ce n'est point parce que le Prophète l'avait annoncé que ce fait s'accomplit; c'est plutôt parce qu'il devait avoir lieu que Dieu voulut le prédire. Quelle est donc la véritable raison? Les saints Pères en indiquent un grand nombre; mais il en est quatre qui me paraissent les principales, et que notre Seigneur a eues en vue, non-seulement dans cette circonstance, mais dans presque toutes les actions de sa vie.

I. D'abord, il voulait par là fortifier notre foi. Car il était facile à ceux qui le verraient entrer de cette manière de se rappeler cet oracle, et d'en conclure que Celui à qui s'appliquaient si bien les indications des prophètes ne pouvait être que le Messie. Aussi, dans son infinie sagesse, Dieu avait voulu que le Messie fût annoncé, non par un signe ou deux, mais par un grand nombre, qui ne pouvaient se rencontrer en nul autre que lui, afin que ceux qui ne le recevraient pas fussent inexcusables. C'est par un effet de ce grand dessein que le Sauveur n'entra dans la ville qu'accompagné d'une grande foule de peuple : c'est afin que la circonstance caractéristique et inusitée dont nous parlons ne pût échapper à personne; car s'il était entré tout seul dans la ville, monté sur un âne, selon la prophétie de Zacharie, à combien d'hommes ce signe presque inaperçu l'eût-il fait reconnaître pour le Messie?

Et quoique ce signe paraisse faible, si on le compare à d'autres plus grands, comme les prophéties relatives à la passion et à la mort de notre Seigneur, la prédication de l'Évangile, la conversion du monde, la ruine de l'idolâtrie, cependant réuni aux autres, il montrait comme du doigt la personne du Sauveur. Si un enfant, longtemps absent de la maison paternelle, n'est pas reconnu avec une pleine certitude à son retour, ses parents, pour chasser un doute si cruel, regardent avec soin non-seulement sa bouche, ses yeux, ses membres et l'aspect général de son corps, mais encore ils examinent s'il a au visage ou à la gorge une verrue ou une tache dont ils connaissaient l'existence; et ce seul indice les aide souvent plus que tous les autres à dissiper leurs doutes, et à reconnaître le fils qu'ils avaient perdu. De même, le seul indice de l'ânesse et de l'ânon, concordant avec tous les autres, atteste d'une manière certaine que Celui en qui se rencontrent tous les signes, grands et petits, est le véritable Sauveur promis au monde par le Seigneur dans la loi ancienne. D'où il suit que cette action de notre Seigneur a contribué grandement, comme nous le disions, à confirmer la foi.

II. Elle n'a pas moins contribué à fortifier l'espérance, qui est le rejeton de la foi. Rien ne donne plus de confiance à s'appro-

cher d'un roi et à le prier, que la douceur et la bienveillance, vertus que l'Évangéliste nous montre dans le divin Roi, en citant ces paroles du Prophète : « Voici votre roi, qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse, etc. » Qui ne croira trouver un facile accès auprès de ce roi, qui est doux, pauvre et si modestement équipé? S'il montait un cheval fringant et rétif, s'il était assis sur un char triomphal, si de nombreux guerriers lui faisaient cortège, la foule des pauvres et des faibles pourrait craindre d'approcher de lui. Mais maintenant que pour tout ornement et pour toutes richesses il porte les insignes de la pauvreté, de l'humilité et de la douceur, quel homme si pauvre, si obscur, si timide, qui ne vienne avec confiance à ce roi pauvre, humble et doux? D'autant plus qu'il aime par-dessus tout la prière des doux et des humbles; car si la ressemblance est une cause d'amour, que peut-il y avoir de plus agréable à un roi doux et humble que la douceur et l'humilité?

III. Cette même douceur de notre roi excite vivement la charité, ce qui fait dire à l'Écclésiastique : « Mon fils, accomplissez vos œuvres avec douceur, et vous vous attirerez non-seulement l'estime, mais aussi l'amour des hommes. » *Eccli.* III, 19. Cela est tellement vrai, que nous aimons, nous caressons, nous pressons sur notre cœur les petits chiens eux-mêmes et les animaux doués d'une certaine douceur naturelle; car cette vertu est si agréable aux hommes, que l'image leur en plaît jusque dans les brutes. Mais c'est surtout dans les rois que cette vertu est aimable et délicate. Il y a dans l'accord de la majesté et de la douceur quelque chose d'aussi agréable que d'étonnant. De là ce mot de Salomon : « La terreur du roi est comme le rugissement du lion, » *Prov.* xx, 2, « et sa clémence (compagne inséparable de la douceur) est comme les pluies de l'arrière-saison, » *Prov.* xvi, 15, pluies que les hommes désirent avec ardeur, parce qu'elles fertilisent les champs. La clémence du roi, en faisant entrevoir à ses sujets toutes sortes de faveurs et de prospérités, gagne les esprits et les cœurs. C'est pour cela que les prophètes, les évangélistes, et, surtout l'un et l'autre saint Jean, désignent notre Seigneur sous le nom d'agneau; ils indiquent aux hommes

par ce nom suave son amabilité et sa miséricorde. Les étendards des rois de la terre représentent souvent des lions, des aigles, des serpents, des ours ou d'autres bêtes féroces, afin d'exciter la crainte et l'étonnement; mais l'étendard de notre roi représente surtout l'agneau, afin d'adoucir toutes les âmes, et de les exciter à l'amour divin.

IV. Enfin, notre Seigneur a choisi une si humble monture pour condamner les pompes et le faste du monde, et pour nous faire voir dans l'humilité le fondement et la garantie de toutes les vertus, ainsi que le principal ornement de son royaume. Car la loi de ce nouveau royaume, c'est la profession d'une humilité véritable, vertu tellement propre au christianisme, que les philosophes païens ne l'ont pas plus connue que les trois vertus théologiques qui sont plus particulièrement réservées à la religion chrétienne, la foi, l'espérance et la charité. Aussi les Latins n'avaient-ils pas de nom pour la désigner. De même que les objets ignorés des anciens (par exemple, les instruments qui lancent des boulets au moyen de la poudre) n'ont pas de nom latin, de sorte que pour les nommer dans cette langue il faut ou bien les appeler tuyaux d'airain, à cause de leur forme, ou bien latiniser le mot vulgaire *bombarde*, de même la vertu, que les chrétiens appellent humilité, n'a pas de nom chez les philosophes, parce qu'ils ne l'ont guère connue. Le mot *humilité*, chez les Latins, loin d'être un nom de vertu, signifiait *abjection*. Et cependant cette vertu tient une si grande place dans la religion chrétienne, que le Fils de Dieu, dès qu'il vint en ce monde, voulut l'enseigner et l'établir en naissant dans une étable et en reposant dans une crèche; bien plus, il l'a tellement recommandée par sa naissance, par sa vie et par sa mort, que l'Eglise, dans l'oraison de ce jour, affirme que « tout le mystère de l'incarnation et de la passion a eu pour but de mettre cette vertu en honneur et de la graver d'une manière ineffaçable dans nos âmes. » *Omnipotens æterne Deus, qui humano generi ad imitandum humilitatis exemplum, etc.*

De même qu'avant de marcher au Calvaire, il lava les pieds de ses apôtres pour donner un exemple d'humilité, ainsi il monte au-

jourd'hui sur un âne pour abattre l'orgueil et le faste. Il connaissait la dureté de notre cœur; il connaissait la maladie de notre nature qui a commencé par l'orgueil et depuis lors n'a pas changé de caractère; il connaissait la répugnance que l'homme éprouve à obéir et à se soumettre; il se souvenait d'avoir dit : « Si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, » *Matth.* xviii, 3; et c'est pourquoi il a voulu, par tant d'exemples, nous exciter à l'amour d'une vertu si nécessaire. Car elle est bien vraie cette maxime de Sénèque : « On ne répète jamais trop ce qu'on ne sait jamais assez. » Il est des hommes à qui il suffit de montrer les remèdes; il en est d'autres à qui il faut les inculquer. Comme on demandait un jour à un marin quelles provisions étaient les plus nécessaires pour une longue navigation : « De l'eau, » répondit-il. — Et ensuite? — Encore de l'eau. — Et en troisième lieu? — Toujours de l'eau. — Il montrait par cette figure la nécessité de l'eau dans les voyages sur mer. De même, le suprême docteur de l'humilité, sachant combien cette vertu est noble et indispensable, ne cessa jamais, tant qu'il fut sur la terre, de la recommander par diverses leçons et par les admirables exemples de sa vie et de sa mort, afin que les hommes comprissent combien était important ce que la Sagesse éternelle cherchait à leur inculquer de tant de manières.

Lorsqu'au commencement de l'été on cherche avec soin les figes d'une maturité précoce, si l'on en trouve quelque'une qui a été entamée par les passereaux, on s'empresse de la cueillir, parce qu'on sait que ces oiseaux, conduits par leur instinct naturel, ne se trompent point dans leur choix. Si donc vous avez tant d'égard à l'instinct des oiseaux, pourquoi n'avez-vous pas la même déférence pour le jugement de Jésus-Christ? Pourquoi n'embrassez-vous pas avec ardeur ce qu'il a embrassé, et ne rejetez-vous pas ce qu'il a rejeté? S'il a foulé aux pieds les richesses, le faste et l'orgueil du monde, et a choisi dès son berceau la souffrance, le dénûment et les plus humbles fonctions, pourquoi ne pas rechercher avec empressement ce qu'il a préféré, lui à qui le Prophète décerne cet éloge, « qu'il sait rejeter

le mal et choisir le bien? » *Isa.* VIII, 15. Telles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles notre Seigneur a voulu célébrer d'une manière si humble cette grande journée, où il se préparait à consommer sur la croix les noces de l'Église.

II.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent, mes frères, se rapporte au sens moral de mon texte; reste le sens allégorique, lequel, moyennant la lumière de la foi, nous élève aux mystères de Jésus-Christ, mystères plus éclatants que le soleil, et infiniment supérieurs à la nature et à toutes les choses terrestres. Ce qui nous engage à porter nos investigations jusque dans ces régions mystérieuses, ce ne sont pas des conjectures humaines, c'est la teneur même du récit divin. Que notre Seigneur, en montant sur une ânesse, ait voulu nous exciter à la foi, à l'espérance, à la charité et à l'humilité, on le conçoit, et nous l'avons établi : mais qu'était-il besoin de joindre à l'ânesse un ânon qui était impropre à tout service et qui n'ajoutait rien à la signification de l'ânesse pour recommander les vertus dont nous venons de parler? Une circonstance tellement extraordinaire, et annoncée longtemps d'avance par un oracle divin, nous engage à nous élever au-dessus du sens historique, et à rechercher la pensée divine qui s'y cache.

Saint Ambroise pense que les deux animaux représentent nos premiers parents, dont la ruine et la rédemption lui paraissent parfaitement indiquées dans ce récit. Car la première misère, dans laquelle est tombé le genre humain, est celle que le Prophète royal désigne en ces termes : « L'homme, tandis qu'il était élevé en honneur, ne l'a pas compris; il a été comparé aux bêtes privées de raison, et il leur est devenu semblable. » *Ps.* XLVIII, 13. Par conséquent, il est tout naturel que l'âne, qui, parmi les animaux, est un des plus méprisés, serve à représenter l'homme, afin de mieux faire voir dans quelle bassesse il est tombé en perdant sa grandeur primitive. Et, en réalité, la plupart des hommes, par rapport aux choses divines, ressemblent à

cet animal stupide, comme nous le voyons tous les jours par de nombreux exemples.

Ce qu'il y a de pis, c'est qu'à ce défaut d'intelligence vient se joindre la malice et une indomptable méchanceté ; d'où vient que dans les saintes Lettres, l'homme est comparé non-seulement aux bêtes privées de raison, mais encore à de jeunes animaux indomptés et aux bêtes féroces. Ainsi le Seigneur dit à Ezéchiel : « Fils de l'homme, ceux qui sont avec toi sont des incrédules et des rebelles, et tu habites au milieu des scorpions. » *Ezech.* II, 6. Et dans l'Evangile notre Seigneur dit : « Gardez-vous bien de donner les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux. » *Matth.* VII, 6. Job dit aussi : « J'ai été le frère des dragons et le compagnon des autruches. » *Job.* XXX, 29. Les méchants reçoivent les noms de ces divers animaux, parce qu'ils en imitent les mœurs. Ou plutôt ils les surpassent en grossièreté et en barbarie. Lorsque la raison se met au service de la débauche, de la cruauté ou de quelque autre appétit brutal, et emploie toutes ses ressources dans ce but coupable, elle doit surpasser autant la férocité des bêtes, qu'une passion munie de tous les moyens de nuire surpasse en excès une passion désarmée. Ce qui fait dire à Aristote qu'un homme méchant est le plus nuisible de tous les animaux, parce que la méchanceté, servie par la pénétration de l'intelligence, peut causer les plus grands désastres dans la société. Car toutes les armes, soit de la vertu, soit de la passion, consistent dans la pénétration et l'habileté de l'esprit. De sorte que les méchants surpassent d'autant plus les bêtes en férocité qu'ils possèdent à un plus haut degré les qualités intellectuelles. Aussi n'est-il pas de pourceau plus impur, de renard plus trompeur, de lionne plus farouche, de tigre plus féroce, qu'un homme endurci dans le crime et livré à ses passions.

Mais ce n'est pas tout. L'homme n'est pas seulement descendu jusqu'à la férocité des bêtes ; il est encore enchaîné par les liens du péché et de la convoitise. C'est ce que représentent les liens qui enchaînaient l'ânesse et l'ânon. Ainsi, tous les méchants sont non-seulement des animaux privés de raison, mais des animaux

attachés, puisqu'ils sont embarrassés dans les liens de leurs péchés et d'une foule de convoitises. C'est, dit saint Bernard, l'effet d'un juste jugement de Dieu, « car il est juste que l'homme, qui ne pèche qu'en voulant, souffre ce qu'il ne veut pas. » Celui qui abuse de la liberté de sa volonté, mérite d'être puni par cette difficulté de faire le bien. Qu'il en soit ainsi, nous l'éprouvons tous les jours quand nous exhortons certains hommes, soit à faire le sacrifice de haines invétérées, soit à rendre le bien d'autrui, soit à garder la chasteté et à renoncer à toute compagnie dangereuse; car ni les menaces les plus terribles, ni les exhortations les plus pressantes ne parviennent à leur faire accomplir ces devoirs; non que ce soit impossible, puisque le péché ne détruit pas le libre arbitre; mais telle est, chez ces malheureux, la puissance de la passion, qu'il leur semble impossible de la réprimer et de la soumettre à la direction de l'esprit. Quelle servitude plus lourde, quelle captivité plus dure, que celle de ce malheureux homme qui veut demeurer et même qui se plaît dans les liens et dans l'esclavage du péché? Telle est la servitude où est tombé l'homme, lui qui avait été créé dans la liberté des enfants de Dieu. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il est devenu esclave, non d'un seul maître, mais de plusieurs, comme l'indique, selon saint Ambroise, cette ânesse que saint Marc nous montre exposée « entre deux chemins, » *Marc*, xi, 4, c'est-à-dire, n'ayant ni domicile fixe, ni possesseur particulier, mais assujettie au caprice tantôt de l'un, tantôt de l'autre. « Triste servitude, continue ce saint docteur, d'être à la discrétion du premier venu! On a beaucoup de maîtres, quand on refuse de s'attacher à un. » Tel est donc l'esclavage des méchants, qui, ayant repoussé loin d'eux le joug du seul véritable maître, ont été livrés à une foule de maîtres, ou plutôt à une foule de tyrans.

III.

Voilà l'état dans lequel l'homme est tombé par le péché. Voyons maintenant quel remède lui a apporté notre Seigneur Jésus-Christ. D'abord il ordonne qu'il soit délié et rétabli dans la vraie

liberté de l'âme, par l'autorité apostolique. C'est ce qu'il avait promis dans ces paroles : « Si vous demeurez dans l'observation de ma parole, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libre. » *Si vos manseritis in sermone meo, vere discipuli mei eritis; et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.* Joan. VIII, 31, 32. Et comme les Juifs lui répondaient : « Nous sommes de la race d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne, » il leur avait répliqué : « En vérité je vous le dis, quiconque commet le péché, est esclave du péché; or, l'esclave ne demeure pas toujours à la maison, mais le fils y demeure toujours. Si donc le fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres. » *Joann.* VIII, 32-36.

Non content d'avoir fait délivrer les deux animaux, il les couvre des habits des apôtres. De même, après avoir affranchi des liens du péché l'homme qui se repent, il dit, comme le père du prodigue : « Apportez promptement sa première robe, » *Luc.* xv, 22, la robe de la justice, qui non-seulement couvre la nudité et l'aspect repoussant du pécheur, mais embellit son âme, l'orne de toutes les vertus, et la rend agréable à Dieu. Nos premiers parents, après avoir commis la faute originelle, rougirent de leur nudité, et se firent avec des feuilles de figuier une sorte de vêtement pour se délivrer de la honte. O l'excellent remède contre la nudité! ô le magnifique habillement pour le corps humain! Ainsi couvrent la nudité de leur âme, ceux qui, privés de la grâce divine, cherchent à voiler leurs turpitudes par des vertus purement humaines. Car Jésus-Christ seul nous a mérité par sa nudité le véritable vêtement de la justice.

Quand l'âme est ainsi déliée et ornée, Jésus-Christ y entre aussitôt pour la diriger par son Esprit. Le corps de l'enfant, dans le sein de sa mère, est à peine formé et muni de ses organes, que Dieu y joint une âme; de même, l'âme humaine est à peine déliée et ornée, que notre Seigneur y descend pour en gouverner la vie spirituelle, comme l'âme elle-même gouverne la vie corporelle. C'est ce qu'il nous montre en figure dans l'évangile de ce jour, lorsque s'asseyant sur les animaux déliés et ornés, il les dirige vers Jérusalem. Les cavaliers ont coutume de se munir

d'éperons et d'une bride, afin de pouvoir au besoin accélérer et modérer la marche de l'animal. Notre Seigneur, en se posant sur les âmes des justes, se sert de deux instruments semblables. D'un côté il excite à la course les négligents par des inspirations secrètes, comme par des éperons; et de l'autre il met un frein à tous nos sens, et principalement à notre cœur et à notre bouche, qui sont les deux sources de presque tous les crimes. « Heureux, dit saint Ambroise, ceux qui ont mérité de porter spirituellement cet auguste cavalier! Heureux ceux dont la bouche a été préservée du babil par le frein de la parole divine! »

Où le Seigneur conduit-il les animaux qui le portent? A Jérusalem, appelée aussi Salem, deux noms dont le second signifie *paix*, et le premier, *vision de paix*. Notre Seigneur conduit donc à ces deux félicités les âmes sur lesquelles il se pose; il les mène à la paix dans cette vie, et à la vision de la paix dans l'autre, c'est-à-dire leur donne ici-bas le commencement de la paix et du bonheur, et leur en accorde la consommation dans le ciel. Car, en donnant ici-bas la justice, il donne aussi la paix, qui en est la compagne inséparable, comme le fait entendre le Prophète royal, lorsque, par une figure des plus significatives et des plus élégantes, il nous montre la justice et la paix se baisant mutuellement. *Ps. XLVIII.* Evidemment, par cette expression, il a voulu montrer l'enchaînement et la connexité de ces deux vertus. En voilà assez sur la signification des animaux et sur le voyage de notre Seigneur; arrivons au mystère de sa royauté.

SECONDE PARTIE

OU

AUTRE SERMON,

QUI TRAITE DU ROYAUME DE JÉSUS-CHRIST.

IV.

Il reste à chercher pourquoi ce Prophète et les autres donnent à Jésus-Christ le nom de roi, quoiqu'on n'aperçoive en lui aucune

apparence de royauté, et qu'il ait lui-même répudié ce titre. Car un homme l'ayant un jour prié de décider une question d'héritage, il répondit : « O homme, qui m'a établi pour vous juger, ou pour faire vos partages? » *Luc. XII, 14*. Mais il faut savoir que, comme l'homme se compose d'un corps et d'une âme, dont l'un nous est commun avec les brutes, et l'autre avec les anges, ainsi, pour régler parfaitement tout l'homme, deux royautés sont nécessaires, celle des corps, et celle des âmes. Or nous disons que le royaume de Jésus-Christ est spirituel et non corporel; car il fait pour procurer le salut des âmes tout ce que font les meilleurs rois pour le bien des corps.

La première fonction d'un roi de la terre est, comme l'indique son titre, de régir les peuples qui lui sont subordonnés, c'est-à-dire de porter des lois salutaires et justes, et de juger d'après elles; puis de défendre ses sujets contre les ennemis, et de les combler, autant qu'il le peut, de tous les biens; enfin de les conduire à la félicité politique. Or, notre Seigneur fait tout cela dans le gouvernement spirituel des âmes, et d'une manière beaucoup plus parfaite. Car il régir nos âmes par les inspirations de son Esprit, pour tout ce qu'elles doivent rechercher et fuir. Il nous instruit par les saintes lois et les maximes de l'Évangile. Il nous juge d'après ces lois, non-seulement au jugement dernier, mais à la fin de la vie, et même durant le cours de notre vie tout entière, car « c'est lui qui a été établi de Dieu pour être le juge des vivants et des morts. » *Act. x, 42*. De plus, non-seulement il nous a délivrés de l'éternel ennemi du genre humain par la puissance de sa croix, mais il nous défend tous les jours contre lui, nous ayant donné le moyen de repousser victorieusement ses attaques sans aucun détriment ni aucune blessure. En outre, par les mérites de sa vie et de sa très-sainte passion, il nous enrichit merveilleusement et nous comble de biens. Ce qui fait dire à l'Apôtre : « Je rends pour vous à mon Dieu des actions de grâces continuelles, à cause de toutes les richesses dont vous avez été comblés en lui dans tout ce qui regarde la parole et la science, de sorte qu'il n'est point de grâce qui vous manque. » *I Cor. I, 4-7*. Enfin il conduit ses élus à la félicité éternelle, comme il le dit lui-

même, parlant de ses brebis : « Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira d'entre mes mains. » *Ego vitam æternam do eis, et non peribunt in æternum, et non rapiet eas quisquam de manu mea.* Joann. x, 28.

Vous voyez, mes frères, quelle différence il y a entre ce roi céleste et les rois terrestres, que les hommes admirent. Ils sont rois des corps, il l'est des âmes; eux protègent leurs sujets contre un ennemi visible : lui, défend les siens contre le cruel et invisible ennemi de notre race; eux nous préservent de la mort temporelle : lui, de la mort éternelle; eux, s'ils gouvernent sagement, nous comblent de biens terrestres : lui nous enrichit de biens spirituels et célestes; eux enfin nous conduisent à la félicité sociale, qui est mêlée de beaucoup de misères, et qui finit avec la vie présente : lui nous mène à un bonheur éternel qui comprend tous les biens sans nul mélange de maux. Autant donc l'âme l'emporte sur le corps et une félicité éternelle sur une félicité qui passe, autant la royauté spirituelle de Jésus-Christ l'emporte sur toutes les royautés terrestres.

Ajoutez que souvent les rois de la terre dépouillent plutôt leurs sujets, qu'ils ne les enrichissent. C'est un effet de ce droit royal, que Dieu fit annoncer aux Juifs par Samuel, afin de les détourner de demander un roi : « Il prendra ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes et dans vos plants d'oliviers. » I *Reg.* viii, 14. Mais le divin roi, loin de prendre les biens de ses sujets, leur distribue les siens avec profusion. L'Apôtre l'atteste à chaque instant; il répète sans cesse que tous les baptisés ont revêtu Jésus-Christ, qu'ils sont devenus participants de Jésus-Christ, qu'ils lui sont associés : « Dieu, dit-il, par lequel vous avez été appelés à la société de son fils Jésus-Christ, notre Seigneur, est fidèle. » I *Cor.* i, 9. Société bien différente de celles que contractent les négociants; car ceux-ci partagent les profits à proportion de leur travail et de leurs dépenses; tandis que notre Seigneur a fait avec ses disciples cette convention, qu'il prendrait pour lui toutes les dépenses et tous les travaux, et qu'il verserait sur nous le produit entier de son travail, ne se réservant que la gloire de son nom et de son corps; car, possédant

tous les biens, il n'a besoin de rien. Il nous a donc donné tout ce qu'il a acquis par tant de sueurs, de veilles, de travaux, de voyages, de prières, et enfin par l'effusion de son sang précieux ; il a tout consacré à notre rachat et à notre sanctification.

O royauté sublime et souverainement désirable ! ô manière de régner nouvelle et insolite, qui loin d'épuiser les richesses des sujets au profit du roi, donne aux sujets les richesses royales ! Les rois de la terre, naissant nus comme les autres hommes, ont besoin de biens étrangers pour soutenir le rang suprême ; mais ce roi, qui a été établi de Dieu l'héritier de toutes choses, regorge tellement de trésors, qu'il cherche des sujets pour les enrichir de ses biens, et non pour s'enrichir des leurs ; d'autant plus que ses biens sont de telle nature, qu'en les distribuant il ne les amoindrit nullement. Comme l'huile de la veuve, après avoir rempli beaucoup de vases, ne diminuait pas, mais se multipliait : ainsi les richesses de Dieu s'augmentent par la distribution, car elles dilatent son royaume et agrandissent sa famille. De sorte que, dans sa bonté, il désire plus ardemment les répandre, que notre avidité et notre misère ne désirent les recevoir. Ce qui fait dire à un Père : « Dieu est si pressé d'absoudre, qu'il semble ressentir plus vivement nos misères, que nous ne les ressentons nous-mêmes. »

Un exemple tiré de la philosophie vous aidera peut-être à concevoir cette vérité. Le corps et l'âme étant tellement dépendants l'un de l'autre, que ni le corps ne peut vivre sans l'âme, ni l'âme être sans le corps un principe de vie (quoiqu'elle puisse vivre sans lui), les philosophes se demandent lequel de l'âme ou du corps, c'est-à-dire, de la forme ou de la matière, désire l'autre davantage. Et ils répondent que, si la matière, poussée par une nécessité naturelle, désire très-vivement la forme, celle-ci cependant, à cause de sa bonté naturelle, et de son penchant à être un principe de vie, désire davantage la matière. En effet, le premier de ces désirs vient de la nécessité ; le second, de la bonté. Le premier part du besoin de recevoir la vie ; le second, du besoin de la donner. Or les désirs qui viennent d'une bonté naturelle sont plus vifs que ceux qu'engendre la nécessité. Cet exemple nous aide à com-

prendre ce que nous disions tout à l'heure, que notre roi est plus enclin à donner que nous à recevoir, et que sa bonté l'excite beaucoup plus vivement à la munificence que notre misère ne nous excite à demander.

V.

Une autre différence qu'il faut remarquer, c'est que les rois de la terre, lorsqu'ils sont chargés de dettes, établissent de nouveaux impôts, et pressurent leurs sujets pour se libérer. Pour vous, ô mon Dieu et mon roi, loin de suivre cette coutume royale, loin de nous mettre à contribution pour payer vos dettes, vous avez fait tout le contraire; voyant vos sujets accablés de dettes énormes, vous vous êtes imposé de lourds tributs pour les tirer de ce triste état. Que sont, en effet, les travaux, les larmes, les nuits sans sommeil, tant de jeûnes, tant de voyages à pied, qui ont rempli votre vie; que sont les liens, la flagellation, les crachats, les soufflets, la couronne d'épines, la croix et les clous, sinon des fardeaux et des tributs que vous vous êtes spontanément imposés afin de nous délivrer de toutes nos dettes? Autrement, à quoi bon des jeûnes pour vous, qui aviez une chair innocente? A quoi bon des larmes, des coups, et le supplice de la croix, puisque vous n'aviez à vous reprocher ni méfait, ni injustice, ni aucune espèce de faute? C'est avec une profonde vérité qu'il a été dit en votre nom : « J'ai payé ce que je n'avais pas pris. » *Quæ non rapui, tunc exolvebam.* Ps. LXVIII, 5. Et ailleurs : « Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous..... Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. » *Isa.* LIII, 6, 8.

Vous voyez, mes frères, de quelle nature est la royauté de Jésus-Christ, et combien ce divin roi diffère de tous les autres. Le Prophète n'a-t-il pas raison de nous inviter à nous réjouir de ce que nous avons un tel souverain? N'a-t-il pas raison de s'écrier : « Que les enfants de Sion tressaillent de joie en celui qui est leur roi? » *Ps.* CXLIX. Quel homme, recevant de Dieu un roi si libéral et si bienfaisant, ne lui consacrerait tout son cœur, ne baiserait pieusement ses pieds, ne mettrait son bonheur à le servir, ne chanterait sans fin ses louanges, ne brûlerait de son

amour, ne désirerait mourir mille fois pour lui, si c'était possible, ne se féliciterait d'avoir un tel roi, et enfin ne répéterait avec transport ce cri que jetèrent à pareil jour des bouches enfantines et innocentes : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, béni soit le règne de David notre père ! » *Marc. xi, 10.* Béni celui qui vient, béni aussi celui qui nous l'envoie ; béni l'enfantement de la Vierge immaculée, par lequel nous avons obtenu ce roi d'un nouveau genre, qui se dépouille pour enrichir les siens, qui s'abaisse pour les élever, qui se charge pour les décharger, qui meurt pour les délivrer de la mort éternelle !

Malheureux Juifs, dispersés sur toutes les plages, exilés et errants « sur la terre, qui a ouvert sa bouche et a reçu le sang de votre frère, lorsque votre main l'a répandu, » *Gen. iv, 11,* pourquoi attendre un roi terrestre, un roi ravageant le monde par le fer et le feu, remplissant tout de carnage, de sang et de cadavres, et contraignant les siens à lui payer de lourds tributs ? Pourquoi désirer un nouveau Salomon qui, comme l'ancien, surpasse en richesse et en gloire tous les rois de la terre ? Ce roi si grand n'écrasa-t-il pas ses sujets d'impôts, tellement qu'après sa mort on criait à son fils Roboam : « Votre père avait imposé sur nous un joug très-dur ; maintenant diminuez donc quelque chose de l'extrême dureté du gouvernement de votre père, et de ce joug très-pesant qu'il avait imposé sur nous ? » *III Reg. xii, 4.* Si donc vous demandez un roi comme Salomon, vous voyez, malheureux, de quels fardeaux il vous accablait. Combien est plus excellent le règne du vrai Salomon, de notre Messie, qui, loin d'augmenter ses richesses au détriment des peuples, partage entre eux ses trésors, leur obtient le repos par ses fatigues, et leur procure par sa sollicitude la paix et la sécurité ! Telle est la véritable royauté de Jésus-Christ, cette royauté annoncée par tant de promesses divines, tant d'oracles des prophètes, et bien digne d'une si longue attente.

J'avoue cependant que ce roi a reçu quelque chose de nous, sa sainte humanité, qui lui était nécessaire pour accomplir l'ouvrage de la rédemption. Car une personne divine ne pouvait par elle-même ni mériter, ni satisfaire, ni souffrir. Il fallait pour cela une

autre nature que la nature divine. Mais il n'a rien voulu recevoir de nous, que pour nous le rendre. Lorsque, après avoir consommé dans sa nature mortelle notre rédemption, il dut remonter vers son Père, il nous laissa dans le saint sacrement cette même humanité qu'il plaçait au ciel, et fit servir ainsi aux besoins des hommes ce qu'il leur avait emprunté. Quoi de plus admirable qu'un tel roi? Quoi de plus aimable? Quoi de plus consolant pour des malheureux? Telle est la mission du roi céleste, mission digne de celui qui la donne et de celui qui la reçoit, et bien propre à guérir les misères du genre humain.

Que reste-t-il donc, mes frères, sinon que, dociles à la voix du Prophète, nous nous réjouissons de la venue de ce roi, que nous rendions grâces à Dieu pour un si grand bienfait, et que nous accomplissions ce précepte : « Fille de Sion, soyez comblée de joie, fille de Jérusalem, tressaillez d'allégresse? » *Exulta satis, filia Sion, jubila filia Jerusalem?* Pourquoi ces réjouissances, pourquoi ces tressaillements d'allégresse (car tel est le sens du mot *jubila*), qui font paraître jusque dans l'aspect du corps la joie intérieure de l'âme? Le Prophète en ajoute la raison : « Voici que votre roi vient à vous, ce roi juste qui est le Sauveur, etc. » C'est comme s'il disait : « Vous voyez devant vous ce roi que vous avez attendu si longtemps; vous tenez enfin ce que vous avez tant désiré; les vœux ardents, par lesquels les Pères appelaient le salut, sont accomplis. » Le saint Psalmiste brûlait de ce désir, quand il disait : « Qui fera sortir de Sion le salut d'Israël? » *Quis dabit ex Sion salutare Israel?* Ps. XIII, 7. C'est-à-dire, quand viendra le jour où le monde recevra le salut, où le chemin du royaume céleste nous sera frayé, où les portes du paradis s'ouvriront, où Dieu nous deviendra propice, où le Saint-Esprit descendra du ciel, où les mortels obtiendront la rémission des péchés, la grâce, la justice et les autres dons surnaturels? « Qui, enfin, fera sortir de Sion le salut d'Israël? » Puisque ce jour si heureux et si désiré est venu, que devons-nous faire, sinon ce qu'ajoute le Prophète : « Quand le Seigneur aura fait finir la captivité de son peuple, Jacob sera transporté de joie, et Israël d'allégresse. » Ps. XIII, 7. Telle est donc l'immense joie à laquelle

nous appelle aujourd'hui le prophète Zacharie dans ces paroles : « Fille de Sion, soyez comblée de joie; fille de Jérusalem, tressaillez d'allégresse, etc. » Car « l'accomplissement du désir est la joie de l'âme, » *Prov.* XIII, 19; « le désir qui s'accomplit est un arbre de vie. » *Ibid.* 12.

VI.

Il nous faut cependant rechercher quel est celui qui peut goûter l'immensité de cette joie. Car cela n'est pas donné à tous. Pour sentir la douceur merveilleuse de la guérison, il faut avoir reconnu la gravité de la maladie; pour apprécier dignement le pardon du péché, il faut en avoir éprouvé l'horreur et les amertumes. Il avait fait cette douloureuse expérience, celui qui disait : « Je suis devenu misérable et tout courbé; je marchais accablé de tristesse durant tout le jour... J'ai été affligé, et je suis tombé dans la dernière humiliation; et le gémissement de mon cœur me faisait pousser des rugissements. » *Ps.* XXXVII, 7, 9. « Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs; j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché. » *Ps.* VI, 7. Certes lorsqu'au souvenir de son crime, il poussait ainsi des rugissements, lorsqu'il marchait courbé, et arrosait son lit de larmes continuelles, il pouvait se réjouir dignement de la guérison de son âme, du pardon de ses péchés. Telle est la joie qu'il demandait au Seigneur dans ces paroles : « Vous ferez entendre à mon cœur une parole de consolation et de joie, et mes os, qui sont humiliés (brisés, selon une autre version), tressailleront d'allégresse. » *Ps.* L, 10. Pour que je ressente cette joie, « dites à mon âme : Je suis ton salut, » *Ps.* XXXIV, 3, ou : « Tes péchés te sont remis. » *Matth.* IX, 2.

Ceux-là aussi sentiront la grandeur de cette joie, qui, en ce saint temps de pénitence, repassent, comme David, toutes leurs années dans l'amertume de leur âme. Lorsque le souvenir du péché est amer, évidemment le pardon en est agréable. Vous me direz peut-être : J'ai repassé à la vérité toutes mes années, mais non dans l'amertume de mon âme, car en y pensant, je n'ai point senti de douleur. S'il en est ainsi, mon frère, votre pénitence

est fort suspecte. De même que, dans un corps blessé, la douleur est un indice de guérison, ainsi, dans une âme blessée par le péché, la douleur est un signe de santé spirituelle. Si donc vous sentez de la douleur, vous êtes rétabli; si vous n'en sentez pas, vous languissez encore. Ce qu'on possède avec amour ne se perdant qu'avec douleur, si vous aimez vraiment Dieu, vous devez souffrir en pensant que le péché vous l'a fait perdre; et si vous ne souffrez pas de l'avoir perdu, vous ne l'aimez pas. « Or celui qui n'aime pas, dit saint Jean, demeure dans la mort. » I *Joann.* III, 14. Quelle mère ne pleure la mort d'un fils? Quelle épouse ne pleure la mort d'un mari? Elles souffrent, parce qu'elles aiment. Si donc vous n'avez jamais ressenti cette douleur, c'est une grande et terrible preuve que vous ne vous êtes jamais véritablement repenti.

Au reste comme cette douleur d'avoir péché est plutôt intellectuelle que sensible, d'où il suit qu'elle ne se sent guère par le corps, je vais vous donner un autre indice pour reconnaître si votre pénitence a été suffisante. Considérez avec soin tout le cours de votre vie, et recherchez comment vous vous êtes conduit dans ces jours particulièrement consacrés à la pénitence. Etes-vous le même qu'auparavant, ou bien êtes-vous changé en quelque chose? Avez-vous mis un terme à vos injustices? Avez-vous renoncé aux jurements, à la détraction, à la médisance, aux imprécations, aux mauvais désirs? Avez-vous pardonné les injures, dépouillé la haine, restitué le bien d'autrui, évité les occasions de pécher, assisté les pauvres? Avez-vous prié plus souvent, et reçu les sacrements avec plus de ferveur? Avez-vous redoublé de vigilance et de sollicitude à l'égard de vos serviteurs et de votre famille? Si vous avez commencé à pratiquer ces vertus, et si vous avez renoncé à vos anciens désordres, c'est un puissant indice de solide guérison et de vraie pénitence. Mais si vous n'apercevez en vous ni douleur, ni aucun changement, sur quoi vous appuyer pour juger que vous êtes guéri? Certes, si votre vie tout entière s'est passée ainsi, c'est un grand signe d'impénitence et de mort spirituelle. Quel espoir de salut vous reste-t-il, en face de cette parole immuable du Seigneur : « Si vous ne

faites pénitence, vous périrez tous?» *Luc.* XIII, 3. La pénitence étant donc le seul moyen de salut pour l'homme qui a péché, « voici maintenant, comme dit l'Apôtre, le temps favorable, voici maintenant les jours de salut, » *II Cor.* VI, 2; voici le sang de Jésus-Christ qui va couler pour effacer toutes les souillures des véritables pénitents, afin qu'ainsi purifiés ils puissent entrer dans cette ville « où rien de souillé n'entrera jamais. » *Apoc.* XXI, 27. Daigne nous y conduire notre Seigneur Jésus-Christ, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR LE MÊME

DIMANCHE DES RAMEAUX.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; 2^o BIENFAIT DE NOTRE RÉDEMPTION.

Benedictus qui venit in nomine Domini.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. *Matth.* XXI, 9.

L'évangile de ce jour nous montre en peu de paroles un grand spectacle : c'est le Sauveur entrant à Jérusalem, pour accomplir l'ouvrage que son Père lui avait imposé, c'est-à-dire, la rédemption du genre humain. Depuis sa naissance jusqu'au sacrifice de la croix, il n'a cessé de travailler à ce grand ouvrage, et de nous offrir ainsi un parfait modèle d'obéissance. Il disait lui-même : « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » *Descendi de cælo, non ut facerem voluntatem meam, sed ejus qui misit me.* *Joann.* VI, 38. Et quand il eut terminé cet ouvrage sur la croix, il dit enfin : « Tout est consommé, » tout ce qui m'avait été ordonné par mon Père; et alors, inclinant la tête, en véritable fils de l'obéissance, il rendit l'âme. Heureux ceux qui s'attachent à imiter constamment cette obéissance du Rédempteur! Entre autres avantages qu'ils en retireront, Dieu fera leur volonté,

comme ils auront fait la sienne, et, ce qui est plus étonnant, Dieu obéira à leur voix, comme ils auront obéi à ses commandements. N'est-ce pas ce que prouve le fait de Josué, ordonnant au soleil de suspendre sa course et de demeurer immobile? « Le soleil, dit l'Écriture, s'arrêta au milieu du ciel, et ne se hâta point de se coucher durant l'espace d'un jour. Jamais jour, ni auparavant, ni dans la suite, ne fut si long que celui-là, le Seigneur obéissant alors à la voix d'un homme. » *Josue* x, 13, 14. Parce que Josué avait pleinement obéi aux divins commandements, et n'en avait jamais négligé le moindre, le souverain maître de toutes choses, voulant récompenser magnifiquement cette obéissance, obéit lui-même à la voix de son serviteur. De là cette mémorable maxime de Salomon : « Celui qui obéit sera victorieux dans ses paroles. » *Vir obediens loquetur victoriam*. *Prov.* xxi, 28.

L'obéissance étant si précieuse devant Dieu, notre Seigneur a voulu que cette vertu eût la plus grande part au salut du monde, et ainsi l'obéissance a réparé ce que la désobéissance avait détruit. Voilà pourquoi, parlant à son Père, il dit : « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, mais vous m'avez donné des oreilles parfaites. » *Ps.* xxxix, 7. Prière dont le sens nous est expliqué dans le texte suivant d'Isaïe, qui parle ici au nom du Sauveur : « Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille, et je ne lui ai point contredit; je ne me suis point retiré en arrière. J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil de la barbe. » *Isa.* l, 5, 6. Dans ce passage, les oreilles ouvertes signifient la parfaite obéissance de Jésus-Christ envers son Père, obéissance qu'il poussa « jusqu'à la mort, » *Phil.* ii, 8, « jusqu'à livrer son corps à ceux qui le frappaient et ses joues à ceux qui lui arrachaient le poil de la barbe. »

Au lieu de : « Vous m'avez donné des oreilles parfaites, » quelques-uns traduisent : « Vous m'avez percé les oreilles, » locution qui a le même sens que l'autre, mais qui mérite de nous arrêter un instant. Dans l'ancienne loi, l'esclave juif devait être affranchi au bout de sept ans. Mais si, par attachement pour son maître, il voulait rester avec lui, et renoncer au bénéfice de cette loi, on le conduisait à la porte de la ville, et on lui perçait

l'oreille avec une alène; après quoi il demeurerait esclave pour toujours. *Exod.* *xxi*, 6. Quand donc notre Sauveur dit que ses oreilles ont été percées, il exprime par ce symbole son obéissance parfaite, et l'asservissement éternel de son âme aux ordres de son Père. Car le Père et le Fils voulaient d'un commun accord le sacrifice qui devait sauver l'homme : le Père, dans son immense amour pour nous, ordonna la mort de son Fils; et celui-ci, dans son obéissance ineffable, accomplit le sacrifice qui lui était imposé. D'où il suit clairement que nous ne sommes pas moins redevables au Père décrétant la mort de son Fils, qu'au Fils embrassant la mort avec soumission. Vous reconnaissez devoir ce bienfait tout entier au Fils unique de Dieu, et vous lui en rendez grâces : remerciez aussi le Père, dont la volonté a porté le Fils à accomplir l'ouvrage de votre salut. Lorsque vous recevez un bienfait ou un outrage, vous ne l'attribuez pas moins à celui qui en est la cause morale, par exemple, à celui qui le commande, qu'à celui qui l'exécute. Si donc vous devez beaucoup à Jésus-Christ, parce qu'il est mort pour vous, vous devez beaucoup aussi à son Père, qui lui a ordonné de mourir, et qui vous a tellement aimé, que s'il avait fallu, pour vous sauver, quelque chose de plus que la mort d'un tel Fils, il le lui eût pareillement commandé. Reconnaiss donc, ô âme chrétienne, le double auteur de ton salut, le Fils qui meurt, le Père qui commande; l'un qui souffre par obéissance, l'autre qui, par charité, livre son Fils, selon cette parole : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. » *Joann.* *iii*, 16. Le Fils, d'ailleurs, brûlait d'une charité aussi grande, lui dont saint Jean a dit : « Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. » *Apoc.* *i*, 5. Mais venons au récit évangélique.

« Lorsqu'ils approchèrent de Jérusalem, et qu'ils furent arrivés à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, et leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse attachée, etc. » Il n'est pas inutile d'examiner ici pourquoi notre Seigneur demande une monture, lui dont le saint Evangile, ne nous dit rien de pareil en aucune autre circonstance. Quand il se rendait de

Judée en Galilée par le pays de Samarie, il allait à pied; aussi voyons-nous que « fatigué de la route, il s'asseyait près des fontaines. » *Joann.* iv, 6. Pourquoi donc maintenant, contre sa coutume, cherche-t-il une monture, d'autant plus qu'il n'avait à faire que très-peu de chemin? Pourquoi aussi veut-il une monture si humble, une ânesse accompagnée de son ânon, monture si peu en rapport avec un jour de triomphe et de gloire? On a donné bien des raisons de ce dessein d'en haut; mais l'une des meilleures, c'est que, par le choix de cette humble monture dans un jour si solennel, notre Seigneur a voulu renverser l'erreur très-pernicieuse des Juifs, lesquels voyaient dans leur messie un roi terrestre qui devait surpasser en gloire et en richesses tous les rois de l'univers et rendre la nation juive plus riche, plus glorieuse et plus puissante que toutes les autres nations. En effet, quel roi terrestre s'est jamais servi d'une ânesse dans un jour de triomphe?

Cette erreur, qui est la source de tous les autres égarements de la nation juive, a été réfutée par le vénérable et éloquent Osorio, évêque de Silves (en Portugal), dans son I^{er} livre *De sapientia*, au moyen du témoignage de Zacharie, et d'un raisonnement sans réplique; voici ses paroles, qui rentrent parfaitement dans notre sujet : « D'abord, demandons aux Juifs, qui font consister le royaume du Christ dans une gloire et une magnificence mondaines, demandons-leur si le Christ, auteur d'une telle félicité, sera lui-même dans l'infortune. Ils le nieront, et à bon droit. Car il est impossible que celui qui est malheureux donne le bonheur. Il leur faut donc imaginer un Christ qui ne soit exposé ni au dénuement, ni aux injures, ni à la douleur. Car il est naturel que celui qui doit procurer la félicité à ses disciples, les surpasse en bonheur comme en dignité. Il éclipsera donc tous les rois des Perses et les empereurs romains par la multitude de ses chevaux, l'immensité de ses trésors, la richesse de ses habits, l'éclat de ses diamants, le nombre de ses serviteurs, la foule de ses courtisans, l'importance de son armée, la beauté de ses femmes, et enfin par tous les agréments de la vie. S'il en est ainsi, pourquoi cette pénurie de chevaux qui, dans un jour solennel où il devait

être salué du titre de roi par les acclamations du peuple, le forçait à entrer dans la ville monté sur un âne? Car voici comment s'exprime le prophète Zacharie : « Fille de Sion, soyez comblée de joie; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse. » *Zach.* ix, 9. Il appelle fille de Sion ou fille de Jérusalem, suivant la coutume d'alors, la nation juive, ou plutôt l'assemblée des fidèles, qu'il invite à la joie et à l'allégresse; et il ajoute aussitôt le motif de cette joie : « Voici votre roi qui vient à vous, le roi juste, qui est le Sauveur. » *Ibid.* Roi, dit-il, et non tyran; le vôtre, et non un étranger; il vient à vous, car il ne cherche pas son avantage, il veut vous sauver; la justice est tout l'ornement de sa marche, et il vous donnera le salut éternel.

« Ici le Juif pouvait répondre : Vous m'annoncez une grande joie, car j'attends ce roi Sauveur, je brûle de le voir, je ne puis supporter l'idée de l'attendre davantage. Mais apprenez-moi, je vous prie, quelle armée, quel cortège de princes, quels chars et quels ornements l'environneront à son entrée. — Si vous demandez, dit le Prophète, les insignes de sa majesté royale, je les ai déjà exposés. J'ai dit qu'il serait le prince de la justice et l'auteur du salut. On ne peut imaginer d'ornements plus précieux et plus beaux que ceux-là. — Ce n'est point là ce que je demande, reprend le Juif; je veux savoir quelle sera la pompe du triomphe, le nombre des soldats, l'appareil du commandement. — Vous vous trompez, dit le Prophète, si vous cherchez dans le souverain roi d'autres insignes royaux que la splendeur de la justice et la grandeur de la bonté. Tout le reste étant périssable, passager, fragile, notre Roi le comptera pour rien et en inspirera fortement le mépris à ses disciples. Dans ce but, au jour de son triomphe, il s'environnera, non de chars, ni de cavaliers, ni d'engins de guerre, mais des insignes de l'humilité et de la pauvreté; il montera sur un âne, et porté ainsi par le poulain de l'ânesse, il fera son entrée dans la ville.

« Qu'en dis-tu, Juif? Attends-tu des richesses : nous te présentons celles de la justice et du salut. Si tu veux des richesses terrestres pour rehausser la majesté de Roi, le prophète Zacharie te montre ton erreur. Car en te parlant de notre Roi, il te met sous

les yeux, au lieu de richesses, la pauvreté, au lieu de faste, l'humilité, au lieu de chars couverts de pourpre et d'or, le poulain de l'ânesse. N'attache donc pas de prix à des richesses que tu vois mépriser par le souverain Roi, mais désire celles dont il se glorifie, c'est-à-dire, les richesses divines et éternelles. Car voyant que l'orgueil et l'avarice détournaient du ciel vers la terre les regards des hommes, il a voulu, par un exemple d'humilité et de pauvreté, porter la hache à la racine de l'orgueil et de l'avarice, afin de reporter nos yeux vers le ciel.

« Mais nous pouvons employer contre les Juifs l'arme du raisonnement aussi bien que le témoignage du prophète. Je leur demanderai donc s'ils croient qu'on puisse imaginer sur la terre quelque chose de plus excellent, de plus magnifique, et de plus riche en véritables biens que le royaume du Messie. Ils répondront négativement. Je leur demanderai ensuite lequel est le plus excellent, de ce qui élève l'âme jusqu'à un état divin, ou de ce qui a pour but le soutien du corps et l'agrément de la vie. Ils avoueront certainement, bon gré, mal gré, que les biens du corps ne peuvent entrer en comparaison avec les biens de l'âme. Je demanderai encore lequel est le plus important et le plus utile, ou ce qui est circonscrit dans un étroit espace, ou ce qui sert à conserver et à grandir tout le genre humain. Il est bien évident, ici encore, qu'un bien est d'autant plus précieux, qu'il s'étend plus loin. Enfin je demanderai lequel est le meilleur et le plus désirable, ou ce qui est resserré dans la durée d'une courte vie, ou ce qui n'a point de fin. A quoi il n'est personne qui ne réponde, que les choses passagères et périssables ne peuvent soutenir la comparaison avec ce qui est éternel. Si donc, d'une part, on ne peut rien imaginer de plus excellent que le royaume du Christ, et si, d'autre part, les biens immortels de l'âme, communs à tout le genre humain, surpassent infiniment les biens terrestres départis à un seul peuple, et destinés à périr, qui ne voit que le royaume du Christ a dû apporter à toutes les nations les biens éternels de l'âme? Quelle folie n'était-ce donc pas de désirer, au lieu de ces richesses de l'âme, celles du corps, de restreindre l'étendue de la libéralité divine, et de rechercher passio-

nément non les biens éternels mais des biens passagers et périssables? Cela n'était conforme ni à la munificence de Dieu, ni à notre salut. Car la munificence divine, lorsqu'elle promet de grands biens, doit les donner éternels; et le salut des hommes, s'il doit finir à la mort, ne mérite pas le nom de salut. »

Ainsi par l'autorité prophétique, et par une raison évidente, il est démontré péremptoirement que le véritable Messie promis par le Seigneur devait donner à ses disciples des biens non charnels mais spirituels, non temporels et éphémères mais éternels, non terrestres mais célestes; et que par conséquent c'était se faire du Messie une idée fautive et indigne, de n'attendre de lui ici-bas que des biens caducs et périssables qui souvent donnent occasion à beaucoup de maux. Mais revenons au récit de l'Évangile.

Les disciples, comme ils en avaient reçu l'ordre, « amenèrent à notre Seigneur l'ânesse et l'ânon, et les ayant couverts de leurs vêtements, le firent monter dessus. » Voici la signification de cette circonstance. Si vous voulez que notre Seigneur se pose et habite en vous, et vous gouverne par ses inspirations, si vous voulez qu'il se laisse porter par vous, qu'il vous dirige et vous guide, il faut que vous soyez couverts des vêtements des apôtres, c'est-à-dire de leurs vertus, autant que la grâce de Dieu vous le rendra possible. C'est ce que saint Paul exigeait de ses disciples, quand il disait : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. » *I Cor.* iv, 16. Le premier de ces vêtements apostoliques est la charité, qui « couvre la multitude des péchés, » *I Petr.* iv, 8, et qui est appelée par le Sauveur « un vêtement nuptial. » *Matth.* xxii, 12. Un autre est l'innocence, dont notre Seigneur dit dans l'Apocalypse : « Je vous conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu pour vous enrichir, et des vêtements blancs, pour vous habiller et pour cacher votre nudité. » *Apoc.* iii, 18. Salomon dit aussi : « Que vos vêtements soient blancs en tout temps, » *Eccle.* ix, 8; c'est-à-dire, appliquez-vous sans cesse à ne pas souiller par le péché mortel la robe blanche de l'innocence.

Cette robe blanche, tissée de la toison de l'agneau sans tache,

tous les fidèles l'ont reçue dans le baptême, quand le prêtre leur a dit ces paroles : « Reçois ce vêtement blanc, et tâche de le porter jusqu'au tribunal de Jésus-Christ notre Seigneur. » Mais comme beaucoup, depuis leur baptême, ont souillé cette robe par divers péchés, ce temps de pénitence a été établi pour la purifier par les sacrements. Si donc, mes frères, vous avez perdu la première blancheur, tâchez maintenant de conserver avec soin la seconde, vous persuadant bien que si le père de famille, à l'heure de la mort, vous trouve sans ce vêtement, il vous fera jeter pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures. Combien, hélas ! qui, oubliant cette vérité, retombent, après leur confession, dans les mêmes fautes, et qui tournent chaque année dans ce même cercle jusqu'à ce que la mort les y surprenne ? Danger terrible qu'on ne saurait dignement ni dépeindre ni sentir.

Dès que notre Seigneur, dans l'appareil que nous venons de décrire, approcha de la ville, une grande foule, qui avait entendu parler de la résurrection de Lazare, et que ce prodige avait remplie d'admiration, s'avança au-devant de lui avec de tels sentiments de respect que les uns étendaient leurs habits sur la route, « les autres coupaient des branches d'arbres, et les jetaient dans le chemin ; et tous ensemble, tant ceux qui allaient devant lui, que ceux qui le suivaient, criaient : Hosanna au fils de David, etc. » Ce que voyant les enfants, ils suivirent l'exemple de leurs pères et se mirent à crier avec eux : « Hosanna au fils de David. » On voit par là combien les exemples des pères influent sur les enfants. Il est dans la nature que les fils prennent pour règle ce qu'ils remarquent dans la conduite de leurs parents. Comme ils prennent leur langage en les entendant parler, ils prennent leur genre de vie en les voyant agir. S'ils les voient prier, ils prient ; s'ils les voient faire l'aumône, ils la font eux-mêmes ; si, au contraire ils les voient se livrer au jeu, au parjure, à des imprécations contre les serviteurs, ils en font autant : C'est pourquoi des parents pieux doivent s'efforcer, dans l'intérêt de leurs enfants, comme dans le leur propre, de se maintenir dans le devoir, et surtout de ne parler qu'avec mesure.

Au reste les Pharisiens, aveuglés selon leur habitude par la

lumière même, et aiguillonnés par l'envie, n'eurent pas plutôt entendu les enfants et les disciples pousser des acclamations en l'honneur du Sauveur, qu'ils lui demandèrent : « Entendez-vous bien ce qu'ils disent? » Et il leur répondit : « N'avez-vous jamais lu que Dieu tire la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle? » Passage emprunté au Psalmiste, *Ps. VIII, 3*, et qui signifie que la bonté divine éclate si vivement dans l'œuvre de la rédemption, que non-seulement les adultes, mais les enfants eux-mêmes, poussés par le Saint-Esprit, la célèbreraient par leurs acclamations. Le Sauveur ajouta : « Je vous déclare que si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront. » *Luc. XIX, 40*. Quoique ces paroles paraissent n'être qu'une figure destinée à montrer la grandeur du bienfait du salut, elles ne laissent pas d'être vraies, car dans la passion les pierres se fendirent et proclamèrent ainsi, autant qu'elles le purent, l'immensité de ce bienfait. Pour la célébrer dignement, les prophètes ont coutume de faire appel aux fleuves, aux montagnes, aux collines et aux forêts. Ils font comprendre par là ce que Dieu a fait pour les hommes dans la rédemption, et ce que les hommes, sauvés et rachetés de cette manière, doivent à Dieu.

En effet, comme dit saint Augustin, telle est l'immensité de ce bienfait, qu'en comparaison de lui, tous les autres, si nombreux et si grands, dont le Seigneur nous comble, semblent perdre en quelque sorte leur éclat et leur dignité. C'est ce que Dieu lui-même atteste en ces termes par l'organe de Jérémie : « Le temps vient, dit le Seigneur, qu'on ne dira plus : Vive le Seigneur qui a tiré de l'Égypte les enfants d'Israël, mais : Vive le Seigneur qui a tiré et qui a ramené les enfants de la maison d'Israël de la terre d'aquilon et de tous les pays où je les avais exilés. » *Jerem. XXIII, 7, 8*. Tous les interprètes disent que ces paroles doivent s'entendre, non de la délivrance de la captivité de Babylone (qui ne peut être comparée pour la grandeur des prodiges avec la sortie d'Égypte), mais de la délivrance de l'esclavage du démon, dont la captivité de Babylone était la figure. Quand le Seigneur délivra de cette dernière les enfants d'Israël, ils chantèrent ce cantique : « Lorsque le Seigneur a fait revenir ceux de Sion qui

étaient captifs, nous avons été comblés de consolation. » *Ps. cxxv*, 4. Au lieu de quoi saint Jérôme traduit : « Nous étions comme des gens qui rêvent. » C'est-à-dire, lorsque délivrés de cette cruelle servitude, nous revenions dans notre patrie, la joie qui nous inondait était si grande, qu'il nous semblait rêver; c'est à peine si nous pouvions croire que nous jouissions réellement d'une telle félicité. En effet, lorsqu'on nous annonce quelque chose que nous désirons vivement, il nous semble quelquefois rêver, plutôt qu'avoir pleine connaissance. C'est ce qui arriva au patriarche Jacob, quand on lui apprit que Joseph vivait encore, et qu'il occupait un rang glorieux.

Si donc ceux qui étaient délivrés de cette captivité temporelle furent tellement joyeux qu'ils croyaient rêver, que devons-nous faire, nous que la mort de Jésus-Christ a délivrés de l'esclavage de Satan et de la captivité éternelle de l'enfer? N'est-il pas convenable que nous disions avec les foules qui précédaient et suivaient le Sauveur : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, Béni soit le règne de David notre père, » *Marc. xi*, 10, « Que la paix soit dans le ciel, et gloire à Dieu dans les lieux très-hauts? » *Luc. xix*, 38. Quoi de plus juste que ces acclamations? Quoi de plus obligatoire que ce témoignage de reconnaissance? Car il est écrit : « N'oubliez jamais la grâce que vous fait celui qui répond pour vous, car il a exposé son âme pour vous assister. » *Eccli. xxix* 20. Pour le faire plus dignement, il nous faut considérer, dans ce chef-d'œuvre de la bonté divine, trois circonstances qui en font ressortir à nos yeux la dignité sublime, savoir : la grandeur, le mode, et le motif du don. C'est ce qui va nous occuper.

I.

Le don, ce sont tous les biens que nous a valu la passion du Sauveur. Ils sont si nombreux et si grands que nulle pensée humaine ne peut les saisir, nulle parole humaine les exprimer. Notre Seigneur, par sa passion, nous a enlevé tous nos maux et nous a accordé tous ses biens. Or, quoi de plus triste que nos maux? Et quoi de plus admirable que ses biens? Il a donc été

doublement notre bienfaiteur, en nous arrachant à de si grands maux, et en nous comblant de si grands biens. Par sa mort, en effet, il nous a délivrés de la tyrannie du démon, de la captivité du péché, de la servitude de la loi, des emportements de la concupiscence, de la colère à venir, et enfin de la mort éternelle où tout cela nous menait. Cette délivrance de la mort, ou plutôt cette victoire sur elle, saint Paul la célèbre en ces magnifiques paroles adressées à la mort elle-même : « La mort a été absorbée par la victoire. O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? Or, le péché est l'aiguillon de la mort, et la loi est la force du péché (parce que la défense excitait le désir). C'est pourquoi rendons grâces à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ, » *I Cor. xv, 54, 57*, par lequel la mort a été frappée de mort, et le règne du péché a été renversé.

Et non content de nous avoir délivrés d'aussi grands maux, il nous a distribué libéralement tous ses biens. Ce qui fait dire à l'Apôtre : « Nous sommes entrés dans la participation de Jésus-Christ. » *Participes Christi effecti sumus. Hebr. iii, 14*. Il est devenu participant de notre humanité, et nous le sommes devenus de sa divinité et de sa grandeur. Comme il est fils de Dieu, nous le sommes aussi; comme il est le bien-aimé de son Père, nous le sommes avec lui et par lui; comme il a été établi héritier du royaume, il nous a faits ses cohéritiers; comme il est notre roi et notre pontife, il nous a faits, non littéralement, mais spirituellement, rois et prêtres, selon cette parole d'action de grâces que chantent les saints dans l'Apocalypse : « Vous nous avez faits rois et prêtres pour notre Dieu. » *Apoc. v, 10*. Enfin nous sommes devenus participants de son Esprit, de toutes ses œuvres, et de tous ses mérites, témoin ces paroles de l'Apôtre : « Vous tous, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ, » *Gal. iii, 27*, c'est-à-dire, vous êtes devenus participants de ses mérites par le baptême.

Et ce n'est pas seulement par le baptême, c'est aussi par une véritable pénitence, que beaucoup de fidèles obtiennent en ce saint temps un si grand bienfait; je parle de ceux qui, renonçant au démon et à ses pompes, reconquièreient la justice et la grâce,

qu'ils avaient perdues par le péché. Jonathas, fils de Saül, se dépouilla de ses habits royaux, même de son baudrier, et en revêtit David qui revenait de battre les Philistins, et qui n'avait que des vêtements grossiers. I *Reg.* xviii, 4. Ce que Jonathas fit à David, notre Seigneur le fait tous les jours spirituellement à ceux dont la pénitence est véritable; il les dépouille des vêtements souillés du vice, et les pare des vêtements précieux de sa grâce. C'est notamment ce qu'il fit à l'enfant prodigue : le voyant revenir, il l'orna « de sa première robe, de chaussures et d'un anneau, » *Luc.* xv, 22, c'est-à-dire, des magnifiques vêtements de la justice. Jonathas ornait David comme son âme. I *Reg.* xviii, 3. De même, notre Seigneur aime les vrais pénitents comme son âme, c'est-à-dire, comme sa propre vie. Que dis-je? il les aime plus que sa vie, puisqu'il l'a donnée sur la croix pour les sauver. On peut conclure de là, dit Eusèbe d'Emèse, combien il aimait avant le péché une créature qu'il glorifie ainsi quand elle est coupable.

Telle étant la libéralité de notre Seigneur envers le genre humain, quel amour, quelles louanges, quelles actions de grâces ne lui devons-nous pas pour un si grand bienfait, et combien n'est-il pas juste de nous glorifier en sa croix, par laquelle nous sont parvenus des biens si précieux? Saint Paul a donc raison de dire : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. » *Gal.* vi, 14. C'est comme s'il disait : Que les autres se glorifient dans leurs richesses et dans leur puissance, qu'ils soient fiers de leur immense patrimoine, de leurs emplois, de leur noblesse; pour moi, je ne veux me glorifier que du gibet sur lequel mon maître a été crucifié. Voilà mon patrimoine, mes richesses, mon bonheur et ma gloire. — Pourquoi cela, grand Apôtre? Quel est donc le bienfait qui vous a été conféré par la croix de Jésus-Christ? — C'est que « par elle le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. » C'est-à-dire, le monde est crucifié, est mort pour moi, parce que je suis tellement éloigné de le servir et de le flatter, qu'il n'y a pour lui aucun motif de répandre sur moi ses biens, comme il les répand sur ceux qui le servent;

et en retour je suis mort pour lui, parce que ni je ne crains les maux qu'il peut m'envoyer, ni je ne désire, plus que si j'étais mort, les biens dont il dispose.

Comment se fait-il, grand Apôtre, que, contrairement à la coutume des hommes et à leur nature, vous soyez animé de tels sentiments? Car la nature humaine redoute vivement les maux, et désire les biens avec ardeur. Comment donc n'avez-vous ni peur des uns, ni inclination pour les autres? — La croix de mon Sauveur m'a procuré une telle affluence de biens spirituels et célestes que, pour les accroître, je ne redoute aucune fatigue, et qu'en comparaison de leur dignité, de leur valeur et de leurs délices, tous les biens et les plaisirs du monde me semblent n'être que détresse et amertume. Ce n'est pas à la légère que le Prophète a dit : « Un bien médiocre vaut mieux au juste que les grandes richesses des pécheurs. » *Melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas.* Ps. xxxvi, 16. Et : « Un jour de demeure dans vos tabernacles, vaut mieux que mille jours. » *Melior est dies una in atriis tuis, super millia.* Ps. lxxxiii, 11. En effet, mes frères, il ne faut pas vous imaginer que ce détachement du monde, accordé à l'Apôtre, fût purement négatif. Au contraire, c'étaient les dons sublimes, dont il jouissait intérieurement, qui lui faisaient considérer comme des ordures tous les biens extérieurs. De même que les hommes, ayant trouvé le blé, méprisèrent les glands, nourriture des bêtes : ainsi l'âme, qui trouve la paix céleste, dédaigne facilement « les siliques des pourceaux. » *Luc. xv, 16.*

Cette félicité supérieure, Dieu la promet à tous les justes par la voix du Prophète : « Je vous élèverai, dit-il, au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé sur la terre, et je vous donnerai pour vous nourrir l'héritage de Jacob votre père. » *Isa. lviii, 14.* Car cette élévation doit s'entendre non matériellement, mais spirituellement; elle consiste en ce que l'homme domine de haut toutes les choses terrestres, les voit sous ses pieds et les méprise, parce qu'il jouit de biens infiniment préférables, de l'immuable et souverain bien, qui est « l'héritage de Jacob » et de tous les élus. Puisqu'il en est ainsi, l'Apôtre, ce vase d'élection, n'a-t-il pas raison de se glori-

fier en la croix de Jésus-Christ, qui communique aux élus une si grande abondance de trésors célestes, et leur fait prendre en dégoût toutes les choses terrestres? Tels sont les maux dont nous affranchit, et les biens dont nous comble notre Seigneur par sa passion, afin que, selon la parole de l'Apôtre, « étant délivrés du péché, et devenus esclaves de Dieu, nous ayons pour fruit la sanctification, et pour fin la vie éternelle. » *Rom. VI, 22.*

II.

Voyons maintenant de quelle manière le Sauveur nous a donné de si grands biens. « Venez, mes frères, et voyez les œuvres du Seigneur, qu'il a fait paraître comme des prodiges sur la terre. » *Ps. XLV, 9.* Quel plus grand prodige, en effet, que de voir le Dieu de majesté, l'éclat de la lumière éternelle, la splendeur de la gloire du Père, prendre sur lui tous nos maux afin de nous communiquer ses biens? Car c'est vraiment par le moyen de cette humilité et de cette patience qu'il nous a transmis tous les biens dont nous avons parlé.

Nos maux étaient de deux sortes, mal purement naturel, mal du péché; or, il a pris sur lui les uns et les autres, les premiers pour les subir, les seconds pour les expier. Ce qui fait dire à saint Augustin : « Celui qui a fait l'homme s'est fait homme, afin que le conducteur des astres suçât la mamelle, que le pain eût faim, que la fontaine eût soif, que la lumière s'endormît, que la voie fût fatiguée de marcher, que la vérité fût accusée par de faux témoins, que le juge des vivants et des morts comparût devant un juge mortel, que la justice fût condamnée par les injustes, que la discipline fût battue de verges, que la force succombât, que le salut fût blessé, que la vie mourût. » Voilà comment notre Seigneur nous a mérité et apporté de si grands biens. Il a pris la nature humaine pour nous faire participer à la nature divine; il a pris notre faiblesse pour nous donner sa gloire; il a pris notre mort pour nous communiquer sa vie; il s'est fait pauvre pour nous enrichir; petit, pour nous élever; débiteur de nos dettes, pour les payer à notre place. Vous voyez combien le Rédempteur nous a

plus rendu que le Créateur ne nous a donné. « C'est un grand signe de l'amour de Dieu pour les hommes, dit Eusèbe Émissène, qu'à l'origine du monde il ait mis dans un serviteur son image et sa ressemblance; mais un signe plus frappant encore, c'est qu'il ait pris lui-même la ressemblance de son serviteur. Le Créateur fit preuve d'une grande bonté en tirant de ses trésors, pour le donner au premier homme, « un souffle de vie, » *Gen. II, 7*, mais il témoigne aujourd'hui à l'homme plus d'amour encore en lui communiquant non plus ses biens, mais sa nature. Je suis fier de me sentir l'ouvrage de Dieu, mais beaucoup plus de le voir se faire ma rançon, puisque cette rédemption si libérale semble attribuer à l'homme autant de valeur qu'au Tout-Puisant. Si donc, ô homme, à ne considérer que ton Créateur, tu n'es pas convaincu du prix élevé que tu vaux, interroge ton Rédempteur. »

Le mode par lequel nous arrive le salut doit nous exciter à l'amour du Sauveur plus que ne le fait le salut lui-même. Il est beaucoup plus étonnant que Dieu se fasse corporellement homme, qu'il ne l'est que l'homme soit transformé spirituellement en Dieu; il est plus étonnant que Dieu prenne sur lui nos maux, qu'il ne l'est que nous participions à ses biens. Car il appartient à la nature du souverain bien de se répandre de toutes parts, et de faire participer toutes les créatures aux trésors de sa bonté. Mais que le souverain Seigneur de toutes choses prenne sur lui les châtimens du péché, qu'il se soumette aux misères de la vie humaine, qu'il endure la pauvreté, les fatigues, la faim, la soif, et les autres incommodités du corps, dont les hommes eux-mêmes rougissent, voilà ce qui est étonnant et merveilleux, tant cela est éloigné de la nature divine. Par là, le Seigneur a manifesté d'une manière admirable son immense amour pour le genre humain, et nous a excités vivement à le payer de retour. Comme dit saint Bernard, « les hommes ne connaîtraient pas assez la charité de Dieu, s'il se contentait de leur donner ses biens sans rien perdre, puisqu'il ne lui en coûte pas plus de donner beaucoup que de donner peu; aussi, voulant leur attester d'une manière éclatante sa charité et sa bonté, il a daigné non-seulement donner

beaucoup de biens, mais endurer beaucoup de maux, pour que ces deux puissants indices nous fissent reconnaître l'immensité de son amour. »

Afin de vous faire apprécier, autant qu'il est possible, quelle preuve d'amour il nous a donnée en mourant pour nous délivrer de la mort, je vais recourir à une comparaison. Supposons que le fils d'un roi soit en danger de mort par suite de la morsure d'un serpent, et que de l'aveu de tous les médecins il ne puisse guérir sans que quelqu'un se dévoue à une mort certaine et instantanée en suçant le venin de la blessure. Quel parti prendraient les hommes en pareil cas? Ils chercheraient un condamné à mort, ou un esclave dont la vie serait comptée pour rien, et ils l'obligeraient à sucer la blessure, afin de sauver, au prix d'une vie sans valeur, celle du prince. Telle serait la décision de la prudence humaine. Maintenant renversons l'hypothèse : supposons que c'est l'esclave qui a été mordu par le serpent, et que personne ne voulant sucer le venin de la blessure, le fils du roi pousse la compassion et la miséricorde, jusqu'à se présenter pour ce dangereux service et pour conserver par sa mort la vie de l'esclave. Qui, je vous le demande, a jamais eu l'idée de faire un tel sacrifice? Quelle charité est parvenue à ce point? Qui ne voit que cela surpasse infiniment la mesure des vertus humaines? Ce trait, qui passe toute charité, tout sentiment, et même toute imagination, était réservé à Dieu seul, qui n'est pas moins admirable par sa bonté que par sa puissance et par sa sagesse. Comme sa puissance surpasse infiniment la puissance humaine, ainsi son immense bonté surpasse tout ce qu'il y a de bonté parmi les hommes, et elle accomplit avec empressement ce que les hommes peuvent à peine imaginer.

Que doit donc faire une vile créature inondée de l'éclat d'une telle lumière, sinon de s'écrier de tout son cœur avec le Prophète, en considérant, d'une part, la majesté divine, et de l'autre, sa propre bassesse : « Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme, pour que vous le visitiez, » *Ps. XIII, 5*, lui dont vous faites tant de cas, que vous êtes mort pour lui? C'est comme s'il disait : Quand je considère,

Seigneur votre incroyable bonté envers nous, et que je pense, dans mes réflexions solitaires et fréquentes, que le Créateur et Seigneur de toutes choses s'est réduit à la condition d'esclave pour nous affranchir, a revêtu notre mortalité pour nous rendre immortels comme lui, et après d'immenses fatigues et toutes sortes de peines a enduré une mort épouvantable pour nous faire jouir d'une vie bienheureuse et éternelle; en repassant fréquemment toutes ces choses dans mon esprit je suis stupéfait de l'immensité de tels bienfaits, et je m'écrie : Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous procuriez son salut et ses intérêts avec une générosité si extraordinaire? Qu'est-ce que l'homme pour que le vous le visitiez sur le grabat où le retient une maladie pestilentielle, et pour que vous guérissiez ses blessures par les vôtres?

III.

Si le mode de notre salut excite en nous tant d'admiration et d'amour, que sera-ce donc si nous considérons la cause de cet immense bienfait! Quel motif, Seigneur, vous a poussé à vous sacrifier ainsi pour notre bien? Car les hommes, s'ils ne sont attirés par l'espoir de quelque avantage, n'ont guère d'ardeur pour le travail. Quel est donc l'espoir, quel est le profit qui vous attirait vers de telles souffrances? Que pouviez-vous désirer, ne manquant de rien? Que pouviez-vous acquérir, étant le maître de toutes choses? Qu'y a-t-il qui ne vous appartienne? Vous l'avez dit vous-même : « Tout ce qu'il y a sous le ciel est à moi. » *Job. xli, 2.* Tout vous appartient, Seigneur, et quand nous vous offrons quelque chose, nous vous rendons ce qui nous vient de vous. Aussi les philosophes païens eux-mêmes vous disaient immobile, parce que vous ne dépendez de personne, et que vous n'avez pas besoin de mouvement. Tout ce qui est mù, l'est en vertu d'un besoin, et afin d'acquérir en se mouvant ce qui lui manque. Mais vous, qui ne manquez de rien, qui possédez tout, qui remplissez de votre majesté l'univers, vous n'avez pas besoin de mouvement. Quelle utilité pouviez-vous donc retirer d'un si grand ouvrage? Ce n'est pas pour votre avantage, c'est pour

nous et pour notre salut que, non content de remédier à nos maux, à nos dettes, vous avez daigné miséricordieusement les prendre sur vous. C'est là, en effet, le caractère de la vraie miséricorde, comme saint Grégoire l'atteste en ces termes : « La véritable compassion ne se borne pas à subvenir aux douleurs du prochain ; elle se reconnaît en ce qu'elle prend part à l'affliction qu'elle soulage ; c'est en cela que consiste la compassion parfaite et la vraie charité. Le Sauveur nous en donne l'exemple, lui qui, pouvant nous sauver sans mourir, a voulu nous sauver par sa mort, parce qu'il nous eût moins aimé (c'est-à-dire nous eût témoigné moins d'amour), s'il n'avait pris sur lui nos blessures, et que sa charité serait moins visible, s'il n'avait subi pour un temps ce dont il nous délivrait ; ainsi Dieu a daigné prendre les dehors d'un pauvre, pour que l'homme reconquît les richesses intérieures. »

Que pouvons-nous rendre à notre Sauveur pour une telle miséricorde ? « Quand nous subirions chaque jour la mort, dit saint Chrysostome, pour celui qui nous a aimés à ce point, cela suffirait-il pour nous acquitter, au moins en partie ? » Du reste, puisque nous ne pouvons le payer de retour par ce moyen, faisons-le du moins, dans la mesure qui nous est possible, par une reconnaissance inaltérable, par des louanges incessantes et par la considération assidue de ce grand bienfait. Entré tous les exercices de la vie chrétienne, le plus recommandé par saint Bernard, par saint Bonaventure et par les autres Pères, c'est de consacrer chaque jour un certain temps à la considération de ce divin ouvrage, en contemplant pieusement des yeux et du cœur notre Seigneur suspendu pour nous à la croix. Saint Augustin nous y exhorte en ces termes : « Regardez les blessures de son supplice, le sang qu'il verse en mourant, le prix dont il vous rachète, les cicatrices de son corps ressuscité. Sa tête s'incline pour vous baiser, son cœur s'ouvre parce qu'il vous aime, il étend les bras pour vous embrasser, il se donne tout entier pour votre rachat. Pensez à la grandeur du sacrifice ; pesez-le dans la balance de votre cœur, et que ce cœur s'attache entièrement à un Dieu qui, pour nous, s'est attaché entièrement à la croix. »

Ces trois enfants qui, jetés dans la fournaise de Bâbylone; demeurèrent sains et saufs par la puissance de Dieu, au milieu des flammes, brûlaient tellement d'amour et de reconnaissance pour leur Créateur et libérateur, que, non contents de le remercier d'un si grand bienfait, ils invitèrent toutes les créatures du ciel, de la terre et des mers, à célébrer avec eux les louanges de leur commun maître, et chantèrent cet hymne admirable : « Ouvrages du Seigneur, bénissez-le tous; louez-le, et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles. » *Benedicite, omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula.* Dan. III, 57. Si donc, pour avoir été délivrés d'un court supplice, ils exaltèrent ainsi la bonté, la clémence et la providence paternelle de leur libérateur, que ne devons-nous pas faire, nous qui, par la passion et la mort du Sauveur, avons été arrachés aux flammes éternelles de l'enfer et appelés aux délices du ciel? Ces choses peuvent se concevoir jusqu'à un certain point, mais non s'apprécier; car c'est le propre de la bonté divine d'accomplir des œuvres qui surpassent toute intelligence, comme tout sentiment, et qui plongent les mortels dans l'étonnement et la stupeur. En ce jour donc disons, nous aussi, avec la piété et les sentiments des enfants hébreux : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Et ajoutons ce qui vient ensuite : « Hosanna au plus haut des cieux ! » Prière par laquelle nous demandons au roi du ciel, non un bien-être temporel et terrestre, mais la félicité céleste et éternelle. Veuille nous l'accorder Celui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

Amen.

PREMIER SERMON

POUR

LE JEUDI-SAINT.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; 2^o COMMENT IL FAUT SE PRÉPARER
A LA RÉCEPTION DE L'EUCCHARISTIE.

Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem, cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. *Joann. XIII, 1.*

Vous savez, mes très-chers frères, que toutes les fêtes de l'Eglise, tout l'office divin, toutes les cérémonies sacrées ont principalement pour but de nous exciter à aimer Dieu, à chanter ses louanges, et à méditer ses bienfaits. Les esprits célestes, n'étant pas unis à un corps, n'ont pas besoin de ces moyens matériels et visibles; mais nous, qui sommes composés d'un corps et d'une âme, nous avons besoin des choses matérielles et visibles comme des choses spirituelles et invisibles, afin que nous élevant graduellement des premières aux secondes, nous parvenions à la contemplation et à l'amour des œuvres divines. C'est en cela que consiste le véritable culte, c'est la meilleure manière de célébrer les fêtes. Aussi le Prophète royal dit-il : « La pensée de l'homme sera occupée à vous louer, et le souvenir qui lui restera de cette pensée le tiendra devant vous comme dans une fête perpétuelle. » *Ps. LXXV, 11.* En effet, la pensée et la méditation des œuvres divines impressionne et enflamme tellement les âmes des justes, qu'ils ne peuvent s'empêcher d'exalter la gloire du Seigneur, et de s'écrier avec le même Prophète : « Que toutes vos œuvres vous louent, Seigneur, et que vos saints vous bénissent. » *Ps. CXLIV, 10.* Et cette pieuse méditation laisse dans leur âme des restes délicieux, c'est-à-dire.

des sentiments d'amour, d'admiration et de reconnaissance, qui sont vraiment une fête pour le Seigneur, puisqu'il fait « ses délices d'être avec les enfants des hommes. » *Prov. viii, 34.*

Mais on ne peut célébrer ainsi les fêtes qu'avec le secours de celui qui en a institué les mystères. Lui seul, qui nous a comblé de bienfaits, peut nous donner d'en sentir tout le prix, comme l'Apôtre l'atteste en ces termes : « Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits. » *I Cor. ii, 12.* D'où l'on peut conclure que l'intelligence et le sens des bienfaits découlent de la même source que les bienfaits eux-mêmes. « Aussi, dit Tauler, celui-là seul loue vraiment Dieu, et célèbre dignement ses bienfaits et ses mystères, qui, plongé dans une lumière céleste, aperçoit la grandeur des bienfaits divins et l'ardente charité du Sauveur. Alors, accablé par une telle masse, et stupéfait de si grands mystères, il ne peut exprimer ce qu'il admire et qu'il voit être ineffable et incompréhensible. Il parle donc par son silence, par son admiration, et offre au Seigneur la plus digne louange, en se reconnaissant incapable de le louer. » En effet, comme le dit saint Grégoire, nous ne célébrons jamais avec plus d'éloquence les œuvres de la puissance divine, que quand nous le faisons par étonnement. Dieu lui-même se loue en nous, lorsque nous sentons par sa grâce combien il est au-dessus de toute louange et de toute parole, et que nous le glorifions par le silence, l'admiration et la stupeur. On peut aussi conclure de là, qu'entre les sermons que vous entendez journellement, le plus louable n'est pas celui que les auditeurs comblent de louanges, mais celui qui les frappe et les enflamme jusqu'à les rendre muets. Tels sont, mes frères, les sentiments avec lesquels nous devons célébrer les grands mystères de la rédemption, si nous voulons les célébrer dignement.

Ce n'est pas seulement la grandeur des mystères qui doit aujourd'hui réveiller notre attention, c'est aussi l'attristant départ de notre bien-aimé Sauveur et père. Les pères ont coutume, quand ils voient approcher leur dernière heure, de réunir autour d'eux leurs enfants, et de leur donner les avertis-

sements les plus propres à les maintenir dans le chemin du devoir et de l'honneur. Car ce qui se dit en un tel moment est écouté avec plus d'attention, se grave mieux dans la mémoire, et s'observe plus fidèlement. Ainsi en agit David avec son fils Salomon. Sentant qu'il allait mourir, il lui recommanda vivement d'honorer le vrai Dieu et d'obéir à ses lois, lui promettant, s'il le faisait, une vie et un règne tranquilles, et le menaçant, s'il ne le faisait pas, de calamités de tout genre. Puisqu'aujourd'hui, mes frères, notre père et Seigneur Jésus, à la veille de sa mort, nous adresse ses dernières paroles et nous met devant les yeux les plus beaux exemples de vertu, il est de notre intérêt, à nous ses enfants, d'écouter et de considérer avec la plus grande attention ce qu'il dit et ce qu'il fait. Pour cela, demandons humblement le secours divin par l'intercession de la sainte Vierge.

Ave, Maria.

I.

Commençons, mes frères, par expliquer, autant que Dieu nous donnera de le faire, toutes les paroles de l'évangile de ce jour, et toutes les actions qui y sont rapportées. Le saint Evangéliste dit : « Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père... » Arrêtons-nous un peu sur le seuil de notre évangile. Pourquoi le saint Evangéliste appelle-t-il *heure du Sauveur* l'heure de sa mort? Je crois que, pour comprendre le sens de cette expression, il suffit de se rappeler que notre Seigneur, dans saint Jean, appelle *son jour* le jour de sa mort : « Abraham, votre père, dit-il, a désiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu, et il en a été comblé de joie. » *Joann.* VIII, 56. Que dites-vous, Seigneur? Quoi! *votre jour* serait celui de votre mort, et *votre heure*, celle où vous deviez endurer tant d'injures, de moqueries, de crachats, de coups, de soufflets et de tourments! N'est-ce pas plutôt l'heure de vos ennemis, comme vous le déclariez vous-même en ces termes : « C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres? » *Luc.* XXII, 53. Car c'est alors que « les enfants de la nuit et des ténèbres, » *I Thess.*

v, 5, qui avaient soif de votre sang, assouvirent leur fureur par votre supplice.

Ou plutôt cette heure n'est-elle pas la nôtre, à nous qui avons été ressuscités par votre mort, rachetés par votre sang, délivrés par vos liens, guéris par vos blessures, fortifiés par vos fatigues et sauvés par le sacrifice de la croix? Oui, elle est bien la nôtre, cette heure dans laquelle vous nous avez accordé de si grands biens; dans laquelle non-seulement vous êtes passé à votre Père, mais vous nous avez ouvert un passage vers lui; dans laquelle nous arrachant à la tyrannie du démon, nous établissant dans la liberté des enfants de Dieu, vous avez déruit notre mort par la vôtre, et apaisé par votre sang la justice de votre Père; dans laquelle enfin vous avez expié et jeté au fond de la mer nos péchés, cause de nos malheurs, accomplissant ainsi cet oracle du Prophète: « Il détruira nos iniquités, et il jettera tous nos péchés au fond de la mer. » *Mich.* vii, 19. C'est donc vraiment notre heure, heure de salut, heure de rédemption, heure d'expiation, dans laquelle vous nous avez rétablis dans notre dignité primitive.

Il n'est pas douteux, mes frères, que cette heure ne soit la nôtre; car elle a un triple caractère: elle est en même temps aux Juifs, à nous et à Jésus; mais elle appartient beaucoup plus à Jésus qu'à tous les autres, car elle appartient beaucoup plus à celui qui cherche la mort par amour, qu'à ceux qui donnent la mort par fureur; et aussi beaucoup plus à l'infinie bonté de Celui qui meurt pour accorder un bienfait, qu'aux nécessiteux qui reçoivent le bienfait de cette mort, puisque la bonté est encore plus portée à faire des largesses, que la nécessité ne l'est à en recevoir. Ainsi notre Sauveur appelle l'heure de sa mort son heure, parce que l'heure la plus importante pour lui, c'est celle où il pourvoit à nos besoins, où il remédie à nos maux, où il nous comble de biens. Ce qui l'inquiète, c'est notre salut, et non ses fatigues; c'est notre vie, et non sa mort imminente. Il mesure sa tristesse non pas à l'étendue de ses douleurs, mais à celle de nos misères; il regarde non ce qu'il doit supporter, mais ce qu'il nous apporte par son sacrifice. Il s'oublie pour ne penser qu'à nous, pratiquant ainsi la charité parfaite, qui a pour caractère de négliger l'intérêt

propre, et de se préoccuper de l'intérêt du prochain. Mais revenons au récit évangélique.

La trahison était consommée; la mort du Sauveur était résolue. Avant de marcher vers son agonie, « sachant que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, qu'il était sorti de Dieu et qu'il s'en retournait à Dieu, il se leva de table, quitta ses vêtements..., et commença à laver les pieds de ses disciples. » Par cette nouvelle et surprenante condescendance, il voulut non seulement laisser aux fidèles un mémorable exemple de charité et d'humilité, mais encore représenter clairement l'ouvrage de notre rédemption, qu'il était sur le point d'accomplir. Vous le voyez ici se lever de table, quitter son vêtement, se ceindre d'un linge, verser de l'eau dans un bassin et laver les pieds de ses disciples. Qu'est-ce que tout cela, sinon le tableau des diverses phases de la rédemption? Le Seigneur, en effet, s'est levé de cette bienheureuse table, dont il disait lui-même à ses apôtres : « Je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume. » *Luc.* xxii, 29, 30. Il s'est levé de cette table, non par un mouvement local, mais en s'incarnant pour nous; car alors il s'est approché de nous par sa chair, lui qui, par sa nature divine, est partout présent. Il a quitté son vêtement, lorsqu'il a caché la splendeur de sa gloire sous la bassesse et la fragilité de notre chair. Quant à se ceindre d'un linge, il l'a fait lorsque sa très-pure et très-sainte humanité a tellement enveloppé sa nature divine, qu'une crèche put renfermer Celui qui est plus grand que le monde, des langes serrer Celui qui gouverne les cieux, la chair contenir Celui qui remplit toutes choses. Enfin il a mis de l'eau dans un bassin pour laver les souillures de ses disciples, lorsqu'il a répandu dans le bassin de l'Eglise et dans les vases des sacrements l'eau de son côté mêlée à son sang précieux, afin de laver les souillures non des pieds mais des âmes.

Ainsi, chaque fois qu'un fidèle s'approche du sacrement de pénitence, qu'il comprenne qu'il met dans ce bassin consacré ses pieds et ses mains, pour que le Seigneur les lave. Car bien que ce soit le prêtre qui prononce les paroles d'absolution, il le fait au

nom de Jésus-Christ, qui a dans cet acte la principale part, et dont le côté ouvert laisse échapper par les canaux des sacrements l'eau salutaire de la grâce pour laver les souillures de nos crimes. Si donc vous n'avez pas eu comme les apôtres le bonheur de voir le Sauveur laver les pieds de votre corps, vous pouvez, en ayant recours à ce sacrement, avoir le bonheur plus désirable de le voir laver les pieds (c'est-à-dire les souillures) de votre âme, non avec l'eau d'un fleuve, mais avec l'eau sortie de son côté. Saint Bernard remercie le Sauveur de lui avoir donné dans sa chair adorable un miroir de toutes les vertus; remerciez-le, vous aussi, d'avoir tiré de son côté une eau qui, en vous purifiant, vous montre combien vous lui êtes redevable, et combien lui a coûté votre sanctification.

Ne manquons pas de remarquer ici que notre Seigneur, en se ceignant d'un linge, se serra tellement que les deux extrémités pouvaient lui servir à essuyer les pieds des apôtres; par cet exemple il nous exhorte à vivre avec tant de sobriété, de modération, de parcimonie, qu'il nous reste toujours quelque chose à consacrer aux pieds de nos frères, c'est-à-dire aux pauvres et aux misérables. Si l'Apôtre veut que les fidèles travaillent pour être à même d'aider les nécessiteux, que ne doivent pas faire ceux qui ont reçu de leurs ancêtres un ample patrimoine, et qui, sans travailler, peuvent soulager la misère? Vous me direz peut-être que vous n'avez rien à donner, et que vous avez besoin de toute votre fortune, parce que les dépenses nécessaires croissent avec les revenus. Soit; mais si vous vous serrez à l'exemple du Sauveur, si vous n'ambitionnez pas ce qui est au-dessus de vous, si votre principale crainte n'est pas d'être éclipsé par un plus opulent, si vous vous contentez d'aliments qui nourrissent le corps sans le noyer dans les délices, d'une maison qui vous abrite sans étaler de luxe, de vêtements qui vous couvrent sans être fastueux, il vous restera suffisamment pour essuyer les pieds des pauvres. Ce qui fait que nous n'avons jamais assez de richesses ni de patrimoine, c'est qu'au lieu de nous régler sur la nature, nous suivons l'opinion, et la cupidité qui est insatiable. Aussi Sénèque compare-t-il avec raison l'avare à un chien affamé

auquel vous jetez de votre table un morceau de pain qu'il dévore en un clin d'œil sans le laisser tomber à terre, après quoi il revient avec la même avidité recevoir un autre morceau, puis un autre, sans se rassasier jamais.

Voilà d'où vient cette soif inextinguible d'amasser des richesses et de grossir sans fin son patrimoine, soit que le Seigneur condamne par les paroles d'Isaïe : « Malheur à vous qui joignez maison à maison, et qui étendez vos champs sans mesure. » *Isa. v, 8*. Il est vraiment honteux que des chrétiens se laissent dépasser en cela par beaucoup de païens. Pline loue Pompée de ce que, malgré son influence dans la république, il n'avait jamais voulu agrandir ses domaines, de peur de paraître abuser de son pouvoir, et de ce qu'il avait toujours égalé sa modération à sa fortune. On loue pareillement Scipion l'Africain, de n'avoir fait dans toute sa vie ni achat, ni vente, ni construction, et de n'avoir laissé qu'une fortune modeste, lui qui, à la prise de Carthage, avait enrichi ses soldats plus que ne le fit aucun autre capitaine. Que dire de Curius? Etant occupé à faire cuire des raves dans une marmite de terre pour son souper, au moment où les Samnites venaient lui offrir comme à leur vainqueur une grande quantité d'or, il leur répondit : « On n'a pas besoin d'or quand on soupe comme je vais le faire. » Quelle n'était pas la modération de ce païen, qui, vainqueur d'un peuple très-riche, se contentait d'un si triste repas? Cependant ces hommes si sobres n'avaient pas entendu parler d'un Dieu fait pauvre pour le genre humain, ni de la terrible punition du mauvais riche : et nous qui sommes chrétiens, c'est-à-dire adorateurs d'un Dieu manquant de tout et crucifié, c'est à peine si la terre et les mers suffisent à satisfaire nos désirs! Aujourd'hui la peste de l'avarice a tellement envahi les cœurs des hommes, qu'elle semble avoir absorbé toutes les autres passions. Ce qui montre bien dans quel misérable état se trouve le monde, puisque la cupidité, qui est la racine de tous les maux, y domine tellement et y a jeté de si profondes racines. Mais poursuivons.

II.

Notre Seigneur s'étant donc baissé pour laver les pieds de Pierre, celui-ci, stupéfait de l'humilité de son maître, s'écria : « Quoi, Seigneur, vous me lavez les pieds ! » Quoi de plus élevé que vous sur la terre et dans les cieux ? Quoi de plus vil qu'un ver de terre et un pécheur comme moi ? Comment donc laveriez-vous les souillures de mes pieds ! Comment, vous qui êtes assis au-dessus des chérubins, qui avez pour serviteurs des millions d'anges, qui gouvernez les astres du ciel, vous abaissez-vous jusqu'à mes pieds pour les laver comme un serviteur ? C'est moi, Seigneur, qui dois laver les vôtres ; c'est moi qui dois me prosterner devant vous ; mon devoir et mon bonheur seraient de baiser sur la terre les traces de vos pas. Ne changeons donc pas tellement les rôles que le maître fasse l'office du serviteur, et que le serviteur usurpe la dignité du maître. Souvenez-vous, je vous prie, de ce qui se passa entre nous, le jour où vous donnâtes l'ordre d'aller en pleine mer et de jeter les filets. Ayant recueilli alors une multitude immense de poissons, je fus tellement stupéfait de votre puissance, moi qui avais travaillé toute la nuit sans rien prendre, que je m'écriai : « Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un pécheur. » *Luc. v, 8.* Si donc à la vue de ce seul miracle, je ne pus supporter la majesté de votre présence, comment, après en avoir vu tant d'autres plus surprenants, et surtout après avoir appris du Père que vous êtes le vrai Fils de Dieu, pourrai-je permettre que vous laviez mes pieds ?

Le Sauveur lui répondit : « Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras dans la suite. » Nous croyons que ces mots s'adressent non-seulement à Pierre, mais à tous les justes. Car il y a dans la vie bien des événements dont nous apprenons l'utilité et les causes, non quand ils arrivent, mais par la suite, et même après la mort. Il en est souvent des justes comme il en fut de l'illustre Thémistocle. Exilé d'Athènes, il avait trouvé un refuge à la cour du roi de Perse, qui l'avait comblé d'honneurs ; et voyant que son exil avait été l'occasion de sa fortune, il écrivait à sa femme au rapport des historiens : « Nous étions perdus,

sans le malheur qui nous a frappés. » Beaucoup d'élus diront la même chose dans l'autre vie. Car ils verront clairement que beaucoup d'événements, qui leur paraissaient malheureux et nuisibles pendant qu'ils vivaient sur la terre, les ont aidés à obtenir le salut et une plus abondante récompense. Lorsque l'épervier voit le héron volant au haut des airs, il ne fond pas sur lui en droite ligne, mais par un vol rapide il se porte à droite et à gauche, afin de paraître, à des yeux inexpérimentés, plutôt fuir que chercher sa proie. Mais bientôt revenant sur lui-même et se plaçant au-dessus d'elle, il se précipite, et déchire de ses morsures ce qu'il semblait fuir. Le Seigneur en agit d'une manière analogue à l'égard des justes, quand il fait tourner à leur salut ce qu'ils craignent comme devant causer leur perte. Qu'ils pensent donc que le Seigneur leur adresse ces paroles : « Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez dans la suite. » Le saint homme Job comprenait cela; aussi quoiqu'il fût tenté en mille manières par le démon, et tellement abandonné de Dieu même, qu'il disait : « Il m'a ôté toute espérance, comme à un arbre arraché..., et il m'a traité comme son ennemi, » *Job. xix, 40, 41*, cependant, espérant contre toute espérance, » *Rom. iv, 48*, il s'écriait : « Quand Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui. » *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. Job. xiii, 45*. C'est-à-dire je peux mourir, mais je ne peux désespérer. Le démon pourra m'ôter la vie, mais, en vint-il à me tuer, il ne parviendra pas à m'enlever l'espérance, « car ma chair se reposera dans la sécurité. » *Ps. xv, 9*. Tels étaient aussi les sentiments du saint roi David, qui, entouré de périls effrayants, disait : « Pour moi, je ne cesserai jamais d'espérer, et je vous donnerai toujours de nouvelles louanges. » *Ps. lxx, 14*.

Au reste, Pierre, nullement ébranlé par ces paroles du Sauveur, persista dans son refus et dit : « Vous ne me laverez jamais les pieds. » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi. » C'est la menace la plus terrible de Dieu, car il n'est pas de châtiment plus redoutable. Pierre devait sentir la force de ce coup de foudre, lui qui appréciait parfaitement quel malheur c'eût été de perdre le trésor qu'il possédait; aussi désor-

mais soumis et respectueux, il s'écria : « Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » C'est comme s'il avait dit : « Seigneur, que je sois entièrement lavé, et même déchiré, s'il le faut, pourvu que je ne sois pas séparé de vous. Car que me resterait-il, si je vous perdais? J'aime mieux n'être pas, qu'être sans vous. J'aime mieux ne pas vivre, que vivre sans Celui qui est la vie. » Plein des mêmes sentiments, saint Augustin disait : « Je reconnais et je sais, ô mon Dieu, que partout où je suis sans vous, je trouve des causes de souffrance non-seulement dans ce qui m'entoure, mais aussi en moi-même; car toute abondance qui n'est pas mon Dieu, n'est pour moi que misère; c'est pourquoi lorsque m'éloignant de vous, qui êtes le souverain bien, je me suis répandu dans les objets sensibles, j'ai trouvé une abondance pénible et une misère opulente, et mon cœur était vide tant que je ne vous avais pas en moi, vous, le bien immuable, indivisible et souverain, à l'acquisition duquel ne survit aucun besoin, et dont la possession rassasie tous mes désirs. » Ne passons pas légèrement sur cette pensée, que sans Dieu on trouve des causes de souffrance et dans soi-même et au dehors. La première plaie, en effet, est celle du cœur, que l'Ecclésiastique dit être « la pire de toutes. » *Eccli. xxv, 18.* C'est un tumulte intérieur de passions qui luttent les unes contre les autres, un chaos de mouvements inquiets et désordonnés. Et de cette inquiétude intérieure il résulte que tous les objets extérieurs paraissent également troublés, de même qu'il semble à ceux qui ont un verre rouge devant les yeux, que tous les objets qu'ils voient sont rouges.

Quiconque sait, non par la lecture, mais par l'expérience, quel est le malheur de ceux qui perdent cet immense bien, que ne ferait-il pas, que ne souffrirait-il pas, plutôt que d'en être dépouillé? C'est donc avec raison que Pierre, effrayé de la menace du Sauveur, s'écrie : « Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Voilà, mes frères, ce que nous devons répondre à toute tentation par laquelle le démon nous excite au péché mortel. Car entre tous les funestes effets du péché, le principal, c'est qu'il nous fait perdre Dieu que nous avons dans notre âme, et qu'à la place de Dieu il met en nous le démon « qui

exerce maintenant son pouvoir sur les enfants de l'incrédulité. » *Eph.* II, 2. Quel homme, ayant en perspective une telle perte, un tel changement, ne tremblera au seul mot de péché? Tout fidèle doit être en de telles dispositions, que chaque fois que cette parole du Seigneur vient retentir à ses oreilles : « Si tu fais cela, tu n'auras pas de part avec moi, » il réponde aussitôt avec Pierre : « Seigneur, non - seulement les pieds, mais encore les mains et la tête, » c'est-à-dire, je suis prêt à renoncer non-seulement à la joie, ou à ce plaisir que le péché me propose en ce moment, mais même à la vie, et à quelque chose de plus, si c'était possible, plutôt que de consentir à ce qui me ferait vous perdre, vous le seul souverain bien. C'est ainsi que la mère des sept Machabées donna avec joie en un jour non-seulement sa vie, mais celle de tous ses enfants, afin de ne point perdre un si grand bien par la violation de la loi divine. « Elle ne fut effrayée, dit saint Grégoire de Nazianze, ni par la vue des instruments du supplice, ni par les roues toutes préparées, ni par la pointe des ongles de fer, ni par les épées dont le tranchant la touchait déjà, ni par les chaudières bouillantes, ni par le feu allumé, ni par les menaces du tyran, ni par les clameurs du peuple, ni par ses membres disloqués, ni par sa chair déchirée, ni par les ruisseaux de sang qui coulaient de ses blessures, ni par ses fils égorgés à la fleur de l'âge, ni par les maux présents, ni par les maux à redouter : rien ne put détourner cette femme courageuse de la fidélité aux lois divines. Comprenant qu'être dépouillé du souverain bien est un malheur incomparablement plus grand que tous ceux-là, elle jugea, en saine appréciatrice des choses, qu'il valait mieux tout souffrir que de manquer d'un si grand bien. » Comme Pierre, elle consentit que le Seigneur lui envoyât tous ces maux, afin de ne pas perdre ce bien suprême.

III.

Dès que le Sauveur eut lavé les pieds de ses disciples, s'étant remis à table, il leur dit : « Savez-vous ce que je viens de vous faire? Vous m'appelez maître et seigneur. » Remarquez, je vous prie, la modestie de ces paroles. Il aurait pu très-bien dire : Je

suis votre maître et votre seigneur ; bien plus, je suis le maître des cieux et des anges. Cependant il ne dit rien de tout cela, il dit seulement : « Vous m'appellez maître et seigneur, » comme si ces titres prenaient leur source moins dans ses droits que dans l'obligance de ses disciples. Quoi de plus modeste ? Il ajoute ensuite : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis seigneur et maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, etc. » Voilà où tendait cette condescendance du Sauveur ; il voulait, à la veille de sa mort, nous laisser, comme en héritage, un mémorable exemple d'humilité. Quelqu'un dira peut-être : Qu'était-il besoin d'ajouter cet exemple à tant d'autres de la même vertu que le Sauveur avait déjà donnés, et qu'il allait donner encore dans sa passion ? Nous répondons à cela, que le divin Maître voulut montrer par ce moyen l'utilité, et en même temps la difficulté de cette vertu ; utilité et difficulté si grandes que l'on peut douter à bon droit laquelle des deux l'emporte sur l'autre, comme je vais essayer de le faire voir en peu de mots. Pour comprendre d'abord combien l'humilité est utile, il suffit de savoir qu'elle est la ruine de tous les vices et le fondement de toutes les vertus : la ruine de tous les vices, parce qu'elle tue l'orgueil qui en est le principe ; le fondement de toutes les vertus, parce que sans l'humilité toute vertu est fragile et devient même une occasion de présomption et d'orgueil. Saint Jean Climaque, traitant de cette vertu, commence par rapporter toutes les définitions et les noms qu'elle a dans les Pères ; après quoi, ayant à donner son avis, il dit que c'est une grâce sans nom, ou du moins une grâce qui ne peut être nommée que par ceux qui en ont l'expérience. Le saint veut dire par là qu'il est impossible de définir ou d'expliquer cette vertu. En refusant ainsi un nom à l'humilité, il lui donne tous les titres les plus glorieux, et l'assimile même en quelque sorte à Dieu. En effet, de même que Dieu ne peut avoir de nom et de définition qui expriment toute sa nature, de même, telles sont la dignité et l'utilité de cette vertu, qu'il est impossible de les embrasser en un seul mot.

Mais plus elle est grande, plus elle est difficile à acquérir.

Pourquoi cela? Parce qu'elle a en nous un terrible adversaire, l'amour-propre, passion ardente qui attaque non-seulement l'humilité, mais toutes les vertus et toutes les lois divines. De là cette maxime de César, le plus ambitieux des hommes : « S'il faut violer le droit, que ce soit pour régner ; soyons irréprochables dans tout le reste. » Ce qui montre la force de cette passion, c'est qu'elle surmonte souvent celle qui parmi toutes les autres est la plus violente et la plus furieuse, je veux dire l'impureté. Combien de femmes qui restent chastes moins par amour de la vertu, que pour conserver leur réputation. Cette Lucrèce elle-même, si souvent louée, tenait plus à la réputation qu'à la pudeur, puisqu'elle aima mieux être déshonorée que de le paraître ¹. Les Lucrèces de ce genre ne sont pas rares.

Voici un autre signe encore plus clair de la puissance de l'amour-propre. Parmi toutes les affections naturelles, la plus forte est celle des pères pour leurs fils, et des fils pour leurs pères; or, combien de fois la passion de dominer n'a-t-elle pas emporté les pères jusqu'à massacrer leurs enfants, et les enfants jusqu'à massacrer leurs pères? L'impie Athalie tua tous ses fils et ses petits-fils pour régner seule. Abimélech, possédé du désir de régner, « égorga sur une même pierre soixante-dix fils de Gédéon, ses frères. *Jud.* ix, 5. Siroch, roi des Perses, emporté par la même passion, fit mourir son père et son frère. De notre temps, Soliman, roi des Turcs, a tué deux de ses fils, pour qu'un troisième, qu'il préférerait, fût seul roi. Sélim, père du même Soliman, avait exterminé avec une cruauté abominable son vieux père, ses frères, ses petits-fils et tous ses parents, afin de régner seul, quoiqu'il fût le plus jeune de sa famille.

Quoi de plus extraordinaire que de voir l'ambition surmonter ainsi les plus fortes passions et rompre les liens les plus étroits de la nature? Voici pourtant quelque chose qui vous étonnera plus encore. A la naissance de Néron, des astrologues ayant dit à sa mère Agrippine, qu'il régnerait, mais qu'il donnerait la mort à sa mère, celle-ci, brûlant de la soif du pouvoir, s'écria : « Qu'il me tue, pourvu qu'il règne. » Quoi de comparable à cette ambi-

¹ Voir la note A à la fin du volume.

tion furieuse, qui surmonte jusqu'à l'amour de soi, la première et la plus vive des passions, et qui fait préférer à une mère l'élévation de son fils à la conservation de sa propre existence? Voulez-vous savoir quelle est l'issue de cette passion à ce dernier jour où le passé apparaît dans sa vanité réelle : contemplez encore la mère de Néron. Comme elle allait être mise à mort par l'ordre de son fils, et que le centurion brandissait déjà le fer meurtrier, elle s'écria, en montrant ses entrailles : « Frappe ce sein, qui mérite la mort pour avoir enfanté un pareil monstre. » C'est ainsi qu'à l'heure de la mort les partisans du monde ouvriront les yeux, ces yeux que l'ambition tenait fermés; et ils verront clairement combien étaient vaines les choses qu'ils ont tant désirées, et pour lesquelles ils ont perdu le céleste héritage.

Le Maître de l'humilité, la Sagesse du Père, sachant tout cela, ne voulut rien épargner pour recommander une vertu à la fois si nécessaire et si difficile. Il suivit en cela l'exemple d'un sage architecte, qui, voulant élever dans un grand monument une voûte très-large, lui donne à droite et à gauche de forts appuis, de peur que par son poids elle ne renversela construction toute entière. C'est ainsi que l'habile architecte de l'humilité a jugé nécessaire de la protéger par de puissants exemples contre cette furieuse passion de dominer. Quoi, en effet, de plus difficile à obtenir que ce qu'il faut disputer à un si redoutable adversaire, dont on ne peut triompher sans triompher de toute la violence de la nature corrompue? L'humilité fut donc fortement inculquée par notre Seigneur à ce double titre, qu'étant de la plus haute importance elle devait être proposée à notre amour par tous les moyens, et qu'offrant une difficulté immense elle avait besoin d'être mise en honneur, pour que l'homme ne désespérât pas d'y atteindre. On fait quelque chose de semblable quand on veut placer très-haut un clou qui doit servir de soutien à une partie importante d'un édifice : non content de l'avoir enfoncé à coups de marteau et de l'avoir fixé, on le frappe longtemps encore pour qu'il entre plus profondément et qu'il soit inébranlable. Si donc notre Seigneur, après d'innombrables exemples d'humilité, a voulu donner encore celui que nous lisons dans l'évangile

de ce jour, c'est qu'il savait que cette vertu est le fondement de tout l'édifice spirituel, et qu'on n'enseigne jamais assez ce qui ne peut être assez connu. En effet, aujourd'hui encore nous sommes pleins d'orgueil et d'arrogance; nous ne voulons ni céder ni obéir; nous sommes toujours en lutte pour la préséance et pour les honneurs. Que serait-ce donc si les exemples de notre Seigneur ne nous excitaient à l'humilité?

SECONDE PARTIE.

SUR LA PRÉPARATION A LA SAINTE COMMUNION.

Cette même action du Sauveur a un autre but que nous devons exposer. Au moment où il allait donner aux apôtres le sacrement de son corps et de son sang, il lava d'abord leurs pieds, afin de nous enseigner par là avec quelle pureté de cœur il faut recevoir dans la sainte Eucharistie la source même de la pureté. C'est aussi pour cela qu'il voulut être enseveli dans un sépulcre neuf, enveloppé d'un suaire sans tache : il nous enseignait ainsi que nous devons préparer pour demeure à son très-saint corps des âmes et des corps tellement purifiés, qu'il n'y restât plus rien du vieil homme. Mais que parlé-je du corps du Sauveur? Les pierres mêmes de l'autel profané par les Gentils au temps des Machabées, ces pierres qui ne pouvaient plus servir pour les sacrifices, parce qu'elles avaient été souillées par l'idolâtrie, furent mises par Judas Machabée « dans un lieu propre, en attendant qu'il vînt un prophète qui déclarât ce qu'on en ferait. » *I Mach. iv, 46.* Sur quoi nous pouvons raisonner de cette manière : Si notre Dieu aime tellement la pureté, qu'il a voulu voir dans un lieu propre les pierres de son autel, quoiqu'elles fussent profanées par l'idolâtrie, quelle pureté n'exigera-t-il pas de nous pour que nous recevions dans nos entrailles son très-saint corps? Autant le sacrement de l'autel est au-dessus des pierres de l'autel, autant notre pureté doit être supérieure à celle du lieu où l'on mit ces pierres. Si le prophète Jérémie, déplorant les calamités de la ruine de Jérusalem, regarde comme l'une des principales, que « les pierres du sanctuaire fussent dispersées aux coins de toutes les rues, » *Thrén. iv, 1,* et foulées aux pieds par les passants,

que sera-ce de fouler aux pieds le Fils même de Dieu, et de profaner le sang précieux de son testament?

Plût à Dieu, mes frères, qu'après avoir imité la désobéissance d'Adam, nous imitassions la crainte qui le saisit ensuite, « quand il entendit la voix de Dieu qui se promenait dans le paradis, » *Gen. III, 8*, crainte qui le fit se cacher, parce qu'il n'osait paraître nu en la présence du Seigneur! S'il craignait à ce point la présence et la parole du Seigneur, parce qu'il était nu, comment vous, qui non-seulement êtes dépouillés du vêtement de la justice et de la piété, mais qui êtes couverts de vices nombreux, approchez-vous du redoutable autel où se trouve le corps du Seigneur? Dans la plupart des autres cas, nous péchons contre le prochain, ou contre nous-mêmes; ici au contraire nous offensoons dans sa cour le roi des anges et des hommes, et nous semblons affirmer, ou qu'il ignore ce que nous faisons, ou qu'il ferme les yeux sur un tel outrage. C'est ce que l'Apôtre voulait faire entendre quand il disait : « Quiconque mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur, » *I Cor. XI, 27*, c'est-à-dire, coupable, non du sang d'un frère, comme Caïn, mais du sang même du Seigneur, car il offense non l'homme seul, mais Dieu et l'homme à la fois. Ici trouve son application cette parole terrible du grand-prêtre Héli : « Si un homme pèche contre un homme, on peut lui rendre Dieu favorable; mais si un homme pèche contre le Seigneur, qui priera pour lui? » *I Reg. II, 25*. Que ceux qui approchent ainsi de Dieu, tremblent d'être frappés de mort, même corporellement, comme cela est arrivé quelquefois. L'Apôtre l'atteste quand il ajoute : « C'est pour cette raison qu'il y en a beaucoup parmi vous qui sont malades et languissants, et que plusieurs sont morts. » *I Cor. XI, 30*. C'est-à-dire, beaucoup de chrétiens, en punition de ce crime, ont été frappés de maladies et de morts subites. Assertion que je crois utile de confirmer par plusieurs exemples que saint Cyprien rapporte.

Voici d'abord ce qu'il raconte (*Serm. de lapsis*) d'une femme qui, après s'être souillée en sacrifiant aux idoles, s'était présentée pour recevoir l'Eucharistie : « Ce fut pour elle non une nourri-

ture, mais un glaive, et comme un poison mortel qui, arrêté entre son gosier et son estomac, l'empêchait de respirer. Tourmentée non plus par la persécution, mais par son péché, elle fut prise de convulsions et tomba morte. Ainsi le crime qu'elle avait dissimulé ne demeura pas longtemps caché ni impuni, et celle qui avait trompé les hommes, sentit la colère de Dieu. Une autre femme ayant ouvert avec des mains impures l'armoire où elle avait mis le corps du Seigneur, il en sortit une flamme qui la fit reculer. Et un homme, souillé du même crime, ayant eu l'audace, après la célébration du sacrifice, de s'approcher pour y participer avec les autres, ne put ni manger ni toucher le corps du Sauveur, et ne trouva que de la cendre dans ses mains. Combien en voyons-nous tous les jours qui sont possédés d'esprits immondes ! Combien y en a-t-il qui perdent l'esprit et deviennent furieux ! Il n'est pas besoin de rapporter en détail tous ces châtiments, qui désolent la terre ; leur diversité est aussi grande que le nombre des coupables. Que chacun considère, non ce qu'ont souffert les autres, mais ce qu'il mérite lui-même de souffrir, et qu'il ne se croie pas en sûreté à cause du délai de son supplice, mais qu'il croie au contraire que la vengeance divine est d'autant plus terrible qu'elle est plus différée. »

Ces paroles de saint Cyprien doivent remplir de terreur ceux qui approchent indignement de l'Eucharistie. Non moins effrayante est la punition de Balthazar, roi de Babylone, qui, ayant osé toucher d'une main indigne les vases du temple de Jérusalem, perdit, la nuit même de son crime, par un coup de la justice de Dieu, et son immense royaume et la vie. A l'heure où il profanait, au milieu de son festin, les vases sacrés, il vit une main qui, écrivant sur le mur ces trois mots : *Mane, Thecel, Phares*, lui annonçait une catastrophe imminente. Si donc le Seigneur vengea ainsi l'injure faite aux vases qui lui étaient consacrés, et où l'on ne versait que le sang des boucs et des béliers, quel châtiment infligera-t-il à ceux qui auront reçu son corps et son sang dans un cœur et dans un corps impurs ?

Que reste-t-il, mes frères, sinon que nous mettions en pratique cet avertissement de l'Apôtre : « Que l'homme s'éprouve lui-

même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et qu'il boive de ce calice. » I *Cor.* XI, 28. — Mais, dira quelqu'un, on communie indignement, lorsqu'on est en état de péché, et dignement, lorsqu'on est dans la grâce et l'amitié de Dieu. Or, personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Comment donc osera-t-on manger ce pain, sans savoir si on est l'ami de Dieu. D'autant plus que c'est ici un sacrement des vivants et non des morts; car ce ne sont pas les morts, ce sont les vivants qui mangent. Or, j'ignore absolument si je possède la vie spirituelle. — C'est vrai, mais on n'est pas obligé de savoir avec certitude que l'on a cette vie; il suffit que l'on fasse tout ce qui est nécessaire pour la posséder, que l'on déplore ses péchés passés, qu'on les confesse à un prêtre, qu'on s'efforce de n'y plus retomber, et surtout qu'on en évite les occasions. Si vous faites cela, vous ne péchez pas en approchant de ces redoutables mystères, quand même vous n'auriez pas encore obtenu la grâce divine. Bien plus, en approchant ainsi, vous obtenez peut-être la grâce qui vous manquait. Car telle est la puissance de ce sacrement que, selon le mot de saint Augustin, non-seulement il fortifie ceux qu'il trouve vivants, mais encore il ressuscite quelquefois les morts, pourvu qu'ils n'aient, comme dit saint Thomas, ni affection pour aucun péché, ni souvenir d'aucun.

Que ceux qui sont ainsi disposés approchent donc avec sécurité, en même temps qu'avec respect. Mais ceux qui ont encore de l'affection pour le péché, qui refusent de pardonner à leurs ennemis, qui, pouvant restituer le bien d'autrui, ne le veulent pas, qui ne renoncent pas à l'habitude de jurer sans motif, qui s'obstinent ou à garder chez eux, ou à visiter et à fréquenter les complices de leurs désordres, que ceux-là sachent qu'en approchant de la sainte table, ils approchent en même temps d'un piège, d'un glaive, d'un brasier ardent, d'une condamnation, et qu'avec le pain des anges, ils prennent un poison mortel. Oh! quel sujet de tristesse et de larmes amères s'offre ici à nous! Car la vie des hommes corrompus, qui, tout en recevant l'Eucharistie, ne se corrigent en rien, montre clairement avec quelles dispositions ils approchent de ces saints mystères.

Ce que je viens de dire, mes frères, ne regarde pas ceux qui recourent fréquemment à ce bienfait divin : loin de les détourner de cette pieuse pratique, je les engage plutôt à y être fidèles, afin de fortifier leur âmes et de participer à tous les fruits de ce sacrement. Comme le dit élégamment Eusèbe d'Emèse, « cette nourriture fortifie sans s'amoinrir, elle gagne à être employée, elle croît par la consommation. Les autres aliments s'amoinrissent en nourrissant; mais plus celui-ci nourrit, plus sa puissance augmente; il met le comble à nos mérites et nous conduit à la maturité de l'homme parfait. » Sans doute, tous ceux qui approchent de ces redoutables mystères, doivent être pénétrés de crainte et de respect; mais les menaces terribles que j'ai rappelées regardent ceux surtout qui reçoivent cet adorable sacrement plutôt par force que par piété, et qui, le recevant sans renoncer du fond du cœur au péché et sans en éviter les occasions, trompent misérablement non pas Dieu ni l'Eglise, mais eux-mêmes; car en introduisant dans un cœur vicieux leur juge irrité, ils se préparent une condamnation plus terrible. Puissent tous les fidèles être préservés de ce malheur par notre Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE JEUDI-SAINT.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. *Joann. XIII, 1.*

Quoique toutes les œuvres, que le Sauveur a accomplies sur la terre pour notre salut, méritent plus de louanges que n'en peuvent décerner les anges et les hommes, cependant ce qu'il a réservé pour la fin de sa vie est de beaucoup plus important et

plus admirable que tout le reste. Mais pour sentir cela, il faut servir Dieu avec une piété vive, qui attire la grâce. Car la pureté de la vie et le sentiment religieux sont tellement inséparables, que nul ne vit chrétiennement, sans faire ses délices de la contemplation des œuvres divines, et que nul ne goûte ce bonheur sans bien vivre. De même que dans les animaux la faculté de sentir est absolument inséparable de la vie, ainsi, parmi les fidèles, personne n'a la vie de la charité, sans admirer les œuvres de Dieu, et personne ne les admire, sans vivre de cette vie supérieure.

C'est ce que le Prophète royal paraît avoir indiqué dans ces paroles : « Les œuvres du Seigneur sont grandes, elles sont recherchées dans toutes ses volontés; tout ce qu'il a fait publie ses louanges et sa grandeur. » *Ps. cx, 2, 3.* C'est-à-dire, les œuvres du Seigneur invitent puissamment les hommes à lui rendre gloire et à dire avec le Prophète : « Je vous louerai, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière étonnante; vos ouvrages sont admirables, et mon âme en est pénétrée. » *Ps. cxxxviii, 14.* Mais quels sont ceux qui admirent et proclament ainsi la splendeur des œuvres de Dieu? Ce sont principalement ceux qui « recherchent sa volonté, » et qui s'adonnent tout entiers à sa loi. Ayant, avec la vie spirituelle, le sens qui est propre à cette vie, ils sentent vivement les choses divines; et d'autant plus vivement qu'ils ont mieux éprouvé en eux-mêmes la puissance de la grâce. Car ceux qui connaissent par expérience les choses divines, les sentent bien autrement que ceux dont la foi est dépouillée de la charité, et qui en sont réduits aux lumières de la spéculation pure; aussi les premiers glorifient bien davantage la divine bonté. Le Prophète royal paraît l'insinuer, quand il dit : « Vous ouvrirez mes lèvres, Seigneur, et ma bouche publiera vos louanges. » *Ps. l, 17.* Pourquoi donc lui qui, dans ce psaume, demandait grâce pour un honteux adultère, aspire-t-il à chanter les louanges de Dieu, ces louanges qui ne conviennent pas à la bouche du pécheur, et qui lui sont même formellement interdites? *Ps. xlix, 16.* En cela le Prophète ne s'écarte nullement de son but. Dans tous les versets précédents il a demandé pardon de

son crime, ou il a présenté des raisons qui excitent le Seigneur à pardonner. C'est encore ce qu'il fait à l'endroit qui nous occupe. C'est comme s'il disait : Seigneur, si vous m'accordez le pardon que je demande; si, après un crime qui mérite d'éternels châti-ments, vous me faites miséricorde, par cet immense bienfait vous ouvrirez ma bouche qui ne cessera plus de chanter nuit et jour vos louanges, et d'exalter la miséricorde, la bonté, la bien-veillance, la douceur dont vous aurez fait preuve en me délivrant de l'enfer; personne ne pourra mieux louer vos miséricordes, que celui qui les aura éprouvées en lui-même. Et ces bienfaits « je les enseignerai aux pécheurs, » afin qu'enflammés par une telle bienveillance, ils se tournent vers vous du fond du cœur.

Ainsi tous ceux qui sont comblés de ces grâces divines, savent les louer dignement et en remercier le Seigneur. Afin donc de pouvoir traiter avec de tels sentiments de piété et de dévotion les admirables mystères que l'Eglise nous propose aujourd'hui, implorons humblement l'assistance divine par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'Eglise célèbre aujourd'hui deux mystères à la fois : l'un, dans l'évangile de la messe, c'est le dernier commandement du Sauveur touchant l'humilité et la charité; l'autre, dans l'épître, c'est l'institution du très-saint sacrement de l'Eucharistie. Le temps ne nous permettant pas de les embrasser l'un et l'autre, je me bornerai à parler de l'évangile, qui renferme le premier de ces mystères.

L'Evangéliste dit : « Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » Dans ces paroles, il indique la cause des mystères qu'il va rapporter, c'est-à-dire l'immense charité de Jésus-Christ, qui l'a attiré du ciel sur la terre, qui l'a poussé à affronter tant de fatigues, à vivre tant d'années parmi les hommes et à mourir enfin sur la croix; charité qui n'était pas nouvelle en lui, mais ancienne, comme il l'a dit lui-même dans ces paroles : « Je vous ai aimé d'un amour éternel; c'est pourquoi

je vous ai attiré à moi par la compassion que j'ai eue de vous. » *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te, miserans.* Jerem. xxxi, 3. Sa charité fut éternelle, quoique son œuvre ait été accomplie dans le temps, comme la volonté de créer le monde fut éternelle en Dieu, quoiqu'il l'ait créé dans le temps fixé par lui.

Il a montré dans sa mort la grandeur de cette charité; non que sa mort soit égale à sa charité, qui aurait voulu endurer pour nous mille morts, si cela nous avait été utile; mais nul autre signe n'a manifesté si clairement la flamme qui brûlait dans son cœur. Sa charité fut d'autant plus grande, que le monde n'ayant pas été reconnaissant des bienfaits passés du Seigneur, était indigne de ce nouveau bienfait. Le Sauveur donna donc alors une immense preuve de son amour, en se montrant libéral et bienveillant pour ceux dont il avait reçu tant de témoignages d'ingratitude.

Par suite de cette charité, il s'est mis à notre place, et nous a en quelque sorte associés avec lui afin d'expier nos péchés et les châtiments que nous méritons. C'est ce que nous représentent ces peaux de chevreux dont se couvrit le patriarche Jacob pour dissimuler sa personne. Les chevreux, animaux lascifs, désignent les pécheurs, dont le Sauveur a revêtu l'apparence dans sa passion, lorsqu'il a pris sur lui leurs péchés, afin de les expier, comme s'ils eussent été les siens. Le saint patriarche Isaac s'étonne que Jacob, avec une voix douce, ait des mains rudes. Combien plus, Seigneur, ne devons-nous pas nous étonner que vous ayez revêtu l'apparence des pécheurs! D'où vous viennent ces peaux et cet accoutrement étrange? Vous êtes doux et plein de mansuétude; vous êtes exempt de péché; vous êtes la source de l'innocence; d'où vous vient donc ce vêtement rude, cette apparence de pécheur? D'où viennent tant de plaies, de taches livides, de douleurs et de larmes, indices et preuves de péché? Certes, c'est que puni pour nous, et non pour vous-même, « vous payez ce que vous n'avez pas ravi. » *Ps. LXVIII, 5.* « Vous avez pris véritablement nos langueurs, et vous vous êtes chargé de nos souffrances. » *Isa. LIII, 4.*

Pour mieux peindre cette charité, je ne craindrai pas, mes

frères, de dire quelque chose qui au premier abord vous paraîtra peut-être incroyable : c'est que notre Sauveur avait une telle soif de notre salut et un tel désir de souffrir pour nous, qu'il goûta une sorte de félicité et de consolation le jour où l'occasion se présenta de boire ce calice, et qu'il eût été affligé de voir cette occasion disparaître. De même qu'une mère, dont le fils chéri est en prison, serait désolée de rester oisive chez elle pendant ce temps-là, et trouve une sorte de soulagement à supplier les magistrats, et à ne rien épargner pour délivrer son fils, quoiqu'elle n'y réussisse pas : ainsi l'ardente charité du Sauveur et la soif qu'il avait de notre salut, lui faisait trouver un plaisir dans les douleurs qu'il affrontait pour nous délivrer. Car s'il affrontait ces douleurs, ce n'était pas seulement pour nous racheter, c'était aussi pour donner à sa brûlante charité cette consolation de souffrir, et pour nous donner par là une preuve plus grande d'amour. S'il n'eût considéré que notre salut et notre rédemption, une seule goutte de son sang précieux suffisait. Mais ce qui était suffisant pour notre salut, ne l'était pas pour sa charité, et ce qui, dans son sacrifice, dépassait les besoins de notre salut, ne satisfaisait pas sa charité ardente et le désir qu'il avait de nous sauver. Il ne voulait pas seulement nous racheter ; il voulait nous racheter avec surabondance, nous délivrer avec plénitude, nous enrichir avec munificence ; il voulait faire éclater sa miséricorde, et rassasier par l'étendue de ses douleurs son ardente soif de notre salut.

Quelqu'un demandera peut-être si cette immense charité du Sauveur a pour objet tous les hommes, ou seulement les justes ? Le saint Evangéliste semble répondre à cette question, quand il dit : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde. » Par là sont désignés les fidèles serviteurs, les fils bien-aimés, destinés au royaume des cieux, dans les âmes desquels le Saint-Esprit a peint, au moyen des couleurs des vertus, une image de la beauté et de la sainteté de Dieu. Si l'on considère par rapport à eux la charité de Jésus-Christ, on ne peut rien dire de si grand, de si étonnant, de si magnifique et de si sublime, qui ne s'applique parfaitement à elle. De quel amour ce divin Sauveur n'entourera-t-il pas les justes, c'est-à-dire, ceux

qui lui ressemblent et qui sont la demeure du Saint-Esprit, ceux en qui il voit une image de sa pureté et de sa bonté, les fils chéris qu'il a enfantés dans les douleurs de la croix, et qu'il a institués les cohéritiers de son royaume? Par ce seul mot l'Évangéliste semble donc avoir répondu à la question proposée. Il savait qu'il est écrit des méchants : « Dieu a également en horreur l'impie et son impiété. » *Sap. xiv, 9*. Et : « Vos yeux sont purs pour ne point souffrir le mal, et vous ne pouvez regarder l'iniquité. » *Hab. i, 13*. Cependant, de peur que les autres hommes ne se croient tout-à-fait exclus de cette charité de Jésus-Christ, il faut considérer qu'il y a deux choses dans le pécheur, la nature humaine et le péché, l'une, que Dieu a faite, l'autre que le démon a introduite dans le monde. Comme donc un bon père, qui a un fils débauché, hait en lui la débauche, tout en continuant d'aimer le fils : ainsi notre Père céleste, qui nous a créés, aime son ouvrage, mais il déteste ce que le démon y a mêlé, de sorte que tout à la fois il aime les hommes et déteste les pécheurs ; et encore en les détestant, il désire ardemment leur salut, car, dans sa bonté, il veut que tous les hommes se sauvent, et c'est pour les délivrer de la mort éternelle qu'il a livré à la mort son Fils chéri.

Saint Paul se sert de cette considération pour montrer la grandeur de la charité de notre Dieu : « Ce qui fait éclater, dit-il, l'amour de Dieu envers nous, c'est que lors même que nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous au temps marqué. » *Rom. v, 8*. On peut conclure de là combien le Sauveur aime les justes, lui qui aime tant les coupables, et quelles entrailles de miséricorde il a pour ses fils chéris, lui qui a tant de compassion pour les mauvais serviteurs. Que si tous n'obtiennent pas le salut qu'il leur a apporté, il faut l'attribuer non à un défaut des mérites du Rédempteur, mais à la faute des rachetés qui repoussent volontairement le salut qu'il leur offre. Supposez qu'un prince, mû par la charité et la miséricorde, rachetât de ses deniers tous ceux qui sont captifs chez les Turcs, et que plusieurs d'entre eux ne voulussent pas de la liberté qui leur serait offerte, le prolongement de leur captivité serait imputable à eux, et non au prince. Voilà précisément ce qu'a fait le Sauveur en

rachetant le genre humain de la captivité du démon au prix de son sang. Ceux qui ne profitent pas de ce bienfait sont donc la cause de leur damnation, dont les avait délivrés la grâce du Rédempteur.

Par ce nouveau témoignage d'amour, le Seigneur s'est acquis un nouveau nom. Autrefois on l'appelait le Dieu des justes, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : « Ce nom, dit-il, est celui que j'ai dans toute l'éternité, et celui qui me fera connaître dans la suite de tous les siècles. » *Exod. III, 15*. Il s'appelait le Dieu des justes, parce qu'il employait à les défendre, à les sanctifier et à les secourir, les trésors et la puissance de sa divinité. Maintenant qu'il dit : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, » il n'est plus seulement le Dieu des justes, il est aussi celui des pécheurs qu'il est venu sauver par sa mort, guérir par ses blessures et racheter par son sang : ce qui fait mieux voir l'immensité de sa charité ; car, comme le dit très-bien Pic de la Mirandole :

Major in erratis bonitatis gloria nostris,
Et dare non dignis, res mage digna Deo est.

« Nos péchés offrent à la bonté divine une matière d'où elle tire plus de gloire : donner à des indignes, est plus digne de Dieu. »

En effet, Seigneur, votre bienveillance pour les bons me montre l'abondance de vos grâces, l'étendue de votre sollicitude, la suavité de vos consolations, l'immensité de vos récompenses. Mais votre bienveillance pour les pécheurs vous glorifie encore plus, elle m'ouvre vos entrailles et découvre les trésors de votre tendresse. Je me vois renfermé dans votre cœur, et plus je suis loin de vous, plus j'admire la miséricorde qui m'a attendu si longtemps. Tellement que si, épouvanté de mes misères, je voulais fuir quelque part, je ne pourrais trouver de meilleur et de plus sûr refuge que vous, ô Père de miséricordes, que j'ai fui par mes péchés. D'où vient cela, sinon de l'immensité de votre amour, qui a rempli tout l'univers, qui en embrasse toutes les parties, qui s'étend des lieux les plus bas aux plus élevés, de la terre au ciel, à tel point « qu'en votre nom tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, » *Philipp. II, 10*,

car les flammes ardentes de votre charité se sont répandues partout.

I.

L'Évangéliste, non content d'avoir mentionné cette immense charité du Sauveur, en indique la durée et la constance, lorsqu'il ajoute : « Il les aima jusqu'à la fin. » Qu'est-ce que les aimer jusqu'à la fin ? La charité de Jésus-Christ avait-elle été plus grande à la fin de sa vie qu'au commencement ? Non : le feu est toujours le feu, et il brûle toujours de la même manière ; ce qui s'applique parfaitement à la charité du Sauveur, qui fut toujours immense, comme sa grâce. Que signifie donc cette parole de l'Évangile ? Elle signifie deux choses. D'abord, que le Sauveur, dans tout ce qu'il fit pendant sa vie mortelle, dans toutes ses paroles, toutes ses douleurs, tous ses enseignements, était mû par l'amour qu'il avait pour les hommes. Ce n'est pas seulement dans sa mort, c'est au commencement, au milieu, à la fin, et à tous les moments de sa vie, qu'il travailla pour le salut du genre humain. Né pour nous, donné aux hommes, envoyé du ciel pour eux, il ne fit rien pendant sa vie que pour accomplir sa mission. On peut dire aussi « qu'il aima jusqu'à la fin, » en ce sens qu'alors la flamme de la charité, cachée dans son cœur, commença à briller plus vivement et à répandre plus loin ses rayons, tant ce très-doux Agneau mettait d'empressement à s'offrir à la mort pour notre salut. La cause de cet empressement, c'est que celui qui aime n'a rien de plus à cœur que de témoigner son amour, soit par des paroles, soit par des actes, à celui qui en est l'objet, afin d'en obtenir un amour semblable, comme le désirent tous ceux qui aiment. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait souffert avec plaisir tous les tourments et les supplices : c'étaient des preuves certaines par lesquelles il manifestait clairement la grandeur de son amour. Ayant accepté la mort par amour pour le genre humain, il donna autant de preuves de cet amour qu'il endura de coups, qu'il souffrit de blessures, qu'il versa de gouttes de sang, qu'il reçut de soufflets. Et voilà pourquoi dans sa passion il pria d'abord pour ses bourreaux, comme nous

avons coutume de prier pour ceux dont nous avons reçu quelque insigne bienfait. Pendant que ceux-là criaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le, » il dit à son Père : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Qui donc ne sera pas gagné par un tel amour? Quel cœur ne fondra pas au feu d'une telle charité? Qui n'aimera de toute son âme un Dieu qui nous aime à ce point? L'Évangile a donc raison de dire, à cause de cette immense charité qu'il fit paraître à la fin de sa vie : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » Car depuis le commencement de sa vie jusqu'à son dernier soupir, il se consacra tellement au salut des siens, que ni les fatigues, ni les attaques de ses ennemis, ni la corruption des hommes ne lui firent abandonner ou interrompre ce grand ouvrage; bien plus, à la fin de sa vie, il s'y appliqua plus que jamais, et redoubla de libéralité envers nous.

Le Sauveur nous ayant aimés avec tant de constance, on conçoit combien doivent lui déplaire ceux qui, dans son service et dans son amour, sont légers et inconstants, comme cette foule de chrétiens que nous voyons renoncer à leurs péchés et se donner à Dieu en ces saints jours, et qui, bientôt après, revenant à ce qu'ils ont rejeté et retombant dans leurs anciens désordres, cessent d'aimer Dieu. Car il est impossible d'aimer à la fois le péché et Jésus-Christ; il faut haïr l'un dès qu'on aime l'autre. Si vous me dites qu'il n'appartient qu'aux anges et aux bienheureux, confirmés en grâce, de ne jamais tomber, tandis que les hommes, étant d'une nature mobile, tantôt se maintiennent dans la bonne voie, tantôt s'en écartent : je conviens que tel est le caractère de l'homme, si vous ne considérez que la nature; mais il en est autrement si vous considérez la grâce. Car la grâce affermit tellement l'âme, qu'elle la préserve de tout péché mortel. Il est vrai que les justes perdent quelquefois la grâce (comme cela arriva à David); mais autre chose est se maintenir habituellement dans la vertu et tomber quelquefois, autre chose est tomber toujours et ne jamais se relever, même pour un peu de temps. Ce dernier état est celui des méchants; l'autre est naturel aux hommes, lesquels, faibles encore, et non confirmés en grâce;

tombent quelquefois, mais tombent de telle manière, qu'ils s'efforcent de se relever.

Aussi le Prophète, décrivant la félicité du juste, appelle-t-il heureux, non pas celui qui n'est jamais tombé, mais celui qui « ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs. » *Ps.* 1, 1. C'est aussi, selon l'interprétation de saint Basile, ce que le roi Prophète a voulu faire entendre dans ces paroles : « Jugez-moi, Seigneur, selon ma justice et selon l'innocence qui est en moi. » *Ps.* VII, 9. — Que dites-vous, Prophète? Comment voulez-vous être jugé selon votre justice? Ne vaut-il pas mieux demander à être jugé selon la divine miséricorde, que demander à l'être selon votre justice? — Sans doute, mais l'un n'exclut pas l'autre. Car je ne demande pas que Dieu me juge selon les lois les plus sévères de sa justice; j'ai même fait ailleurs cette prière : « N'entrez point en jugement avec votre serviteur, » *Ps.* CXLII, 2; mais je demande qu'il me juge selon la justice et l'innocence possibles à l'homme. L'innocence humaine est celle qui s'étudie, autant qu'elle le peut, à demeurer dans la voie de la justice, quoiqu'elle en sorte quelquefois par fragilité. Les chutes, alors sont temporaires; la marche dans le bon chemin est habituelle. Les méchants, au contraire, s'écartent constamment de la route qui mène au ciel; et ils n'y reviennent que pour un moment, si toutefois ils y reviennent, tellement qu'ils veulent à peine s'abstenir, pendant cette grande semaine, des désordres que l'habitude a presque fait passer dans leur nature. Mais continuons.

II.

« Et après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, de le trahir. » Ici on peut demander de quelle manière le diable avait mis un pareil forfait dans le cœur de ce traître; et de quelle manière aussi il parvient à faire tomber dans le même piège les autres victimes de ses tentations. Nous avons dit ailleurs qu'il a coutume d'en agir à l'égard de ceux qu'il tente, comme le fait un orateur à l'égard d'un auditoire. Seulement, au lieu de paroles, il emploie des images qu'il présente à l'âme. De même que l'orateur, au moyen de la parole,

relève ou rabaisse un objet selon les besoins de sa cause, ainsi cet artisan de fraudes nous présente les objets ou comme très-beaux ou comme très-laid, selon que ses ruses le demandent, et par ce moyen il excite notre âme ou à l'amour ou à la haine. C'est ainsi qu'il en usa avec ce malheureux disciple : il fit tellement briller à ses yeux le gain qui devait résulter de sa trahison, qu'il le décida à livrer dans cet espoir l'auteur de la vie. Il lui disait : Au moyen de cet argent tu pourvoiras à tes besoins ; si tu es en proie à la maladie ou à quelque danger, tu auras sous la main un remède ; avec l'argent on peut tout faire, on est armé contre les traits de la mauvaise fortune. Tels étaient les tableaux que lui présentait le rusé tentateur ; c'est en exagérant ainsi l'avantage du gain, et en dissimulant l'horreur du crime, qu'il le poussa à dépouiller toute pudeur et toute crainte, et à accomplir le plus noir des forfaits.

On n'aurait pas une idée exacte de l'adresse et de l'habileté de ce fourbe, si l'on ne savait qu'il va jusqu'à représenter la même chose tantôt comme très-belle, tantôt comme très-laide, selon son caprice. C'est ce que l'on voit clairement dans l'histoire d'Ammon, fils de David. Car sa sœur Thamar lui était représentée par le démon sous des couleurs si aimables qu'il était épris d'elle jusqu'à en maigrir ; et dès qu'il eut assouvi ses désirs, elle lui apparut sous des couleurs si affreuses, qu'il en vint à la hair plus qu'il ne l'avait aimée ; de sorte que ne pouvant supporter sa présence, il la fit chasser honteusement. Qui ne s'étonnerait d'un tel artifice ? Qui ne serait stupéfait de l'adresse trompeuse de ce peintre, qui, sans arguments, sans recits détaillés, présente à l'âme en un clin d'œil deux images du même objet, l'une aimable au suprême degré, l'autre non moins haïssable ? Tel est l'artifice qu'il employa contre ce malheureux disciple. Après lui avoir montré sous les plus brillantes couleurs le gain qui devait provenir de sa trahison, et lui avoir persuadé que c'était quelque chose de souverainement désirable, changeant de tactique, il le lui fit voir sous des couleurs si horribles, que le malheureux, n'osant le conserver, le rendit aux Pharisiens. Et non content de cela, le démon lui peignit le suicide comme le parti le plus opportun,

le plus utile, le plus noble, le plus nécessaire qu'il eût à prendre dans les circonstances où il se trouvait.

C'est ainsi que souvent cet artificieux adversaire, si vous n'êtes sur vos gardes et si vous ne l'observez avec le plus grand soin, vous fera voir blanc ce qui est noir, et noir ce qui est blanc. N'est-ce pas ainsi qu'il nous trompe tous les jours et qu'il nous pousse où il veut? Si vous pensez à faire l'aumône ou à restituer le bien d'autrui, il vous représente l'argent comme précieux et nécessaire, pour vous le faire garder; si, au contraire, il veut vous exciter à jouer, il vous le représente comme tellement vil, que vous n'hésitez pas à risquer mille pièces d'or en une nuit. S'agit-il de donner, il nous fait croire que nous sommes pauvres; est-il question de dépenses frivoles, il nous persuade que nous sommes riches. En un mot, il nous joue à tel point que nous prêtons vraiment au ridicule, en le laissant nous mener, nous tourner d'un côté ou de l'autre, comme il lui plaît.

Voilà comment il persuada au disciple infidèle de trahir le plus tendre des maîtres. Ni la dignité apostolique, ni les bienfaits innombrables du Seigneur, ni ses saints exemples, ni sa doctrine admirable si souvent prêchée, ni sa condescendance de laver les pieds d'un sacrilège, enfin ni ses miracles n'empêchèrent le malheureux d'aller trouver les ennemis de son maître et de prononcer cette parole exécrationnelle : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » *Matth.* xxvi, 15. O paroles dignes des châtimens les plus terribles! Est-ce donc pour cela que ton maître t'avertissait de mépriser les richesses? Est-ce pour cela qu'il disait si souvent : Heureux les pauvres? Quelle raison avais-tu pour le trahir? Serait-ce parce qu'il t'avait donné le pouvoir de chasser les démons, de guérir les malades, de ressusciter les morts?

« Que voulez-vous me donner? » O bouche sacrilège! ô cœur ingrat! ô langue de Satan, qui a pu distiller un pareil venin! Et non content de ce crime, il guettait l'occasion de livrer le Sauveur loin des yeux de la foule, et abjurant toute pudeur, il désignait son maître aux satellites du démon par un baiser! Qui ne déteste un pareil forfait? Qui n'en a horreur?

Où trouver ici des paroles pour flétrir l'avarice de beaucoup de chrétiens, qui marchent sur les traces de Judas? Combien qui, enflammés d'un amour excessif de l'argent, se rendent coupables de fraude, ou de parjure, ou de vol, ou d'usure, ou de procès injustes, ou refusent de restituer le bien d'autrui? Tous ceux qui agissent ainsi, imitent en quelque sorte le crime de ce traître. De même que par avarice il livra le roi des anges et des hommes, perdit l'éternel héritage et vendit son âme, ainsi quand un chrétien, par un amour immodéré de l'argent, commet un péché mortel, il tombe dans le même malheur, car il repousse le Fils de Dieu et se rend digne des châtimens éternels. Chaque fois que l'occasion se présente de faire un parjure ou quelque autre péché pour obtenir un gain, voici ce qui se passe dans l'âme du pécheur. Une balance est devant lui : dans l'un des plateaux est l'argent, et dans l'autre, Jésus-Christ; et il doit choisir entre Jésus-Christ et l'argent, car nous supposons qu'il ne peut conserver l'un et l'autre. Quand donc il choisit le péché et repousse Jésus-Christ par amour du gain, n'est-il pas évident qu'à l'exemple de Judas, il préfère l'argent à Jésus-Christ? Et encore, c'est pour trente pièces d'argent que Judas trahit le Sauveur, tandis que beaucoup de chrétiens le vendent par le parjure pour une seule pièce de monnaie.

Tous ceux qui le repoussent ainsi sont les imitateurs et les disciples de Judas et le choisissent pour maître et pour guide. Comme tous les homicides ont pour père Caïn, qui le premier ensanglanta la terre par un fratricide; comme tous les hérésiarques imitent l'antéchrist, qui est le premier d'entre eux, et tous les simoniaques Simon le Magicien, qui eut l'impudence de vouloir acheter les dons du Saint-Esprit : ainsi tous les avares suivent les traces de Judas, car, à son exemple, poussés par l'amour immodéré de l'argent, ils sont prêts à vendre la vie de la grâce, l'héritage céleste, leurs âmes, et le souverain Seigneur de toutes choses. Qu'ils tremblent donc de partager son supplice, comme ils ont imité son crime. Après de lui sont tous les avares, qui, pour une somme d'argent qu'ils ont laissée sur la terre, ont perdu le royaume du ciel et ont été frappés d'une sentence

pareille à la sienne. Non loin de là se tient Esaü, tourmenté, lui aussi, par la pensée qu'il a perdu son droit d'aînesse et la bénédiction paternelle pour un vil ragoût. Viennent ensuite tous les hommes voluptueux et charnels, qui frémissent de rage et de désespoir en considérant qu'ils subiront d'éternels supplices pour un plaisir d'un moment. Cette vérité ne ronge pas moins leurs entrailles que ne le fait le feu de la géhenne; la pensée des biens qu'ils ont perdus, et du honteux plaisir ou du vil profit qui est la cause de cette perte, est pour eux « un ver qui ne meurt pas. » Dans un recueil de maximes dues à d'anciens rois, on rapporte que le manque d'eau ayant forcé Lysimaque, roi de Thrace, de se rendre, lui et son armée, à l'ennemi qui l'assiégeait, il s'écria après avoir étanché la soif qui le dévorait : « O courte volupté qui de roi m'a fait captif ! » Si donc ce malheureux roi était si tourmenté d'avoir perdu son trône pour un peu d'eau, que ne souffriront pas ces misérables en pensant qu'ils ont perdu le royaume céleste et sont tombés dans les flammes de l'enfer pour un vil profit ou une volupté honteuse ? On peut le concevoir jusqu'à un certain point, mais on ne saurait l'exprimer. Maintenant laissons-là le traître, et jetons les yeux sur notre Sauveur.

« Il se leva de table et quitta ses vêtements; et ayant pris un linge, il le mit autour de lui, » c'est-à-dire il revêtit le costume et l'apparence d'un esclave, parce qu'il en voulait faire l'office. Ayant en effet versé de l'eau dans un bassin, il se baissa et commença à laver les pieds de ses disciples. Quel n'eût pas été le bonheur de celui qui, admis à cette scène, eût vu, des yeux de la foi, la Majesté infinie cachée sous une nature mortelle, et, des yeux du corps, ce Dieu incarné qui, dépouillé de son vêtement et ceint d'un linge, s'inclinait pour laver les pieds de ses Apôtres ? Qui ne serait stupéfait devant un si nouveau et si étonnant spectacle ?

Quant au but de cet exemple d'humilité, il nous l'apprend lorsqu'il ajoute : « Savez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez maître et seigneur, et vous avez raison ; je le suis en effet. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis seigneur et maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux

autres. » Voilà, mes frères, où tendait cet acte d'humilité. Le Sauveur voulait non-seulement nous porter à la pratique de l'humilité, mais honorer cette vertu, et c'est pourquoi il nous l'enseigne par des actions, en même temps que par des paroles. « Cette vertu est si utile, dit saint Augustin, que la divine Majesté a voulu la recommander par son exemple, afin que personne ne pût rougir de faire ce que cette Majesté souveraine a honoré en le faisant. » Lorsqu'un roi, fuyant les grandes villes, établit sa demeure dans un petit village, nul ne croit déroger en s'y fixant. De même, quelque infimes que soient les exercices de l'humilité, personne ne doit les mépriser, maintenant que le Roi des anges et des hommes s'est abaissé aux fonctions de serviteur.

Que si quelqu'un ambitionne une place glorieuse, qu'il sache que le meilleur moyen de monter, c'est de descendre humblement. La principale raison pour laquelle le publicain de l'Evangile fut élevé dans le ciel, c'est qu'il n'osait pas y lever les yeux. « En s'abstenant, dit saint Bernard, de regarder le ciel, il obtint que le ciel s'abaissât jusqu'à lui. » Aussi les saints Pères comparent-ils avec raison l'humilité à l'aimant. De même que l'aimant, séparé du fer, l'attire, ainsi pendant que l'homme vraiment humble se croit éloigné des faveurs divines et se met à la dernière place, il mérite d'être comblé de biens spirituels. Quand l'apôtre saint Pierre, sentant son indignité, dit au Sauveur : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur, » il mérita cette réponse : « Ne crains rien, dorénavant tu seras pécheur d'hommes. » *Luc. v, 10.* Ainsi, au moment même où il se reconnaît indigne de la présence de Jésus-Christ, il est choisi pour être le vicaire de Jésus-Christ. Cela nous aide à comprendre pourquoi la prière des humbles est si efficace auprès de Dieu : plus celui qui est humble de cœur s'abaisse, plus facilement il obtient ce qu'il demande, parce qu'en se croyant loin de Dieu, il s'approche de lui. Aussi Jérémie disait de l'homme vraiment humble : « Il mettra sa bouche dans la poussière, pour concevoir ainsi quelque espérance. » *Ponet in pulvere os suum, si forte sit spes. Thren. iii, 29.* En effet, en s'abaissant ainsi jusqu'à la poussière, l'homme vraiment humble conçoit une vive espérance.

sachant qu'il a affaire à Celui qui aime la prière des cœurs doux et humbles. Prenons donc, mes frères, le chemin de l'humilité, si nous voulons obtenir la véritable grandeur, l'abondance des biens spirituels et un trône dans le royaume des cieux. Plus nous nous humilierons dans cette vie, plus dans l'autre nous serons élevés et semblables à Jésus-Christ, le maître de l'humilité.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE JEUDI-SAINT.

1° IMMENSE CHARITÉ QUE JÉSUS-CHRIST A MANIFESTÉE A LA FIN DE SA VIE PAR DES OEUVRES ET DES BIENFAITS ADMIRABLES; — 2° DE QUELLE MANIÈRE ET PAR QUELLES VERTUS NOUS DEVONS RÉPONDRE A UN TEL AMOUR.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. *Joann.* XIII, 1.

Les premiers mots de notre évangile semblent être comme un exorde par lequel l'Évangéliste, en montrant que le Sauveur souffrit, non par faiblesse ou par nécessité, mais par bonté et par amour, nous prépare à écouter attentivement et à croire le récit qu'il va faire de si grandes douleurs. En effet, il ne suffit pas de méditer les outrages et les opprobres que Jésus-Christ a endurés, il faut aussi en méditer la cause. Quand on souffre pour la vertu et pour la justice, plus les douleurs sont grandes, plus est salutaire l'enseignement qui en découle. Qui ne comble de louanges la femme qui endure les plus atroces tourments pour conserver sa pudeur? ou le soldat qui combat jusqu'à la mort pour la défense de sa patrie? Combien donc ce que nous louons dans les hommes n'est-il pas plus admirable en Dieu, qui souffre, non par nécessité ou par faiblesse, mais par bonté et à cause de l'ardeur de son amour! Ayant à parler aujourd'hui de cet immense amour, que

Jésus-Christ nous témoigna surtout à la fin de sa vie, implorons humblement l'assistance céleste par l'intervention de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

1.

Le saint Evangéliste exprime en un seul mot la grandeur de la charité de Jésus-Christ, lorsqu'après avoir dit : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, » il ajoute : « Il les aima jusqu'à la fin. » En effet, ce mot *jusqu'à la fin*, emporte une idée de perfection et de plénitude. L'Apôtre dit en ce sens, à propos des esprits obstinés des Juifs : « La colère de Dieu est tombée sur eux jusqu'à la fin. » I *Thess.* II, 16. C'est-à-dire, la colère de Dieu ne se reposera pas jusqu'à ce qu'elle ait tiré de leurs crimes une pleine vengeance, et qu'elle ait triomphé d'eux comme de ses ennemis. Voilà pourquoi dans certains psaumes, qui ont pour titre *Jusqu'à la fin, In finem*, quelques interprètes traduisent : *Au vainqueur*. Ce qui donne à entendre qu'il s'agit d'un chant triomphal, dans lequel on célèbre quelque insigne victoire de David ou de Jésus-Christ, ou les admirables bienfaits de ce divin Sauveur. En effet, ceux qui méditeront attentivement jusqu'où la charité de Jésus-Christ est allée en ce jour, n'auront pas de peine à comprendre quel triomphe complet la charité a remporté sur lui. Puisqu'elle l'a poussé aujourd'hui à laver les pieds de pauvres pêcheurs, et même du traître Judas, et à se donner en nourriture à nous tous, puisqu'elle le conduira demain à travers Jérusalem, les mains liées, comme pour étaler ses douleurs, ne peut-on pas dire qu'elle a triomphé de Celui qu'elle a ainsi vaincu, ainsi abaissé, ainsi contraint à tout souffrir pour le salut du genre humain? Ne voit-on pas dans ce tableau la puissance admirable et le triomphe de la charité? Lorsque les généraux romains, après avoir conquis des provinces et remporté des victoires, obtenaient les honneurs du triomphe, ils entraient dans la ville de Rome en grande pompe, et au milieu d'une foule innombrable; les rois qu'ils avaient vaincus marchaient enchaînés devant leur char. Zénobie elle-même, célèbre reine d'Asie, fut menée ainsi avec une chaîne d'or; et Cléopâtre, reine d'Egypte,

pour échapper à cette honte, se fit mordre par un aspic. En outre, les étendards pris sur l'ennemi étaient traînés par terre et balayaient le sol. Tel était l'appareil du triomphe. En voyant donc, au saint jour de la passion, notre Seigneur chargé de chaînes, battu de verges, couronné d'épines, couvert de crachats, portant sa croix sur ses épaules déchirées, et marchant vers le Calvaire dans cet appareil, à travers Jérusalem, au milieu d'une foule innombrable, n'a-t-on pas sous les yeux autant d'indices d'un admirable triomphe de la charité sur lui ?

Nous pouvons nous écrier ici avec saint Bernard : « Quoi de plus puissant que l'amour ? Il triomphe de Dieu même. Quoi cependant de moins despotique ? Qu'est-ce que cette force si habituée au triomphe, et si incapable de violence ? » Dans ces paroles le saint docteur s'étonne de ce nouveau genre de puissance. Car si l'amour est ce qu'il y a de plus fort, ce n'est point par la violence physique, ni par les armes, c'est par une douce et suave influence qu'il triomphe et qu'il obtient d'un cœur aimant tout ce qu'il veut. Par quelle autre puissance Dalila obtint-elle de Samson ce que ni un père ni une mère n'avaient pu obtenir ? Ce héros, que nulle armée ennemie n'avait dompté, fut vaincu par les larmes et par l'amour d'une épouse chérie. C'est donc l'admirable triomphe de la charité du Sauveur que saint Jean a voulu exprimer, quand il a dit que le Sauveur avait aimé ses disciples jusqu'à la fin.

Mais ici quelqu'un dira peut-être : Puisque, d'une part, un homme prudent réserve son amour pour les objets qui le méritent par leur noblesse et leur beauté, et que d'autre part l'homme est un être vil et méprisable, comment se fait-il que le Sauveur, qui était si prudent et si sage, ait aimé à ce point un objet si indigne de son amour ? Job lui-même s'en étonnait, comme le prouvent ces paroles : « Qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous le regardiez comme quelque chose de grand, et pourquoi daignez-vous appliquer votre cœur sur lui ? » *Job. vii, 17.* A cette question nous répondons que cet amour admirable du Sauveur découle non de notre bonté, de notre sainteté, mais de la sienne. Si les saints désirent d'autant plus le salut des âmes, qu'ils sont

plus avancés dans la perfection, que ne fera pas Celui qui est la source de toute sainteté? D'ailleurs Jésus-Christ, en nous prodiguant sa tendresse, ne regarde pas seulement l'homme; il regarde encore son Père céleste qui lui a ordonné d'aimer les hommes jusqu'au sacrifice de sa vie pour eux; lui-même l'atteste clairement dans ces paroles : « J'ai le pouvoir de quitter ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre; c'est le commandement que j'ai reçu de mon Père. » *Joann.* x, 18. Quand on connaît cette cause de la charité du Sauveur, on ne s'étonne plus qu'il aime tant les hommes, et qu'il ait daigné tant faire et tant souffrir pour eux.

Son immense charité n'a laissé aucun de ses membres, aucune partie de son très-saint corps sans de cruelles souffrances, dont notre salut était la cause. C'est elle qui a abaissé aujourd'hui la Majesté infinie jusqu'à laver les pieds de vils pêcheurs, abaissement tel qu'il n'en est pas de plus grand dans toute sa vie, quelque remplie qu'elle soit de traits de l'humilité la plus parfaite. Car si notre Seigneur s'humilia beaucoup dans sa naissance, dans sa circoncision, dans son baptême, dans sa passion, en revêtant l'apparence d'un faible mortel et d'un pécheur, il faut pourtant reconnaître que, dans ces circonstances, d'éclatants témoignages de sa dignité vinrent faire à son humilité un glorieux cortège. Mais dans le lavement des pieds, si vous ne considérez que ce qui paraît au dehors, que voyez-vous de plus que tous les signes de la servitude? Il se débarrasse de son vêtement comme un serviteur, il se ceint d'un linge, met de l'eau dans un bassin, et, se prosternant, commence à laver les pieds de ses disciples. Que faites-vous, Seigneur Jésus? Qui vous a imposé ce ministère subalterne? Qui vous a humilié et abaissé à ce point? La nature elle-même, si elle avait été douée d'intelligence, se fût écriée dans son étonnement : O immense et infinie majesté, qui gouvernez toutes choses ici-bas et là-haut, qui résidez au-dessus de l'orbite de la terre, et devant qui tous les hommes sont comme des sauterelles, pourquoi vous abaissez-vous jusqu'à la fonction la plus vile de l'esclave? Vous, le créateur du monde, l'auteur et le maître de toutes choses, laver les pieds de rustiques pêcheurs! Où vous entraînent, Seigneur Jésus, votre

amour, votre charité pour nous, votre soif d'humilité? Ces mains dans lesquelles votre Père a tout mis, peuvent-elles bien s'abaisser jusqu'aux pieds de vos disciples? Certes, si vous en agissez de la sorte, c'est pour nous faire aimer cette vertu, la plus agréable à Dieu et aux hommes et la plus nécessaire pour éviter les pièges du démon.

N'oublions pas de remarquer que le Sauveur daigna laver les pieds non-seulement des autres apôtres, mais même du traître Judas. Il se trouve en face de l'homme le plus dépravé et le plus ingrat, qui, comblé par lui de bienfaits et honoré de la dignité d'apôtre de préférence à beaucoup d'autres disciples, avait ourdi la plus noire trahison : cependant l'innocent agneau ne dédaigne pas de se prosterner devant les pieds du sacrilège et de les laver de ses mains saintes, en les arrosant non-seulement d'eau, mais (je l'imagine) de larmes abondantes. Aimer celui qui vous aime, rendre bienfaits pour bienfaits, est ordinaire parmi les hommes ; mais se prosterner devant un traître et laver les pieds de celui qu'il savait résolu à le livrer à vil prix à ses ennemis pour être déchiré et mis en croix, voilà ce qui ne pouvait être fait que par le Maître de la charité et de toutes les vertus.

A son exemple, les rois et les pontifes ont coutume de laver humblement en ce jour les pieds des pauvres. Cet usage de l'Eglise est très-louable et très-édifiant. Mais que personne ne pense que, par cette cérémonie solennelle, il a accompli pleinement le précepte divin de l'humilité. Car, par un effet de la coutume, cette action, que l'on voit pratiquer aux princes de la terre, est devenue plutôt honorable qu'humiliante. Quel est donc celui qui accomplit vraiment et parfaitement ce précepte? C'est celui qui rend, à cause de Jésus-Christ, les services les plus bas aux derniers des hommes ; celui qui visite les prisonniers, qui ne recule pas devant un ulcère, qui assiste les malades, et qui ne rougit pas de donner ses soins aux plus vils esclaves.

De peur qu'une telle condescendance ne fasse horreur à quelqu'un, je crois utile de rapporter ici les admirables exemples de plusieurs princes qui ont rempli ce devoir avec un dévouement sans bornes. Dans l'*Histoire ecclésiastique*, liv. II, c. II, nous lisons

ce qui suit, au sujet de Placilla, épouse de Théodose-le-Grand : « Placilla, loin de s'enorgueillir des honneurs impériaux, s'enflamma davantage du divin amour. La grandeur du bienfait la faisait redoubler d'amour pour le bienfaiteur. Dès qu'elle fut revêtue de la pourpre, elle se mit à prendre soin des boiteux et des infirmes, non par l'intermédiaire de ses serviteurs ou d'autres envoyés, mais par elle-même. Elle les visitait à domicile, et apportait à chacun ce dont il avait besoin. Elle parcourait les hôpitaux des églises, et soignait de ses propres mains les malades, essuyant leur vaisselle, goûtant leurs potions, approchant la cuiller de leurs lèvres, coupant le pain, servant les mets, lavant les verres, et se livrant à tous les autres soins qui appartiennent aux serviteurs. Quand on voulait l'empêcher de faire tout cela, elle répondait : Distribuer de l'or, c'est exercer l'empire; en retour de l'empire j'offre ces humbles actions à Celui qui me donne tous les biens. »

Voici un exemple semblable, que donna une autre reine, femme de l'empereur Maxime, et que raconte Sulpice-Sévère, dans la vie de saint Martin : « Martin, dit-il, étant venu voir l'empereur, parlait des joies futures, de la gloire des fidèles, de l'éternité des saints, et la reine l'écoutait jour et nuit avec transport. Oubliant ses richesses, son rang, le diadème et la pourpre, elle restait prosternée aux pieds du saint, et ne pouvait s'en arracher. Enfin ayant obtenu de son mari qu'il joignît ses instances aux siennes, elle demanda à saint Martin la faveur de le servir à table, sans le secours d'aucun de ses gens. Le saint n'ayant pu l'en dissuader, la reine prépara de ses pieuses mains tout le repas, étendit un tapis dans la salle, dressa la table, lava les mains de saint Martin, et apporta les mets qu'elle avait préparés elle-même. L'ayant fait asseoir sur un siège élevé, elle se tenait immobile, les yeux baissés, imitant la modestie et l'humilité d'une servante. Elle lui versait et lui présentait à boire. Le repas fini, elle recueillit les morceaux et les miettes de pain, préférant ces restes à un festin royal. »

J'emprunte à saint Louis, roi de France, un troisième exemple qui touche de plus près au mystère de ce jour. Ce saint roi était

tellement touché de la condescendance qu'avait montrée le Sauveur en lavant les pieds de ses disciples, que non-seulement chaque année, mais chaque samedi, il lavait dans ses appartements les pieds de plusieurs pauvres, les baisait ensuite humblement, et après en avoir fait autant pour leurs mains, distribuait à chacun une somme d'argent. A certains jours, avant de prendre son repas, il servait à table jusqu'à deux cents pauvres. On voit par là (pour le dire en passant) quelle puissance a l'amour de Dieu, qui entraîna ces princes à des soins si humbles. C'est que le propre du véritable amour, est de servir celui qu'on aime, de chercher à lui plaire par tous les moyens, et de le prendre en tout pour modèle.

En présence de tous ces exemples, qui donc, mes frères, ne jugera glorieux de faire ce qu'ont fait tant de rois et de reines, bien plus, ce qu'a fait le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs? Ce que je puis affirmer, c'est que les justes ne reçoivent jamais de Dieu autant de consolations et de faveurs divines, que quand ils s'abaissent pour lui aux emplois les plus abjects. Qui serait assez orgueilleux pour n'être pas attiré à l'humilité par un tel exemple de cette vertu? Véritablement, Seigneur, vous avez abaissé, par cette humilité, le front des orgueilleux, et vous avez changé des lions furieux en doux agneaux. Disons donc, mes frères, à notre Sauveur avec Guericus : « Vous avez vaincu, Seigneur, vous avez vaincu; voici mes mains, enchaînez-les; recevez en moi un esclave fidèle, quoiqu'inutile. Vous avez vaincu mon orgueil par votre humilité, ma malice par votre bonté, ma torpeur et ma négligence par votre charité ardente; et je serais de fer, si je ne me donnais tout entier et pour toujours à vous. »

Notre Seigneur, ayant ainsi éprouvé en lui-même la puissance de l'amour, n'a pas voulu recourir à d'autres armes pour conquérir le monde, jugeant avec raison que ce qui avait eu tant de pouvoir sur lui, en aurait beaucoup sur les hommes. C'est là le glaive tout-puissant dont le Prophète disait : « Vous qui pouvez tout, ceignez votre glaive sur votre cuisse. » *Ps. XLIV, 4.* Car il ajoute aussitôt, pour expliquer la nature de ce glaive : « Servez-

vous de votre beauté et de votre majesté, avancez-vous, soyez heureux et établissez votre règne. » *Ibid.* 5. C'est-à-dire, muni de la beauté de vos vertus, de votre charité et de vos bienfaits qui vous ont gagné l'attention et l'amour de tous les hommes, muni, dis-je, de ces armes spirituelles qui frappent non les corps, mais les cœurs, avancez-vous et établissez votre règne. Le Prophète ajoute pour montrer la puissance de cette beauté : « Vos flèches sont aiguës, les peuples tomberont sous vous; elles pénétreront jusqu'au cœur des ennemis du Roi. » *Ibid.* 6. En effet, Seigneur, de cette beauté de vos œuvres et de vos bienfaits sont sorties ces flèches brûlantes qui, perçant non les corps, mais les cœurs de vos ennemis, en ont fait pour vous des amis et des sujets. N'est-ce pas ce que dit notre Seigneur lui-même dans ces paroles : « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi? » *Joann.* XII, 32. C'est-à-dire, dès que j'aurai été mis en croix pour le salut des hommes, j'amollirai tellement par ce témoignage d'amour les cœurs de fer des hommes, que je soumettrai tout à mes lois. En effet, aucune force physique ne surmonte celle des bienfaits et de l'amour. C'est ce que l'Eglise nous ordonne de prêcher partout, quand elle dit : « Dites aux nations que le Seigneur a régné par le bois, » qu'il a établi son règne sur les hommes par le bienfait de son crucifiement, témoignage d'un amour incompréhensible.

Saint Chrysostome s'étonne que le bon larron, voyant le Sauveur partager son supplice, et n'apercevant dans son extérieur que du sang et des blessures, l'ait cependant appelé roi. C'est que ces blessures, non méritées, mais endurées par l'innocent agneau pour le salut des hommes, comme le Saint-Esprit le révéla à cet heureux larron, furent pour lui un signe de dignité royale. De là ces mots que lui prête le même saint Chrysostome : « Je l'appelle roi, parce que je le vois crucifié; je l'appelle empereur, parce qu'il a donné sa vie pour nous. »

Ce n'est pas seulement de la royauté de Jésus-Christ, c'est aussi de sa divinité que la croix est le signe. Les Juifs disaient : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. » *Matth.* XXVII, 40. Disons plutôt : S'il est le Fils de

Dieu, qu'il ne descende pas de la croix, de peur qu'il ne laisse imparfait l'ouvrage de notre salut. Car il est de l'homme de se lasser, de faiblir, de s'arrêter, de reculer dans la carrière de la vertu ; mais il est digne de Dieu de faire du bien aux hommes sans se fatiguer jamais, « d'atteindre avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, » *Sap. viii, 1*, et de ne se laisser effrayer par aucun obstacle. C'est ce que montre le supplice même de la croix, dans lequel notre Seigneur se laissa clouer les pieds et les mains, afin de ne pouvoir se servir ni de ses pieds pour fuir, ni de ses mains pour se défendre. Cette posture nous représente la constance de son cœur aussi ferme et inébranlable que son corps l'était au moyen des clous ; et l'Évangéliste a indiqué cette persévérance de son amour, lorsqu'il a dit : « Il les aima jusqu'à la fin. » D'où il suit que nous ne pouvons rien imaginer qui s'élève au-dessus de cette charité, soit que nous en considérions la constance et la grandeur, soit que nous considérions la multitude des bienfaits et des souffrances qui en ont découlé.

II.

Probablement, mes frères, ce que nous avons dit jusqu'à présent de l'immense amour de Jésus-Christ, vous remplit à la fois d'espérance et de crainte. Chacun peut se dire en effet : Je me réjouis vivement et j'ai lieu de tout espérer, quand je contemple cet amour de Jésus-Christ à mon égard. Car puisque, d'une part, il est tout-puissant, et que, de l'autre, il m'aime à ce point, qu'y a-t-il que je ne puisse attendre de lui ? D'un autre côté, lorsque je mets l'étendue de ce bienfait en regard de ma bassesse et de ma misère, je ne vois pas comment je peux répondre à tant d'amour, et tout en recevant avec joie d'aussi grands biens, je crains de mériter le reproche d'ingratitude. A quoi me servirait-il d'être comblé de bienfaits, si je n'en rendais pas de dignes actions de grâces ? Un saint ermite, qui recevait souvent du Seigneur des consolations délicieuses, et qui sentait son impuissance à l'en remercier dignement, lui disait : « Seigneur, soyez moins généreux à mon égard, et ne m'écrasez pas du poids de

vos grâces. » Tel est parmi les hommes l'impression qui résulte de la grandeur des bienfaits. Aussi un sénateur, qui avait suivi le parti d'Antoine contre Octave, ayant obtenu son pardon de ce dernier, lui disait, au rapport de Sénèque : « César, tu ne m'as fait qu'un tort ; tu m'as rendu ingrat pour le reste de mes jours. » Il insinuait par là que la grandeur des bienfaits, en dépassant les facultés de la reconnaissance, est une occasion d'ingratitude. Si donc, pour avoir obtenu quelques années d'une vie périssable, il se croyait tellement obligé envers son bienfaiteur, qu'il désespérait de le payer de retour, que pourrons-nous rendre pour le salut éternel, que Jésus-Christ nous a accordé, non par une simple parole, mais au prix de son sang ?

I. A cette question nous répondons que la reconnaissance pour les bienfaits n'est pas la même à l'égard de Dieu et à l'égard des hommes. A ceux-ci nous pouvons donner du nôtre. Mais à Dieu que pouvons-nous donner qui ne vienne de lui ? « Qu'avez-vous, dit l'Apôtre, que vous n'avez reçu ? » I *Cor.* iv, 7. Nous ne pouvons donc remercier Dieu de ses bienfaits passés que par les nouveaux qu'il nous accorde. Il nous donne d'être reconnaissants et de lui rapporter ce que nous avons reçu de lui. Il se tient pour payé de ses dons, si nous ne cessons pas de les recevoir, si, pour prix des anciens, nous en recevons de nouveaux, si nous devenons capables d'en obtenir davantage, si nous lui fournissons de continuelles occasions de donner, si enfin nous accomplissons ce précepte : « Elargis ta bouche et je la remplirai. » *Dilata os tuum et implebo illud.* Ps. LXXX, 11.

II. S'il ne vous suffit pas de le payer ainsi, et que vous désiriez lui donner du vôtre, il vous satisfait pleinement aujourd'hui, en se donnant à vous dans le vénérable sacrement de son corps, au moyen duquel vous pouvez offrir à Dieu, comme vôtre, le don qui lui est le plus agréable. Qu'y a-t-il qui vous appartienne mieux que Jésus-Christ, qui aujourd'hui se donne à vous ? Vous ne pouvez guère appeler vôtre, ni la vie qu'un accident vous enlève malgré vous, ni la santé qu'une maladie altère en dépit de vos vœux, ni les richesses que la fortune dissipe en dépit de vos efforts. Jésus-Christ, au contraire, dès que vous l'avez reçu

et introduit dans le secret de votre âme, ne peut vous être ravi par personne, à moins que vous n'y consentiez. Qu'y a-t-il qui soit plus à vous? D'un autre côté, que pouvez-vous offrir à votre Père de plus précieux et de plus agréable pour le don qu'il vous a fait de son Fils, que ce Fils lui-même? Quand donc vous assistez au saint sacrifice, offrez au Père avec le prêtre la sainte victime, afin de lui témoigner par cette riche offrande votre reconnaissance pour ses bienfaits admirables, et d'obtenir dans une plus large mesure son Esprit et sa grâce. Et même en dehors du saint sacrifice, chaque fois que vous priez Dieu, offrez-lui avec confiance et humilité cette même victime, dont les mérites vous obtiendront ce qu'il aurait droit de refuser aux vôtres. Tâchons, mes frères, de répondre ainsi jusqu'à un certain point à l'immense amour de Jésus-Christ pour nous. Ayons toujours ce bienfait devant les yeux, et profitons-en avec soin, de peur que (c'est l'Apôtre qui parle) « nous ne recevions en vain la grâce de Dieu. » II *Cor.* VI, 4.

III. J'ajoute un autre genre d'hommage et d'action de grâces, qui convient parfaitement à ces saints jours, où nous célébrons le mystère ineffable de la passion du Sauveur. C'est d'imiter la foi et le respect de l'apôtre saint Pierre qui, en voyant aujourd'hui le Sauveur caché sous des dehors serviles, c'est-à-dire, dépouillé de son vêtement, ceint d'un linge et occupé à laver les pieds des apôtres, reconnut la divine majesté sous cette humble apparence, et s'écria : « Quoi! Seigneur, vous me lavez les pieds... Jamais vous ne me laverez les pieds. » Ces paroles sont d'un homme qui est stupéfait, et qui s'étonne de voir dans une telle grandeur tant d'humilité. Suivons cet exemple, mes frères. Quoique, cette nuit, nous voyions notre Seigneur défiguré pour nous par tant de plaies et de blessures, accablé de tant d'injures et d'outrages, nous ne devons pas moins l'adorer que si nous le voyions assis sur son trône céleste. Il a beau être couvert de sang et chargé de mépris, il est notre Dieu et notre Créateur. Dans les bergeries, l'agneau reconnaît sa mère, fût-elle galeuse et décharnée; il abandonne tout pour la suivre et ne s'en sépare jamais. De même, reconnaissons le Père de nos âmes sous cette apparence

de lépreux; adorons-le et attachons-nous indissolublement à lui par les liens de l'amour.

Lorsque les Philistins eurent pris dans un combat l'arche du Seigneur et l'eurent placée dans leur temple en face de Dagon, leur dieu, ils trouvèrent le lendemain matin Dagon brisé en morceaux sur le seuil de la porte; et leurs prêtres s'abstinrent désormais de marcher sur le seuil du temple, parce que Dagon, tout brisé qu'il était, y avait reposé¹. Si de faux prêtres avaient tant de respect pour un faux dieu renversé par terre, quels doivent être, cette nuit, nos sentiments pour le vrai Dieu, quoique nous le voyions indignement traité, d'autant plus qu'il n'a pas mérité cette abjection, mais qu'il l'a acceptée pour notre bien? Plus sont affreux les tourments qu'il endure pour nous, plus nous devons le vénérer. « Qu'Hérode le méprise, dit saint Bernard, pour moi je le méprise d'autant moins, qu'il veut bien paraître plus méprisable à Hérode, afin de m'obtenir par son ignominie la véritable gloire. » Voilà pourquoi les anciens Pères désiraient le voir dans ce triste appareil, témoin ces paroles d'Isaïe : « Nous l'avons désiré¹ cet objet de mépris, ce dernier des hommes, cet homme de douleurs, qui sait ce que c'est que souffrir. » *Is.* LIII, 2, 3. Ils désiraient le voir ainsi défiguré, parce qu'ils comprenaient que ses douleurs nous méritaient la grâce et la gloire.

Ce n'est pas assez de reconnaître et d'adorer l'auteur de notre salut au milieu de ce déluge d'opprobres; il faut encore que sa mort cruelle nous inspire de pieux sentiments de compassion et nous arrache des larmes. Le grand-prêtre Héli, apprenant que le peuple, qu'il gouvernait, avait été taillé en pièces par les Philistins, et que ses deux fils étaient du nombre des morts, ne perdit point courage; mais quand on en vint à lui dire que l'arche sainte avait été prise par l'ennemi, il fut tellement consterné que, tombant de son siège à la renverse, il se brisa le crâne et expira. Quand donc l'âme fidèle voit les Philistins, c'est-à-dire des ennemis féroces, prendre cette nuit l'arche véritable, dont l'arche des Hébreux n'était que la figure, quand elle voit

¹ Ce passage est expliqué différemment par les commentateurs.

l'auteur de son salut chargé de chaînes, conduit devant d'injustes juges, couvert de crachats, souffleté et raillé, battu de verges, couronné d'épines, frappé d'un roseau, abreuvé de fiel et attaché à la croix entre deux voleurs en présence de sa sainte mère et de son disciple chéri, n'éprouvera-t-elle pas les mêmes sentiments de désolation? Ne prodiguera-t-elle pas sa compassion à son maître souffrant? Ne pleurera-t-elle pas avec lui, et ne partagera-t-elle pas ses douleurs? Voilà encore un moyen, mes frères, de payer de retour à quelque degré l'amour brûlant de Jésus-Christ.

IV. En voici un autre et le plus efficace : c'est d'imiter, autant qu'il dépend de nous, cet amour immense. Mais, me direz-vous, comment cela est-il possible? D'abord, comme Jésus-Christ notre Seigneur, malgré notre indignité, nous a aimés à ce point par déférence et par amour pour son Père, et a considéré non ce que nous méritons, mais ce que ce Père bien-aimé lui ordonnait : ainsi, en pratiquant l'amour du prochain, ne considérons ni le mérite personnel, ni la parenté, ni l'amitié, ni l'intérêt, ni les services qu'on nous a rendus; ne nous laissons arrêter ni par la bassesse de la condition, ni par le tort qu'on nous a fait, ni par les injures, ni par la mauvaise conduite; mais, passant par-dessus tout cela, ne voyant que le Seigneur, ne regardant que lui, sa majesté souveraine, ses lois saintes, ses bienfaits admirables, son immense charité à notre égard, aimons pour lui les hommes les plus vils et les plus indignes de notre amour. De même que Dieu le Père appelle à lui des indignes pour les enrichir de ses dons, et cela à cause de Jésus-Christ, embrassons par la charité chrétienne, à cause du même Jésus-Christ, les hommes les plus dégradés; car ce qu'ils n'ont pas mérité, Jésus-Christ le mérite. Si cette raison ne vous touche pas, de quel front demandez-vous le pardon de vos péchés à cause des mérites de Jésus-Christ, vous qui ne reconnaissez à ses mérites aucune valeur?

V. Cette parfaite charité de notre Sauveur a un autre caractère qu'il n'est pas moins nécessaire d'imiter : c'est la fermeté, la constance, qu'il a gardée jusqu'à son dernier soupir, et qu'indique l'Évangéliste par ces paroles : « Il les aima jusqu'à la fin. »

Non content d'avoir enduré tant de supplices pour nous jusqu'à la fin de sa vie, il voulut être percé d'une lance après sa mort, et cet outrage, prévu pendant sa vie et offert à son Père, fut méritoire pour nous, comme ses autres blessures, de sorte que la mort elle-même, qui met fin à toutes choses, ne put l'empêcher de procurer notre salut. Tâchons donc, mes frères, dans la meuse de nos forces, d'imiter cette constance de sa charité. Nous qui, dans ce saint temps, avons détesté les égarements de notre vie passée, et avons commencé par la pénitence à mener une vie nouvelle, tâchons d'y persévérer fermement jusqu'à la fin de nos jours, et de ne plus souiller, par de nouveaux crimes, cette robe tissée de la toison de l'agneau et lavée dans son sang, que nous avons revêtue dans le sacrement de pénitence.

A quoi nous servirait d'avoir bien commencé, si plus tard nous perdions l'état de grâce, puisque c'est d'après la fin, et non d'après le commencement que nous serons jugés? Sous quels heureux auspices Saül ne commença-t-il pas son règne, lui qui se cachait dans sa maison pour éviter les périls du trône? Quelle n'était pas dans le principe la sainteté de Nicolas, qui fut choisi par les apôtres avec saint Etienne et les autres diacres pour prendre soin des pauvres veuves? Quel ne fut pas d'abord le courage de Gédéon qui, n'ayant avec lui que trois cents soldats, mit en déroute une multitude immense de Madianites? Et cependant ils dégénérèrent tous de ces beaux commencements, et firent une fin malheureuse. Saül se tua de sa propre main. Nicolas perdit la foi, et fut l'auteur d'une nouvelle hérésie que le Saint-Esprit flétrit dans l'Apocalypse. Gédéon, après cette éclatante victoire, ayant fait fondre un éphod avec l'or qu'il avait conquis, fournit aux Israélites une occasion de se livrer à l'idolâtrie, ce qui fut pour lui et pour sa maison une cause de ruine. Par conséquent, mes frères, quelque louable qu'aient été nos commencements, nous devons toujours travailler à bien finir; surtout lorsque d'anciennes habitudes et des vices invétérés nous exposent aux rechutes. Il faut veiller, de peur que ces ennemis, à peine vaincus, ne reprennent des forces et ne revivent pour notre perte. Aussi saint Augustin, expliquant cette parole : « Tu

enfanteras dans la douleur, » *Gen.* III, 16, s'exprime ainsi : « Conformément à cette sentence mystérieuse, toute abstinence des voluptés charnelles est d'abord pénible, jusqu'à ce qu'on se fasse de la vertu une habitude. Quand on en est là, un fils naît en quelque sorte, c'est-à-dire, un cœur disposé et habitué aux bonnes œuvres. Pour que cette habitude naisse, il faut lutter avec douleur contre les habitudes mauvaises. » Les mystérieux animaux, qui furent montrés au prophète Ezéchiel dans une vision, « allaient où les emportait l'impétuosité de l'Esprit, et ils ne retournaient pas lorsqu'ils marchaient. » *Ezech.* I, 12. Le premier de ces caractères indique leur parfaite obéissance, et le second, leur fermeté invincible, fermeté qui dans la voie de l'obéissance ne recule jamais, n'est pas brisée par les fatigues, ne succombe pas à la tentation et ne se laisse pas détourner de ses résolutions pieuses.

Qui pourrait ici déplorer assez le péril des hommes qui en ce saint temps font pénitence avec une incroyable légèreté, détestant aujourd'hui leurs péchés devant les prêtres, et y retombant demain ou peu après, manège qu'ils recommencent chaque année? Où peuvent conduire les rechutes continuelles, sinon au gouffre de l'habitude mauvaise? Or, le salut d'un homme subjugué par une telle habitude est en grand danger, comme l'attestent ces mots de saint Augustin : « La violence de l'habitude est cette loi du péché par laquelle le cœur est entraîné malgré lui, pour s'y être soumis volontairement. » Saint Grégoire dit dans le même sens : « Une faute invétérée empêche l'homme de revenir au bien. Il s'efforce, et il retombe; parce qu'il revient malgré lui là où il est resté volontairement de longues années. » Par ces paroles, les saints Pères ne contestent pas à l'homme tout pouvoir de bien agir, mais ils montrent combien cela est difficile avec une mauvaise habitude. Comme le dit saint Augustin, « sous l'empire de l'habitude, l'homme regarde le péché comme quelque chose d'ordinaire; il n'y fait plus attention; il s'endurcit et devient insensible; on est gangrené, et on n'en souffre plus. L'absence de douleur n'est pas un signe de santé; c'est un attribut de la mort. Un membre qui souffre quand on le pique est sain, ou peut le devenir. Mais celui qu'on peut toucher,

piquer, fouler aux pieds sans qu'il souffre, est mort, et doit être coupé. »

Ainsi, le propre de ceux qui se sont fait du vice une longue habitude, c'est de pécher sans aucun remords. Ce qui a fait comparer justement les péchés d'habitude à la morsure de l'aspic, morsure très-venimeuse et qui tue en peu de temps, mais sans douleur, comme on le voit dans l'histoire de Cléopâtre, reine d'Egypte, qui, après la victoire d'Auguste, se fit mordre par ce serpent afin de mourir d'une manière moins douloureuse. Or, que peut-il arriver à l'homme ici-bas de plus dangereux et de plus misérable, que d'en venir à être blessé mortellement dans son âme, et à mériter la mort éternelle, sans rien sentir, quelquefois même en riant? Les médecins parlent d'une herbe de Sardaigne qui provoque, chez ceux qui la mangent, un rire dont ils meurent; de là l'expression de rire sardonique. Les pécheurs dont nous parlons semblent avoir mangé cette herbe, eux qui en sont venus à ce degré d'endurcissement, que les plus graves blessures de l'âme, loin de leur causer de la douleur, les font rire. L'un des amis de Job, voulant montrer l'extrême misère de l'homme, disait qu'il boit l'iniquité comme l'eau. Par ces mots, il donnait à entendre que l'homme pêche aussi facilement et sans plus de remords que s'il avalait un verre d'eau pour étancher sa soif. D'où il arrive que, ne pouvant craindre ce qu'il ne sent pas, il se roule, sans aucune crainte de la justice divine, dans toute espèce de vices.

Si vous me demandez quelles armes vous devez employer contre l'habitude invétérée du désordre, je vous dirai que, pour vaincre cet ennemi cruel, il faut recourir à Jésus-Christ notre Seigneur, qui, par son immense charité, s'est assujetti le monde. Cette charité, qui a fait preuve d'une telle puissance, n'en aura pas moins contre la tyrannie de l'habitude. Mais pour allumer dans nos âmes cette brûlante charité de Jésus-Christ, il faut méditer pieusement chaque jour, à des heures réglées, combien elle est grande et combien d'œuvres et de bienfaits en ont découlé. Si nous le faisons avec constance, il est impossible que l'amour du Sauveur à notre égard ne nous remplisse pas d'amour pour

lui, que ce feu ne nous embrase pas, que cette charité, qui a conquis le monde, ne fasse pas aussi la conquête de nos âmes, conquête qui apporte une pleine liberté, une noble servitude, une sécurité parfaite, et enfin l'éternelle félicité que veuille nous départir le Christ Jésus, lui qui, avec le Père et le Saint-Esprit, est béni dans les siècles des siècles.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LE JEUDI-SAINT.

1° DES CAUSES DE L'INSTITUTION DE L'EUCARISTIE ; 2° DE LA PRÉPARATION POUR LA RECEVOIR DIGNEMENT.

Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat.

Que l'homme donc s'éprouvè lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et qu'il boive de ce calice. I Cor. XI, 28.

Entre tous les mystères de la religion chrétienne, le plus étonnant, le plus sublime et le plus digne de Dieu est l'adorable sacrement de l'Eucharistie, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête. Nul autre ne manifeste mieux la bonté, l'amour, la toute-puissance, la providence et la bénignité de Dieu. Car c'est le comble de la bonté, que le Dieu de majesté ait voulu se communiquer ainsi à ses créatures ; c'est le comble de l'amour, qu'il ait voulu demeurer pour toujours avec nous sous les espèces sacramentelles ; c'est le comble de la puissance, qu'il change, par une seule parole de ses ministres, le pain et le vin en son corps et en son sang ; c'est le comble de la providence, qu'il ait voulu pourvoir chaque jour à notre faiblesse par cette nourriture céleste ; enfin c'est le comble de la bénignité, qu'il ait daigné, par un si doux aliment, soutenir la vie de notre âme, nous détacher des séductions de la terre et nous porter à l'amour des biens du ciel. Devant traiter de cet ineffable sacrement autant qu'il sera possible à notre faiblesse, nous considérerons d'abord pour quelles

causes il a été institué, et ensuite avec quelle pureté d'âme il faut le recevoir.

I.

Commençons par les causes de l'institution. La première fut l'immense amour de Jésus-Christ envers Dieu et envers les hommes. Pour nous en convaincre, il faut savoir que le suprême sacrifice, par lequel le Fils de Dieu s'offrit lui-même sur la croix pour obéir à son Père et le glorifier, fut d'une si grande valeur à cause de la dignité infinie de la victime, et attira sur le genre humain tant de bienfaits, que tous les hommes et tous les anges réunis seraient incapables d'en donner une juste idée. Le très-aimant et très-obéissant Fils de Dieu ayant donc vu combien ce sacrifice était agréable à son Père et salutaire aux hommes, et ne pouvant pas l'offrir plus d'une fois d'une manière sanglante, puisqu'après sa résurrection il ne devait plus mourir, imagina une nouvelle manière de s'immoler; il voulut que le sacrifice, offert une fois sur la croix d'une manière sanglante, fût offert chaque jour sur l'autel d'une manière non sanglante, et que l'hommage qui avait été si agréable à son Père et si utile aux hommes fût renouvelé sans cesse dans l'Eglise pour les mêmes fins. Ainsi son amour ineffable de la gloire de son Père et du salut des hommes fut la première cause pour laquelle il institua ce sacrifice qui est aussi un sacrement, ce sacrifice dans lequel la même victime, le même agneau, qui fut offert sur la croix, est immolé chaque jour sur l'autel, ce sacrifice qui n'est maintenant ni moins agréable à son Père, ni moins utile aux hommes qu'il ne le fut alors.

Par là vous pouvez comprendre la dignité du sacrifice de la messe, dans lequel est offerte, comme nous le disions, la même victime que sur la croix : ce qui vous montre avec quel respect, avec quel amour, avec quelle dévotion vous devez assister à cet auguste sacrifice. D'ailleurs, bien qu'il soit offert pour tout le corps de l'Eglise, il l'est d'une manière particulière pour les assistants, comme le prouvent ces paroles du prêtre : *Et omnium circumstantium, quorum tibi fides cognita est et nota devotio, pro*

quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt hoc sacrificium, etc. De là on peut conclure avec quelle avidité vous devez venir chaque jour entendre la messe, afin que ce grand sacrifice soit offert pour vous et par vous. Ainsi, tout homme qui parvient à organiser sa vie de manière à entendre la messe chaque jour, rend au Seigneur le plus digne hommage; et s'il le fait avec piété et religion, il participe certainement chaque fois aux mérites de la passion du Sauveur; car bien que ce sacrifice ait une valeur infinie, chacun en profite dans la mesure de sa foi et de sa dévotion.

La deuxième cause de l'institution de ce sacrement fut celle qu'exprima le Sauveur en l'instituant, lorsqu'il dit : « Faites ceci en mémoire de moi, » *Luc. xxii, 19*, c'est-à-dire en mémoire de ma passion et de ma mort, et de cet ardent amour qui m'a poussé à mourir, pour vous donner la vie éternelle. Le Sauveur nous a donc laissé dans ce sacrement un signe de sa charité. Quand deux personnes, unies par les liens d'une affection ardente, sont forcées de se séparer, ne pouvant se donner elles-mêmes (ce qui serait leur plus vif désir, si c'était possible), elles ont coutume de se laisser mutuellement un souvenir, par exemple un anneau, ou quelque chose de semblable, afin que ce témoignage d'amitié mette constamment sous leurs yeux l'image de l'ami absent. Or, l'amour de Jésus-Christ notre Seigneur pour son épouse l'Eglise dépasse immensément toutes les affections humaines; et en vertu de sa toute-puissance il pouvait demeurer avec nous, tout en se dérochant à nos yeux : il devait donc laisser à son épouse, pour souvenir, non un objet quelconque, mais sa personne même.

Ajoutez à cela que le sacrifice de la passion, effet de sa charité, bien qu'il n'ait été offert qu'une fois, contribue perpétuellement à notre salut, et que par conséquent nous ne devons jamais cesser d'avoir présent à la mémoire ce qui ne cesse pas de nous sauver. Eusèbe d'Emèse dit à ce sujet : « Le Sauveur, en nous privant de la vue de son corps, dont la place était dans le ciel, devait établir le sacrement de son corps et de son sang, afin que l'homme honorât toujours, par ce mystère, ce qui a été immolé une fois pour le racheter; que cette rédemption, dont les effets

se déroulent chaque jour, fût l'objet d'une offrande continuelle, et que l'éternelle victime fût toujours vivante dans la mémoire, et toujours présente dans le don céleste. » Ainsi, voyant l'immensité de la reconnaissance que nous lui devons pour le bienfait de sa passion, le Sauveur, pour nous préserver de l'ingratitude, a institué ce précieux mémorial, le plus digne et le plus convenable qu'il pût imaginer. Quoi de plus propre, en effet, à nous faire souvenir de la passion du Sauveur, que le corps même qui a souffert pour nous, et le sang même qui a été versé pour nous sur la croix?

Quelle parole humaine pourrait nous montrer la grandeur du bienfait de la passion, que ce divin sacrement est destiné à rappeler? Cependant, pour ne point passer entièrement sous silence une telle grâce, je citerai ces paroles que l'Apôtre consacre à ce mystère : « Dieu a réconcilié le monde avec soi en Jésus-Christ, ne leur imputant point leurs péchés; et c'est lui qui a mis en nous la parole de réconciliation. Nous faisons donc la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche. Ainsi nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ de vous réconcilier avec Dieu, qui, pour l'amour de nous, a traité Celui qui ne connaissait pas le péché, comme s'il eût été le péché, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu. » *II Cor. v, 19-21*. Quoi de plus aimable, de plus clément, de plus admirable que ces paroles? Considérez chaque mot, je vous prie. D'abord, Dieu demande la paix à l'homme, la souveraine majesté implore la bassesse même et la misère! Pourquoi, Seigneur, demandez-vous la paix à l'homme? Que peut-il vous apporter ou vous enlever, pour que vous recherchiez son affection? Ensuite, celui qui avait été gravement offensé, et dont il fallait implorer le pardon, demande la paix à l'offenseur, et cela non-seulement par des envoyés, mais par l'intermédiaire de son propre Fils. Ce n'est pas tout : comme les œuvres de Dieu sont parfaites, et que sa justice demande que la laideur du mal soit toujours compensée par le châtement, il a résolu de faire peser le châtement sur son Fils unique. Ainsi, non content d'avoir supplié, puis d'avoir envoyé son Fils pour supplier de nouveau, et d'avoir

choisi les apôtres pour ambassadeurs de son Fils, il veut que ce Fils, qui pouvait à bon droit se venger, offre lui-même sa vie en satisfaction. « Dieu, pour l'amour de nous, a traité Celui qui ne connaissait pas le péché comme s'il eût été le péché, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu. » Il l'a traité comme le péché, c'est-à-dire, comme l'hostie expiatoire, afin que son précieux sang nous obtînt le pardon.

La valeur et la dignité de ce sang a été figurée autrefois par le Seigneur de plusieurs manières, entre autres par la défense expresse de manger du sang des animaux, défense conçue en ces termes : « Si un homme quel qu'il soit, ou de la maison d'Israël, ou des étrangers qui sont venus de dehors parmi eux, mange du sang, j'arrêterai sur lui l'œil de ma colère, et je le perdrai du milieu de son peuple, parce que la vie de la chair est dans le sang, et que je vous l'ai donné afin qu'il vous serve sur l'autel pour l'expiation de vos âmes, et que l'âme soit expiée par le sang. » *Levit. xvii, 10, 11.* Il y a plus : même avant la loi, immédiatement après le déluge, quand Dieu permit aux hommes de se nourrir de la chair des animaux, il défendit de la manger avec le sang. J'ai toujours trouvé fort étonnant que Dieu ait attaché tant d'importance à une prescription qui ne semble intéresser en rien la religion et la morale. Toutefois, après un examen approfondi, la cause de cette défense me paraît être que le sang étant donné aux hommes (selon l'expression de Dieu même) pour l'expiation des péchés, on ne devait pas manger ou faire servir à des usages profanes ce que Dieu avait consacré à une fin si noble. Car l'homme, par chaque péché mortel, mérite la mort; mais par un bienfait signalé de Dieu, il a pu commuer sa mort en celle d'un animal. Non que le sang des bêtes eût quelque valeur pour apaiser Dieu; mais il figurait le sang qui devait effacer tous les péchés du monde, et dont l'Apôtre a dit : « Si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté charnelle, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des

œuvres mortes, pour nous faire rendre un culte plus parfait au Dieu vivant! » *Hebr.* ix, 13, 14. Quand on voit le Seigneur, dès l'origine du monde, attacher tant de prix au sang des bêtes, et défendre de le manger, parce qu'il figurait le sang de son Fils, on conçoit quel respect mérite ce précieux sang, et avec quelle piété il faut en célébrer la mémoire. Si l'on devait honorer ainsi la figure, que ne doit-on pas faire pour la réalité, pour le sang du Rédempteur?

C'est au moyen de ce sang que « nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, » *Rom.* v, 10, et c'est pourquoi on l'appelle sang de l'alliance. C'est au moyen de ce sang que nos péchés ont été véritablement remis, comme l'atteste ce mot du Seigneur : « Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang, qui sera répandu pour vous, » *Luc.* xxii, 20, « pour la rémission des péchés, » *Matth.* xxvi, 28. C'est au moyen de ce sang que nous avons été délivrés de la puissance du démon, et de l'ange exterminateur : ce qui était figuré par le commandement que fit autrefois le Seigneur, de teindre du sang de l'agneau pascal le haut et les deux poteaux de chaque porte, pour qu'à ce signal l'ange exterminateur s'abstint de frapper. C'est au moyen de ce sang que notre Dieu nous a témoigné son amour, lui qui, comme dit saint Jean, « nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. » *Apoc.* i, 5. C'est en vertu de ce sang que nous avons droit à l'héritage céleste et à tous les dons inscrits dans le nouveau testament de notre Dieu, lesquels nous ont été assurés par la mort du testateur. C'est par ce sang que l'Eglise a été rachetée, ornée, ennoblie, enrichie, élevée au-dessus des anges en la personne du Sauveur, et comblée de tous les biens célestes. Enfin c'est ce même sang qui est à jamais notre avocat devant Dieu, et « qui parle plus avantageusement que celui d'Abel, » *Hebr.* xii, 24, car celui-ci demandait vengeance, et celui-là demande le pardon et la miséricorde. Qui donc serait assez dur pour ne pas rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces pour un si incomparable bienfait? Qui ne serait tout brûlant d'amour pour un tel Rédempteur? Qui pourrait oublier les biens qu'il a reçus par ce sang précieux? Le Sauveur lui-même a voulu éloigner

des cœurs des fidèles une telle ingratitude, quand il a dit : « Terre, ne couvre pas mon sang, et que mes cris ne se trouvent pas étouffés dans ton sein ¹. » *Terra, ne operias sanguinem meum, neque inveniatur in te locum latendi clamor meus. Job. xvi, 19.* C'est-à-dire : Que l'amour des choses terrestres ne domine jamais les cœurs des hommes au point d'ensevelir, par la masse de ses sollicitudes, la mémoire d'un si grand bienfait ; mais qu'au contraire ce bienfait domine toujours tout le reste, afin que ce qui est le premier par nature, soit aussi le premier dans les cœurs.

Telle étant la grandeur de ce bienfait, et tel le crime d'en perdre la mémoire, le Sauveur a institué ce divin mémorial, qui le remet sans cesse devant les yeux des fidèles, afin que les siècles ne puissent le leur faire oublier. En effet, l'ingratitude des hommes a été plus douloureuse pour le Sauveur, que les tortures mêmes de sa passion. C'est pourquoi un des Pères le fait parler en ces termes contre les ingrats : « O homme, vois ce que je souffre pour toi ; il n'est pas de douleur comme celle qui me torture ; je m'adresse à toi, à toi pour qui je meurs. Vois les supplices dont je suis accablé, vois les clous qui m'entrent ; avec cette immense douleur du dehors, j'en éprouve une plus grave au-dedans, quand je te vois si ingrat. » Puis donc que cette ingratitude est si détestable, c'est bien à propos que le Seigneur, pour remédier à un mal si grand, a laissé à son Eglise un mémorial divin, dont le spectacle rappelle sans cesse le souvenir de ses douleurs. Que ce soit là une des causes de l'institution de ce sacrement, le Sauveur lui-même, comme nous l'avons déjà remarqué, l'a affirmé quand il a dit : « Toutes les fois que vous ferez cela, vous le ferez en mémoire de moi. » *Can. Miss.*

Il est une autre cause non moins remarquable de cette institution. Par ce sacrement le Sauveur a voulu non-seulement rappeler la mémoire de ses douleurs, mais aussi remédier à notre faiblesse. Comme le dit saint Bernard, l'homme a été précipité par le péché dans un borbier plein de roches, de sorte qu'il s'y est non-seulement souillé, mais brisé et affaibli. Il lui fallait donc

¹ Grenade met ici en marge : *Ad Christum refert hunc locum Philippus presbyter in Job.*

un double remède, l'un pour laver ses souillures, l'autre pour fortifier sa faiblesse. Le premier se compose du baptême et de la pénitence ; le second est principalement l'Eucharistie, ce pain qui fortifie le cœur de l'homme, « cette table qui est dressée devant nous contre ceux qui nous persécutent, » *Ps. xxii, 5*, cette nourriture spirituelle qui, non-seulement nous sustente pour l'éternité, mais nous fortifie pour le combat, de sorte qu'au dernier jour la puissance de ce sacrement rendra inexcusables tous les réprouvés. Quel prétexte mettront-ils en avant pour excuser leurs crimes? L'homme charnel dira-t-il : J'étais faible et porté au mal ; c'est pourquoi je suis tombé? Le juge lui répondra aussitôt ce qu'il a dit depuis longtemps par le Prophète : « N'y a-t-il pas du baume dans Galaad? Ne s'y trouve-t-il pas de médecin? Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle pas été fermée? » *Jerem. viii, 22*. C'est-à-dire : N'y a-t-il pas dans mon Eglise, des sacrements, des secours de toutes sortes, par lesquels tu pouvais remédier à ta faiblesse, éclairer ton ignorance et tempérer l'ardeur de tes passions? N'y a-t-il pas un pain vivant, qui aurait fortifié ton cœur et t'aurait délivré de cette faiblesse que tu allègues?

Voici une autre cause de cette institution. L'auteur de notre salut a mis dans ce sacrement, non-seulement une grande force, pour subvenir à notre faiblesse, mais encore une admirable suavité, pour adoucir l'amertume de la loi divine. C'est ce que savent par expérience ceux qui approchent de ce sacrement avec un cœur pur. Toute l'amertume des divins commandements se change pour eux en une douceur délicieuse. La divine providence, qui a créé le miel et diverses plantes pour assaisonner les aliments amers et nourrir plus agréablement nos corps, a institué ce sacrement pour adoucir la loi divine qui est l'aliment de notre âme et pour nous empêcher de la prendre en dégoût. De même qu'un tendre père, quand il voit que son fils malade ne peut supporter les aliments les plus sains, fait venir à grands frais des assaisonnements pour vaincre le dégoût du malade : ainsi notre Père céleste a tellement adouci par cette nourriture divine ce que ses commandements ont de pénible pour la chair, que les

justes ne trouvent rien de si doux, ni de si agréable que la loi de Dieu. Aussi s'écrient-ils souvent avec le Prophète : « Que vos paroles sont douces à ma gorge ! Elles le sont plus que le miel ne l'est à ma bouche. » *Ps. cxviii, 103.* « Les jugements du Seigneur sont véritables et pleins de justice en eux-mêmes. Ils sont plus désirables que l'abondance de l'or et des pierres précieuses, et plus doux que le miel. » *Ps. xviii, 10, 11.*

C'est ce dont nous trouvons une figure dans cette farine du prophète Elisée qui, répandue sur les aliments les plus amers, les rendit délicieux. Les enfants des prophètes avaient fait cuire par erreur avec leurs aliments des herbes nuisibles ; quand ils se mirent à table et qu'ils en sentirent l'amertume, ils crièrent à Elisée : « Homme de Dieu, un poison mortel est dans ce vase. » *Mors in olla, vir Dei. IV Reg. iv, 40.* Alors il mit dans le vase une poignée de farine, et l'amertume disparut. Qui ne voit clairement dans ce trait une figure de la douceur et des propriétés de ce pain céleste ? Pourquoi les martyrs dans leurs supplices, les confesseurs et les vierges dans leurs épreuves, ont-ils ressenti tant de consolations, sinon par la vertu de ce pain ? Cette farine céleste a donc été donnée à la terre par un dessein admirable de la bonté divine, afin que les fidèles, attirés par de telles douceurs, pussent supporter les amertumes des commandements divins. Ainsi s'accomplit cet oracle : « Ils suceront comme le lait les richesses de la mer. » *Inundationem maris quasi lac sugent. Deut. xxxiii, 19.* En effet, quelle amertume de la mer, quels flots, quels chagrins de la vie, cette manne céleste, ce pain des anges n'adoucit-il pas ?

Une autre cause de l'institution de ce sacrement, c'est que notre Seigneur a voulu nous recommander vivement par ce moyen la charité mutuelle ; car en nourrissant tous les fidèles de cet aliment céleste, il les réunit en quelque sorte en un même corps. Comme la morale chrétienne se résume dans la charité, selon cette parole de l'Apôtre : « La charité est la plénitude de la loi, » *Rom. xiii, 10,* le Sauveur, en quittant ce monde, a eu soin de nous attacher à cette haute et noble vertu par trois liens. D'abord, après la dernière cène, il adressa aux disciples cet

imposant discours où il les exhorta par de nombreuses et admirables raisons à l'exercice de la charité fraternelle. Ensuite, pour confirmer sa parole par l'exemple, il se prosterna, et daigna de ses mains très-saintes leur laver les pieds, ce qui fut une œuvre non-seulement d'humilité parfaite, mais aussi d'extrême charité et de condescendance plus que maternelle. Enfin, non content de cela, il institua l'adorable sacrement de son corps, et l'offrit à tous les fidèles, afin de nous exciter à la charité mutuelle, non plus seulement par la parole et par l'exemple, mais aussi par sa puissance, en nous réunissant tous avec lui en un seul corps. C'est pourquoi il a pris pour matière de ce sacrement, comme l'a remarqué saint Augustin, des substances qui offrent une figure de ce mystère d'unité. Car le pain se fait avec beaucoup de grains de blé, et le vin avec beaucoup de grains de raisin; ce qui nous fait entendre que l'effet de ce sacrement est de réunir en un seul corps la multitude des fidèles et de les exciter à s'aimer mutuellement comme les membres d'un même corps. « Quoiqu'en grand nombre, dit saint Paul, nous ne sommes qu'un seul pain et un seul corps, nous tous qui participons à un même pain. » *I Cor. x, 17.* Car la chair du Christ, qui nourrit tous les fidèles sans se consumer, est une; son sang, qu'ils boivent sans l'épuiser, est un; son esprit, qu'ils reçoivent en communiant dignement, est un. Tous ceux qui reçoivent l'Eucharistie, participent donc à une même chair, à un même sang, à un même esprit, et par conséquent forment un seul corps.

Un célèbre historien, Salluste, rapporte que les complices de la conjuration de Catilina contre la république romaine trempèrent leurs lèvres dans une coupe remplie de sang humain, afin d'établir ainsi entre eux une consanguinité qu'ils ne tenaient pas de la nature, et de parvenir, au moyen de cette participation à un même sang, à n'être plus qu'un seul corps, à n'avoir qu'une volonté, un sentiment, une manière de voir. Ce qui arriva en effet, puisque, de tant de conjurés, aucun ne trahit le complot, et que tous périrent en combattant courageusement contre l'armée de Rome. Si donc la malice humaine a imaginé cette coupe de sang, afin de réunir beaucoup d'hommes en un seul corps, combien

n'était-il pas plus convenable que Dieu, dans son infinie bonté et son infinie sagesse, établit une nourriture et un breuvage par lesquels il se donnât lui-même à tous les hommes, afin de vivre en eux et de les amener à ne faire qu'un entre eux et avec lui? Vous voyez de combien de liens le Sauveur a uni les fidèles entre eux; de combien de manières il a recommandé la charité, et quel admirable sacrement il a établi pour la répandre. Il suit clairement de là que celui qui est séparé de son frère par la haine, approche indignement du sacrement de l'unité. C'est combattre le sacrement lui-même, que de le recevoir avec un cœur haineux.

Une dernière cause de cette institution, c'est qu'il était de la dignité de la loi nouvelle, qu'au lieu de posséder, comme la loi ancienne, une ombre et une image du corps de Jésus-Christ, elle en possédât la réalité. Tout ce qui était dans la loi figurait le Sauveur; donc, autant il fallait alors des figures, autant il faut aujourd'hui la vérité. Cette vérité, nous la trouvons dans le vénérable sacrement qui contient réellement notre Seigneur Jésus-Christ, figuré dans la loi ancienne. Considérez donc l'immense différence des deux testaments : là, des ombres, ici, le corps; là, une image, ici, la vérité; là, les chairs des veaux et des moutons, ici, la véritable chair du Christ, et avec sa chair son âme, et avec l'une et l'autre la divinité.

II.

De ce que nous avons dit jusqu'ici, on peut facilement déduire ce que nous avons annoncé en second lieu, c'est-à-dire quel pieux respect doit accompagner la réception de cet auguste sacrement. Les prêtres seuls approchaient des sacrements de l'ancienne loi, et l'on sait avec quelle crainte, avec combien de cérémonies préparatoires. Puisque l'Eucharistie contient l'auteur de la pureté, le Dieu de majesté, qui fait trembler d'un signe les colonnes du ciel, avec quelle crainte et quel respect devons-nous le recevoir dans notre cœur! Cette seule considération, comme le dit saint Jean Chrysostome, suffit pour exciter en nous les plus vifs sentiments de contrition et de crainte, quand nous approchons de ce

mystère. « Si tu examines avec soin, dit-il, quel est celui qui se donne à toi sur cette table, et à qui il se donne, tu n'auras pas besoin d'autre considération, celle-là suffit pleinement pour te disposer. » Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et qu'il boive de ce calice. » I *Cor.* xi, 28. Il faut remarquer ici quelle différence il y a entre cet aliment et les autres. Ceux-ci apaisent la faim, celui-là l'aiguise, car plus on le reçoit, plus on désire le recevoir. Ceux-ci se transforment en la substance de celui qui les prend; celui-là, toujours immuable, transforme en lui-même ceux qui le prennent dignement; il les élève de l'humanité jusqu'à Dieu et de la terre au ciel. Enfin, pour que les autres aliments ne nuisent pas, il faut d'abord les éprouver; mais pour que celui-ci ne vous nuise point par votre faute, c'est vous-même qu'il faut éprouver, « car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation. » I *Cor.* xi, 29. Cette maxime de l'Apôtre excite l'étonnement de saint Jean Chrysostome : « Que dites-vous, s'écrie-t-il? Quoi, cette table, qui produit de si grands biens et qui donne la vie, deviendrait une cause de condamnation! — Ce n'est point un effet de sa nature; c'est par la volonté de celui qui s'en approche. Ainsi la présence corporelle de Jésus-Christ, cette présence qui nous a apporté de si grands biens pendant qu'il était sur la terre, a aggravé la condamnation de ceux qui n'ont pas voulu le recevoir. » En effet, puisque des deux côtés c'est le même Seigneur, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il se comporte envers les hommes de la même manière? Le soleil, sans changer de nature, durcit certains corps et en amollit d'autres, il en blanchit quelques-uns et il en noircit d'autres, parce que leur disposition varie. De même, la nourriture matérielle, qui sustente le corps, l'incommode, si elle le trouve malade; d'où cette maxime des médecins : « Plus vous nourrissez un malade, plus vous le blessez. »

Que l'homme s'éprouve donc, pour savoir s'il est digne ou indigne de cette table céleste. Ce qui en rend indigne, ce n'est ni la bassesse de la naissance, ni la maladie, ni la pauvreté, ni la servitude, ni la folie si elle laisse des intervalles lucides, ni

même l'obsession du démon; c'est uniquement le péché mortel. Car notre Dieu, qui est infiniment bon, déteste le mal : « Ses yeux sont purs, dit un prophète, pour ne pas souffrir le mal, et il ne peut regarder l'iniquité. » *Habac. I, 13*. C'est donc lui faire un sanglant outrage, que de l'introduire dans un cœur souillé par le vice. Lorsque les Philistins, après avoir pris l'arche d'alliance, l'eurent placée en face de leur dieu Dagon, l'arche sainte ne souffrit pas la présence de l'idole, mais elle la repoussa aussitôt et la renversa par terre. Et les Philistins ayant remis leur dieu à son ancienne place, l'arche ne se borna pas à le renverser de nouveau, elle lui brisa les pieds et les mains, et le jeta ainsi mutilé au seuil du temple. Si cette arche, qui n'était qu'une figure de ce sacrement, ne souffrit pas la présence d'une simple image du démon, comment le Seigneur, qui était figuré par l'arche, pourra-t-il reposer dans un cœur où demeure l'esprit immonde, selon l'expression même de l'Évangile? *Luc. XI, 26*. Que l'homme s'éprouve donc et examine s'il est coupable de quelque faute mortelle, par exemple, de haine, d'impureté, d'injustice, de serment téméraire, de parjure, de médisance; qu'il se purifie de tout cela par les gémissements de la pénitence, par la confession, par une ferme résolution de bien vivre, par la fuite des occasions dangereuses; et alors qu'il approche humblement et avec crainte.

Écoutez saint Jean Chrysostome : « Approcher négligemment des divins mystères du Christ, cela mérite un supplice terrible, quand on ne le ferait qu'une fois l'an; la table sainte renferme un feu spirituel; et comme les fontaines coulent naturellement, ainsi cette table alimente une flamme indescriptible. Gardez-vous donc d'en approcher avec de la paille, du bois et du foin, de peur d'exciter un vaste incendie qui envelopperait votre âme. » Qu'il en soit ainsi, c'est ce que nous montre la mort subite des deux fils d'Aaron. Comme ils s'approchaient du sanctuaire du Seigneur sans observer les règles prescrites, il en sortit une flamme qui les dévora. Alors leur oncle Moïse, qui avait promulgué la loi divine, parla ainsi : « Voici ce que dit le Seigneur : Ma sainteté paraîtra dans ceux qui m'approchent. » *Levit. X, 3*. Cette sainteté, le Seigneur la montre surtout par les châtiments de ceux qui s'ap-

prochent de lui d'une manière indigne. C'est une preuve de vraie sainteté que de ne pas approuver les crimes des méchants, et surtout de les punir aussitôt. L'Apôtre l'atteste quand il dit : « C'est pour cette raison qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que plusieurs s'endorment. » I *Cor.* XI, 30. Dans ces paroles il fait allusion, selon les interprètes, à des maladies, à des calamités, à des morts subites dont le Seigneur avait frappé les Corinthiens, en punition de ce péché de sacrilège. Ceux-ci ne voyaient pas la cause de ces malheurs, ou du moins ne voyaient pas la véritable; l'Apôtre la leur montre dans les mauvaises dispositions qu'ils apportaient à la sainte table. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que les maux qui nous accablent, la stérilité de la terre, les maladies, les morts prématurées de nos proches, et d'autres calamités semblables, viennent aujourd'hui de la même source? Que l'homme s'éprouve et purifie son cœur, de peur que, s'il blesse les yeux de son juge en le recevant, il ne mange et ne boive sa condamnation.

Avant d'instituer ce divin sacrement, notre Seigneur lava non-seulement les pieds, mais les âmes de ses disciples; il ne voulut les admettre à la sainte communion qu'après les avoir purifiés. Il y a dans la loi ancienne une figure de cette ablution spirituelle. Le Seigneur dit à Moïse : « Vous ferez un bassin d'airain..., et après que vous y aurez mis de l'eau, Aaron et ses fils en laveront leurs mains et leurs pieds..., quand ils devront approcher de l'autel pour y offrir des parfums au Seigneur, de peur qu'autrement ils ne soient punis de mort. » *Exod.* xxx, 18, 19, 20, 21. Cette purification matérielle était un symbole qui représentait la nécessité de la purification de l'âme. Car toutes les fois que l'on approche de l'autel du Seigneur, il faut purifier par les larmes de la pénitence les mains et les pieds, c'est-à-dire les œuvres extérieures et les affections. Or, si cette purification était nécessaire pour offrir des parfums, combien plus ne l'est-elle pas pour recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ! Le Seigneur dit encore : « Tout homme de votre race qui, étant devenu impur, s'approchera des choses qui auront été consacrées, et que les enfants d'Israël auront offertes au Seigneur, périra devant le Seigneur. »

Levit. xxii, 3. S'il fallait respecter à ce point les sacrifices et les oblations qui étaient la figure de l'Eucharistie, quel respect ne mérite pas l'Eucharistie elle-même?

Tout péché mortel empêche de recevoir ce redoutable sacrement; mais ce qui surtout en rend indigne, ce sont les actes impurs non expiés par une vraie pénitence; car ce pain céleste est reçu non-seulement dans notre âme, mais encore dans notre bouche et dans notre poitrine. Pour faire comprendre cette vérité, il ne sera pas inutile de rapporter ici ce qu'en dit saint Jean Climaque : « Un fort savant homme, dit-il, me posa ce terrible problème : Quel est le plus grand de tous les péchés, en exceptant l'homicide et le reniement de Jésus-Christ? Et comme je lui répondais que c'était l'hérésie, il répliqua : Pourquoi donc l'Eglise catholique absout-elle et admet-elle à la sainte table les hérétiques repentants qui anathématisent sincèrement leurs erreurs, tandis que, se défiant de celui qui est tombé dans la fornication, alors même qu'il avoue et abandonne son péché, elle permet de l'éloigner pendant quelques années des saints mystères, coutume qu'elle tient des Apôtres? Devant cette objection, je restai stupéfait, et le problème ne fut pas résolu. » *Grad.* 15. Si le saint homme ne put résoudre ce problème, il n'eût guère été moins embarrassé, ce me semble, devant cet autre : Que peut-on conjecturer du salut d'un homme qui, plongé pendant de longues années dans le vice impur, reçoit indignement chaque année la sainte Eucharistie, sans avoir pris aucune résolution d'être chaste, et ne craint pas de jeter l'auteur de la pureté, le Dieu de majesté, le juge des siècles, dans le cloaque de son ignoble corps, dans le réceptacle de la débauche et des voluptés les plus honteuses? Saint Jérôme dit dans une lettre : « Quand je me suis mis en colère, ou que j'ai fait un rêve impur, je n'ose entrer dans les basiliques des martyrs, tant je tremble de corps et d'âme. » Si la seule image de la volupté, si un rêve impur écartait du temple ce grand saint, que faut-il penser du salut de celui qui, plongé depuis longtemps dans le borbier de l'impudicité, ose chaque année approcher de la table du Seigneur, des plus redoutables mystères, du pain des anges? Je crains bien, mes frères, que

ce ne soit un signe de réprobation et d'endurcissement. En voulez-vous une preuve? Il y a peut-être ici quelques hommes à qui s'applique ce que je dis maintenant : néanmoins, mes paroles, mes avertissements « ne les tireront pas des pièges du diable qui les tient captifs pour en faire ce qu'il veut. » II *Tim.* II, 26. Il est à craindre que, par une permission de Dieu, ils ne restent sourds, comme il est écrit des deux fils d'Héli, « qu'ils n'écouterent pas la voix de leur père, parce que le Seigneur les voulait punir de mort. » I *Reg.* II, 25. Car si autrefois Dieu frappa d'une manière terrible Oza, le roi Ozias, les Bethsamites, Nadab et Abiud, pour s'être approchés indignement des choses saintes qui n'étaient que figuratives, que penser des hommes infiniment plus coupables qui profanent l'Eucharistie, sinon que Dieu punira dans l'autre vie ceux d'entre eux qu'il ne punit pas sur la terre? Si je ne me trompe, les justes, qui fréquentent cet auguste sacrement, seront effrayés de mes paroles qui ne s'adressent point à eux; et ceux à qui je m'adresse resteront insensibles. Lorsque Jonas monta sur un vaisseau pour tâcher de fuir le Seigneur, et qu'une tempête s'éleva pour l'arrêter dans sa fuite, il dormait d'un profond sommeil, tandis que les autres, qui étaient innocents, s'appliquaient sans relâche à faire des vœux et à implorer humblement la divine miséricorde. Ainsi, les hommes, à qui s'adressent par ma voix les menaces divines, sont peut-être plongés dans un profond sommeil, tandis que les justes qui, tout brûlants d'amour divin, fréquentent cet adorable sacrement, sont saisis de crainte.

Sachez-le bien, mes frères, ce n'est pas vous que je veux effrayer; loin de vous détourner de la communion fréquente, je dois plutôt vous y engager, car je sais que saint Augustin a dit : « Celui qui n'est pas coupable de péchés qui méritent l'excommunication, ne doit pas se priver du corps du Seigneur. » *Epist. ad Januar.* Ceux que j'ai en vue, ceux que je veux effrayer, ceux à qui je m'adresse, ce sont les chrétiens qui, conduits par des motifs terribles plutôt que par l'amour de Dieu, viennent ou plutôt se laissent traîner une seule fois l'an à la sainte table, sans faire une véritable pénitence. Voilà ceux qui sont coupables du corps

et du sang du Seigneur, ceux qui mangent et boivent leur condamnation. Ayons horreur, mes frères, de leur conduite, et imitons le zèle et le piété de ceux qui, purifiant leurs âmes, approchent souvent de ce banquet. Fortifiés par cette nourriture céleste, nous mériterons que Dieu nous conduise à travers tous les obstacles à ce festin où l'on goûte le parfait bonheur, les plus pures délices, une satisfaction entière, en un mot l'éternelle félicité.

CINQUIÈME SERMON

POUR

LE JEUDI-SAINT

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. *Joann. XIII, 1.*

Saint Jean, que nous avons à interpréter, mes frères, dans l'évangile de ce jour, a été distingué, des autres évangélistes par le nom d'aigle, des autres hommes par le nom d'ange, et des autres apôtres par le titre de « disciple que Jésus aimait; ce qui est cause qu'il a parlé plus qu'eux, soit de l'amour de Dieu pour les hommes, soit de l'amour des hommes pour Dieu et pour le prochain. Chacun, en effet, parle volontiers et longuement de ce en quoi il excelle, et de ce qu'il sait par expérience. Comme les marins aiment à parler des dangers de la mer, ainsi ceux qui aiment ardemment le Seigneur, et qui sont l'objet de sa prédilection, aiment à parler de ce mutuel amour. Il n'est donc pas étonnant que l'évangile de ce jour ne respire que charité : celui qui parle, c'est le disciple chéri du Sauveur; celui dont il parle, c'est le Sauveur qui aime tant les hommes; ce dont il parle, ce sont des mystères d'amour.

Tel étant l'objet que nous avons à méditer aujourd'hui, il faut, pour le faire utilement, une âme bien préparée. Car, saint Ber-

nard l'a dit avec raison, la langue de l'amour n'est pas comprise de celui qui n'aime pas. Que pourra penser de la grandeur de l'amour divin, celui qui n'a jamais senti le feu de cet amour? Aussi, saint Augustin, ayant à en parler, disait : « Donnez-moi quelqu'un qui aime, et il me comprendra ; donnez-moi un homme de désirs, un cœur brûlant, un homme qui se regarde ici-bas comme exilé et qui soupire après les fontaines de la patrie éternelle, donnez-moi un tel homme, et il saura ce que je veux dire. » *In Joan.* Tâchons, mes frères, d'entrer dans ces dispositions. Du reste, plus notre cœur brûlera de l'amour divin, plus il sera apte à recevoir la grâce divine. Car l'amour a pour effet de dilater le cœur, et plus le cœur se dilate, plus il peut contenir la grâce. Considérons comme adressé à nous cet oracle : « Elargissez votre bouche, et je la remplirai. » *Dilata os tuum, et implebo illud.* Ps. LXXX, 41. C'est-à-dire, jamais ma grâce ne cessera de couler en toi, à moins qu'en resserrant ton cœur tu ne t'appauvrisses toi-même. Que nul donc ne se cause à lui-même un tel préjudice, en ce saint temps où nous célébrons les mystères de l'amour divin. Implorons dans ce but l'assistance divine par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Tous les arts et toutes les sciences, qui sont le fruit de l'activité humaine, se rapportent nécessairement à une fin. La théologie, cette science de la révélation, a aussi sa fin, qui est, dit saint Augustin, d'enflammer de l'amour de Dieu les cœurs des hommes. La Loi, les Prophètes, l'histoire sainte, la prédication évangélique et apostolique, tous les écrits des saints n'ont qu'un but, c'est de nous exciter de toutes manières à aimer Dieu. Cela nous explique une circonstance remarquable de la révélation. Dieu est l'objet de la théologie, et en Dieu on peut distinguer ce qui se rapporte à la connaissance de sa nature, et ce qui se rapporte à sa providence envers les hommes. Or, les saints livres parlent rarement et brièvement du premier point, tandis qu'ils roulent presque tout entiers sur ce qui est le plus propre à nous faire aimer le Seigneur, par exemple, sur sa miséricorde, sa bonté, sa libéralité, sa sollicitude paternelle pour les hommes.

Voici un fait analogue, remarqué par saint Denis. Quoique Dieu ait beaucoup de noms différents, les saintes lettres insistent sur celui de *bon*, qui renferme tous les autres dans son étendue. Car il est de la nature du souverain bien, de se répandre de tous côtés, de se communiquer à tous largement et magnifiquement, de prodiguer les rayons de sa lumière, et de faire ressentir à toutes les créatures les effets de sa bonté. Ce qui fait dire au même saint Denis, que Dieu est absolument parfait, non-seulement parce que sa nature est infiniment parfaite, mais parce que rien n'échappe aux effets de l'exubérante activité avec laquelle il répand ses largesses. Aussi tous les autres noms qui expriment ses perfections et ses bienfaits ne font qu'expliquer la portée immense de ce nom principal; ils en sont comme des commentaires. En effet, nous l'appelons Créateur, parce qu'il nous a donné la vie naturelle; Rédempteur, parce qu'il nous a donné la vie de la grâce; Sauveur, parce qu'il nous donnera dans son infinie bonté la vie de la gloire. Nous l'appelons Vie, parce que, par un effet de la même bonté, il nous a donné une âme; Sagesse, parce qu'il nous gouverne; Lumière, parce qu'il nous instruit; Charité, parce qu'il nous enflamme; Force, parce qu'il nous fortifie. Ce sont là autant de manifestations de la bonté divine, qui se communique généreusement à nous tous et se répand de toutes parts. Puisque notre loi, notre foi, notre religion a pour unique but de nous exciter, par tous ces noms, à l'amour du souverain bien, quelle indignité n'est-ce pas que tant de membres de cette religion n'aient pas ce bien suprême, ne l'entourent pas d'une pieuse vénération, ne lui consacrent pas toutes les affections de leur cœur, et, ce qui est plus grave, n'hésitent pas à le mépriser pour les plus légers motifs? Quoi de plus exécrationnable qu'une telle conduite? Quoi de plus affreux? Mais écoutons l'Évangéliste lui-même.

Le but que poursuit toute l'Écriture sainte est aussi celui que l'évangéliste saint Jean se propose partout, et principalement dans l'évangile d'aujourd'hui, qui ne respire que charité. « Avant la fête de Pâque, dit-il, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens

qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » Pourquoi l'Évangéliste, au moment de raconter le lavement des pieds, et le supplice de la croix, mentionne-t-il l'amour de Jésus-Christ pour les hommes? Ce n'est pas sans raison. D'abord, il veut nous faire comprendre que l'immense amour de Jésus-Christ pour nous a été la cause de toutes ses œuvres et de tous ses bienfaits, ce qui leur ajoute beaucoup de prix. Car si les bonnes œuvres que nous faisons pour le Seigneur, lui sont d'autant plus agréables, qu'elles sont animées d'une charité plus ardente, nous devons mesurer d'après le même principe ses immenses bienfaits envers les hommes. Lorsqu'un don minime est inspiré par une vive affection, nous avons coutume de l'apprécier, non d'après sa valeur matérielle, mais d'après l'affection qui l'inspire. C'est surtout à l'égard de Dieu que nous devons faire usage de cette règle; car c'est un plus grand bien d'être aimé de Dieu, que de recevoir de lui toutes les richesses du monde. Les richesses, il les prodigue souvent à ses ennemis, tandis que son affection, il la réserve à ses amis.

En second lieu, l'Évangéliste, en commençant par exposer la cause de ce qu'il va dire, nous aide à croire des choses qui, sans cette précaution, eussent pu sembler incroyables. Cette cause étant l'immense charité de Jésus-Christ, il suffit de la considérer avec attention et avec piété, pour ne rien trouver d'incroyable dans ce qui suit. C'est ce que le Seigneur a figuré d'une manière très-claire, lorsque dans l'ancienne loi il a porté ce commandement au sujet de l'agneau pascal : « Vous n'en mangerez rien qui soit cru, ou qui ait été cuit dans l'eau, mais seulement rôti au feu. » *Exod. XII, 9*. Précepte qui, s'il ne renfermait une signification mystérieuse, serait inutile, ce qu'il n'est pas permis de penser quand il s'agit d'un décret de la sagesse infinie. Bien plus, comme saint Grégoire l'a remarqué, les expressions mêmes de la loi, en défendant de manger l'agneau cru, nous disent de ne pas nous arrêter au sens littéral, et de recourir au sens mystique. Car, qui a jamais mangé de la chair crue? Mais, dans le sens spirituel, on mange l'agneau cru, lorsqu'on ne voit que l'extérieur des actions de Jésus-Christ, comme ces hommes qui se scandalisaient de lui, et disaient : « N'est-ce pas le fils du

charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères... ne sont-ils point parmi nous? » *Matth.* XIII, 55. Ils se scandalisaient, parce qu'ils voulaient manger l'agneau cru, tel qu'il apparaissait extérieurement, tandis qu'ils devaient corriger en beaucoup de points ce rapport trompeur des sens. Quant aux philosophes et aux sages du monde, ils ont mangé l'agneau cuit dans l'eau, eux qui animés, non d'une charité ardente, mais d'une curiosité froide et vaine, ont examiné le sacrifice de cet agneau plutôt avec subtilité qu'avec religion, et l'ont jugé une folie. Ainsi notre Seigneur a été « un scandale pour les Juifs, et une folie pour les Gentils, » *I Cor.* I, 23, parce que ceux-là ont mangé l'agneau cru, et que ceux-ci l'ont mangé cuit à l'eau, tandis qu'il fallait le manger rôti au feu.

Qu'est-ce que manger l'agneau rôti au feu? C'est voir en notre Seigneur cet ardent amour, qui découlait de l'abîme insondable de sa bonté, et qui lui inspirait le désir d'être immolé sur la croix pour le salut du genre humain. Tout homme qui aura pénétré dans ce profond abîme de charité et de bonté, ne trouvera jamais incroyable qu'une telle œuvre de charité en soit sortie, puisque tous les effets ressemblent à leur cause. Quoi d'étonnant que d'une source abondante coule un grand fleuve? Si vous êtes étonné de la grandeur du fleuve, regardez la source, et votre étonnement cessera. En d'autres termes, si, dans la passion du Sauveur, vous ne considérez que la dignité de sa personne, cette passion vous semblera incroyable; mais elle cessera de vous étonner, si vous jetez les yeux sur l'Océan de sa bonté et de son amour. Pourquoi tant d'infidèles et d'hérétiques ont-ils refusé de croire l'incarnation et la passion du Sauveur? Parce que jugeant de sa bonté par la leur, ils se figuraient que Jésus-Christ n'avait pas dû faire ce qu'eux-mêmes n'auraient jamais fait, s'ils avaient été à sa place. Epicure, au rapport de Cicéron (*L. I De Nat. deorum*), prétendait que les dieux ont la forme humaine, parce qu'il n'en est pas de plus belle ici-bas; à son exemple une foule d'insensés ne soupçonnent pas que la charité et la bonté soient plus parfaites en Dieu qu'en l'homme, ce qui a été la source des plus grandes erreurs.

Ce n'est donc pas d'après la bonté de l'homme, c'est d'après celle de Dieu, qu'il faut apprécier de si grandes œuvres. Quant à la bonté et à la charité elles-mêmes de Dieu, il faut les apprécier d'après l'immensité de sa sagesse, de sa toute-puissance et de ses autres perfections, car en Dieu il n'y a pas de plus ou de moins; toutes ses perfections sont égales, ou plutôt sont un. L'Ecclésiastique dit : « Autant sa majesté est élevée, autant est grande sa miséricorde. » *Eccl. II, 23*. Ce qui est vrai de sa miséricorde, ne l'est pas moins de sa bonté et de sa charité. D'où il suit que comme la puissance et la sagesse de Dieu dépassent la puissance et la sagesse de l'homme à un degré qu'on ne peut dire ni concevoir, ainsi et dans la même mesure la bonté et la charité de Dieu surpassent la bonté et la charité de l'homme; des deux côtés, même impossibilité de comprendre, même raison de s'étonner et de s'extasier, quand on regarde d'un œil attentif et pieux. Un prophète, considérant les œuvres de la puissance divine, s'écriait dans un saint transport : « J'ai entendu, et mes entrailles ont été émues, mes lèvres ont tremblé et sont demeurées sans voix. » *Audivi, et conturbatus est venter meus, a voce contremuerunt labia mea. Habac. III, 16*. C'est-à-dire, à la vue des œuvres de la puissance divine, j'ai été tellement stupéfait, que j'en suis devenu muet. Si les œuvres de la puissance divine bouleversent à ce point les âmes pieuses, que ne feront pas les œuvres de la bonté divine, puisque c'est surtout sa bonté que le Seigneur veut déployer et manifester par ses œuvres? Par conséquent, plus les œuvres de sa bonté nous paraissent étonnantes et incroyables, plus elles sont convenables par rapport à lui. Saint Augustin a dit avec beaucoup de raison, comme toujours : « *Ibi vere Christus probatus est Deus, ubi plus fecit quam fides optabat.* » C'est-à-dire, lorsqu'il nous a donné plus de bienfaits que le commun des hommes ne pouvait l'espérer ou le croire, alors, par ce témoignage d'une bonté incompréhensible, il a montré en lui un des caractères de la divinité. De sorte que ce qui a éloigné les Gentils de la foi, nous la doit faire embrasser plus fermement, puisqu'une œuvre est d'autant plus digne de Dieu qu'elle paraît plus étonnante et plus incompréhensible à

l'esprit humain, bien loin que ce caractère la rende moins croyable. Ainsi le saint Evangéliste, au moment de raconter les œuvres admirables de la bonté et de la charité de Dieu, parle d'abord de la grandeur de cette charité, afin de nous exciter à croire et à aimer ce qu'il va dire.

C'est dans le même dessein qu'avant de décrire le lavement des pieds, il fait mention de la mort du Sauveur. L'apôtre saint Paul, au moment de rapporter l'institution de la sainte Eucharistie, fait aussi mention de la mort du divin Maître : « Le Seigneur Jésus, dit-il, la nuit même qu'il devait être livré, prit du pain, etc. » I *Cor.* xi, 23. L'un et l'autre ont agi ainsi pour rendre leur récit plus croyable. C'est comme s'ils avaient dit : Celui qui a donné plus, ne donnera-t-il pas ce qui est moindre ? Celui qui a versé son sang pour expier les péchés des hommes, ne peut-il pas verser de l'eau pour laver leurs pieds ? Celui qui m'a aimé jusqu'à mourir pour moi, ne peut-il pas me laisser, dans le saint Sacrement, le corps qu'il a offert pour moi au supplice ? Enfin, Celui qui par sa mort m'a témoigné tant d'amour, pourquoi ne voudrait-il pas demeurer toujours avec moi dans le sacrement de son corps, puisque le plus vif désir de celui qui aime, c'est de n'être jamais séparé de son ami ? De là nous pouvons aussi tirer une conséquence délicieuse et plus douce que le nectar pour les âmes pieuses : c'est que notre Seigneur a imaginé l'institution de cet adorable sacrement non-seulement pour remédier à notre faiblesse, mais aussi en quelque sorte pour se consoler lui-même de l'amertume de la séparation, en demeurant, sous les espèces du pain et du vin, avec ceux qu'il aimait.

I.

Le saint Evangéliste, après avoir fait mention de cette charité, en expose d'un seul mot la grandeur et la constance, en ajoutant aussitôt : « Il les aima jusqu'à la fin. » Que signifie cette expression, sinon que le Sauveur, au moment de sa mort, multiplia les preuves et les gages de tendresse ? C'est alors qu'il acheva l'ouvrage de la rédemption des hommes par l'oblation de son corps

et de son sang sur l'autel de la croix, et qu'il nous donna dans le saint Sacrement ce même corps et ce même sang qu'il allait offrir pour nous à son Père. Ces deux mystères, ces deux bienfaits, les plus grands de la religion, sont représentés par l'agneau figuratif, qui était en partie mangé et en partie brûlé. Car aujourd'hui Jésus-Christ se donne pour que nous le mangions dans le sacrement; demain il se laissera consumer pour nous par le feu de sa passion. Mais la réalité surpasse la figure en ce qu'autrefois on ne mangeait qu'une partie de l'agneau, et l'on brûlait ce qu'on ne mangeait pas; au lieu que l'agneau véritable, ne pouvant être divisé, se donne tout entier en nourriture et s'immole tout entier sur la croix.

Admirons ici que la charité du Sauveur se soit déployée davantage à la veille de sa mort que pendant le reste de sa vie. C'est ce que fait entendre l'Évangéliste quand il dit : « Il les aima jusqu'à la fin. » Si notre Seigneur était mort naturellement, on concevrait qu'il eût multiplié pour ceux qu'il aimait, et dont il était aimé, les preuves de son amour. Mais sa mort ayant été causée par ceux-mêmes qu'il aimait, c'est-à-dire par la race coupable d'Adam, pourquoi témoigne-t-il, sur le point de mourir, un surcroît de tendresse à ceux dont les péchés étaient cause de sa mort? Qui aurait pu saisir le Sauveur, l'enchaîner, le flageller, et l'attacher à la croix, s'il ne s'était soumis à tout cela pour nos péchés? Comment se fait-il, Seigneur, que vous aimiez tant ceux qui, pour vous tuer, aiguisent le fer, tirent l'épée, brandissent la lance, rassemblent des conciliabules impies, et préparent les clous, les liens, les fouets, la couronne d'épines et la croix? Tout cela semblait devoir éteindre plutôt qu'augmenter votre charité ardente. Qui a jamais vu un amour tellement fort, que les injures et les outrages, loin d'y mettre fin, l'enflamment davantage? Evidemment ce n'est pas là une charité ordinaire; c'est celle d'un Dieu. La charité divine parvient sans peine là où la charité de l'homme ne vise même pas. Aussi saint Bernard a bien raison de s'extasier de ce que la charité du Sauveur ait trouvé un stimulant dans ce qui devait la changer en colère.

Pour comprendre comment cela est arrivé, il faut remarquer

avec soin que tout pécheur a deux faces, l'une qui ne présente que malice, l'autre où l'on ne voit que misère; l'une qui excite le courroux, l'autre qui mérite la compassion. Quoi de plus indigne que la malice du péché? Mais quoi de plus triste que la misère du pécheur? Comme les plaies d'un lépreux nous font à la fois horreur et pitié, ainsi nous éprouvons en même temps de l'indignation contre la malice du pécheur et de la compassion pour sa misère. Or le Sauveur, en ce moment, considérait dans les pécheurs, non ce qui excite l'indignation et la sévérité, mais ce qui demande compassion et commisération; il n'est donc pas étonnant que nos péchés le portassent alors à la miséricorde plutôt qu'à la colère. Mais la foi nous enseigne qu'il doit y avoir deux avènements de Jésus-Christ, et que si, dans le premier, il a regardé la misère du péché, dans le second il en regardera la malice. Si donc il a ressenti de la compassion dans son premier avènement, il laissera dans le second un libre cours à l'indignation. « Il rendra aux superbes selon la grandeur de leur orgueil, » *Ps. xxx, 24*; il leur fera boire jusqu'à la lie le calice de sa colère, et le brisera pour leur en faire manger les fragments. Car plus la rédemption a été abondante, plus le jugement sera sévère, le supplice rigoureux et la vengeance éclatante. « Il est horrible, dit saint Paul, de tomber entre les mains du Dieu vivant. » *Hebr. x, 31*. Mais continuons.

« Et après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas le dessein de le trahir, etc. » Plusieurs demandent ici pourquoi l'Évangéliste, avant de raconter le lavement des pieds, mentionne la trahison de Judas. On en pourrait donner beaucoup de raisons; mais la principale, à mon avis, c'est que, par ce moyen, il a voulu montrer la bonté inestimable de notre Seigneur, qui s'abaisse jusqu'à laver les pieds d'un traître infâme, et aussi la perfidie exécrationnable de ce traître qui, pour un vil salaire, livra un si bon maître dont il pouvait tout espérer, et qu'il venait de voir lui laver les pieds comme un esclave. Cette bonté que notre Seigneur témoigne à Judas, il la témoigne à tous les pécheurs. Combien donc ne sont-ils pas insensés et aveugles, ceux qui, à l'exemple de Judas, et pour un intérêt plus misérable encore,

vendent un tel maître, en qui ils pouvaient trouver beaucoup plus abondamment les satisfactions qu'ils désirent, qu'ils ne les trouvent dans les choses mêmes pour lesquelles ils le vendent ! Car que ne trouve-t-on pas en Celui qui contient tout, en Celui « dans les mains de qui Dieu a mis toutes choses, » *Joann.* XIII, 3, et « qu'il a établi héritier de tout ce qui est, » *Hebr.* I, 2 ; en Celui qui, malgré cette grandeur, est tellement pressé du désir de faire du bien aux hommes, qu'il ne dédaigne pas de se prosterner devant eux et de leur laver les pieds ? Quelle fonction, quel travail refusera de s'imposer pour sauver les hommes, Celui qui s'est abaissé pour eux jusqu'à l'emploi du dernier des esclaves ?

Le peuple juif se glorifiait autrefois en disant : « Il n'y a point d'autre nation, quelque puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi proches d'elle, que notre Dieu est proche de nous et présent à toutes nos prières. » *Deut.* IV, 7. Et cette pensée l'excitait à bon droit à honorer Dieu. A combien plus forte raison les chrétiens ne peuvent-ils pas se glorifier d'adorer un Dieu qui a pour eux tant d'amour, de sollicitude, d'indulgence, qu'il s'abaisse jusqu'à leur laver les pieds ? Qui ne voit combien est pressante cette raison d'honorer le Seigneur, et combien il est indigne de le négliger pour chercher ailleurs les richesses, le bonheur, la gloire et la force ? Que veux-tu, malheureux ? Où vas-tu, insensé ? Que peux-tu trouver ailleurs, que tu ne trouves dans un Dieu si riche et si bienveillant ? Quels sont, mes frères, notre aveuglement et notre obstination ! Nous méprisons les bienfaits et les inventions miséricordieuses du Seigneur ; nous vivons comme si nous n'avions à cœur que de divorcer avec Jésus-Christ ; nous perdons sa grâce pour des choses de rien, quand nous pourrions trouver en lui beaucoup plus largement toutes les choses mêmes pour lesquelles nous le quittons. Comment, en effet, refusera-t-il à ses adorateurs, à moins que leur salut ne l'exige, les biens temporels qui ne lui coûtent rien, lui qui leur a donné avec tant d'abondance les biens spirituels et divins qu'il a achetés au prix de son sang ? Celui qui a distribué des biens si précieux, en refuserait-il de petits et d'imperceptibles, qu'il accorde aux passereaux et aux fourmis ? Mais voyons la suite.

II.

Notre Seigneur voulant laver les pieds de Pierre, celui-ci, que tant de miracles avaient convaincu de sa divinité, fut stupéfait d'une humilité si extraordinaire, et s'écria : « Quoi, Seigneur, vous me lavez les pieds! » Vous, la splendeur de la gloire du Père, vous, l'image de la bonté divine, vous, « l'héritier de toutes choses..., qui soutenez tout par la puissance de votre parole, » *Hebr.* 1, 2, 3, vous me lavez les pieds, à moi, vile créature, cendre et poussière, misérable pécheur! Vous qui avez créé le ciel, qui avez posé les fondements de la terre, qui avez creusé l'Océan, qui avez fait le soleil, la lune et les étoiles, vous laveriez mes pieds de ces mêmes mains que j'ai vues guérir les lépreux, éclairer les aveugles et ressusciter les morts? Si le ciel est votre demeure et la terre l'escabeau de vos pieds, comment faites-vous de vos mains comme l'escabeau des pieds d'un pécheur?

Certes, Pierre avait beaucoup appris à l'école de Jésus-Christ; mais il lui restait encore beaucoup à apprendre. Il savait que Jésus était le Fils de Dieu, mais il ne savait pas encore tout ce que renfermait de glorieux ce grand exemple d'humilité. De même qu'autrefois il s'était trompé, en cherchant à détourner le Sauveur du supplice de la croix, parce qu'il en ignorait la gloire, ainsi maintenant il cherchait à le détourner d'un acte d'humilité, parce qu'il ignorait la splendeur et la dignité de cette vertu. Quoi de plus glorieux, de plus sublime, que de s'abaisser jusqu'à la dernière place du monde pour la gloire de Dieu? Aussi le Sauveur dit à Pierre pour l'instruire et le corriger : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. » Parole qui devrait être gravée dans tous les cœurs des fidèles, et qui s'applique à presque toutes les œuvres de Dieu, surtout quand il veut éprouver notre foi et notre dévotion par l'adversité.

Bien des hommes, dans leur ignorance des desseins de Dieu, regardent comme des calamités ce qu'il fait pour leur salut. A ceux-là il faut répéter souvent ces paroles du Sauveur : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. »

Comme donc on ne se fâche pas contre un médecin, quoique l'on trouve amers les remèdes qu'il donne, parce qu'on pense que tout ce qu'il prescrit importe à la santé; bien plus on s'abandonne entièrement à lui, et l'on se met à sa discrétion : ainsi, lorsque le céleste médecin nous envoie des adversités qui paraissent le commencement de notre perte, regardons-les comme des remèdes salutaires destinés à nous guérir, et laissons-le nous traiter à sa guise. Si l'on se fie entièrement aux médecins du corps, que ne faut-il pas faire pour le médecin céleste et pour un père si tendre? « Nous savons, dit l'Apôtre, que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, » *Rom. VIII, 28*, tout, soit adversité, soit prospérité, soit ce qui vient des méchants, soit ce qui vient des démons eux-mêmes. C'est ce que confirment les paroles consolantes du Prophète : « Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité pour ceux qui recherchent son alliance et ses préceptes. » *Universæ viæ Domini misericordia et veritas requiruntibus testamentum ejus et testimonia ejus. Ps. XXIV, 10*. C'est-à-dire, tout ce que fait le Seigneur à l'égard de ceux qui observent sa loi, appartient ou à sa miséricorde ou à sa vérité; à sa miséricorde quand il répand gratuitement des bienfaits, à sa vérité quand il exécute fidèlement sa parole; à sa miséricorde quand il promet, à sa vérité quand il accomplit ses promesses. Par conséquent, de quelque manière qu'il éprouve et agite ses élus, il exerce toujours à leur égard sa miséricorde ou sa fidélité; il ménage leur bien et leur salut; il ne leur envoie rien qui ne soit ou un don gratuit ou l'accomplissement d'une promesse.

Ayant donc une telle assurance de la protection divine, ne devons-nous pas en toute maladie et en toute calamité conserver la paix et la tranquillité de l'âme, quand nous ne comprendrions pas pourquoi nous sommes éprouvés? Ne devons-nous pas nous abandonner avec confiance à la providence de Dieu, pour qu'il nous distribue, selon son bon plaisir, la tristesse ou la joie? Ainsi faisait ce saint prophète, qui a pu dire avec le Sauveur : « Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille (pour que je l'écoute avec dévotion et empressement), et je ne lui ai point contredit; je ne me suis point retiré en arrière. J'ai abandonné mon corps à ceux

qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil de la barbe; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. Le Seigneur mon Dieu est mon protecteur; c'est pourquoi je n'ai point été confondu; j'ai présenté mon visage comme une pierre très-dure, » *Isa. L, 5, 6, 7*, ce qui indique non-seulement la patience, mais une confiance telle, que nulle tempête, nul malheur ne pourrait l'ébranler. Voilà pourquoi il ajoute aussitôt : « Et je sais que je ne rougirai point, » *Ibid.*, c'est-à-dire, je sais que mon espoir ne sera pas frustré. S'il en est ainsi, le juste ne doit pas se décourager, quand les événements contrarient ses désirs; il doit penser que Dieu lui dit alors : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. Quelques malheurs, quelques contre-temps t'arrivent, aie foi en ma sollicitude paternelle et en ma providence; tu verras par la suite que ces accidents te sont utiles et même nécessaires.

C'est ainsi que David finit par sentir l'utilité des afflictions qui avaient attristé sa vie : « Il m'est bon, s'écriait-il, que vous m'ayez humilié. » *Ps. cxviii, 71*. Pourquoi? Parce que « avant que j'eusse été humilié, j'ai été coupable, et c'est pour cela que j'ai gardé votre parole. » *Ibid. 67*. C'est comme s'il disait : Je vous rends d'immortelles actions de grâces, Père tout puissant, de ce que vous m'avez envoyé des adversités nombreuses; car pendant que tout me réussissait, je me laissais tellement emporter par l'orgueil, que je violais souvent vos lois; maintenant elles sont pour moi ce qu'il y a de plus sacré, de plus vénérable, et tout mon bonheur est de les observer. Vous voyez, mes frères, quel service lui a rendu la tribulation qui semblait d'abord lui être nuisible. De même, saint Paul reconnut la nécessité de cet aiguillon de la chair, dont il avait demandé trois fois au Seigneur d'être délivré; il sentit que c'était un moyen de prévenir l'orgueil. *II Cor. xii, 7*. Or, comme le dit saint Grégoire, quand la tentation augmente l'humilité et guérit la présomption, il faut l'appeler une heureuse tentation; il faut s'écrier avec le Prophète : « Il m'est bon que vous m'ayez humilié. » *Ibid.*

Pierre, malgré la réponse du Sauveur, persiste dans sa résis-

tance et dit : « Vous ne me laverez jamais les pieds. » *Non lavabis mihi pedes in æternum*. Alors le Sauveur brisa d'un seul mot son obstination ignorante : « Si je ne te lave, lui dit-il, tu n'auras pas de part avec moi : » châtement le plus terrible qu'on puisse imaginer ; car que restera-t-il à celui qui est séparé de la source de tous biens ? C'est la principale peine des damnés, celle que les théologiens appellent *peine du dam*. On encourt la même peine, soit que l'on refuse les bienfaits du Seigneur, soit que l'on viole ses lois. Pourquoi cette similitude de châtement pour des actions qui paraissent complètement différentes ? C'est qu'en réalité l'action est la même de part et d'autre, car l'accomplissement de la loi divine doit être rangé parmi les bienfaits de Dieu. C'est lui, en effet, qui nous aide à faire le bien et qui nous récompense quand nous le faisons. « Nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes ; mais c'est Dieu qui nous en rend capables. » II *Cor.* III. 5. D'ailleurs notre obéissance n'est utile qu'à nous, et non pas à Dieu ; elle est donc un bienfait qui nous vient de lui, et il serait plus vrai de dire qu'il nous sert, qu'il ne l'est de dire que nous le servons. D'où il suit que nous sommes la dupe des mots, quand nous croyons donner à Dieu quelque chose en le servant, puisque, bien loin que le servir soit lui donner du nôtre, c'est recevoir de sa miséricorde un immense bienfait. L'homme n'a donc nul motif de se glorifier de ses bonnes œuvres ou de s'imaginer qu'il donne quelque chose à Dieu. Dans toute bonne œuvre il reçoit de Dieu beaucoup plus que ce qu'il fait, il doit plus à la puissance de la grâce qu'à la sienne propre.

Dès que le Sauveur eut lavé les pieds de ses disciples, il leur expliqua en ces termes ce qu'il avait voulu leur apprendre par cette action : « Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appelez maître et seigneur, et vous avez raison, car je le suis ; si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis seigneur et maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. » Il semblerait ici souverainement convenable de traiter à fond de l'humilité du Sauveur, pour nous exciter à l'imiter autant que nous le pouvons. Mais le développement d'un pareil sujet dépasse

toutes les forces des hommes et des anges. Pour apprécier à sa valeur une telle humilité, il faudrait comprendre la grandeur de Celui qui s'humilie. Nous voyons bien que le Sauveur s'abaisse jusqu'aux pieds de simples pêcheurs ; mais lui seul peut voir d'où il descend, car lui seul peut comprendre ce qu'il est. Voilà cependant ce qu'il nous faudrait savoir pour apprécier toute l'étendue des abaissements de Jésus-Christ.

Au reste, en s'abaissant ainsi, le Fils de Dieu se proposait d'abattre l'orgueil de l'homme, ce qui suffit pleinement pour nous faire comprendre combien est grand cet orgueil, qui a eu besoin d'un pareil remède. Car la qualité du remède indique la nature et la gravité de la maladie. Quelle maladie que celle dont un remède si énergique peut à peine triompher ! Mais il y a quelque chose qui n'est pas moins étonnant, c'est que les chrétiens qui sentent cela, et qui vénèrent dans leur Dieu cette humilité immense, ne veulent guère voir en eux-mêmes ce qu'ils trouvent glorieux en Jésus-Christ. Quoi de plus inconséquent ? Pourquoi mépriser en soi ce qu'on exalte en Dieu ? Pourquoi trouver déshonorant pour soi-même ce qu'on juge honorable pour Dieu ? Pourquoi celui qui n'est que cendre et poussière veut-il s'élever par-dessus tout, quand il adore un Dieu qui s'est abaissé à ce point ?

Mais vous direz peut-être : Il était Dieu, c'est-à-dire l'auteur de toute sainteté ; moi, au contraire, je suis une créature imparfaite et conçue dans le péché ; il n'est donc pas étonnant que lui, qui est la bonté infinie, soit si éminent en vertu et en sainteté, et que moi, qui suis conçu dans le péché, je sois privé de toute vertu et de toute sainteté. Cette excuse, mes frères, pourrait être de mise quand il s'agit des autres vertus du Sauveur, de sa charité, de sa chasteté, de sa pureté, de sa miséricorde. Mais ici, tant s'en faut que l'excellence de Dieu nous empêche de le suivre, qu'au contraire il n'est rien qui doive nous exciter davantage à être humble et qui rende plus insupportable notre orgueil. Car plus Dieu est élevé, plus en lui l'humilité est étonnante. Et d'un autre côté, plus notre nature est vile, plus notre orgueil est intolérable, puisque l'homme a en lui tant de choses qui lui prêchent l'humilité et qui l'y excitent. Par conséquent, si cette majesté

très-haute s'est abaissée pour nous à ce point, combien ne serait-il pas indigne que notre bassesse voulût s'élever sans mesure?

Que si les exemples nous touchent peu, nous devrions au moins nous laisser persuader par notre intérêt et par le danger pressant de notre salut. L'humilité, en effet, est tellement utile et nécessaire, et l'orgueil tellement funeste, que, selon saint Jean Chrysostome, un juste orgueilleux est plus loin du salut qu'un pécheur humble. Toute vertu, sans humilité, est plutôt un principe de vaine gloire que de salut. Vous voyez par là, mes frères, combien est facile pour nous le chemin du salut, puisque nous avons en nous tant de motifs d'être humbles, une nature blessée par le péché, des mœurs corrompues, des affections dépravées, des passions violentes, un libre arbitre faible, une raison obscurcie, une vie fragile, semblable à un songe, et exposée à d'innombrables misères.

En toutes circonstances l'humilité est de rigueur; mais elle est surtout nécessaire pour s'approcher de l'adorable sacrement de l'Eucharistie, dont l'institution se célèbre en ce jour. Plus est grande la divine majesté, plus un faible mortel doit s'humilier pour la recevoir en lui-même. Si Moïse, dès qu'il entendit la voix du Seigneur sortir du buisson, se cacha la face et n'osa lever les yeux; si le prophète Elie, malgré sa sainteté, lorsqu'il sentit que le Seigneur passait, se couvrit le visage de son manteau et n'osa regarder : comment une vile créature, chargée de crimes, ne tremblera-t-elle pas de corps et de cœur, lorsqu'elle se prépare non-seulement à voir le Seigneur près d'elle, mais à le recevoir en elle-même? Si David, ce saint prophète, ce grand serviteur de Dieu, n'osa garder chez lui l'arche qui n'était qu'une image, une figure de ce sacrement, comment un homme souillé de crimes sans nombre, bouffi d'orgueil, dévoré d'avarice, dégoûtant de luxure, bouillant de colère, rongé d'envie et de haine, brûlant du désir de la vengeance, ne tremblerait-il pas d'approcher de ces redoutables mystères? Que chacun s'éprouve en ce saint temps, mes frères; que chacun s'éprouve avant d'approcher de la table sainte, de peur qu'en communiant indignement « il ne mange et ne boive sa condamnation ne

faisant pas le discernement du corps du Seigneur. » II Cor. XI, 29. Daigne le Seigneur Jésus, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles, préserver de ce malheur tous les fidèles. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE VENDREDI-SAINT.

1° DU BIENFAIT INEFFABLE DE LA RÉDEMPTION ;

2° DES RIGUEURS DE LA PASSION ET DE LA GRANDEUR DES SOUFFRANCES
DE JÉSUS-CHRIST.

Recogitate cum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem : ut non fatigemini animis vestris deficientes.

Pensez en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction des pécheurs qui se sont élevés contre lui : afin que vous ne vous découragez point et que vous ne tombiez point dans l'abattement. *Hebr. XII, 3.*

L'Eglise, mes très-chers frères, nous demande deux choses dans ce saint temps : la première, une vive reconnaissance pour le bienfait unique de notre rédemption ; la seconde, une tendre compassion pour les cruelles douleurs que notre divin Sauveur a endurées. Ici toutefois la reconnaissance et la compassion se confondent, car la grandeur d'un bienfait s'apprécie d'après ce qu'il a coûté. Lors donc que nous nous serons fait une idée exacte des souffrances du Rédempteur, nous comprendrons l'étendue du bienfait dont nous lui sommes redevables. Nous reconnaitrons que celui qui nous a régénérés par de telles souffrances, délivrés de nos liens par sa captivité, relevés par ses humiliations, guéris par ses blessures, rachetés par son sang, conduits à l'immortelle vie par sa mort, mérite notre gratitude non-seulement pour nous avoir rachetés, mais pour avoir payé si cher notre rachat. Dans le passage que j'ai pris pour texte,

l'Apôtre nous invite à considérer le prix de la rédemption, c'est-à-dire la grandeur des souffrances de Jésus-Christ. « Pensez en vous-mêmes, dit-il, à celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui. » Par ces paroles, il nous encourage à méditer, non pas seulement de temps à autre, mais continuellement les sacrifices et les douleurs de Jésus-Christ; car c'est là le sens du mot dont il se sert : *Recogitate*, « repassez en vous-mêmes. » La grâce de la rédemption est, en effet, d'un assez grand prix pour que nous ne la perdions jamais de vue. Et par là nous ne remplissons pas seulement un devoir de justice envers notre Seigneur, nous ferons aussi quelque chose de très-profitable pour nous-mêmes. C'est ce qu'insinue l'Apôtre, lorsqu'après avoir recommandé de méditer la passion, il ajoute : « Afin que vous ne vous découragiez point, et que vous ne tombiez point dans l'abattement : » c'est-à-dire, afin que, munis de ce secours puissant, vous soyez capables d'embrasser les labeurs pénibles de la vertu, et de supporter les misères et les calamités de cette vie. Il n'est rien, en effet, qu'on ne souffre sans se plaindre, dès qu'on se rappelle le souvenir de la passion.

Mais parmi tous les avantages que procure ce précieux souvenir, il en est un que je dois avoir plus particulièrement en vue. Personne de vous n'ignore, je pense, le but que se proposent tous ceux qui montent dans cette chaire. Notre but est de vous détourner du vice, de vous porter au bien et de vous conduire à la félicité éternelle pour laquelle nous avons été créés. Ce que le Sauveur a fait par sa passion et par sa mort, nous nous efforçons de le faire par de salutaires exhortations. Car, malgré notre indignité et notre insuffisance pour un si glorieux ministère, « nous sommes, comme dit l'Apôtre, les coopérateurs de Dieu, » I *Cor.* III, 9, nous travaillons en quelque sorte à la rédemption par laquelle le Sauveur a rappelé le genre humain de la mort à la vie. Afin d'accomplir comme il convient notre sublime mission, nous pouvons recourir à deux moyens principaux. Le premier consiste à mettre sous les yeux la laideur du vice pour le faire détester, et la beauté de la vertu pour la faire

aimer ; le second, à présenter le tableau des bienfaits de Dieu, et particulièrement l'ineffable mystère de la passion du Sauveur, afin qu'enflammés par le spectacle de la bonté et de la charité divine, nous aimions, nous vénérions et nous suivions avec une entière docilité Celui de qui nous avons reçu de si nombreux et de si grands dons. Ce second moyen, malgré des apparences contraires, est souvent plus utile et plus efficace que le premier. Les médecins enseignent que certaines substances, par exemple beaucoup de plantes aromatiques, ne sont pas très-chaudes au toucher, quoique intrinsèquement elles contiennent une telle chaleur, qu'administrées aux malades, elles agissent plus efficacement que d'autres substances brûlantes au contact. C'est ce qui arrive ici. La passion de notre Seigneur ne paraît pas se rapporter directement à la conduite de la vie ; mais si vous allez au fond, si vous en pénétrez les causes, vous reconnaîtrez bientôt qu'elle fait beaucoup plus pour éloigner du vice et pour porter à la vertu que tous les discours dont vous useriez pour peindre le bien et le mal. La passion ayant détruit le règne du péché et restauré la vie spirituelle, qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle produise aujourd'hui les mêmes effets, non-seulement lorsque sa vertu se communique à nous par le canal des sacrements, mais même lorsque nous contemplons dévotement cet auguste mystère ? C'est ce qui a fait dire à saint Pierre : « Puis donc que Jésus-Christ a souffert la mort en sa chair, armez-vous de cette pensée, » *I Petr. iv, 1* ; c'est-à-dire, ainsi que Jésus-Christ a ruiné l'empire du péché par les souffrances qu'il a endurées dans sa chair, faites vous-mêmes la guerre au péché par la méditation assidue de cette divine passion, vous efforçant de comprendre tout ce qu'il y a de hideux dans une tache qui n'a pu être effacée que par le sang et la mort d'un Dieu.

La même considération nous inspirera pour ce divin Rédempteur un tendre amour, source et principe de toutes les vertus, selon la parole de l'Apôtre : « L'amour est la plénitude de la loi. » *Rom. i, 10*. Quoi de plus capable de nous porter à l'amour de Dieu que la vue d'une si grande bonté, d'une charité infinie. « Les blessures de Jésus-Christ, nous dit saint Bernard, mani-

festent les entrailles de sa miséricorde. » Par quels moyens, Seigneur, pouviez-vous mieux nous faire comprendre que votre bonté est infinie? Quoi de plus efficace que le souvenir de ces divines blessures pour nous faire triompher des assauts et des tentations de notre vieil ennemi? Le Prophète l'a dit avec vérité : « La pierre sert de refuge aux hérissons ; » d'autres versions disent, « aux lièvres. » Or, la pierre, c'est Jésus-Christ, dans le sein duquel les lièvres, c'est-à-dire les âmes pieuses, pressées par la crainte d'un chasseur sans pitié, courent se réfugier. Ce qu'il met de bonté à les accueillir nous est révélé par ces paroles qu'il adresse à l'Épouse des Cantiques : « O ma colombe, vous vous retirez dans le creux de la pierre, dans les enfoncements de la muraille. » *Cant.* II, 14. C'est là que la colombe se met à l'abri; là que « le passereau trouve un lieu pour se retirer, et la tourterelle un nid ; » *Ps.* LXXXIII, 3; là enfin que les lièvres, c'est-à-dire les âmes craintives, en butte à la poursuite des méchants, trouvent un refuge assuré. « Qu'on est bien, s'écrie saint Bernard, dans ce trou de la pierre! Je me sens là honoré, tranquille et en lieu sûr. » Où trouver un plus doux repos que dans les blessures du Sauveur? Vous comprenez, mes frères, combien la considération de la passion est un puissant aiguillon pour nous porter au bien. Le Prophète royal l'avait vu d'avance en esprit lorsqu'il s'écriait : « Le Seigneur répandra ses largesses, et notre terre produira les fruits qui lui sont propres ; la justice marchera devant lui, et l'homme la suivra dans le chemin. » *Ps.* LXXXIV, 14-15. Car le Seigneur, qui se présentait auparavant sous l'aspect d'un juge sévère, nous est apparu comme un rédempteur plein de bonté, selon cette parole de l'Apôtre : « La bonté de Dieu notre Sauveur et son amour a paru dans le monde, » *Tit.* III, 4; et alors la terre, qui était stérile et abandonnée, a produit le fruit de la vie éternelle; et la justice, qui était bannie de la terre, a été rappelée de son exil, et l'homme « l'a suivie dans le chemin. »

Ce que nous vous disions tout à l'heure est donc parfaitement exact. Nous arrivons bien plus vite à notre but en vous présentant le mystère de la passion, quoique cette voie semble

détournée, qu'en vous parlant du vice et de la vertu, ce qui paraît être la voie la plus directe.

Je n'hésite pas à reconnaître que telle est la sublimité et la majesté de ce mystère, qu'il faudrait, pour en parler dignement, le cœur d'un apôtre et le langage d'un ange. Cependant, comme il n'est pas possible de laisser passer ce jour sans vous dire quelque chose de cette étonnante merveille, je vous en parlerai ; non comme l'exigerait un pareil sujet, mais comme ma faiblesse me permettra de le faire. Plus cette faiblesse est grande, plus j'ai besoin du secours de Dieu. Implorons-le par les mérites de la croix de Jésus-Christ, en saluant avec l'Eglise cette croix sacrée à laquelle a été suspendu Celui qui est la vie du monde. *O crux, ave, spes unica.*

PREMIÈRE PARTIE.

Mon dessein étant de vous entretenir aujourd'hui du bienfait de la passion, je me demande par quels moyens nous pourrions acquérir la connaissance d'un si grand mystère. Nous avons deux moyens, d'après saint Denis et ses adeptes, de parvenir à connaître la divinité, l'un positif, l'autre négatif. Par la première méthode, réunissant par la pensée les perfections que peut entrevoir l'esprit de l'homme, nous les attribuons à Dieu ; par la seconde, imaginant toutes les imperfections qui se rencontrent dans les créatures, nous les écartons de l'idée de Dieu. Par ce procédé, la sublime et incomparable nature de Dieu nous apparaît en possession de toutes les perfections, sans mélange d'aucune imperfection. Il y a une troisième méthode, qui est comme un composé des deux autres, par laquelle, nous repliant sur nous-mêmes, nous en venons à reconnaître que la nature sublime de Dieu dépasse la portée de notre intelligence ; et alors nous confessons qu'elle est ineffable, incompréhensible, infinie, immense. Car ce que nous parvenons d'abord à distinguer en lui nous conduit à la découverte de quelque chose de plus grand encore, pour nous élever de là à la contemplation de nouvelles et plus étonnantes merveilles, jusqu'à ce qu'enfin notre esprit, fatigué de chercher, et comme écrasé sous le poids de cette immensité,

succombe à la tâche, s'affaisse, et ne peut plus aller au-delà : il s'arrête alors et se repose dans cette conviction, que sa puissance ne peut s'élever jusqu'à la nature de Dieu, laquelle se trouve placée au-dessus de toute intelligence créée. Voilà la connaissance la plus complète que nous puissions avoir de Dieu sur la terre. « Il s'est environné de ténèbres, » a dit le Prophète. *Posuit tenebras latibulum suum*. Ps. xvii, 12. Ce qui fait dire à saint Grégoire : « Nous savons quelque chose de Dieu, lorsque nous comprenons que nous n'en pouvons rien savoir. » Et ailleurs : « Nous ne parlons jamais mieux des œuvres de la puissance divine, que lorsqu'en admiration devant elles, nous nous taisons. » Ce que l'homme, en effet, ne peut pas comprendre, il ne peut mieux le louer que par le silence. C'est en ce sens que David s'écrie : « O Seigneur, le silence est la louange qu'on vous donne en Sion, » car c'est ainsi que traduit saint Jérôme d'après l'hébreu, au lieu de : « Il convient de chanter vos louanges, » que porte notre Vulgate. Ps. lxiv, 1. Le savant interprète entend par là que le silence est la louange la plus digne de Dieu, parce que garder le silence au sujet de Dieu, c'est reconnaître qu'il n'y a pas d'expressions capables de le louer dignement et de le faire connaître. Saint Grégoire dit encore : « Tout ce qu'on dit de Dieu, est indigne de Dieu, par là même qu'on l'a pu dire. Car si l'âme, malgré ses facultés puissantes, demeure interdite en présence de la majesté de Dieu et se trouve dans l'impuissance de le louer, comment la langue le pourrait-elle avec de vaines paroles? »

Vous me direz sans doute : Où tend votre discours? En quoi la considération de la divinité se rattache-t-elle à celle de la passion du Sauveur? Je veux, mes frères, vous faire comprendre, par cet exemple, que la plus haute idée qu'on puisse se faire du bienfait insigne de la passion, c'est de reconnaître qu'il est ineffable et incompréhensible. Soyons donc fixés sur ce point, mes frères : la pleine connaissance du bienfait de la passion n'est pas réservée à la vie présente, mais à la vie future, et encore sera-t-elle incomplète, même dans l'autre vie. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, je vais vous donner les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Et d'abord, ce qui fait le fond d'un bienfait et en est comme la matière, c'est la nature du bien qu'il procure. Or, la passion de notre Seigneur nous procure le bien par excellence, je veux dire l'affranchissement des peines de l'enfer et la jouissance du bonheur du paradis. Le divin auteur de ces dons nous a dit lui-même : « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et une vie plus abondante. » *Joann.* x, 11. Et ailleurs : « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui avait péri. » *Matth.* xviii, 11. D'un autre côté, l'Apôtre dit que « le Sauveur nous a délivrés de la colère à venir. » I *Thess.* i, 10. Notre Seigneur a signalé le double caractère de ce bienfait lorsqu'il a dit : « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » *Joann.* iii, 15. Or, il est certain que nous ne pouvons comprendre en cette vie, ni le bonheur des saints, ni le malheur des damnés. Il n'est donné qu'aux élus et aux réprouvés de le comprendre. Lors donc qu'à la fin de la vie les saints sont transportés par le ministère des anges dans les tabernacles éternels, et que, jouissant des biens célestes et de la vue ineffable de Dieu, ils contemplent les peines affreuses que souffrent les réprouvés ; lorsqu'en même temps ils comprennent que c'est par la vertu de la passion de Jésus-Christ qu'ils ont été préservés des châtimens éternels de l'enfer et mis en possession de la félicité du ciel, de quel œil n'envisagent-ils pas les plaies sanglantes du Sauveur, qui leur ont donné accès dans le royaume des cieux ? Quelles actions de grâces ne rendent-ils pas au Rédempteur qui leur a acquis une si grande gloire, non pas avec de viles pièces d'or ou d'argent, mais au prix de tout son sang ? Ils n'ont connu pleinement le bienfait de la rédemption que lorsqu'ils ont connu réellement ce que leur a valu ce bienfait.

Ce n'est pas seulement du feu de l'enfer, mais de la tyrannie du péché, châtiment plus grave que l'enfer, que nous avons été délivrés. La malice du péché se mesure sur la grandeur de celui contre lequel est commis le péché. La majesté et la bonté de Dieu étant infinies et incompréhensibles, la malice du péché est

donc au-dessus de ce que nous pouvons imaginer. D'où il suit que, ne pouvant comprendre la malice du péché, nous sommes également incapables de comprendre le bienfait qui nous a délivrés d'un si grand mal.

Il y a plus : affranchis de la tache du péché, nous le sommes aussi du foyer du péché, c'est-à-dire de la servitude de la chair et des passions. C'est ce que l'Apôtre a exprimé en ces termes : « Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, et que désormais nous ne soyons plus asservis au péché. » *Rom. vi, 6*. Ce que l'Apôtre appelle « corps du péché, » c'est le foyer ou la source du péché; les membres de ce corps sont les diverses passions et les péchés de toutes sortes qui découlent de ce foyer de tous les maux. Ces autres paroles de l'Apôtre ont le même sens : « La loi de l'esprit de vie, qui est en Jésus-Christ, m'a délivré de la loi du péché et de la mort. » *Rom. viii, 2*. Par la loi de l'esprit, il entend la grâce divine que le bienfait de la passion nous procure; et par la loi du péché, le foyer de l'iniquité que ce même bienfait éteint en nous. Car, de même que dans l'Etat la loi est l'autorité d'après laquelle les citoyens règlent leur conduite, de même et plus puissamment le foyer du péché excite l'homme à s'abandonner à ses passions. L'Apôtre nous signale la force et la puissance de ce foyer, et en même temps le remède qu'on peut lui opposer : « Malheureux homme que je suis, s'écrie-t-il, qui me délivrera de ce corps de mort? » C'est-à-dire de « ce corps du péché » dont il a été fait mention. Et l'Apôtre répond aussitôt : « Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur, » c'est-à-dire la grâce qui nous est conférée par les mérites de Jésus-Christ. *Rom. vii, 12-13*. Tous les saints doivent à la grâce d'avoir été affranchis du péché; il en est même beaucoup qui se sont conservés, pendant leur vie entière, purs de toute souillure mortelle. Ils ont vécu, comme le dit saint Jérôme, dans la chair, et non selon la chair.

Nous ne pouvons concevoir la violence de ce foyer de corruption. Il est vrai, au commencement de l'épître aux Romains, saint Paul énumère les forfaits horribles et nombreux qui en sont sortis, et on peut juger par cette série innombrable de

crimes dont tant de siècles ont été les témoins, on peut juger, dis-je, de la force et de la puissance de notre penchant au mal. Il s'en faut cependant que ce soit là le terme de la malice du péché, et nous savons que les siècles à venir, et particulièrement les temps de l'Antechrist verront de plus grands crimes encore. Cette considération, comme les précédentes, fait assez connaître que, ne pouvant comprendre toute la grandeur du mal du péché, il nous est impossible aussi de comprendre la grandeur du bienfait qui nous en a délivrés.

Un autre caractère du bienfait de la rédemption, ce sont les douleurs incomparables que le Sauveur a endurées pour le mériter à l'homme. Ces douleurs sont telles, que toutes les douleurs réunies ensemble que les mortels ont jamais souffertes, ne les égaleraient pas. Nous en donnerons la preuve quand le moment sera venu. Ce qui augmente encore le prix d'un bienfait, c'est la générosité, la bonne volonté du bienfaiteur, sentiment dont on est plus touché quelquefois que du bienfait lui-même. Eh bien ! c'est surtout la charité de Jésus-Christ qui éclate dans sa passion, et elle a été si grande que nous n'en connaissons pas toute l'étendue, même dans l'autre vie. L'Apôtre a dit qu'elle « surpasse toute connaissance, la connaissance des hommes aussi bien que celle des anges. » *Ephes. III, 19.* C'est, du reste, une conséquence de notre première proposition, savoir, que les souffrances de Jésus-Christ ont surpassé toutes les souffrances imaginables. Car il est dans l'ordre de la sagesse et de la providence de Dieu, que ceux qui sont appelés à de grands sacrifices, reçoivent une grande puissance d'aimer, pour qu'ils aient la force de les embrasser généreusement. C'est ainsi que Dieu a inspiré aux parents un amour sans bornes pour leurs enfants, afin que sous cette impulsion ils accomplissent facilement la tâche de les élever. Lors donc que le Père céleste eut destiné son Fils unique à souffrir de si grands maux pour les péchés des hommes, il lui communiqua une charité ardente, capable de lui faire embrasser avec courage et avec joie toutes ces douleurs, et même de plus cruelles s'il l'eût fallu. Il ne lui mesura pas avec parcimonie cet esprit de dévouement, mais il le répandit dans

son âme avec une telle abondance, que s'il avait été nécessaire de souffrir la mort pour chacun de nous en particulier, sa charité lui aurait fait accepter autant de morts qu'il y aurait eu de créatures à sauver. C'est de cette immense charité qu'il a été dit : « Les grandes eaux n'ont pu éteindre la charité, et les fleuves n'auront pas la force de l'étouffer. » *Aquæ multæ non poterunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam.* Cant. viii, 7. Si donc nous devons beaucoup à Jésus-Christ, notre Sauveur, pour ce qu'il a souffert en notre faveur, il faut reconnaître que nous sommes bien plus redevables à son amour qu'à ses souffrances. Car il a aimé plus qu'il n'a souffert. Saint Jean Chrysostome nous signale en ces termes l'étendue de notre dette : « Si nous mourions tous les jours pour celui qui nous a tant aimés, est-ce que nous acquitterions notre dette? Nullement; à peine même en paierions-nous par là une faible portion. »

Si la charité du bienfaiteur double le prix du bienfait, sa souveraine dignité y met le comble. Comment le bienfait ne dépasserait-il pas tout ce qu'on peut imaginer, quand le bienfaiteur est supérieur à toutes choses; quand c'est Dieu même qui s'immole pour l'homme, le maître souverain pour le serviteur inutile? Lorsque le saint patriarche Abraham était sur le point d'immoler son fils, Dieu lui désigna un bélier pour prendre la place de ce fils. Rien de plus convenable; mieux valait sacrifier un animal qu'un homme. Alors donc le Seigneur fit périr le bélier pour épargner le fils de son serviteur. Supposons qu'il eût fait le contraire; que, pour sauver le bélier, il eût immolé Isaac : qui ne demeurerait stupéfait d'une telle manière d'agir? Combien donc n'est-il pas plus étonnant, que, pour épargner un méchant serviteur, un ennemi, le Père céleste ait livré son propre Fils à la mort? L'Eglise, à cette vue, ne peut contenir son admiration : « O excès incompréhensible de charité, s'écrie-t-elle; pour racheter l'esclave, vous avez livré le Fils! » *O inæstimabilis dilectio charitatis! ut servum redimeres, filium tradidisti.* Præcon. Pasch.

Cette circonstance, cette dignité souveraine de celui qui nous rachète est bien propre à aiguillonner notre amour envers le divin Sauveur. Ce n'est plus seulement comme créateur, mais, ce

qui est bien plus, comme rédempteur, que nous sommes engagés à l'aimer. S'il l'avait voulu, le Seigneur aurait pu se servir d'un ange pour nous racheter et opérer notre salut; et alors nous rendrions nos hommages à Dieu comme à notre créateur, et à l'ange comme à notre rédempteur; nous remercierions Dieu de nous avoir créés, et l'ange, de nous avoir rachetés; Dieu, de nous avoir faits hommes par la création, l'ange de nous avoir faits enfants de Dieu par la rédemption; Dieu, de nous avoir mis dans ce monde, l'ange de nous avoir conduits jusqu'au ciel. Mais ne serait-ce pas quelque chose d'anormal, que l'on dût attribuer à la créature le bienfait le plus grand, et à Dieu le moindre? Il n'était pas possible que la divine sagesse permît une pareille chose, et c'est pourquoi elle s'écrie par l'organe du Prophète : « Je ne céderai pas ma gloire à un autre. » *Isa. XLVIII, 11.* La gloire de Dieu, comme le salut de l'homme, exigeait donc que nous fusions entraînés à aimer Dieu par sa double qualité de créateur et de rédempteur. Saint Anselme a très-bien rendu cette pensée : « Pour que vous n'ayez pas, dit-il, à partager votre amour entre le Créateur et le Sauveur, Dieu a voulu réunir en lui ces deux titres. »

Grâces donc vous soient rendues, ô très-doux Sauveur, à vous qui avez daigné choisir ce moyen pour amasser des charbons de feu sur notre tête¹, pour que nous ne fussions redevables qu'à vous seul; que notre amour ne se partageât pas, mais vous appartînt tout entier; et qu'en même temps que nous vous aimerions comme le maître de toutes choses, comme le souverain bien, nous eussions à vous aimer comme notre rédempteur, comme l'auteur de notre salut éternel; en sorte que, trouvant en vous seul toutes les raisons capables d'exciter l'amour, nous vous rendissions l'hommage d'un amour sans réserve et sans limites.

C'en est assez, mes frères, pour vous faire apprécier le bienfait de la rédemption. Il est bien certain que nous n'en connaissons jamais l'étendue dans cette vie; que nous ne le connaissons pas

¹ Des charbons de charité, non de colère : expression empruntée à saint Paul. *Rom. XII, 20.*

même entièrement dans l'autre vie, quoique l'on ait pourtant une vue plus claire de ce mystère dans le lieu où l'on en recueille les fruits.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Il ne suffit pas d'avoir prouvé que la grandeur du bienfait de la rédemption se tire en partie de la grandeur des souffrances du Rédempteur; nous avons maintenant à démontrer la réalité de ces souffrances. Car Jésus-Christ n'aurait pour ainsi dire rien fait pour nous, et nous ne lui serions que bien peu redevables, si les coups dirigés contre lui dans sa passion étaient venus s'éteindre comme sur un bouclier ou une cuirasse, et ne l'avaient pas sérieusement atteint.

Outre bien d'autres raisons, les faits racontés par les évangélistes nous font connaître à quel point la passion du Sauveur a été douloureuse et cruelle. Nous vous les rappellerons brièvement dans ce discours, sans toutefois nous astreindre à suivre pas à pas le récit sacré, de peur de vous retenir trop longtemps. Ce sera à vous, mes frères, à les reprendre en détail, avec attention et piété, et à les « ruminer » comme font « les animaux purs, » dont parlent nos saints Livres. Cette salutaire méditation fera naître dans vos cœurs une tendre compassion, et la compassion, un ardent amour pour le Sauveur. Je suis bien sûr de ne pouvoir rien proposer de plus avantageux que cette méditation, à ceux qui se font un devoir de s'occuper tous les jours du mystère de la passion du Seigneur.

Attachons-nous d'abord à contempler, au début même de la passion, la première et la plus grande peut-être des souffrances du Sauveur, je veux dire la sueur de sang que lui causa la vive douleur dont fut accablée sa très-sainte âme. Et comme il est inouï que personne ait jamais éprouvé une sueur de sang, étudions d'abord les causes d'un phénomène si étonnant, d'une douleur si cruelle.

Une première cause de la sueur de sang se présente aussitôt à l'esprit : c'est la connaissance et la vue qu'a eue notre Seigneur

de tous les tourments qui lui étaient réservés. Cette faculté de l'âme, par laquelle on se figure comme présentes les choses futures, était très-parfaite en Jésus-Christ. Elle lui mit donc sous les yeux, jusque dans les moindres détails, tous les supplices qui le menaçaient, les moqueries, les opprobres, les soufflets, les coups, les verges, les épines, les clous, la suspension de son corps vierge, la tension et la dislocation de ses membres, la soif, le fiel et le vinaigre, et tous les autres tourments de sa passion. Si l'on réfléchit que le corps sacré du Sauveur était le plus délicat et le plus sensible de tous les corps qui aient jamais existé, on comprendra que, privée de tout secours du côté de Dieu comme du côté des hommes, son humanité a dû trembler d'épouvante et ressentir la douleur la plus cruelle à la vue de tant de maux. Telle est la première cause de la souffrance intérieure qui a déterminé la sueur de sang.

La seconde cause a été le souvenir de sa tendre mère, et le sentiment d'une vive compassion pour elle. Il vit que l'âme de cette sainte mère serait transpercée d'un glaive de douleur, quand, debout au pied de la croix, elle le contemplerait suspendu au gibet entre deux voleurs, couvert de plaies et méconnaissable; quand retentiraient à ses oreilles si sensibles les clameurs et les railleries des Juifs, au milieu du bruit des marteaux enfonçant les clous. Cette douleur de Jésus-Christ fut proportionnée à sa tendresse pour sa mère, tendresse si vive, qu'à l'exception de Dieu, il n'aima rien tant ni sur la terre ni dans le ciel.

La vue de la défection des disciples a été une cause plus influente encore que les deux premières. Que ne dut pas souffrir le Sauveur lorsque, malgré tant de raisons données à ses disciples pour les préparer à ce combat, tant de miracles accomplis pour les fortifier, tant de grâces accordées pour se les attacher, il vit un d'entre eux le renier, un autre le vendre à prix d'argent et le trahir par un baiser, les autres céder à la crainte, l'abandonner honteusement et s'enfuir!

La quatrième cause, plus puissante que celles dont nous venons de parler, ce fut la prévision du crime et du châtement de ce malheureux peuple qui allait le faire mourir, crime si exécrationnel que

pour le punir ce ne serait pas trop de l'exil, de la captivité et de l'ignominie jusqu'à la fin des siècles. Quelque temps avant la passion, Jésus regardant la ville de Jérusalem, et prévoyant sa ruine prochaine, pleura sur elle, et dit : « Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est donné encore, ce qui ferait ta paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Viendront pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te presseront de toutes parts, etc. » *Luc. xix, 41-44*. Combien donc sa douleur dut être profonde, lorsque ce forfait abominable fut sur le point de s'accomplir, et que les malheurs annoncés lui apparurent inévitables et imminents ! Nous pouvons juger de la vivacité de cette douleur par les paroles qu'il adressa aux pieuses femmes qui le suivaient sur la voie du Calvaire et qui pleuraient : « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, » *Luc. xxiii, 28*, paroles qui indiquent clairement que l'aveuglement et le sort malheureux des Juifs l'occupaient bien plus que la pensée de sa propre mort. Lui, qui était né selon la chair dans le sein de la Synagogue, ne pouvait, sans une immense douleur, envisager la ruine prochaine de celle qu'il reconnaissait pour sa mère. Cependant sa peine fut adoucie plus tard, lorsqu'il prit et qu'il aima une nouvelle épouse, je veux dire la sainte Eglise. Ceci nous est figuré par cette circonstance du mariage d'Isaac, que « ce saint patriarche ayant introduit Rébecca dans la tente de sa mère et l'ayant prise pour femme, il conçut pour elle une affection si grande, que ce sentiment tempéra la douleur que la mort de sa mère lui avait causée. » *Gen. xxiv, 67*. L'Esprit-Saint, auteur des Ecritures, a révélé à Moïse cette antique histoire des premiers âges, et lui a confié le soin de la transmettre à la postérité, afin de figurer le mystère que nous venons de rappeler. Le divin Sauveur, je le répète, conçut la douleur la plus vive de la destruction de la Synagogue au sein de laquelle il avait pris naissance selon la chair ; mais cette douleur fut tempérée par l'amour que lui inspira sa nouvelle épouse, c'est-à-dire l'Eglise, formée de tous les peuples de la terre. En effet, il aima l'Eglise d'un tel amour, que c'est à elle qu'il a dit ;

selon l'interprétation de l'Apôtre, *Ephes. v, 30* : « Voilà maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair, » *Gen. II, 23*; car cette nouvelle épouse a été tirée de son côté, pendant qu'il était plongé dans le sommeil, je veux dire le sommeil de la mort, sur le lit de la croix.

Mais parmi les causes de la douleur de Jésus-Christ au jardin des Olives, il n'en est pas de plus grave que la connaissance qu'il eut en ce moment de l'inutilité de sa passion pour un nombre d'hommes en quelque sorte incalculable, pour ces hommes ingrats et stupides, qui, afin de se soustraire à quelques œuvres de pénitence peu coûteuses, devaient renoncer à ce salut si précieux; à cette grâce si propice, à ces remèdes si salutaires et si efficaces, que ses travaux, ses opprobres et ses tourments leur avaient mérités. On a souvent remarqué, en effet, qu'un ouvrier souffre d'être frustré de son salaire, plus qu'il n'a souffert des fatigues de son labeur. Le divin Maître exhale à ce sujet, dans Isaïe, des plaintes amères : « J'ai dit à Israël : J'ai travaillé en vain, j'ai consumé inutilement et sans fruit toute ma force. » *Et ego dixi : In vacuum laboravi ; sine causa et vane fortitudinem meam consumpsi.* *Isa. XLIX, 4.* Celui-là seul comprendra toute l'étendue de sa douleur, qui appréciera bien ces trois choses : la rigueur de sa passion, l'efficacité de ce remède, et la soif ardente de notre salut qui dévora sur la croix ce divin Sauveur. Tout cela agissait si vivement sur lui, que sa douleur en fut portée au comble, surtout quand il prévint que sa passion ne servirait qu'à attirer de plus grands châtimens sur tous ceux qui, pour éviter un léger travail, auraient le malheur de la mépriser. Ces diverses causes réunies comme en un faisceau accablèrent son doux et tendre cœur d'un tel poids, que le Prophète lui a prêté ce langage : « Mon âme est remplie de maux, et ma vie est toute proche de la mort. » *Repleta est malis anima mea, et vita mea inferno appropinquavit.* *Ps. LXXXVII, 3.* C'est-à-dire, les douleurs que je ressens dans mon âme me torturent et me déchirent à l'égal des douleurs mêmes de la mort. Le signe irrécusable de cette douleur est la sueur de sang, dont on n'a jamais eu d'exemple, sueur si abondante que « les gouttes de sang décou-

laient jusqu'à terre. » *Luc. xxii, 44*. Autant ce phénomène a de quoi nous étonner, autant il est l'indice d'une immense douleur.

Examinons maintenant ce que le Père céleste a fait pour son Fils bien-aimé à l'heure de cette agonie terrible. « Un ange du ciel lui apparut, qui le fortifiait, » dit l'Évangéliste. *Apparuit illi Angelus de cœlo confortans eum. Luc. xxiii, 43*. Les interprètes expliquent diversement le mot « fortifiait. » Car le sens qui vient d'abord à l'esprit ne paraît pas être le sens véritable, puisqu'il est certain que le divin Sauveur a épuisé le calice de sa passion sans qu'aucune consolation, sans que le moindre adoucissement en ait tempéré l'amertume. Il est donc vraisemblable que, de même que dans la scène de la transfiguration du Sauveur, « Moïse et Elie s'entretenaient avec lui de sa mort, qui devait s'accomplir à Jérusalem » pour le salut des hommes, de même, dans la scène de l'agonie, l'envoyé céleste traita avec le Sauveur du fruit admirable de la passion, c'est-à-dire du fruit de ce grain qui allait être semé et mourir dans la terre¹; il lui mit devant les yeux toutes les prédictions des prophètes, toutes les ombres et les figures de l'ancien Testament, depuis le commencement du monde, lesquelles recevraient en lui, le lendemain même, leur accomplissement. Sans rien dire qui fût nouveau ou inconnu pour le Sauveur, l'ange, ainsi que Moïse et Elie l'avaient fait sur le Thabor, s'entretint avec lui des mystères et des fruits de sa passion.

L'ange envoyé du ciel, qui agissait comme le représentant de Dieu, me paraît avoir eu avec le Seigneur des communications analogues à celles du roi David avec Salomon son fils. Avant de mourir, David fit exécuter pour son successeur un plan général du temple, avec tous les détails concernant les chambres, les parvis, les garde-meubles, la maison de propitiation, la trésorerie, et toutes les autres parties du lieu saint que Salomon devait construire d'après l'ordre de Dieu. « Toutes ces choses, dit le saint roi, m'ont été données écrites de la main de Dieu, afin

¹ Allusion au texte de saint Jean : « Si le grain de froment qui tombe dans la terre ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » *Jcann. xii, 25*.

que j'eusse l'intelligence de tous les ouvrages selon le modèle. » *Paral.* xxviii, 19. L'ange du Seigneur a agi de la même manière à l'égard du Sauveur des hommes. Autant que nous pouvons le conjecturer, le député céleste a parlé au divin Maître en ces termes :

« Seigneur Jésus, votre divin Père n'a pas cessé, depuis l'origine du monde, de décrire dans les saintes Lettres, et d'annoncer par des figures vivantes, tout ce que vous allez accomplir et réaliser demain de la manière la plus parfaite.

» Au commencement du Livre sacré, vous voyez le premier homme dormant sous un arbre, et le Seigneur formant d'une de ses côtes une femme, que celui-ci accueille avec transport comme l'os de ses os, et la chair de sa chair. — C'est ce qui arrivera demain lorsque vous-même, Seigneur, vous dormirez du sommeil de la mort sur l'arbre de la croix; alors votre côté sera percé d'une lance, et il en coulera du sang et de l'eau, par la vertu desquels l'Église votre épouse sera formée et parée de mille charmes; et vous aimerez tendrement cette épouse comme étant issue de votre côté sacré.

» Vous voyez un peu plus loin un frère dénaturé, Caïn, emporté par une jalousie effrénée et par une haine féroce, lever sa main coupable sur son propre frère, et rougir la terre du sang de l'innocent : crime affreux dont le coupable, fugitif et vagabond sur la terre, porte la peine jusqu'à la fin de sa vie. — Voilà ce qui s'accomplira demain, Seigneur Jésus ! Le peuple juif, votre frère selon la chair, poussé par la haine et par l'envie, répandra votre sang innocent, et pour ce forfait horrible, il sera condamné à errer sans patrie et sans asile jusqu'à la fin du monde « sur cette même terre qui aura ouvert son sein et bu votre sang répandu par ses mains. » *Gen.* iv, 11.

» Vous voyez ensuite le saint vieillard qui conserva dans l'arche le genre humain aux jours du déluge, l'élu de Dieu, dont Lamech, son père, avait salué la naissance par ces prophétiques paroles : « Celui-ci nous soulageant parmi nos travaux et les œuvres de nos mains, nous consolera dans la terre que le Seigneur a maudite. » *Gen.* v, 29. Cet oracle se rapporte à vous, Seigneur,

bien plus qu'à la personne de Noë. Le monde étant sur le point de périr et de subir l'arrêt de la mort éternelle, vous le sauverez par le bois de la croix ; et les secours et les consolations ne lui failliront jamais, au milieu des maux affreux qu'a attirés sur lui le péché.

» Vous voyez après cela paraître dans les nuées cet arc émaillé de couleurs diverses, à l'aspect duquel le Père céleste se souviendra qu'il a « fait alliance avec toute âme vivante et animée, et qu'il n'y aura plus à l'avenir de déluge qui fasse périr dans ses eaux toute chair qui a vie. » *Gen. ix, 15.* — Et vous, Seigneur, vous serez vu demain les bras étendus sur la croix, le corps tout couvert de plaies, réalisant la figure de l'arc-en-ciel ; et à l'aspect de vos blessures, votre divin Père se laissera fléchir et oubliera nos crimes.

» Voici maintenant le saint patriarche Abraham qui gravit la montagne accompagné de son fils Isaac ; le fils porte sur ses épaules le bois pour l'holocauste, et le père porte en ses mains le feu et le couteau. — Ce sacrifice, qui n'était qu'une figure, sera réellement consommé demain. Vous porterez sur vos épaules le bois de la croix avant d'y être attaché ; votre divin Père portera le feu et le couteau, car c'est le feu de votre charité pour les hommes, et le glaive de la justice divine qui accompliront votre sacrifice : de telle sorte que les exigences du salut de l'homme se concilieront avec celles de la justice de Dieu. Et de même que le sacrifice d'Abraham mérita à ce saint patriarche une postérité nombreuse et florissante, ainsi le sacrifice que vous offrirez donnera naissance, dans le monde, à une race innombrable d'enfants de Dieu. Car c'est de vous, Seigneur, que le Prophète a dit : « S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite. » *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur.* *Isa. LIII, 10.*

» C'est ensuite le patriarche Jacob qui, paré des habits d'Esau, et les mains et le cou enveloppés de la peau des chevreaux, obtient la bénédiction de son vieux père, en sorte que « celui qui

le maudira soit maudit lui-même, et celui qui le bénira soit comblé de bénédictions. » *Gen.* xxvii, 29. — Il en sera ainsi demain, Seigneur ! Vous qui êtes l'innocence même, vous revêtirez la livrée d'un autre, c'est-à-dire des pécheurs et des méchants, et vous recevrez la bénédiction de votre Père, afin que quiconque vous bénira, c'est-à-dire vous louera, croira en vous et vous aimera, obtienne la faveur d'une bénédiction éternelle.

» Si maintenant vous jetez les yeux sur le fils béni de ce saint patriarche, sur Joseph, vous le verrez en butte à la jalousie de ses frères, qui poussent la cruauté jusqu'à le vendre à des marchands, de peur qu'il ne s'élève au-dessus d'eux ; mais c'est précisément l'horrible trahison au moyen de laquelle ils croyaient ruiner son avenir, qui lui ouvre l'accès aux honneurs de la souveraineté. — Ce mystère a commencé à s'accomplir en vous, Seigneur, lorsque vous avez été vendu à vil prix par l'un de vos frères ; et il s'achèvera bientôt, car la trahison dont se servent vos ennemis pour vous perdre et pour assurer leur empire, leur prépare, à eux, une ruine complète, et à vous, une gloire sans égale.

» Voyez ensuite le jeune et faible David se mesurer avec le géant Goliath, puissamment armé, et, à l'aide seulement d'une fronde et de cinq petites pierres, terrasser ce formidable ennemi du peuple de Dieu, puis lui couper la tête avec les armes qu'il lui prend. — C'est avec de pareilles armes, Seigneur, que vous remporterez demain la victoire sur l'antique ennemi de l'humanité. Dépouillé, désarmé, attaché à un gibet, muni seulement du bâton de la croix et des cinq blessures qui vous seront faites, vous le renverserez, vous le tuerez avec ses propres armes, c'est-à-dire en vous servant du péché pour détruire le péché : car c'est par la mort, qui est la peine du péché, que vous abattrez l'empire et la puissance du péché.

» Mais laissons-là les saints patriarches, vos aïeux, qui vous ont figuré dans leur personne par les divers événements de leur vie. Venons-en à d'autres symboles qui ont révélé d'avance, avec le même éclat, les mystères de notre salut.

» Voici d'abord le serpent d'airain, « élevé pour servir de signe, afin que quiconque aura été blessé par la morsure d'un serpent véritable, le regarde et soit guéri. » *Num.* XXI, 8. — Demain, Seigneur, le mystère du serpent d'airain sera dévoilé. C'est vous qui, crucifié entre deux voleurs, prendrez non la réalité mais l'apparence d'un serpent, c'est-à-dire d'un méchant homme. Et tous ceux qui, ayant été blessés par la morsure du serpent infernal, lèveront vers vous les yeux avec foi et vous fixeront avec un pieux amour, seront guéris par la vertu de votre sainte passion.

» Dans le cours du même voyage à travers le désert, le peuple, privé d'eau, se voit exposé à mourir de soif : Moïse frappe la pierre et en fait jaillir une source abondante à laquelle s'abreuve tout Israël. — Vous êtes, Seigneur, cette pierre solide que la violence des passions ne peut ni entamer, ni ébranler, mais qui, frappée de la verge de la justice divine à cause des crimes des autres, s'ouvrira et donnera naissance à un fleuve immense de grâces; les hommes, dévorés d'une soif brûlante, viendront s'y désaltérer; ses eaux féconderont la terre longtemps stérile et improductive, et emportant dans leur cours toutes les immondices, tous les décombres, feront germer dans son sein des fruits de piété et de justice.

» Mais parmi toutes les figures antiques, contemplez surtout, je vous en conjure, le sacrifice de la vache rousse et sans tache dont parlent les saintes Lettres. Menée hors du camp et immolée devant tout le peuple, on la brûle; puis ses cendres servent à purifier les enfants d'Israël et à les rendre dignes d'être admis dans le tabernacle. *Num.* XIX.—Votre humanité, Seigneur, est comparable à cette victime. Les crimes des hommes d'une part, l'ardeur de votre charité d'autre part, font paraître votre humanité sacrée comme de couleur rousse; elle est sans aucune tache; et demain elle sera menée hors des murs et immolée. Ses cendres, c'est-à-dire les grâces du sacrifice, seront mises en réserve dans l'Eglise pour l'expiation des péchés, et les hommes purifiés de toute souillure seront dignes d'entrer dans les tabernacles éternels, où ils chanteront à jamais vos louanges, et vous rendront des

actions de grâces pour le salut et la félicité dont ils seront en possession pour toujours.

» Votre Père céleste s'est servi de ces figures et de beaucoup d'autres encore, depuis le commencement du monde, pour tracer le dessin du temple nouveau que vous-même deviez construire de pierres vivantes, non-seulement à Jérusalem, mais dans le monde entier. Ce temple est la sainte Eglise, au sein de laquelle Dieu doit habiter et recevoir éternellement le culte de louanges et d'amour qui lui est dû. »

Nous pouvons croire, mes frères, que l'ange a entretenu le divin Sauveur des mystères sacrés que nous venons de rappeler, et de beaucoup d'autres qui dépassent notre intelligence. Il n'a pas été envoyé sans doute pour apprendre quelque chose de nouveau à notre Seigneur, mais peut-être afin de montrer la force et l'efficacité d'une pieuse méditation pour faire descendre les grâces divines.

II.

Continuons maintenant d'exposer les rigueurs des souffrances de Jésus-Christ, et après avoir parlé des douleurs de son âme, essayons de raconter celles qu'il a endurées dans son très-saint corps. Nous en jugerons, mes frères, non pas seulement d'après la variété des tourments que nous font connaître les évangélistes, mais aussi d'après la rivalité qui s'est en quelque sorte déclarée entre Jésus-Christ lui-même et le démon pour arriver jusqu'aux dernières limites de la douleur. Le Sauveur, d'un côté, par amour pour son Père et par amour pour nous, voulait souffrir les plus cruelles tortures, afin que la grâce de la rédemption fût plus abondante et la manifestation de sa charité plus éclatante. D'un autre côté, le démon, poussé par la haine du Christ, tramait sa perte et sa mort avec acharnement par l'intermédiaire de ses satellites et de ses suppôts, et il avait recours à tous les moyens pour exercer sa fureur et épuiser les rigueurs des plus affreux supplices, se vengeant ainsi de la puissance par laquelle Jésus le chassait du corps et de l'âme des possédés, et s'imaginant peut-être que la mort de Jésus son ennemi contri-

buerait à établir et à consolider son propre règne. Ainsi donc le Sauveur et le démon voulaient, l'un par charité, l'autre par haine, que la rigueur des tourments de la passion fût extrême. Cependant la charité a surpassé la haine, car tous les tourments que pouvait imaginer le démon n'approchaient pas de ceux que le Sauveur était prêt à souffrir.

Quoi qu'il en soit, la rage du démon est puissante, et sa fureur féconde en expédients; tout ce qu'un génie pénétrant peut inventer de plus cruel, tout ce qu'une force de beaucoup supérieure à celle de l'homme peut accomplir de plus odieux, le démon l'amoncelle sur la tête du Sauveur. De là tant d'opprobres, d'outrages, de railleries et d'affronts, tant de coups et de soufflets, de calomnies et de faux témoignages; de là surtout cette haine, cette jalousie, cette fureur, cette cruauté même si habilement excitée dans l'âme des princes des prêtres et des anciens du peuple. Mais le temps ne me permettrait pas de parler en détail de toutes ces choses, et c'est moins une exposition qu'une simple énumération que je vais faire, aussi brièvement que possible.

Pour rendre plus douloureuse la passion de Jésus-Christ, le démon eut recours à un premier moyen qui fait frémir. Il s'insinua dans le cœur de Judas, et par l'appât de quelques pièces d'argent poussa ce malheureux à livrer le Sauveur à ses plus cruels ennemis. Voilà la première douleur qu'a subie le Fils de l'homme. Qu'il est dur et poignant pour nous, mes frères, de nous voir trahis par ceux à qui nous avons fait du bien! Quel pressant appel ne faisons-nous pas à Dieu et aux hommes, pour tirer vengeance d'un si grand forfait? Pensez donc à tout ce que souffrit le Sauveur, quand Judas le trahit par un baiser, pour trente pièces d'argent : Judas qu'il avait mis au nombre de ses douze apôtres, nourri de ses divins enseignements, formé par ses exemples, investi, comme les autres apôtres, de la puissance de guérir les maladies et de chasser les démons, enfin admis tous les jours à sa table. Le Sauveur fait ressortir cette dernière circonstance lorsqu'il dit : « Celui qui met avec moi la main dans le plat, est celui qui me trahira. » *Matth.* xxvi, 23. Il se plaint de

la même manière, dans les Psaumes, de cette noire ingratitude : « Si mon ennemi m'avait chargé de malédictions, je l'aurais pu souffrir ; si celui qui me haïssait avait parlé de moi avec mépris et hauteur, peut-être me serais-je caché de lui. Mais c'est vous qui viviez dans un même esprit avec moi, vous qui teniez un rang parmi les chefs, vous avec qui je vivais familièrement, vous qui partagiez avec moi les douceurs du repas ! » *Ps.* LIV, 12-15. Je vous ai attaché à moi par mille bienfaits, et c'est vous qui me livrez à mes ennemis, et qui vous mettez à la tête de ceux qui viennent m'arrêter ! Les circonstances de son arrestation ne lui furent pas moins pénibles ; il les signale en disant : « Vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des bâtons, pour me prendre. » *Matth.* xxvi, 55. Oui, Seigneur, vous êtes traité comme un voleur, parce qu'ayant pris la place des voleurs, il est juste que vous subissiez la peine qu'ils ont méritée. Quoi de plus révoltant que de voir arrêter publiquement, charger de liens et traîner devant les tribunaux, sous l'inculpation d'un crime capital, un homme juste, bon et irréprochable dans sa vie ? Vous venez de le voir, mes frères ; le Roi des anges, le Maître souverain des cieux, a souffert tout cela !

Après la trahison de Judas, c'est la fuite des disciples. Quelle douleur encore pour ce bon Maître ! Il avait mis à les instruire et à les former tant de temps et tant de soins ! Il les avait rendus témoins de tant de prodiges ! Il leur avait communiqué jusqu'à son pouvoir de faire des miracles. C'est un crime odieux qu'un père soit abandonné par ses enfants, un chef par ses sujets, un maître par ses disciples : Jésus-Christ, mes frères, a été abandonné ainsi, et laissé entre les mains de ses ennemis.

Quand on l'eut pris et lié, on le traîna de tribunal en tribunal ; devant je ne sais combien de juges iniques. On le mena d'abord chez Anne, puis il fut envoyé d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, et ensuite d'Hérode à Pilate, autant de juges iniques et prévenus ! Qu'est-ce, en effet, que des juges qui descendent jusqu'au rôle d'accusateurs, qui se mettent en quête de faux témoins et qui les excitent à déposer contre l'accusé ? Tels se montrèrent les pontifes de la loi à l'égard du Sauveur.

Grâce à ces manœuvres impies, la vipère de la calomnie leva sa tête hideuse et mordit l'innocent de sa dent envenimée. On plaint sincèrement ceux qui sont calomniés. On remue ciel et terre quand on se sent atteint par la calomnie. Mais qu'a fait notre divin Sauveur, en présence des plus impudents mensonges? Il a gardé le silence; la douleur ne lui a pas arraché une plainte; par déférence pour la volonté de son Père, il n'a pas ouvert la bouche. « Pour moi, dit-il, je n'entendais rien, comme si j'eusse été sourd; et je n'ouvrais non plus la bouche que si j'eusse été muet. Je suis devenu semblable à un homme qui n'entend point, et qui n'a rien dans la bouche pour répliquer. » *Psalm. xxxvii, 14, 15.* « J'ai mis une garde à ma bouche, dans le temps que le pécheur s'élevait contre moi. Je me suis tu, et je me suis humilié; et j'ai gardé le silence; et ma douleur a été renouvelée. » *Ibid. xxxviii, 2, 3.*

A ces douleurs et à ces affronts vient s'ajouter une douleur plus poignante, un affront plus sanglant. Saint Pierre, le plus aimant de ses disciples, le chef de ses apôtres, le renie! Il le renie, non pas sous le coup des menaces des pontifes et des soldats, mais à la voix d'une petite servante. Il le renie, malgré tant de miracles qu'il lui a vu faire, malgré le témoignage céleste qui lui a révélé sa divinité, malgré la gloire de la transfiguration dont il a été témoin, la voix du Père qu'il a entendue, la conversation de Moïse et d'Elie qui l'a instruit du mystère de la passion! Oubliant tout cela, il le renie une fois, puis une seconde fois, puis une troisième, sous ses propres yeux et en face, avec imprécation et avec serment. Mais je ne sais si je dois m'étonner plus de la faiblesse du disciple qui renie son maître, que de la bonté du maître qui jette un regard de tendre compassion sur le disciple. En effet, l'apôtre s'étant rendu coupable d'une faute digne de la damnation éternelle, nous devons reconnaître que le Seigneur l'a traité avec une bonté infinie, en faisant pénétrer dans son âme, par la vertu d'un tendre regard, la première grâce de la justification, qui est le fondement et le principe de toutes les grâces. Docile à cette grâce, Pierre sortit dehors et pleura amèrement.

Le reniement de Pierre blessa profondément l'âme du Sauveur; bientôt après, la violence des coups de verges et des autres coups déchira cruellement son corps délicat et tendre. Est-il un supplice plus odieux que celui du fouet, je ne dis pas seulement pour un homme de condition, mais même pour le dernier des hommes? C'est le châtement le plus honteux, celui qu'on inflige aux enfants, aux esclaves, aux voleurs : c'est pourtant le châtement qu'a voulu subir le maître de toutes choses, se substituant, par amour, aux méchants qui l'avaient mérité, et préparant aux martyrs, qu'il prévoyait devoir souffrir un jour les mêmes tourments, des exemples capables de les consoler et de les fortifier. Quel spectacle, mes frères, que celui de ce corps si pur et si innocent, lié à la colonne, dépouillé, meurtri, couvert de plaies, ruisselant de sang! La cause d'une si grande douleur nous est révélée par ces paroles du Prophète : « Le châtement qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. » *Disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus.* Isa. LIII, 5. C'est-à-dire, les châtements que nous avons mérités, il les a subis afin d'offrir à la majesté divine une juste satisfaction, et de nous faire rentrer en grâce auprès du Père céleste.

Et maintenant, qui pourrait dire les outrages, les railleries, les insultes, les ignominies de la passion du Sauveur? L'orgueil ayant été, à l'origine du monde, le principe de tous les maux, et étant aujourd'hui encore la source de tout péché, le Sauveur a eu recours, pour guérir cette plaie profonde, au remède efficace de l'humilité; et pour cela il s'est tellement humilié, que si l'on mettait d'un côté tous les tourments qu'il a endurés dans son corps, et de l'autre tous les opprobres et tous les mépris qu'il a soufferts dans son âme, il serait difficile de décider si c'est des douleurs du corps ou des humiliations de l'âme qu'il a souffert le plus. Assurément, les hommes sages et prudents supportent avec moins de peine les souffrances corporelles que les injures et les mépris; car la souffrance n'attaque que la vie, tandis que la honte porte atteinte à l'honneur. Nous voyons ici que notre divin Sauveur a surpassé tous les martyrs non-seulement pour les

tourments qu'il a soufferts, mais surtout pour les insultes, les moqueries, et les opprobres auxquels il a été en butte. Car les martyrs, au milieu de leurs tourments, savaient bien qu'ils ne pouvaient manquer d'être honorés et loués par les partisans de la foi pour laquelle ils mouraient. Mais dans sa passion, le Sauveur pouvait-il attendre des étrangers, ou même des siens, autre chose que la honte?

S'il était possible qu'un tel acte d'humilité n'abâtît pas votre orgueil, je mettrais sous vos yeux un autre trait de cette vertu, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Pilate présente aux Juifs d'un côté le voleur Barabbas, et de l'autre le Seigneur Jésus, et il leur demande lequel des deux ils veulent qu'on leur délivre à l'occasion de la solennité de Pâques, c'est-à-dire lequel des deux ils veulent soustraire à la mort. Et poussés par un esprit diabolique, ils s'écrient : « Non pas celui-là, mais Barabbas. » C'est-à-dire, que Barabbas le voleur soit délivré et qu'il vive ! Que le Christ soit conduit au supplice et qu'il meure ! Nous trouvons le Christ plus criminel que Barabbas, qu'il soit attaché à la croix. Quel abominable cri, mes frères ! quel lamentable choix !

L'ingratitude est l'un des plus grands crimes qui se puissent commettre. Si les lois humaines n'ont pas édicté de peines contre ceux qui se rendent coupables de ce crime, c'est, disent quelques philosophes, qu'elles se sentent impuissantes à le punir comme il le mérite, et qu'elles veulent laisser à Dieu le soin d'en tirer vengeance. Celui qui a été victime de l'ingratitude des hommes ne peut contenir son indignation et sa colère ; il condamne tous ceux qui font du bien aux autres ; il proteste qu'il ne rendra plus aucun service à personne. Et quel est donc, le plus souvent, le bienfait pour lequel il arrive qu'on soit payé d'ingratitude ? On a prêté un peu d'argent, on a fait remise d'une petite dette, on a donné un dîner ou un souper, on a fait cadeau d'une tunique ou d'un manteau, on a rendu quelque service de ce genre : voilà tout. Peut-on comparer, mes frères, de telles faveurs aux bienfaits si nombreux, si admirables, que les Juifs ont reçus du Sauveur ? Que de lépreux il a purifiés ! que de paralytiques il a

guéris ! que d'aveugles à qui il a rendu la vue ! que de boiteux il a redressés ! que de muets il a fait parler ! que de sourds il a fait entendre ! que de morts il a ressuscités ! « Il allait de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui. » *Act. Apost.* x, 38. A peine y avait-il en Judée et en Galilée une bourgade où il n'eût laissé des traces de sa puissance et de sa bonté. En fallait-il davantage pour s'attacher les Juifs par des liens indissolubles de reconnaissance et d'amour ? Ajoutez qu'il n'a pas montré moins de souci et de dévouement pour les âmes que pour les corps, qu'il n'a cessé d'annoncer au peuple le royaume de Dieu, d'éclairer les intelligences par l'enseignement de sa doctrine lumineuse, de les exciter à la pratique de la justice et de la piété par l'admirable exemple de ses vertus. Comment donc ce peuple a-t-il reconnu tant de bienfaits ? Vous avez entendu, mes frères, le cri de sa reconnaissance : Qu'il soit crucifié ! que l'on donne la mort à celui qui nous a donné le salut et la vie ! Que Barabbas soit sauvé ! que le larron vive et qu'il continue d'assassiner et d'exciter la révolte dans la cité, comme il l'a fait jusqu'ici ! Peut-on concevoir, mes frères, une aussi noire ingratitude que celle de ce peuple ? Peut-on imaginer aussi des témoignages de charité, d'humilité et de patience comparables à ceux que nous offre le Sauveur ? Voilà de quelle manière il a expié le crime de l'ingratitude et de l'orgueil de l'homme.

Nous ne sommes pas encore au terme de ses épreuves et de ses souffrances. On aggrave son supplice par un acte de cruauté d'un nouveau genre. Après la nuit affreuse du prétoire, après la flagellation, après le couronnement d'épines, après la condamnation à mort, on décrète qu'il portera lui-même sur ses épaules meurtries, jusqu'au lieu du supplice, hors de la ville, la croix sur laquelle il doit être attaché. Avant que son corps sacré soit cloué au bois infâme, il faut qu'il en subisse la vue et qu'il soit écrasé sous son poids ! Quelle cruauté ! quelle barbarie ! Si ardente que soit la soif de la vengeance, elle est satisfaite d'ordinaire par la mort de l'ennemi, et elle ne cherche rien de plus. Mais ce n'est pas assez de la mort du Sauveur pour ses cruels

ennemis. La fureur et la haine qui les anime leur suggère des moyens d'aggraver la peine même de la mort, en sorte que les circonstances du supplice surpassent en cruauté le supplice même. Et ici encore, quel précieux témoignage de miséricorde le Sauveur ne nous donne-t-il pas? Il rencontre sur la voie douloureuse du Calvaire de pieuses femmes qui pleuraient et se lamentaient; (car son aspect inspirait la pitié même aux étrangers, et leur arrachait des larmes;) mais plus occupé du malheur de ces femmes que de son propre état, il se tourne vers elles et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants; car voici que des jours viendront où l'on dira : Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont point allaité!... Car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec? » *Luc. xxiii, 28-32.*

Les ennemis du Sauveur se sont montrés bien cruels en le condamnant à porter lui-même sa croix sur ses épaules meurtries, mais ils ont poussé plus loin encore la cruauté, en faisant ce que nous allons raconter. C'était la coutume chez les Juifs de faire boire aux condamnés à mort un breuvage composé de vin et de myrrhe, afin de provoquer une sorte d'engourdissement ou de vertige, et de diminuer leurs souffrances. Or, savez-vous ce qu'ont imaginé de faire les bourreaux du Sauveur? Par un raffinement inouï de cruauté, ils ont mêlé du fiel au breuvage narcotique de la myrrhe, de telle sorte qu'au lieu d'adoucir la mort du patient, ils sont parvenus à torturer jusqu'à sa langue, laquelle étant enfermée dans sa bouche, semblait devoir être à l'abri de leurs coups. Il n'est pas possible d'expliquer une pareille férocité. Des voleurs insignes, coupables d'avoir infesté les terres et les mers, réduit leurs semblables à un dur esclavage, assassiné des innocents, excitent la pitié au moment où on les mène au supplice; on les soutient dans leurs faiblesses, on les secourt dans leur abatement; on leur offre, pour apaiser leur soif ardente, le meilleur breuvage que l'on peut se procurer. Il était réservé à notre divin Sauveur d'avoir du fiel pour breuvage. Que dire en présence d'un tel spectacle? De quoi faut-il s'étonner le plus, ou

de la cruauté des Juifs qui mettent tout en œuvre pour rendre la mort du Sauveur plus douloureuse, ou de la charité du Sauveur qui a accepté ces douleurs, afin d'expier notre attachement à de coupables délices? Car, bien avant que ses ennemis lui eussent préparé ces tourments, il avait résolu de son plein gré de les subir pour notre salut. De là cette parole de saint Léon : « Tout ce que la fureur des méchants a fait souffrir au Seigneur d'injures et d'outrages, de traitements barbares et de tourments, a été, non pas subi par nécessité, mais accepté par un acte libre de sa volonté. »

Voici enfin le dernier acte de cette scène douloureuse. Jésus est mis en croix. On lui étend les bras, on lui tire violemment les jambes, on lui perce les pieds et les mains avec de gros clous. Qui pourrait imaginer ce que doit souffrir un homme dont on a perforé ainsi la paume des mains et la plante des pieds? Mais n'est-ce pas le comble de la douleur, s'il est suspendu dans cet état, le poids du corps portant tout entier sur ses membres cloués? Remarquez en outre qu'on choisit pour le crucifier un jour de grande fête. Pendant que les Juifs se livrent à la joie de la solennité, il éprouve les angoisses du supplice; le jour où l'on pardonne, il est accusé et condamné; quand c'est le moment d'accorder la grâce aux autres, on lui prend sa vie. On a attendu le temps auquel les Juifs affluent de toutes les parties du monde à Jérusalem pour la célébration de la pâque, afin de donner à un plus grand nombre le spectacle de sa mort. Lui qui, peu de jours auparavant, avait été reçu comme un roi, comme le Messie, lui qu'on regardait comme le plus grand des prophètes, lui à qui on avait offert le sceptre et que beaucoup voulaient adorer, se voit alors étendu sur un gibet d'infamie, dépouillé de ses vêtements, accompagné de deux voleurs, comme s'il eût été convaincu des mêmes crimes qu'eux; il se voit exposé en cet état aux regards de ses disciples étonnés, de ses proches et de ses amis honteux et confus, devant l'apôtre le plus tendrement aimé, qui s'est approché tout en larmes et le cœur déchiré, devant Marie-Madeleine, dont la douleur égale l'amour généreux qu'elle ressent pour ce bien-aimé maître.

Ce serait là, ce semble, le dernier terme de la douleur, si nous n'avions à vous dire qu'il voit aussi sa tendre mère debout au pied de la croix. Il connaissait cette divine mère pour la plus sainte et la plus parfaite de toutes les créatures, et il n'aimait rien autant qu'elle en ce monde. Or, il savait que l'âme de cette tendre mère était déchirée par une si grande douleur, qu'à l'exception du sentiment qu'il éprouvait lui-même, aucune douleur ne pouvait être comparée à celle-là. Si le prophète Jérémie a pu dire : « O vous tous qui passez par ce chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne, » *Thren.* I, 12, quelles plaintes ne fit pas entendre celle qui, témoin de la mort de son fils, ressentit une douleur égale à l'amour qu'elle lui portait, c'est-à-dire à un amour qui surpassait tout ce qu'on peut imaginer? Je vous laisse à juger, mes frères, tout ce qu'a dû ajouter à la douleur du fils la douleur de la mère.

Mais la cruauté des ennemis du Sauveur n'est pas encore rassasiée. Ce n'est pas assez d'avoir percé ses pieds et ses mains avec des clous, ils s'étudient à percer son âme avec leurs langues. « Branlant la tête, ils disent : Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même et descends de la croix. Les princes des prêtres, avec les scribes, le raillant aussi, se disaient l'un à l'autre : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. » *Marc.* xv, 30-32. « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu : si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant. » *Matth.* xxvii, 42, 43. Ainsi la rage des pontifes et des Phariséens n'est pas satisfaite; mais ne pouvant rien ajouter aux tourments corporels qu'ils lui ont infligés, ils combrent la mesure au moyen de la raillerie et du blasphème. Il a dit par la bouche du Prophète : « Celui que vous avez frappé, ils l'ont persécuté; et ils ont ajouté à la douleur de mes plaies des douleurs nouvelles. » *Ps.* lxxviii, 31. Le Sauveur, du reste, ressentait encore moins de peine de leurs injures, que de la volonté perverse qui les leur inspirait. Il s'affligeait du sort de ses persécuteurs, en pensant aux malheurs qu'attirait sur eux cet horrible forfait. « Quand on l'a chargé de malédictions, dit saint Pierre, il n'a

point répondu par des injures; quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces; mais il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeait injustement. » I *Petr.* II, 23.

Encore un trait de cruauté inouïe, mes frères! Epuisé de sang, les veines brûlantes et la gorge desséchée, le Sauveur est dévoré d'une soif ardente, et il dit : « J'ai soif. » Que fait le peuple, ce peuple que le Sauveur a cultivé comme une vigne de choix avec tant de soin? Ce peuple ingrat lui donne des fruits sauvages pour de bons raisins, du vinaigre pour du vin. Traiter de la sorte un homme suspendu au gibet, meurtri, couvert de blessures, dont l'aspect attendrirait des cœurs de fer; non-seulement lui refuser une goutte d'eau, mais l'abreuver de vinaigre, n'est-ce pas tout ce qu'on peut imaginer de plus barbare? Le Seigneur s'est plaint par la bouche du Prophète de tant de cruauté : « Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et, dans ma soif, ils m'ont présenté du vinaigre à boire. » *Ps.* LXVIII, 26. Voilà donc où l'amour du salut des hommes a conduit le Fils unique de Dieu, « en qui tous les trésors de la science et de la sagesse sont renfermés! » *Coloss.* II, 3. Attaché à la croix, il n'a pas eu une goutte d'eau pour apaiser sa soif; et la couronne d'épines ne lui permettait pas même d'appuyer sur le bois sa tête sacrée! Pourquoi cela, mes frères, sinon afin « que nous devinssions riches par son dénûment, » comme parle l'Apôtre : *Ut illius inopia vos divites essetis.* II *Cor.* VIII, 9. « Le Sauveur, dit saint Léon-le-Grand, a fait avec nous un traité d'échange qui est tout à notre avantage. Nous lui donnons de ce qui est à nous, il nous donne de ce qui est à lui; nous l'outrageons, il nous honore; nous le persécutons, il nous sauve; nous lui donnons la mort, il nous rend la vie. Il avait à ses ordres, pour renverser ses ennemis, plus de douze légions d'anges; mais il a choisi d'être victime pour nos faiblesses, plutôt que de triompher par sa puissance. » Quiconque méditera sérieusement sur toutes ces souffrances que notre Seigneur a endurées dans son corps et dans son âme, restera convaincu de ce que nous avons dit en commençant, savoir, que toutes les douleurs imaginables, réunies ensemble, ne seraient pas comparables à son immense douleur.

III.

Et maintenant tirons, en philosophes, les conséquences de ce que nous venons de dire. Car il n'y a pas de philosophie plus élevée que celle de la croix, comme l'atteste saint Paul, qui, ravi au troisième ciel, initié aux secrets de la divine sagesse, « fait profession de ne savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » *I Cor.* II, 2. Une telle parole suffit pour nous révéler l'excellence de la philosophie de la croix. Prions donc, mes frères, notre commun Maître, de nous envoyer un rayon de sa lumière, pour nous faire découvrir tous les mystères que renferme la croix.

Le triste et douloureux aspect du divin Sauveur, suspendu à la croix, doit nous inspirer tout d'abord une tendre compassion. Pourrions-nous, mes frères, ne pas ouvrir nos cœurs à ce sentiment? Voudrions-nous encourir le reproche que saint Jérôme adresse aux chrétiens indifférents? « Toutes les créatures sont émues de la mort de Jésus-Christ, dit-il, le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les pierres se fendent, les sépulcres s'ouvrent, le voile du temple se déchire : l'homme seul, celui-là même pour lequel le Christ meurt, ne compatit pas à la mort du Christ ! Quoi de plus odieux qu'une telle insensibilité, qu'une telle cruauté? »

En second lieu, souvenons-nous, comme nous y invitent les paroles mêmes de mon texte, « de la grâce que nous fait Celui qui répond pour nous ; car il a livré sa vie pour notre salut. » *Eccli.* XXIX, 20. Tant qu'il nous restera un souffle de vie, ayons devant les yeux cette grâce insigne, et ne cessons d'en remercier le divin Maître. N'oublions pas qu'il aurait pu nous sauver par une infinité d'autres moyens qui ne lui auraient coûté ni fatigue ni peine, mais qu'il a daigné faire choix du moyen le plus douloureux, afin d'apporter à notre misère un remède plus efficace et d'assurer notre salut par des grâces plus abondantes. Quoi de plus capable, en effet, d'exciter en nous la confiance en Dieu, de nous le faire craindre et aimer, de nous inspirer le mépris du monde, la haine du péché, la patience dans les épreuves, la véritable humilité, la mortification et le crucifiement de la chair,

quoi de plus capable enfin de nous enflammer d'amour pour toutes les vertus, que le mystère de la croix de Jésus-Christ? Mais il serait trop long de développer ces pensées. Bornons-nous donc à dire qu'il y a deux choses à considérer dans le bienfait dont nous sommes redevables au Sauveur : la rédemption en elle-même, et le moyen par lequel la rédemption a été accomplie. Or, le moyen est plus digne d'admiration et de reconnaissance que l'œuvre elle-même.

Sénèque était convaincu que les hommes sont trop peu de chose devant Dieu, pour que ce souverain Maître les ait eus en vue en créant les corps célestes, ou en leur imprimant le mouvement. « Nous nous estimons trop nous-mêmes, dit ce philosophe, si nous nous croyons assez importants pour que Dieu ait mis en mouvement les corps célestes à cause de nous. En vertu des lois qui leur sont propres, ils n'obéissent qu'à l'ordre éternel. » Celui qui ne croyait pas que les corps célestes eussent pu être créés pour le service de l'homme, qu'eût-il dit s'il avait su que non-seulement le soleil et les astres ont été faits pour les hommes, mais que le Créateur de toutes choses s'est fait lui-même leur serviteur, qu'il leur a lavé les pieds, et que pour eux il a été crucifié entre deux voleurs? Plaise à Dieu, mes frères, que nous soyons animés de l'esprit de ce grand philosophe, et que, comme il eût été ravi d'étonnement en présence d'un si grand mystère, nous aussi nous admirions la bonté de Dieu à notre égard, et lui soyons reconnaissants des magnifiques témoignages qu'il nous en a donné.

Ne vous imaginez pas que la dette de la reconnaissance soit moindre, parce que Dieu n'est pas mort pour vous seul, mais pour tous. Il est certain d'abord que sa charité a été si grande, que, s'il l'eût fallu, il aurait donné autant de vies qu'il y aurait eu d'âmes à racheter. De plus, comme le soleil ne donne pas à un homme moins de lumière et de chaleur, en luisant pour tout le monde, que s'il luisait pour celui-là seul : ainsi la passion, offerte pour tous, est aussi profitable à chaque individu en particulier, que si Jésus l'avait endurée pour lui seul. L'Apôtre était pénétré de cette pensée quand il disait : « C'est moi qu'il a aimé c'est

pour moi qu'il s'est livré lui-même à la mort. » *Qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Gal. II, 20. Et l'Apôtre lui était aussi reconnaissant de la grâce du salut, que si cette grâce n'avait été accordée qu'à lui seul. Nous tous donc, mes frères, pour qui le Sauveur s'est jeté dans cet océan de maux afin de nous en retirer nous-mêmes, pénétrons-nous des sentiments de pieuse reconnaissance qui animaient saint Augustin, et disons avec cet illustre docteur : « Qu'avez-vous fait, ô doux Sauveur, pour être jugé si sévèrement par les Juifs? Quel crime avez-vous commis? En quoi avez-vous mérité d'être condamné et de mourir? Ah! c'est moi qui vous ai blessé, moi qui suis cause de votre [mort! O jugement étrange! ô mystère ineffable! Le méchant a péché, et le juste est puni; le coupable commet la faute, et l'innocent en porte la peine; l'impie se révolte, et le saint est condamné; ce que mérite l'homme méchant, l'homme juste le souffre; la dette que contracte l'esclave, le maître la paie; l'homme agit, et Dieu est responsable! Jusqu'où donc, ô Fils de Dieu, l'humilité vous abaisse-t-elle? De quels feux vous embrase la charité? Où vous entraîne votre bonté? A quels excès se porte votre miséricorde? A quel sublime degré s'élève votre amour? Jusqu'où va votre compassion? Vous êtes châtié pour le mal que j'ai fait; Dieu venge sur vous le crime dont je suis coupable; vous subissez d'affreuses tortures pour le forfait horrible que j'ai commis! Pour mon orgueil, vous êtes humilié; pour mon arrogance, couvert de mépris; pour ma révolte, obéissant jusqu'à la mort; pour ma gourmandise, dénué de tout; pour les honteux désordres de la chair, crucifié par la plus héroïque charité? O Roi de gloire, ma méchanceté est patente, et votre bonté éclate! Voilà l'excès de mes iniquités, et voilà le triomphe de votre justice! O mon Roi, ô mon Dieu, que vous rendrai-je pour tous les biens que j'ai reçus de vous? L'homme peut-il trouver en lui de quoi reconnaître de telles faveurs? Quelle invention de son génie atteindrait jamais la grandeur de la bonté divine? » Ainsi parle saint Augustin. Entrons, mes frères, à son exemple, dans les sentiments d'une tendre piété et d'une vive reconnaissance envers l'adorable mystère de notre salut.

Que faut-il conclure encore? Il faut conclure, mes frères, que nous devons détester le péché, cause principale de sa mort, et éviter de le commettre à l'avenir. Car si nous en rendions coupables, nous crucifierions de nouveau Jésus-Christ et le ferions souffrir (s'il pouvait souffrir encore) plus cruellement que sur le Calvaire. Le grand saint Bernard prête au Sauveur ce langage : « O homme, n'ai-je pas été chargé de plaies pour toi? N'ai-je pas été brisé à cause de tes péchés? Pourquoi ajouter à mes douleurs de nouvelles douleurs? Les blessures que tes offenses font à mon âme sont plus cruelles que les blessures dont mon corps est couvert. »

Concluons, en second lieu, que l'homme ne doit se faire l'esclave de personne, lui qui a été ennobli et glorifié au prix du sang d'un Dieu. C'est pourquoi saint Augustin a dit : « Si jusqu'ici, connaissant votre faiblesse, vous vous êtes crus peu de chose, estimez-vous maintenant d'après le prix que vous avez coûté. » Eusèbe d'Emèse nous donne le même avertissement : « Que l'homme, dit-il, sache ce qu'il vaut et ce qu'il a coûté, et que, pensant à cela, il cesse de se compter pour rien. Conservez donc précieusement ce que le Christ a acheté si cher, et souvenons-nous qu'ayant été purifiés par sa passion et par sa mort, nous sommes responsables, non de peu de chose, mais du sang d'un Dieu. »

En troisième lieu, le Seigneur exige de nous ce que l'Époux des Cantiques réclamait de son Épouse : « Je vous ai ressuscitée sous le pommier : c'est là que votre mère s'est corrompue ; c'est là que celle qui vous a donné la vie a perdu sa pureté. » *Cantic.* VIII, 5. Il est fait allusion dans ces paroles à la chute du genre humain et à la rédemption. Ève, la mère de tous les vivants, s'étant approchée de l'arbre dont Dieu lui avait défendu de goûter le fruit, a écouté les suggestions du serpent, et a été corrompue en perdant l'intégrité de la grâce divine et de la justice originelle. Mais le Seigneur, dans sa miséricorde, l'a réhabilitée sur l'arbre du sacrifice, c'est-à-dire sur le bois de la croix, alors que le mérite des abaissements et de l'obéissance de l'innocent a réparé la transgression et la révolte du coupable. Aussi, après

que le céleste Epoux a rappelé la grandeur du bienfait, il fait connaître aussitôt ce qu'il exige en échange : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras. » *Ibid.* 6. C'est bien là la voix de l'Epoux qui, du haut de la croix, demande à l'Epouse, c'est-à-dire à l'âme fidèle, de conserver gravée et inaltérable dans son cœur l'image du Dieu crucifié, afin qu'en aucun temps nous ne laissions périr en nous la mémoire d'un si grand bienfait, et que, pour me servir d'un mot de saint Augustin, « il soit cloué en nous comme il a été cloué pour nous sur la croix. »

Non content d'être en possession de notre cœur, le Sauveur veut que nous montrions aussi son image dans nos membres, c'est-à-dire dans nos œuvres et dans la conduite ordinaire de la vie, de sorte que chacun de nous puisse dire avec l'Apôtre : « Je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jésus. » *Gal.* vi, 17. Or, ceux-là portent ces marques sacrées, qui « crucifient leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés, » *Ibid.* v, 24, qui mortifient leurs sens, qui méprisent les plaisirs et les délices, qui portent constamment leur croix, qui se renoncent eux-mêmes, qui « s'offrent tous les jours à Dieu comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, » *Rom.* xii, 1, qui, voyant leur divin Maître boire jusqu'à la lie le calice de la passion, s'efforcent de l'imiter et sont prêts à souffrir pour lui les plus dures épreuves. Car il est mort afin de nous servir de modèle. Pour réparer tous les péchés du monde, une seule goutte de son sang, uni à la divinité, eût suffi ; mais il a voulu répandre ce sang précieux jusqu'à la dernière goutte afin qu'un si grand bienfait enflammât notre amour, et que l'exemple d'une patience si admirable nous encourageât à supporter de la même manière le poids de nos maux. Il a pris sur lui tous ces maux le premier, pour nous délivrer de la crainte et de l'effroi qu'ils inspirent à notre faible nature. Cette considération mettait dans le cœur de l'Apôtre une résignation si parfaite, qu'il s'écriait : « J'ai été crucifié avec Jésus-Christ. Et je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Et il en donne aussitôt la raison : « Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même

à la mort pour moi. » *Gal.* II, 19, 20, 21. N'est-il donc pas juste et nécessaire que je me livre à mon tour pour celui qui s'est livré pour moi ? C'est dans ce but que le Sauveur a voulu souffrir une passion si douloureuse ; il nous l'apprend dans ce passage de saint Jean, où parlant de lui comme s'il s'agissait d'un autre, il dit : « Lui-même, quand il mène ses brebis, marche devant elles, et les brebis le suivent. » *Joann.* X, 4. C'est-à-dire, il a souffert le premier toutes sortes de travaux et de fatigues, beaucoup de jeûnes, de fréquentes veilles, de cruelles douleurs, la pauvreté, la nudité, des persécutions de toutes sortes. Il précède donc ses brebis, et ses brebis le suivent dans cette voie de l'humilité et de la patience. D'où nous devons conclure, mes frères, qu'on n'appartient pas au troupeau des brebis du Christ, si on refuse de le suivre dans la voie où il marche ; car c'est le propre des brebis de suivre leur pasteur. Il serait vraiment absurde que, quand le maître innocent souffre dans l'intérêt de l'esclave coupable, celui-ci ne voulût rien souffrir dans son intérêt propre.

Si vous alléguez que la nature humaine a horreur des souffrances, dominée qu'elle est par l'amour des délices charnelles, je vous citerai la réponse que le Seigneur a faite lui-même à cette objection, lorsqu'il a dit : « L'amour est fort comme la mort..... Ses lampes sont comme des lampes de feu et de flammes. Les grandes eaux n'ont pu éteindre la charité, et les fleuves n'auront point la force de l'étouffer. » *Cant.* VIII, 6, 7. Le Seigneur nous fait connaître par ces paroles la force et la puissance de l'amour. Quand il s'agit de la gloire de l'objet aimé, celui qui aime ne redoute aucun obstacle, ne craint aucun péril, ne s'effraie d'aucun travail ; il ne tient pas même à la vie, et, inébranlable au milieu du combat, il peut mourir, mais non pas être vaincu. Car, vous venez de l'entendre : « Les grandes eaux n'ont pu éteindre la charité, et les fleuves n'auront point la force de l'étouffer. » Cette charité, enflammée par la considération de la tendresse et de la miséricorde que Jésus-Christ nous a montrées dans sa passion, méprise toutes les difficultés et toutes les douleurs, et forme en nous l'image de Jésus crucifié, ce que ce divin Maître réclame à bon droit de tous, au nom de sa passion.

Mais comme nous ne pouvons rien faire sans le secours de la grâce divine, nous devons implorer ce précieux secours par de continuelles prières, offrant au Père céleste les mérites de Jésus-Christ notre Seigneur, afin que les douleurs qu'il a endurées pour notre salut nous obtiennent ce que nous ne pouvons pas attendre de nos propres bonnes œuvres. Dans toutes nos prières, ayons soin de ne paraître devant la face du Père qu'avec l'assistance du Fils; présentons-lui les souffrances du divin Médiateur en acquit de nos dettes, et sollicitons en son nom les grâces dont nous avons besoin. On a vu des femmes garder les vêtements sanglants de leurs maris assassinés, afin que leurs fils, devenus grands, fussent excités, en les voyant, à venger la mort de leurs pères. Agissons de même pour atteindre une autre fin : prenons le vêtement du nouveau Joseph, c'est-à-dire le corps ensanglanté de notre divin Sauveur, et offrons-le au Père éternel, non pas pour exciter sa colère et sa vengeance, mais pour fléchir sa justice et attirer sa miséricorde. Le Seigneur a figuré autrefois ce mystère, lorsqu'il donna l'ordre aux Israélites de prendre du sang de l'agneau et d'en mettre sur les poteaux et sur le haut des portes des maisons, afin que, voyant cette marque, l'ange détournât de leurs maisons l'épée qui frappait les Égyptiens. Car il leur dit : « Le sang dont sera marquée chaque maison où vous demeurerez servira de signe à votre égard. Je verrai ce sang, et je passerai vos maisons, et la plaie de mort ne vous touchera point lorsque j'en frapperai toute l'Égypte. » *Exod. xii, 13.* Qu'aviez-vous besoin, Seigneur, de ce signe pour distinguer les maisons des enfants d'Israël de celles des Égyptiens, vous, aux yeux de qui tout est nu et à découvert? Par là vous avez voulu nous apprendre que pour attirer sur nous vos faveurs, nous aurions à mettre sous vos yeux le précieux sang de votre Fils répandu pour nous sur la croix, et à vous conjurer, par ce sang adorable, de nous être propice; par ce sang, dis-je, « qui crie pour nous mieux que celui d'Abel, » car le sang d'Abel appelait la vengeance, et le sang de Jésus appelle la miséricorde.

Voilà, mes frères, ce que demande de nous la passion de notre

Seigneur. Ce bienfait est si grand, et il lui a coûté si cher, que nous devons nous efforcer de l'honorer et de le faire pénétrer tous les jours plus avant dans nos cœurs par l'amour le plus ardent, par la piété la plus tendre, par la reconnaissance la plus vive et par un souvenir éternel. Daigne le Seigneur Jésus nous accorder cette grâce, lui qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

SUR

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR,

OU L'ON TRAITÉ DE LA SERVITUDE ET DE LA RÉDEMPTION DU GENRE HUMAIN. ON PARLE D'ABORD DU BIENFAIT DE NOTRE RÉDEMPTION ET DE LA RIGUEUR DES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST; ON EXPLIQUE ENSUITE TROIS CHOSES : 1° LES MAUX QUE LE PÉCHÉ A CAUSÉS AU GENRE HUMAIN; 2° LA SAGESSE DES MOYENS INVENTÉS PAR L'AMOUR DE NOTRE SEIGNEUR POUR RÉPARER CES MAUX; 3° LE SUCCÈS DE CES MOYENS POUR NOTRE COMPLET AFFRANCHISSEMENT; EN DERNIER LIEU ON PARLE DE CE QUE NOTRE SEIGNEUR EST EN DROIT D'ATTENDRE DE L'HOMME POUR L'AVOIR AINSI DÉLIVRÉ.

Gratiam fidei jussoris ne obliviscaris : dedit enim pro te animam suam.

N'oubliez pas la grâce que vous a faite celui qui est votre garant, car il a donné sa vie pour vous. *Eccli. XXIX, 20.*

Nous nous accoutumons tellement, mes frères, aux choses dont nous avons tous les jours le spectacle sous les yeux, que nous finissons par être insensibles à celles-là même qui sont les plus dignes d'admiration. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que l'ordre et la grandeur des cieux, que la beauté des astres, que la splendeur et la puissance du soleil qui éclaire et vivifie le ciel, la terre, la mer, toute la nature, et dont l'incomparable beauté faisait dire à Anaxagore (célèbre philosophe qui amérit d'être loué par Aristote), qu'il croyait avoir été créé et mis au monde

pour voir le soleil, tant la contemplation de cet astre le ravissait d'admiration? Cependant, mes frères, l'habitude de voir tous les jours le soleil, fait que nous ne songeons ni à l'admirer, ni à louer l'auteur d'une si grande merveille. Si nous abaissons les regards vers les choses de ce monde inférieur, qu'y a-t-il de plus admirable que l'homme lui-même, soit que l'on considère la dignité et les nobles facultés de son âme, soit même que l'on s'arrête à l'œuvre plus modeste de son corps? Dans ce corps si infime, les sens, les organes, les parties internes et externes, les veines, les artères, le réseau des nerfs, sont disposés avec un art si parfait, que l'on peut douter si la sagesse du Créateur ne reluit pas avec plus d'éclat dans la structure du corps de l'homme, que dans l'ordre prodigieux des astres. Ce chef-d'œuvre, assurément, nous transporterait d'admiration, si nous ne l'avions pas sans cesse devant les yeux.

Vous voyez, mes frères, où je veux en venir. Je veux vous faire comprendre pourquoi personne ne semble s'étonner, s'occuper même de la chose la plus merveilleuse qui ait jamais été et qui sera jamais : c'est que nous sommes accoutumés à la voir. Peut-on rien imaginer de si prodigieux, de si sublime, qu'un Dieu souffrant la mort? qu'un Dieu mis en croix? qu'un Dieu crucifié entre deux larrons? La reine de Saba voyant la sagesse de Salomon, la maison qu'il avait bâtie et la gloire dont il était environné, était tout hors d'elle-même. III *Reg.* x, 4, 5. Mais n'y a-t-il pas plus de raison de s'étonner de l'humilité du Fils de Dieu que de la grandeur de Salomon? La parole est impuissante pour exprimer une telle merveille; la pensée est impuissante pour la concevoir. Et je ne sais vraiment comment nous pouvons rester maîtres de nous-mêmes et demeurer insensibles, à la vue des humiliations et des ignominies du Fils de Dieu. Lorsque le Seigneur descendit sur le mont Sinäï pour donner sa loi aux enfants d'Israël, ceux-ci furent saisis d'un tel effroi, qu'ils dirent à Moïse : « Parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons : mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous mourions. » *Loquere tu nobis, et audiemus : non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur.* Exod. xx, 19. C'était

à leurs yeux un miracle, que la voix de Dieu entendue par un homme ne le fit pas mourir. Ah! si c'est quelque chose de si terrible d'entendre Dieu parler, qu'est-ce donc de le voir chargé de liens, battu de verges, souillé de crachats, insulté par des soufflets, couronné d'épines et suspendu à une croix entre d'infâmes voleurs? Lorsque les amis de Job le virent assis sur le fumier, ôtant avec un morceau de pot de terre le pus qui sortait de ses ulcères, lui qu'ils avaient vu, peu de temps auparavant, nageant dans l'opulence et regorgeant de richesses, ils furent saisis de stupeur et « demeurèrent avec lui assis sur la terre durant sept jours et sept nuits, et nul d'eux ne lui dit aucune parole; car ils voyaient que sa douleur était extrême. » *Job. III, 13.* Si l'aspect d'un homme accablé de maux les a si fortement émus, que ne devons-nous pas ressentir à la vue de Celui qui, Dieu et homme en même temps, est suspendu à la croix, caché sous l'apparence d'un lépreux, défiguré de la tête aux pieds par mille meurtrissures, percé de plaies, broyé par la douleur? Si le triste spectacle de Job sur son fumier a ému ses amis, jusqu'à les empêcher de parler pendant sept jours, quelle impression ne doit pas nous causer le spectacle d'un Dieu souffrant et mourant? Les saintes Lettres racontent que le chef Achior « voyant la tête d'Holopherne, général de l'armée des Assyriens, fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il tomba le visage contre terre et s'évanouit. » *Judith. XIII, 29.* Il est bien plus étonnant de voir l'auteur de la vie mourir, que de voir la tête d'un tyran tomber. Comment donc pouvons-nous rester calmes et de sang-froid, quand nous contemplons cette œuvre admirable de l'amour divin?

Plinè l'Ancien, après avoir longuement et très-pertinemment discuté sur la nature de la divinité, ajoute, pour consoler ceux qui se plaignent de ne pouvoir faire leur volonté en toutes choses, qu'il y a deux choses que Dieu lui-même ne peut pas faire : « Dieu, dit-il, ne peut pas mentir, et Dieu ne peut pas mourir. Cette double impuissance est le comble de la puissance. » Si donc Dieu ne peut ni mentir ni mourir, conçoit-on quelque chose de plus étonnant, qu'un Dieu qui est mort, comme nous l'enseigne la foi? Car quoique Dieu ne soit pas mort comme Dieu, on doit

néanmoins dire que Dieu est mort, puisque l'homme qui est mort est vraiment Dieu. Aussi le monde a-t-il refusé de croire à « la folie de la croix, » et les rois et les princes se sont-ils coalisés pour persécuter avec acharnement ceux qui, les premiers, enseignèrent aux hommes ce dogme nouveau.

Pour nous, mes frères, qui croyons fermement et qui vénérons avec amour ce saint mystère, hâtons-nous de reconnaître qu'il a fallu un motif bien puissant pour décider la souveraine Sagesse à subir les coups de la mort. Un tel sacrifice, dont on ne pourra jamais assez s'étonner, n'a été consenti que pour une fin de la plus haute importance. Lorsqu'on voit un monarque lever une armée considérable, appareiller une flotte nombreuse, on doit supposer que ce n'est pas dans le but de prendre un mince village, mais de conquérir une province, ou du moins de s'emparer d'une ville très-forte. Si donc l'esprit humain ne peut rien concevoir de plus grand que la mort d'un Dieu, ne faut-il pas en conclure que le salut de l'homme et la gloire de Dieu, pour lesquels Dieu est mort, sont les premiers de tous les biens, et aussi que le bienfait qui a sauvé ces intérêts sublimes est d'autant plus grand, qu'il a coûté davantage.

En vous parlant aujourd'hui de l'œuvre admirable de notre rédemption, je m'attacherai à vous faire comprendre deux choses : premièrement, les biens sans nombre et sans prix que nous a procurés la mort de Jésus-Christ ; secondement, les douleurs de toutes sortes qu'il a endurées pour nous mériter ces biens précieux. La première considération excitera en nous les sentiments d'une reconnaissance éternelle ; la seconde nous fera compatir, comme des membres vivants, à notre chef souffrant : car il est dans l'ordre, dit l'Apôtre, que « si l'un des membres souffre, tous les autres membres souffrent avec lui. » *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.* I Cor. XII, 26.

Mais pour parler dignement de ces mystères, ce n'est pas assez de la parole de l'homme ; il faudrait que Dieu envoyât du ciel un de ses anges les plus glorieux. Pour moi, mes frères, je vous le déclare, je me suis senti écrasé par la grandeur du sujet, et je n'ai pu déterminer dans mon esprit, ni comment je

l'aborderais, ni comment je l'achèverais ; ni ce que je dois dire au commencement, ni ce que je dois réserver pour la fin. Persuadé de mon impuissance, j'ai prié humblement, afin que le Seigneur, ayant égard à vous plus qu'à moi, daigne m'inspirer un langage qui ne soit pas trop indigne d'un si grand mystère. Car je sais que rien n'est plus vrai que ce qu'un Père de l'Eglise a dit des prédicateurs de la parole divine : « Les dons que Dieu fait à celui qui enseigne sont en proportion des mérites de celui qui écoute. » De même que l'on fait prendre des mets choisis et délicats à la nourrice d'un royal enfant, pour qu'elle donne à son nourrisson un lait plus pur : ainsi le roi suprême, par amour pour ses enfants, procure aux ministres de sa parole des aliments célestes, afin qu'eux-mêmes puissent offrir un lait plus pur, une nourriture plus substantielle.

Au reste, comme il y a bien des manières de traiter ce sujet, et que les prédicateurs ont coutume de suivre chacun leur inspiration et leur attrait, vous me permettrez, mes frères, d'user aussi de cette liberté, et de vous présenter à ma manière ce mystère auguste. Je m'attacherai, à l'exemple des saints Pères, à mettre beaucoup d'ordre dans mon discours, de manière que, pour peu qu'il y prête d'attention, l'auditeur puisse non-seulement en suivre le développement, mais aussi le graver dans sa mémoire. J'ai besoin, pour accomplir pieusement ce dessein, du secours du ciel : implorons-le en nous prosternant au pied de la croix et en la saluant avec l'Eglise. *O Cruce, ave.*

Le Prophète royal s'étonne de ce que le Seigneur, qui « est très-élevé, regarde les choses basses, et ne voit que de loin les choses hautes, » *Ps. cxxxvii, 7*, et de ce « qu'il regarde ce qu'il y a de plus humble dans le ciel et sur la terre. » *Ibid. cxii, 5*. Pour moi, je ne m'étonne pas moins de ce que le Seigneur, qui se montre si généreux et si facile dans la distribution de ses dons, met tant d'exigence et je dirai même tant de rigidité à réclamer nos actions de grâces pour les bienfaits dont il nous comble. A peine, autrefois, avait-il accordé aux patriarches quelque faveur, qu'il demandait que le souvenir en fût à jamais consacré par la re-

connaissance. Et lorsqu'ils laissaient perdre ce souvenir, ou qu'ils oublièrent le bienfait reçu, lui-même leur rappelait ce devoir. C'est ainsi qu'il en agit avec Jacob lorsque, ce saint patriarche étant revenu de son voyage et de son exil, il lui dit : « Allez promptement à Béthel, demeurez-y, et y dressez un autel au Dieu qui vous apparut lorsque vous fuyiez Esau, votre frère. » *Gen. xxxv, 1*. Vingt ans s'étaient écoulés depuis que Dieu avait fait à Jacob cette faveur, et comme si elle était d'hier, il lui demande un témoignage de sa reconnaissance. Docile à cet avertissement, le pieux patriarche exhorta en ces termes tous ceux de sa maison : « Venez, allons à Béthel, pour y dresser un autel au Seigneur, qui m'a exaucé au jour de mon affliction, et qui m'a accompagné pendant mon voyage. » *Gen. xxxv, 3*. N'est-ce pas pour un motif semblable que le Seigneur, en promettant à Abraham de le mettre en possession de la terre de Chanaan, lui commanda de la parcourir en tous sens? Après qu'il lui eut dit : « Je vous donnerai à vous et à votre postérité tout ce pays que vous voyez, » *Gen. xiii, 15*, il ajouta sur-le-champ : « Levez-vous, parcourez toute l'étendue de cette terre, dans sa longueur et dans sa largeur, parce que je dois vous la donner. » *Ibid. 17*. J'ai longtemps cherché à me rendre compte de cet ordre de Dieu; je me demandais avec surprise, quelle raison ce souverain maître pouvait avoir d'arracher un homme paisible à son repos, à sa vie calme et retirée, et de lui imposer tant de soins et de fatigues, en lui enjoignant de faire un long et pénible voyage, dans un pays lointain; au milieu d'un peuple barbare, sans qu'il pût, pendant longtemps, y avoir une habitation fixe, y mener une existence tranquille. J'ai cru comprendre à la fin, mes frères, le dessein du Seigneur : il voulait que le saint patriarche parcourût tout le pays dans sa longueur et dans sa largeur, afin qu'après avoir vu tant de cités, tant de peuples, tant de riches provinces, tant de campagnes fertiles, tant de domaines bien cultivés, tant de richesses enfin, et tout cela destiné à sa postérité, il comprît, par l'importance du don, l'étendue de la divine munificence, et qu'il aimât le bienfaiteur d'un amour proportionné à la grandeur du bienfait.

Mais il ne s'agit, mes frères, dans ce qui précède, que de faveurs réservées à un petit nombre de personnes; parlons maintenant d'un autre dont la portée était plus étendue. Autrefois le Seigneur, par de nombreux prodiges, a délivré son peuple de la servitude d'Égypte, et l'a introduit dans la terre promise. Or, quel témoignage de reconnaissance a-t-il réclamé pour un si grand bienfait? Il a voulu, d'abord, que des jours de fête fussent institués, pendant lesquels tous les rites qui avaient précédé ou accompagné la délivrance seraient renouvelés. Il ordonna donc que tous les ans, la nuit anniversaire de la délivrance, un agneau serait immolé dans chaque famille, que le seuil et l'imposte des maisons seraient marqués du sang de l'agneau, que le repas aurait lieu avec le même cérémonial que la première fois, que pendant les sept jours il serait défendu de manger du pain levé. « Vous célébrerez ce jour, dit le Seigneur, par un culte perpétuel. » *Exod. xii, 14*. Ces divers rites devaient donc reparaître à époques fixes, afin que cette commémoration, mettant sous les yeux la réalité des choses au lieu d'un simple souvenir, gravât plus avant dans les âmes la mémoire de la libération, que les enfants en reçussent, dès la première éducation, une impression plus profonde, et qu'ainsi ce culte pieux grandît d'âge en âge, et acquit par là un caractère de stabilité inébranlable. « Quand, dit-il, vos fils, vous diront : Que signifie ce culte? vous leur répondrez : C'est la victime du passage du Seigneur, lorsqu'il passa par les maisons des enfants d'Israël dans l'Égypte, frappant de mort les Égyptiens et délivrant nos maisons. » *Exod. xii, 26, 27*. Non content d'avoir établi cette commémoration annuelle, le Seigneur exigea que le souvenir du bienfait fût perpétuel et continu; car il ajoute : « Ceci sera comme un signe en votre main, et comme une chose suspendue devant vos yeux pour exciter votre souvenir. » C'était peu que le signe du bienfait fût « dans leur main, » *Ibid. xiii*; il fallait que sa présence se manifestât comme « par quelque chose de suspendu devant les yeux pour exciter le souvenir, » afin qu'on ne cessât pas un instant de voir ce qui s'offrirait continuellement aux regards.

Mais c'est à vous, Seigneur, que j'ose maintenant m'adresser ; permettez-moi donc de vous demander pourquoi vous vous êtes montré si exigeant dans la consécration du souvenir de la délivrance d'Israël ? Quel profit pouviez-vous attendre de ce culte perpétuel ? Quel surcroît de bonheur pouvait-il vous procurer ? Rien de tout cela, sans doute. Eh bien ! donc, quel était votre dessein ? Le Seigneur vous le fait connaître, mes frères, lorsqu'il dit : « C'est afin que la loi du Seigneur soit toujours dans votre bouche, » *Ibid.* 9, c'est-à-dire, afin que la considération d'un si grand bienfait, vous révélant avec plus d'éclat la toute-puissance de Dieu, sa bonté, sa providence, sa charité pour ses amis, sa justice rigoureuse pour ses ennemis, vous le craigniez, vous l'aimiez, vous mettiez en lui votre espérance, vous obéissiez à ses lois et à ses commandements, et qu'ainsi vous parveniez à la gloire de l'immortalité et de l'éternel bonheur. Et cela, mes frères, n'est-ce pas mettre le comble à tous les bienfaits, ajouter de nouveaux dons aux premiers, de plus grandes faveurs aux moindres ? Car y a-t-il quelque chose de plus précieux pour l'homme que de vivre sur la terre dans la justice et la sainteté, et de recevoir dans le ciel une éternelle récompense ? C'est à cela évidemment que tendent les exigences du Seigneur, si toutefois on peut appeler de ce nom des prescriptions qui sont de sa part une nouvelle marque de sa tendresse.

Et maintenant, mes frères, élevons plus haut nos pensées, et comparons au bienfait dont je viens de parler celui de notre rédemption et de notre délivrance. Le peuple hébreu a été délivré de la puissance de Pharaon : nous, de la puissance et de la tyrannie du démon ; lui, de la captivité d'Égypte : nous, de la captivité et de la servitude du péché ; lui, des durs travaux et des mauvais traitements dont l'accablait un superbe vainqueur, nous, des peines éternelles et des feux dévorants qui nous étaient préparés dans l'enfer. Pour accomplir la délivrance d'Israël, le Seigneur a ordonné qu'un agneau serait immolé, et que les seuils et les impostes des maisons seraient marqués de son sang, afin que son peuple fût épargné par l'ange exterminateur : pour accomplir notre délivrance, le Père céleste a voulu que, non pas un agneau

ou un autre animal fût immolé, mais que son Fils unique fût offert en sacrifice, afin de nous délivrer de tous les maux dont nous avons parlé. D'un côté, nous voyons le Seigneur ensevelir dans les flots de la mer Rouge les ennemis puissants qui poursuivaient son peuple les armes à la main et la haine dans le cœur : de l'autre, les vrais ennemis de notre âme, c'est-à-dire les péchés qui lui donnent la mort, sont enveloppés et noyés dans l'océan de son sang précieux. Pour les Israélites qui périssaient de soif, il fait jaillir l'eau de la pierre, et chacun peut se désaltérer pour un moment à cette source miraculeuse : pour nous il fait couler du côté sacré du Christ « une fontaine d'eau jaillissante pour la vie éternelle. » *Joann.* iv, 14. Pour eux il fait pleuvoir la manne du ciel, précieuse nourriture qui soutient leur vie, mais qui ne doit pourtant pas les empêcher de mourir : à nous, c'est la chair même du Christ qui est donnée, c'est-à-dire le pain des anges qui nous met à l'abri des atteintes de la mort éternelle ; car c'est de ce pain que le Seigneur a dit : « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais voici le pain descendu du ciel pour que celui qui en mange ne meure point. » *Joann.* vi, 50. Le but final des bienfaits accordés au peuple ancien, c'était de le faire arriver après de longs détours à la terre de Chanaan qui lui avait été promise : mais les faveurs réservées au peuple nouveau ont pour fin de l'introduire « dans cet héritage où rien ne peut, ni se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir, qui nous est préparé dans les cieux. » *I Petr.* i, 4. Jugez par là, mes frères, de la prééminence d'un bienfait sur l'autre ! Il s'agit ici de la terre, là du ciel ; ici de la chair, là de l'esprit ; ici de l'immolation d'un agneau, là de l'immolation du Christ. Autant donc que le ciel l'emporte sur la terre, l'esprit sur la chair, le Christ sur un vil animal, autant le bienfait de notre rédemption l'emporte sur celui de la délivrance d'Israël.

Si donc le Seigneur a exigé de l'ancien peuple, que non-seulement il rappelât tous les ans la mémoire de cette miraculeuse délivrance, mais qu'il l'eût toujours présente devant les yeux, que ne doit-il pas attendre de nous en reconnaissance de notre rédemption ? Car, puisque ce dernier bienfait, de quelque côté

qu'on le considère, est plus excellent que le premier, il faut aussi que, sous tous les rapports, les sentiments de notre piété, de notre charité, de notre religion et de notre reconnaissance l'emportent sur ceux du peuple ancien.

Mais par quel moyen pourrons-nous jamais, faibles comme nous sommes, nous acquitter de ce devoir? Le moyen, mes frères, c'est avant tout de reconnaître, autant que nous le pouvons, la grandeur du bienfait. Plus nous saurons apprécier la faveur qui nous est faite, plus nous nous montrerons reconnaissants envers son généreux auteur. Or, pour l'apprécier convenablement, nous n'avons rien de mieux à faire que de suivre la voie qui nous est tracée par le Seigneur lui-même dans le commandement qu'il a fait à Abraham. De même que, pour connaître l'importance de la terre promise, le saint patriarche l'a parcourue dans tous les sens; ainsi pour juger du bienfait de la rédemption, nous avons à le considérer sous toutes ses faces. Il y a certaines faveurs qui sont limitées à un seul objet, il y en a d'autres qui s'étendent très-loin; sous le nom générique de « bienfait, » elles comprennent des bienfaits sans nombre. Un exemple vous fera comprendre ma pensée.

Supposez un voleur de grand chemin qui, pendant de nombreuses années, a assassiné les voyageurs pour les dépouiller. Le chef de la cité réussit enfin à le prendre, et il prononce contre lui une condamnation bien méritée. La sentence porte qu'il sera d'abord battu de verges, qu'il aura ensuite les oreilles et les deux mains coupées, que sa chair sera déchirée avec des tenailles rougies au feu, qu'il sera ignominieusement traîné par toutes les rues de la ville, puis attaché à la potence, et enfin que son cadavre sera mis en pièces et que les tronçons en seront suspendus dans des lieux élevés pour inspirer aux scélérats une terreur salutaire. La sentence rendue, un ami du condamné se présente; il a recours à mille démarches, à mille supplications; il offre des sommes d'argent considérables pour réparer largement tous les dommages qui ont été causés; il finit par obtenir la grâce du coupable, et il le soustrait à toutes les peines auxquelles il avait été condamné. Comprenez-vous, mes frères, à combien de titres ce

criminel se trouve l'obligé de celui qui l'a délivré de tant de maux ?

Nous pouvons comprendre, par cet exemple, tout ce dont nous sommes redevables à notre divin Sauveur. En nous délivrant des maux les plus graves et les plus nombreux, que nous avait fait encourir le péché (nous en parlerons bientôt), il nous a accordé par un seul acte des bienfaits aussi nombreux, que le sont les maux auxquels il nous a soustraits, sans parler de tous les autres avantages qu'il nous a procurés. Et le bienfait divin s'étend beaucoup plus loin encore que dans le fait que j'ai supposé ; car dans ce dernier cas, c'est un ami qui paie la rançon de son ami, tandis que dans l'autre, le Fils de Dieu paie de sa propre vie le prix de la rédemption de ceux qui sont ses ennemis.

Pour apprécier, autant que nous le pouvons, la grâce de la rédemption, je vous présenterai donc une énumération sommaire de tous les maux qu'entraîne le péché. De même que c'est en connaissant la gravité d'une maladie, et en prévoyant ses suites funestes, que l'on apprécie le mieux le prix du remède : ainsi pour juger de la valeur de notre rédemption, est-il nécessaire d'avoir une idée exacte de la maladie de la nature humaine, et de tous les maux qui en sont la conséquence ; c'est donc par là que nous allons commencer.

Cet exposé ne nous sera pas seulement utile pour le but principal que je viens de signaler ; il le sera encore pour nous révéler la malice du péché mortel et pour nous inspirer la résolution de le fuir. Car toute la sagesse chrétienne consiste à détester le péché. Et quand je parle de péché, je n'entends pas seulement le péché de notre premier père, qui a souillé la nature de l'homme tout entière, mais tous les péchés mortels, tels que la haine du prochain, l'amour criminel, le parjure, la colère, le vol, la détraction, la vengeance, et autres péchés du même genre. Car le péché mortel, quel qu'il soit, renferme ce qui constituait surtout la gravité du péché d'Adam : le mépris de Dieu, l'éloignement du souverain bien, d'où découlent tous les autres maux.

I.

Je commence donc, mes frères, par énumérer aussi brièvement qu'il m'est possible les maux les plus graves qu'attire sur soi celui qui se rend coupable d'un péché mortel quelconque.

Premièrement, le pécheur perd la grâce et l'amitié de Dieu, et il encourt sa colère et son inimitié. « Car Dieu a en horreur l'impie et son impiété. » *Odio est Deo impius et impietas ejus*. Sap. XIV, 9. C'est le premier, le plus grand de tous les maux, et la source de tous les autres, par la même raison que l'amitié de Dieu est le premier de tous les biens et la source de tous les autres biens. C'est pourquoi le Seigneur a dit : « Ce sont vos iniquités qui ont fait une séparation entre vous et votre Dieu » et qui vous ont dépouillé de tout bien. *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum*. Isa. LIX, 3.

Secondement, le péché, dès l'instant où nous l'avons commis, nous fait perdre tous nos droits au royaume des cieux, selon cette parole du Seigneur : « Celui qui aura péché contre moi, je l'effacerai de mon livre. » *Exod. xxxii, 33*. Ce livre est le livre dans lequel les élus sont inscrits et proclamés citoyens du royaume céleste.

Troisièmement, le péché nous rend dignes des supplices éternels de l'enfer. Car « la mort, comme le dit l'Apôtre, est la solde du péché, » la mort du corps, et à plus forte raison la mort de l'âme, qui sera éternelle, et que l'apôtre saint Jean appelle une seconde mort : « Pour ce qui est des timides, des incrédules, des exécrables, des homicides, des fornicateurs, des empoisonneurs, des idolâtres et de tous les menteurs, leur partage sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort. » *Apoc. xxi, 8*.

Quatrièmement, le péché nous asservit à la puissance du démon. L'Apôtre a dit : « Et ainsi ils sortiront des pièges du diable qui les tient captifs et en fait ce qu'il lui plaît. » II *Timoth. ii, 26*. Cette servitude est bien différente de celle à laquelle un conquérant réduit les hommes que le sort de la guerre a fait tomber entre ses mains. Le vainqueur subjugue des hommes qui lui ré-

sistent et qui subissent le joug malgré eux ; tandis que la tyrannie du démon ne s'impose par aucune force extérieure, ni par la puissance d'aucun ennemi, encore moins par la volonté de Dieu qui est l'ami du genre humain ; notre volonté, dont l'antique serpent, c'est-à-dire le démon, parvient, à l'aide de suggestions perfides, à obtenir l'adhésion. Et ainsi nous sommes les propres artisans de notre servitude et de notre malheur. Il faut toutefois le reconnaître, si nous forgeons nous-mêmes nos propres chaînes, c'est que souvent nous nous trouvons entraînés par un charme puissant. C'est, par exemple, la loi de la chair qui domine l'esprit, et l'engage dans la voie mauvaise, non par la contrainte, mais par l'attrait du mal ; ce sont les diverses passions de l'âme qui détournent l'homme des choses de Dieu, et le poussent violemment vers les choses défendues. Salomon l'a dit dans les Proverbes : « Le méchant se trouve pris dans son iniquité, et il est lié par les chaînes de ses péchés. » *Iniquitates suæ capiunt impium : et funibus peccatorum suorum constringitur.* Prov. v, 26. Tel est, mes frères, l'esclavage où nous réduit le péché.

Le péché ne nous rend pas seulement esclaves, il souille l'âme de taches hideuses et l'enlaidit ; c'est pourquoi le Seigneur dit à l'âme pécheresse, par la bouche de Jérémie : « Quand vous vous laveriez avec du nitre, et que vous vous purifieriez continuellement avec de l'herbe de borith, vous demeurerez toujours souillée devant moi dans votre iniquité, » *Jerem. II, 22* ; et par la bouche d'Ezéchiel : « Vous avez dressé à l'entrée de toutes les rues la marque publique de votre prostitution ; vous avez rendu votre beauté abominable. » *Ezech. XVI, 25*. Car de même qu'un vêtement qui traîne dans la poussière et la boue se salit et se tache ; ainsi l'homme qui s'éloigne de Dieu par le péché, et qui se passionne pour des biens fragiles, pour des plaisirs coupables, contracte de hideuses souillures, selon la parole du Seigneur : « Ils sont devenus abominables, comme les choses qu'ils ont aimées. » *Et facti sunt abominabiles, sicut ea quæ dilexerunt.* Osee, ix, 10.

Sixièmement, outre qu'il nous souille et nous enlaidit, le péché nous rend aveugles ; il est écrit que le pécheur agit dans les

ténèbres : « La voie des méchants est pleine de ténèbres ; ils ne savent où ils tombent. » *Prov. iv, 19.* Et ailleurs : « Ils sont dans l'ignorance, et ils ne comprennent point les choses ; ils marchent dans les ténèbres. » *Ps. lxxxI, 5.* Pareils aux aveugles, ils errent à l'aventure, parce qu'ils ne savent ni où ils vont, ni quel chemin ils suivent ; c'est-à-dire qu'ils ne voient pas la fin vers laquelle ils doivent tendre, ni la route qui peut les y conduire. Le comble de l'aveuglement, pour une créature raisonnable, c'est qu'elle s'imagine mener une vie régulière et heureuse, parce qu'elle jouit des biens visibles de cette vie, et qu'elle peut satisfaire les convoitises des sens. Or, la cause de cet aveuglement n'est autre que le péché, qui s'interpose comme un nuage épais entre Dieu et l'homme, et prive ainsi la créature des rayons et de l'action salutaire de la lumière divine. Et plus le pécheur accroît le nombre de ses péchés, plus ce fatal nuage devient épais et impénétrable à la lumière.

Septièmement, le péché nous affaiblit et nous rend incapables de remplir les devoirs de la vie chrétienne. Il ne prive pas seulement notre âme de la grâce, il lui fait une profonde blessure. L'Esprit-Saint nous offre une image de cet effet du péché dans l'homme qui, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs. Non-seulement les voleurs le dépouillèrent, mais « l'ayant chargé de coups, ils le laissèrent demi-mort. » *Luc. x, 31.* Telle est, en effet, l'infirmité de l'homme que, sans le secours de Dieu, il ne peut pas conserver l'intégrité de sa nature. Si vous dépouillez un cadavre de la myrrhe qui a servi à l'embaumer, il se corrompra aussitôt et sera attaqué par les vers : c'est ce qui arrive à l'âme lorsqu'elle est privée de la myrrhe de la grâce divine. Le Prophète nous fait connaître cette infirmité de notre nature lorsqu'il dit : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible, guérissez-moi, parce que mes os sont tout troublés. » *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum : sana me, Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea.* *Ps. vi, 3.* Sous le nom d'ossements, il entend les principales facultés de l'âme que le péché a amoindries, perverties et dépouillées de leur rectitude première.

Enfin, le péché donne la mort à l'âme, car il lui enlève la véritable vie. « Le péché, étant accompli, engendre la mort, dit saint Jacques. » *Peccatum, cum consummatum fuerit, generat mortem.* Jacob. 1, 15. En butte à la séduction des vieillards, la chaste Susanne s'écriait : « Si je fais cela, c'est-à-dire si je cède à vos coupables désirs, je mourrai. » *Dan.* XIII, 22. Elle donne le nom de mort au péché. Pourquoi cela? Parce que le péché fait perdre la grâce par laquelle l'homme est uni à Dieu, auteur du salut et source de la vie. La grâce perdue, il perd Dieu qui seul le fait vivre. C'est pourquoi saint Augustin a dit : « Vous n'avez pas l'esprit de la véritable piété, si vous pleurez le corps d'où l'âme est sortie, et si vous ne pleurez pas l'âme d'où Dieu s'est éloigné. »

Tels sont, mes frères, les maux que le péché a attirés sur le genre humain, et qu'il attire sur chacun de nous en particulier lorsque nous le commettons. L'homme qui se rend coupable d'une faute mortelle devient l'ennemi de Dieu. Déshérité du ciel, condamné au supplice de l'enfer, esclave du démon, dégradé, souillé, blessé de mille manières, aveugle, infirme, et comme mort, il ne peut plus s'élever jusqu'aux choses spirituelles et divines. Pouvait-il, du reste, s'attendre à autre chose, quand il s'éloignait de Dieu source de tous les biens, et qu'il faisait alliance avec le démon auteur de tous les maux? Vous devriez, mes frères, avoir ces choses-là devant les yeux toutes les fois que le démon vous excite à commettre quelque péché mortel. Je ne doute pas que, si vous vous pénétriez bien de ces salutaires pensées, vous ne fussiez disposés à perdre la vie plutôt que de vous rendre coupables d'une faute grave.

Eclairés par cette lumière, les saints ne considéraient jamais comme pénible ce qui pouvait servir à leur faire éviter le péché. Saint Grégoire nous raconte que saint Benoît, se sentant un jour assailli par une forte tentation de la chair, et craignant d'y succomber, eut le courage de se dépouiller de ses vêtements et de se jeter nu dans un champ d'épines et de ronces, au milieu desquelles il se roula jusqu'à ce que, déchiré de plaies nombreuses, il fût couvert de sang, et que, l'attrait du plaisir avant été étouffé sous la pression de la douleur, le venin qui était

dans son âme sortît par les blessures de son corps. « L'ardeur de la mortification, ajoute saint Grégoire, fit céder l'ardeur des passions, et c'est ainsi que le péché fut vaincu. » On raconte un trait non moins admirable de saint François d'Assise. Eprouvé par une tentation du même genre, il se jeta tout nu sur la neige en plein hiver. Puis ayant réuni une grande quantité de cette neige, il en fit une boule, et s'écria : François, voilà ta femme, serre-la dans tes bras, presse-la sur ton cœur ! A ces mots ironiques, il embrassa le tas de neige, dont le froid glacial éteignit dans ses membres le feu de la passion. Voilà, mes frères, de quelle manière s'affranchissent du péché tous ceux qui, à la clarté de la lumière divine, en reconnaissent la malice et la laideur. Mais c'est pour nous le sujet d'une grande tristesse de rencontrer tant de personnes, même parmi les fidèles, qui avalent l'iniquité comme l'eau, et qui, pour se procurer de vaines jouissances, s'abandonnent, sans aucune crainte des jugements de Dieu, à toutes sortes de vices. Revenons maintenant à notre sujet.

L'homme ne pouvait pas se racheter de tant de maux, parce qu'étant incapable de satisfaire à la majesté divine, il ne pouvait pas détruire le péché qui est la cause de tous ces maux. Je dis qu'il était incapable de satisfaire à la majesté divine : car la gravité d'une faute se mesurant sur la dignité de la personne offensée, et le péché d'Adam (qui a passé à toute sa postérité comme la sève se répand du tronc de l'arbre dans les branches), offensant une majesté infinie, la malice de ce péché était par là même infinie. Ajoutez à cela que ce n'est pas seulement pour le péché originel, mais pour tous les autres péchés qu'il fallait satisfaire et offrir un sacrifice à Dieu. Ces iniquités sont si nombreuses, qu'un pécheur a pu dire : « Le nombre de mes péchés surpasse celui des grains de sable de la mer. » *Orat. Manass.* Qui donc pourrait calculer le nombre des péchés qui se commettent, qui ont été commis depuis que le monde a commencé, qui seront commis jusqu'à ce qu'il finisse, et par ceux qui seront sauvés, et par ceux qui seront damnés, qui, dis-je, pourrait le calculer, lorsque nous savons que « le nombre des insensés, c'est-à-dire des pécheurs, est infini ? » *Eccle. I, 15.* Comment

donc un homme aurait-il été capable de satisfaire pour tous les péchés du monde? Il n'aurait pas pu satisfaire, même pour un seul péché; car n'était-il pas l'ennemi de Dieu, et l'offrande d'un ennemi peut-elle être agréée? « L'oblation du juste engraisse l'autel, dit le Sage...; il n'y a que le sacrifice du juste qui soit bien reçu. » *Eccli.* xxxv, 8, 9.

II.

L'homme se trouvait donc réduit à un état tellement misérable, que le seul hommage qu'il pût rendre à Dieu, c'était de subir la mort éternelle à laquelle il avait été condamné; que la seule gloire qu'il pût lui procurer, c'était d'accepter le châtement encouru pour n'avoir pas voulu accepter l'obéissance. Alors le Fils unique de Dieu, prenant pitié de l'homme déchu, que l'envie acharnée du diable avait précipité dans de si grands maux, résolut de prendre en main sa cause, de l'arracher à cet état affreux et de le rétablir dans sa dignité première. Il pouvait réaliser ce dessein de bien des manières: la puissance et la sagesse de Dieu ont des ressources infinies; mais il a voulu choisir le moyen le plus parfait. Toutes les œuvres de Dieu, comme dit le Prophète, étant parfaites et admirablement combinées pour manifester sa gloire et sa grandeur, sa sagesse demandait qu'il choisît les moyens les plus parfaits, de préférence aux autres. S'il est d'un prince vraiment sage et bon de faire, pour le gouvernement des peuples, non pas seulement ce qui serait dans son droit, mais ce qui est le plus convenable, combien plus notre bon et magnifique roi a-t-il dû considérer, dans l'accomplissement de l'œuvre de la rédemption, non ce qu'il pouvait se borner à faire, mais ce que sa dignité et l'intérêt de notre salut exigeaient qu'il fit! Le Fils de Dieu, c'est-à-dire, la vertu et la sagesse de Dieu, s'est donc arrêté au plan le plus honorable et le plus avantageux pour nous et pour son Père; il a voulu se charger lui-même de notre cause en prenant notre nature et la forme d'esclave. Il s'est porté caution, il s'est fait débiteur pour l'homme coupable; en un mot il a assumé sur lui la responsabilité de payer toutes les dettes et d'expier tous les péchés du monde.

Mais par quel motif et dans quel intérêt le Sauveur a-t-il voulu entreprendre cette grande œuvre? Ce n'est pas assurément que Dieu dût en retirer quelque profit pour lui-même, lui qui, pendant des siècles innombrables, avant que le monde fût créé, jouissait, comme il jouit aujourd'hui, comme il jouira éternellement, de tous les biens et d'un bonheur sans limites, car c'est le propre de l'Être souverain que l'on ne puisse ni le diminuer ni le grandir. Pourquoi donc le Sauveur a-t-il pris une si grande charge? C'est uniquement, mes frères, par bonté, par charité, par compassion pour nos misères, par zèle pour le bien, par amour pour notre salut. Il est venu, dit l'Évangéliste « pour donner à son peuple la science du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, dans lesquelles le Soleil levant nous a visités d'en haut. » *Luc. I, 77.* Nous avons une image des voies de sa miséricorde dans la manière dont le Seigneur a délivré l'Égypte de la plaie des sauterelles. « Ayant fait souffler un vent très-fort du côté de l'occident, il enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge. » *Exod. x, 19.* Parmi les moyens dont il aurait pu se servir pour délivrer l'Égypte de ce fléau, il a choisi celui-ci entre tous, comme le plus propre à figurer le bienfait de notre rédemption. Tous les péchés du monde, qui n'affligeaient pas seulement, comme les sauterelles, une seule région, mais la terre entière, ont été emportés par le souffle violent de la charité de Jésus-Christ, et précipités dans la mer Rouge, c'est-à-dire dans le fleuve de son sang précieux, où ils ont été détruits à jamais, selon la parole du Prophète : « Il détruira toutes nos iniquités, et il jettera tous nos péchés au fond de la mer. » *Deponet omnes iniquitates nostras, et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra. Mich. VII, 19.*

De quelque côté, mes frères, que nous envisagions le mystère de la passion du Sauveur, il nous apparaîtra comme le témoignage le plus éclatant de son amour. L'insigne faveur qu'il nous a faite d'aller au-devant de tant de travaux, de tant de douleurs dans l'unique intérêt de notre salut, et sans que lui-même, souverainement et éternellement heureux, en retirât aucun profit,

doit donc exciter en nous la plus vive reconnaissance et le plus tendre amour. Pourrions-nous ne pas aimer Celui qui nous a aimé le premier? Nous en coûterait-il de rendre amour pour amour? Pousserions-nous l'ingratitude jusqu'à ne vouloir rien endurer pour Celui qui a daigné endurer pour nous, avec un entier désintéressement et par pure charité, tant de durs labeurs et de cruels tourments?

Pour assurer notre rédemption, il était nécessaire que la nature divine s'unît à la nature humaine, afin que l'une vînt en aide à l'autre, et que ce qui ne pourrait pas être accompli par celle-ci le fût par celle-là. Car, d'un côté, la divinité ne peut ni mériter, ni satisfaire, parce que de telles œuvres ne sont propres qu'à la créature; et d'un autre côté, l'homme, si parfait qu'on le suppose, est incapable d'offrir à la majesté infinie de Dieu une satisfaction adéquate. Il fallait donc que la nature humaine et la nature divine s'unissent par un lien mystérieux, afin que la même personne fût capable, en vertu de la nature humaine, de mériter, et, en vertu de la nature divine, de donner à ses mérites et à ses satisfactions une valeur infinie; il fallait, en un mot, qu'un Homme-Dieu opérât notre salut, la divinité suppléant à l'humanité quant à la valeur du mérite, et l'humanité prêtant à la divinité ce sans quoi il ne peut pas y avoir de mérite. Ainsi, comme le dit Eusèbe d'Emèse, le sacrifice offert par la majesté souveraine est de nous, et le prix de ce sacrifice est de Dieu.

Pour mieux comprendre cette vérité, il faut distinguer trois sortes d'actions dans notre Seigneur. Les unes sont de Dieu, les autres de l'homme, d'autres enfin de Dieu et de l'homme en même temps. Créer, ressusciter, justifier, remettre les péchés, et autres actions de ce genre, sont exclusivement des œuvres de Dieu. Obéir, offrir un sacrifice, combattre pour la justice jusqu'à la mort, rendre à Dieu des actions de grâces, sont essentiellement des œuvres de l'homme, c'est-à-dire d'un être raisonnable, mais créé. Donner sa vie parce qu'on le veut, la reprendre à son gré et se ressusciter d'entre les morts, offrir à Dieu pour les péchés du monde une satisfaction égale à l'offense, tout cela ne peut être que l'œuvre d'une personne qui soit à la fois Dieu et homme.

Or, en Jésus-Christ, mes frères, la nature divine et la nature humaine sont hypostatiquement unies, et c'est pourquoi il est capable d'offrir pour nos péchés, d'une part, une véritable satisfaction, et de l'autre, une satisfaction adéquate.

III.

Après avoir étudié la valeur intrinsèque de la satisfaction de Jésus-Christ, nous devons en examiner le mode, c'est-à-dire les moyens par lesquels il a satisfait à la souveraine majesté de Dieu.

La satisfaction, si nous en jugeons d'après les données de la raison, a le caractère de l'action médicale, laquelle a coutume de guérir les contraires par les contraires, par exemple de combattre le froid par le chaud et le chaud par le froid. Le Sauveur a adopté cette méthode, et, nous trouvant malades de toutes sortes de crimes, il nous a guéris par les vertus contraires.

La cause première de notre perte, de notre mort, c'est le crime de désobéissance, c'est l'acte de révolte par lequel le premier homme, et après lui sa postérité, a secoué le joug de l'autorité de Dieu. Il était donc convenable que le Christ offrît au Père l'hommage de son obéissance pour réparer l'outrage fait à sa grandeur, et que ceux qui, par la suite, imiteraient son obéissance, obtinssent de lui le salut. Et comme l'obéissance ne consiste pas à accepter les biens et les joies de cette vie, pour lesquels nous avons toujours de l'attrait, mais à en supporter les travaux et les douleurs, malgré les répugnances de notre nature, il fallait que Celui qui voulait réparer par sa soumission le crime de notre révolte, se montrât obéissant jusqu'au dernier des sacrifices, jusqu'à la mort, que dis-je ? jusqu'à la mort la plus ignominieuse, la mort de la croix.

Dieu a été aussi offensé par l'orgueil de l'homme. Notre premier père, assez téméraire pour ambitionner, à l'instigation du démon, la science de Dieu, a péché par orgueil ; et toute sa postérité à sa suite s'est rendue coupable du même crime. Il n'appartenait donc qu'à l'humilité de réparer notre faute, et un abaissement

volontaire pouvait seul apaiser le Dieu juste, dont l'arrogance humaine avait provoqué la colère. Et comme notre orgueil avait été poussé jusqu'aux dernières limites, puisqu'il avait élevé jusqu'à Dieu même ses prétentions insensées, l'humilité du Réparateur devait descendre jusqu'au dernier degré de l'abjection. Ajoutez que le céleste Médecin avait entrepris de guérir non-seulement les maux passés, mais les maux présents et futurs de l'humanité déchue. Or, tous ces maux découlent de l'orgueil comme de leur source, parce que c'est l'orgueil qui empêche la grâce d'arriver jusqu'à nous et qui nous entraîne dans les voies de l'iniquité. Comme, en effet, on ne parvient aux honneurs qu'en ayant recours à toutes sortes de moyens, il s'ensuit que tout individu qui se passionne pour les honneurs, se passionne également pour les moyens bons ou mauvais qui peuvent les lui procurer, et qu'il se trouve ainsi comme engagé à commettre d'innombrables fautes. Voilà pourquoi l'orgueil est appelé la source de tout péché. Nous donnons nous-mêmes la preuve de cette triste vérité par le bruit que nous faisons lorsqu'il nous arrive d'être en butte à la calomnie et à l'outrage; souvent l'ardeur de la vengeance ne s'éteint en nous qu'avec la vie. Je vous en conjure donc, ô mon Dieu, ô vous qui êtes descendu du ciel pour triompher par vos enseignements, et plus encore par vos exemples, de toutes les maladies du genre humain, considérez cette grande et incurable maladie de l'orgueil, extirpez-la en nous, et que la plus excellente des vertus, l'humilité, prenne possession de nos cœurs!

Dans ce but, notre céleste Médecin, le seul qui fût capable de reconnaître la gravité du mal et d'en prévoir les suites funestes, nous a préparé pour remède son héroïque humilité. Il a voulu que l'épreuve cruelle de sa passion ne consistât pas moins dans l'ignominie de l'injure et de la calomnie que dans la rigueur des tourments. Qui pourrait se rappeler, sans une pieuse émotion, son arrestation au jardin des Olives, ses mains chargées de liens, sa divine face outragée par un soufflet dans la maison d'Anne, et les autres soufflets, et les crachats infâmes, et les coups de poing, et les injures, et les railleries qu'il souffre dans le palais

de Caïphe? Parlerai-je des mépris et de la moquerie d'Hérode, qui, en présence de sa cour, le traite comme un insensé, le tourne en ridicule, le revêt d'une robe blanche et le fait reconduire de nouveau chez Pilate, à travers les rues de la cité, sous les regards et aux applaudissements ironiques d'une vile populace?

Je n'insiste pas sur ces exemples si éclatants d'humilité, et j'arrive au couronnement d'épines, qui en est un nouveau témoignage, digne de l'admiration de Dieu, des anges et des hommes. La cohorte des soldats du gouverneur, gens insolents, cruels et sanguinaires, ayant battu de verges et broyé de coups le Sauveur, l'amènent dans le prétoire, comme dans un lieu de refuge et de repos, par une sorte de compassion hypocrite pour le triste état où il est réduit et pour le sort qui l'attend. Là, ils le dépouillent de ses vêtements et ils le revêtent d'un manteau de pourpre comme un roi de théâtre; et pour qu'il ne manque rien à cette parodie de la dignité royale, ils lui mettent dans la main droite un roseau en guise de sceptre, et sur la tête une couronne formée, non de pierres précieuses et d'or, mais d'épines; et les pointes aiguës de ces épines pénètrent dans les chairs, en sorte que la douleur la plus cruelle vient s'ajouter à une ignominie sans exemple. La cruauté, je ne dis pas seulement des hommes, mais des démons eux-mêmes, aurait-elle pu inventer un plus affreux supplice?

Ce n'est pas assez. Le fantôme de roi qu'ils viennent de créer, ils l'insultent et ils le raillent, mêlant l'injure aux éclats de rire; ils fléchissent le genou devant lui et le saluent du nom de roi; ils lui crachent au visage, ils le soufflètent, et, prenant son roseau, ils en frappent sa tête auguste, faisant ainsi pénétrer plus avant dans la chair les épines de sa couronne. L'histoire des hommes les plus barbares et les plus cruels vous offrirait-elle un seul exemple d'une telle ignominie? Quels cœurs de bronze avaient donc les artisans de ce supplice? Quel sentiment d'humanité leur restait-il? Ah! ce ne sont pas des hommes, mais les démons les plus cruels qui ont imaginé de pareilles tortures!

Si le Sauveur a permis que ses ennemis l'abreuvassent d'opprobres, c'est qu'il voulait à la fois offrir un sacrifice et nous

laisser un exemple d'humilité parfaite; offrir un sacrifice qui expiât le crime de l'orgueil, et donner un exemple qui fût pour nous un aiguillon et un encouragement. Car quoique les démons et leurs suppôts soient les artisans des outrages qu'il a subis, il les a subis, non par nécessité, mais parce qu'il l'a voulu.

Vous tous donc, mes frères, qui vous montrez inflexibles à l'égard de ceux qui, regrettant de vous avoir offensés, demandent à se réconcilier, vous qui n'avez de repos qu'après avoir tiré de leurs offenses une vengeance complète, je viens vous offrir pour modèle, pour conseil et pour appui le Dieu du ciel et des anges, qui a patiemment dévoré pour vous tant d'injures et tant d'opprobres. Et ne dites pas qu'il est Dieu et que vous n'êtes qu'un homme. Cette objection peut avoir sa force dans d'autres cas, mais ici la différence que vous alléguez ne fait que donner plus de poids à l'exemple qui vous est proposé. Car plus la personne qui s'humilie est élevée, plus est efficace et puissant l'exemple de ses abaissements. Comment, en effet, un être méprisable et abject n'accepterait-il pas l'humiliation et le mépris, lorsque, pour lui, le souverain Seigneur du ciel et de la terre descend jusqu'au dernier degré de l'abjection ?

Revenons maintenant à notre sujet, et continuons de montrer que, par son incomparable humilité, le Sauveur a pleinement satisfait à la majesté divine pour le péché d'orgueil dont le premier homme s'est rendu coupable. L'orgueil, dans un homme, est une révolte odieuse; mais l'humilité dans un Dieu n'est-elle pas une satisfaction plus admirable? Si l'homme est coupable d'un orgueil sans bornes pour avoir voulu s'élever jusqu'à Dieu, n'est-ce pas un Dieu qui s'humilie pour expier cet orgueil, n'est-ce pas la majesté infinie qui acquitte la dette contractée envers la majesté infinie? L'humilité du Fils a procuré assurément plus de gloire au Père que ne lui en avait enlevé l'orgueil et la révolte de l'homme. Si on compare l'humilité du Christ à l'orgueil de l'homme, l'obéissance du Christ à la révolte du pécheur, la charité du Christ mourant à l'indifférence de celui qui s'éloigne de Dieu, le sacrifice de la croix au péché du genre humain, qui hésiterait à dire que les œuvres perverses de l'homme n'ont pas

causé à Dieu autant de déplaisir que les œuvres divines de Jésus-Christ lui ont procuré de contentement et de gloire? Dieu n'a donc pas à se plaindre du pécheur, il n'a rien à en exiger, car le Rédempteur lui a rendu bien au-delà de ce que lui avait enlevé le prévaricateur. Un créancier n'est pas fondé à se plaindre, quand, au lieu d'un écu qu'on lui a volé, le répondant lui donne une perle qui a cent fois plus de prix. La satisfaction de Jésus-Christ ne provenant pas seulement de l'homme, mais de l'homme et de Dieu en même temps, tire sa valeur de la dignité de la personne divine et est infinie comme elle. Il y a en Jésus-Christ deux volontés, une volonté incréée et une volonté créée. « La volonté incréée, dit saint Jean Damascène, se sert de la volonté créée comme d'un instrument pour accomplir ses œuvres; or l'instrument participe à la force qui le met en mouvement et ne fait pour ainsi dire qu'un avec elle; on ne doit donc pas s'étonner si la volonté créée produit des actes d'une valeur infinie, et offre à Dieu une satisfaction qui égale l'offense. »

IV.

Nous avons fait connaître le premier moyen par lequel le Sauveur a satisfait à Dieu pour nous et fléchi sa colère. Parlons maintenant d'un autre moyen qui ne remplit pas moins parfaitement les conditions qu'exige la stricte justice. Pour mieux comprendre ce que nous devons en dire, rappelons-nous cette vérité proclamée par le Prophète, que « les œuvres de Dieu sont parfaites, » *Deut.* xxxii, 4, car « tout est réglé avec mesure, avec nombre et avec poids, » *Sap.* xi, 21, et que par conséquent elles ne peuvent contenir en elles-mêmes rien de mauvais et de défectueux. Il est vrai qu'il se commet dans le monde, par le fait des hommes, un grand nombre de crimes, et que l'harmonie de ce chef-d'œuvre semble en cela souffrir quelque atteinte; mais l'éclat de la vengeance qui punit le crime en efface la noirceur. L'honneur d'un empire bien réglé n'exige pas qu'aucun mal ne s'y fasse, mais que le mal ne reste jamais impuni. Le châtement infligé au crime est la sauvegarde des Etats solidement constitués.

Le lacet passé au cou du voleur a son prix, comme le collier qui pend au cou du roi. Aussi le Roi suprême de ce monde ne souffre-t-il, dans ce vaste État, rien de déréglé. Si la créature vient à troubler par quelque crime l'harmonie qu'il y a établie, il répare aussitôt ce désordre, nous dit saint Augustin, en le punissant avec éclat.

Puisqu'il n'est pas douteux que, non-seulement la satisfaction pour le péché, mais la restauration de l'ordre dans le monde, ne puisse être accomplie que par l'expiation et le sacrifice, il s'ensuit, mes frères, que le Fils unique de Dieu qui, dans sa miséricorde, a daigné se mettre à notre place et satisfaire pour nous à la majesté divine selon les lois de la stricte justice, il s'ensuit, dis-je, que le Fils de Dieu devait se soumettre au châtement dû à nos péchés, pour que nous-mêmes nous fussions affranchis de cette dette.

La première peine portée contre le péché, c'est la mort. Le Seigneur a dit : « Dès le jour que tu mangeras du fruit de cet arbre, tu mourras. » *Gen. II, 17.* Le Sauveur a accepté cette peine terrible, et par sa mort l'homme mortel a été délivré de la mort. « La divine Sagesse a voulu, comme le dit Eusèbe d'Emèse, que notre Seigneur Jésus-Christ offrît, pour la mort à laquelle nous étions justement condamnés, la mort à laquelle il n'était pas sujet; car la vie ne nous était pas due à nous, et lui n'était pas sujet à la mort. » Le même auteur ajoute : « Le Sauveur n'était coupable d'aucune faute; c'est pourquoi, n'ayant pas mérité la mort, il a pu nous racheter de la mort; n'étant chargé d'aucun péché qui lui fût propre, il a pu expier les péchés des autres : car il n'est pas possible de supposer que la mort du Fils de Dieu soit un effet sans cause. »

La seconde peine du péché, c'est la misère et la souffrance à laquelle a été assujettie notre existence terrestre. En effet, tous les maux de cette vie ont été introduits dans le monde par le péché; car la justice de Dieu ne peut pas permettre que l'on reçoive un châtement quand on n'a pas commis une faute. Or, ces peines et ces misères, notre divin Sauveur les a endurées pour nous pendant sa vie. Il a eu faim, il a eu soif, il a souffert du froid de

l'hiver et de la chaleur de l'été; on l'a vu harassé de fatigue, portant le poids du travail; il a été en butte à toutes sortes de persécutions; et le Prophète a pu lui attribuer ce langage : « Je suis pauvre, et dans les travaux dès ma jeunesse, » *Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea.* Ps. LXXXVII, 16.

La dernière et la plus grave des peines portées contre le péché, c'est la seconde mort, c'est-à-dire le supplice de l'enfer. Or, les trois principaux caractères que présente cet affreux supplice se retrouvent, autant que cela est possible, dans la passion de Jésus-Christ.

Dans l'enfer, l'homme est assujéti à la puissance du démon, que pendant sa vie il a choisi pour maître. — Dans la passion, le Sauveur a permis au démon et à ses suppôts de s'emparer de lui, de le lier et de le crucifier. Lui-même a dit aux princes des prêtres et aux Anciens venus pour le prendre : « Voici votre heure, et l'empire des ténèbres. » *Luc.* xxii, 53.

Dans l'enfer, le réprouvé est privé de toute espèce de consolation. Sur la terre, il n'y a pas de peine qui ne soit tempérée par quelque soulagement. Ou bien le mal diminue avec le temps, ou l'habitude le rend plus supportable, ou bien encore des amis fidèles vous consolent, ou enfin la mort, qui est le terme de tous les maux, y met fin. Rien de tout cela dans l'enfer : ni terme assigné aux souffrances, ni adoucissement, ni possibilité de faire pénitence, ni espoir en la divine miséricorde, ni intervention des saints, ni consolation de la part des amis, ni quoi que ce soit qui tempère la rigueur du châtiement. La peine infligée aux damnés, au moment où ils tombent dans l'enfer, ils l'endureront au même degré et dans toute sa rigueur, sans aucun changement, pendant toute l'éternité. Profitons de ce spectacle, mes frères, pour nous fortifier dans la crainte et l'horreur du péché, de peur que nous n'ayons le malheur (Dieu nous en préserve!) de faire l'expérience de ce châtiement affreux. — Dans la passion, le Rédempteur a souffert quelque chose de comparable à ce tourment, toute espèce de consolation lui ayant aussi manqué. C'est ce qu'attestent les paroles que lui fait dire le Psalmiste : « J'ai attendu que quelqu'un compatît avec moi, et nul ne l'a fait. J'ai attendu que

quelqu'un me consolât, mais je n'ai trouvé personne. » *Ps. LXVIII, 25*. Il a été abandonné même de son tendre et bien-aimé Père. Il s'en plaint amèrement en ces termes : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » *Matth. xxvii, 46*. Les douleurs de la flagellation, du crucifiement, de la dislocation de tous ses membres, ne lui avaient pas arraché une plainte ; mais il jette un cri, comme de désespoir, lorsque, privé de toute consolation intérieure et extérieure, il se sent abandonné de son Père. Bien plus, nous voyons le Sauveur se refuser à lui-même tout adoucissement. Il ne permet pas que la gloire de sa sainte âme, l'ardeur de son amour ou l'espérance de notre salut communiquent à son corps sacré le moindre soulagement. Les saints martyrs, au milieu de leurs tourments, ressentaient les joies du triomphe, et le jour du supplice était pour eux comme un jour de fête : c'est le contraire pour Jésus-Christ, quoique ce soit de lui qu'émane la force et le courage des martyrs. Nous l'entendons s'écrier : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » *Matth. xxvi, 38*. En renonçant ainsi à toute espèce de consolation, le Sauveur a souffert en quelque sorte la peine de l'enfer, pour nous en délivrer.

Les réprouvés ne sont pas seulement dénués de toute consolation dans l'enfer, ils souffrent dans toutes leurs facultés et dans tous leurs sens de telles douleurs, qu'il n'y a pas une seule puissance de leur âme et de leur corps qui ne soit bouleversée. Les méchants, en effet, ayant fait servir à l'iniquité l'âme, le corps, les sens et tous leurs membres, la justice exige qu'aucune partie d'eux-mêmes ne soit soustraite au châtement. C'est pour nous affranchir de cette dette, que Jésus-Christ a daigné souffrir de nombreux tourments. Que d'individus de toute sorte se sont faits les artisans de sa passion : les Juifs, les Gentils, les pontifes, les princes des prêtres, ses disciples qui l'abandonnent, Judas qui le trahit, les soldats qui le maltraitent de mille manières, les passants qui le raillent, les voleurs qui le blasphèment, le peuple tout entier qui demande à grands cris sa mort ! Pour que rien n'y manque, la femme elle-même concourt à son supplice ; c'est une servante du grand-prêtre qui entraîne le chef des apôtres dans une hon-

teuse défection. Il a souffert dans son âme et dans son corps, dans son honneur, dans sa réputation, dans sa souveraineté et dans tous les membres de son très-saint corps. Que dire surtout de l'horrible torture du crucifiement? Il n'a pas été décapité comme saint Paul, lapidé comme saint Etienne, massacré comme saint Matthieu, enlevé par toute autre mort prompte : il a souffert le supplice de la croix, qui ne fait mourir le patient que lentement, qui, par l'effet du poids du corps, aigrit les blessures des pieds et des mains qu'on a cloués, prolonge ainsi la souffrance et la rend en même temps plus cruelle. Est-il une place dans son corps sacré qui ne soit atteinte par la douleur? Tous ses membres sont déboités, disloqués, à tel point, dit le Prophète, que « l'on a compté tous ses os. » *Ps. xxi, 18.* Aucun tourment, pas même celui de la mort, n'est plus douloureux que celui-là, d'après le témoignage de sainte Catherine de Sienne, à qui fut accordée la faveur de le ressentir dans son propre corps. Enfin, « de la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'est resté rien de sain en lui. » *Isa. i, 6.* Voyez sa tête sacrée, que les Anges adorent, couronnée d'épines, ses yeux bandés, ses oreilles rassasiées d'opprobres, ses joues souffletées, sa face conspuée, ses épaules frappées à coups de poing, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses bras allongés, ses mains perforées, son côté ouvert d'un coup de lance, ses pieds cloués! Que pouvait-on faire de plus? Le voilà suspendu à la croix, ce corps sacré, le plus excellent de tous les corps, ce corps uni à la divinité, le voilà déchiré, tordu, meurtri, broyé, souillé de sang, couvert de plaies, sillonné de coups, tuméfié, livide, hideux à voir! Comment s'est-il trouvé une créature assez criminelle, un juge assez inhumain, des bourreaux assez barbares, pour que le corps d'un homme, je devrais dire d'un Dieu, ait été torturé de cette manière? Êtes-vous donc, Seigneur, celui que le Prophète appelle « le plus beau des enfants des hommes, » celui dont il dit que « les grâces sont répandues sur ses lèvres? » *Ps. XLIV, 3.* Qu'est devenue cette beauté, et la grâce de ses lèvres, et l'élégance de son corps, et la splendeur de la gloire qu'il a fait voir, et son pouvoir sur la nature? Que signifie cet éloge de l'Évangéliste : « Nous avons vu sa gloire, sa gloire comme Fils

unique, né du Père, plein de grâce et de vérité? » *Joann.* I, 14. C'est plutôt Isaïe qu'il faut entendre : « Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu ; il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que souffrir ; son visage était comme caché, il paraissait méprisable, et nous ne l'avons point reconnu. » *Isa.* LIII, 2, 3. Qui pourrait reconnaître, en effet, dans ce corps hideux le chef-d'œuvre de la création ; dans cet homme si profondément humilié, le Roi des cieux ; dans ce rebut du peuple, la gloire du Père, le Fils de Dieu et le prince de la terre ? Assurément « sa force est dans ses mains, c'est là que sa puissance est cachée » *Habac.* III, 4, car « il est sans beauté et sans éclat. » *Isa.* LIII, 2.

Ainsi donc le Sauveur a satisfait pour nous en acceptant toutes les peines dues à nos péchés, lui qui n'avait pas contracté la dette du péché. « Il a, comme le dit l'Apôtre, condamné le péché à raison du péché, » *Rom.* VIII, 3 ; c'est-à-dire, il a tiré du péché le remède du péché, comme on tire de la vipère un médicament propre à guérir de ses morsures. La mort, en effet, et toutes les autres peines, sont l'effet du péché, et c'est par la mort et par les autres peines que le Sauveur a satisfait pour nous. « Il a entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à la croix, » *Col.* II, 14, et en l'effaçant avec son sang. En cela, mes frères, éclate la miséricorde de Dieu le Père, qui, « pour l'amour de nous, a traité celui qui ne connaissait point le péché comme s'il eût été le péché même, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu. » *II Cor.* VI, 21. C'est ce que nous devons comprendre encore, en voyant que notre Seigneur est crucifié entre deux voleurs, comme s'il était un chef de voleurs, car c'est de lui que le Prophète a dit : « Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le chef du peuple que vous avez racheté. » *Exod.* XV, 43. Sous le nom de peuple, il faut entendre les larrons, les malfaiteurs, les adorateurs des idoles, et tous les hommes corrompus et dépravés. « C'est lui-même qui a porté nos péchés dans son corps sur la croix, » en portant les peines dues à nos péchés, « afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice, »

I *Petr.* II, 24. C'est ainsi que le Sauveur a été le chef qui nous a conduits dans le ciel.

Le Sauveur nous a donc rachetés de la damnation éternelle, en mourant sur la croix. Son âme et son très-saint corps qui ont souffert la passion, son sang qui a été répandu jusqu'à la dernière goutte, étant unis à la divinité, ont tiré de cette source infinie une puissance infinie; toutes ses actions et toutes ses souffrances, émanant de sa personne divine, étaient elles-mêmes divines. Car, selon que l'enseignent les philosophes, les actions appartiennent à la personnalité. D'où il suit que la satisfaction de Jésus-Christ a été parfaite, l'égalité entre l'offense et la réparation ayant été gardée. Car si c'est un Dieu qui a été offensé, c'est un Dieu qui a réparé l'offense. Et si le péché est infini à raison de celui qui est offensé, la réparation est également infinie à raison de celui qui satisfait. C'est cet acte de justice qu'Isaïe attribue au Sauveur lorsqu'il dit : « J'établirai un poids de justice et une mesure exacte d'équité. » *Isa.* xxxviii, 19. Il a véritablement satisfait dans une mesure surabondante, ayant payé à la majesté divine bien plus que l'homme ne devait, car Jésus-Christ a offert en sacrifice une vie mille fois plus précieuse que la vie non-seulement de tous les hommes, mais même des anges.

V.

Ainsi donc, mes frères, la satisfaction offerte à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ a eu pour effet de détruire le péché, et en même temps tous les maux qui sont la suite du péché. Que Jésus-Christ ait détruit le péché, c'est ce que lui-même nous atteste lorsqu'il dit que « son sang sera répandu pour un grand nombre en rémission des péchés. » *Matth.* xxvi, 28. Saint Jean-Baptiste rend le même témoignage lorsque, montrant du doigt le Fils de l'homme, il dit : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. » *Joann.* I, 29. Saint Paul ne parle pas autrement : « Il a effacé, dit-il, la cédule qui nous était contraire; il a entièrement aboli le décret de notre condamnation en l'attachant à la croix. » *Coloss.* II, 14. Or, le péché étant détruit, tous les maux qui en découlent sont également détruits.

Et d'abord, Dieu nous a rendu sa grâce et son amitié, comme nous l'apprend l'Apôtre : « Dieu a réconcilié le monde avec soi en Jésus-Christ, ne leur imputant point leur péché; et c'est lui qui a mis en nous la parole de réconciliation. » *II Cor. v, 19.* Réintégré dans notre dignité première, nous pouvons chanter avec le Prophète : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous vous êtes mis en colère contre moi : votre fureur s'est apaisée, et vous m'avez consolé. » *Isa. xii, 1.*

En second lieu, il nous a fait rentrer dans tous nos droits à l'héritage céleste; c'est encore l'Apôtre qui le dit : « Lorsque nous étions morts par nos péchés, Dieu nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés; et il nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ. » *Eph. ii, 4, 5.*

En troisième lieu, ayant détruit le péché, il nous a affranchis de la sujétion à la mort éternelle. « O mort ! s'écrie le Prophète, un jour je serai ta mort; ô enfer ! je serai ta ruine. » *Ose. xiii, 14.* C'est de quoi le Prophète rend grâces au Seigneur : « Vous avez usé d'une grande miséricorde envers moi, vous avez retiré mon âme de l'enfer le plus profond. » *Ps. lxxxv, 13.*

En quatrième lieu, nous avons été délivrés de la tyrannie du démon qui nous tenait esclaves et nous entraînait, après la mort, dans le royaume et la prison des enfers. Le Prophète nous promettait cette heureuse délivrance, lorsqu'il disait : « En ce temps-là le Seigneur viendra avec sa grande épée pénétrante et invincible, pour punir Léviathan, ce serpent levier, Léviathan, ce serpent sinueux, et il fera mourir la baleine qui est dans la mer. » *Isa. xxvii, 1.* Par les noms de « baleine » et de « Léviathan, » il veut signifier la puissance et l'empire du démon sur le monde. Par le nom de serpent « levier, » c'est-à-dire de serpent long comme un levier, il marque l'étendue du pouvoir de ce prince du monde, lequel, avant la venue de Jésus-Christ, s'est fait adorer chez presque toutes les nations. Le nom de « sinueux » indique les ruses par lesquelles il a égaré le monde entier et l'a précipité dans l'idolâtrie. Cette grande victoire, remportée par Jésus-Christ sur le démon, l'Eglise la célèbre en ce jour, lors-

qu'elle s'écrie : « Aujourd'hui le Sauveur a brisé les portes de la mort et leurs serrures ; il a renversé les barrières de l'enfer et anéanti la puissance du diable. »

Notre Seigneur a purifié notre âme des souillures du péché ; c'est le cinquième effet de la passion. Écoutons saint Jean dans l'Apocalypse : « Il nous a aimés et il nous a lavés de nos péchés avec son sang. » *Apoc.* I, 5. C'est ce que le Prophète a annoncé par ces paroles : « En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David, et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les souillures du pécheur et de la femme impure. » *Zach.* XIII, 1. Car l'absolution que les prêtres donnent tous les jours qu'est-ce autre chose que l'ablution des péchés ?

Le Sauveur a dissipé les ténèbres et l'aveuglement de notre esprit, lorsqu'au moyen d'un peu de salive et de poussière, c'est-à-dire par la vertu de son incarnation, il a ouvert les yeux de l'aveugle-né, c'est-à-dire du genre humain, accomplissant ainsi les promesses qu'il avait faites par la bouche du Prophète : « Je conduirai les aveugles dans une voie qui leur était inconnue, et je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils avaient ignorés jusqu'alors. » *Isa.* XLII, 19. Et ailleurs : « En ce temps-là, les sourds entendront les paroles de ce livre, et les yeux des aveugles sortant de leur nuit passeront des ténèbres à la lumière. » *Ibid.* XXIX, 18. Tel est le sixième effet de la passion du Sauveur.

Un autre bienfait non moins précieux est la guérison des blessures de notre âme, bienfait que ce divin Sauveur nous a mérité par ses propres blessures, ainsi que l'a dit le Prophète : « Le châtement qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. » *Isa.* LIII, 5. Le Prophète royal sollicitait cette faveur, lorsqu'il disait : « Guérissez-moi, Seigneur, et alors je serai guéri ; sauvez-moi, et je serai sauvé. » *Jerem.* XVII, 14. Grâce à cette guérison, l'homme, qui n'aurait pas pu auparavant se mouvoir et faire un pas, est capable de courir dans la voie des commandements de Dieu.

Enfin, mes frères, nous voyons que le Sauveur nous a rappelés à la vie par la vertu de sa résurrection. Le Prophète l'avait prédit : « Il nous rendra la vie dans deux jours ; le troisième jour, il

nous ressuscitera. » *Ose. vi, 3.* C'est lui dont un autre prophète a dit : « La mort paraîtra devant sa face. » *Habac. iii, 5.* Et lui-même, parlant de ses brebis : « Je suis venu, dit-il, pour qu'elles aient la vie, et une vie plus abondante. » *Joann. x, 10.* En effet, les mérites de sa passion nous ont valu la première grâce, par la vertu de laquelle nous sommes sortis du péché, grâce que personne ne peut mériter. Tous ceux donc qui, depuis le commencement du monde (et il en sera ainsi jusqu'à la fin), sont passés de la mort du péché à la vie spirituelle, ont été ressuscités par Dieu à cause des mérites de la passion prévus ou accomplis. Cette grâce a pour effet de nous réunir à Dieu, en qui est la source de la vie spirituelle.

Vous le voyez, mes frères, tous les maux causés par le péché sont éloignés par les mérites de Jésus-Christ, pourvu que nous nous unissions à lui par la foi et par la charité comme des membres vivants, et que nous devenions participants de sa rédemption. « Il est devenu, dit l'Apôtre, l'auteur du salut pour tous ceux qui lui obéissent. » *Hebr. v, 9.*

Pour nous conférer de si nombreuses faveurs, il s'est fait tout à la fois garant ou caution, prêtre, avocat et guerrier.

Comme garant, il s'est mis à notre place et a payé, ainsi que nous l'avons dit, toutes les dettes que le péché nous avait fait contracter ; « il s'est chargé, dit saint Léon, de la cause de tous les hommes, parce qu'il avait la nature de l'homme, sans avoir eu de part à sa faute. Car c'est parce qu'il était sans péché qu'il a pu racheter les péchés des autres. »

Comme prêtre, il s'est immolé lui-même sur l'autel de la croix pour le salut commun ; « ayant offert avec un grand cri, et avec larmes, ses prières et ses supplications, il a été exaucé à cause de son humble respect pour son Père. » *Hebr. v, 7.*

Comme avocat, il a défendu notre cause devant ce tribunal suprême où Dieu est le juge ; l'homme, l'accusé ; et le démon, l'accusateur. Et lorsque l'accusé n'avait rien à répondre à l'accusateur, et devait perdre sa cause, le Christ, notre Seigneur, l'a pris sous sa protection, et a offert en sa place la satisfaction exigée. C'est ainsi que l'homme a été renvoyé absous par la divine jus-

tice. Je dis « par la justice » et non par la miséricorde, j'ajouterai même, « par la plus stricte justice, » parce que le Christ, vrai Dieu et vrai homme, a payé pour nous beaucoup plus que nous ne devons. Dans ce jugement, le Père, considérant les mérites du Fils, acquitte l'homme d'après les règles d'une rigoureuse justice. Le Prophète célèbre en ces termes ce grand acte : « Le Seigneur a fait connaître le salut qu'il nous réservait; il a manifesté sa justice aux yeux des nations. » *Notum fecit Dominus salutare suum, ante conspectum gentium revelavit justitiam suam.* Ps. xcvi, 2. Sous le nom de justice, le Prophète entend aussi le salut, car c'est par la justice de Jésus-Christ que le salut de l'homme a été opéré. Le prophète Michée soupirait en ces termes après la manifestation de cette justice : « Je porterai le poids de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui, jusqu'à ce qu'il juge ma cause, et qu'il se déclare pour moi contre ceux qui me persécutent. Il me fera passer des ténèbres à la lumière; je contemplerai sa justice. » *Mich.* vii, 6.

Mais tout cela se rapporte à la fonction d'avocat qu'a exercée le Sauveur, et il faut maintenant vous dire de quelle manière il a rempli le rôle de guerrier, c'est-à-dire de quelle manière il a combattu et vaincu l'ennemi du genre humain. Il faut d'abord se souvenir que pour faire la guerre on peut avoir recours ou à la force ou à l'art. Si l'on en juge d'après les lois et les usages des Lacédémoniens, il est plus honorable et plus digne de l'homme de ne devoir le succès qu'au second moyen. Chez ce peuple, on offrait un coq à Apollon, si l'on avait vaincu les ennemis par la force des armes; et on lui sacrifiait un bœuf, si on avait triomphé d'eux par les ressources de l'art : et en effet la sagesse a plus de prix que la violence. L'enseignement unanime des Pères nous apprend que notre Seigneur a employé pour vaincre notre ennemi le moyen le plus noble, et que, comme le démon a triomphé de l'homme par l'artifice, le mensonge et la fourberie, de même le Sauveur a triomphé du démon par la sagesse, l'art, et des ruses de bonne guerre. C'est ce qu'il a fait, lorsqu'opposant à son ennemi sa nature humaine, capable de souffrir, et sujette à toutes les douleurs, il lui déroba la connaissance de sa nature divine, et

que par ce moyen il le provoqua à une lutte dans laquelle les forces n'étaient pas égales. « Ainsi, comme le dit Eusèbe d'Emèse, lorsqu'emporté par sa présomption habituelle notre ennemi attaqua le Christ, qui n'était ni coupable ni sujet à la mort, il laissa échapper le coupable en tuant l'innocent, et il perdit ce qui lui appartenait en voulant prendre ce qui ne lui appartenait pas. S'il arrivait qu'un proconsul, par un abus révoltant du droit que lui aurait délégué le roi de punir les coupables, mît à mort le fils innocent de ce roi, ce traître audacieux serait immédiatement privé de tout pouvoir; ainsi le démon, qui par suite du péché d'origine avait droit de mort sur tous les hommes, ayant abusé de ce droit pour frapper le Fils innocent du Roi éternel, a été dépouillé du pouvoir dont il jouissait par la permission de Dieu; et maintenant les fidèles qui ont été faits participants de la rédemption de Jésus-Christ, échappent aux abîmes de l'enfer, dans lesquels il avait jusque-là précipité les hommes. »

Le prophète Daniel, nous dit le même Eusèbe d'Emèse, a figuré ce mystère, lorsqu'il a fait mourir, au moyen d'un aliment grossier, le dragon de Babylone qui était animé par le démon. Le Prophète, ayant pris de la poix et de la graisse, fit de ces deux substances une masse qu'il jeta dans la gueule du dragon; et ce que cet animal crut être un aliment, l'empoisonna. *Dan.* xiv, 26. La poix représente l'humanité de Jésus-Christ, dont le corps nous apparaît, dans la passion, livide et noirci de coups. La graisse représente sa divinité, dont la sainteté est éclatante et la bonté toute délicieuse. Le démon s'étant jeté sur cette nourriture, qui ne lui était pas destinée, c'est-à-dire sur l'Homme-Dieu, a trouvé la mort; et tous ceux qu'il tenait dans ses liens lui ont échappé.

En combattant de la sorte, le divin Roi a triomphé de notre ennemi et nous a arrachés à sa tyrannie, non par la force et la vaillance, mais par la sagesse et la raison.

Il suit de là que l'homme a été délivré de la puissance du démon à un double titre, d'abord parce que notre Seigneur a satisfait à Dieu du sien, quand nous ne pouvions rien offrir du nôtre; et ensuite parce qu'il a permis au démon de s'emparer

de lui et de l'immoler. Eusèbe d'Emèse a expliqué ce mystère lorsque, parlant de notre adversaire, il a dit : « Pour que le démon n'eût plus de prise sur l'homme qui était devenu son esclave depuis que l'arbre du Paradis l'avait fait tomber, le Fils de Dieu lui-même a étendu ses mains sacrées sur l'arbre de la croix, et a consenti à mourir ; de sorte que nous avons été absous, et par le sang de Jésus crucifié, et par le crime du démon qui l'a attaché à la croix. »

VI.

Mais il est temps, mes frères, d'examiner ce que notre Seigneur Jésus-Christ réclame de nous pour un si grand bienfait. La première chose qu'il nous demande parmi toutes celles que nous pourrions lui offrir, c'est de garder pieusement la mémoire de ce bienfait, de lui en rendre de continuelles actions de grâces, et de ne jamais cesser d'en célébrer la grandeur par nos louanges. C'est l'exemple que nous ont donné les Pères de l'ancien Testament, et en particulier le Prophète royal, auquel Dieu avait promis de faire naître de sa race le Sauveur du monde. De là cette parole : « Je n'oublierai jamais vos justes préceptes, parce que c'est par eux que vous m'avez donné la vie. » *Ps.* cxviii, 93. Sous le nom de « justes préceptes » il entendait la justice et la rédemption du Christ, par laquelle nous avons reçu la grâce du salut, comme nous l'avons déjà enseigné. Il exprime ailleurs les mêmes sentiments lorsqu'il dit : « Sept fois le jour (c'est-à-dire continuellement) j'ai chanté vos louanges, j'ai célébré l'équité de vos jugements. » *Ibid.* 164. Et encore : « Je me levais au milieu de la nuit pour chanter vos louanges, à cause de la justice de vos jugements. » *Ibid.* 62. Comme il y a deux sortes de jugements, le jugement qui condamne et le jugement qui absout, nous devons entendre en ce dernier sens ces passages de la sainte Ecriture et d'autres encore. Ces jugements ne sont pas redoutables, mais consolants, comme l'atteste le Prophète; et ce qui leur donne ce caractère, ce sont les mérites et la satisfaction de notre Seigneur Jésus-Christ. Si donc le Prophète royal et les autres Pères de l'ancien Testament s'appliquaient à considérer sans relâche ce

grand bienfait, qui ne devait être accordé au monde que dans la suite des siècles, que ne devons-nous pas faire, nous qui avons eu le bonheur de le recevoir, et pour qui l'entrée du ciel, si longtemps fermée, a été ouverte? Aussi fréquent est le souffle de la respiration, aussi fréquent devrait être le souvenir de ce bienfait!

Le Seigneur exige ensuite de nous, et c'est une conséquence évidente de ce qui a été dit, que nous concevions pour le péché la haine la plus vive. En effet, si le péché entraîne de si grands maux; s'il nous fait encourir la colère de Dieu, l'enfer, la perte du paradis, la servitude, une honteuse souillure, un aveuglement fatal, la maladie et la mort; si, d'un autre côté, il a été nécessaire que, pour le détruire, le Fils unique de Dieu endurât tant de tourments, de fatigues, d'opprobres, de coups, d'injures, de railleries, et enfin la mort la plus cruelle; qui serait assez insensé pour ne pas conclure que « nous devons fuir le péché comme un serpent, » *Eccli. xxi, 2*, et que mieux vaudrait souffrir tous les maux imaginables de ce monde, et même les tortures de l'enfer, plutôt que de commettre un si grand mal? Quels motifs plus capables de nous émouvoir, et de nous inspirer la haine et l'effroi du péché? Si on ne reconnaissait pas à ces signes éclatants quelle en est la malice et la laideur, je ne vois pas quels motifs pourraient jamais nous induire à le détester.

Si donc vous me demandez quel est le sacrifice que la passion du Sauveur exige de vous, je vous répondrai : La haine du péché, et je vous répéterai sans cesse : La haine du péché. Et plaise à Dieu que vous retiriez ce fruit, fût-il le seul, du sermon de ce jour et même de tous les sermons du carême! Heureux succès, et peines bien employées, si après avoir ramé avec tant de fatigue, je parviens à conduire ma petite barque, c'est-à-dire mon discours, jusqu'à ce port salutaire! Eusèbe d'Emèse, après avoir exposé le bienfait immense de la passion, conclut de la même manière que nous : « Travajllons, dit-il, avec courage, de peur que nous ne perdions le fruit du travail de Jésus-Christ; ne nous exposons pas à rouvrir les blessures qu'il a guéries; et quand l'eau sainte du baptême a lavé la tache du péché, prenons garde que le feu de l'enfer ne soit encore nécessaire pour la détruire. » Ecoutez

l'Apôtre qui nous crie : « Celui qui a violé la loi de Moïse est condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins. Combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'esprit de la grâce ! » *Hebr. x, 28, 29.* Celui-là foule aux pieds le Fils de Dieu et profane son sang, qui souille et déshonore par le péché l'âme que le divin Sauveur a rachetée au prix de ce sang précieux et de la mort de la croix. Car, de même que mépriser un objet, ou en faire peu de cas, c'est mépriser ou ne pas apprécier le prix qu'on l'a payé; de même celui qui souille et qui perd son âme, que Jésus-Christ a rachetée en mourant, peut être justement accusé de mépriser et de fouler aux pieds Jésus-Christ lui-même. Ajoutons que l'injustice que l'on fait à un ouvrier en le privant du salaire de son travail, lui est plus pénible que la peine même que lui a coûté ce travail. De là cette plainte amère que saint Bernard met dans la bouche du Sauveur : « O homme, contemple ce que je souffre pour toi; il n'y a pas de douleur semblable à ma douleur ! J'ai crié vers toi, moi qui meurs pour toi. Vois de quelles peines je suis accablé, vois les clous qui percent mes mains et mes pieds. Et pendant que j'éprouve dans mon corps toutes ces douleurs, combien est plus grande celle que ressent mon âme de te voir si ingrat ! » Voilà donc ce qu'exige la passion du Sauveur : c'est que les maux dont il nous a délivrés au prix de sa vie, nous ne les encourions pas de nouveau; c'est que nous n'ajoutions pas à ses douleurs des douleurs nouvelles, ce que nous ferions en commettant le péché de nouveau, le péché qu'il a regardé comme un plus grand mal que la mort d'un Dieu, puisqu'il a voulu souffrir la mort pour le détruire.

Tirons encore cette conclusion, mes frères, qu'ayant été rachetés par un si grand bienfait, nous appartenons tout entiers à notre Rédempteur. Car la fonction de rédempteur consiste à procurer, en payant ce qu'il faut, la liberté à un esclave. Or celui qui a été racheté de cette manière ne fait que changer de servitude. Etant auparavant l'esclave du démon, il devient l'esclave de Jésus-

Christ, son rédempteur. L'Apôtre a résumé dans ces paroles les effets admirables de ce rachat : « C'est pour cela même que Jésus-Christ est mort et qu'il est ressuscité, afin d'avoir un empire souverain sur les morts et sur les vivants. » *Rom. XIV, 9*. Comme s'il disait : Vous étiez condamnés à la captivité et à la mort ; mais, acceptant la mort en votre place, je vous ai délivrés de la mort, et je vous ai donné la vie. Il est donc juste que cette vie soit à mon service et non au vôtre. Ecoutez saint Bernard : « C'est à bien juste titre qu'il revendique notre vie, lui qui l'a achetée au prix de la sienne. Vivre pour celui qui par sa mort nous a procuré la vie, quoi de plus juste ? Vivre pour celui qui nous promet la gloire, quoi de plus avantageux ? Vivre pour celui qui nous menace de l'enfer, quoi de plus nécessaire ? » La rédemption a été comme un contrat d'échange entre Dieu et l'homme, par lequel Dieu a donné sa vie à l'homme, afin que l'homme donnât sa vie à Dieu, c'est-à-dire afin que Dieu obtînt de l'homme amour pour amour, sacrifice pour sacrifice, bienfait pour bienfait, service pour service, et que, se donnant lui-même, il reçût autant que possible l'équivalent. Or, si nous considérons notre Seigneur depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, si nous le regardons au-dedans et au dehors, c'est-à-dire dans son âme et dans son corps, que verrons-nous, que découvrirons-nous, sinon le salut et la vie de l'homme, la charité pour l'homme, la félicité rendue à l'homme, la consolation de toutes ses misères, le remède de toutes ses maladies, l'adoucissement de tous ses maux ? A quoi le Sauveur travaille-t-il depuis la crèche jusqu'à la croix, et maintenant encore, sinon au salut de l'homme ? N'est-il donc pas juste que l'homme, qui est si peu de chose, consacre entièrement sa vie au service d'un Dieu, souverain maître de toutes choses, qui se dévoue pour le sauver et le faire vivre ? Dans cet échange, toutefois, l'égalité n'est pas parfaitement observée. L'homme, en effet, lorsqu'il cesse de vivre pour lui et qu'il vit pour Dieu, acquiert la véritable vie et il jouit de la félicité et de l'abondance de tous les biens que renferme cette vie ; tandis que lorsqu'il ne vit pas pour Dieu, mais pour lui-même, il demeure dans la mort. Notre Seigneur, au contraire, lorsqu'il a voulu vivre pour nous, a encouru la mort

et a été assujetti à d'innombrables douleurs. Qui donc parmi nous, mes frères, ne se réjouirait de cet heureux et salutaire échange? Qui ne souhaiterait de s'engager dans une affaire si profitable? Nous accomplissons les conditions de cet échange lorsque nous aimons Dieu comme il nous a aimés, lorsque nous l'aimons plus que toutes choses; et aussi lorsque nous détestons le péché par-dessus tout; car on ne peut pas dire qu'on aime véritablement Dieu si on aime encore le péché. Est-il possible, en effet, d'aimer Dieu et de nourrir, d'entretenir dans son cœur ses bourreaux? Or, les bourreaux du Fils de Dieu, ceux qui ont machiné sa mort, qui l'ont accablé de plaies, qui l'ont couronné d'épines, qui l'ont chargé de liens, qui l'ont abreuvé de fiel et de vinaigre, ce sont nos péchés; sans nos péchés, le Fils de Dieu n'aurait pas bu le calice de la passion. Mais s'il est vrai que nos péchés ont été les ennemis et les bourreaux les plus cruels de notre Seigneur, comment pourrions-nous garder la paix avec eux et les avoir pour amis? Ainsi, dans ce précieux échange qu'il nous faut consommer, il est indispensable que nous aimions ce qu'aime Jésus-Christ, et que nous haïssions ce qu'il hait.

Vous direz peut-être : Est-ce donc assez, pour reconnaître un si grand bienfait, de donner vie pour vie, la vie de l'homme étant si inférieure à celle de Dieu? Répondant à cette question, saint Augustin dit que l'hommage de notre vie suffit à la divine bonté, parce que l'homme n'a rien de plus à lui offrir. Car si l'homme était plus riche qu'il ne l'est, Dieu exigerait de lui davantage en retour de l'immense bienfait de la rédemption. C'est pourquoi le même Père ajoute, s'adressant à Dieu : « Vous m'ordonnez, Seigneur, de vous aimer de tout mon cœur. C'est un bien faible hommage, si je le compare à la grandeur de vos bienfaits. Que voulez-vous de plus, Seigneur, je suis prêt à vous le donner? — Je voudrais quelque chose de plus, répond le Seigneur, si tu l'avais; mais ne l'ayant pas, donne-moi ce que tu as, c'est assez. » Le Prophète royal excite en nous ces sentiments dans le passage que notre Vulgate traduit par : *Apprehendite disciplinam*, mais que d'autres rendent par ces mots : *Osculamini Filium* : « Baisez le Fils, » c'est-à-dire Jésus-Christ. *Ps. II, 12*. Le mot « baisez » indique

bien le tendre amour que ce divin Sauveur attend de nous. Ah! mes frères, comment ne pas baiser, ne pas embrasser, ne pas aimer de l'amour le plus ardent Celui qui est mort pour me donner la vie et l'immortalité, et qui s'est donné à moi tout entier? C'est vous, Seigneur, qui avez apaisé votre Père irrité contre moi; vous qui avez satisfait pour mes péchés; vous qui êtes notre avocat, notre garant, notre prêtre, notre victime, notre patron, notre défenseur, notre sauveur, notre libérateur et notre rédempteur. Vous avez effacé en nous la tache du péché; vous avez dissipé les ténèbres de notre esprit; vous avez guéri les blessures de notre âme; vous nous avez fait passer de la mort à la vie; vous nous avez soustraits aux flammes de l'enfer; vous nous avez frayé le chemin du ciel; vous nous avez mérité non-seulement la première grâce, mais toutes les autres grâces; vous avez vaincu notre ennemi et conquis notre liberté en nous arrachant à son joug; vous nous avez faits enfants de Dieu, héritiers de son royaume, vos frères et vos cohéritiers. Ah! si nous avions autant de cœurs que vous nous avez accordé de bienfaits, nous vous les donnerions; c'est vous dire, ô mon Dieu, que nous vous offrons tout notre amour! Quel aliment pour l'amour, que tant de bienfaits réunis! Seigneur, Fils unique de Dieu, divin auteur de notre salut, faites donc que nous vous embrassions, que nous nous serrions contre vous, que nous nous attachions à vous, que nous vous aimions de tout notre cœur et de toutes nos forces, que nous ne cessions jamais de vous louer, et que nous soyons fiers de mourir pour vous, que dis-je? de vous sacrifier mille vies si nous les avons. C'est ainsi que, vous offrant amour pour amour, sang pour sang, nous participerons par votre grâce aux mérites de votre sainte passion. Ainsi soit-il.

CINQ SERMONS

SUR LA PÉNITENCE

PRONONCÉS EN CARÈME PAR LOUIS DE GRENADE.



PREMIER SERMON.

EXHORTATION A LA PÉNITENCE; SES DIFFÉRENTS MODES; SA NÉCESSITÉ.

Convertere ad Dominum et relinque peccata; precare ante faciem Domini et minue offendicula.

Convertissez-vous au Seigneur, quittez vos péchés, offrez-lui vos prières et éloignez-vous de plus en plus de ce qui vous est un sujet de chute.

Eccli. xvii, 21, 22.

En tout temps, mes frères, nous qui sommes chargés d'annoncer la parole de Dieu, nous devons vous transmettre les grandes vérités du salut, et laisser de côté ce qui est plus propre à satisfaire la curiosité qu'à semer l'édification. Mais dans ce saint temps consacré au jeûne par une loi aussi salutaire pour le corps que pour l'âme, nous devons surtout nous attacher à traiter en chaire les sujets qui ont le plus de rapport à cette partie de l'année. Or, ce qu'il y a de plus nécessaire en ce saint temps, c'est la pénitence, puisque c'est pour faire pénitence qu'il a été institué par l'Eglise. La pénitence, en effet, renouvelle notre vie, nous réconcilie avec Dieu, nous ouvre le chemin du ciel, efface nos péchés, règle nos mœurs, répare nos pertes passées, prévient celles qui pourraient survenir, guérit nos maladies, nous rappelle des ténèbres à la lumière, et de la mort à la vie. Je me propose donc de vous parler d'elle en ce saint temps. Mais de peur que quelqu'un, à ce mot de pénitence, ne s'imagine que mon but principal est de vous exhorter à la pénitence rigoureuse et étonnante, au

jeûne prolongé des anachorètes, et par suite ne soit détourné du repentir, je commence par vous dire que je veux surtout vous recommander les trois parties de la pénitence qui s'appellent la contrition, la confession et la satisfaction. Pour cela je trouve un grand secours dans les paroles que j'ai prises pour texte : « Convertissez-vous au Seigneur, quittez vos péchés, offrez-lui vos prières et éloignez-vous de plus en plus de ce qui vous est un sujet de chute. » Ce sont là en effet les principales parties d'une véritable pénitence : se convertir au Seigneur par un repentir sincère et renoncer au péché ; et pour y parvenir, demander humblement à Dieu la grâce de ne plus l'offenser, et en même temps éviter avec soin les occasions dangereuses ; de cette manière, l'impulsion de Dieu et la coopération de l'homme chasseront de l'âme le péché, ce qui est la fin de la pénitence. C'est donc de cette pénitence, et en même temps de la confession, que nous allons traiter pendant ces dimanches. Pour le faire avec piété et avec fruit, implorons humblement tous ensemble le secours divin par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave. Maria.*

C'est une maxime des philosophes, mes très-chers frères, que l'amour de la fin est par rapport aux actions humaines, ce que sont les causes efficientes par rapport aux objets naturels ou artificiels. De même que ces objets dépendent tout entiers de la cause efficiente, sans laquelle rien ne peut se faire ; de même, dans les actions humaines qui découlent de notre volonté, c'est la fin qui porte la volonté à agir, et sans la fin notre volonté et par conséquent tout l'homme reste inerte. Voilà pourquoi si vous ne faites entrevoir à l'homme une récompense ou quelque avantage, vous ne pouvez le mettre en mouvement ; si au contraire vous lui promettez une grande récompense, un gain considérable, vous le stimulez puissamment au travail. Dans les apophthegmes de Plutarque, nous lisons qu'Agésilas, roi de Lacédémone, pour exciter le courage de ses soldats, leur mit sous les yeux de magnifiques dépouilles enlevées à l'ennemi, et s'écria : Voilà le prix de la victoire. Il comprenait combien de courage et d'ardeur l'espoir d'un riche butin donnait aux combattants. De même David, avant de

combattre Goliath, demandait aux soldats ce que le roi donnerait à celui qui triompherait d'un tel ennemi. Bien plus, le saint patriarche Abraham demande en ces termes au Seigneur, quelle devait être la récompense de sa piété et de sa foi : « Seigneur, mon Dieu, que me donnerez-vous? » *Domine Deus, quid dabis mihi?* Gen. xv, 2. Vous voyez combien c'est l'ordinaire des justes eux-mêmes de considérer quelque récompense pour s'exciter à agir. Ce qui faisait dire au Prophète-roi : « J'ai porté mon cœur à accomplir éternellement vos ordonnances pleines de justice, à cause de la récompense, » *propter retributionem*. Ps. cxviii. 412.

A quel propos tout cela, me direz-vous? — C'est qu'ayant annoncé l'intention de vous exhorter en ce saint temps aux labeurs de la pénitence, je crois remarquer que vous répétez intérieurement la question d'Abraham : « Seigneur, mon Dieu, que me donnerez-vous? » C'est-à-dire, Seigneur, vous m'ordonnez en ce moment par la voix de l'Eglise de faire pénitence (car maintenant on n'entend guère que cela dans les temples). Quelle récompense me donnerez-vous donc, si je fais avec soin ce que vous me demandez? Il est de mon devoir, mes frères, de répondre à cette question de la part de Dieu, afin que ceux qui redoutent la pénitence arrivent à l'aimer, et que ceux qui l'aiment redoublent d'ardeur pour elle. Mais d'abord je vous avertis de me prêter l'attention qu'exige la dignité et l'importance d'un tel sujet, et de réveiller en même temps votre foi, car les récompenses que les saints Livres annoncent aux vrais pénitents sont tellement grandes et admirables, que pour les croire il faut une foi inébranlable.

I. Le premier fruit de la pénitence et le fondement de tous les autres, c'est la rémission des péchés et l'expiation de toute la vie antérieure, eût-elle été souillée des forfaits les plus graves et les plus nombreux. C'est ce que le Seigneur a promis souvent, et surtout dans ces paroles d'Ezéchiel : « En quelque jour que l'impie se convertisse de son impiété..., je ne me souviendrai plus de ses crimes. » *Ezech. xxxiii, 12, xviii, 22*. Et non-seulement la pénitence remet le péché et la peine de la damnation; elle remet encore une partie plus ou moins grande, quelquefois la totalité

de la peine temporelle du purgatoire, selon l'étendue de la contrition.

II. La pénitence, en chassant de notre âme le péché, la munit des vertus et des dons de l'Esprit-Saint. On voit ici combien la foi catholique est éloignée de l'hérésie luthérienne : celle-ci prétend que la justification n'est rien autre chose que la rémission des péchés par le Christ ; tandis qu'à la rémission des péchés la foi catholique ajoute une beauté surnaturelle, l'inhérence de la grâce et de la justice, une force nouvelle, enfin les dons du Saint-Esprit, toutes choses qui guérissent l'âme de ses maladies, fortifient sa faiblesse, et, de difforme et d'immonde qu'elle était par suite du péché, la rendent magnifique d'éclat et de vertus. Voilà pourquoi l'âme est appelée, dans le Cantique des cantiques, « belle comme la lune, et terrible comme une armée rangée en bataille. » *Cant.* VI, 9. Car la grâce divine a ce double effet, d'embellir l'âme et de l'armer des vertus dont elle est la source, de sorte qu'elle la rend à la fois agréable à Dieu et redoutable au démon. Oh ! si nos yeux étaient capables de voir cette admirable beauté de l'âme, au moment où par l'efficacité des paroles de l'absolution, l'homme est justifié et devient une nouvelle créature !

De même qu'à la voix de l'ange les chaînes tombèrent des mains de Pierre, ainsi à la voix du prêtre tombent les liens de Satan, et Dieu s'épanche dans l'homme, l'adopte pour son fils, le remplit de l'Esprit-Saint, l'orne de vertus et le fait héritier de son royaume. C'est ce que représentent fort bien les vêtements précieux donnés à l'enfant prodigue par l'ordre de son père. Celui-ci, non content de s'être jeté au cou de son fils, de l'avoir reçu en grâce et de lui avoir pardonné tous ses égarements, s'écria : « Apportez promptement sa première robe, et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds, » *Luc.* xv, 22, c'est-à-dire, donnez-lui un costume conforme à sa dignité d'enfant de la maison. La première robe est la grâce divine qui couvre et orne l'homme intérieur. Quant aux autres ornements des pieds et des mains, ils signifient les vertus qui donnent à l'homme le pouvoir de bien agir. Car les mains

désignent les bonnes œuvres ; et les pieds, les désirs et les affections de l'homme intérieur. Ce bon père, en faisant mettre des ornements aux pieds et aux mains de son fils, enseigne donc ouvertement que les vrais pénitents reçoivent la puissance, et de produire de pieuses affections, et de bien agir, et qu'ainsi l'homme intérieur et l'homme extérieur sont également munis de vertus, afin de ne pas retomber dans les péchés pardonnés. Autrement, à quoi servirait pour le salut d'avoir chassé de l'âme le démon, si on l'y ramenait par des rechutes ? C'est pourquoi il faut, comme dit saint Bernard, que Celui qui a donné la volonté de faire pénitence, donne la force de persévérer, de peur que l'homme ne commette des fautes qui exigeraient une nouvelle pénitence.

III. Un autre admirable effet de la pénitence, c'est qu'en rappelant à la vie une âme morte, elle fait revivre en même temps toutes les bonnes œuvres qui avaient précédé le péché. Pour le mieux comprendre, il faut observer que les théologiens distinguent trois sortes d'œuvres, les unes mortelles, les autres mortes-nées, les dernières enfin frappées de mort, *mortifera*, *mortua*, *mortificata*. Les premières sont celles qui tuent l'âme, comme les péchés mortels ; car « le péché, quand il est accompli, engendre la mort. » *Jac. I, 15*. Les secondes sont les œuvres bonnes de leur nature, comme les prières, les jeûnes, les aumônes et les autres bonnes œuvres semblables, que l'on fait dans l'état de péché. On les appelle mortes-nées, car elles ne peuvent être vivantes, ayant pour auteur un mort, ni être agréables à Dieu, ayant pour auteur un ennemi de Dieu. « Quand je distribuerais, dit l'Apôtre, tout mon bien pour nourrir les pauvres..., si je n'ai point la charité, tout cela ne me servirait de rien. » *I Cor. XIII, 3*. Et le Sauveur lui-même dit dans le même sens : « Comme la branche ne saurait porter de fruit d'elle-même et sans être unie au cep, il en est ainsi de vous, si vous ne demeurez en moi. » *Joann. xv, 4*. Or nous demeurons en lui par la charité. Car « quiconque demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » *I Joann. iv, 16*. Non pas qu'il faille s'abstenir de ces sortes d'œuvres, sous prétexte qu'elles ne sont pas méritoires pour le ciel ; car elles ont d'autres avantages très-grands ; surtout elles empêchent l'homme

de se déshabituer des bonnes œuvres, d'oublier la piété et la justice, de s'endurcir dans les mauvaises habitudes, et de devenir incurable.

Enfin il y a des œuvres frappées de mort; ce sont celles qui, faites dans l'état de grâce, et qui alors vivantes et agréables à Dieu, ont perdu toute vie et toute valeur, parce que le péché est survenu. Car le péché est comme un feu dévorant et un poison mortel, qui ravage et consume tout ce qu'il trouve devant lui. Le Seigneur dit par la bouche d'Ezéchiël : « Que si le juste se détourne de la justice et qu'il vienne à commettre l'iniquité, toutes les œuvres de justice qu'il avait faites seront oubliées. » *Ezech. xviii, 25*. Ces œuvres ne sont pas mortes-nées; elles ne sont que frappées de mort, car elles ont eu vie. Telles étaient les bonnes œuvres de David et celles de l'apôtre saint Pierre, au moment où l'un et l'autre commirent le péché. Ces œuvres donc retrouvent par la pénitence la vie et la valeur méritoire qu'elles avaient perdues; ou du moins elles en retrouvent une partie plus ou moins grande, selon la ferveur de la pénitence. Certes, comme dit saint Ambroise, saint Pierre devint plus fidèle, quand il pleura son infidélité, et par conséquent il retrouva une grâce plus grande que celle qu'il avait perdue. Ce qui fait dire à saint Grégoire : « La pénitence est ordinairement plus agréable à Dieu, à cause de sa ferveur, que l'innocence qui s'engourdit dans la sécurité. » *Pastor*. Ainsi, non-seulement la pénitence rappelle l'homme de la mort à la vie; mais elle fait revivre toutes les bonnes œuvres frappées de mort. Observez, je vous prie, quelle longue série d'œuvres saintes malheureusement frappées de mort la pénitence ressuscite d'un seul coup et en un seul moment! Moment bienheureux, qui a fait revivre les travaux et les mérites de longues années!

IV. De ce qui a été dit, nous pouvons déduire d'autres fruits admirables de la pénitence. Tout homme qui, avec le secours de la grâce divine, a fait ce qui dépendait de lui, en pleurant et en confessant ses péchés, en prenant une ferme résolution de n'y plus retomber, et en persévérant dans ces bonnes dispositions, ressent une grande confiance en la divine miséricorde et en l'efficacité sacramentelle de l'absolution, et il jouit de cette paix

intérieure, de cette tranquillité d'âme, dont l'Apôtre disait : « Le sujet de notre gloire est le témoignage que nous rend notre conscience. » *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientie nostræ.* II Cor. I, 12. C'est-à-dire : Les autres se glorifient dans les richesses et les trésors qu'ils possèdent, dans les peuples nombreux et les grandes cités qu'ils gouvernent, ou dans la familiarité à laquelle un prince les admet. Quant à nous, notre seule et immense gloire, c'est le témoignage de notre conscience qui, en cette vie, est pour nous comme un festin perpétuel, et dans l'autre nous vaudra le bonheur éternel. Saint Augustin dit à ce sujet : « Toi qui cherches le véritable repos qui est promis aux chrétiens après cette vie, tu en goûteras la douceur ici-bas même, au milieu des amertumes et des embarras de la vie présente, si tu aimes les commandements de Celui qui a fait cette promesse. Tu sentiras bientôt que les fruits de la justice sont plus doux que ceux de l'iniquité ; et tu tireras plus de vraie joie d'une bonne conscience au milieu des épreuves, que d'une mauvaise au milieu des délices. » Il dit encore dans son commentaire sur la Genèse : « Dans l'homme même il y a un paradis, c'est la joie d'une bonne conscience ; aussi, eu égard aux saints qui vivent dans la tempérance, la piété et la justice, on a raison de nommer l'Eglise un paradis, elle qui est remplie de l'affluence des grâces et des chastes délices. » Ces délices sont très-justement appelées chastes, parce qu'elles n'ont rien d'impur, de honteux ni de faux, étant non pas charnelles, mais spirituelles et divines, et ayant pour objet non la créature, mais le Créateur.

Entre les dix béatitudes que l'Ecclésiastique attribue aux justes, dans le passage qui commence ainsi : « Neuf choses se présentent à mon esprit qui me paraissent heureuses, et j'exposerai la dixième aux hommes par mes paroles, » *Eccli.* xxv, 9, il place celle-ci : « Heureux celui qui n'est pas tombé par sa langue, et qui n'est point piqué par les remords du péché. Heureux celui dont l'âme n'est point abattue de tristesse, et qui n'est point déchu de son espérance. » *Eccli.* xiv, 12. Le Prophète royal rend au Seigneur de ferventes actions de grâces pour cette béatitude : « Car il a délivré, s'écrie-t-il, mon âme de la mort, mes yeux des

larmes, mes pieds de la chute. » *Ps.* cxiv, 8. Il avait appris à ses dépens « quel mal c'est, et combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur, » *Jerem.* ii, 19, et de s'être laissé aller au péché. Salomon atteste en ces termes ce même fruit de la véritable pénitence : « Si vous dormez, vous ne craignez pas; vous reposerez et votre sommeil sera tranquille. » *Prov.* iii, 24. Or, quoi de plus doux et de plus suave que cette tranquillité d'âme? De quelle joie est inondé le juste, lorsque, par le témoignage de sa conscience, il sait (autant qu'on peut le savoir par conjecture), qu'il vit de telle manière que, si la mort survenait à l'improviste, elle le trouverait toujours prêt et à l'abri de la crainte!

Comparez, je vous prie, une conscience tourmentée avec cette âme qui sent qu'elle est dans la bonne voie. Que d'agitations, que de tourments et de craintes en celui dont la conscience est coupable, lorsqu'il pense que Dieu est son ennemi, lorsque la mort se dresse devant ses yeux, lorsqu'il entend parler de l'enfer, lorsqu'il se rappelle qu'il a un compte à rendre, lorsque sa conscience elle-même le déchire et l'accable de reproches! Le tourment d'une mauvaise conscience est tellement cruel, qu'au rapport de Sénèque, le voluptueux Epicure, pour détourner du péché ses disciples, leur disait que le péché, étant une source de craintes, enlève ou altère le plaisir. Et il ajoutait : « Il peut arriver que le pécheur se cache, mais non pas qu'il cesse de craindre. » C'est pourquoi il est dit au livre de Job : « Son oreille est toujours frappée de bruits effrayants; et au milieu même de la nuit, il s'imagine toujours qu'on forme contre lui de mauvais desseins. » *Job.* xv, 21.

Quelqu'un dira peut-être : J'ai la conscience en mauvais état, et cependant je n'éprouve aucun tourment. — O homme infortuné, et mille fois à plaindre, si, vivant ainsi, vous ne sentez rien! Dans un corps vivant vous portez une âme morte. Saint Bernard l'a dit avec raison : « Qui est plus enfoncé dans la mort, que celui qui porte le feu dans son sein, le péché dans sa conscience, et qui ne le sent pas, ne le devine pas et ne tremble pas? Peut-il y avoir un signe plus certain de la mort de l'âme? » Oui, il y en aura un plus terrible, car cet homme, qui ne sent rien,

sera déchiré un jour par les plus cruels aiguillons de la conscience. Viendra, en effet, viendra cette dernière heure, proche du jugement divin, dans laquelle les méchants seront d'autant plus cruellement torturés par le souvenir de leurs crimes, qu'ils auront plus étouffé auparavant la voix de leur conscience. Alors, dit le livre de la Sagesse, « ils paraîtront pleins d'effroi dans le souvenir de leurs offenses, et leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accuser. » *Sap. iv, 20*. En effet, à l'approche du moment où il faut rendre compte, tous les crimes de la vie passée se présentent à l'esprit; parjures, mensonges, haines, injustices, viols, adultères, rapines, scandales s'offrent en foule à la pensée, et déchirent le malheureux cœur de l'homme. Leur aspect est bien différent de ce qu'il fut jadis. Autrefois ils promettaient un plaisir attrayant et cachaient l'aiguillon du remords; aujourd'hui le plaisir est passé, l'aiguillon seul reste et perce l'âme. Tel est le vin dont le monde enivre ses sectateurs « dans la coupe d'or de Babylone. » *Jerem. li, 7*. D'abord ce vin présente une douceur trompeuse, mais à la fin celui qui le boit n'a plus dans la bouche qu'une lie amère. C'est donc bien à propos que Salomon donne ce conseil aux imprudents : « Ne regardez pas le vin lorsqu'il paraît limpide, lorsque sa couleur brille dans le verre; il entre agréablement, mais il mord à la fin comme un serpent, et il répand son venin comme un basilic. » *Prov. xxiii, 31, 32*.

Cette volupté me paraît très-semblable à ce livre que l'ange ordonne à saint Jean de dévorer, et qui, « doux comme le miel pour la bouche, causait de l'amertume dans le ventre. » *Apoc. x, 9*. Car le plaisir passe et il n'en reste pas de vestige; l'amertume seule du crime commis demeure dans l'âme. Et cette amertume se fait principalement sentir lorsque l'attrait du plaisir est passé. Les navigateurs ballottés par une affreuse tempête jettent facilement à la mer leurs marchandises, quelque précieuses qu'elles soient, car la crainte d'une mort imminente chasse de leurs âmes toute autre passion. Mais lorsqu'une fois la tempête apaisée, ils arrivent au port, et ne se trouvent plus en face du danger, ils déplorent amèrement la perte de leurs marchandises. De même, pendant que les méchants brûlent de l'amour des voluptés cou-

pables, ils n'entendent guère les reproches de la conscience; mais quand leur emportement se calme, et que tous leurs plaisirs sont passés et oubliés depuis longtemps, alors ils sont cruellement percés et déchirés par l'aiguillon du remords.

Quant aux vrais pénitents, ils ne sentent cet aiguillon ni pendant la vie ni à l'heure de la mort, eux qui ont secoué le joug de fer du péché, et qui ont eu soin de rentrer en grâce avec Dieu par la pénitence et par les sacrements. Car cette tranquillité d'âme que produit la vertu de pénitence, l'efficacité des sacrements l'accroît d'une manière admirable. C'est même pour cela (entre autres raisons) que le sacrement de pénitence a été institué par le Sauveur, selon les théologiens; c'est afin que les pénitents soient plus tranquilles, ayant pour motifs de confiance et de paix, non-seulement le témoignage de leur conscience, mais encore le bienfait de l'absolution. Car ils croient qu'il n'y a pas moins d'efficacité dans les paroles du prêtre : « Je t'absous, » que dans celles-ci du Sauveur : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis. » En effet, si nous ne mettons pas obstacle à la grâce, la puissance et l'efficacité sont aussi grandes d'un côté que de l'autre.

I.

V. Il semble, mes frères, que ce qui précède est plus que suffisant pour vous exciter à la pénitence; mais les avantages que nous venons de reconnaître en elle en produisent d'autres non moins précieux. En effet, par la disparition des péchés, qui nous mettaient en guerre avec Dieu (car son seul ennemi est le péché), nous retrouvons l'amitié divine, et, ce qui est beaucoup plus honorable encore, la dignité de fils adoptif de Dieu. Oui, tel est le nom que le Père céleste daigne donner à tous les justes : « Sortez, dit-il, du milieu des méchants, séparez-vous d'eux, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai; je serai votre père, et vous serez mon fils et mes filles. » II *Cor.* vi, 17, 18.

Ainsi, dès que nous serons sortis du milieu des méchants, c'est-à-dire dès que nous aurons quitté leur société et leurs habitudes, et que nous serons exempts de toute impureté du corps et de

l'âme, nous obtiendrons cette dignité sublime d'enfant de Dieu, que l'évangéliste saint Jean exalte en ces termes : « Considérez quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés, et que nous soyons en effet enfants de Dieu. » *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus.* I Joann. III, 1. Non content de nous donner le titre de fils, titre si honorable et si excellent (car qu'y a-t-il de plus grand que d'être appelé le fils de Dieu), il prend encore à notre égard les sentiments et les soins d'un père. Les rois de ce monde et les souverains pontifes eux-mêmes, à cause de leur faiblesse et de leur pauvreté, donnent souvent des titres sans émoluments; mais Dieu, qui est infiniment riche, ne donne pas de titre sans l'accompagner de fonctions et de richesses. Il exprime lui-même de la manière la plus tendre, par l'organe de Jérémie, les sentiments de son cœur paternel : « Ephraïm n'est-il pas mon fils que j'ai honoré, et un enfant que j'ai élevé avec tendresse? Ainsi, quoique j'aie parlé contre lui auparavant, je me souviendrai néanmoins encore de lui. C'est pourquoi mes entrailles sont émues de l'état où il est; j'aurai pitié de lui, et je lui ferai miséricorde. » *Jerem.* xxxi, 20. Quoi de plus doux que ces paroles? quoi de plus aimant? Comment le Père céleste pourrait-il mieux exprimer son amour paternel? Si c'était un homme qui eût parlé ainsi, nous aurions pu hésiter à le croire. Mais qui a jamais douté de la fidélité et de la véracité de Dieu? La philosophie elle-même ne dit-elle pas qu'il y a deux choses impossibles pour Dieu, mourir et mentir? Et ce qui montre mieux l'étendue de son amour, c'est que non content d'avoir pour nous un cœur paternel, il nous a donné pour lui un amour filial. Saint Paul l'atteste en ces termes : « Parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie : Abba, mon Père, » *Gal.* iv, 6, c'est-à-dire qui nous fait implorer le secours divin avec une confiance et une affection filiales.

VI. Cette dignité de fils adoptifs de Dieu, dignité que nous avons reçue non-seulement de nom, mais en réalité, a pour conséquence d'autres bienfaits admirables, notamment celui qu'expriment ces paroles de l'Apôtre : « Que si nous sommes enfants, nous sommes

aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. » *Rom. viii, 17.* Ainsi, nous avons droit au céleste héritage, et nous sommes inscrits parmi les citoyens du ciel. Le bienfait suprême que le Sauveur promet aux apôtres quand il les vit se réjouir du pouvoir qu'il leur avait donné sur les démons, ce bienfait est accordé aux véritables pénitents : « Ne mettez point votre joie, dit-il, en ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Luc. x, 20.* Or, il est certain que l'homme, chaque fois qu'il tombe dans le péché mortel, est effacé de ce livre, et est inscrit au moins momentanément dans celui de la mort éternelle. Car le Seigneur a dit : « J'effacerai de mon livre celui qui aura péché contre moi. » *Qui peccaverit in me, delebo eum de libro meo. Exod. xxxii, 33.* Châtiment le plus terrible qu'on puisse imaginer. Néanmoins, telle est la force de la vraie pénitence, qu'elle « efface la cédule des péchés, » *Col. ii, 14,* et inscrit de nouveau les hommes dans le livre de vie, en leur rendant la dignité de fils et d'héritiers de Dieu.

VII. Cette même dignité a une autre conséquence infiniment désirable. Les fils adoptifs de Dieu lui sont agréables, non-seulement quant à leur personne, mais aussi quant à leurs œuvres, qui sont méritoires de la vie éternelle. Ainsi le juste, soit qu'il mange, soit qu'il boive, soit qu'il se livre à toute autre action utile, mérite un accroissement de grâce et de gloire, surtout si en accomplissant de telles actions, il les rapporte pieusement à Dieu. Nous voyons que les pères, selon la nature, trouvent agréable et accueillent d'un sourire et d'un baiser tout ce que font leurs enfants en bas âge. C'est ainsi que le Père céleste a pour agréable tout ce que font ceux qui vivent dans sa grâce.

VIII. De cette dignité d'enfant de Dieu, il résulte encore que Dieu déploie en faveur des justes une sollicitude et une providence paternelles. Sa tendresse n'est pas inactive ; ce n'est pas seulement de nom qu'il est père, il l'est encore par les sentiments, par l'amour, par la providence. Cette providence, presque toutes les pages des saintes Ecritures la proclament. Pour ne pas vous fatiguer par des citations trop nombreuses, le psaume tout entier

qui a été chanté aujourd'hui à la messe, qu'est-il depuis le commencement jusqu'à la fin, sinon un tableau des bienfaits de cette providence que le Seigneur exerce soit par lui-même, soit par ses anges? « Il a commandé à ses anges, y est-il dit, de vous garder dans toutes vos voies. » *Ps. xc, 11.* De quelle manière? « Ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. » *Ibid., 12.* Ainsi il vous préservera non-seulement des accidents graves, mais même des moindres chocs. Ce n'est pas tout : « Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon. » *Ibid., 13.* C'est-à-dire vous triompherez des embûches de Satan et de tous les périls, et il n'y aura pas de danger si grand que vous ne surmontiez sans peine avec le secours d'en haut. Non content de cette protection des anges, le Seigneur lui-même prend soin des justes, comme le montrent ces paroles : « Il vous mettra comme à l'ombre sous ses épaules et vous espérerez sous ses ailes. » *Ibid., 4.* Suivant les naturalistes, la cigogne aime tellement ses petits, que lorsqu'elle les voit exposés sans plumes aux rayons ardents du soleil, elle étend sur eux ses ailes, et s'expose à cette chaleur excessive pour les en préserver. Telle est la tendresse que le Prophète attribue au Seigneur, quand il dit : « Il vous mettra comme à l'ombre sous ses épaules. » Et certes le Seigneur l'a fait, lorsqu'il a livré ses épaules à une flagellation atroce et au supplice de la croix, pour nous épargner les châtimens que nous méritions.

IX. De cette même source découle, avec la providence, un autre caractère de la paternité, l'indulgence. Un tendre père a coutume de traiter avec douceur ses enfants, surtout quand ils sont en bas âge. C'est ce que notre Père qui est aux cieux fait avec tant d'effusion à l'égard de ses enfants, qu'il prononce lui-même par la bouche du Prophète ces paroles si suaves et si bienveillantes : « On vous portera à la mamelle et on vous caressera sur les genoux. Comme une mère caresse son petit enfant, ainsi je vous consolerais. » *Ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis. Quomodo si cui blandiatur, ita ego consolabor vos.* *Isa. LXVI, 12, 13.* Quoi de plus doux que ces paroles? Quoi de plus

amical? Qui n'embrasserait avec joie, non-seulement les travaux de la pénitence, mais, s'il le fallait, mille crucifiements pour jouir d'une telle indulgence, de telles consolations, de telles délices et de ces divins embrassements?

Que personne ne s'imagine que ces délices divines soient réservées à ceux qui sont parvenus au sommet de la perfection. Il en est aussi pour les pécheurs repentants, comme le Seigneur le déclare par la bouche d'Osée : « Je l'allaiterai, dit-il de l'âme pénitente, je la mènerai dans la solitude et je lui parlerai au cœur. Je lui donnerai... la vallée d'Achor pour lui ouvrir une entrée à l'espérance. » *Ose. II, 14, 15.* Ainsi le Seigneur allaite du lait de ses consolations l'âme pénitente, pour qu'en goûtant de cette douceur céleste, elle se dégoûte des plaisirs de la chair et du monde. Les nourrices frottent leurs mamelles d'absinthe pour sevrer leurs nourrissons. Le Seigneur, au contraire, emploie non l'amertume de l'absinthe, mais la douceur de ses consolations pour nous sevrer des voluptés de la terre et nous attirer à lui. Il connaît la vérité de cette parole de saint Bernard : « Pour celui qui a goûté les douceurs spirituelles, toute chair demeure insipide. »

Ensuite il amène l'âme à la solitude spirituelle, c'est-à-dire au secret de la prière, et là il lui parle au cœur; ce qui, selon le génie de la langue hébraïque, signifie les douces et délicieuses paroles que le Saint-Esprit fait entendre intérieurement à l'âme pour l'inonder de lumière et lui inspirer le mépris du monde et la haine du péché. Enfin, « il lui donne la vallée d'Achor, ou du trouble, pour lui ouvrir une entrée à l'espérance. » En effet, connaissant par cet enseignement divin la laideur et la turpitude des péchés où elle s'est complue si longtemps, elle est saisie de douleur et de crainte et toute bouleversée. Et le trouble lui fait espérer la miséricorde divine, parce qu'elle comprend la vérité de cette parole du Prophète : « Un esprit brisé de douleur est un sacrifice digne de Dieu; vous ne mépriserez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié! » *Ps. L, 18.* Voilà pourquoi, comme dit saint Augustin, un vrai pénitent souffre et se réjouit de sa souffrance; il craint, et cette crainte salutaire le conduit à l'espoir du pardon qui a été promis aux âmes contrites et timorées.

II.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent, mes frères, paraît suffire et au-delà pour décider les hommes, surtout ceux qui sont intelligents, à embrasser la pénitence afin d'en recueillir les fruits si précieux. Il y a pourtant une autre raison qui nous presse beaucoup plus d'en venir là, c'est l'indispensable nécessité de la pénitence. Les considérations qui précèdent agissent par la persuasion; celle-ci nous fait une sorte de violence et doit mettre fin à toute hésitation. Car il est évident qu'entre tous les biens, il n'en est pas de plus désirable pour l'homme que la félicité éternelle. Cette félicité, nous l'attendrons tous, et nous y tenons si fort, que nul de nous ne voudrait de sang-froid l'échanger contre l'empire du monde. « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » *Matth.* xvi, 26. Quel bonheur pourrait-il y avoir dans la possession de l'univers, qui ne fût empoisonné et détruit par cette pensée, qu'après l'espace d'une courte vie, on serait plongé pour toujours dans les feux de la géhenne? Personne donc ne serait assez imprudent pour acheter l'empire même du monde au prix de l'espérance du ciel. Tous, nous regardons le bonheur céleste comme le plus grand que nous puissions désirer, et nous n'en voulons sacrifier à aucun prix l'espérance.

Or, de cette espérance et de ce désir, il suit que nous devons nécessairement nous résoudre à faire pénitence. Car après un péché mortel, il est impossible d'être sauvé sans cela. Au-dessus de nos têtes reste à jamais suspendue cette parole si souvent répétée par le Sauveur : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » D'où est sorti ce proverbe : « Ou se repentir, ou brûler. » *Aut pœnitendum, aut ardendum.* Comme donc celui qui désire la santé ne rejette pas les remèdes nécessaires à la guérison; et comme celui qui veut arriver dans une île doit affronter les fatigues de la navigation, puisqu'on ne peut arriver à une île que par cette voie : ainsi, puisque personne, après le péché, ne peut obtenir le salut sans la pénitence, il est nécessaire que celui qui veut l'un ne rejette pas l'autre. Je pense que vous êtes tous d'accord avec moi sur ce point.

Sur quoi porte donc notre dissentiment? Il porte, non sur la nature de la dette, mais sur l'époque du paiement. Tous ceux d'entre vous qui sont en état de péché savent que la pénitence est pour eux une dette. Leurs hésitations roulent donc uniquement, comme je le disais, sur le moment de payer. On peut distinguer trois temps par rapport à la pénitence : le temps présent, le temps de la mort, et celui qui se trouve entre ces deux-là. Les divins oracles nous exhortent souvent à faire pénitence dans le temps présent. Mais la plupart des hommes, sourds à cette voix, ajournent la pénitence au moment de la mort, ou du moins au temps à venir. Quant à ceux qui comptent sur le moment de la mort pour accomplir ce grand devoir, je ne leur dirai rien maintenant. Il n'est guère d'homme assez stupide pour ne pas comprendre que c'est une insigne folie de remettre l'affaire la plus importante à l'heure la plus défavorable pour toutes sortes d'affaires. Une telle pénitence ressemble trop souvent à celle de Pharaon qui, au moment où il était frappé de plaies, promettait d'obéir, et dès qu'il était délivré, revenait à son obstination habituelle. A force de fléaux, Dieu l'obligea enfin de laisser partir les Hébreux ; mais il regretta bientôt, ainsi que son peuple, d'avoir obéi au Seigneur : « A quoi avons-nous pensé, s'écrie-t-il, de laisser ainsi aller les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis? Il fit donc préparer son chariot de guerre, et prit avec lui tout son peuple. » *Exod.* xiv, 5, 6. Telle est la pénitence de ceux qui sont poussés non par l'amour de Dieu, mais par l'amour d'eux-mêmes et par la crainte d'un danger imminent; fréquemment, hélas! s'ils échappent à la maladie, ils reviennent à ce qu'ils avaient rejeté, et vont jusqu'à reprendre ce qu'ils avaient donné ordre de restituer à leurs créanciers.

Vous direz : Très-bien; je ne veux pas différer ma pénitence jusqu'à ce dernier moment; je veux seulement la faire dans un temps plus favorable. — Pourquoi pas dès maintenant? — Parce qu'aujourd'hui, à vrai dire, il me paraît bien difficile de commencer une vie nouvelle et de renoncer à mes vieilles habitudes; plus tard, j'espère que ce sera plus facile. — O démence humaine, qui s'imagine que le changement de vie sera plus

facile dans l'avenir, qu'il ne l'est dans le présent! D'où vient la difficulté de ce changement de vie? Elle vient surtout de quatre causes : de la corruption de la nature, des mauvaises habitudes, de ce que le pécheur est privé de la grâce, enfin de ce qu'il est accablé par la tyrannie du démon. Or, il est évident que ces obstacles ne font que se fortifier avec le temps, lorsqu'on ajourne la conversion et qu'on multiplie les péchés. Car alors la nature se corrompt de plus en plus par les actions mauvaises; les habitudes coupables s'enracinent davantage; la grâce s'éloigne à proportion du nombre et de la gravité des fautes; le démon, ce « fort armé, » qui se maintient avec tant de force dans les âmes qu'il a subjuguées, affermit et accroît son pouvoir tyrannique sur l'âme. Si donc la difficulté de la conversion vient de ces quatre causes, et que toutes les quatre s'aggravent par la continuation du péché, comment la conversion deviendrait-elle plus facile, quand elle aura à vaincre ce surcroît d'obstacles?

Entre ces obstacles, il n'en est pas de plus formidable que l'habitude mauvaise. Saint Augustin atteste qu'elle allait jusqu'à le retenir dans le péché comme par une espèce de violence, quoique depuis longtemps il essayât d'en sortir; voici en quels termes il s'adresse à Dieu dans ses *Confessions*, liv. VIII : « J'étais attiré vers vous par votre beauté, et bientôt, entraîné loin de vous par un poids énorme, je me précipitais sur ces choses en gémissant, et ce poids était l'habitude charnelle. » Le même saint appelle cette habitude une chaîne, par laquelle l'âme est justement traînée et retenue malgré elle parce qu'elle s'y est assujettie volontairement. Enfin, il dit au Seigneur, dans le même livre, à propos du combat entre cette même habitude et la bonne volonté : « S'il y avait déjà en moi une volonté nouvelle de vous rendre un culte désintéressé et de jouir de vous, ô mon Dieu, qui êtes la seule jouissance véritable et solide, cette volonté était trop faible encore pour triompher de l'autre que l'habitude avait fortifiée. Ainsi, deux volontés, l'une ancienne, l'autre nouvelle, l'une charnelle, l'autre spirituelle, se combattaient en moi, et mon âme s'usait à cette lutte incessante... Cependant cet empire que l'habitude avait pris sur moi, je le lui avais donné moi-même, et quoique j'eusse

bien voulu ne pas être dans la servitude où je me trouvais, c'est volontairement que je m'y étais mis. Aussi je n'avais pas le droit de m'en plaindre, puisque ce n'était qu'une suite et une punition de mon péché. » C. 5. On voit par là combien sont en danger de se perdre les esclaves des mauvaises habitudes, surtout s'ils sont négligents, puisque saint Augustin, qui faisait tant d'efforts pour sortir du péché, était, comme il l'avoue, si faible et si impuissant pour cela. Tout ce qui précède montre assez quelle est la force de la mauvaise habitude; je veux cependant le faire voir encore par un exemple, afin que nul n'ignore une vérité si essentielle. Les adultes qui viennent chez nous de l'Inde ou de l'Ethiopie parviennent à peine en beaucoup d'années à prononcer notre langue; tandis que ceux qui viennent en bas âge des mêmes pays, parlent aussi bien au bout d'un an que s'ils étaient nés parmi nous. Quelle est la cause de ce fait, sinon la force d'une longue habitude, qui ne permet guère qu'on se désaccoutume de ce qu'on a fait longtemps? Il est donc souverainement insensé de remettre à l'avenir la pénitence, la conversion, dans l'espoir qu'alors elle sera plus facile, puisqu'il est parfaitement démontré qu'elle est d'autant plus difficile qu'elle est plus tardive.

Il en est d'autres qui diffèrent en se fondant non sur le motif que nous venons de réfuter, mais sur la miséricorde divine, en laquelle ils espèrent, quoiqu'ils passent toute leur vie dans la fange du vice. C'est là ce qui fait dire à saint Augustin que les méchants s'encouragent souvent aux mêmes désordres par deux moyens tout opposés, par une folle confiance, et par le désespoir. Voici ses paroles : « L'homme, dans son désespoir, dit quelquefois : Je ne puis manquer d'être damné; pourquoi ne pas agir à ma guise? Un autre, plein d'espérance, dira : La miséricorde de Dieu est grande; quand je me convertirai, il pardonnera tout; je peux donc faire ce qui me plaît. L'un arrive au péché par le désespoir, l'autre par l'espérance. Tous deux s'exposent à un danger formidable. Malheur au désespoir! Malheur à la vaine confiance! « Ne différez point, dit l'Écriture, à vous convertir au Seigneur, et ne remettez pas de jour en jour, car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de la vengeance. »

Eccli. v, 8, 9. Ne dites donc pas : Demain, je me convertirai, demain j'obéirai à Dieu, et tous mes péchés d'aujourd'hui et d'hier me seront pardonnés. Il est vrai que Dieu a promis l'indulgence à votre conversion, mais il n'a pas promis le lendemain à votre négligence. »

En somme, puisqu'il faut faire pénitence ou dans le présent, ou dans l'avenir, ou au moins à la mort, et que nous avons écarté par des raisons péremptoires ces deux derniers partis, il ne nous reste qu'à faire pénitence au temps où nous sommes et sans délai. Salomon nous y invite, quand il dit : « Faites promptement tout ce que votre main peut faire, parce qu'il n'y aura ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau où vous courez, » *Eccli.* ix, 10, c'est-à-dire parce qu'après cette vie, que la divine providence nous accorde pour sauver nos âmes, il ne nous sera plus possible ni d'obtenir le salut, ni d'adoucir le châtement. Dans l'enfer, il n'est plus de pénitence fructueuse, plus d'espoir de pardon, plus de miséricorde, plus de possibilité d'implorer la grâce divine, plus de suffrages des saints, plus de sacrements, plus de recours au souverain juge, plus de rémission ni de diminution des peines, mais le supplice aura éternellement toute l'amertume qu'il aura dès l'origine. Car c'est aujourd'hui le temps de la miséricorde, et ce sera alors le temps de la justice. Voilà pourquoi les saints Pères nous exhortent si vivement à fuir le péché et le monde. Saint Jérôme, dans une lettre où il parle à Paulin de son frère Eusèbe, lui dit : « Hâte-toi, je t'en prie, coupe la corde qui retient ton vaisseau; la dénouer serait trop long. » La sortie d'Egypte, image de la fuite du monde, fut préparée si vite, que les Israélites ne purent se servir de levain pour le pain du voyage, tant les Egyptiens les pressaient de partir et leur interdisaient le moindre délai. Bien plus, le Seigneur leur ordonna de manger l'agneau pascal en toute hâte et de n'en rien garder jusqu'au matin, afin de nous faire entendre par là que, dès qu'il s'agit du salut, nous ne devons ni hésiter, ni ajourner, mais avoir devant les yeux cette parole : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs. » *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Ps. xciv, 8.

Saint Chrysostome s'indigne vivement que nous, qui sommes si attentifs aux maladies d'un corps périssable, nous néglignons entièrement les blessures de notre âme immortelle. « Si par hasard, dit-il, notre corps est indisposé, aussitôt nous appelons le médecin, nous faisons des dépenses, nous prenons toutes les précautions possibles, et nous ne cessons d'user de remèdes qu'après que le mal a disparu. Et cependant tous les jours notre âme est blessée, déchirée, brûlée, précipitée, frappée de mort en mille manières, sans que nous en ayons le moindre souci. » Pour ne pas tomber dans cet aveuglement et cette insensibilité effrayante, écoutons, mes frères, cette parole d'Isaïe, et l'utile avertissement qu'elle nous apporte : « Cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche. » *Isa.* LV, 6. Or, quand peut-il être plus près de nous qu'en ce saint temps, où l'Eglise, par tant d'organes, l'invoque jour et nuit pour les pécheurs? Et ce n'est pas seulement vers le Seigneur qu'elle crie; elle s'adresse aussi à nous par cette parole si souvent répétée : « Voici maintenant le temps favorable; voici maintenant le jour du salut, » *II Cor.* VI, 2, le jour qu'une loi universelle de l'Eglise a fixé pour la pénitence.

Pour finir comme j'ai commencé, je répète, mes frères, qu'en vous exhortant à la pénitence, je n'ai pas en vue le sac et la cendre, les jeûnes prolongés, les pèlerinages fatigants; j'exige beaucoup moins, et, pour me servir des expressions de l'Apôtre, « je vous parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair, » *Rom.* VI, 19; je demande uniquement ce qui est contenu dans mon texte : « Convertissez-vous au Seigneur, quittez vos péchés, offrez-lui vos prières, et éloignez-vous de plus en plus de ce qui vous est un sujet de chute. » *Eccli.* XVII, 21, 22. Si vous me dites qu'on renonce difficilement à ses habitudes, je conviens que c'est difficile pour un impénitent, mais je dis qu'il n'en est pas de même pour celui qui se repent du fond du cœur. Avez-vous oublié ce que nous avons dit plus haut contre les hérétiques, savoir, que non-seulement la pénitence remet les péchés, mais qu'elle donne encore des armes, des forces, un esprit nouveau, toutes les vertus avec la grâce, et qu'elle met aux mains et aux

pieds de l'enfant prodigue des ornements et des préservatifs, afin qu'il marche armé de toutes pièces dans le chemin des vertus? Salomon atteste que ces armes spirituelles sont accordées aux petits en Jésus-Christ, c'est-à-dire aux vrais pénitents; après avoir dit de ces petits, au nom de l'âme fidèle : « Notre sœur est encore petite et elle n'a point de mamelles, » *Cant.* viii, 8, il ajoute peu après : « Quant à moi, je suis comme un mur, et mes mamelles sont comme une tour, depuis que j'ai paru en sa présence, ayant trouvé en lui pour ainsi dire ma paix. » *Ibid.* 10. Que signifient ce mur et cette tour, sinon l'esprit de force et le courage que reçoivent les petits en Jésus-Christ, c'est-à-dire les vrais pénitents? Et quand l'âme fidèle, encore petite, reçoit de Dieu cette force divine, elle se réconcilie avec lui, de sorte que la paix est un fruit de la vraie pénitence. Mais pourquoi le Sage, au lieu de parler simplement de la paix, ajoute-t-il : *Pour ainsi dire?* C'est parce que la paix n'est jamais entière ici-bas, ou parce que personne ne peut savoir avec certitude « s'il est digne d'amour ou de haine. » *Eccl.* ix, 4.

Ainsi, mes frères. ce qui vous est le plus recommandé, c'est d'éviter le péché, d'en fuir les occasions, et de prier le Seigneur qu'il daigne vous armer de sa puissance et de sa grâce contre tous les pièges et les dards enflammés de l'antique ennemi. L'Apôtre nous munit de ces armes spirituelles quand il nous ordonne « de prier en esprit en tout temps..... et de veiller à cela. » *Eph.* vi, 18. Le Sauveur en munissait aussi ses disciples avant le combat de sa passion, quand il leur disait : « Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation. » *Matth.* xxvi, 41. « Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous les maux qui arriveront, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme. » *Luc.* xxi, 36. Le royal Prophète s'en munissait lui-même quand il disait : « Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui retirera mes pieds du piège. » *Ps.* xxiv, 15. Recourons donc, mes frères, à ces armes divines, afin qu'affranchis de la contagion du péché, nous méritions de jouir de la société et de la gloire des bienheureux.

AU LECTEUR.

Comme la plupart des pécheurs, qui ne veulent pas renoncer à leurs mauvaises habitudes, ont coutume de remettre leur conversion au temps à venir, et même à l'article de la mort, il m'a semblé utile, après avoir combattu cette ruse du démon dans le discours précédent, de rapporter ici deux exemples mémorables qui sont relatifs à ce sujet, et que le vénérable Bède raconte et certifie dans son histoire ecclésiastique d'Angleterre; ils serviront à faire voir la vérité de cette maxime des Peres que, par un juste châtement du ciel, le pécheur s'oublie à la mort, lorsqu'il a oublié Dieu pendant sa vie. Pour que le premier sermon sur la pénitence ne fût pas démesurément long, j'ai mis à part ces deux exemples. Celui qui voudra s'en servir, les placera à l'endroit où nous combattons ceux qui remettent leur conversion ou à un autre temps, ou à la mort. Bède s'exprime ainsi :

« Il y eut dans le royaume de Mercie un homme dont les visions et les paroles furent très-utiles à beaucoup d'autres, quoiqu'il n'en tirât lui-même nul profit. Il occupait un emploi militaire sous le roi Kenred, et il lui plaisait par ses talents autant qu'il lui déplaisait par sa conduite licencieuse. Le roi l'exhortait fréquemment à se confesser, à renoncer à ses vices, de peur qu'une mort subite ne lui ôtât le moyen de se repentir et de se corriger. Mais il dédaignait ces avertissements salutaires, et promettait de faire pénitence plus tard. Une maladie, qui le surprit dans cet état, le cloua sur son lit et lui fit endurer de cruelles douleurs. Le roi, poussé par l'amitié qu'il lui portait, vint le voir et l'exhorta vivement à faire pénitence avant de mourir. Il répondit qu'il ne se confesserait qu'après sa guérison, pour ne point donner à penser à ses camarades qu'il avait accompli par crainte de la mort ce qu'il ne voulait pas faire quand il se portait bien. Il s'imaginait faire preuve de courage; mais la suite montra qu'il céda misérablement à la ruse du démon.

La maladie s'aggravait. Le roi étant venu de nouveau pour le voir et l'exhorter, il lui cria tristement : « Que voulez-vous, maintenant? Pourquoi venez-vous ici? Vous ne pouvez plus maintenant m'être utile et me sauver. » — « Ne parlez pas ainsi; vous déraisonnez. » — « Non, je ne déraisonne pas, mais j'ai sous les yeux ma conscience coupable. » — « Que voulez-vous dire? » — « Il y a un instant, deux jeunes gens d'une grande beauté sont entrés dans cette maison et se sont assis près de moi, l'un à la tête, l'autre aux pieds. L'un me donna à lire un livre magnifique, mais très-petit, où je trouvai inscrites toutes les bonnes actions de ma vie; hélas! elles n'étaient pas nombreuses. Puis ils me reprirent le livre et gardèrent le silence. Alors survint une troupe d'esprits malins qui assiégea cette maison au dehors et l'envahit presque tout entière. Celui d'entre eux qui semblait dominer tous les autres par l'horreur de son visage et par l'élévation de son siège, ordonna à un de ses satellites de me présenter à lire un volume affreux, immense et d'un poids énorme. En y jetant les yeux, j'y trouvai écrits en lettres noires non-seulement tous les péchés que j'avais commis en actions et en paroles, mais aussi mes mauvaises pensées les plus fugitives. Et il disait aux deux jeunes gens éclatants de blancheur qui étaient près de moi : « Pourquoi restez-vous ici, puisque vous êtes certains qu'il est à nous? » Ils répondirent : « C'est vrai; prenez-le et conduisez-le dans l'abîme de votre damnation. » Après avoir achevé ces mots, ils disparurent, et deux esprits malins, munis de fourches, s'étant levés, me frappèrent, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Maintenant ils transpercent l'intérieur de mon corps, en me faisant éprouver de cruelles douleurs; dès qu'ils se rejoindront, je mourrai et je serai transporté dans les prisons infernales par les démons déjà tout prêts à me saisir. »

Ainsi disait-il dans son désespoir. Peu après il mourut, et depuis lors il fait sans fruit dans les peines éternelles la pénitence qu'il n'a pas voulu faire un moment pour se sauver. On peut donc dire de lui ce que saint Grégoire dit de plusieurs, qu'il a eu ces visions, non pour lui-même, puisqu'il n'en a pas profité, mais pour les autres, afin qu'effrayés par un tel malheur, ils craignent

d'être surpris par la mort et de se perdre, s'ils ne se hâtent de faire pénitence pendant qu'ils le peuvent. Quant aux divers livres qui lui furent présentés par les bons esprits et par les mauvais, ils étaient destinés par la divine providence à nous rappeler que nos actions et nos pensées, loin de s'évanouir, doivent être examinées par le souverain Juge, et qu'elles nous seront présentées à la fin de la vie par les anges ou par les démons.

Je crois devoir ajouter, pour le salut de mes lecteurs, le trait suivant que je tiens du vénérable évêque Pectelme. J'ai connu, disait-il, un religieux (plût à Dieu que je ne l'eusse pas connu), membre d'une communauté fervente, mais se conduisant d'une manière indigne. Je pourrais même le nommer, si ce n'était pas inutile. Ses frères le reprenaient souvent; ses supérieurs l'exhortaient à se corriger; et quoiqu'il fût insensible à leurs avis, on le conservait à cause du besoin qu'on avait de ses services, car il était fort habile ouvrier. Adonné à l'ivresse et à d'autres vices, il restait nuit et jour dans son atelier, au lieu de se réunir à ses frères pour chanter l'office, pour prier et pour entendre la parole de Dieu. Aussi en lui se vérifia le proverbe : Celui qui ne veut pas entrer spontanément et humblement par la porte de l'église, entrera forcément et honteusement par la porte de l'enfer. Frappé de langueur, et n'ayant plus que peu d'instants à vivre, il appela ses frères, et avec des gémissements de damné, il leur raconta qu'il avait vu l'enfer ouvert devant lui, et dans les profondeurs de l'abîme, Satan, Caïphe, et les autres meurtriers du Sauveur, livrés aux flammes vengeresses. Puis il s'écria : « Auprès d'eux, j'aperçois une place toute prête pour me recevoir à jamais ! » Alors ses frères s'empressèrent de l'exhorter à faire pénitence puisqu'il le pouvait encore. Mais, dans son désespoir, il répondait : Ce n'est plus le temps de changer de vie, maintenant que j'ai vu de mes yeux ma condamnation. En disant ces mots il mourut sans les secours de la religion; son corps fut inhumé hors du cimetière, et personne n'osa dire pour lui ni la messe, ni l'office, ni la moindre prière. Oh! quelle distance le Seigneur a mise entre la lumière et les ténèbres! Saint Etienne, premier martyr, au moment de subir la mort pour la vérité, vit les cieux ouverts;

il vit la gloire de Dieu, il jeta les regards de son âme là où il devait être lui-même après la mort. Au contraire, ce coupable ouvrier, au moment de mourir, vit l'enfer ouvert; il vit les tourments du démon et de ses sectateurs; il vit la prison qu'il devait occuper au milieu d'eux, spectacle bien fait pour aggraver son châtement par le désespoir, mais aussi pour inspirer de salutaires pensées aux vivants qui entendent parler d'une telle catastrophe. Cela est arrivé récemment dans la province de Bernicie, et le bruit qui s'en est répandu au loin a excité beaucoup de pécheurs à ne plus différer de faire pénitence. Puisse notre récit avoir le même résultat!

Telles sont les paroles du vénérable Bède; elles doivent faire trembler ceux qui remettent la pénitence à un autre temps.

DEUXIÈME SERMON.

DE LA VRAIE PÉNITENCE ET DE LA FAUSSE. DE LA CONTRITION, QUI EST LA PREMIÈRE ET LA PRINCIPALE PARTIE DE LA PÉNITENCE.

Convertere ad Dominum, et relinque peccata.

Convertissez-vous au Seigneur, et quittez vos péchés. *Eccli. XVII, 21.*

Dans le sermon précédent, mes très-chers frères, nous vous avons excités à la pénitence, en vous mettant sous les yeux les avantages admirables et la nécessité de cette vertu. Maintenant l'ordre naturel des idées exige que nous disions comment il faut faire pénitence. En effet, comme le dit fort bien Plutarque, ceux qui exhortent les hommes à la vertu, sans leur dire la manière de la pratiquer, ressemblent à ceux qui mouchent une lampe sans y mettre d'huile, de sorte qu'à peine allumée elle s'éteint. Afin donc d'obtenir par l'huile de la pénitence une lumière qui ne s'éteigne jamais, implorons humblement le secours divin par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Quand le Seigneur envoya le prophète Jérémie prêcher au peuple juif, il le chargea d'abord d'arracher et de détruire, et

ensuite de bâtir et de planter. *Jerem.* I, 10. C'est qu'en effet tout homme, qui veut exhorter ses frères à la piété et à la justice, doit s'attacher d'abord à combattre et à extirper les mauvaises habitudes, afin de pouvoir ensuite semer les germes des plantes salutaires, c'est-à-dire des vertus, de même que, pour semer du blé dans des terres incultes et couvertes de broussailles, on commence par les défricher. Nous proposant donc en ce saint temps de vous parler de la pénitence, nous devons combattre la fausse avant de recommander la vraie. Cette marche d'ailleurs a l'assentiment des philosophes, lesquels ont coutume de dire que la première vertu est de fuir les vices; car, après les avoir déracinés, il est facile d'acquérir les vertus.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il faut savoir d'abord qu'entre les choses tant naturelles qu'artificielles, les unes sont vraies, et les autres fausses quoique offrant une apparence de vérité. Il y a de l'or vrai et de l'or faux, de la monnaie véritable et de la fausse monnaie, de vraies et de fausses perles. Il en est de même de nos actions. Il y a une vraie et une fausse justice, une vraie et une fausse piété, une vraie et une feinte humilité, une vraie et une feinte charité; autrement l'Apôtre n'aurait jamais dit que nous devons avoir « une charité sans déguisement. » *Rom.* XII, 9; *II Cor.* VI, 9. Comme donc les autres vertus sont tantôt vraies, et tantôt fausses malgré une apparence de vérité, ainsi en est-il de la pénitence. La véritable est celle que le Seigneur exige de nous quand il dit par la bouche du Prophète : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, dans les pleurs et les gémissements, et déchirez vos cœurs! » *Joel.* II, 12. Celle encore qu'expriment les paroles de mon texte : « Convertissez-vous au Seigneur, et abandonnez le péché, etc. » La fausse est celle que le Prophète attribue aux Israélites dans ces paroles : « Ils l'aimaient seulement de bouche, et ils lui mentaient par leur langue. Car leur cœur n'était point droit devant lui, et ils ne furent point fidèles dans l'observance

de son alliance. » *Ps. LXXVII, 36, 37.* Cette pénitence était donc fausse; elle offrait les dehors de la véritable, mais intérieurement elle en était fort éloignée. C'est de cette même pénitence que se plaint le Seigneur quand il dit par le Prophète : « La perfide Juda n'est pas revenue à moi de tout son cœur, mais d'une manière mensongère. » *Jerem. III, 10.* Il appelle mensonge une telle conversion, ou parce que le coupable revêt l'apparence d'un cœur pénitent, ou parce qu'il ment en n'accomplissant pas ce qu'il a promis, puisqu'après avoir dit anathème au péché, il ne l'abandonne pas.

Hugues de Saint-Victor montre bien le danger d'une telle conduite. Il range en trois classes les hommes endurcis : dans la première, ceux qui ne profitent pas de la correction; dans la deuxième, plus condamnable, ceux qui avertis deviennent pires, comme un métal qui se rouillerait sous la lime; dans la troisième enfin, ceux qui, après avoir promis de s'amender, ne le font pas. C'est avec raison qu'il met ces derniers parmi les endurcis, parce que, tant qu'ils restent tels, il n'y a pour eux aucun espoir de salut. Promettre une conversion qui n'arrive jamais, c'est mettre le comble au désordre. Devant une pareille obstination, le Seigneur semble patienter pour un temps; mais il la punira un jour d'autant plus sévèrement qu'il aura plus attendu, selon ce mot du Prophète : « Les ennemis du Seigneur lui ont manqué de parole, et le temps de leur misère durera autant que les siècles. » *Ps. LXXX, 16.* Comme s'il disait : Maintenant ils mentent, promettant au Seigneur de lui obéir, et violant ses lois; mais ce mensonge sera puni à jamais dans la vie future. C'est dans le même sens qu'il dit ailleurs : « Lorsque j'aurai pris mon temps, je rendrai justice. » *Ps. LXXIV, 3.* De même que le Sauveur disait à certains incrédules : « Mon temps n'est pas encore arrivé, mais votre temps est toujours prêt, » ainsi il peut dire à tous les méchants : Aujourd'hui vous êtes libres, moyennant ma permission et mon silence, de faire impunément ce qui vous plaît; mais il viendra un temps où je romprai ce silence prolongé, et où je laisserai éclater sur votre tête la colère concentrée en mon cœur par une longue patience. Et le temps de cette vengeance n'est pas éloigné,

puisqu'il est écrit : « Le jour de leur perte est proche, et les moments s'en avancement. » *Deut.* xxxii, 35.

Au reste nous voyons en David et en Saül des exemples très-clairs des deux sortes de pénitence, c'est-à-dire de la vraie et de la fausse. Tous deux commirent le mal; tous deux prononcèrent cette parole : « J'ai péché. » Et cependant à un seul il fut dit : « Le Seigneur a remis ton crime, tu ne mourras pas, » *II Reg.* xii, 13, tandis que sur l'autre, malgré les prières de Samuel, tomba cette parole divine : « Jusques à quand pleurerez-vous Saül, puisque je l'ai rejeté? » *I Reg.* xvi, 1. Tous deux ayant parlé de la même manière, pourquoi l'un fut-il pardonné, tandis que l'autre ne le fut pas, sinon parce que David seul se repentit de tout son cœur? Si Saül en avait fait autant, il eût été pardonné aussi, puisque Dieu ne fait pas acception de personnes.

A cette pénitence de Saül ressemble celle des hommes qui, après avoir confessé leurs péchés en ce saint temps, y retombent aussitôt; qui ne veulent rien sacrifier de leurs mauvaises habitudes; qui continuent de se livrer au serment, au parjure, au mensonge, à la médisance, aux imprécations, aux mauvais desirs; qui ne pratiquent aucune bonne œuvre et demeurent tels qu'ils étaient. Tout porte à croire qu'ils n'ont pas reçu la grâce des sacrements. Qu'on en juge par la comparaison suivante. Si un malade, après avoir bu la potion prescrite par le médecin, n'éprouvait aucune amélioration, mais était également brûlé par la fièvre, également dégoûté de la nourriture, également altéré, également faible, qui penserait que cette potion lui a été salutaire, puisqu'elle n'a fait disparaître aucune des incommodités de la maladie? Or, la confession est comme une potion spirituelle, qui chasse de l'âme les humeurs nuisibles des péchés, et opère son rétablissement avec le secours de la grâce divine. Quand donc elle ne fait rien de cela, quand vous éprouvez le même dégoût des choses spirituelles, la même passion pour les choses terrestres, le même feu de la concupiscence, les mêmes accès d'avarice et d'ambition, la même langueur pour les bonnes œuvres, quelle raison aurai-je de penser que ce remède spirituel vous a été utile?

Vous direz peut-être : De ce que je suis retombé aussitôt dans les mêmes fautes, on ne peut conclure que ma confession a été nulle. Il faut dire plutôt que c'est l'effet d'une mauvaise habitude invétérée, car il est extrêmement difficile de se dépouiller d'une habitude qui est comme passée dans la nature. — J'avoue que ce n'est pas là une preuve péremptoire de la nullité de la confession. Il peut se faire que la confession ait été bonne, et qu'ensuite l'homme, faute de vigilance, retombe aussitôt dans le péché, où le poussent à la fois ses anciennes habitudes et les suggestions de Satan. Mais je crois que le plus souvent cela vient de ce que la confession a été mal faite. La confession, en effet, peut être véritable, et manquer cependant d'une condition nécessaire à son efficacité : alors on reçoit le sacrement, mais on ne reçoit pas la grâce sacramentelle, et faute de l'avoir reçue, l'homme faible et habitué au mal retombe dans le péché à la première occasion. Car la moindre grâce, dit saint Thomas, suffit pour éviter tous les péchés mortels, puisqu'elle est inséparable de la charité, dont le propre est d'aimer Dieu par-dessus tout, non-seulement de bouche, mais en réalité, et pareillement de haïr le péché plus que toute autre chose. La charité qui, à la suite d'une véritable pénitence, est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit, a pour Dieu plus d'attachement que la cupidité n'en a pour des monceaux d'or et d'argent, et pour tous les biens temporels. De sorte que celui qui aime Dieu de cette manière ne voudrait l'échanger au prix d'aucun objet terrestre. Voilà pourquoi saint Jean dit : « Quiconque est né de Dieu ne pèche point ; mais la naissance qu'il a reçue de Dieu le conserve pur. » *Omnis qui natus est ex Deo non peccat, sed generatio Dei conservat eum.* I Joann. v, 18. C'est-à-dire la divine parenté, en vertu de laquelle nous participons à l'Esprit céleste, nous conserve dans la grâce, nous détache de la terre et nous tourne vers les choses célestes, car c'est dans notre cœur « une source qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. » *Joann.* iv, 14.

Il est donc vrai, comme le dit saint Jean, que « celui qui est né de Dieu ne pèche pas ; » car ou il évitera toujours les péchés mortels, ou il n'y tombera que rarement et difficilement, et encore s'il lui arrive d'y tomber, ce ne sera pas sans lutte ni sans

douleur, rien ne pouvant être plus douloureux pour lui que de perdre, de rejeter, d'échanger contre les objets les plus vils ce Dieu qu'il chérit par-dessus tout. On ne perd jamais sans douleur ce qu'on possède avec amour. Aussi « ceux qui boivent l'iniquité comme l'eau, » *Job. xv, 16*, c'est-à-dire qui pèchent facilement et sans aucun remords, semblent-ils fort éloignés de la grâce et de l'amour divin. Quand donc nous voyons des fidèles nombreux, après s'être confessés, se précipiter dans tous les crimes, sans douleur ni combat, comment admettre qu'ils ont reçu la charité, l'Esprit du Seigneur et la lumière de la grâce divine? Cette lumière ne peut pas ne pas luire; le feu de la charité ne peut pas ne pas brûler. Si on ne voit en vous ni éclat, ni ardeur, quel motif de penser que vous avez reçu le feu et la lumière du ciel?

De plus, quoique toute grâce ait pour effet d'armer l'homme contre le péché mortel, la grâce sacramentelle qu'on reçoit dans la confession a pour cela une efficacité particulière, puisque ce sacrement a été établi par notre Seigneur pour remédier au péché. Quand donc je vois des chrétiens, à peine sortis du saint tribunal, retomber immédiatement dans les mêmes fautes, puis-je croire que cette force divine, qui n'a écarté de leurs âmes aucun péché, y est venue? C'est ce qui fait dire à saint Augustin : « Si tu es pénitent, repens-toi; si tu te repens, ne pèche plus; si tu pêches encore, tu n'es pas pénitent. » Saint Bernard dit de son côté : « La pénitence est une douleur des péchés commis, avec une ferme résolution de ne plus les commettre; celui-là se moque et ne se repent pas véritablement, qui fait encore ce dont il lui faudra se repentir. » Saint Augustin exprime en ces termes la même pensée : « Tu fais pénitence, tu t'agenouilles, et avec cela tu ris : c'est se moquer de la patience de Dieu. » Et ailleurs : « Celui qui frappe sa poitrine, sans se corriger, affermit ses péchés, au lieu de les détruire. » D'où l'on peut conclure que faire pénitence de cette manière, c'est changer le remède en poison, loin d'en tirer profit, puisque, selon les saints Pères, ce n'est pas se repentir, mais se moquer de la patience de Dieu.

Qu'ils sont nombreux, mes frères, ceux qui chaque année

reçoivent les sacrements sans détester et sans fuir le péché, et arrivent ainsi à la vieillesse, trompés par un faux semblant de pénitence ! Le prophète Osée peint en ces termes par une comparaison saisissante leur misérable état et leur péril : « Ephraïm est devenu comme un pain qu'on fait cuire sous la cendre et qu'on ne retourne pas. Des étrangers ont dévoré toute sa force, et il ne l'a point senti ; ses cheveux sont devenus tout blancs, et il ne s'en est point aperçu. » *Ose.* VII, 8, 9. Si on ne retourne souvent un pain que l'on fait cuire sous la cendre, l'un des côtés brûle, et l'autre ne peut cuire, de sorte que le pain n'est pas bon à manger. C'est l'image de ceux qui toute leur vie persévèrent dans le mal, qui ne font jamais de véritable pénitence, et ne se tournent jamais du fond du cœur vers Dieu. Le Seigneur, dans Jérémie, s'étonne de leur obstination : « Quand on s'est détourné du droit chemin, dit-il, n'y revient-on plus ? Pourquoi donc ce peuple de Jérusalem s'est-il détourné de moi avec une aversion si opiniâtre ? Ils se sont attachés au mensonge, et ils ne veulent point revenir. » *Jerem.* VIII, 4, 5.

Osée fait allusion à leur malheureux sort et à leur endurcissement, quand il ajoute : « Des étrangers ont dévoré toute sa force et il ne l'a point senti. » C'est-à-dire, les démons, ces ennemis et ces spoliateurs des hommes, ont enlevé tous ses biens, et « après l'avoir couvert de plaies s'en sont allés, le laissant à demi-mort. » *Luc.* X, 30. En effet, les péchés mortels, où ils nous précipitent, non-seulement nous font perdre les biens de la grâce, mais encore nous enlèvent peu à peu les biens de la nature, et jusqu'au sentiment de nos maux, comme le Prophète le dit expressément. Or, quand on ne connaît pas le péril, comment le conjurer ? Cette vérité est tellement importante que le Prophète y insiste en ces termes : « Ses cheveux sont devenus tout blancs, et il ne s'en est point aperçu. » C'est comme s'il disait : Dans l'âge même des cheveux blancs, dans cet âge où les passions de la chair s'amortissent, tandis que la prudence grandit, il n'a pas voulu renoncer à ses mauvaises habitudes ; mais sa vieillesse, comme son adolescence, est pleine de souillures. Ainsi, les péchés de ces hommes vieillissent avec eux, danger le plus terrible qu'il y ait en cette

vie. C'est à propos de cette vieillesse des péchés que le Prophète s'écrie : « Mes plaies ont été remplies de corruption et de pourriture, à cause de ma folie. » *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ, a facie insipientiæ meæ.* Ps. xxxvii, 6. C'est-à-dire, comme j'étais aveugle et insensible par rapport aux maux qui m'accablaient, je n'ai jamais pensé à y porter remède; de sorte que mes blessures se sont remplies de corruption et de pourriture, et ont exposé mon salut à un immense péril, car les maux anciens et invétérés se guérissent difficilement. Tel est donc le danger qui résulte d'une fausse pénitence.

Mais supposons que votre pénitence ait été véritable, et que vous ayez reçu le pardon et la grâce avec le sacrement : quel fruit tirez-vous de cette pénitence, puisque vous retombez aussitôt dans les mêmes fautes? Comme le dit saint Augustin, « la pénitence est vaine, quand elle est suivie de nouvelles souillures; les gémissements ne servent à rien, si l'on recommence à pécher; peu importe qu'on se soit repenti de ses fautes, si l'on y retombe. » Aussi saint Isidore, expliquant cette parole divine : « Lavez-vous, purifiez-vous, » *Isa. i, 16*, s'exprime ainsi : « Celui-là se lave et se purifie, qui pleure ses péchés passés et ne les commet plus; celui-là se lave sans se purifier, qui pleure ses péchés, mais n'y renonce pas. » L'Écclésiastique montre par diverses comparaisons l'inutilité d'une pareille pénitence : « Si l'un bâtit, et que l'autre détruise, que gagneront-ils, sinon de la peine? Si l'un prie et que l'autre maudisse, de qui Dieu exaucera-t-il la voix? Si celui qui se lave après avoir touché un mort, le touche de nouveau, à quoi lui sert l'ablution? » *Eccli. xxxiv, 28, 30*. Dans l'ancienne loi, celui qui avait touché un cadavre était regardé comme impur, et pour être délivré de cette impureté légale il devait être « purifié par l'eau d'expiation. » *Rom. xix, 13*. Le sens du passage de l'Écclésiastique est donc : Si celui qui a été purifié du contact d'un mort, le touche de nouveau, à quoi lui sert cette ablution qui l'avait purifié? Aussi saint Grégoire et les autres Pères citent cette maxime pour condamner la pénitence qui est presque aussitôt suivie d'une rechute. L'Écclésiastique lui-même indique ce sens, quand il ajoute : « De même, si un homme jeûne

après avoir commis des péchés, et les commet de nouveau, que gagne-t-il de s'être affligé et humilié? Et qui exaucera sa prière?» *Ibid.* 31. Vous voyez, mes frères, combien est vaine une pareille pénitence. C'est elle que Salomon avait en vue quand il disait : « L'imprudent qui retombe dans sa folie est comme le chien qui retourne à ce qu'il avait vomi. » *Prov.* xxvi, 11. L'apôtre saint Pierre se sert aussi de cette comparaison, et il en ajoute une autre tirée du « pourceau qui, après s'être lavé, se vautre de nouveau dans la boue. » II *Petr.* II, 22. Nous pouvons conclure de là, mes frères, que celui qui se repent de cette manière perd sa peine, comme deux hommes perdraient la leur, si l'un détruisait ce que l'autre bâtirait. Mais ce n'est pas le seul inconvénient d'une telle pénitence.

II.

Il en est un plus grave et plus redoutable, que l'Apôtre expose en ces termes : « Si je rétablissais de nouveau ce que j'ai détruit, je me rendrais prévaricateur, » *Galat.* II, 18; c'est-à-dire, je serais coupable d'un nouveau crime. En effet, après avoir obtenu le pardon de nos péchés par un bienfait signalé du Très-Haut, après nous être consacrés à Dieu aux pieds de son ministre, et avoir promis de ne plus enfreindre ses lois, retomber dans les mêmes fautes, n'est-ce pas les aggraver par la plus noire ingratitude? Saint Grégoire appelle ce crime une apostasie spirituelle. Voici ses paroles : « De même que celui qui abandonne la foi est apostat, ainsi celui qui retourne à la mauvaise action qu'il avait répudiée, est considéré par le Tout-Puissant comme un apostat, quoique sa foi ne semble pas éteinte. » Il appelle ce crime une apostasie, non que c'en soit une dans toute la force du terme, mais de même que, selon l'Apôtre, ceux qui approchent indignement du sacrement de l'Eucharistie, « sont coupables du corps et du sang de notre Seigneur, » I *Cor.* XI, 27, c'est-à-dire, ressemblent à ceux qui ont frappé son corps sacré et répandu son sang; ainsi celui qui abandonne la justice pour revenir au péché, imite le crime de l'apostat qui abandonne la foi pour l'infidélité. Le

saint compare la rechute à un plus grand crime, afin d'en faire sentir la gravité par cette comparaison.

Saint Thomas se demande lequel péché est le plus grave, de celui qui fait perdre l'innocence, ou de celui que l'on commet après une pénitence qui a effacé d'anciennes fautes. Il répond qu'à la vérité la perte de l'innocence doit être rangée parmi les plus grands maux, et que par conséquent le péché, qui est cause d'un tel malheur, est très-grave; mais que néanmoins le péché de ceux qui offensent de nouveau le Seigneur, après qu'il leur a pardonné, est plus grave encore.

Le Seigneur lui-même, dans Jérémie, nous montre la gravité de ce dernier péché par un exemple mémorable, que je crois utile de rapporter ici. Comme l'armée des Assyriens tenait Jérusalem assiégée, les Israélites, avertis par Jérémie, comprirent que ce danger était la punition de leurs crimes, et surtout de l'oppression qu'ils faisaient peser sur les esclaves hébreux, en les retenant captifs plus de sept ans, malgré la défense de la loi divine. Voulant donc apaiser le Seigneur, ils s'assemblèrent dans le temple, et là, d'un commun accord, ils rendirent la liberté aux esclaves, et après un sacrifice solennel, coupant un jeune bœuf en deux morceaux, et passant entre deux, ils appelèrent sur leur tête un pareil supplice, s'ils rétractaient ce qu'ils venaient de faire. L'arrivée des Égyptiens ayant obligé ensuite les Assyriens à lever le siège, les enfants d'Israël, dès qu'ils se virent délivrés du péril, abrogèrent la sentence libératrice, et remirent les esclaves sous le joug. Alors le Seigneur leur envoya par Jérémie ce message : « Vous ne m'avez point écouté pour donner la liberté chacun à son frère et à son ami; c'est pourquoi je vous déclare, dit le Seigneur, que je vous abandonne à l'épée, à la famine et à la peste, et que je vous rendrai errants et vagabonds par tous les royaumes de la terre. Je livrerai les hommes qui ont violé mon alliance, qui n'ont point observé les paroles de l'accord qu'ils avaient fait en ma présence, en passant entre les deux moitiés du jeune bœuf qu'ils avaient coupé en deux : savoir, les princes de Juda, les princes de Jérusalem, les eunuques, les prêtres et tout le peuple de la terre, qui ont passé entre les deux

moitiés du jeune bœuf. Je les livrerai, dis-je, entre les mains de leurs ennemis, entre les mains de ceux qui cherchent à leur ôter la vie; et leurs corps morts seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre; et je livrerai Sédécias, roi de Juda, et ses princes, entre les mains de leurs ennemis, entre les mains de ceux qui cherchent à leur ôter la vie, et en la puissance des armées du roi de Babylone, qui se sont retirées. C'est moi qui l'ordonne, dit le Seigneur, je les ramènerai devant cette ville; ils l'assiégeront, ils la prendront et ils la brûleront; je rendrai les villes de Juda une affreuse solitude, et il n'y aura plus personne pour y demeurer. » *Jerem. xxxiv, 17-22*. Si ces paroles ne suffisent pas pour terrifier ceux qui font une pareille pénitence, je ne sais ce qui les touchera.

L'apôtre saint Pierre, parlant d'eux, s'écrie : « Il leur eût été meilleur de n'avoir pas connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue, et d'abandonner la loi sainte qui leur avait été donnée. » *II Petr. II, 21*. Quant à moi, s'il faut dire ce que je pense, je n'hésite pas à affirmer qu'entre tous les maux qui couvrent la terre, le plus grand ou l'un des plus grands, c'est qu'une foule d'hommes exposent à un immense danger leur salut éternel, en retombant dans leurs péchés dès qu'ils les ont avoués au saint tribunal. Que nul ne se fasse illusion, et ne s'imagine qu'il sera sauvé par la confession, sans une haine vigoureuse du péché mortel. Salomon a dit : « Celui qui cache ses crimes ne réussira point, mais celui qui les confesse et y renonce, obtiendra miséricorde. » *Prov. xxviii, 13*. Eclairé par la lumière divine, il prévoyait que beaucoup de pécheurs croiraient trouver leur salut dans la confession toute seule. Pour les détourner de cette erreur, il joint à la confession la fuite du péché, sans laquelle la confession ne sert à rien pour le salut. Mais ce n'est pas assez d'avoir tâché de détruire et de renverser la fausse pénitence; efforçons-nous maintenant d'établir la véritable.

SECONDE PARTIE

OU AUTRE SERMON SUR LA PREMIÈRE PARTIE DE LA PÉNITENCE,
C'EST-A-DIRE SUR LA CONTRITION.

I.

C'est un article de la doctrine chrétienne la plus élémentaire que la véritable et entière pénitence a trois parties, la contrition, la confession et la satisfaction, et que de ces trois parties la contrition est la plus nécessaire. En effet, elle a été nécessaire au salut avant la loi et sous la loi, comme elle l'est aujourd'hui; tandis que la confession sacramentelle n'a été divinement instituée et prescrite ni avant la loi ni sous la loi. En outre, il peut arriver qu'en l'absence de tout prêtre on doive le salut à la contrition seule, pourvu qu'on ait le désir de la confession; au lieu que la confession seule ne peut jamais nous sauver sans le secours de la contrition, ou au moins de l'attrition. Aussi pour faire une véritable pénitence, il faut s'attacher non-seulement à examiner sa vie, mais encore et beaucoup plus soigneusement à la détester et à la pleurer par une contrition sincère. Beaucoup de pécheurs font tout l'opposé : ils s'examinent sans fin et ils songent à peine à pleurer leurs souillures; de sorte que leur pénitence est comme un corps sans âme. Saint Grégoire dit avec raison : « Celui qui confesse ses péchés et ne les pleure pas, ressemble à celui qui découvrirait ses blessures au médecin et ne voudrait pas en être guéri. Ce dernier n'obtiendra pas la santé du corps, ni l'autre celle de l'âme. » Il faut donc joindre la contrition à la confession, et donner plus de soin à la première, qui est la plus importante. Sur cette principale partie de la pénitence il y a, ce me semble, trois choses à expliquer : d'abord ce qu'est la contrition; ensuite quelles qualités elle doit revêtir; enfin comment nous pouvons l'entretenir et la développer dans nos âmes.

Selon la définition des saints Pères, la contrition est une haine souveraine qu'on porte au péché, parce qu'on aime Dieu par-

dessus toutes choses : ce qui montre que la douleur des péchés ne constitue pas la contrition, mais en est la suite et l'inséparable compagne. Car cette haine souveraine du péché a deux conséquences nécessaires : d'abord une grande douleur d'avoir commis ce que nous détestons souverainement ; ensuite une ferme et inébranlable résolution de ne plus commettre ce que nous détestons à ce point ; et ce sont là les deux principales parties de la contrition, dont l'une regarde le passé, et l'autre le présent et l'avenir. Examinons maintenant en particulier les divers membres de la définition, c'est-à-dire les conditions d'une contrition véritable.

La contrition est, nous l'avons dit, une haine souveraine qu'on porte au péché, parce qu'on aime Dieu par-dessus toutes choses. Il faut donc détester le péché, non-seulement parce qu'en faisant de nous des enfants rebelles, il nous a rendus indignes du céleste héritage, et nous a mérité le supplice de la géhenne, mais encore parce qu'il est une offense contre Dieu, notre père infiniment bon, qui nous a mis au monde, nous y a conservés et nous a rachetés de la mort éternelle par l'effusion de son sang. Comme le dit saint Augustin, « celui qui craint la géhenne, craint non de pécher, mais de brûler ; celui-là craint de pécher, qui craint le péché comme la géhenne. Voilà de quelle manière et pour quelle cause il faut haïr le péché. Il est agréable à Dieu que tu l'aimes et que tu t'affliges à cause de lui ; mais que tu t'aimes toi-même, et que sous l'impulsion de ce sentiment tu craignes les supplices, ou tu pleures tes pertes, il n'y a pas de raison pour que notre Seigneur l'ait agréable, puisque cela n'est souvent qu'un effet de l'amour-propre. » Il est vrai que cette crainte, qu'on appelle servile, est bonne, quoi qu'en disent les hérétiques ; on doit même la compter entre les dons du Saint-Esprit, car elle est un acheminement à la crainte filiale ; mais par elle-même elle ne peut nous sauver. Nous lisons au IV^e chapitre du livre d'Esther, que nul, s'il était revêtu d'un sac, n'avait le droit d'entrer dans le palais d'Assuérus, parce que ce vêtement était celui des esclaves et par conséquent était indigne de la cour du roi. Ce vêtement des esclaves représente la crainte servile, avec laquelle, si l'on n'a rien autre chose, on ne peut entrer dans le palais céleste. Il faut donc nous

revêtir de la robe nuptiale, de peur « d'être jetés, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures. » *Matth. xxii, 13*. Cette robe signifie la charité, par laquelle aimant Dieu plus que toutes choses, nous pleurons nos péchés à cause de lui. C'est ce que le Seigneur exige de nous quand il dit par le Prophète : « Israël, si vous revenez, convertissez-vous à moi. » *Jerem. iv, 1*. C'est-à-dire, si vous détestez les crimes de votre vie antérieure, si vous abandonnez la voie de perdition dans laquelle vous marchez, tournez-vous vers moi, regardez-moi, attachez-vous à moi, jetez les yeux sur moi seul, ne cherchez qu'à m'obéir et à me plaire, et pour m'être agréable renoncez à vos mauvaises habitudes et aux délices charnelles.

Voilà, mes frères, pourquoi nous devons haïr et déplorer les égarements de notre vie passée. Vous voyez clairement par là quelle immense douleur doit découler de cette haine. Si nous sommes tenus d'aimer Dieu par-dessus tout, comme le souverain bien, il est juste que, l'aimant souverainement quand nous le possédons, nous le pleurons amèrement quand nous l'avons perdu. De même que les hommes ont autant de répulsion pour la mort que d'attachement pour la vie, ainsi, Dieu et le péché étant opposés l'un à l'autre, et ne pouvant pas plus demeurer ensemble dans une même âme que la mort et la vie, il est clair qu'autant nous aimons Dieu, autant nous devons haïr le péché et nous affliger de l'avoir commis. D'ailleurs, comme Dieu est le plus grand de tous les biens, le péché, lui étant contraire, est le plus grand de tous les maux, tellement que l'enfer lui-même ne peut entrer en comparaison avec la malice du péché. Oui, il y a plus de mal dans le péché que dans la géhenne, car, outre que celle-ci est l'effet, tandis que celui-là est la cause, la géhenne elle-même avec son éternité ne châtie le péché que d'une manière incomplète. Si donc les hommes détestent souverainement la géhenne, ils doivent avoir pour le péché plus d'horreur encore. Telle est la haine du péché, telle est la douleur qui doivent accompagner la conversion des vrais pénitents. Ce n'est que justice, comme le montrent ces paroles du Prophète : « Convertissez-vous à Dieu dans le fond du cœur, selon que vous vous étiez éloignés de lui. »

Isa. xxxi, 6. C'est-à-dire ayez autant d'ardeur pour les biens célestes que vous en avez pour des honneurs fugitifs, pour des richesses périssables, pour des voluptés ignobles; ayez autant de douleur d'avoir perdu votre Dieu, que vous en causait la perte des biens de la terre.

Comme cette douleur est une conséquence de l'amour de Dieu, elle est d'autant plus grande qu'on aime Dieu davantage. Ce qui fait dire à saint Grégoire : « Quand l'esprit de pénitence s'empare d'une âme, il lui rend insipides les joies de ce monde; elle ne trouve plus de douceur que dans les larmes, et ne prête son attention qu'aux vérités les plus terribles. » Que telles doivent être les dispositions d'un véritable pénitent, c'est ce que le Seigneur a figuré d'une manière admirable dans l'ancienne loi. Il avait ordonné que dans tout sacrifice de fleur de farine on fit usage d'encens et d'huile; cependant quand le sacrifice était offert pour le péché, la prescription était celle-ci : « Il ne l'arrosera point d'huile et il ne mettra pas d'encens dessus, parce que c'est pour le péché. » *Levit. v, 11.* Passage qu'Origène explique ainsi : « Dans les sacrifices pour le péché, on n'emploie ni l'huile de la joie, ni l'encens de la suavité. Car l'Apôtre, parlant des pécheurs, dit : Je pleure ceux qui ont péché et n'ont point fait pénitence. *II Cor. xii, 21.* Et quant à l'odeur de suavité, l'Esprit-Saint met dans la bouche des pécheurs ces paroles : Mes plaies ont été remplies de corruption et de pourriture à cause de ma folie. » *Ps. xxxvii, 6.* Saint Jean dit dans le même sens : « De même qu'une veuve qui pleure son mari, et n'a plus qu'un fils unique, s'appuie sur ce dernier, le seul qui, après Dieu, puisse la consoler, ainsi l'âme qui a péché n'a pas de consolation plus rassurante à l'heure de la mort que d'avoir vécu dans les larmes et dans les labours de la pénitence. » *Grad. vii de luctu.*

II.

Quelqu'un demandera peut-être comment il pourra acquérir cette contrition basée sur l'amour de Dieu. Nous répondons à cela qu'elle est un don de Dieu, don inestimable, qui est le fondement des autres grâces divines. Entre les raisons qui empêchent

d'acquérir cette contrition sans un secours divin, la principale est la puissance du démon, puissance la plus grande qu'il y ait ici-bas, laquelle pèse de tout son poids sur l'âme asservie au péché. Le démon est « ce fort armé qui possède en paix sa maison, » *Luc. xi, 21*, c'est-à-dire l'âme coupable, et la tient si durement enchaînée qu'elle ne peut s'affranchir sans une intervention de la puissance divine. Nous lisons au livre de Job : « L'adresse de sa main a fait sortir le serpent plein de replis. » *Obstetricante manu ejus, eductus est coluber tortuosus. Job. xxvi, 13*. Il faut, en effet, que le Seigneur déploie une singulière adresse pour tirer au dehors ce serpent tortueux, qui s'est établi dans l'âme infortunée du pécheur, et la tient enchaînée par ses enroulements et par les replis de sa queue. Il n'y a que la pénitence qui le chasse, et nul ne peut faire pénitence qu'avec le secours de la puissance divine.

Cela étant, il est clair que le meilleur moyen d'obtenir la contrition, c'est de la demander par de ferventes et continuelles prières à Celui qui peut seul nous la donner. C'est ce que faisait le prophète Jérémie, lorsque parlant au nom du pécheur, il disait à Dieu : « Convertissez-moi et je me convertirai à vous, parce que vous êtes le Seigneur mon Dieu; car après que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence, et après que vous m'avez ouvert les yeux, j'ai frappé ma cuisse. » *Jerem. xxxi, 18, 19*. Les hommes ont coutume de se frapper la cuisse lorsqu'ils apprennent quelque chose d'extraordinaire qu'ils ignoraient complètement. Alors, en signe d'étonnement et d'admiration, ils se frappent la cuisse ou le front. Par conséquent, ce passage du Prophète signifie que le pécheur, dès qu'il a reçu dans son âme le rayon de la lumière divine, sent aussitôt l'épaisseur de ses ténèbres, la grandeur de son péril, la fraude de l'antique serpent, la laideur du péché, la patience et la libéralité de Dieu, la grandeur de sa majesté, la sécurité de sa justice; de sorte qu'il est à la fois saisi de crainte, rempli d'espérance, enflammé d'amour pour une telle bonté, et que, dans l'horreur qu'il éprouve pour ses égarements, il s'écrie avec saint Augustin : « Malheur, malheur à ces ténèbres dans lesquelles j'étais plongé autrefois. Car j'étais aveugle, et j'aimais l'aveuglement, et je marchais de ténèbres en

ténèbres. » Frapper sa cuisse ne signifie donc autre chose qu'avoir été délivré de ces ténèbres par le moyen d'une lumière nouvelle. C'est cette lumière divine, ce secours d'en haut que demandait David quand il disait : « Créez en moi, ô mon Dieu, un cœur pur, et rétablissez un esprit droit dans le fond de mes entrailles! » *Ps. L, 12*. Adrien est d'avis que dans les temps de pénitence nous sommes tous tenus à ce genre de prière. « Personne, dit-il, ne pouvant, sans un secours divin, avoir la haine du péché, l'obligation de ressentir cette haine entraîne celle de demander ce secours. Car la prière est de ces préceptes qui obligent à l'article de la nécessité. Or, quand cette nécessité existera-t-elle, sinon en ce temps où nous sommes tenus à la pénitence et à la componction? »

Toutefois, il ne suffit pas de prier; il faut faire par nous-mêmes ce qui dépend de nous. C'est une règle générale, qu'en demandant à Dieu les vertus qui nous sont nécessaires, nous devons faire des efforts pour les acquérir. Souvent, il est vrai, Dieu réveille ceux qui dorment, tant est grande sa bonté; mais toujours il aide ceux qui s'efforcent de revenir au bien. Vous me direz peut-être : De quelle manière pourrai-je acquérir cette douleur d'avoir offensé Dieu? Je réponds : Imitiez ce roi pieux et vraiment pénitent qui disait au Seigneur : « Je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon âme. » *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. Isa. xxxviii, 15*. Saint Bernard, voulant suivre son exemple, disait : « Mes jours se sont évanouis comme l'ombre et ont passé sans fruit; daignez permettre, Seigneur, que je les repasse dans l'amertume de mon âme. » Saint Grégoire dit que c'est là racheter le temps. Interprétant ces paroles de l'Apôtre : « Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais, » *Ephes. v, 16*, il s'exprime ainsi : « Nous rachetons le temps, quand nous réparons dans les larmes les années écoulées que nous avons perdues dans le désordre. En faisant de ce temps mal employé l'objet de notre deuil et de notre douleur, nous le recouvrons en quelque sorte; car ce qui avait servi au péché sert alors à une salutaire tristesse et à la pénitence. »

De quelle manière commencerai-je donc à exciter dans mon âme cette contrition? Entre les nombreux moyens que nous pourrions indiquer, le principal, c'est de considérer attentivement ce que le péché vous a fait perdre et ce qu'il vous a valu. Beaucoup diraient ici qu'il vous a fait perdre vos droits au céleste héritage, et qu'il vous a mérité les supplices de l'enfer, deux malheurs qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang, si c'était possible : quant à moi, je me borne à dire aujourd'hui que le péché vous a fait perdre Dieu, c'est-à-dire le bien le plus grand et le plus désirable, et qu'au lieu d'un père plein de bienveillance et de libéralité, il vous fait trouver en lui un juge sévère et un ennemi redoutable. Combien donc ne faut-il pas s'affliger d'une si grande perte! Une veuve pleure jour et nuit, parce qu'elle a perdu son époux; et vous pourriez ne pas pleurer, vous qui avez perdu si souvent votre Dieu! Perdre Dieu! Quelle affliction, quelles angoisses ne doit pas vous causer un tel malheur, si le chagrin doit correspondre, au moins en partie, à la grandeur de la perte!

Au rapport des historiens profanes, Alexandre-le-Grand, étant plongé dans l'ivresse, tua Clitus, le plus fidèle de ses amis. Quand il revint à lui, et qu'il sut ce qu'il avait fait, il fut tellement consterné de son crime et de la mort de son ami, qu'il voulait se tuer. Si telle est l'impression que font sur les hommes la mort d'un ami et le remords d'un crime, que doit éprouver celui qui a perdu son Dieu et qui a foulé aux pieds la majesté infinie? L'histoire romaine offre un exemple non moins célèbre, celui de Lucrèce, qui fut tellement affligée d'avoir été l'objet des violences de Tarquin, qu'elle se plongea un poignard dans la poitrine. Ce qui causait sa douleur, ce n'était pourtant ni la crainte de l'enfer, ni la perte du céleste héritage, ni l'offense de la majesté divine; c'était seulement l'attentat contre son honneur et l'outrage fait à son mari. Si donc, pour de tels motifs, elle conçut tant de douleur que la vie lui devint odieuse et qu'elle porta sur elle-même une main homicide, combien plus ne doit pas s'affliger celui qui a offensé Dieu, puisqu'il est infiniment plus grave d'avoir méprisé et compté pour rien la majesté divine, et d'avoir perdu avec la grâce le droit à la gloire céleste, que d'avoir outragé un mor-

tel? C'est ce qui fait dire au prophète Osée : « Israël, ne soyez point dans la joie, ne faites point retentir des cris d'allégresse comme les nations, parce que vous avez abandonné votre Dieu. » *Ose. ix, 1.* Car les autres peuples ont des dieux imaginaires, qui ne peuvent ni les aider, ni les punir. Mais vous, qui adorez le vrai Dieu, c'est-à-dire Celui qui comprend tous les biens, quel chagrin ne devez-vous pas ressentir, puisqu'en méprisant ses préceptes vous avez perdu tous les biens à la fois?

Cette prévarication nous semblera plus indigne encore, si nous en considérons le motif. Quoi de plus indigne que de mépriser les lois de Dieu et de se séparer de lui pour un ignoble plaisir ou un misérable gain, c'est-à-dire d'échanger le souverain bien contre les objets les plus futiles? Un tel forfait ne mériterait-il pas d'être pleuré éternellement? N'est-ce pas là ce qui a fait couler ces torrents de larmes que David nous dit si souvent avoir versés après son crime? « Toutes les nuits, dit-il, je laverai mon lit de mes pleurs; j'arroserai de mes larmes le lieu de mon repos. » *Ps. vi, 7.* Et il ajoute aussitôt : « La fureur a rempli mon œil de trouble. » Passage que saint Jérôme traduit ainsi : « Mon œil a été aveuglé par le chagrin. » Ailleurs, le Psalmiste dit : « Mes yeux ont répandu des torrents de larmes. » *Ps. cxviii, 136.* Ailleurs : « Je suis devenu misérable et tout courbé; je marchais accablé de tristesse durant tout le jour..... Mon cœur est rempli de trouble; toute ma force m'a quitté, et même la lumière de mes yeux n'est plus avec moi. » *Ps. xxxvii, 7, 4.* Combien durent être continuels ces ruisseaux de larmes qui avaient fini par altérer le sens de la vue! C'est ainsi, mes frères, que sont affectés ceux qui, éclairés de la lumière céleste, reconnaissent la gravité de leurs fautes. Aimant Dieu par-dessus tout, et détestant le péché plus que tous les autres maux, ils s'affligent beaucoup plus des péchés qu'ils ont commis que des calamités dont ils ont été atteints.

III.

Je soupçonne, mes frères, que ce qui précède a porté le découragement dans vos âmes. Plus d'un se sera dit en lui-même qu'il

lui est impossible de parvenir à une telle contrition, et ainsi peut-être il aura désespéré du pardon, puisque le pardon n'est accordé qu'aux pénitents. Je ne m'étonne pas, mes frères, que ce qui vient d'être dit vous ait remplis de crainte. C'est le propre de la loi de nous faire trembler, comme l'indiquent le tonnerre et les éclairs, la fumée et le feu, qui apparurent sur le mont Sinai quand le Décalogue fut donné à Moïse. N'oublions pas cependant la puissance de l'Évangile qui, sans nous ôter cette crainte salutaire, la retient dans de justes limites. La loi a pour but d'inspirer la crainte, l'Évangile d'exciter l'amour; la loi attriste, l'Évangile console. Pourquoi cela? Parce que la loi demande, et que l'Évangile donne; parce que la loi impose un tribut, et que l'Évangile répand des bienfaits; parce que la loi dit ce qu'il faut faire pour être sauvé, et que l'Évangile donne la force de le faire. Cette puissance de l'Évangile va me fournir trois pensées au moyen desquelles vous pourrez vous élever jusqu'à l'espoir du pardon et prévenir l'excès de la crainte.

La loi exige que les vrais pénitents aiment Dieu par-dessus tout; qu'ils détestent le péché plus que toute autre chose; qu'ils se désolent de l'avoir commis, et qu'ils soient fermement résolus à l'éviter dorénavant, résolution qui embrasse implicitement la pratique de tous les commandements divins. Or, ces quatre choses, que la loi divine exige des vrais pénitents, sont au-dessus des forces de la nature déchue. Elles doivent donc saisir de crainte une âme qui désire ardemment le salut éternel. Mais l'Évangile vient au-devant de cette âme affligée et lui offre trois consolations puissantes.

La première, c'est que Dieu, dans son immense bonté, donne surabondamment tout ce qui est nécessaire au salut. Quand donc il nous ordonne des choses qui dépassent nos forces naturelles, il nous donne un secours pour les faire, ou plutôt il est toujours prêt à le faire avec nous. C'est ce que prouvent avec la dernière évidence d'innombrables passages des saints Livres. Par exemple, le Seigneur exige que nous l'aimions « de tout notre cœur et de toute notre âme, » *Deut.* vi, 5 : mais pour nous en rendre capables, il nous donne l'Esprit-Saint et la vertu de charité, témoin ces paroles : « Le Seigneur votre Dieu circoncirca

votre cœur et le cœur de vos enfants (c'est-à-dire en retranchera l'amour excessif des choses périssables), afin que vous aimiez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, etc. » *Deut.* xxx, 6. Il fera donc avec moi ce qu'il exige de moi. Autre exemple : Dieu dit par la bouche d'Ezéchiël : « Ecartez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendus coupables, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. » *Ezech.* xviii, 31. Or, ce qu'il demande ici, il promet par le même prophète de nous le donner : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous. Je vous ôterai votre cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. » *Ibid.* xxxvi, 26. De même, il veut que nous dirigions vers lui notre cœur et toutes nos voies, et il se plaint vivement par la bouche du Prophète que nous n'ayons pas voulu le faire : « Cette race, dit-il, n'a point eu soin de conserver son cœur droit, et son esprit n'est pas demeuré fidèle à Dieu. » *Ps.* lxxvii, 8. Or, lui seul peut diriger ainsi notre cœur, comme il l'atteste par ces mots du même prophète : « Vous avez préparé des voies droites. » *Tu parasti directiones.* *Ps.* xcvi, 4. Vous voyez que Dieu fait avec nous ce qu'il nous ordonne. En effet, puisqu'il ordonne des choses qui surpassent les forces de la nature déchue, il faut nécessairement avouer qu'il nous offre en même temps son secours, autrement il demanderait l'impossible, et il commettrait l'injustice de nous damner pour n'avoir point travaillé au-dessus de nos forces, ce qu'on ne peut imputer à la bonté divine. Aussi, entre les décrets des saints conciles, il en est un ainsi conçu : « Si quelqu'un dit que Dieu commande l'impossible, qu'il soit anathème. » A quel titre appellerait-on impossible ce que je peux faire avec un secours divin qui ne manque à personne, quoique d'ailleurs je ne puisse le faire par mes propres forces ?

Que ce secours divin soit offert à tous, le Seigneur lui-même l'atteste par la bouche du Prophète, quand il dit : « Retournez-vous vers moi, et je me retournerai vers vous. » *Zach.* i, 3. Et ailleurs : « Si vous vous convertissez, je vous convertirai. » *Si converteris, convertam te.* *Jerem.* xv, 49. C'est-à-dire : Faites ce qui dépend de vous ; car vous avez non-seulement le libre arbitre, mais la

foi et un secours suffisant, qui, pour le salut, ne manque à personne. Elevez-vous donc vers Dieu au moyen des ressources dont vous disposez, et alors je ferai ce qui me regarde, car je suis fidèle, et nul ne me perd que par sa faute.

Si les causes naturelles agissent d'une manière constante quand elles trouvent une matière convenablement préparée, que ne fera pas la cause première qui donne à toutes les autres l'ordre et la rectitude, que ne fera-t-elle pas en voyant l'âme humaine se tourner vers elle et implorer humblement son secours? Est-il possible que, l'homme faisant ce qu'il peut, Dieu retienne l'effusion de sa bonté et de sa miséricorde? Non. Cela est tellement vrai qu'au jour du jugement la principale raison par laquelle Dieu confondra les méchants, c'est qu'il aura toujours été prêt à les secourir s'ils l'eussent voulu, et que si, faute de ce secours, ils ont croupi dans leurs crimes comme des animaux, ils ne peuvent l'imputer qu'à eux-mêmes.

Ici, il est nécessaire d'avertir le pénitent, qu'en faisant ce qui dépend de lui, il doit le faire, non mollement et avec nonchalance, mais avec sollicitude et avec ardeur. Car il est écrit : « Si vous cherchez le Seigneur votre Dieu, vous le trouverez, pourvu toutefois que vous le cherchiez de tout votre cœur et dans l'amertume et l'affliction de votre âme. » *Deut.* iv, 29. Ce qui fait dire à Eusèbe d'Emèse : « Ce n'est pas une petite contrition qu'il faut pour racheter des crimes qui ont mérité la mort éternelle. Il faut crier et lutter avec Dieu, comme la Chananéenne, par de pieuses prières, afin qu'il daigne nous accorder son secours; et il ne faut pas cesser de demander jusqu'à ce qu'on sente en son cœur quelques étincelles qui soient comme des gages de la divine miséricorde. » Ainsi, notre première consolation dans notre faiblesse, c'est de dire avec saint Augustin : « Seigneur, donnez ce que vous commandez, et vous pourrez commander quoi que ce soit. » *Domine, da quod jubes, et jube quod vis.*

La seconde consolation que j'ai à vous présenter, c'est qu'il ne faut pas perdre courage quand vous désespérez d'acquérir cette immense douleur que j'ai décrite. Ce qui est exigé du pénitent, ce n'est pas une douleur sensible, c'est une douleur dont le prin-

cipal siège soit dans la raison. Cela, j'en conviens, est assez difficile à comprendre; je vais tâcher cependant de vous l'expliquer par une comparaison tirée des objets les plus vulgaires. Il y a des maisons à deux et à trois étages, comme l'arche de Noé, et il y a des maisons qui n'en ont qu'un. Dans une maison à deux étages, le bruit que l'on fait au second est presque toujours entendu au premier; ce bruit, néanmoins, pourrait être si faible, qu'il fût impossible de l'entendre d'un étage à l'autre. Appliquons à l'âme cette comparaison. L'âme est comme une maison à deux étages; il y a en elle, si l'on peut ainsi parler, une partie supérieure, qui comprend l'intelligence et la volonté, et approche de la nature angélique; et une partie inférieure, qui comprend les passions et les sensations, et nous est commune avec les bêtes. Comme ces deux parties de notre âme ont à la fois des relations mutuelles et intimes et des fonctions différentes, il peut arriver qu'il y ait dans la partie supérieure un mouvement qui ne parvienne pas jusqu'à la partie inférieure, puisqu'elles sont distinctes; et il peut arriver aussi que ce mouvement soit d'une telle violence, qu'il ne reste pas renfermé dans la partie supérieure, mais qu'il étende son influence jusqu'à la partie inférieure. Par exemple, si l'amour divin est brûlant dans la partie supérieure de l'âme, il engendre la joie spirituelle. Cette joie, quand elle est grande, affecte et réjouit délicieusement la partie inférieure, à cause des relations mutuelles dont nous venons de parler. D'où il suit que la chair elle-même, qui touche de près à la partie inférieure de l'âme, participe aussi à cette joie. De là ce mot du Prophète : « Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant. » *Ps. LXXXIII, 3.* Car de l'union intime de nos deux natures, il résulte que la joie spirituelle passe naturellement de l'une dans l'autre. Toutefois, quand cette joie est moins vive, elle reste dans la partie supérieure de l'âme et n'arrive pas à la partie inférieure. Or, ce que nous disons de la joie, est vrai aussi de la douleur. Quand l'amour de Dieu excite en nous une haine très-vive du péché, la douleur se communique à la partie inférieure de l'âme et au corps lui-même, comme l'attestent les larmes que répandent les yeux. Telle est la cause des larmes amères qu'ont

versées Marie-Madeleine, David après sa chute, saint Pierre après son reniement. Quoique la haine du péché eût son siège dans la partie supérieure de leur âme, elle était si violente qu'elle se faisait sentir dans le corps et le remplissait d'une indicible amertume, à cause des liens intimes qui le rattachent à l'âme. Quand, au contraire, cette haine est moins vive, elle répand moins de tristesse dans la partie inférieure de l'âme. Alors, sans doute, on peut conclure que, dans le cœur, la haine du péché n'est pas très-vive, mais on ne peut pas conclure qu'elle est nulle, surtout si l'homme sent qu'il préfère Dieu à toutes choses, qu'il déteste le péché plus que tous les autres maux, à cause de son opposition à la bonté infinie, et qu'il est fermement résolu à l'éviter dorénavant comme le souverain mal. Telle est la deuxième consolation que je présente à ceux qui s'inquiètent de ce qu'ils ne parviennent pas à éprouver une affliction sensible et à verser des ruisseaux des larmes.

Enfin, j'en ajoute une troisième. Nous avons dit plus haut que la tristesse de la pénitence doit découler non de la seule crainte de l'enfer, mais surtout de l'amour de Dieu. Il y a pourtant des hommes qui sont plus effrayés par les supplices, qu'attirés par l'amour divin. Faut-il donc leur interdire tout espoir de pardon et de salut? Non, mes frères. Il semble que le concile de Trente a eu dessein de les consoler quand il a dit : « Pour cette contrition imparfaite qu'on appelle attrition, parce qu'elle est causée ordinairement ou par la considération de la laideur du péché, ou par la crainte de l'enfer et des châtimens, si elle exclut la volonté de pécher et embrasse l'espoir du pardon, le saint concile déclare que non-seulement elle ne fait pas de l'homme un hypocrite et un plus grand pécheur, mais même qu'elle est un don de Dieu et une inspiration de l'Esprit-Saint, lequel, à la vérité, n'habite pas encore dans le pénitent, mais seulement l'excite, pour qu'il se prépare à la réception de la justice. Et quoiqu'elle ne puisse pas par elle-même, sans le sacrement de pénitence, conduire le pécheur à la justification, elle le dispose néanmoins à obtenir la grâce de Dieu dans le sacrement de pénitence. Car c'est parce qu'ils furent frappés de cette crainte salutaire, à la prédication de

Jonas, que les Ninivites firent une pénitence rigoureuse, et que Dieu usa de miséricorde à leur égard. »

On voit par ces paroles combien est grande l'efficacité du sacrement de pénitence qui, joint à l'attrition, équivaut à la contrition. Mais il faut remarquer avec soin ce que dit le concile, que l'attrition est un acheminement au salut si elle exclut la volonté de pécher. C'est ce qui donne à l'attrition sa valeur, et sans cela elle ne sert à rien pour le salut. Si la pénitence des Ninivites nous est proposée pour modèle, c'est que non contents de manifester leur repentir par des jeûnes et des larmes, ils renoncèrent à leurs mauvaises habitudes, comme le prouve cette parole inspirée : « Dieu considéra leurs œuvres ; il vit qu'ils s'étaient convertis en quittant leur mauvaise voie. » *Jon. iii. 10.* Nous pouvons donc répéter ici à bon droit les paroles que nous avons prises pour texte : « Convertissez-vous au Seigneur, quittez vos péchés, offrez-lui vos prières, et éloignez-vous de plus en plus de ce qui vous est un sujet de chute. » Ce sont là, en effet, des conséquences nécessaires de la véritable pénitence. Il faut d'abord renoncer au péché ; mais il faut renoncer aussi aux occasions qui nous y conduisent : l'un ne peut aller sans l'autre. Si nous nous appliquons généreusement à ce double soin, il n'est pas douteux que notre Dieu, infiniment bon, ne nous accorde ici-bas son amitié et sa grâce, et dans l'autre vie la gloire éternelle.

TROISIÈME SERMON.

DE LA DEUXIÈME PARTIE DE LA PÉNITENCE, C'EST-À-DIRE DE LA CONFSSION.

Convertere ad Dominum, et relinque peccata, etc.

Convertissez-vous au Seigneur, et quittez vos péchés. *Eccli. xvii, 20.*

Dans le discours précédent, mes frères, nous avons traité de la première et principale partie de la pénitence ; nous devons maintenant parler de la deuxième, c'est-à-dire de la confession. La confession est un des sept sacrements. Notre Seigneur l'a institué

après sa mort et sa résurrection, quand il a dit aux Apôtres : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, etc. » *Joann.* xx, 22, 23. Paroles qui donnent à l'Eglise les clefs du royaume des cieux et le pouvoir de remettre les péchés. Ce bienfait, le monde ne l'avait reçu ni avant la loi, ni sous la loi, car alors n'était pas encore ouverte cette fontaine d'où a coulé l'eau et le sang, « pour y laver les souillures du pécheur et de la femme impure. » *Zach.* xiii, 1. Il est vrai qu'avant la loi les justes offraient des sacrifices pour l'expiation des fautes. C'est ce que faisait chaque jour le saint homme Job « pour chacun de ses enfants, car il disait : Peut-être que mes enfants auront commis quelque péché. » *Job.* i, 5. Sous la loi aussi on offrait des sacrifices dans le même but. Mais ces rites expiatoires différaient des nôtres, en ce qu'ils n'étaient pas des sacrements. Les nôtres contiennent et produisent la grâce ; ceux des anciens n'avaient pas d'efficacité intrinsèque ; ils devaient toute leur valeur aux prières et à la foi de ceux qui les offraient. Ainsi donc, dans la confession, ce n'est pas seulement la piété du pénitent qui est utile ; le sacrement a une efficacité propre pour donner la grâce et le pardon des péchés en vertu de la passion du Sauveur. Dès que vous avez avoué vos péchés par une confession bien faite, ils sont effacés de ce livre dont il est écrit : « Toutes ces choses ne sont-elles pas renfermées dans les secrets de ma connaissance, et ne les tiens-je pas scellées dans mes trésors ? » *Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis.* *Deut.* xxxii, 34. Le Psalmiste l'atteste en ces termes : « J'ai dit : Je confesserai au Seigneur contre moi-même mon injustice, et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. » *Ps.* xxxi, 5.

Saint Jean Climaque rapporte un mémorable exemple de cette vérité, quoique la confession dont il parle ne soit pas celle qui fait partie du sacrement de pénitence. Il raconte qu'un voleur étant venu dans un monastère pour y prendre l'habit religieux et y faire pénitence, l'abbé le fit conduire dans l'assemblée des moines, et lui ordonna d'avouer à haute voix tous ses crimes. Il obéit, et sans se laisser refenir par la honte, il confessa, en pleu-

rant, ses forfaits les plus horribles. Saint Jean Climaque, étonné de cette conduite de l'abbé, lui demanda pourquoi il avait ordonné une confession d'un genre si insolite. « Je l'ai fait, répondit celui-ci, pour délivrer le coupable d'une confusion éternelle au moyen de cette confusion passagère. Et, en effet, il se relevait à peine qu'il obtenait la rémission de ses péchés. Ne croyez pas que je le dise à la légère. Un de nos Pères, qui était près de moi, affirma avoir vu un géant à l'aspect terrible qui tenait une plume et un papier couvert d'écriture, et chaque fois que le novice prosterné avouait un péché, le géant l'effaçait avec sa plume. » *Quinto gradu de Pœnit.* Si donc nous voulons que nos péchés soient effacés, si nous voulons passer de la mort à la vie, ne craignons pas d'avouer à un seul homme ce que ce voleur a avoué en public.

Nous trouvons une vive image de cette vérité dans le Syrien Naaman, à qui Elisée ordonna de se laver sept fois dans le Jourdain, s'il voulait être guéri de sa lèpre. A quoi bon, en effet, cette ablution sept fois répétée, si elle n'était destinée à signifier quelque mystère? Et que signifie-t-elle sinon la confession des sept péchés capitaux, qui renferment tous les autres, confession qui nous purifie de la lèpre du péché? Quelles actions de grâces nous devons donc à Celui qui nous a donné un si facile moyen de salut! Quoi de plus heureux pour nous, que d'être guéris de nos péchés en les avouant, et de les voir sortir de notre âme en même temps que de notre bouche? Cette facilité de la pénitence nous la devrait faire embrasser avec ardeur. Les serviteurs de Naaman n'employèrent pas d'autre motif pour faire cesser sa résistance et pour le décider à l'ablution ordonnée par le Prophète : « Père, lui dirent-ils, quand le Prophète vous aurait ordonné quelque chose de bien difficile, vous auriez dû néanmoins le faire. Combien donc lui devez-vous plutôt obéir lorsqu'il vous dit : Allez vous laver et vous deviendrez net? » *IV Reg. v, 13.* Cette raison toucha Naaman, qui s'impatiait et commençait à se retirer; il alla se laver sept fois dans le Jourdain, et aussitôt il fut guéri de la lèpre. Le Seigneur nous offre dans le bain sacramentel de la pénitence un remède non moins facile. Il ne

nous astreint pas à de longs pèlerinages, à de grandes dépenses, à des jeûnes austères, ni à d'autres mortifications corporelles; il ne demande pour nous pardonner que l'humble confession de nos fautes.

Oui, il faut que cette confession soit humble, il faut que l'homme se reconnaisse coupable et indigne de la divine miséricorde; sans cette humble connaissance de lui-même, c'est en vain qu'il implore le pardon. Saint Augustin a dit : « Comment Dieu daignera-t-il excuser tes fautes, si tu dédaignes de les accuser? » *Quomodo Deus dignabitur ignoscere, si tu dedignaris agnoscere?* Ceux qui n'accusent pas leurs péchés ou qui tâchent de les pallier, suivent l'exemple de notre premier père Adam. Celui-ci essaya de justifier son crime, et dès qu'il entendit la voix du Seigneur, il se cacha dans les fourrés les plus épais du paradis terrestre; mais par cette obscurité où il se réfugiait, il n'empêcha pas Dieu de le voir, il ne fit que se priver lui-même de la vue de Dieu. De même, lorsque les hommes s'efforcent de pallier leurs crimes, ils ne trompent pas le Seigneur, ils se trompent eux-mêmes; ils ne cachent pas leurs péchés à Celui qui « sonde les cœurs et les reins, » *Apoc. II, 23*, ils se les cachent à eux-mêmes et se mettent volontairement un bandeau sur les yeux.

Il est un autre genre d'excuse non moins répréhensible, c'est celui par lequel Adam et Eve rejetèrent leur faute, l'un sur la femme que Dieu lui avait donnée, l'autre sur le serpent que Dieu avait créé. Si l'on va au fond de cette excuse, on reconnaîtra que, chez nos premiers parents, le désir de la ressemblance divine était si profond que, ne pouvant devenir semblables à Dieu en partageant tous ses biens, ils voulaient (attentat inouï!) le rendre semblable à eux en lui faisant partager tous leurs maux. En effet, quand l'homme rejette sa faute sur la femme que Dieu lui avait donnée, il cherche à étendre jusqu'à Dieu la complicité de cette faute, il lui reproche de lui avoir donné la femme pour compagne. Quand la femme, de son côté, accuse le serpent, elle reproche en quelque sorte à Dieu d'avoir créé cet animal, et de l'avoir laissé entrer dans le paradis pour la surprendre. C'est donc là une maladie héréditaire que nous tenons de nos premiers

parents. Le pénitent doit s'en préserver avec soin, s'il veut faire une [bonne confession, car la première loi d'une confession bien faite, c'est que le pénitent, loin de s'excuser, s'accuse et dise au Seigneur avec le Prophète : « Ne souffrez pas que mon cœur se laisser aller à des paroles de malice pour chercher des excuses à mes péchés. » *Ps. CXL, 4.*

Du reste, pour bien se confesser, comme nous l'avons dit dans le sermon précédent, il faut que l'homme, oubliant un moment tous les soins de ce monde, se renferme dans sa conscience et en déroule plusieurs fois tous les replis, afin de réunir en faisceau et d'expulser par l'aveu toutes les souillures qu'il y trouvera. C'est ce que le Seigneur a figuré autrefois avec une précision étonnante. Quand les Israélites assiégeaient la ville de Jéricho, il leur ordonna de faire en silence pendant sept jours consécutifs le tour de la ville avec les prêtres et l'arche d'alliance; puis, le septième jour, de pousser de grands cris pendant que les prêtres sonneraient de la trompette, comme dans l'année du jubilé; après quoi les murs de la ville devaient s'écrouler tout-à-coup. L'ordre du Seigneur fut suivi de point en point, et la ville succomba sans autre attaque. Que signifie cette manière si nouvelle de faire la guerre? Je ne doute pas que le Seigneur n'ait voulu représenter dans cette circonstance la défaite du monde, du démon et du péché. Tout homme qui veut renverser dans son cœur l'empire du péché doit explorer en silence tous les replis de son être, toutes les facultés de son âme, tous les sens de son corps, et faire sept fois le tour de cette muraille vivante. Ensuite il doit faire entendre sa voix, c'est-à-dire avouer humblement ses péchés; et alors, au son de la parole sacerdotale qui annonce le jubilé, c'est-à-dire la rémission, les murs de Jéricho s'écrouleront de fond en comble, parce que toutes les forces des démons, qui consistaient dans nos péchés, seront abattues.

Ainsi, cet exemple nous avertit d'examiner en silence et avec soin notre vie passée, pour que nous puissions découvrir au médecin spirituel toutes les blessures de notre âme. La plupart font tout le contraire; ils viennent sans examen aux pieds du confesseur, et ils lui demandent de les questionner, assurant

qu'ils ne se souviennent de rien. Quoi de plus absurde qu'une telle conduite? Quoi de plus déraisonnable que de ne pas savoir recueillir pour votre salut une faible partie de ce monceau de péchés que vous avez amassés pour votre perte, et quand vous avez tant d'ardeur pour commettre des fautes, d'en avoir si peu pour les expier? D'où vient un pareil engourdissement? Comment se fait-il que vous, qui connaissez parfaitement les péchés de vos voisins et les racontez sans cesse, vous ignoriez entièrement les vôtres, et que, sachant ce qui se fait dans les autres maisons, vous ne sachiez pas ce qui se passe chez vous, et soyez comme étranger dans votre pays? Voulez-vous que je dise la raison de ce fait? C'est que beaucoup, ayant perdu le sens spirituel, pêchent sans aucun remords; car si l'aiguillon de la conscience les piquait à chaque péché, comme cela devrait être, ils ne pourraient ignorer ni oublier ce qui aurait ainsi déchiré leur âme. L'apôtre saint Pierre, qui pleura amèrement son crime, ne put jamais l'oublier. Quel homme ne se souvient toujours d'une grave injure? Une vive douleur ne permet pas d'oublier ce qui en fut la cause. Si donc nos péchés passés désolaient notre âme, cette douleur suffirait à nous les rappeler.

Rien de plus dangereux que cet oubli de nos fautes. Si l'on oublie en confession un péché, par suite de négligence dans l'examen, cet oubli, loin d'être une excuse, est lui-même condamnable, puisqu'il est le résultat d'un manquement. Quoi donc de plus dangereux que de croire s'être bien confessé, tandis que devant Dieu la confession a été défectueuse? Pour tout dire en un mot, cette confession est déclarée incomplète par les docteurs, comme la confession dans laquelle on cache un péché de propos délibéré. De même que cette dernière confession est nulle et à recommencer, de même celle dont nous parlons est mutilée, parce qu'il n'y a guère de différence entre taire un péché à dessein, et s'examiner avec tant de négligence que l'omission d'un péché soit inévitable. Comme l'obligation de restituer tombe non-seulement sur celui qui a dérobé une partie du dépôt qu'on lui avait confié, mais encore sur celui qui a gardé ce dépôt avec tant de négligence qu'un autre a pu facilement le soustraire : ainsi l'obli-

gation de recommencer la confession atteint à la fois celui qui cache volontairement un péché, et celui qui en omet un par suite d'une grave négligence. Le danger de ce dernier me semble même plus grand; car celui qui a caché exprès une faute sait qu'en cela il a péché, et qu'il est tenu à recommencer sa confession; mais celui qui s'est acquitté de cette grande action avec négligence, ne sait même pas qu'il a omis un péché; il vit donc et il meurt dans la sécurité; il ne pense même pas à recourir à un remède dont il ne sait pas qu'il a besoin. Vous voyez, mes frères, combien est grand ce péril; moins on le connaît, plus il est redoutable. Pour ne pas tomber dans ce piège et n'omettre aucun péché, ayons soin de nous bien examiner avant la confession. Le meilleur moyen de le faire est de parcourir successivement les commandements de Dieu. Le péché n'étant autre chose qu'une violation de la loi divine, il faut nous remettre sous les yeux cette loi, afin de mieux voir nos transgressions, car vous savez que les contraires, placés en regard l'un de l'autre, s'éclaircissent mutuellement. Je vais pour cela vous indiquer une méthode; mais j'aurai soin de vous proposer à la fois la manière de vous confesser et celle de bien vivre; en d'autres termes, je vous donnerai les moyens non-seulement de découvrir vos péchés, mais aussi de les détester, car l'un ne doit jamais aller sans l'autre.

I.

Avant de commencer, je veux vous avertir qu'il ne suffit pas de dire en confession l'espèce des péchés; il faut aussi en dire le nombre, autant qu'on le peut. Quand vous diriez : Je suis coupable de parjure, de mauvais désirs, de vol, vous ne feriez pas connaître l'état de votre âme, si vous ne disiez combien de fois chaque faute a été commise. Vous est-il impossible de vous rappeler exactement le nombre de fois, dites-le approximativement. Cela même vous est-il impossible, faites au moins connaître si ce péché vous est habituel (comme le sont à certaines personnes le serment et le parjure), ou si, au contraire, vous résistez quelquefois et n'êtes pas encore dominé par l'habitude. De cette manière,

vous découvrirez une partie de votre blessure au médecin. D'ailleurs, si les péchés dont vous ignorez le nombre étaient de ceux qui s'enracinent profondément dans l'âme, comme sont les haines invétérées et les désordres de la chair, déclarez au moins pendant combien de temps vous y avez été sujets.

Ensuite, il faut avoir soin de dire les circonstances qui aggravent notablement les péchés. Par exemple, si un fils de famille, après avoir volé de l'argent à son père, le donne à un domestique pour séduire une jeune fille, ce n'est qu'un péché, car ce n'est qu'un seul acte; il y a pourtant là quatre désordres dont l'aveu est nécessaire : injustice, débauche et double scandale, l'un qui consiste à faire d'un serviteur un complice, l'autre à exciter une jeune fille au mal. Tout cela doit être découvert en confession, mais autant que possible en ménageant la réputation des complices et en taisant leurs noms; car on se confesse, non pour dénoncer les péchés des autres, mais pour accuser les siens. Cela posé, nous n'avons plus [qu'à parcourir les préceptes du Décalogue, en expliquant ce que la loi divine commande et de combien de manières on peut l'enfreindre.

C'est évidemment l'un des plus grands bienfaits de Dieu, qu'il ait daigné descendre lui-même sur le mont Sinai, et donner des lois aux hommes pour leur révéler les mystères de sa volonté, la règle de la piété et de la justice, et le chemin de l'immortalité glorieuse. Moïse avait une si haute idée de ce bienfait, qu'il disait au peuple dont il était le chef : « Interrogez les siècles les plus reculés qui ont été avant vous, et considérez d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, depuis le jour auquel le Seigneur créa l'homme sur la terre, s'il s'est jamais rien fait de semblable, et si jamais on a ouï dire qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu qui lui parlait du milieu des flammes, comme vous l'avez entendu sans mourir. » *Deut.* iv, 32, 33. Cette loi, le Seigneur ne s'est pas borné à la publier à haute voix et à la faire entendre d'un peuple entier; pour l'honorer davantage, il a daigné encore l'écrire de son doigt. Pour cela il a fait préparer deux tables de pierre, dont l'une a reçu les trois préceptes qui concernent le culte divin, et l'autre les sept qui renferment les devoirs envers les hommes.

Nous expliquerons dans ce discours les préceptes de la première table, et dans le suivant ceux de la seconde.

PREMIER PRÉCEPTÉ.

Le premier précepté du Décalogue exige que nous honorions Dieu. Or, comme le dit saint Augustin, on honore Dieu par les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité. Car ces trois vertus ont Dieu pour objet et lui rendent le culte qui lui est dû, chacune d'elles répondant à sa manière à l'immensité de la majesté divine. En effet, en tant que Dieu est la vérité première et souveraine, nous devons avoir foi entière en ses paroles et être persuadés qu'elles ne passeront pas, dussent le ciel et la terre s'écrouler; de plus, nous ne devons rien penser de lui qui ne soit digne de sa justice et de sa bonté infinies. En tant que notre Dieu pourvoit sans cesse, dans sa bonté et dans sa clémence, aux besoins de ses créatures, et principalement des hommes, nous devons recourir humblement à sa protection, vivre en sécurité à l'ombre de ses ailes, et attendre de sa miséricorde non-seulement la vie éternelle pour laquelle il nous a faits, mais encore le soulagement de nos peines, la victoire sur nos tentations, et l'éloignement de tous les maux qui nous entourent : ce qui est précisément la fonction de la vertu d'espérance.

Que dirons-nous de la beauté infinie de Dieu et des innombrables bienfaits dont il nous a comblés? Il nous a faits à son image et à sa ressemblance, il a formé lui-même nos membres dans le sein de nos mères, il nous a munis de sens et d'organes; dès que nous avons vu le jour, il nous a conservés avec sollicitude et a préservés de mille dangers nos corps et nos âmes; surtout il nous a rachetés de la tyrannie du démon et de celle du péché par l'effusion de son sang et par un affreux supplice. Après tant de bienfaits, quand nous aurions toutes les langues des hommes et des anges, ne devrions-nous pas les employer toutes à le louer, à le remercier et à lui témoigner notre amour? Telle est la fonction de la charité qui, entre les vertus, occupe le premier rang. Par ces trois vertus, nous honorons donc le Seigneur,

en lui offrant dans la mesure de notre faiblesse l'hommage qui lui est dû.

Cela posé, on comprend sans peine de combien de manières les hommes violent ce premier précepte. D'abord, on pèche contre la foi en rejetant (ce dont Dieu nous préserve) une vérité révélée, ou (ce qui est proche de l'infidélité) en ayant recours à des augures, à des maléfices, à des sortilèges, à l'invocation expresse ou implicite des puissances infernales et aux autres opérations sacrilèges de même espèce.

On pèche contre l'espérance lorsque, sous le coup des calamités de la vie, on met sa confiance dans les moyens humains et non dans la bonté secourable de Dieu notre père. Il y a aussi contre la même vertu un excès tout opposé : c'est de s'appuyer sur la divine miséricorde pour pécher plus librement, et d'attendre d'elle notre salut sans vouloir nous corriger.

On pèche contre la charité lorsqu'on n'aime pas Dieu par-dessus tout, lorsqu'on néglige de le remercier de ses immenses bienfaits, lorsqu'on ne se souvient de lui que pour profaner son saint nom, comme il s'en plaint par la bouche de Jérémie. Le Sauveur lui-même ayant dit : « Où est ton trésor, là est ton cœur, » *Matth.* vi, 21, comment pourront dire que Dieu est leur trésor, ceux qui ne pensent presque jamais à cette source des véritables jouissances, des pures délices, du parfait repos, vers laquelle notre pensée devrait se diriger nuit et jour ?

On viole encore très-gravement le premier précepte, lorsqu'on se laisse dominer par la colère au point de prononcer des blasphèmes. Ce crime n'est pas sans ressemblance avec l'exécrable attentat des bourreaux du Sauveur. Certains hommes, excités par le démon, s'empportent contre Dieu avec tant de violence, qu'ils le déchireraient de leurs dents et de leurs ongles si c'était possible. Le blasphème est un forfait si grave que le Seigneur fit périr en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib, roi des Assyriens, parce que ce dernier s'en était rendu coupable. Quoique ce crime se rencontre surtout chez les hommes grossiers et barbares, certaines femmes se laissent aller à quelque chose d'approchant. Lorsqu'elles sont dans le malheur,

elles éclatent comme de faibles vases placés dans le feu ; elles accusent le ciel et adressent à Dieu des questions impies ; elles lui demandent pourquoi il les accable à ce point, pourquoi il rend leur vie si amère, pourquoi elles sont plus malheureuses que telles et telles, pourquoi il ne les ôte pas de ce monde, et autres questions insensées qui font de Dieu un tyran farouche, indifférent aux affaires humaines. Quoi de plus exécrationnable ? N'est-ce pas là précisément le langage des damnés au milieu des supplices de l'enfer ? N'est-il pas évident que de telles paroles conviennent moins à des hommes qu'à des démons et à ceux qui travaillent à les rejoindre ? De même qu'au langage d'un homme on reconnaît quel est son pays, ainsi les blasphèmes, ce langage des damnés, font reconnaître, dans ceux qui les prononcent, des citoyens de l'enfer.

Enfin, un autre péché contre le même précepte, péché presque semblable au précédent, consiste à se vouer au démon ou à lui vouer le prochain, vœu impie qui revient à prier Satan de nous enlever, nous ou quelque autre, et qui livre au démon ce qui a été fait à l'image de Dieu. Aussi Dieu permet quelquefois que le démon réponde à cet appel, et qu'il enlève les âmes ou les corps de ceux qui l'invoquent. Et comme les blasphémateurs sont fréquemment châtiés dès cette vie par une mort violente et malheureuse, ceux qui se vouent, eux ou leur prochain, aux puissances infernales, ont souvent le même sort. Voici un fait que je tiens d'une source sûre. Un laboureur, assis sur son chariot, fut tellement courroucé de voir les bœufs s'écarter un peu du bon chemin, qu'il voua au démon son chariot, ses bœufs et sa personne ; aussitôt les bœufs s'élançèrent par monts et précipices, et tout fut mis en pièces, chariot, attelage et laboureur. Voilà ce qu'on mérite quand on se recommande à de pareils patrons. Mais c'est assez parler du premier commandement de la première table.

DEUXIÈME PRÉCEPTÉ.

Le deuxième précepte défend le parjure. Pour l'expliquer, je répondrai brièvement à quatre questions : 1° Qu'est-ce que le serment ? 2° en combien de sortes se divise-t-il ? 3° de combien de

manières pèche-t-on en le faisant? 4° quelle est la gravité de ce péché?

Jurer, disent les théologiens, c'est prendre Dieu à témoin d'une chose que l'on assure. Si donc ce que nous jurons est vrai, nous prenons Dieu à témoin de la vérité; si c'est faux, nous le prenons à témoin du mensonge, ce qui est une impiété et un sacrilège. Si nous prononçons cette imprécation familière aux Hébreux : « Que Dieu me traite avec toute sa sévérité, » *Hæc faciat mihi Deus, et hæc addat*, ou quelque autre semblable, le serment est imprécatoire, c'est-à-dire que nous prenons Dieu non-seulement comme témoin, mais comme juge de ce que nous disons, afin qu'il nous inflige, en cas de parjure, la punition exprimée dans le serment.

Les théologiens distinguent trois sortes de serment, l'un qui affirme, l'autre qui promet, le troisième qui menace. On pèche de deux manières par rapport au premier : d'abord en affirmant comme vrai ce que l'on croit faux; ensuite en donnant comme certain ce que l'on croit douteux, car on ne doit rien attester sous serment dont on ne soit parfaitement sûr.

En promettant quelque chose sous serment, on peut pécher de trois manières : 1° si l'on promet sans avoir l'intention d'accomplir sa promesse; 2° si, après avoir eu cette intention, on la rétracte et l'on manque à la parole donnée; 3° si l'on promet quelque chose d'injuste, ou si l'on s'engage sous serment à ne pas remplir un devoir, l'un n'étant pas moins contraire que l'autre à la sainteté du serment. Ces promesses coupables n'entraînent pas d'obligation, car le serment ne doit être ni un stimulant au mal, ni un empêchement au bien. Ainsi, celui qui a promis par serment de ne pas prêter à son prochain, ou de ne pas lui adresser la parole, ou de ne pas lui pardonner, pèche en faisant cette promesse, et n'est pas obligé de l'accomplir.

Ce que nous avons dit de la promesse faite sous serment, il faut le dire du vœu, car le vœu est une promesse faite au Seigneur, et quoique cette promesse ne soit pas confirmée par le serment, elle doit être observée plus fidèlement que toute autre, à cause de la grandeur de Celui à qui elle est faite. Nous n'avons

pas besoin d'ajouter que l'on peut pécher contre le vœu d'autant de manières que contre la promesse faite sous serment.

On pèche de trois manières par le serment qui menace. D'abord lorsque, pour faire trembler des enfants ou des domestiques, on les menace d'un châtement sans intention de l'infliger, car alors c'est un faux serment. Ensuite, lorsqu'on n'inflige pas le châtement annoncé, que nous supposons être juste; néanmoins, si l'on jugeait plus opportun d'user de clémence, on pourrait adoucir la punition et pardonner, car le serment ne doit pas empêcher de faire mieux. Enfin, lorsqu'on juge d'infliger une peine injuste, ou que l'on menace d'un châtement qu'on n'a pas le droit d'infliger, ou qu'en menaçant de punir on est conduit plutôt par le désir de la vengeance que par l'amour de la justice.

On pèche encore contre ce précepte quand on jure sans nécessité ou sans utilité. Saint Jérôme dit que le serment doit être accompagné des trois choses que mentionnent ces paroles de Jérémie : « Vous jurerez dans la vérité, dans le jugement et dans la justice. » *Jerem. iv, 2.* Or, la vérité exige qu'on ne jure pas le faux; la justice, qu'on ne s'engage pas sous serment à quelque chose de mal; le jugement, qu'on ne jure pas pour des causes futiles. Le serment, quand il est justement motivé, est un acte de religion; les apôtres, comme les patriarches, l'ont quelquefois employé; mais il n'est pourtant, selon le mot de saint Thomas, que le remède de la défiance humaine. Or, autant les remèdes sont opportuns en cas de maladie, autant ils sont inutiles par rapport à ceux qui ne sont point malades. Le serment est donc permis quand on l'emploie pour terminer un procès, pour rendre justice à quelqu'un, pour calmer un ami qui nous soupçonne sans raison; et il est condamnable quand on s'en sert pour des objets frivoles.

Mais ceux-là sont surtout répréhensibles qui jurent à tort et à travers, prononçant presque autant de serments que de mots. Celui qui est dominé par cette mauvaise habitude, qui jure indistinctement le vrai et le faux, celui-là commet quelquefois des parjures sans y faire attention, et ce péché lui est imputable, car il a pour cause l'habitude volontaire; or, quand on veut la cause

d'un mal, on veut le mal lui-même. C'est pourquoi je vous supplie, mes frères, de vous résoudre ici même, pendant que je vous parle, à combattre cette pernicieuse habitude et à l'extirper de votre maison, afin que s'il vous arrive de commettre un parjure par mégarde, vous n'en soyez pas responsables. En effet, celui qui déteste la mauvaise habitude, déteste aussi ce qui en découle, et on ne peut le lui imputer. Mais pour que cette résolution soit plus ferme et plus salutaire, imposez-vous une peine, par exemple, une courte prière, une aumône, pour chaque serment que vous ferez sans motif; par ce moyen vous vous rappellerez votre résolution, et vous déracinerez peu à peu cette détestable habitude qui cédera à une longue série d'actes vertueux, comme elle s'est formée par une longue série d'actes mauvais, car la coutume n'a pas moins de force pour le bien que pour le mal. Ces explications suffisent pour faire comprendre comment on doit s'accuser des péchés commis contre le deuxième précepte.

Il reste à déterminer la gravité de ces péchés. Certaines personnes voyant que la violation de ce précepte n'est pas punie par les lois, comme l'homicide et le vol, s'imaginent qu'il n'y a là rien de grave; aussi jurent-elles sans cesse et prononcent-elles autant de serments que de mots, désordre dont on ne peut parler sans douleur, et que l'on retrouve jusque chez les femmes et les jeunes filles. Ceux qui pensent ainsi sont dans une grande erreur et dans un grand péril. Selon les vrais principes de la théologie, à ne considérer que l'espèce et l'objet du péché, le parjure est plus grave que l'homicide qui inspire aux hommes tant d'horreur; car si l'homicide attaque l'homme, le parjure attaque Dieu même, en lui attribuant le mensonge. Aussi Dieu punit souvent ce péché dès la vie présente. « Celui qui jure souvent, dit l'Écclésiastique, sera rempli d'iniquités, et la plaie ne sortira pas de sa maison. » *Eccli.* xxiii, 42. On voit dans ces paroles deux terribles châtimens dont le parjure est frappé ici-bas : d'abord un poids énorme de péchés; puis des calamités qui vengent sans retard la profanation du saint nom de Dieu. C'est ce qui fut montré d'une manière nouvelle et étonnante au prophète Zacharie : « M'étant retourné,

dit-il, je levai les yeux, et je vis un livre qui volait. Et l'ange me dit : Que voyez-vous? Je lui dis : Je vois un livre volant, long de vingt coudées et large de dix. L'ange ajouta : C'est la malédiction qui va se répandre sur la face de toute la terre, car tout voleur sera jugé par ce qui est écrit dans ce livre, et qui-conque jure faussement sera jugé de même par ce qu'il contient. Je le produirai au jour, dit le Seigneur des armées; il entrera dans la maison du voleur et dans la maison de celui qui jure faussement en mon nom, et il demeurera au milieu de cette maison, et la consumera avec tout le bois et toutes les pierres. » *Zach. v, 1-4.* Vous voyez avec quelle sévérité Dieu punit le parjure. Le Sage a donc bien raison de dire pour nous arracher à cette exécrable habitude : « Que votre bouche ne s'accoutume point au jurement, car en jurant on tombe de bien des manières. » *Jurationi non assuescat os tuum; multi enim casus in illa. Eccli. xxiii, 9.*

TROISIÈME PRÉCEPTÉ.

Le troisième précepte nous ordonne de sanctifier les jours de fêtes, en nous abstenant de toute œuvre servile et en assistant à la messe. Il nous recommande en outre de passer dans des sentiments de piété ces jours consacrés à Dieu. Ainsi, ce précepte demande de nous trois choses, et peut être violé de trois manières, que nous allons expliquer brièvement.

D'abord, ce n'est pas un péché mortel de faire une œuvre servile qui dure peu de temps. Les chrétiens n'apportent pas dans la sanctification des fêtes la folle superstition des Scribes et des Pharisiens, qui prétendaient qu'enduire de boue les yeux de l'aveugle-né, c'était violer le sabbat. Tous les docteurs s'accordent à dire qu'en matière légère les péchés ne sont pas mortels; et c'est ce dont il est facile de se convaincre par l'exemple du vol, car celui qui vole un objet de minime valeur ne pèche pas mortellement, quoique le vol soit de sa nature un péché mortel.

En second lieu, il faut assister au saint sacrifice avec crainte et attention, car la victime qui y est immolée est celle qui s'est offerte sur la croix pour le salut du monde. D'où l'on peut con-

clure combien sont répréhensibles ceux qui n'assistent que de corps à ces redoutables mystères, pensant à leurs affaires, ou ne pensant à rien, jetant de tous côtés des regards tantôt curieux, tantôt légers, peut-être impudiques, regardant à l'église ce qu'on serait coupable de regarder même au théâtre, se livrant à des conversations inutiles. Ceux-là n'assistent pas réellement à la messe, puisque la principale et meilleure partie d'eux-mêmes est absente du saint lieu.

On pèche encore contre ce précepte, quoique d'une manière moins grave, quand on passe le saint jour presque tout entier en jeux et en occupations frivoles. Beaucoup attendent les jours de fêtes non pour les sanctifier, mais pour les profaner ; non pour expier leurs fautes, mais pour en commettre de nouvelles ; non pour honorer Dieu, mais pour servir le démon et le monde ; non pour apprendre à contenir leurs passions, mais plutôt pour leur lâcher la bride et passer tout le temps en jeux de hasard, qui occasionnent souvent des disputes, des rixes, des parjures et d'horribles blasphèmes. En un mot, les hommes corrompus ne font jamais plus de folies que dans ces jours où ils devraient pleurer leurs péchés, honorer Dieu et corriger leurs vices.

Jérémie déplore cette manière de célébrer les saints jours quand il dit : « Ses ennemis l'ont vue, et ils se sont moqués de ses fêtes de sabbat. » *Thren.* 1, 7. En effet, ce serait risible, si c'était moins triste, de voir comment le commun des chrétiens célèbre aujourd'hui les fêtes. Ces fêtes, ils les ont reçues de Dieu moins pour les sanctifier, que pour s'y sanctifier eux-mêmes, et loin d'en faire cet usage, ils s'en servent pour devenir pires. Il n'y a rien qui me fasse mieux comprendre le malheureux état et le danger des hommes de notre temps. Car il n'y a plus d'espoir de guérison, quand les médicaments, loin de soulager, aggravent le mal. Or, tel est l'état où se trouve le monde, puisque les remèdes établis par l'Eglise pour les maladies de l'âme ne servent qu'à les aggraver.

Enfin, les pères de famille pèchent lorsqu'ils négligent d'envoyer à l'église, chaque jour de fête, leurs enfants, leurs domestiques et tous ceux qui leur sont confiés. De même que rien

n'adoucit la dureté naturelle de l'homme autant que la religion et la crainte de Dieu, ainsi, quand on est privé de ce frein, on devient peu à peu inhumain, barbare, intraitable; on ne pense qu'à la terre, on vit comme si tout finissait à la mort, et comme s'il n'y avait rien au-delà du tombeau. Voilà où en viennent ceux qui n'entendent pas la parole de Dieu, n'assistent pas au saint sacrifice et ne mettent pas le pied à l'église. Cette négligence couvre leur foi d'une sorte de rouille et finit par rendre leur conscience presque insensible. En eux se vérifie le dicton suivant : « Celui qui ne veut pas entrer humblement par la porte de l'église, sera condamné à entrer malgré lui par la porte de l'enfer. » Que ceux donc d'entre vous, mes frères, qui ont des serviteurs, aient soin de les envoyer le dimanche à l'église, au moins le matin, afin qu'ils satisfassent au précepte avant de se livrer à leurs occupations ordinaires. Si vous ne le faites pas, craignez que leurs péchés contre cette loi ne retombent sur votre tête, et que Dieu « ne réclame de vous le sang de vos serviteurs. »
Ezech. III, 18.

Au moyen des explications qui précèdent, chacun pourra facilement savoir combien de péchés il a commis contre ce précepte, et comment il doit s'en accuser.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des préceptes de la première table, et nous l'avons fait avec la brièveté que nous commandaient le temps et les circonstances. Dans le sermon suivant, nous traiterons des préceptes de la seconde table, qui se rapportent tous à l'amour du prochain. Maintenant, mes frères, rappelez-vous ce que nous avons dit; méditez-le assidûment, gravez-le au fond de votre âme. Ces enseignements vous aideront à régler votre vie, à vous confesser pieusement, et à recevoir ainsi de la libéralité de Dieu le pardon de vos péchés pendant cette vie, et la gloire éternelle dans l'autre. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON.

DEUXIÈME PARTIE DU SACREMENT DE PÉNITENCE. SUITE. EXPLICATION
DES PRÉCEPTES DE LA SECONDE TABLE.

Convertere ad Dominum, et relinque peccata tua : precare ante faciem Domini, et minue offendicula.

Convertissez-vous au Seigneur, et quittez vos péchés; offrez-lui vos prières, et éloignez-vous de plus en plus de ce qui vous est un sujet de chute.

Eccli. xvii, 21, 22.

Dans l'instruction précédente, mes très-chers frères, après avoir rappelé que les préceptes du Décalogue ont été gravés par le Seigneur sur deux tables, nous avons expliqué ceux de la première table. Il nous reste à parler aujourd'hui des préceptes de la seconde; nous le ferons en exposant d'abord ce que Dieu nous commande, et ensuite de quelle manière on transgresse ses commandements. Il sera facile à chacun de voir en quoi il a manqué, quand il comprendra ce qu'il était tenu de faire.

QUATRIÈME PRÉCEPTÉ.

Le premier précepté de cette table, ou, si l'on veut, le quatrième de tout le Décalogue, a pour objet les devoirs des enfants envers leurs parents. De ce précepté découlent trois sortes de devoirs qui impliquent réciprocité : d'abord, ceux des enfants envers leurs parents, et des parents envers leurs enfants; ensuite, ceux des serviteurs envers leurs maîtres, et des maîtres envers leurs serviteurs; enfin, ceux de l'épouse envers son mari, et du mari envers son épouse. Nous traiterons de chacun d'eux tour à tour et en peu de mots.

Par rapport aux devoirs des enfants envers leurs parents, devoirs expressément mentionnés dans le quatrième précepté, nous devons faire remarquer tout d'abord que le divin Législateur a donné à son commandement une double sanction, la sanction d'une récompense et celle d'une peine. A l'enfant docile et obéissant il promet une longue vie, lorsque, après avoir posé le pré-

cepte, il ajoute : « Afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera, » *Ut sis longævus super terram quam Dominus Deus tuus dabit tibi*, Exod. xx, 12; tandis qu'il menace des plus terribles châtimens le fils ingrat et rebelle : « Que celui, dit-il, qui aura outragé de parole son père ou sa mère soit puni de mort, » *Qui maledixerit patri suo aut matri, morte moriatur*, Levit, xx, 9; et au livre des Proverbes : « Que l'œil qui insulte à son père, et qui méprise l'enfantement de sa mère, soit arraché par les corbeaux des torrents et dévoré par les petits de l'aigle. » *Oculum qui subsannat patrem, et qui despicit partum matris suæ, effodiant eum corvi de torrentibus, et comedant eum filii aquilæ*. Prov. xxx, 17. Voyez quelle épouvantable malédiction pèse sur les enfants rebelles ! Mais je veux vous en rapporter ici un exemple mémorable. Un jeune homme de la ville de Valence, faussement accusé d'un grand crime, ayant été condamné à mort, on dressa le gibet sur une autre place que le lieu ordinaire destiné aux exécutions. Lorsque le malheureux y fut arrivé, frappé d'étonnement, il s'écria : « C'est avec justice que je meurs, non pas, il est vrai, à cause du crime que l'on m'impute, mais pour avoir, en cet endroit, frappé ma mère. Je me souviens qu'alors cette infortunée, excitée par la douleur, prononça contre moi une terrible imprécation, demandant au ciel que le même lieu, qui avait vu une mère frappée par son fils, vît ce fils attaché au gibet. » Que ce trait vous apprenne, parents qui m'écoutez, à ne jamais maudire vos enfants, de peur que la vengeance divine ne réalise un souhait trop mérité par leurs crimes.

Et vous, enfants chrétiens, apprenez à combien de titres vous êtes tenus d'honorer vos parents. Tout vous en fait un devoir, et la loi naturelle gravée dans vos cœurs, et la loi divine gravée par la main du Seigneur sur des tables de pierre, et la promesse d'une longue vie faite aux enfants soumis à leurs parents, et les châtimens les plus sévères prononcés contre les fils méchants et rebelles. Qui sera assez violent et assez dénaturé pour rompre des liens si sacrés et si forts ? Ayons donc tous devant les yeux ce grave avertissement que l'Écclésiastique adresse aux enfants :

« Celui qui craint le Seigneur honorera son père et sa mère, et il servira comme ses maîtres ceux qui lui ont donné la vie. Honorez votre père en action, en parole et en toute sorte de patience, afin que la bénédiction de Dieu soit sur vous, et que cette bénédiction demeure sur vous jusqu'à la fin. » *Qui timet Dominum honorat parentes, et quasi dominis serviet his qui se genuerunt. In opere, et sermone, et omni patientia honora patrem tuum, ut superveniat tibi benedictio a Deo, et benedictio illius in novissimo maneat.* Eccli. III, 8-10. Ces paroles, mes frères, nous avertissent de rendre à nos parents toute sorte de devoirs : d'abord l'honneur et le respect, ensuite une humble et prompte obéissance, puis l'assistance dans leurs besoins, et la patience à supporter leurs reproches, leur sévérité, leur emportement et jusqu'à leurs torts, puisqu'eux-mêmes ont supporté en nous ces défauts pendant notre enfance et peut-être pendant notre jeunesse. Les païens pourraient ici nous servir d'exemple. Nous lisons dans les *Apophthegmes des hommes illustres* qu'un jeune homme, nommé Elien, étant revenu dans son pays après un long voyage, son père lui demanda ce qu'il avait appris durant un temps si considérable. « Je vous le montrerai bientôt, répondit-il. » Quelques jours après, son père l'ayant battu cruellement pour une faute légère qui lui était échappée, il n'opposa aucune résistance et dit qu'il avait appris à se soumettre à son père et à supporter sans se plaindre ses réprimandes et ses châtimens. Rappelons encore l'exemple de la piété filiale et de l'obéissance la plus parfaite donné par Pomponius Atticus, célébrant, à l'âge de soixante ans, les funérailles de sa mère qui en avait vécu quatre-vingt-dix. Ce grand homme se glorifiait souvent de n'avoir jamais un seul instant ni perdu les bonnes grâces de sa mère, ni disputé avec sa sœur, qu'il traitait comme son égale; Cornélius Népos, qui raconte cette particularité, nous dit la tenir de lui-même. Ne nous laissons donc pas, nous qui sommes chrétiens, vaincre ici par des païens. Voulez-vous savoir quelle sera la récompense de cette soumission et de cette piété filiale; rappelez-vous l'obéissance des enfants de Jonadab, fils de Réchab, que le prophète Jérémie se complaît à décrire, et vous

comprendrez sans peine combien les enfants respectueux et dociles sont agréables au Père céleste. Donc, vous tous qui avez un père et une mère, remplissez avec soin vos devoirs à leur égard. Par là vous mériterez à la fois la bénédiction de votre Père qui est dans le ciel et celle de votre père qui est sur la terre, et vous verrez les longs jours promis aux fils obéissants, non-seulement en cette vie, qui est fragile et passagère, mais dans la vie future, qui est éternelle et remplie de tous les biens.

Les devoirs des parents envers leurs enfants ne sont ni moins graves, ni sanctionnés par des récompenses ou des châtimens moindres. Comme ils sont pères et mères, non-seulement quant au corps, mais aussi en quelque sorte quant à l'âme de leurs enfants, ils doivent à ces deux parties un soin très-attentif, proportionné toutefois à la dignité de chacune, de telle sorte qu'ils fassent plus pour celle qui est la plus digne, et moins pour celle qui est la moins digne, c'est-à-dire pour le corps. Ils sont donc tenus, non-seulement à nourrir leurs enfants, mais encore et surtout à les élever dans la crainte du Seigneur; et ils doivent y travailler lorsque l'âge encore tendre de l'enfant s'offre sans résistance aux leçons qu'on lui donne. De même que les sage-femmes façonnent de leurs mains le corps du nouveau-né et perfectionnent ses formes, ainsi un bon père cultive de bonne heure l'âme de son enfant et l'instruit par de sages préceptes, afin que sa vertu croisse avec l'âge. Voici comment s'exprime saint Jérôme, décrivant dans une lettre l'éducation d'une jeune fille : « De même, dit-il, que l'eau suit dans un parterre uni la trace du doigt, ainsi cet âge flexible et tendre suit sans résistance la direction qu'on lui donne. » C'est ce que Plutarque nous enseigne par une comparaison aussi juste qu'elle est célèbre : « L'enfance se laisse former avec une grande facilité. Quand l'âme est encore tendre, elle reçoit sans peine ce qu'on y verse; une fois endurcie, il est plus difficile de l'amollir. Comme un sceau s'imprime sans effort sur une cire molle, ainsi la science se grave facilement dans une jeune âme. Voilà pourquoi la vertu qui commence de bonne heure passe en quelque sorte dans la nature; ce qui explique la réponse de ce Spartiate auquel on demandait quels étaient pour

les enfants les avantages d'une bonne éducation : *Elle sert, répondit-il, à rendre agréable ce qui est bon et honnête.* »

L'illustre législateur de Lacédémone, Lycurgue, fit voir par un exemple frappant quelle est l'influence de cette éducation première, soit pour le bien, soit pour le mal. Voulant ramener ses concitoyens, corrompus par le luxe et les plaisirs, à un genre de vie plus austère, et leur inspirer l'amour de la vertu, il éleva deux chiens, nés du même père et de la même mère ; mais tandis que l'un restait à la maison, recevant une nourriture abondante et délicate, il exerçait l'autre aux fatigues de la chasse. Au bout de quelques mois, il les présenta tous deux au peuple sur la place publique, où il avait fait apporter des épines et des mets succulents ; puis il lâcha un lièvre. Les deux chiens s'étant élancés selon qu'ils avaient coutume, l'un du côté des mets succulents, l'autre à la poursuite du lièvre : « Vous voyez, ô citoyens, s'écria Lycurgue, combien ces deux animaux, semblables par la race et l'origine, sont devenus différents par l'éducation ; tant il est vrai que la bonne éducation contribue à la vertu bien plus que la nature ! Ainsi donc cette noblesse d'origine que le vulgaire admire, ce sang d'Hercule qui coule dans nos veines ne nous servira de rien, si nous ne faisons pas les actions qui ont illustré ce héros, si pendant toute notre vie nous n'apprenons pas, nous ne pratiquons pas la vertu. » Tel fut le moyen ingénieux dont se servit Lycurgue pour mettre l'image de la vertu sous les yeux d'une multitude incapable de saisir des considérations philosophiques. Sans doute la nature a beaucoup de force, mais l'éducation est plus puissante encore, puisqu'elle la corrige, si elle est mauvaise, et la ramène au bien. D'ailleurs, faire que nos enfants viennent au monde avec de belles qualités, c'est une chose qui dépasse notre pouvoir ; les rendre bons par l'éducation, voilà ce qui nous appartient.

J'entends ici quelque bon père de famille me demander par quels moyens il pourra former ses enfants à la vertu. Que lui-même, répondrai-je, s'applique avant tout à mener une vie honnête et chrétienne qu'il puisse proposer pour modèle à ses enfants. Ainsi les artisans qui mesurent leurs ouvrages avec une

règle de bois, tâchent, avant de s'en servir, de lui donner toute la rectitude possible. Que le père qui veut former ses enfants aux bonnes mœurs commence donc par devenir tel qu'il les veut avoir. Que ses enfants n'entendent jamais de sa bouche ni jurements ni imprécations contre ses serviteurs, ni paroles grossières ; qu'ils ne le voient jamais agité par la colère, ou jouant avec passion, de peur qu'ils n'imitent ces actions avant même de savoir qu'elles sont coupables.

Non content de ces précautions, qu'il suive l'exemple du pieux Tobie, qui apprit à son fils dès l'enfance à craindre Dieu et à éviter le mal. Et quoique tous les péchés soient détestables, c'est surtout le mensonge, le vol, la gourmandise et la paresse, auxquels les enfants sont plus enclins, qu'il combattra en eux. L'oisiveté, si justement appelée la maîtresse de tous les vices, est principalement funeste aux enfants. Ceux qui s'y livrent et perdent à jouer un temps démesuré, deviennent incapables de toute étude et de tout travail. Que ceux donc qui appartiennent aux humbles rangs de la société apprennent à leur fils un métier ; un métier, selon la belle parole d'un ancien, est le port de la pauvreté. Ceux qui sont de condition noble, s'ils veulent que leurs enfants soient vraiment riches, leur feront apprendre les arts libéraux. Car, dit très-bien Apollonius, « quel est l'homme le plus riche ? Le sage. Quel est le plus pauvre ? L'insensé. » De là encore cette parole d'un célèbre philosophe : « J'aimerais mieux une miette de cervelle qu'un tonneau de fortune. » On connaît aussi le mot d'Alexandre-le-Grand, qui disait avoir plus d'obligation à Aristote qu'à son père, celui-ci lui ayant donné de vivre, celui-là de bien vivre.

Ensuite, il ne faut pas qu'un père laisse ses enfants commettre le mal impunément, car il est écrit : « La folie est liée au cœur de l'enfant, et la verge de la discipline l'en chassera. » *Stultitia colligata est in corde pueri, et virga disciplinæ fugabit eam.* Prov. xxii, 15. Comme la loi divine et la loi naturelle confient aux parents l'instruction et la correction de leurs enfants, le père qui ne punit pas les fautes de son fils les fait siennes, et il en rendra compte au souverain Juge comme si lui-même les avait

commises. Que ceux qui négligent ce devoir se rappellent l'exemple épouvantable du grand-prêtre Héli, qui, pour avoir repris trop mollement ses fils coupables, attira tant de malheurs sur sa famille et sur tout le peuple confié à ses soins. I *Reg.* II-IV. Que si autrefois Dieu punit ainsi un simple manque de sévérité, que ne doivent pas attendre les pères qui ferment les yeux sur les fautes les plus graves?

Enfin, il faut bien se garder d'élever les enfants avec une trop grande délicatesse, si l'on ne veut pas qu'ils deviennent impropres au travail et à l'étude. Écoutons sur ce sujet le sage Quintilien : « Cette molle éducation, que nous appelons indulgence, brise tous les ressorts de l'âme et du corps. Que ne convoitera pas, quand il sera adulte, l'enfant accoutumé à ramper sur la pourpre? Il peut à peine bégayer quelques mots que déjà il connaît ce qu'il y a de plus délicat et de plus exquis. Nous formons leur palais avant de dénouer leur langue. Ils grandissent dans des litières; essaient-ils de toucher la terre, des mains empressées les soutiennent de chaque côté; s'il leur échappe quelque mot licencieux, c'est un divertissement pour nous. Des paroles qui ne seraient pas supportables dans la bouche des enfants d'Égypte, délices honteuses de leurs maîtres, sont accueillies d'un sourire ou d'un baiser. Et cela n'a rien qui doive étonner; nous avons été leurs maîtres, ils ne font que répéter ce qu'ils nous ont entendu dire. Ils sont témoins de nos amours et de nos passions les plus infâmes; il n'est point de repas qui ne retentisse de chants obscènes; des choses qu'on n'oserait dire sans rougir sont exposées en spectacle à leurs yeux. Tout cela passe en habitude, et bientôt en nature. Les malheureux! ils se trouvent vicieux avant de savoir ce que c'est que le vice. Puis, ne respirant que mollesse et que volupté, ils viennent languir dans nos écoles. Y prennent-ils ces mœurs? Non, ils les y apportent. » (Quintilien, *De l'institution oratoire*, liv. I, 2.) Parlons maintenant des maîtres et des serviteurs.

Le premier devoir des serviteurs envers leurs maîtres est la fidélité. « Servez-les, leur dit l'apôtre saint Paul, non-seulement quand ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne vouliez plaire qu'aux

hommes, mais comme des serviteurs de Jésus-Christ, » *non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi.* Ephes. VI, 6. D'autre part, les maîtres doivent d'abord fournir à tous les besoins de leurs serviteurs, pour ne pas les mettre dans la nécessité de dérober; ensuite les soigner charitablement dans la maladie, et leur procurer en temps convenable la grâce des sacrements. Mais trois choses réclament surtout leur attention : la première, c'est d'éloigner de leurs serviteurs tout danger de péché mortel, et surtout de fornication, car ceux qui s'adonnent à ce vice sont les esclaves du diable et passent toute leur vie dans l'état de damnation où la mort les surprend misérablement. La deuxième, c'est de les envoyer à la messe les dimanches et les jours de fêtes d'obligation, car le service ne dispense personne de ce précepte de l'Eglise. Et pourtant vous savez tous combien peu de maîtres remplissent ce devoir, et cela sans que personne comprenne, sans que personne déplore cette transgression si commune. La troisième enfin, c'est de leur faire apprendre les éléments de la foi, c'est-à-dire le Symbole, le Décalogue, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Car tout chrétien doit savoir parfaitement ces choses, et surtout les articles du Symbole. Quant aux vérités plus cachées, il suffit de les croire en général dans la foi de l'Eglise. Mais les éléments de la foi chrétienne, tels que les mystères de la très-sainte Trinité et de l'Incarnation, il faut les croire d'une manière distincte et explicite.

Ici je ne puis m'empêcher de déplorer amèrement le triste sort de ces esclaves qu'on nous amène de l'Ethiopie, et dont le plus grand nombre passent leur vie dans l'état de damnation, privés à la fois de tous les secours spirituels que les maîtres doivent à leurs serviteurs. Ils ignorent les éléments de la foi chrétienne; ils n'assistent jamais au saint sacrifice les dimanches et les jours de fête, enfin ils se livrent aux désordres de la chair. Deux motifs, en effet, éloignent les hommes du vice impur : la crainte de Dieu, ou la crainte du déshonneur. Or, la plupart de ces esclaves ne connaissent ni l'un ni l'autre de ces deux freins, car ils ne craignent pas Dieu, et ne se soucient pas de l'honneur; c'est pourquoi ils se précipitent sans pudeur dans ce vice, semblables aux bêtes de

somme. Que si un seul de ces péchés entraîne la damnation éternelle, quel espoir de salut peut-il rester à ceux qui les commettent tous? Mais le même malheur menace aussi les maîtres, s'ils ne font pas tous leurs efforts pour arracher à leur perte les serviteurs qui leur sont confiés. C'est ce que l'Apôtre proclame hautement lorsqu'il dit : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, et est pire qu'un infidèle. » *Si quis suorum, et maxime domesticorum, curam non habet, fidem negavit, et est infidelis deterior.* I Tim. v, 8. Tels sont les devoirs des maîtres envers leurs serviteurs.

La femme a aussi des devoirs à remplir envers son mari, et le mari envers sa femme. — A celle-ci appartient le bon gouvernement de la famille; elle doit s'appliquer au travail, chérir et respecter son mari, prendre et exécuter ses ordres, ne lui donner aucun prétexte de haine ou de colère, et surtout lui épargner et s'épargner à elle-même le tourment de la jalousie.

A l'époux s'adresse cette parole de l'Apôtre : « Vous, maris, aimez vos femmes, et ne les traitez point avec rudesse. » *Viri, diligite uxores vestras, et nolite amari esse ad illas.* Coloss. iii, 19. Il y a des hommes d'un caractère si grossier et si farouche, qu'ils semblent n'avoir pris une épouse que pour avoir sur qui décharger sans scrupule la violence de leur colère. Qu'ils entendent cet avertissement de l'Ecclésiastique : « Ne soyez pas comme un lion dans votre maison, en vous rendant terrible à vos domestiques et opprimant ceux qui vous sont soumis. » *Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos tuos, et opprimens subjectos tibi.* Eccli. iv, 35. S'il ne convient pas de se mettre ainsi en fureur contre ses domestiques, à plus forte raison faut-il épargner cette peine à une épouse, c'est-à-dire à celle qui est compagne de notre vie et de notre dignité. Le mari doit aussi tenir compte de la faiblesse et de la délicatesse plus grande de la femme, selon la recommandation de saint Pierre : « Et vous de même, maris, vivez sagement avec vos femmes, les traitant avec honneur et avec discrétion, comme le vase le plus faible, et considérant qu'elles sont avec vous héritières de la grâce qui donne la vie, afin qu'il ne se trouve en vous aucun empêchement à la prière. »

Viri, similiter cohabitantes secundum scientiam, quasi infirmiori vasculo muliebri impartientes honorem, tanquam et cohæredibus gratiæ vitæ, ut non impediuntur orationes vestræ. I Petr. III, 7. C'est avec intention que le Prince des apôtres appelle l'esprit de la femme « un vase plus faible ; » il insinue par là que, de même que nous manions les vases d'argent autrement que ceux de cristal, les uns, durs et solides, ne réclamant aucun soin quand on les transporte, tandis que la fragilité des autres demande qu'on ne les touche qu'avec beaucoup de précaution ; ainsi nous devons traiter les femmes avec égard et douceur, de peur qu'en usant envers elles de dureté et d'emportement, nous ne posions, pour elles et pour nous, une cause de trouble et un empêchement à la prière ; car l'âme qui prie a besoin de paix et de tranquillité : le poids du chagrin et l'épine du souci l'empêchent de s'élever à Dieu.

CINQUIÈME PRÉCEPTÉ.

Le cinquième précepté : « Tu ne tueras point, » condamne non-seulement l'homicide extérieur, mais encore l'homicide intérieur. — Je n'ai tué personne, dites-vous. — Et moi je vous dis : Si vous avez vraiment et de cœur désiré la mort de quelqu'un, si vous avez voulu vous venger de lui, vous l'avez tué aux yeux de Dieu, de même que celui qui regarde une femme avec concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur. *Qui mulierem videt ad concupiscendam eam, jam mæchatus est in corde suo.* Bien plus, si vous avez de la haine contre votre frère, devant Dieu vous lui avez donné la mort. C'est ce que saint Jean nous apprend dans sa première épître : « Celui qui hait son frère, dit-il, est homicide. » *Qui odit fratrem suum, homicida est.* I Joann. III, 15. Et vous savez que tout homicide est banni du royaume des cieux. Ce péché, en effet, outre qu'il est très-grave, puisqu'il est opposé à la charité, en laquelle se résume la loi divine, n'appartient pas à la classe de ceux qui passent dès qu'ils sont commis, comme le blasphème, par exemple, folie d'un moment, dont presque tout homme se repent dès qu'il y est tombé : d'ordinaire la haine a des racines dans l'âme, et y demeure longtemps ou toujours. Ce crime

ressemble à une blessure où est resté le fer, et où s'engendre une humeur corrosive. De cette source découlent chaque jour d'innombrables péchés, savoir, les désirs de nuire. Je parle ici d'une haine à mort, qui excite à la vengeance et fait que l'on souhaite au prochain sa ruine ou du moins quelque grand malheur; car s'il n'y a dans le cœur qu'une légère amertume contre le prochain, qui ne va pas jusqu'à désirer sa perte, ce n'est point là une haine proprement dite, ni un péché mortel; cette amertume n'est le plus souvent qu'une faute vénielle, et quelquefois même n'entraîne aucune faute. Celui donc qui veut rentrer en grâce avec Dieu doit commencer par faire sa paix avec le prochain. Car l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont tellement unis ensemble qu'ils ne peuvent exister l'un sans l'autre.

Mais, dites-vous, je me réconcilie, je dépose ma haine et mes désirs de vengeance : est-ce que je suis tenu à faire davantage? — Je veux répondre très-exactement à cette question. Ou bien c'est vous qui avez offensé le prochain, ou bien c'est le prochain qui vous a offensé, ou bien enfin la haine qui vous divise a pris naissance, non dans une offense faite ou reçue, mais dans les mauvaises passions de l'un et de l'autre.

Si c'est vous qui avez commis l'offense, vous êtes tenu à donner satisfaction, soit par des actes, soit par des paroles, soit des deux manières à la fois. Car la justice demande que vous apaisiez par une juste satisfaction celui que vous avez offensé. Toutefois, il ne sera pas toujours à propos de vous présenter à lui à l'improviste pour lui demander pardon. En agissant ainsi, vous vous exposez à trouver votre ennemi encore sous l'impression de l'injure qu'il a reçue; votre présence peut-être l'irritera davantage, et donnera lieu à un terrible éclat. Il vaut mieux ménager votre réconciliation par l'intermédiaire d'amis communs, et ne paraître que devant un ennemi déjà adouci et préparé, à peu près comme font les barbiers, qui attendrissent avec de l'huile la veine qu'ils vont ouvrir, et arrosent d'une onde tiède la barbe qu'ils vont faire tomber sous le rasoir. Que si votre frère tient cachée dans son cœur la haine qu'il a contre vous et ne la manifeste par aucun

signe extérieur, il n'est pas besoin, comme le font certaines personnes ignorantes et maladroites, que vous lui demandiez pardon; vous risqueriez par là d'éveiller une colère assoupie et de déchaîner sur vous les fureurs de l'orage.

Si c'est le prochain qui vous a offensé, et qu'il vienne vous demander le pardon de sa faute, vous êtes tenu, au moins dans le for de la conscience, à le lui accorder, pour ne pas lui donner un sujet de scandale et un motif de vous haïr, en conservant votre ressentiment et en repoussant avec mépris son humble demande.

Ici nous devons faire remarquer qu'il ne suffit pas d'éteindre dans son cœur tout sentiment de haine, il faut encore adresser la parole à celui que vous haïssiez naguère, et ne lui refuser aucune des marques communes de bienveillance que vous donnez à tous. Cette bienveillance est due principalement à celui qui, ou bien demande pardon de sa faute, ou bien vous salue amicalement. Si vous vous bornez à lui pardonner dans le for intérieur, sans lui rendre son salut, vous fournissez des aliments nouveaux à sa haine et à la vôtre. Ce refus, en effet, vous affermit dans votre ressentiment, en même temps qu'il irrite votre ennemi et l'excite à vous rendre haine pour haine. Comment pourrait-il croire que vous l'aimez assez pour sacrifier au besoin votre vie pour lui, vous qui ne daignez pas lui adresser la parole, ce que vous ne refusez à personne? En outre vous scandalisez vos frères, qui seront portés à vous soupçonner de haine, en vous voyant refuser ces marques communes de bienveillance que l'on doit à tous les hommes. Et ne croyez pas, comme quelques-uns se l'imaginent, que le scandale disparaîtra si l'on vous voit à certains jours vous approcher du tribunal de la pénitence et de la table sainte; cette circonstance ne fera que l'aggraver, en révélant deux coupables au lieu d'un, le pénitent et le confesseur. — Ajoutons toutefois qu'il est des circonstances où ces marques communes de bienveillance peuvent se refuser, lorsque, par exemple, un père use de cette sévérité pour punir son fils coupable, ou bien si la pudeur devait courir quelque danger. Mais dans ce cas il sera convenable, pour éviter que

personne se scandalise de notre conduite, d'en expliquer les motifs à l'occasion et de montrer qu'il n'y a dans notre cœur aucun sentiment de haine. Quelquefois la bonne réputation du pénitent et du confesseur suffiront pour écarter le scandale.

Il y a aussi un homicide spirituel, qui l'emporte autant en gravité sur le premier que l'âme l'emporte en dignité sur le corps. Oter la vie naturelle, c'est arracher l'âme du corps; ôter la vie spirituelle, c'est séparer Dieu de l'âme elle-même, et par conséquent commettre un crime d'autant plus grave que la dernière de ces deux vies est plus excellente que la première. Celui-là commet l'homicide spirituel, qui scandalise le prochain, c'est-à-dire qui le porte au mal, œuvre diabolique qui fait perdre au prochain l'héritage céleste, le précipite dans l'abîme et fait d'un enfant de Dieu un esclave de Satan, du temple de Dieu l'ancre du diable. L'homme, en effet, qui, par des discours perfides, par des présents, par des lettres et des promesses, ravit à une vierge sa vertu et sa réputation, — d'où il arrive qu'ayant perdu toute pudeur et tout respect humain, elle se précipite dans les plus grands crimes, — n'est-il pas un homicide spirituel? N'a-t-il pas cruellement égorgé une âme innocente? Et comment pourra-t-il satisfaire à Dieu pour un si grand crime? Celui-là commet la même faute et s'expose au même danger, qui, par des flatteries et des mauvais conseils, excite les autres à se venger de leurs ennemis. Car le crime qu'il a conseillé devient son crime, et il est tenu, comme celui-là même qui l'a exécuté, à réparer l'injure ou le dommage qui en résulte.

Tous ceux, en un mot, qui induisent le prochain à pécher sont des homicides spirituels : et les maîtres qui passent presque toute leur vie à manier les dés ou les cartes, ce qui est un pernicieux exemple pour leurs serviteurs; et les pères et les mères dont la bouche ne laisse échapper que malédictions, jurements et violences de toutes sortes. Leurs enfants et leurs petits-enfants, après avoir reçu d'eux, comme un funeste héritage, ces habitudes d'impiété, les transmettront à leurs descendants. Que d'âmes perdues par leur faute! Et quel compte épouvantable à rendre à Dieu!

SIXIÈME PRÉCEPTÉ.

Nous aurions à parler maintenant du sixième précepté, du péché qui le viole, et de la gravité de ce péché que l'on a justement comparé à un feu dévorant qui consume tout jusqu'à la racine, à une tache qui souille toute la vie de l'homme charnel, tous ses actes et toutes ses pensées. Mais il vaut mieux, je pense, passer tout-à-fait sous silence ce triste sujet, que de le traiter en peu de mots et de blesser les oreilles pudiques. Je me bornerai donc à quelques remarques sur la manière de le déclarer à confesse.

Outre le nombre des péchés, qu'il faut toujours accuser, on doit expliquer encore deux circonstances : d'abord la condition de la personne avec laquelle on a commis le crime, par exemple, si elle est libre ou mariée, si c'est une parente, une vierge consacrée à Dieu, car chacune de ces circonstances détermine l'espèce et la gravité du péché ; il faut déclarer ensuite s'il y a eu scandale, par exemple, si par des promesses ou d'autres artifices vous avez porté au crime une jeune fille innocente ; car alors, comme nous l'avons dit, vous êtes coupable de son péché et de la perte de son âme. Cette dernière circonstance est quelquefois plus grave que le péché lui-même, puisque, par de semblables séductions, non-seulement on a donné la mort à l'âme du prochain, mais on l'a précipitée peut-être dans une série interminable de crimes. Il faut donc faire connaître en confession cette difformité ajoutée au péché, sans révéler toutefois le nom de la personne.

Remarquez encore que le péché d'impureté entraîne assez souvent l'obligation de restituer. Un homme qui, à force de sollicitations, a séduit une jeune fille et lui a ainsi enlevé sa vertu et son honneur, est tenu, ou de l'épouser, ou, s'il est d'une condition par trop supérieure, de la doter convenablement ; car celui qui a posé la cause du dommage est censé l'avoir causé. Combien cependant négligent de satisfaire à cette obligation ! D'où il arrive qu'ils passent toute leur vie dans l'état de damnation éternelle.

SEPTIÈME PRÉCEPTÉ.

Le septième précepté, qui condamne le vol, défend non-seulement de prendre le bien d'autrui, mais de le retenir injustement. La violation de cette défense constitue un péché mortel, et ce péché n'appartient pas à la classe de ceux qui passent dès qu'ils sont commis, comme le blasphème et le parjure; il demeure dans l'âme, il y reste attaché, comme ces haines invétérées dont nous parlions tout à l'heure : aussi longtemps que vous retenez le bien du prochain malgré lui, aussi longtemps vous persévérez dans le péché. S'il en est ainsi, quoi de plus insensé, je vous le demande, pour ne pas dire quoi de plus criminel, que de prendre ou de garder le bien d'autrui, puisque, tant que ce bien est dans vos mains, vous vivez dans l'état de damnation, et qu'il vous faudra le restituer un jour, au moins à la mort, sous peine de l'enfer? Car vous connaissez l'axiome : Point de rémission du péché sans restitution. Quelle folie donc de rester toute sa vie dans le péché, de recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie dans le péché, de dormir, boire et manger dans le péché, et, dans cet état, de perdre tous les mérites de nos bonnes œuvres! Quelle folie de prendre et de garder le bien du prochain, avec un si grand détriment pour notre âme, et sans aucun avantage temporel!

Nous devons faire observer ici que plusieurs sortes de personnes sont obligées à restituer. Ce sont, outre l'auteur même du vol ou du dommage, tous ceux qui ont pris part au crime : celui qui l'a conseillé, qui a aidé à le commettre, qui a caché le voleur ou la chose volée; le préfet d'une ville qui, tenu d'office à empêcher un dommage, ne l'empêche pas; le témoin qui, devant les tribunaux, cèle la vérité au préjudice de la partie lésée; tous ceux enfin qui ont contribué de quelque manière à l'injustice. Ils sont tenus solidairement à réparer le dommage, et à indemniser pour leur part celui qui a fait la restitution entière : obligation dont on se préoccupe trop peu.

Ajoutez à cette liste ceux qui achètent aux serviteurs, ou à

d'autres, des choses qui vraisemblablement ne leur appartiennent pas, ou qui au jeu gagnent aux fils de famille l'argent de leurs parents.

Sont aussi tenus à la restitution les avocats qui font triompher des causes mauvaises, ou qui, par des manœuvres frauduleuses, retardent la sentence du juge. A plus forte raison ceux qui intentent des procès injustes doivent-ils réparer le préjudice qu'ils causent à des innocents.

Que les usuriers soient obligés à la restitution, c'est ce dont personne ne doute. Sont usuriers tous ceux qui, dans un contrat de société, mettent à l'abri leur capital ; les marchands qui diminuent ou augmentent le juste prix selon que le paiement est anticipé ou différé, car c'est vendre le temps à prix d'argent. Ils pourront toutefois, dans ce cas, des trois prix justes que les théologiens établissent pour chaque chose, exiger le plus élevé : le dépasser serait se rendre coupable d'usure.

Enfin, nous remarquerons encore qu'il ne suffit pas d'avoir l'intention de restituer plus tard, par exemple, par testament, si on le peut faire de suite sans un très-grand préjudice pour soi-même, surtout si le créancier se trouve dans l'indigence. Car, dans ce cas, la restitution immédiate est obligatoire pour le débiteur, pourvu qu'il ne soit pas lui-même dans une extrême pauvreté et ne soit pas réduit à vendre les instruments de son travail. Dans cette dernière hypothèse, il est autorisé à attendre de meilleurs jours, en vertu de l'axiome : A l'impossible nul n'est tenu.

HUITIÈME PRÉCEPTÉ

Le huitième précepté : « Vous ne direz point de faux témoignage, » est le complément naturel de ceux qui précèdent. En effet, les biens extérieurs de l'homme sont au nombre de quatre : sa vie, son épouse, compagne inséparable de sa vie, ses richesses, et sa réputation ou son honneur. Or, le Législateur suprême du genre humain a placé comme une garde auprès de chacun de ces biens, afin que l'homme puisse en jouir en toute sécurité. Il a protégé notre vie en disant : « Vous ne tuerez point ; » notre

épouse en disant : « Vous ne commettrez point d'adultère ; » nos richesses en disant : « Vous ne déroberez point ; » notre honneur, enfin, et notre réputation en ajoutant ce quatrième précepte : « Vous ne direz point de faux témoignage. » En quoi nous pouvons apercevoir la souveraine bonté et l'aimable providence de notre Dieu : car il commande ce qu'il y a de plus utile pour nous, ce que le père le plus tendre souhaiterait pour des enfants bien-aimés, et il daigne nous promettre, si nous sommes fidèles, la récompense de l'éternelle félicité. Que pouvait-on espérer de meilleur et de plus doux de cette bonté inépuisable et sans limite comme l'Océan ?

Il ajoute donc : « Vous ne direz point de faux témoignage contre votre prochain. » *Non loqueris adversus proximum tuum falsum testimonium.* Exod. xx, 16. Quelqu'un dira peut-être : Je ne commets point une si grande iniquité. Soit ; mais nous pouvons, même sans altérer la vérité, déchirer la réputation du prochain. Si sa faute est secrète et cachée, et que vous la révéliez, lui faisant perdre ainsi la bonne réputation dont il jouissait jusqu'alors, ce qui peut entraîner pour lui les plus graves inconvénients, n'avez-vous pas violé un précepte destiné à protéger l'honneur de vos frères ?

Je ne passerai point sous silence un péché assez ordinaire parmi les femmes. Lorsque l'esprit de jalousie, semblable à une furie cruelle, les agite, il leur suffit du plus léger prétexte pour croire à la culpabilité de telle ou telle personne, et non-seulement pour y croire, mais même, tant le ressentiment les aveugle, pour divulguer cette folle persuasion. Est-ce que ces femmes ne commettent pas une faute plus grave que n'est le faux témoignage ? Si c'est un péché mortel de juger témérairement en matière grave, c'est un crime bien plus odieux de communiquer aux autres ce jugement téméraire.

Elles pèchent souvent de la même manière lorsqu'un objet a disparu dans leur maison : sous l'impression de leur chagrin, elles s'imaginent, d'après les indices les plus futiles, que tel de leurs serviteurs ou de leurs voisins est l'auteur du vol, et, non contentes de le croire, elles font part à tout le monde de leur

soupçon. Dans ce cas, comme dans le précédent, leur jugement est une faute, et leur indiscretion une autre faute plus grave encore.

Ce n'est pas un moindre péché, de semer la discorde entre des frères, en rapportant au prochain ce qui peut allumer sa colère. De là naissent des haines invétérées, souvent même des querelles sanglantes et des homicides, dont la cause est la langue perverse du médisant. « Celui qui médit en secret, dit l'Écclésiastique, et l'homme à deux langues sera maudit, parce qu'il jette le trouble parmi des hommes qui vivaient en paix. » *Susurro et bilinguis maledictus; multos enim turbabit pacem habentes.* Eccli. xxviii, 15. « La langue d'un tiers, ajoute-t-il, en a renversé plusieurs, et elle les a dispersés de peuple en peuple; elle a détruit les villes fortes, pleines d'hommes riches, et elle a fait tomber les maisons des grands. » *Lingua tertia multos commovit, et dispersit illos de gente in gentem; civitates muratas divitum destruxit, et domos magnatorum effodit.* Ibid., 16, 17. Tout le reste du chapitre renferme les plus belles maximes sur ce sujet. On voit par là quelle est la gravité de cette faute. Salomon va nous apprendre combien le Seigneur la déteste : « Il y a six choses que le Seigneur hait, et son âme déteste la septième, » *Sex sunt quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima ejus;* puis, ayant énuméré les six premières, il arrive à la septième : « Celui, dit-il, qui sème des dissensions entre les frères. » *Eum qui seminat inter fratres discordias.* Prov. vi, 19. A combien de maux ce péché ne donne-t-il pas naissance ! et combien les femmes, entre tous, n'y sont-elles pas exposées ! Où leurs mains sont impuissantes, elles font agir leur langue, dont les blessures sont plus cruelles que celles du glaive. Car nous lisons dans l'Écclésiastique : « Le coup de verge fait une meurtrissure, mais le coup de langue brise les os. » *Flagelli plaga livorem facit; plaga autem linguæ comminuet ossa.* Eccli. xxviii, 21.

Aux défenses renfermées dans le huitième précepte, il faut ajouter la violation des choses qui sont confiées sous la foi du secret. Cette révélation, sauf le cas de légèreté de matière, est de sa nature une faute mortelle.

Remarquons ici que les péchés dont nous parlons entraînent

l'obligation de réparer le préjudice causé au prochain soit par une médisance, soit par une calomnie. S'il y a eu calomnie, le calomniateur peut, et quelquefois doit faire serment que ce qu'il a dit est faux. Mais si l'on a révélé les fautes réelles du prochain, c'est par un autre moyen qu'on réparera le tort fait à sa réputation, par exemple, en disant du bien de lui, en accusant la légèreté des hommes dans leurs discours, leur empressement à croire le mal, etc.

Toutefois, les théologiens enseignent qu'avant de rien faire, il faut examiner si ces tentatives de réparation aboutiront à quelque chose; car il peut arriver qu'elles soient plus nuisibles qu'utiles, ou bien parce qu'elles ne feraient que confirmer les impressions produites, ou bien parce que la médisance ou la calomnie est déjà oubliée : dans ce cas il vaut mieux s'abstenir.

De tout ce que nous venons de dire, il est facile de conclure que dans les quatre préceptes portés par le Seigneur pour protéger nos biens, il peut y avoir lieu à réparation : dans le premier, réparation pour l'injure personnelle faite au prochain; dans le deuxième, réparation pour sa pudeur ravie; dans le troisième, réparation pour la perte de ses richesses; dans le quatrième enfin, réparation pour la perte de sa réputation. Que le vrai pénitent scrute donc avec soin les replis de son âme, pour voir en quoi il a péché contre ces commandements, et quelle obligation en résulte pour lui.

NEUVIÈME ET DIXIÈME PRÉCEPTES.

Suivent deux autres préceptes : « Vous ne convoiterez ni l'épouse, ni les richesses de votre prochain. » Quoique ces deux sortes de biens fussent déjà protégés par le sixième et le septième précepte, ce n'est pas sans une profonde sagesse que Dieu a ajouté cette double recommandation. Il a voulu d'abord faire comprendre aux hommes les plus grossiers que la loi divine dirige non-seulement la main, mais les pensées et les désirs, qu'elle exige que non-seulement le corps, mais le cœur même soit innocent, tandis que la loi humaine ne s'occupe pas de la justice intérieure, dont elle ne peut constater ni la présence ni

l'absence. En ajoutant ces deux préceptes, le Seigneur s'est proposé ensuite de procurer d'une manière plus efficace l'accomplissement des autres. De même que les villes bien fortifiées sont environnées non-seulement de murailles, mais encore d'ouvrages avancés ; ainsi Dieu avait si à cœur d'assurer à l'homme la paisible possession de ses biens, qu'il voulut les entourer d'un double rempart. « Vous ne déroberez point, » voilà la muraille. « Vous ne convoiterez point les biens de votre prochain, » voilà les ouvrages avancés ; comme s'il disait : Je veux avec tant de force que le bien d'autrui soit sacré pour vous, qu'il ne vous sera pas même permis d'arrêter sur lui vos désirs. Evidemment celui qui craindra la simple convoitise, craindra bien plus encore le vol et l'injustice. Le souverain Législateur des hommes a donc, par ces deux préceptes, interdit l'accès du mal et fermé le chemin qui y conduit.

Quoique Dieu n'ait pas dit : Vous ne convoiterez point le mari d'une autre femme ; mais : « Vous ne convoiterez point la femme de votre prochain, » les deux choses sont néanmoins renfermées dans le neuvième précepte. En employant les expressions dont il s'est servi, Dieu a voulu honorer la femme, et signaler le dérèglement des hommes. Ce sont eux, en effet, qui, par leurs artifices, c'est-à-dire au moyen de lettres, de promesses et d'entremetteurs, tendent des pièges à la vertu des femmes. C'est pourquoi le très-sage Législateur a mis le remède à côté du mal.

Ces deux préceptes nous avertissent en outre que nous devons accuser en confession non-seulement les paroles et les actions coupables, mais encore les pensées mauvaises, et cela dans tous les commandements, spécialement dans le cinquième, qui défend non-seulement l'homicide, mais encore la haine et tout désir de nuire au prochain. Les pensées mauvaises que nous devons accuser sont celles auxquelles nous avons consenti, quoique nous ne les ayons pas réalisées, et celles où nous nous sommes arrêtés avec complaisance : les théologiens les appellent *délectation morale* ; et comme elles constituent des fautes mortelles, elles sont soumises à la confession.

Nous nous sommes proposé, en vous donnant ces rapides indi-

cations, non pas de tout dire, mais de tracer aux pénitents la marche à suivre. Ajoutez les péchés capitaux, sur lesquels il faut nous examiner de la même manière, afin de ne rien oublier dans la confession.

Gravez, mes frères, ces vérités dans vos esprits ; semblables aux animaux purs de l'ancienne alliance, repassez-les, ruminez-les dans votre mémoire, afin que, instruits par ces préceptes, vous conformiez votre vie à la règle de la loi divine, et sachiez dans quel ordre et de quelle manière vous devez accuser vos fautes au saint tribunal. Reste la troisième partie de la pénitence, appelée la satisfaction, dont nous parlerons dans l'instruction suivante. Joignez-la aux deux autres, et vous aurez accompli la pleine et parfaite pénitence qui vous obtiendra la miséricorde du Seigneur, le pardon de vos fautes, la vie spirituelle de la grâce, et enfin la gloire de l'éternelle félicité, c'est-à-dire « cet héritage où rien ne se détruit, ne se corrompt, ne se flétrit, qui vous est réservé dans les cieux, » *I Petr.* 1, 4, cet héritage où « Dieu essuiera toute larme des yeux des saints, où il n'y a plus ni deuil, ni plainte, ni souffrance, parce que le premier état est passé. » *Apoc.* XXI, 4. Daigne vous accorder cette récompense Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME SERMON.

DE LA SATISFACTION, QUI EST LA TROISIÈME PARTIE DU SACREMENT,
ET DES REMÈDES A EMPLOYER POUR NE PAS RETOMBER
DANS NOS ANCIENNES FAUTES.

Convertere ad Dominum, et relinque peccata tua : precare ante faciem Domini, et minue offendicula.

Convertissez-vous au Seigneur, et quittez vos péchés; offrez-lui vos prières, et éloignez-vous de plus en plus de ce qui vous est un sujet de chute.

Eccli. xvii, 21, 22.

Dans la première instruction sur le sacrement de pénitence, mes frères, nous avons dit que la pénitence parfaite se compose de trois parties. Comme nous avons traité des deux premières, il ne nous reste plus, pour achever notre tâche, qu'à parler brièvement de la dernière, c'est-à-dire de la satisfaction. Mais comme le fruit et la fin de la véritable pénitence est la pureté et l'innocence de la vie, la raison demande que nous disions de quelle manière on peut conserver cette innocence, rendue à l'âme par la vertu du sacrement. Que nous servirait-il, en effet, de l'avoir recouvrée, si nous devions la perdre aussitôt par de nouvelles fautes? Nous mériterions alors le reproche du Prophète : « Celui qui a amassé des marchandises les a mises dans un sac percé. » *Qui congregavit mercedes, misit eas in saccum pertusum.* Agg. 1, 6. Tels sont les deux objets que nous traiterons dans ce discours. Afin de le faire utilement pour vos âmes, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant de parler de la satisfaction, nous devons expliquer ce qui la rend nécessaire, ou, si l'on veut, à quoi elle doit son origine. Car quelqu'un pourrait me dire : Si le sacrement de pénitence efface tous les péchés du vrai pénitent, à quoi bon, nos fautes une fois pardonnées, nous charger d'une peine volontaire afin de satisfaire pour elles à la justice divine? D'ailleurs le sacrement de baptême ne remet-il pas toutes les fautes sans que le néophyte ait besoin d'offrir aucune satisfaction? Nous répondrons à cette

question en exposant la différence qui existe entre le baptême et la confession. Ces deux sacrements ne remettent pas les péchés de la même manière. Le baptême est comme une régénération, une seconde naissance de l'homme intérieur; la pénitence est la guérison de l'âme malade. Or, lorsqu'une chose prend naissance, c'est une nouvelle créature qui se fait, de telle sorte que rien de l'ancienne ne reste plus en elle. Lorsqu'un volatile, par exemple, est sorti de l'œuf, que garde-t-il de l'œuf d'où il a été formé? Dans la guérison des maladies, au contraire, si quelquefois il arrive que le malade soit tellement bien guéri que tout vestige de son ancienne infirmité ait disparu, le plus souvent il conserve un reste de sa faiblesse passée. Le baptême étant donc, comme nous venons de le dire, une régénération, une seconde naissance de l'homme intérieur, le néophyte doit être une créature toute nouvelle et ne rien garder du vieil homme. Et comme le vieil homme est souillé de crimes et soumis à des peines, cette naissance le délivre à la fois de ces deux infirmités et produit une créature nouvelle en Jésus-Christ. Mais dans le sacrement de pénitence, qui est la guérison de l'âme malade, quoiqu'il puisse arriver qu'une douleur et une contrition très-vives fassent disparaître à la fois la faute et la peine, de la même manière qu'elles disparaissent dans le baptême, cependant, si la vivacité du regret n'est pas en rapport avec la gravité de la faute, la faute sans doute est remise ainsi que la peine éternelle due au péché, la grâce et l'amitié de Dieu sont rendues à l'homme, mais une partie de la peine temporelle reste à expier. Que si cette peine temporelle n'est pas remise tout entière, ce n'est point au sacrement, c'est à notre négligence, à un défaut de préparation ou de contrition, qu'il faut nous en prendre, défaut qui doit être réparé par le travail de la satisfaction. Cette satisfaction s'accomplit lorsque nous embrassons la pénitence imposée par le prêtre, et que nous y en ajoutons une autre, afin de satisfaire aux lois de la justice divine; de telle sorte que nous remplissons à la fois les rôles d'accusateur, de juge et de bourreau, puisque nous accusons nous-mêmes nos péchés, que nous nous infligeons une peine pour les expier, et que nous embrassons volontairement celle

qui nous est imposée. Nous réalisons alors la parole de l'Apôtre : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. » *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicemur.* I Cor. xi, 31. Celui qui refuse de satisfaire ainsi, qu'il sache qu'il lui faudra expier sa négligence dans le feu du purgatoire.

Si vous me demandez par quelles peines surtout nous pouvons satisfaire à la justice divine et expier nos fautes, je vous répondrai que tous les actes de vertu, et principalement ceux qui affligent le corps, ont une vertu satisfactoire. On sait que les contraires se guérissent par les contraires, et que la loi frappe le crime d'un châtiment, pour nous faire expier par l'amertume ce que le plaisir nous a fait commettre. De là ces paroles de saint Grégoire : « Dieu, dit-il, ne se repaît point de nos souffrances, mais il guérit les maux du péché par des remèdes qui lui sont opposés, afin que, les attraites de la volupté nous ayant éloignés de lui, l'amertume des larmes nous y ramène, et qu'étant tombés en faisant ce qui était défendu, nous nous relevions en nous interdisant ce qui est permis. » Aussi les saints Pères enseignent-ils qu'il y a trois actes principaux de vertu par lesquels s'accomplit la satisfaction, savoir : la prière, le jeûne et l'aumône. L'ange Raphaël les recommande au jeune Tobie, lorsqu'il lui dit : « La prière, accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que tout l'or qu'on peut amasser ; car l'aumône délivre de la mort, et c'est elle qui efface les péchés et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. » *Bona est oratio cum jejuniis et elemosyna, magis quam thesauros auri recondere : quoniam elemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire vitam æternam.* Tob. xii, 8, suiv. Si grand est le pouvoir de l'aumône auprès du Père des miséricordes, que lui-même, qui nous jugera, nous dit : « Faites l'aumône, et voici que tout est pur pour vous. » *Date elemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* Luc. xi, 41. De là cette parole de l'apôtre saint Jacques : *Superexaltat autem misericordia judicium*, c'est-à-dire, la miséricorde sera glorieuse en face du jugement, ou bien la miséricorde s'élèvera au-dessus du jugement, et l'emportera lorsqu'elle plaidera devant le souverain Juge la cause de l'homme miséricordieux.

Parmi toutes les aumônes, il faut mettre au premier rang le pardon des injures, auquel notre Seigneur promet de son côté la rémission des péchés. « Si vous remettez, dit-il, aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi vos péchés. » *Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra.* Matth. vi, 14. Aussi le Sauveur a-t-il inséré ces mots dans l'Oraison dominicale : « Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent. » *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* Ibid. 12. Il nous a conféré par là une admirable puissance, celle de contraindre Dieu, et de l'amener à imiter notre vertu en faisant miséricorde. Saint Grégoire de Nysse, expliquant ce passage, développe cette pensée avec beaucoup d'éloquence : « La pensée qui se présente à mon esprit, dit-il, c'est une témérité de la concevoir, une témérité plus grande encore de l'exprimer dans mon discours. De même que Dieu est proposé pour modèle à tous ceux qui font le bien (selon cette parole de l'Apôtre : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ, » *imitatores mei estote, sicut et ego Christi,* Philip. iii, 17), de même notre Seigneur veut que vos sentiments servent d'exemple à Dieu. Etrange renversement ! alors que le bien se fait en nous par l'imitation de Dieu, nous osons espérer que Dieu imitera le bien que nous aurons accompli, en sorte que nous pouvons dire au Tout-Puissant : Ce que j'ai fait, faites-le à votre tour ; imitez votre pauvre et humble serviteur, vous, Seigneur, qui êtes le souverain Maître de toutes choses. J'ai fait la remise de ce qu'on me devait, n'exigez plus vos dettes ; je n'ai pas repoussé l'homme qui implorait ma pitié, ne repoussez pas non plus celui qui vous demande grâce ; j'ai renvoyé libre et joyeux mon débiteur, que le vôtre soit traité de même, qu'il ne vous quitte pas plus triste que le mien ; que le même pardon soit accordé à tous deux. Il est mon débiteur, et moi je suis le vôtre ; ce que j'ai fait pour lui, la sentence que j'ai portée sur son sort, que je l'obtienne de vous. J'ai acquitté, acquittez-moi ; j'ai pardonné, pardonnez-moi ; j'ai eu compassion du prochain, imitez, Seigneur, la miséricorde de votre serviteur. Il est vrai que mes offenses envers vous sont

plus graves que les siennes envers moi. Je l'avoue; mais songez combien vous l'emportez sur nous en tout bien : il est juste que vous exerciez sur nous une miséricorde en rapport avec votre excellence. Moi, je n'ai pratiqué qu'une bonté médiocre et chétive, ma nature n'était pas capable de plus; mais votre libéralité n'est pas restreinte par un manque de puissance : vous pouvez accorder tout ce que vous voulez. » *In orat. dominica.*

L'aumône obtient le pardon auprès du Père des miséricordes; parce qu'elle est l'exercice de la miséricorde d'un homme envers les hommes. Le jeûne apaise Dieu pour une autre raison : c'est parce qu'il afflige la chair et rachète par l'amertume de la douleur le plaisir qu'elle a cherché dans le péché. Et ce n'est pas le seul effet du jeûne : en exténuant la chair, il affaiblit dans la même mesure la violence de la convoitise, et ainsi non-seulement il satisfait pour le péché commis, mais il est encore un préservatif pour ne plus le commettre.

Mais, dira quelqu'un, je ne puis accomplir aucune des œuvres dont vous avez parlé jusqu'à présent; et beaucoup d'autres personnes sont dans le même cas : ayant, comme moi, à lutter contre la maladie et l'indigence, elles ne sauraient ni affliger leur corps par le jeûne, ni venir en aide à la misère des autres. Eh bien, il vous reste un troisième moyen de satisfaire, la prière; dont nous parlerons tout à l'heure. Ici ni la faiblesse du corps, ni l'indigence la plus extrême n'est un obstacle; car, pour prier, il ne faut ni richesses ni santé florissante, il suffit d'avoir une âme et de vouloir.

Il est encore d'autres œuvres satisfactoires qui ne réclament ni fortune, ni force du corps. Nommons en premier lieu la charité; laquelle, dit l'apôtre saint Pierre, « couvre la multitude des péchés, » *operit multitudinem peccatorum*, I Petr. iv, 8. Et le Sauveur, parlant de la pécheresse : « Beaucoup de péchés, dit-il; lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, » *dimissa sunt ei peccata multa, quia dilexit multum*, Luc. vii, 47. Saint Grégoire, expliquant ce passage, compare la charité au feu : « De même, dit-il, que le feu purifie le fer de la rouille, de même le feu de la charité chasse de l'âme la rouille du péché. »

La tribulation aussi est comparée, non-seulement au feu, mais encore à la lime. De même qu'une lime enlève au fer la rouille qui le couvre, et lui donne l'aspect et l'éclat de l'argent, de même la lime des calamités et des tribulations, si on les supporte avec douceur et patience pour l'amour de Dieu, fait disparaître les souillures et la rouille du péché. De là ces paroles d'une pieuse femme de l'Écriture : « Que votre nom soit béni, ô Dieu de mes pères, qui faites miséricorde après vous être mis en colère, et qui, dans le temps de l'affliction, pardonnez les péchés à ceux qui vous invoquent. » *Benedictum est nomen tuum, Deus patrum nostrorum, qui cum iratus fueris, misericordiam facies, et in tempore tribulationis peccata dimittis his qui invocant te.* Tob. III, 13.

Il y a encore une espèce de jeûne plus agréable à Dieu, lequel possède une plus grande vertu d'expiation, et qui consiste à imposer une privation à nos appétits déréglés et à réprimer nos convoitises. Le jeûne matériel se borne à retrancher quelque chose de la nourriture du corps; mais celui dont nous parlons a une portée plus grande, il s'applique en général à tout ce que poursuivent nos désirs. Le pratiquer, c'est se renoncer soi-même, c'est offrir à Dieu le plus grand de tous les sacrifices, puisque l'homme s'immole lui-même, et immole sa volonté propre pour l'amour et la gloire de Dieu. C'est la myrrhe salutaire tant de fois célébrée par l'Épouse dans le Cantique, myrrhe d'autant plus efficace pour purifier l'âme, qu'elle est plus amère au corps.

L'Écclésiastique mentionne encore un autre genre de sacrifice et d'expiation, lorsqu'il dit : « C'est un sacrifice salutaire que d'être attentif à garder les commandements et de s'abstenir de toute iniquité; s'éloigner de l'injustice, c'est offrir un sacrifice qui obtient le pardon de nos offenses, et qui détourne la punition de nos péchés. » *Sacrificium salutare est, attendere mandatis, et discedere ab omni iniquitate; et propitiationem litare sacrificii super injustitias, et deprecatio pro peccatis, recedere ab injustitia.* Eccli. xxxv, 2, 3. D'une part, en effet, les œuvres les plus pénibles à la nature sont les plus propres à expier les péchés, et d'autre part tout homme qui veut d'une volonté généreuse quitter les voies de l'injustice et mener une vie chrétienne, devra néces-

sairement affliger son corps de différentes manières. Car il est écrit : « La veille pour acquérir la vertu, dessèche la chair, et l'application qu'on y met ôte le sommeil. » *Vigilia honestatis¹ tabefaciet carnes, et cogitatus illius auferet somnum*, Eccli. xxxi, 1.

Tels sont, mes frères, les moyens par lesquels les vrais pénitents rachètent leurs péchés et satisfont à la justice divine, de telle sorte que, au sortir de cette vie, ils n'ont plus aucune souillure que le feu du purgatoire doive purifier. Aussi, dès que leur âme s'est échappée des liens du corps, elle prend son vol vers la cité céleste, qui est toute d'or, semblable à un pur cristal, et où n'entre rien d'impur et de souillé. Combien donc devons-nous aimer et rechercher une vertu qui procure à l'homme une si grande félicité, une vertu qui, au moment de la mort, moment redoutable à tous, remet son âme entre les mains des anges pour la porter au ciel, comme celle de Lazare, la présenter à la très-sainte Trinité, et la mettre en possession du bonheur éternel ! Ainsi, cette merveilleuse efficacité des ondes baptismales, au sortir desquelles une âme est digne d'entrer immédiatement dans le ciel, nous n'hésitons pas à l'attribuer à la satisfaction pleine et entière. Que dis-je ? la satisfaction parfaite égale le martyr¹, qui ouvre à l'instant le ciel aux généreux confesseurs de la foi. Que pourrions-nous ajouter à la recommandation de cette partie de la pénitence, après avoir montré qu'elle produit des effets semblables à ceux du baptême et du martyr ?

Il nous reste à vous entretenir du fruit du sacrement de pénitence, et de la fin à laquelle se rapportent les trois parties dont nous avons parlé.

DEUXIÈME PARTIE.

Aucun de vous, je pense, mes frères, n'ignore que la raison des choses qui sont ordonnées pour une fin doit être cherchée dans cette fin elle-même, et que tout ce qui n'atteint pas sa fin est

¹ Nous donnons au mot *honestatis* le sens que notre auteur semble y attacher. Mais ce sens n'est pas le véritable : *honestatis* signifie ici richesses, comme on peut s'en convaincre par l'examen du contexte.

inutile. Il a navigué en vain celui qui, voulant gagner un port, n'a pu, ballotté par la tempête, y aborder. Il a en vain usé de beaucoup de remèdes, celui qui n'a pu, comme il le désirait, recouvrer la santé. Or, quelle est la fin de la pénitence? ou plutôt quelle est la fin de tous les sacrements institués par notre Seigneur Jésus-Christ, si ce n'est celle que le prophète Isaïe indique dans ce passage : « Tout le fruit, c'est que l'iniquité disparaisse. » *Iste omnis fructus, ut auferatur peccatum?* Isa. xxvii, 9. La détestation et l'abolition du péché, et la pratique des vertus, tel est donc le fruit, telle est la fin de ce sacrement. Si cette fin n'est pas atteinte, tout le travail de la pénitence devient inutile, que dis-je? comme nous l'avons montré dans notre premier discours en parlant de la fausse pénitence, il tourne au détriment de l'homme qui, après avoir reçu la grâce du pardon, attaque par de nouveaux crimes la majesté divine. C'est ce qu'insinuent les paroles du Sauveur au paralytique : « Vous voilà guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » *Ecce sanus factus es, jam amplius noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* Joann. v, 14. Et que peut-il arriver de pire à un homme qui se trouve dans la mort du péché, si ce n'est la damnation éternelle, ou l'endurcissement dans ce funeste état? En effet, le péché étant le plus grand de tous les maux, que peut-il y avoir de plus grave que ce mal, si ce n'est l'éternel supplice? Enfin, quand le remède de la pénitence n'a rien produit, quel espoir de salut peut-il rester? Car la pénitence du carême a été instituée pour que nous mettions une fin à nos maux, un terme à notre vie criminelle. Quand c'est le contraire qui arrive, et que le remède se change en poison, quel espoir nous reste-t-il? Aussi Jean-Baptiste disait-il avec beaucoup de raison à ceux qui venaient à lui touchés de repentir : « Faites de dignes fruits de pénitence, » *Facite dignos fructus pœnitentiæ*, Matth. iii, 8; c'est-à-dire, si vous êtes vraiment disposés à pratiquer la pénitence, produisez-en de dignes fruits. Quels sont ces fruits, sinon de s'éloigner du péché et de pratiquer la justice? Quand l'Apôtre nous commande de « nous conduire d'une manière digne de Dieu, » *ut ambuletis digne Deo*, Coloss. i, 10, il exige que notre piété et que notre culte soient,

autant que possible, en rapport avec la bonté et la majesté infinie de Dieu : de même lorsque Jean-Baptiste demande de dignes fruits de pénitence, il entend par là ce que ce sacrement, en vertu de sa nature et de sa fin, doit produire en nous. Or, comme la pénitence est un remède destiné à éloigner de nous le péché, nous faisons de dignes fruits de pénitence lorsque nous bannissons de notre vie toute iniquité. De cette manière nous nous procurons le salut et la vie éternelle. Car si quelqu'un me demandait en quoi consiste toute la morale chrétienne, je lui répondrais par ce seul mot : Elle consiste à être résolu de tout souffrir plutôt que de consentir à un péché mortel. Cette résolution, en effet, suppose l'obéissance à tous les commandements sans exception, obéissance à laquelle est attaché notre salut et notre béatitude.

Quelle doit être la fermeté de ce bon propos, c'est ce que nous apprennent ces paroles de saint Paul, qu'on ne saurait citer trop souvent : « Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? La tribulation? la détresse? la faim? la nudité? le danger? le glaive? etc. » *Quis nos separabit a charitate Christi? tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an gladius? etc.* Rom. VIII, 35 suiv. Voulez-vous des exemples de la constance de cette résolution? Susanne nous en offre un des plus admirables. Placée par deux vieillards entre ces deux alternatives, ou de commettre un crime honteux, ou d'être couverte d'ignominie et ensuite lapidée, elle choisit la dernière plutôt que de tomber dans un péché mortel et de violer la loi de Dieu. Bien différente fut la conduite de cette Lucrece si vantée, qui, réduite à une extrémité semblable, consentit à perdre la pudeur pour conserver la réputation de femme pudique, commettant ainsi un double crime : l'un, en prostituant honteusement son corps, et l'autre, en se donnant la mort ensuite. On voit par là qu'elle aimait la gloire bien plus encore que la pudeur ; et cette passion la rendit deux fois coupable. Telles étaient, en général, les vertus des païens ; elles avaient en vue les hommes, et non Dieu, et recherchaient moins la justice que la gloire et l'honneur. Aristote, quoique païen lui-même, regarde ces dispositions comme indignes du nom de vertu. Aussi refuse-t-il à Achille et à Hector le mérite

du courage, parce que ce qui amenait ces deux guerriers sur le champ de bataille, c'était, non l'aiguillon de la valeur, ou l'amour de la patrie, mais la crainte du déshonneur, la passion de la gloire, ou quelque autre motif semblable. Susanne, au contraire, sacrifia sa réputation pour conserver sa pudeur; ce qui suppose la vertu la plus héroïque, au témoignage de Sénèque : « Nul, dit ce grand moraliste, ne me paraît avoir plus d'estime et d'amour pour la vertu, que celui qui consent à perdre la réputation d'homme de bien pour ne point trahir sa conscience. » Une plus belle parole sortit-elle jamais de la bouche d'un païen ?

Je pourrais vous rapporter encore l'exemple des sept frères Macchabées et de leur mère, laquelle, pour ne pas transgresser la loi de Dieu, vit ses sept fils torturés et déchirés de mille manières sous ses yeux. Mais, plutôt que de n'en faire qu'une mention rapide, il vaut mieux que je passe tout-à-fait sous silence ce beau trait de courage qui défie toute admiration. Je préfère vous en rapporter un autre, sinon plus admirable, du moins plus rare. Car la mère des Macchabées a eu des imitatrices de sa foi et de sa constance; sainte Félicité et sainte Symphorose, mères comme elle de sept fils, les ont vu comme elle massacrer sous leurs yeux plutôt que de renier Jésus-Christ. Mais l'exemple dont je parle est unique, et je ne sache pas qu'il ait eu jusqu'ici d'imitateurs. Afin de vous inspirer toute confiance, je dois vous avertir que j'emprunte ce récit à saint Jérôme, dans la Vie de Paul, premier ermite. Il s'exprime ainsi :

« Au commencement de l'Église naissante, l'antique ennemi, préférant les supplices qui donnent la mort lentement, voulait tuer les âmes et non les corps; c'est pourquoi il inventa un moyen inouï jusqu'alors pour faire tomber un martyr dans le péché. Il s'agissait d'un jeune homme à la fleur de l'âge. L'empereur Dèce ordonne de le conduire dans un jardin agréable, et là, au milieu des lis éclatants de blancheur et des roses pourprées, près d'un ruisseau qui serpentait avec un doux murmure, sous les rameaux d'un arbre dont le zéphir agitait mollement le feuillage, il le fait étendre sur un lit de plumes, les membres doucement pressés par des liens qui l'enchaînent sans douleur.

Puis tout le monde se retire, et une courtisane d'une beauté merveilleuse s'approche; elle enlace de ses bras le cou du jeune homme, le couvre de baisers, et, ce qu'il est à peine permis de dire, provoque ses sens au plaisir. Que fera le soldat de Jésus-Christ? Prendra-t-il la fuite? Mais il est retenu par ses liens. Repoussera-t-il avec ses mains la femme impudique? Mais ses mains sont enchaînées. Que fera-t-il donc? Celui que les tourments n'ont pu vaincre succomberait-il à la volupté? Inspiré d'en haut, il se coupe la langue avec les dents, la crache à la figure de la courtisane, et, le sentiment de la douleur succédant à l'attrait du plaisir, il remporte la victoire. Que dois-je admirer le plus dans cette action? Est-ce la constance de la foi? est-ce l'héroïsme du courage? est-ce la merveilleuse sagesse qui, alors que tout espoir semblait perdu, imagina ce moyen d'échapper au péril? Sans doute, il n'ignorait pas, cet invincible martyr, ce que la vierge Lucie répondit au tyran qui la menaçait d'une honte semblable : « Si vous me faites violer malgré moi, une double couronne sera le prix de ma chasteté. » Cette ignominie n'aurait été pour elle que l'ombre et l'image trompeuse d'un péché, non un péché véritable. Mais le chaste jeune homme avait conçu dans son cœur une si grande haine pour le péché, qu'il trouva un moyen de repousser de lui jusqu'à cette ombre et cette image elle-même. » Ceux-là, mes frères, ont pris une résolution aussi généreuse, qui ont des yeux pour contempler la beauté infinie de la majesté divine, et s'éprendre pour elle d'un immense amour. Aussi, plutôt que de perdre sa grâce, sont-ils prêts à tout souffrir. — Telle est donc la première disposition que le vrai pénitent doit former en lui et établir sur une base inébranlable.

Cette résolution de détester et d'éviter le péché mortel une fois formée en nous, nous devons rechercher avec soin et prendre les moyens les plus propres à la mettre en pratique. Or, un des moyens les plus efficaces pour éviter le péché, c'est d'en fuir les occasions; car, dit le Sage, « celui qui aime le danger y trouvera sa perte. » Si, rencontrant un homme malade et faible, dont un bâton soutient à peine le corps chancelant, vous le tirez avec violence par ses misérables haillons, ne l'aurez-vous pas bientôt renversé par

terre? Or, la nature humaine, depuis la chute de nos premiers parents, est faible et malade; elle est inclinée au mal; elle porte en elle-même mille semences de mort : que pouvons-nous espérer si nous l'exposons encore à des occasions extérieures de péché? Pouvons-nous douter qu'elle ne succombe bientôt, lorsque nous la voyons souvent, sans que personne l'y pousse, se porter d'elle-même au mal? Combien d'hommes qui ont horreur de mal faire, et qu'une occasion dangereuse a entraînés dans l'abîme! C'est l'avertissement que nous donnent les paroles de mon texte, en nous exhortant à « nous éloigner de plus en plus de ce qui nous est un sujet de chute. » Notre Seigneur, dans l'Évangile, nous adresse la même exhortation dans un langage plein d'énergie : « Si votre main, dit-il, ou votre pied vous scandalise, coupez-le et le jetez loin de vous, » etc.; « et si votre œil vous scandalise, » etc. Le Maître céleste ne pouvait guère employer de plus fortes expressions : c'est qu'il connaissait parfaitement la faiblesse de la nature humaine.

Si vous voulez savoir quelles occasions nous devons éviter avec le plus de soin, la première est la société des méchants. « Celui qui touche la poix, dit le Sage, en sera souillé, et celui qui se joint au superbe deviendra superbe. » *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea; et qui communicaverit superbo, induet superbiam.* Eccli. XIII, 4. On devient semblable à ceux dont on recherche l'amitié et la compagnie. Ce qui a fait dire à Salomon : « Celui qui marche avec les sages deviendra sage; l'ami des insensés leur ressemblera. » *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit; amicus stultorum similis efficietur.* Prov. XIII, 20. Jetez dans le feu un morceau de fer, il deviendra du feu; laissez-le pendant longtemps dans la terre ou dans un monceau de sel, ce corps si dur et si résistant se changera en terre ou en sel. Les animaux féroces eux-mêmes, les lions farouches, s'ils vivent quelque temps parmi les hommes, s'appriivoisent et se dépouillent de leur férocité naturelle : tant le milieu où nous vivons a sur nous d'empire. Ecoutez le grand Apôtre : « Quand je vous ai écrit, dit-il aux Corinthiens, que vous n'eussiez point de commerce avec ces sortes de personnes, j'ai entendu que si celui qui est du

nombre de vos frères est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur, vous ne mangiez pas même avec lui. » *Scripti vobis non commisceri : si is, qui frater nominatur, est fornicator, aut avarus, aut idolis serviens, aut maledicus, aut ebriosus, aut rapax, cum ejusmodi nec cibum sumere.* I Cor. v, 11. Voyez combien saint Paul veut nous éloigner de la société des méchants, puisqu'il nous défend même de manger avec eux. Il n'oubliait pas ce qu'il avait dit ailleurs : « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.* I Cor. xv, 33 ; et : « Un peu de levain corrompt toute la masse. » *Modicum fermentum totam massam corrumpit.* Galat. v, 9.

Il y a plus de danger encore dans la cohabitation et même dans les fréquents rapports des hommes avec de jeunes femmes. De là cette parole de saint Augustin : « Je l'affirme sans hésiter : celui qui ne veut pas éviter la familiarité des femmes est bien près de sa perte. » Et il ajoute à ce propos que lui-même a vu des hommes du plus grand mérite et de la plus grande piété, dont la vertu lui semblait aussi éprouvée que celle des Ambroise et des Jérôme, faire des chutes déplorables. En effet, dit très-bien saint Jérôme, « le plaisir dompte des âmes de fer. » « Placé près d'un serpent, dit pareillement saint Isidore, vous ne serez pas longtemps sans morsure ; étant si près du feu, quand vous seriez de fer, vous brûlerez. » Enfin Salomon s'exprime ainsi : « J'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet des chasseurs, que son cœur est un rets, et que ses mains sont des chaînes. » *Inveni amariorum morte mulierem, quæ laqueus venatorum est, et sagena cor ejus, vincula sunt manus illius.* Eccle. vii, 27. Comme il accumule les images pour exprimer l'art que possèdent les femmes de tromper et de séduire ! Salomon lui-même n'en est-il pas un des plus étonnants et des plus terribles exemples ? Proclamé par la bouche de Dieu le plus sage de tous les hommes, il tomba dans le plus affreux malheur en adorant des idoles, et cela, parce qu'il refusa, malgré la défense du Seigneur, de rompre tout commerce avec les femmes étrangères. Ce crime fut fatal, non-seulement à son auteur, mais

encore à la plupart des enfants d'Israël, qui se séparèrent de la maison de David et abandonnèrent le temple saint pour se livrer à l'idolâtrie : Dieu le permit pour punir jusque dans sa postérité un roi coupable et ingrat. Quelle fut la cause de ces calamités? La négligence à fuir les occasions.

Les hommes et les femmes doivent éviter entre eux non-seulement les fréquents rapports, mais jusqu'aux regards. Ecoutez le Sage : « Ne jetez point les yeux de tous côtés dans les rues de la ville, et ne vous promenez pas de place en place. » *Noli circumspicere in vicis civitatis, nec oberraveris in plateis illius*; car, ajoute-t-il, « plusieurs se sont perdus par la beauté de la femme, et c'est par là que la concupiscence s'embrace comme un feu. » *Propter speciem mulieris multi perierunt, et ex hoc concupiscentia quasi ignis exardescit*. Eccli. ix, 7, 9. Le prophète Jérémie semble attribuer à cette cause la ruine de Jérusalem, lorsque, déplorant les malheurs de cette ville, il dit : « Mon œil m'a fait perdre la vie au sujet de toutes les filles de ma cité. » *Oculus meus deprædatus est animam meam in cunctis filiabus urbis meæ*. Thren. iii, 54. Le prophète n'aurait pas mentionné ce crime dans ses Lamentations, s'il n'avait pas contribué pour sa part à la ruine de cette ville infortunée¹. Qui pourrait compter les iniquités dont la licence des yeux a été la cause? C'est ce qui a fait dire à l'Écclésiastique : « Qu'y a-t-il parmi les créatures de plus malin que l'œil? » *Nequius oculo quid creatum est?* Eccli. xxxi, 15. Les savants qui se sont occupés d'anatomie enseignent que l'organe de l'œil est le chef-d'œuvre du corps humain. Comme il occupe, dit Aristote, la place d'honneur, l'arrangement de ses parties surpasse aussi toute admiration. Telle est cependant notre perversité et notre ingratitude, que ce grand bienfait de Dieu, qui mériterait les perpétuelles actions de grâces des bienheureux, est celui dont nous abusons le plus pour offenser et outrager le Créateur! Car, comme cette parole du Sauveur est la vérité même : « Quiconque regarde une femme avec concupiscence, a

¹ Le véritable sens de ce verset, que notre auteur semble ne pas avoir compris, est : *Les larmes que je verse sur le malheur des filles (habitants) de Jérusalem ont épuisé mes forces.*

déjà commis l'adultère dans son cœur, » *qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jam mœchatus est eam in corde suo*, Matth. v, 28, à combien d'hommes ne pourrait-on pas appliquer le reproche de l'Apôtre ! « Ils ont les yeux pleins d'adultère et d'un péché qui ne cesse jamais ! » *Oculos habentes plenos adulterii, et incessabilis delicti!* II Petr. II, 14. Voilà ce qui explique la parole du Sage citée plus haut : « Qu'y a-t-il parmi les créatures de plus malin que l'œil ? » Ainsi, d'une part, à ne considérer que la structure de l'œil, il n'y a rien de plus beau et de plus admirable dans le corps humain, et de l'autre, si nous songeons à la corruption de l'homme, il n'y a rien de plus funeste et de plus détestable. Que celui donc qui désire conserver la pureté de son âme s'efforce de mettre un frein à la licence de ses regards : il retranchera ainsi d'un seul coup la source de beaucoup de peines, de soucis, de tentations et de souffrances.

Puis vient le jeu qui, sans parler de la perte du temps et de beaucoup d'autres préjudices qu'il entraîne, donne lieu aux parjures, aux disputes, aux querelles et quelquefois aux blasphèmes. Si nous voulons nous préserver de ces fautes, il nous faut encore éviter cette occasion de les commettre.

Tel est, mes frères, le premier des deux remèdes qui nous sont offerts pour éviter le péché : il consiste à fuir les occasions, ou, selon la parole de mon texte, à « nous éloigner de plus en plus de ce qui nous est un sujet de chute. »

TROISIÈME PARTIE.

Le second remède, c'est de prier devant le Seigneur. C'est celui dont Jésus-Christ voulait munir ses disciples contre les assauts du diable, lorsqu'il leur disait : « Veillez et priez, de peur que vous ne succombiez à la tentation. » *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem*. Matth. xxvi, 41. Sous le nom de prière, nous entendons une élévation de l'âme vers Dieu, soit pour lui demander aide et assistance, soit pour repasser dans notre esprit les choses divines. Cet exercice nous prête un merveilleux secours pour déjouer les ruses de l'antique serpent. De là cette parole du Prophète royal : « Si votre ioi n'avait été ma méditation conti-

nuelle, j'aurais péri dans mon humilité, » c'est-à-dire dans mon affliction. *Nisi quod lex tua meditatio mea est, periissem in humilitate mea.* Ps. cxviii, 92. Et non-seulement cette pieuse méditation des choses divines nous préserve du péché, mais son omission nous précipite dans toutes sortes de maux. Aussi le Sauveur nous dit du méchant : « Dieu n'est pas en sa présence, » ou, comme d'autres traduisent, « dans ses pensées, » et l'Ecrivain sacré ajoute : « Ses voies sont souillées en tout temps. » *Non est Deus in conspectu ejus* (ou *in ullis cogitationibus ejus*); *inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore.* Ps. x, 3. Qui de vous, mes frères, pourra m'expliquer pourquoi le Seigneur voulut que la force prodigieuse et invincible de Samson fût placée dans ses cheveux? Quel rapport y a-t-il entre la chevelure et la force? n'eût-il pas suffi de fortifier les bras et les autres membres du corps? Il faut qu'il y ait là un mystère caché. Que figurent donc ici les cheveux? Saint Jérôme nous l'apprend en expliquant ce passage d'Isaïe : « Leurs cheveux frisés se changeront en calvitie, » *erit pro crispanti crine calvitium.* Isa. iii, 24. Les cheveux, dit-il, nous représentent les pieuses prières et les saintes pensées, dont les méchants, par la permission de Dieu, sont comme dépouillés. De même que les cheveux ont leur racine dans la partie la plus élevée de l'homme extérieur, ainsi la ferveur des pieuses prières et des saintes pensées découle de la partie supérieure de l'homme spirituel, je veux dire de son âme, et c'est en elle que réside notre force pour résister aux attaques et aux ruses du diable, force que la sainte Ecriture compare à celle du rhinocéros, *cujus fortitudo similis est rhinocerotis.* Num. xxiii, 22. Que celui donc qui désire sincèrement se préserver de tout péché mortel, tienne pour certain que le secours céleste et la force divine, dont il a besoin pour triompher de tous les périls et de toutes les tentations, ne lui fera pas défaut tant que son âme sera ornée de ces cheveux, c'est-à-dire de saintes pensées et de pieuses prières. Mais l'homme à qui manque cette parure doit craindre de se trouver réduit à l'impuissance, comme il arriva à Samson dépouillé de sa chevelure, et de n'être plus qu'un homme ordinaire. C'est ce que nous indique clairement la faiblesse où tomba Samson lorsqu'il eut perdu ses cheveux; ses ennemis

le prirent sans peine, lui crevèrent les yeux et se jouèrent de lui de mille manières.

Oh ! que n'ai-je assez d'éloquence pour vous démontrer, pour vous mettre sous les yeux, quelle puissance contre les traits du diable possède une âme ornée de cette mystique chevelure, et quelle est la faiblesse de celle qui en est dépourvue ! Ainsi, parmi tous les moyens qui peuvent nous garantir de la contagion du péché, il faut mettre au premier rang celui qui est renfermé dans les paroles de mon texte : « Priez devant le Seigneur, » *precare ante faciem Domini*, expressions qui indiquent une prière assidue et persévérante. Car ce n'est pas assez de prier à de rares intervalles, ou de prononcer sans attention un grand nombre de paroles ; il faut une prière fervente et quotidienne, comme nous l'enseigne l'Ecclésiastique dans ce passage : « Celui qui observe la loi, multiplie sa prière, » *qui conservat legem, multiplicat orationem*⁴. Eccli. xxxv, 1. En effet, comme l'antique ennemi travaille sans cesse à nous détourner de l'observation de la loi, nous devons sans cesse implorer le secours divin pour nous défendre contre lui. C'est ce que l'Apôtre exprime en un seul mot, lorsqu'il nous exhorte à invoquer Dieu « en esprit en tout temps contre les embûches du diable. » *Ephes. vi, 18*. Ces paroles nous recommandent tout à la fois l'assiduité, la ferveur et la dévotion dans la prière. Tous les fidèles qui se portent avec zèle à cet exercice, et qui ont appris, non dans des livres, mais par expérience, quelle force on y trouve, ne peuvent croire que, sans lui, on puisse persévérer longtemps dans la charité et la justice. Qui donc, sans parler des autres combats et des autres tentations, qui donc pourrait, sans le secours de la prière, conserver longtemps la pureté, exposée de toutes parts à tant de pièges, à tant de dangers, à tant d'embûches, et qu'une seule action, que dis-je, uné pensée criminelle suffit à faire perdre ? « Quel homme, s'écrie saint Jérôme, osera se glorifier d'avoir un cœur chaste ? » Si ceux-là mêmes ne sont pas en sécurité qui implorent le secours du ciel par des prières continuelles, quel péril ne courront pas ceux qui

⁴ Notre Vulgate actuelle porte : *Multiplicat oblationem*, c'est-à-dire, celui qui observe la loi est comme s'il offrait un grand nombre de sacrifices.

négligent ce moyen de salut? Que peut-on attendre de ces hommes dépouillés de la chevelure mystique des pieuses prières, sinon que, faibles comme Samson, ils servent aussi de jouet à leurs ennemis?

Tels sont, mes frères, les deux principaux remèdes contre le péché. Ils sont indiqués dans les paroles de mon texte : « Eloignez-vous de ce qui vous est un sujet de chute, et priez devant le Seigneur. » Je vous les recommande, frères bien-aimés, avec toute la force dont je suis capable. — Outre ces remèdes, il est encore d'autres moyens qui conduisent au même but. Pressé par le temps, nous ne pouvons guère que les énumérer sans aucune explication.

Le premier et le plus efficace, c'est la fréquentation des sacrements; car la grâce sacramentelle, comme nous l'avons dit, met dans l'âme une grande force pour combattre le péché.

Il est aussi d'une grande importance de résister aux pensées mauvaises dès le premier instant qu'elles frappent à la porte de notre âme, de tuer l'ennemi pendant qu'il est encore faible, et de ne pas le laisser pénétrer dans la place ou jeter des racines dans notre cœur. Pour cela, réfugions-nous aussi vite qu'il est possible dans les plaies de Jésus-Christ.

Ajoutez l'examen quotidien de notre conscience, par lequel nous entrons en jugement avec nous-mêmes et recherchons avec soin comment nous avons employé la journée, nous accusant de nos fautes devant Dieu, le souverain Juge, et prenant la résolution de les éviter à l'avenir. Afin que tous les chrétiens embrassent plus volontiers cet exercice que je vous propose comme un excellent remède au péché, je vous citerai deux exemples de philosophes païens qui le pratiquaient fidèlement, l'un du stoïcien Sextius, et l'autre de Sénèque; c'est ce dernier qui nous les rapporte l'un et l'autre. « Sextius, dit-il, à la fin du jour, lorsqu'il s'était retiré dans sa chambre pour prendre le repos de la nuit, interrogeait son âme : Quel mal as-tu guéri aujourd'hui? Quel défaut as-tu combattu? En quoi es-tu devenu meilleur? La colère cessera et deviendra plus calme, si elle sait que tous les jours elle aura à comparaître devant un juge. Quoi de plus beau que cette

coutume d'examiner ainsi sa journée? Quel sommeil tranquille, profond, libre, après cette reconnaissance de soi-même, lorsque l'âme aura été louée ou avertie, et que l'homme, se faisant son propre censeur, connaîtra toute sa conduite! » Le même philosophe ajoute en parlant de lui-même : « J'exerce sur moi le même empire, et chaque jour je discute ma propre cause. Lorsque les flambeaux sont éteints, que ma femme garde un silence favorable à mon dessein, je scrute ma journée, je repasse mes paroles et mes actions; je ne me cache rien à moi-même, je n'omets rien. Pourquoi craindrais-je de voir quelque-une de mes fautes, lorsque je puis dire : Prends garde de le faire encore; cette fois je te pardonne? Tu as été trop ardent dans cette dispute; désormais ne discute plus avec des ignorants : ceux qui n'ont jamais appris ne veulent pas apprendre. Tu as averti cet homme avec trop de liberté : tu ne l'as pas corrigé, mais offensé. Prends garde désormais, moins à dire la vérité, qu'à voir si celui à qui tu parles peut l'entendre. » Que ces exemples, mes frères, nous pénètrent de honte de ne pas faire pour l'amour de la patrie céleste ce que faisaient ces hommes pour l'amour de la vertu, qu'ils regardaient comme le but suprême de tous les désirs.

Nous devons non-seulement vers le soir nous rendre compte de notre journée, mais encore régler d'avance chaque matin la manière dont nous passerons le jour qui commence, prévoir quels défauts nous aurons à éviter, quelles actions nous aurons à faire, et demander au Seigneur le secours de sa grâce pour mettre en pratique nos résolutions.

Il faut fuir aussi l'oisiveté, qui ouvre les portes de notre âme à toutes sortes de péchés, et surtout à l'impureté. Les philosophes ont dit avec beaucoup de raison que l'amour impudique est l'occupation des gens oisifs. De là cette pensée d'un poète :

Finem quæris amori?

Cedit amor rebus : res age, tutus eris.

« Vous cherchez un préservatif à l'amour? L'amour cède au travail : occupez-vous, et vous n'aurez rien à craindre. » Mettez en pratique, mes frères, cette sage recommandation. Que si votre

condition n'admet aucun genre de travail, la lecture de livres pieux et l'exercice de l'oraison vous défendront utilement contre l'oisiveté.

Enfin, si nous devons de tout notre cœur détester et redouter le péché en général, il en est un qu'il nous faut éviter avec plus de soin, et qui doit nous inspirer plus d'horreur, parce qu'il donne entrée à tous les autres : c'est celui par lequel nous perdons la grâce et l'amitié de Dieu et nous demeurons nus et désarmes au milieu des traits de nos ennemis. Un homme qui porte un vêtement pour la première fois prend bien garde de le souiller par quelque tache; mais lorsque ce vêtement par un long usage a perdu son éclat, on se relâche de ce soin et on le traite pour ainsi dire sans façon. C'est ce qui a lieu dans la vie spirituelle. Quand l'âme a été renouvelée dans la grâce divine, commettre un nouveau péché, c'est non-seulement la souiller, mais la dépouiller de son éclat et de sa force, et l'exposer nue et sans défense aux traits de l'ennemi. Voulez-vous un exemple frappant de cette vérité? L'ombre de Samuel ayant apparu au roi Saül lui annonça pour le lendemain une ruine complète, et cela, ajouta la voix, « parce que, désobéissant à l'ordre du Seigneur, vous n'avez point exécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalécites. » I Reg. xxxviii, 18. Conf. *ibid.* xv. Cette faute de Saül n'était ni la seule ni la plus grave. On avait vu ce roi, aveuglé par la fureur, massacrer soixante-dix prêtres du Seigneur revêtus de l'éphod, réduire en cendres Nobé, ville sacerdotale qui n'avait commis aucun crime, et égorger les brebis et les bœufs, les chameaux et les ânes (ce que le farouche Néron ne fit jamais; car, content de verser le sang des hommes, il n'est pas dit que sa cruauté en soit venue à égorger des animaux sans raison); cependant ce crime abominable est passé sous silence, et Samuel ne mentionne qu'un acte de compassion illégitime envers Amalec comme la cause de la vengeance divine contre Saül. Pourquoi cela? Parce que cette désobéissance fut la première faute de Saül, et qu'ayant été, à cause d'elle, abandonné de Dieu et privé de son esprit et de sa grâce, il tomba ensuite dans les plus grands crimes. Si donc les suggestions du diable nous entraînent parfois

dans quelque faute, hâtons-nous de nous en purifier et de recouvrer par le sacrement de pénitence la grâce perdue, si nous ne voulons pas, ainsi privés du secours divin, faire d'innombrables chutes. L'homme qui veut conserver en bon état le toit de sa maison, aperçoit-il quelque fissure par où l'eau pénètre, il s'empresse de réparer ce léger dommage, de peur que, s'il le néglige, les parties voisines ne pourrissent peu à peu, et la toiture tout entière ne s'écroule : ainsi quiconque désire conserver sans corruption le sanctuaire de sa conscience, qu'il s'empresse, s'il est tombé dans une faute, d'avoir recours au remède salutaire de la pénitence, de peur qu'un péché en entraînant un autre, il n'arrive peu à peu au fond de l'abîme. De là ces paroles de saint Jean-Chrysostome : « Tout homme qu'une blessure reçue laisse insensible et sans tristesse ne tarde pas à en recevoir une autre, puis une troisième. Notre cruel ennemi ne cesse de frapper tant qu'il trouve une âme abattue et négligeant les coups qu'on lui porte. »
 Lib. II *de Sacerd.*

Tous ces moyens de salut, vous le voyez, mes frères, nous les avons moins expliqués que parcourus rapidement, et parce que le temps nous manque, et parce que nous nous réservons de traiter avec plus de développement un sujet qui intéresse au plus haut degré votre salut. « Car il faut, dit saint Grégoire, rappeler souvent ce que le monde s'efforce souvent de nous faire oublier. » Que si je parais à quelqu'un d'entre vous exiger beaucoup, qu'il se mette devant les yeux les bienfaits divins, la mort et la passion de Jésus-Christ, la gloire céleste promise au chrétien fidèle, les éternels supplices et les flammes vengeresses réservés aux méchants. Qu'il réfléchisse, en outre, que les hommes entreprennent des choses bien plus difficiles, se soumettent à des travaux bien plus pénibles pour acquérir des biens fragiles et passagers. Combien n'en voit-on pas qui, pour un gain chétif, parcourent les mers et vont en des contrées étrangères et barbares? Combien qui exposent leur vie dans les combats au fer et au feu de milliers d'ennemis? Ah! nous exigeons de vous beaucoup moins pour vous faire entrer en possession de la vie, du salut, de la grâce et de l'amitié de Dieu, de la justice, de la paix, de la joie de la

conscience, de la qualité d'enfants de Dieu, et de l'héritage céleste! Daigne nous l'accorder notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles! Ainsi soit-il.

AU LECTEUR.

Après avoir, dans le premier sermon sur la pénitence, rapporté deux exemples pour nous exciter à recevoir ce sacrement sans délai et avec de pieuses dispositions, j'ai cru utile de faire suivre cette dernière instruction d'une autre histoire beaucoup plus célèbre empruntée au même auteur, et bien capable de porter à la piété et à la vertu les hommes les plus endurcis. L'expérience prouve que ces sortes de traits, quand il nous sont fournis par des écrivains connus et dignes de foi, font une vive impression sur tous, et spécialement sur les esprits moins cultivés. Un prédicateur, moins désireux de ravir l'admiration de ses auditeurs que de leur être utile, ne doit donc pas les négliger. — Voici le récit du vénérable Bède :

En ce temps se passa en Bretagne un fait merveilleux, digne des premiers temps de l'Eglise. Pour l'édification des vivants un homme mort depuis quelque temps ressuscita à la vie corporelle, et raconta beaucoup de choses mémorables qu'il avait vues. J'ai cru que je devais en rapporter ici brièvement quelques-unes.

Il y avait dans la Northumbrie un père de famille nommé Drihthelm, qui vivait pieusement avec toute sa maison. Etant tombé malade, et la maladie faisant des progrès rapides, il fut bientôt à l'extrémité et mourut dans la première partie de la nuit. Mais il ressuscita au point du jour, et s'étant levé sur son séant, il inspira une telle frayeur aux gens qui étaient là pour le pleurer, qu'ils prirent la fuite. Cependant sa femme, qui l'aimait beaucoup, resta malgré son effroi. Lui, pour la consoler : « Ne crains pas, dit-il, car je suis vraiment sorti des liens de la mort, et j'ai la permission de vivre encore quelque temps sur la terre. Mais je veux changer de conduite et mener une vie beau-

coup plus fervente. » Se levant aussitôt, il alla à l'église la plus proche, et après avoir passé en prières une partie du jour, il fit trois parts de tous ses biens, en donna une à sa femme, une autre à ses enfants, et distribua aux pauvres la troisième, qui était la sienne. Peu de temps après, renonçant aux soucis du siècle, il se rendit au monastère de Nailross, que la Tweed environne presque de tous les côtés, et ayant reçu la tonsure, il entra dans une cellule retirée des autres, que lui indiqua l'abbé. Il y resta jusqu'à sa mort, manifestant de tels sentiments de componction que, malgré son silence, il était certain pour tous que des visions extraordinaires avaient jeté l'épouvante ou allumé de célestes désirs dans son âme. Or, voici comme il racontait ce qu'il avait vu :

« Celui qui me conduisait avait le visage et les vêtements tout brillants de lumière. Nous marchions en silence, comme il me semblait, du côté où se lève le soleil au solstice. Tout en marchant nous arrivâmes à une vallée large et profonde qui s'étendait à l'infini. Elle était située à gauche de nous, et chacun de ses côtés offrait un aspect terrible, l'un par les flammes dévorantes qui y tourbillonnaient, l'autre par les monceaux de glace et de neige qui y étaient entassés et le vent glacial qui y soufflait. Les âmes des hommes qui remplissaient ces deux côtés étaient sans cesse portées de l'un à l'autre comme par un ouragan impétueux. Ne pouvant endurer la violence du feu, les malheureuses accouraient avec précipitation au milieu des glaces, et comme elles trouvaient ce séjour non moins insupportable, elles se rejetaient au sein des flammes inextinguibles. A la vue de cette multitude innombrable d'âmes se débattant sans un moment de repos entre ces douloureuses alternatives, je commençai à croire que c'était peut-être là l'enfer, dont j'avais entendu souvent raconter les intolérables tourments. Mon guide, répondant à ma pensée : Loin de toi, dit-il, ce soupçon. Ceci n'est pas l'enfer proprement dit. Et comme il me conduisait plus avant, je vis tout-à-coup une profonde obscurité se répandre autour de nous. Nous entrâmes dans ces ténèbres, qui s'épaissirent tellement, qu'à l'exception du visage et du vêtement de mon guide, il était impossible de rien apercevoir. Tout-à-coup, au sein de cette nuit obscure, appa-

raissent devant nous des globes de flammes hideuses qui semblaient monter comme d'un grand puits et y retomber. Lorsque je fus arrivé à cet endroit, mon guide disparut et me laissa seul au milieu des ténèbres et de cette horrible vision. Comme les globes de feu montaient et descendaient sans cesse, j'aperçus au sommet de toutes ces flammes une multitude d'âmes qui s'élançaient tour-à-tour comme des étincelles et retombaient au fond de l'abîme. En même temps une puanteur insupportable remplissait ce ténébreux séjour. Après être resté là un temps assez long, épouvanté, ne sachant que faire, ni où tourner mes pas, j'entendis derrière moi le bruit d'un pleur immense, auquel se mêlaient comme les éclats de rire et la joie grossière d'une foule qui insulte à un ennemi vaincu. Dès que ce bruit arriva jusqu'à moi plus fort et plus distinct, j'aperçus une troupe d'esprits malins qui conduisaient au milieu de ces ténèbres, en sautant et en ricanant, cinq âmes qui pleuraient et se lamentaient. Bientôt je pus reconnaître ces personnages : l'un avait les cheveux coupés comme un clerc, un autre était un laïque, et il y avait aussi une femme. Les malins esprits, les entraînant avec eux, descendirent au milieu du gouffre embrasé. A mesure qu'ils s'enfonçaient, les gémissements des âmes et les ricanements des démons devenaient moins distincts, et il n'arriva plus à mes oreilles qu'un bruit sourd et confus. Cependant du fond de ce gouffre montèrent quelques noirs esprits qui accoururent à moi ; leurs yeux jetaient des flammes, et le feu sortait de leur bouche et de leurs narines ; ils faisaient mine de me saisir avec les fourches embrasées qu'ils tenaient à la main, mais seulement pour m'effrayer, car ils n'osèrent pas me toucher. Enfermé dans ce cercle d'ennemis et de ténèbres épaisses, je promenais les yeux autour de moi, tâchant de découvrir quelque moyen de salut, lorsque l'éclat d'une brillante étoile apparut du côté par où j'étais venu ; l'étoile resplendit de plus en plus et s'approcha de moi ; à l'instant tous ces mauvais esprits, qui essayaient de me saisir, s'enfuirent. Celui dont l'arrivée les avaient mis en fuite n'était autre que mon guide. »

Bède nous apprend un peu plus loin que cette vision doit s'entendre du purgatoire et de l'enfer. Puis, après avoir rapporté que

le guide montra aussi à Drihthelm le séjour des bienheureux, il continue ainsi :

Dans le voisinage de sa cellule habitait un moine nommé Hénigils, qui avait reçu la prêtrise et honorait cette dignité par ses vertus et ses bonnes œuvres : il vit encore aujourd'hui dans une solitude d'Irlande, où il s'est condamné à ne prendre d'autre aliment qu'un pain grossier et de l'eau froide. — Ce saint homme abordait souvent Drihthelm, et à force de l'interroger, il apprit de sa bouche ce qui lui avait été montré dans ses visions. Ce sont les récits d'Hénigils qui nous ont fait connaître les détails que nous avons rapportés.

Drihthelm racontait aussi ses visions au roi Alfred, homme d'une très-grande science, qui l'écoutait avec beaucoup de plaisir, jusque-là que c'est à sa recommandation qu'il fut admis dans le monastère cité plus haut, et que le roi venait le voir chaque fois qu'il passait dans cette contrée. Il occupait la cellule la plus retirée du monastère, afin de vaquer plus librement, dans une oraison continuelle, au service de son Créateur. Et comme cet endroit était situé sur le bord du fleuve, il s'y jetait souvent par mortification, et récitait des psaumes et d'autres prières, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et quelquefois jusqu'au cou; rentré dans sa cellule, il ne quittait pas ses vêtements trempés et froids, mais les séchait et les réchauffait sur son corps. En hiver il brisait la glace qui couvrait le fleuve afin de pouvoir s'y plonger; et comme ceux qui le voyaient tout couvert de glaçons lui disaient : Comment pouvez-vous, frère Drihthelm, supporter un froid semblable? il répondait simplement, car c'était une bonne et simple nature : J'ai vu des froids plus grands. Si on lui disait : Pourquoi menez-vous une vie si austère? J'ai vu, répondait-il, des austérités plus grandes. C'est ainsi que jusqu'au jour de sa délivrance, soutenu par un immense désir du ciel, il tourmenta son corps affaibli par la vieillesse, et contribua par ses exemples et ses paroles au salut d'un grand nombre.

(BÈDE, *Historia ecclesiast. gentis Anglicæ*, lib. V, cap. XII.)

Que ce récit, mes frères, nous excite à la crainte du Seigneur, à la haine du péché, au mépris du monde et à la pratique de la

pénitence et des œuvres satisfaites dont nous venons de parler, puisque ce saint homme, touché des choses effrayantes qu'il avait vues, embrassa une pénitence si rigoureuse, jusqu'à se plonger au sein des fleuves glacés, aucune voie ne lui semblant trop rude pour échapper au feu du purgatoire et aux froids horribles qui lui avait été montrés.

Le deuxième volume de l'édition latine se termine par les pièces qui suivent.

AU LECTEUR.

On sait quelle est la puissance de la poésie pour exprimer la joie et la tristesse. C'est en vers que Marie, sœur de Moïse ; Anne, mère de Samuel ; Judith et Débora, ont chanté leur bonheur. C'est aussi en vers que le prophète Jérémie déplore l'épouvantable ruine de Jérusalem. A leur exemple, de même que nous avons donné des vers sur la naissance de l'enfant Jésus, afin d'exciter la joie spirituelle des âmes pieuses : de même, nous faisons suivre le récit de sa passion des différentes pièces de vers qui viennent plus loin. Ce sera un moyen de repasser, dans un vif sentiment de piété et de compassion, les souffrances que notre bon Sauveur a endurées à cause de nous ; car je crois que cette lecture produira, sur les autres, le même effet qu'elle a produit sur moi. Que le pieux lecteur nous excuse donc, si, au lieu des vers louangeurs et des panégyriques dont quelques écrivains font suivre leurs ouvrages, nous joignons ici des poésies édifiantes, autant qu'élégantes, qui célèbrent le bienfait de notre rédemption.

AD CHRISTUM DOMINUM CRUCIFIXUM.

In cruce te quoties nudum contemplor Jesu,
 Perfossum palmas, et latus, atque pedes ;
 Despero miser, et clamo me fulmine dignum,
 Dignum tartareos mille subire rogos.
 Nam tibi sum tanti proh causa doloris Jesu,
 Plenus flagitiis, impietate gravis ;
 Displiceo (breviter) totus mihi, vivere tædet,
 Sed tua vox animum recreat illa meum :
 Huc omnes ad me, vos qui peccastis, adeste,
 Vulneribus curo vulnera vestra meis.
 Quis tam ferreus est, quem vox non molliat ista ?
 Quis præ lætitia temperet a lacrymis ?

Invitas ex æquo omnes, nullosque repellis,
 Promittisque Patris regna beata tui.
 Maxima promittis, sed quæ præstabis abunde,
 Nec quemquam fallis, omnia namque potes.
 O nos felices per te, servator Jesu;
 Nam tua mors nobis vita salusque fuit. (*Borbonius.*)

A JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ.

O Jésus, toutes les fois que je vous contemple sur la croix, avec les mains, les pieds, le côté percé par le fer; malheureux, je me désespère, et m'écrie que je mérite d'être frappé de la foudre, de subir toutes les tortures. Car c'est moi qui, par mes innombrables péchés, suis la cause de vos douleurs. Aussi, je me fais horreur à moi-même, la vie m'est un fardeau. Mais cette parole que vous m'adressez me ranime : « Vous tous, pécheurs, venez à moi; mes blessures guérissent les vôtres. » Qui serait assez dur pour n'être pas attendri par cette parole? Qui ne pleurerait point de joie? Vous appelez tous les hommes indistinctement, vous ne repoussez personne; à tous vous promettez le royaume de votre Père. Grandes sont vos promesses, mais vous les tiendrez et par-delà; vous ne tromperez point notre espoir, car vous êtes tout-puissant. C'est à vous, Sauveur Jésus, que nous devons le bonheur; votre mort est notre vie, notre salut.

CHRISTUS IN CRUCE PENDENS LOQUITUR.

Huc me siderio descendere fecit olympo,
 Hic me crudeli vulnere fixit amor;
 Languero, nec nostro quisquam illacrymatur amor;
 Quem nequeunt diræ frangere jura crucis.
 Pungentem caput et cerebrum gestare coronam
 Cogit amor, cogit vulnera tanta pati.
 Felle sitim nostram, et mixto satiavit aceto,
 Mi pectus lata cuspide rapit amor.
 De me solus amor, de regum Rege triumphat;
 Ille pedes clavis fixit, et ille manus.
 Si cupis ergo animi mihi signa rependere grati,
 Dilige; pro cunctis sat mihi solus amor. (*Borbon.*)

C'EST JÉSUS-CHRIST, SUSPENDU A LA CROIX, QUI PARLE.

C'est l'amour qui m'a fait descendre du ciel et qui m'a infligé ces blessures. Je souffre, et nul ne pleure sur un amour que ne peuvent briser les tortures de la croix. L'amour me fait porter une couronne, qui me déchire la tête, qui me fait ressentir de poignantes douleurs. L'amour a éteint ma soif avec du fiel et du vinaigre; il m'a déchiré la poitrine avec la pointe d'une lance. L'amour seul pouvait triompher du Roi des rois; c'est lui qui a attaché par des clous et mes pieds et mes mains. Si donc vous voulez me montrer votre reconnaissance, aimez-moi; l'amour me suffit, et me tient lieu de tout.

DE CHRISTO CRUCIFIXO.

Me lege, quisquis ades, si qua est tibi cura salutis;
 Si tua divinus pectora tangit amor.
 Ecce cruci affixum, quo cuncta movente moventur;
 Cujus cuncta bibunt fontibus, ecce sitit.
 Qui fabricat brutis avibusque sedilia, pendens
 Nil sua quo cervix sustineatur habet.
 Est nudus largitor opum, speciosior astris
 Livet, et est justus victima pro scelere.
 Qui dat sceptrum, gerit de sentibus ecce coronam;
 Latrones inter gloria summa probro est.
 Quique refrigerium est, ipse est solaminis expers;
 Et vitæ dominus mortuus ipse jacet.
 Hæc dixisse velim; sed tu memor esto tot atque
 Tanta tui causa sustinuisse Deum. (*Pictor.*)

SUR JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ.

Lisez-moi, qui que vous soyez, si vous avez souci de votre salut, si l'amour divin touche votre cœur. Voyez attaché à la croix Celui qui donne le mouvement à toutes choses; voyez pressé par la soif Celui aux sources de qui toutes les créatures s'abreuvent. Celui qui fournit des demeures à tous les animaux est suspendu sans avoir où reposer sa tête. Le dispensateur des

richesses est nu, Celui qui est plus beau que les astres est livide, et le juste est victime pour le criminel. Celui qui donne les sceptres porte une couronne d'épines, et la gloire souveraine est outragée entre deux voleurs. Celui qui est le rafraîchissement est lui-même privé de consolation, et le Maître de la vie est enseveli dans la mort. Voilà ce que j'avais à dire; n'oubliez pas que c'est à cause de vous que Dieu a subi tant de souffrances.

IMAGO CRUCIFIXI INGREDIENTES TEMPLUM ALLOQUITUR.

Quisquis ades, mediique subis in limina templi,
 Siste parum, insontemque tuo pro crimine passum
 Respice me, me conde animo, me in pectore serva.
 Ille ego, qui casus hominum miseratus acerbos,
 Huc veni, pacis promissæ interpretis, et ampla
 Communis culpæ venia; hic clarissima ab alto
 Reddita lux terris, hic alma salutis imago.
 Hic tibi sum requies, via recta, redemptio vera,
 Vexillumque Dei, signum et memorabile fari.
 Te propter, vitamque tuam, sum Virginis alvum
 Ingressus, sum factus homo, atque horrentia passus
 Funera; nec requiem terrarum in finibus usquam
 Inveni, sed ubique minas, sed ubique labores.
 Horrida prima mihi in terris magalia Judæ
 Hospitia in partu, sociæque fuere parenti.
 Hic mihi fusa dedit bruta inter inertia primum
 Arida in angustis præsepibus herba cubile.
 In Phariis primos vixi regionibus annos,
 Herodis regno profugus, reliquosque reversus
 Judæam, semper jejunia, semper et ipsam
 Pauperiem extremam, et rerum inferiora secutus
 Semper agens monitis humana salubribus almæ
 Ingenia ad studium probitatis, aperta salubri
 Plurima doctrinæ jungens miracula; quare
 Impia Hierusalem rabidis exercita curis
 Invidiæ, sævisque odiis, et cæca furore,
 Insonti est pœnis lethalibus ausa cruentem
 In cruce terribili mortem mihi quærere; quæ si
 Latius ipse velim distinguere, sique per omnes
 Ire juvet gemitus, meum et sentire dolores:

Collige consilia, insidiasve, meique nefandum
 Sanguinis innocui pretium, et simulata clientis
 Oscula, et insultus et sævæ jurgia turbæ;
 Verbera præterea, et promptas ad crimina linguas
 Fige animo, et testes, et cæci infanda Pilati
 Judicia, ingentemque humeros et fessa prementem
 Terga crucem, atque graves horrenda ad funera gressus.
 Nunc me, nunc vero desertum, extrema secutum
 Supplicia, et dulci procul a genitrice levatum,
 Vertice ad usque pedes me lustra; en aspice crines
 Sanguine concretos, et sanguinolenta sub ipsis
 Colla comis, spinisque caput crudelibus haustum,
 Undique diva pluens vivum super ora cruorem.
 Compressos speculari oculos et luce carentes,
 Afflictasque genas, arentem suspice linguam
 Pelle venenatam, et pallentes funere vultus.
 Gerne manus clavis fixas, tractosque lacertos,
 Atque ingens lateri vulnus: cerne inde fluorem
 Sanguineum, fossosque pedes artusque cruentos.
 Flecte genu, lignumque crucis venerabile adora
 Flebilis, innocuo terramque cruore madentem
 Ore petens humili, lacrymis suffunde subortis.
 Et me nonnunquam devoto in corde, meosque
 Fer monitus; sectare meæ vestigia vitæ.
 Ipsaque supplicia inspiciens mortemque severam
 Corporis innumeros memorans animique dolores,
 Disce adversa pati, et propriæ invigilare saluti.
 Hæc monumenta tibi, si quando in mente juvabit
 Volvere, si qua fides animo tibi ferre meorum,
 Debita si pietas, et gratia digna laborum
 Surgent, erunt veræ stimuli virtutis, eruntque
 Hostis in insidias clypei, quibus acer in omni
 Tutus eris, victorque feres certamine palmam.
 Hæc monumenta tuos si labilis orbis amicos
 Avertent sensus fugiente decoris ab umbra
 Mundani, efficient, ne spe captatus inani,
 Mobilis occiduis fortunæ fidere rebus
 Auseris, aut vitæ sperare fugacibus annis.
 Sed te nimirum, sic ista caduca videntem
 Secula, et exutum, patriæ melioris amore,
 Orbis opes, rerumque usus, et vota piorum
 Moribus extollent sacris, vitæque beatæ
 Spe, duras inter pœnas te rore fovebunt

Cœlesti, pactique boni dulcedine pascent;
 Purpuream donec post ultima fata relicto
 Corpore, sublimes animam revocabit ad auras
 Gratia magna tibi. Tunc omnem exuta laborem,
 Angelicos tunc læta choros, aciesque beatas
 Sanctorum inspiciens, æternæ pacis amœna
 Perpetuo felix mecum regnabis in aula. (*Lactance.*)

L'IMAGE DU CRUCIFIÉ S'ADRESSE A CEUX QUI ENTRENT DANS LE TEMPLE.

Qui que vous soyez, vous qui entrez dans le temple, arrêtez-vous un peu : regardez-moi, regardez l'innocent qui a souffert pour vos crimes; recueillez-moi dans votre esprit, gardez-moi dans votre cœur. Prenant en pitié la condition déplorable de l'humanité, je me suis mis dans cet état pour annoncer la paix promise, pour pardonner les péchés, pour rendre à la terre la lumière du ciel et lui montrer la douce image du salut. Je suis ici votre repos, votre guide infailible, votre rédemption et l'étendard de Dieu. Pour vous, pour votre vie, je me suis fait homme dans le sein de la Vierge, et ensuite j'ai subi une mort cruelle. Nulle part sur la terre je n'ai trouvé le repos; partout des menaces et partout des souffrances. Mon premier abri, pour moi et pour ma mère, fut une misérable cabane en Judée. C'est là que je reposai d'abord dans une vile crèche au milieu des animaux. Fugitif du royaume d'Hérode, j'ai passé en Égypte mes premières années, et après mon retour, m'astreignant au jeûne, à la pauvreté, à toutes les misères, j'ai instruit les hommes, appuyant par d'éclatants miracles mes préceptes salutaires. Voilà pourquoi l'impie Jérusalem, dévorée par l'envie, par la haine, et aveuglée par la fureur, ose infliger à un innocent une mort ignominieuse. Si vous voulez me suivre dans l'énumération de mes douleurs et y prendre part, pensez aux pièges qui me furent tendus, à l'horrible trahison qui vendit mon sang, au baiser perfide, aux outrages d'une foule en délire, aux coups, aux calomnies. Pensez aux faux témoins, à l'inique jugement de Pilate, à la croix meurtrissant mes membres, et à cette triste marche vers une mort épouvantable. Regardez-moi, des pieds à la tête, maintenant que je suis abandonné, après avoir subi le

dernier supplice, loin de ma douce mère. Voyez ces cheveux, ce cou, souillés de sang, ma tête percée d'épines et répandant sur mon visage une pluie de pourpre. Contemplez ces yeux éteints, ces joues livides, cette langue desséchée et empoisonnée par le fiel; ces mains et ces pieds fixés par des clous, ces bras contractés, la plaie de ce côté, d'où s'échappe un ruisseau de sang. Fléchissez donc le genou, adorez le bois vénérable de la croix, et versez des larmes en voyant la terre trempée d'un sang innocent. Ah! portez-moi dans votre cœur, recueillez mes préceptes, marchez sur mes traces; et, pensant à mon supplice, à cette mort cruelle, à toutes mes douleurs du corps et de l'âme, apprenez à supporter l'adversité et à travailler à votre salut. Si vous méditez sur ce spectacle avec foi et avec piété, il vous excitera à la véritable vertu, il vous préservera contre les pièges de l'ennemi et vous fera triompher dans tous les combats. Si ce spectacle parvient à détourner vos yeux des amorces trompeuses du monde, vous ne serez point le jouet de vaines espérances, et ne courrez point après une fortune inconstante. Vous comprendrez la vanité du siècle; par amour pour une patrie meilleure, vous vous détacherez des biens de la terre, vous purifierez vos désirs; au milieu des traverses et des peines, vous serez rafraîchi par la rosée céleste et par l'espoir de la vie bienheureuse; vous serez nourri des douceurs de la loi divine, jusqu'à ce que, séparée du corps, votre âme soit rappelée au ciel. Alors, affranchi de tout travail, contemplant les chœurs des anges et l'armée bienheureuse des saints, vous régnerez avec moi dans le ciel, au sein de l'éternelle paix.

SANAZARI¹ DE MORTE CHRISTI DOMINI AD MORTALES LAMENTATIO.

Si quando, magnum mirati surgere solem
 Oceano, et toto flammis diffundere cœlo,
 Certatimque suo terras ambire meatu
 Noctivagam Phœben præcinctam cornibus aureis,
 Æternosque astrorum ignes, cœlique micantes
 Scintillare oculos, aliquem dare jura putastis.

¹ Napolitain, mort en 1530.

Atque polo regnare hominum rerumque parentem,
 Cui mare, cui tellus, cui pareat arduus æther,
 Cuncta supercilio qui temperet, hunc simul ægri
 Mortales, si vestra dolor præcordia tangit,
 Aspicite immiti trajectum pectora ferro,
 Pectora, fœdatasque manus, perfusaque tabo
 Ora, cruentatumque caput, crinesque revulsos,
 Aspicite, et plenos lacrymarum fundite rivos.
 Heu scelus, heu crudele nefas, jacet altus Olympi
 Rector, et amisso torpent elementa magistro.
 Quin etiam vacuum adsueto sine pondere cœlum
 Nutat, et ipsa suum quærunt solia aurea Regem.
 Quem diversa procul sævo cum crimine tellus
 Ignotum populis caput, et miserabile corpus
 Sustinet, exsangesque sinu complectitur artus,
 Et tremefacta graves testatur murmure questus.
 Testatur sol ipse suum sub nube dolorem
 Jam latitans, atraque notans ferrugine frontem.
 Tu quoque deformesque genas, pallentiaque ora
 Contegis, inferiasque tuo das, luna, Tonanti,
 Auratum flavo tondens de vertice crinem,
 Et lacrymas uda fundens in nocte tepentes.
 Nec minus abruptis fama est exisse sepulcris,
 Perque vias errasse novis simulacra figuris,
 Excitasque umbras medias ululasse per urbes
 Sub noctem, et notos questus implesse penates.
 Quid? non et pelagi rabies attollere fluctus
 Immanes visa est? montesque evolvere aquarum,
 Dejectura urbes, terrasque haustura profundo?
 Cum simul et caput undisonis emersus ab antris
 Cæruleus Triton rauco super æquora cornu
 Constreperet, nautasque horrenda voce moneret,
 Naturæ cecidisse Patrem, Regemque, Deumque.
 Hæne manus vasti junxerunt fœdera mundi?
 Harum opus est, quodcumque jacet, quodcumque movetur?
 Quidquid ubique parens rerum natura gubernat,
 Frugiferens tellus, fœtumque animantibus æquor,
 Vitalisque aer, atque ignibus æthra coruscis?
 Et nunc (proh facinus quantum potuere nocentum
 Flagitia) immissis dant pervia vulnera clavis,
 Liventesque atro fœdant squalore lacertos.
 Heu caput indignum spinis, venerandaque cœlo
 Et toties clara stellarum impexa corona

Cæsaries ; heu pectus hians, convulsaque dira
 Barba manu, tunsique artus, et frigida membra!
 Vosne pedes cœlum premere et vaga sidera sueti,
 Fulgentesque domos superum, sublimia tecta,
 Tam scævæ immanes perpessi cupidis ictus,
 Et terram, et duras sparsistis sanguine cautes?
 Nec trepidat mens cæca hominum? quæ tanta tenaci
 Durities in corde riget? Num nigra videtis
 Tartara, tot claris hominum viduata trophæis,
 Desertasque in nocte domos, et tristia regna?
 Felicesque animas lætum Pæana canentes
 Pone sequi Regem, et cœlo insedissereno?
 Quid si non tantos subiisset sponte dolores,
 Humanamque sua pensasset morte salutem
 Ille sator rerum, et summi Mens certa parentis,
 Qui nutu ingentes mundi moderatur habenas?
 Ut tandem intactos picea Phlegetontis ab unda
 Post obitum æternæ donaret munere lucis,
 In partemque suorum operum, regnique vocaret :
 Tantus amor generis servandi, et gloria nostri!
 Quare agite, ex animis mortales pellite vestris,
 Si quid adhuc manet antiqua de sorde relictum,
 Mendacesque deos, et detestanda priorum
 Sacra profanatis tandem detrudite ab aris.
 Imbuat effuso terram nec sanguine taurus;
 Nec miser ille suæ divulsus ab ubere matris
 Ignotos agnus balet super hostia cultros.
 Vivat ovis, vivat quidquid sub sole creatum est.
 Mentem animumque Deo, non thura, aut exta parate.
 Has illi pecudum fibras, hæc reddite dona.
 Cernitis ut pronum flectat caput? ut pia pandat
 Brachia? et ingratas vocet ad sua vulnera gentes?
 Oblitasque viæ moneat meminisse relictæ,
 Scilicet amplexus non rejecturus amicos?
 At vos obtusas ignari avertitis aures,
 Infelix genus, et scævæ ludibria mortis,
 Nec, quanta a tergo jam instent tormenta videtis.
 Tempus erit, cum vestra illum commissa notantem,
 Muletantemque reos, altaque in nube sedentem,
 Aspicietis; et horrentes tremor opprimet artus.
 Nec jam ferre oculos flammaram ardore coruscos,
 Aut timidos acie vultus contendere contra
 Audebit quisquam sibi conscius. Ibit in ignes

Turba nocens, sontesque exsolvet corpore pœnas,
 Pallentesque æternum amnes, vastasque lacunas
 Cocyti colet, et furias horrescet hiantes,
 Atque animum monitis non intendisse pigebit
 Tunc vos exactæ capient mala tœdia vitæ
 Expertes cœli atque auræ, sub nocte profunda,
 Inque caput trifidos nequicquam optabitis ignes,
 Et frustra erectas tolletis ad æthera palmas;
 Quos superum cœtus, et fortunata piorum
 Agmina vix lacrymis poterunt spectare retentis,
 Invidiæ stimulis, dirisque ultricibus actos.
 Ergo vitales miseri dum carpitis auras,
 Dum compos mens ipsa sui est, dum certa facultas,
 Dum ratio, tempusque sinunt, simul ite frequentes;
 Ite pii, veniam factis exposcite vestris;
 Ite, animos purgate, Orcique inhibete rapinas,
 Et tandem patrio mentem convertite cœlo.
 Sic Rex ille hominum vacui spoliator Averni,
 Oblitus scelerum, cognatæ stirpis amore,
 Promissique memor, mentes intrahit amicas,
 Vestraque posthabitis recolet præcordia templis.
 Postque tot exhaustos vitæque obitusque labores,
 Illo quo pluvias, quo pellit nubila vultu
 Ablutos labe excipiet, lætusque reponet
 Sidereos inter proceres, sanctumque senatum,
 Sub pedibusque dabit stellantia cernere claustra.

LAMENTATION SUR LA MORT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Quelquefois, en voyant le soleil sortir de l'Océan, et répandre sa lumière dans le ciel; en voyant l'astre de la nuit accomplir, de son croissant d'or, sa course autour de la terre; en voyant étinceler les feux éternels des étoiles, ces yeux brillants du firmament, vous avez pensé qu'une intelligence régit le monde, et qu'au ciel règne le Maître des hommes et des choses, à qui obéissent la mer, la terre et les régions éthérées, et qui, d'un signe, gouverne tout. Mortels malheureux, si la douleur vous touche, contemplez en même temps cette poitrine percée par le fer, ces mains meurtries, cette tête, ce visage inondés de sang, ces cheveux arrachés, et fondez en larmes. O forfait épouvantable! Le Souverain du ciel est plongé dans la mort, et les élé-

ments, privés de leur maître, ont perdu leur action. Le ciel n'a plus son équilibre, et le trône d'or est à la recherche de son Roi. Méconnu des peuples, la terre le recueille dans son sein, et elle manifeste ses plaintes par son tremblement. Le soleil lui-même montre sa douleur en se cachant et en se couvrant d'une rougeur menaçante. Vous aussi, astre des nuits, vous pâlissez, vous voilez votre visage, vous offrez votre sacrifice au Très-Haut, en dépouillant votre chevelure dorée et mouillant la terre de vos larmes. Les morts sortent du tombeau; ils errent par les villes et se répandent en lamentations. Ce n'est pas tout : la mer entre en fureur, elle soulève ses vagues, et semble prête à engloutir la terre. Elle apprend aux navigateurs le trépas du Père, du Roi, du Dieu de la nature. Eh quoi ! ne sont-ce pas là les mains qui ont donné des lois au monde ? Tout ce qui existe, tout ce qui se meut, tout ce que la nature produit et gouverne, n'est-il point leur ouvrage : et la terre féconde, et la mer, nourrice de tant d'animaux, et l'air vital, et l'espace semé de ces constellations brillantes ? Et maintenant (ô attentat des hommes coupables !) Dieu est percé de clous, ses membres sont meurtris. O tête vénérée dans le ciel, et si longtemps ceinte d'une couronne d'étoiles ; aujourd'hui piquée d'épines ! Poitrine indignement frappée ! Membres glacés par la mort ! Et vous, pieds accoutumés à fouler les demeures célestes, vous avez été percés par un fer homicide ; la terre et les rochers ont été teints de votre sang. Et l'humanité aveugle ne tremble point ! D'où vient cette dureté de cœur ? Ne voyez-vous pas la noire géhenne dépouillée de ses trophées les plus illustres, et ses sombres demeures désertées par les hommes ? Ne voyez-vous pas les âmes bienheureuses suivre leur Roi en chantant des hymnes et s'asseoir au sein de la sérénité ? Cependant que fût-il advenu, si le Maître des choses, si le Verbe du Père, qui, d'un signe, gouverne le monde, n'avait spontanément affronté de si grands travaux, et, par sa mort, n'avait mérité le salut des hommes ? Il l'a fait pour nous arracher à l'enfer, pour nous procurer l'éternelle vie, pour nous appeler à partager ses travaux et son royaume, tant il nous aime et tant il veut nous élever ! Allons donc, mortels, étouffez dans vos cœurs

ce qui resterait des vieilles souillures, brisez enfin les dieux menteurs et les idoles méprisables de vos devanciers. Que le taureau n'humecte plus la terre de son sang ; que le tendre agneau, arraché à la mamelle de sa mère, ne bêle plus sous le couteau du sacrificateur. Que la brebis, que tout ce qui a été créé sous le soleil conserve la vie. Présentez à Dieu votre esprit et votre cœur, et non de l'encens, ou les entrailles des victimes. Voilà les offrandes qu'il lui faut. — Voyez-vous comme il penche la tête ? comme il étend les bras ? comme il montre ses blessures aux peuples ingrats ? comme il leur recommande de se souvenir de la voie qu'ils ont abandonnée, leur promettant de les recevoir avec amour ? Mais, vous, aveugles, race infortunée, proie de la mort, vous vous détournez, vous bouchez vos oreilles, et vous ne pensez pas aux tourments qui vous attendent. Un jour viendra où vous le verrez assis sur la nuée, comptant vos forfaits, châtiant les coupables, et vous frémirez d'épouvante. Alors, ayant la conscience de vos crimes, vous n'oserez point soutenir ses regards courroucés. La foule des coupables sera jetée dans les flammes pour y expier ses iniquités, et elle se reprochera de n'avoir pas écouté des avertissements salutaires. Oui, plongés dans les horreurs de la nuit, loin de la lumière et des régions célestes, vous déplorerez votre vie passée ; en vain vous appellerez la foudre sur vos têtes ; en vain vous élèverez vers le ciel des mains suppliantes ; vos douleurs seront si poignantes, que les bienheureux mêmes pourront à peine retenir leurs larmes. Ainsi donc, pendant que vous jouissez encore de la lumière du jour, pendant que vous avez la liberté, la raison et le temps, venez, venez avec des sentiments de piété, demandez grâce pour vos fautes, purifiez vos cœurs, arrachez à l'enfer sa proie, et tournez-vous enfin vers le ciel, votre patrie. A ce prix, le Roi des hommes, le vainqueur de l'enfer, oubliant vos méfaits, se souvenant de ses promesses, et plein de sollicitude pour une race faite à son image, entrera dans vos cœurs et en fera ses temples. Enfin, après les épreuves de la vie et de la mort, il vous recevra de ce même visage avec lequel il répand la pluie et dissipe les nuages ; il vous recevra, dis-je, purifiés de vos souillures, et sera heureux de vous placer

parmi les citoyens du ciel, au milieu de cet auguste sénat, d'où vous contemplez sous vos pieds la voûte étoilée.

IDEM SANAZARIUS, LIB. I DE PARTU VIRGINIS, DAVIDEM REGEM HIS
VERBIS APUD PATRES IN LIMBO INDUCIT VATICINANTEM.

Tu vero quid in arma ruis, scelerata juventus?
 Quid galeas, ensesque virum, et fulgentia cerno
 Agmina? scutatasque procul sub nocte cohortes
 Obscura, et crebris radiantes ignibus hastas?
 Totne unum telis petitur caput? heu furor, heu mens
 Cæca hominum, semperque odiis adincta nefandis!
 Jamque oleas, montemque sacrum circumque supraque
 Cinxere, et longa lucum obsidere corona.
 Quo feror? ecce trahunt manibus post terga revinctis
 Insontem: modo quem lasas mira illa per urbes
 Edentem, Patrisque palam præcepta docentem
 Attoniti stupuere; illum Regemque Deumque,
 Humanæque ducem vitæ, fontemque salutis
 Haud veriti populo circum plaudente fateri.
 Heu facinus! mortemne etiam, et crudele minantur
 Supplicium? sævos stringunt in vulnera fascēs,
 Horrentesque parant paliuro intexere dumos,
 Tormenti genus, et capiti premere inde coronam
 Vulnificam. Viden' alternos ut arundinis ictus
 Incutiunt? geminantque truci convitia lingua?
 Parte alia ingentes video de stirpibus imis
 Everti palmas, altas ad sidera palmas,
 Infelix opus; unde hominum lux illa decorque
 Pendeat. Ah trepidis dirum, et miserabile terris,
 Cum Patri æthereo moriens liventia pandet
 Brachia, turpatosque atra de morte capillos,
 Oraque, demissosque oculos, frontemque cruore
 Jam madidam, et lato patefactum pectus hiatu.
 At mater, non jam mater, sed flentis et orbæ
 Infelix simulacrum, ægra ac sine viribus umbra,
 Ante crucem demissa genas, effusa capillum,
 Stat lacrymans, tristique irrorat pectora fletu.
 Ac si jam comperta mihi licet ore profari
 Omnia; defessi spectans morientia nati
 Lumina, crudeles terras, crudelia dicit

Sidera ; crudelem sese quod talia cernat
 Vulnera , sæpe vocat ; tum luctisono ululatu
 Cuncta replens , singultanti sic incipit ore ;
 Incipit , et duro figit simul oscula ligno ,
 Exclamans : Quis me miseram , quis culmine tanto
 Dejectam subitis involvit , Nate , procellis ?
 Nate , Patris vires , sanguis meus , unde repente
 Hæc fera tempestas ? quis te mihi fluctus ademit ?
 Quæ manus indignos fœdavit sanguine vultus ?
 Cui tantum in superos licuit ? bella impia cœlo
 Quis parat ? Hunc ego te post tot male tuta labores ,
 Postque tot infelix elapsæ incommoda vitæ
 Aspicio ? Tune illa tuæ lux unica matris ?
 Tune animæ pax et requies , spesque ultima nostræ
 Sic raperis ? sic me solam exanimemque relinquis ?
 O dolor ! extincto jam te ; pro fratre sorores ,
 Pro natis toties exoravere parentes ;
 Ast ego pro nato , pro te dominoque Deoque
 Quem misera exorem ? quo tristia pectora vertam ?
 Cui querar ? o tandem diræ me perditæ dextræ .
 Me potius , si qua est pietas , immanibus armis
 Obruite ; in me omnes effundite pectoris iras ;
 Vel tu , si tanti est hominum genus , eripe matrem ,
 Quæ rogat , et stygias tecum duc , Nate , sub umbras ;
 Ipsa ego te per dura locorum , inamænaque vivis
 Regna sequar ; liceat rumpentem cernere portas
 Æratas ; liceat pulchro sudore madentem
 Eversorem Erebi materna abstergere dextra .
 Hos illa , et plures fundet de pectore questus .
 Quod scelus eois ut primum cernet ab undis
 Sol , indignantes retro convertere currus
 Optabit ; frustra que suis luctatus habenis ,
 Quod poterit tandem , auratos ferrugine crines
 Inficiet , mœstamque diu sine lumine frontem
 Ostendet terris ; ut qui jam ploret ademptum
 Auctorem Regemque suum ; quin ipsa nigranti
 Fratris ab ore timens , et tanto concita casu
 Cynthia cœruleo vultus obnubet amictu ,
 Avertetque oculos , lacrymasque effundet inanes .
 At contra horrisono tellus concussa tremore
 Cum gemitu fremet , et ruptis excita sepulcris
 Emitteret simulacra . Quid , ô quid abire paratis
 Illustres animæ ? non omnibus hæc data rerum

Conditio; paucis remeare ad lumina vitæ
Concessum. Sed tempus erit, cum martia rauco
Mugitus cœlum quatiet tuba; cumque repente
Corpora per terras omnes late omnia surgent.

PRÉDICTION DE DAVID AUX PÈRES DANS LES LIMBES.

Jeunesse criminelle, pourquoi courir aux armes? Pourquoi, pendant l'obscurité de la nuit, ces casques, ces glaives, ces lances étincelantes et ces bataillons hérissés de fer? Est-ce que tous ces apprêts sont dirigés contre une seule tête? O fureur, ô aveuglement des hommes toujours prêts à assouvir leur haine! Déjà le mont des Oliviers est entouré d'un cordon de soldats. Voyez-vous entraîner cet innocent, les mains liées derrière le dos? C'est Celui que naguère ils admiraient quand il opérait d'éclatants miracles et qu'il répandait ouvertement les enseignements de son Père; Celui qu'aux applaudissements du peuple ils proclamaient le Roi, le Dieu, le Guide de l'humanité et la source du salut. Forfait inouï! ils font les préparatifs d'un supplice affreux. Ils lient d'ignobles faisceaux pour le flageller, et tissent d'épines une couronne dont ils lui ceindront le front. Les voyez-vous frapper tour-à-tour avec un roseau et prodiguer leurs dérisions? Plus loin, j'aperçois des furieux abattre des palmiers : travail lamentable! C'est là que va être attaché Celui qui est la lumière du monde. Ah! malheur à la terre, lorsqu'en rendant le dernier soupir, il tendra vers son Père ses bras livides, et montrera sa tête et sa poitrine ensanglantées! Alors sa mère, qui n'est plus une mère, mais une ombre infortunée et défaillante, s'incline devant la croix, et, les cheveux en désordre, elle fond en larmes. Le dirai-je? Contemplant les yeux mourants de son Fils, elle accuse de cruauté et la terre et le ciel; elle-même se trouve cruelle d'oser regarder ces blessures béantes; puis, imprimant des baisers sur le bois fatal, elle s'écrie d'une voie entrecoupée de sanglots : « O mon Fils, qui est-ce qui me fait déchoir de si haut et me plonge dans cet abîme de malheur? Mon Fils, puissance du Père, ô mon sang, d'où vient cet orage soudain? Quelle main a souillé ce visage auguste? Quel mortel a pu contre un Dieu de telles

indignités? Qui est-ce qui aiguise contre le ciel des armes impies? Voilà donc, après tant de travaux et de souffrances, en quel état je vous vois? Vous, ma lumière, la paix de mon âme, mon espérance dernière, vous m'êtes donc ravi et me laissez seule avec ma douleur? Une sœur prie pour son frère, un père prie pour son fils; mais moi, qui supplierai-je pour mon Fils, pour mon Seigneur et mon Dieu? A qui me plaindre? Hommes barbares, exterminiez-moi; s'il vous reste quelque pitié, faites tomber sur moi votre fureur. Ou plutôt, vous, mon Fils, puisque la race humaine est si chère à votre cœur, enlevez votre mère, transportez-moi avec vous dans les sombres demeures; je vous suivrai partout. Qu'il me soit donné de vous voir briser ces portes terribles, et d'essuyer de mes mains maternelles les sueurs du vainqueur de l'enfer. » Telles seront les plaintes et les lamentations de la Mère de Dieu. — En éclairant cet attentat, le soleil voudra retourner en arrière. Vains efforts! tout ce qu'il peut faire est de se couvrir d'une rougeur menaçante, et de montrer sa tristesse, en dérobant sa lumière; il pleure son Créateur et son Roi. L'astre des nuits, touché d'un tel forfait, voilera son disque, détournera les yeux et mouillera la terre de ses larmes. La terre elle-même, ébranlée dans ses fondements, tremblera et fera sortir les morts de leurs tombeaux. Ames illustres, pourquoi quitter vos demeures? Cela n'est pas donné à tous; il n'est accordé qu'à peu de mortels de revenir à la vie. Il sera temps d'y revenir quand retentira le son de la trompette et quand tous les corps ressusciteront ensemble.

AU CARDINAL

CHARLES BORROMÉE

ARCHEVÊQUE DE MILAN,

LOUIS DE GRENADE,

PERPÉTUELLE FÉLICITÉ EN JÉSUS-CHRIST.

Telle est, révérendissime et illustrissime Cardinal, la dignité et la beauté de la vertu, qu'après Dieu il n'y a rien de plus noble, de plus aimable, de plus divin, qu'une âme qui, foulant aux pieds les choses terrestres, se donne tout entière à l'amour et au service de ce Père infiniment bon, et qui, morte au monde, vit pour Dieu seul, combat pour lui, fait sa volonté, le regarde sans cesse, l'aime avec transport, contemple jour et nuit ses perfections adorables, prend ses lois pour règle en chaque action, et ne désire ou n'entreprend rien que de lui plaire en toutes choses. Si l'on pouvait voir des yeux du corps la beauté d'une telle âme, comme on se passionnerait pour elle! Car quel est l'homme qui n'estime, n'aime, n'admire, même dans un ennemi, la beauté et l'agrément de la vertu? Y a-t-il quelque chose dans ce monde visible de plus agréable et de plus sublime que la piété chrétienne? Rien, assurément. Voilà pourquoi, éminentissime Cardinal, quoique éloigné de vous, privé du bonheur de vous connaître, n'ayant même jamais reçu de vos lettres et ne pouvant à mon âge rien espérer de vous, il m'a suffi de respirer de loin le parfum de vos vertus, pour prendre, il y a déjà longtemps, l'habitude de vous aimer, de vous honorer et de vous recommander assidûment au Seigneur dans mes faibles prières. Non content de ce tribut quotidien, j'ai pris la liberté de vous adresser cette lettre et de vous dédier ce troisième volume de mes sermons, qui s'étend depuis Pâques jusqu'à la fête du Saint-Sacrement, voulant ainsi vous donner un témoignage de ma respectueuse affection.

Je l'ai fait d'autant plus volontiers, qu'il m'a fallu traiter dans ces sermons, plus souvent que dans les autres, des mystères de Jésus-Christ, et surtout du bienfait immense de la rédemption, dont il est parlé fréquemment dans les évangiles de cette partie de l'année. C'est là un sujet bien agréable pour ceux qui brûlent de l'amour du Rédempteur, et vous êtes de ce nombre par une grâce particulière de sa miséricorde. C'est aussi un sujet bien propre à renverser les calomnies des hérétiques, qui nous accusent avec emportement d'affaiblir la grâce de Jésus-Christ et le bienfait de la rédemption, tandis que ce sont eux qui détruisent criminellement tous les bienfaits et les mystères du Sauveur. Car l'œuvre même, par laquelle le Fils de Dieu a voulu nous purifier et nous rendre imitateurs de sa patience et de son obéissance, leur sert de prétexte pour se livrer à la fainéantise, au désordre et au sommeil, et pour espérer le salut de la grâce toute seule et d'une vaine confiance en leur justification, sans nul exercice de la pénitence et des bonnes œuvres. Telle est leur déraison, qu'ils ne sont ni effrayés par cette malédiction du Seigneur, qui, au jugement dernier, précipitera les méchants dans l'enfer pour avoir négligé les œuvres de miséricorde; ni émus de cette doctrine de saint Paul, qu'il faut non-seulement « écouter la loi, mais l'accomplir pour être juste devant Dieu, » *Rom. II, 13*; ni désillusionnés par l'exemple des vierges folles qui avaient conservé pure la lampe de la foi, et qui cependant furent repoussées des portes du ciel, parce qu'elles n'avaient pas l'huile de la charité et de la miséricorde.

C'est donc nous qui reconnaissons dans toute son étendue la grâce de Jésus-Christ, notre chef. Nous confessons qu'elle est infinie, et qu'elle pourrait être efficace pendant un nombre infini de siècles, si un tel nombre était possible. Nous nous en servons pour brûler de l'amour du Sauveur, pour nous élever à une ferme et solide espérance fondée sur ses mérites et ses douleurs, pour imiter avec ardeur son humilité, sa douceur, sa patience, son obéissance et toutes ses vertus, qui ont jeté, surtout dans sa passion, un si vif éclat. La contemplation et l'exemple de la passion du Sauveur nous excitent donc à toutes ces vertus, et non à la

vaine confiance des hérétiques, confiance vide de l'amour des bonnes œuvres. Telle est la doctrine que nous prêche l'apôtre saint Pierre, quand il dit : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas ; lui qui n'avait commis aucun péché et de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie ; quand on l'a chargé d'injures, il n'a point répondu par des injures ; quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces. » *I Pet.* II, 21-23.

Recevez donc, éminentissime Cardinal, ce faible présent avec les sentiments qui m'ont porté à vous l'offrir, et daignez (s'il m'est permis de parler ainsi), répondre à mon empressement par une bienveillance non moins empressée. Je me rappelle que Jérôme Spatianus et André Caligarius, tous deux grands admirateurs de vos vertus, m'ont engagé à vous rendre cet hommage. Mais longtemps avant qu'ils m'y eussent engagé, j'étais décidé à vous offrir ce gage éternel de ma respectueuse affection. Je prie le Seigneur, qui a mis en vous cette grande piété et de si éclatantes vertus, de vous conserver longtemps encore à l'Eglise.

Avant de traiter le mystère de la résurrection du Seigneur, je transcris les vers suivants de Lactance¹, qui sont bien propres, cher lecteur, à éveiller dans votre âme une vive joie spirituelle.

Tempora florigero rutilant distincta sereno,
 Et majore poli lumine porta patet.
 Altius ignivomum solem cœli orbita ducit,
 Qui vagus oceanas exit et intrat aquas.
 Armatus radiis, elementa liquentia lustrans,
 Hac in nocte brevi tendit in orbe diem.
 Splendida sincero producent æthera vultu,
 Lætitiâque suam sidera clara probant.
 Terra ferax vario fundit munuscula cultu;
 Cum bene vernarit, reddit et annus opes.
 Mollia purpureum pingunt violaria campum;
 Prata virent herbis, et micat herba comis.
 Paulatim subeunt stellantia lumina florum,
 Floribus arrident gramina cuncta suis.
 Semine deposito late seges exilit arvis,
 Spondens agricolæ vincere posse famem.
 Caudice deserto lacrymat sua gaudia palmes;
 Unde merum tribuat, dat modo vitis aquam.
 Cortice de matris tenera lanugine surgens,
 Præparat ad partum turgida gemma sinum.
 Subque hiemis tempus foliorum crine refuso,
 Jam reparat viridans frondea tecta nemus.
 Constructura favos apis hinc alvearia linquens,
 Floribus instrepitans poplite mella rapit.
 Ad cantus revocatur avis, quæ carmine clauso
 Pigrrior hiberno frigore muta fuit.
 Hinc philomela suis attemperat organa cannis,
 Fitque repercusso dulcior aura melo.
 Ecce renascentis testatur gratia mundi
 Omnia cum Domino dona redisse suo.
 Namque triumphanti post tristia tartara Christo,
 Undique fronde nemus, gramina flore favent.
 Legibus inferni oppressis, super astra meantem
 Laudent rite Deum lux, polus, arva, fretum.

¹ Ces vers sont réellement de Venance Fortunat. Nous les avons corrigés d'après l'édition de Migne, *Patrol.*, t. VII.

Qui crucifixus erat, Deus ecce per omnia regnat ;
 Dantque Creatori cuncta creata precem.
 Salve festa dies, toto venerabilis ævo,
 Qua Deus infernum vicit et astra tenet.
 Mobilitas anni, mensum, lux alma dierum,
 Horarum splendor, stridula cuncta favent.
 Hinc tibi silva comis plaudit, quoque campus aristis ;
 Hinc grates tacito palmite vitis agit.
 Hinc tibi nunc avium resonant virgulta susurro,
 Has inter nimio passer amore canit.
 Christe salus rerum, bone conditor, atque redemptor,
 Unica progenies ex Deitate Patris ;
 Irrecitabiliter manans de corde parentis,
 Verbum subsistens, et Patris ore potens ;
 Æqualis, concors, socius, cum Patre coævus,
 Quo sumpsit mundus principe principium ;
 Æthera suspendis, sola congeris, æquora fundis,
 Quæque locis habitant, quæ moderata vigent.
 Qui genus humanum cernens mersum esse profundo,
 Utque hominem eriperes, es quoque factus homo.
 Nec nostro tantum voluisti e corpore nasci,
 Sed caro quæ nasci pertulit atque mori.
 Funeris exequias pateris vitæ auctor et orbis,
 Intrus mortis iter dando salutis opem.
 Tristia cessarunt infernæ vincula legis,
 Expavitque chaos luminis ore premi.
 Depereunt tenebræ Christi fulgore fugatæ ;
 Æternæ noctis pallia crassa cadunt.
 Sollicitam sed redde fidem, precor, alma potestas ;
 Tertia lux rediit, surge sepulte meus.
 Non decet ut vili tumulto tua membra tegantur,
 Non pretium mundi vilia saxa premant.
 Indignum est, cujus clauduntur cuncta pugillo,
 Ut tegat inclusum rupe vetante lapis.
 Lintea tolle, precor, sudaria linque sepulchro ;
 Tu satis es nobis, et sine te nihil est.
 Solve catenatas inferni carceris umbras,
 Et revoca sursum quidquid ad ima ruit.
 Redde tuam faciem, videant ut secula lumen ;
 Redde diem, qui nos te moriente fugit.
 Sed plane implesti remeans pie victor Olympum ;
 Tartara pressa jacent, nec sua jura tenent.

Inferus insaturabiliter cava guttura pandens,
 Qui raperet semper, fit tua præda, Deus.
 Eripis innumerum populum de carcere mortis,
 Et sequitur liber, quo suus auctor abis.
 Evomit absorptam pavide fera bellua plebem,
 Et de fauce lupi subtrahit agnus oves.
 Hinc tumulum repetens post tartara carne resumpta
 Belliger ad cœlos ampla trophæa refers.
 Quos habuit pœnale chaos, jam reddidit iste ;
 Et quos mors peteret, hos nova vita tenet.
 Rex sacer, ecce tui radiat pars magna trophæi,
 Cum puras animas sacra lavacra beant.
 Candidus egreditur nitidis exercitus undis,
 Atque vetus vitium purgat in anne novo ;
 Fulgentes animas vestis quoque candida signat,
 Et grege de niveo gaudia pastor habet.
 Additur hac felix contors mercede sacerdos,
 Qui dare vult Domino dupla talenta suo ;
 Ad meliora trahens gentili errore vagantes,
 Bestia ne raperet, munit ovile Dei.
 Quos prius Eva nocens infecerat, hos modo reddit
 Ecclesiæ pastor ubere, lacte, sinu.

La terre resplendit de sérénité et de l'éclat des fleurs ; le pôle est éclairé d'une lumière plus vive. Sortant de l'Océan pour y rentrer, le soleil élève plus haut son disque enflammé. Armé de ses rayons, parcourant l'élément liquide, en cette nuit il accélère son cours. Les astres épurent les régions de l'air ; ils manifestent leur joie par leur éclat. La terre fait éclore dans son sein fécond mille dons variés, et, après la verdure, viennent les moissons. La douce violette émaille la plaine empourprée ; les prés sont verdoyants, et l'herbe balance sa tige. La prairie se décore peu à peu de couleurs étincelantes, et le gazon, avec ses fleurs, semble sourire. La semence une fois déposée, les moissons surgissent dans les guérets et promettent de satisfaire la faim du laboureur. Sorti de la souche, le sarment verse des larmes qui font sa joie ; il donne une eau qui se changera en vin. S'échappant de l'écorce de sa mère, le bourgeon, au doux velouté, se prépare à l'enfancement. Après que l'hiver a détruit le feuillage, la forêt renouvelle enfin son toit de verdure. Quittant la ruche pour construire

ses gâteaux, l'abeille butine sur les fleurs, en bourdonnant, le miel parfumé. L'oiseau, que l'hiver avait engourdi et rendu muet, a retrouvé ses chants; ainsi Philomèle module ses accords, répétés mélodieusement par les échos. Oui, la renaissance, le renouvellement du monde, atteste que tous les dons sont revenus avec leur Seigneur. Dès que le Christ est sorti triomphant du tombeau, les bois se parent de feuillage, et les gazons, de fleurs. Puisque les lois de l'enfer sont anéanties, lumière, astres, champs et mers, louez Dieu qui s'élève au-dessus des cieux. Le Crucifié règne partout; toutes les créatures envoient leur prière au Créateur. Salut, jour à jamais vénérable, où Dieu a triomphé de l'enfer et a pris possession du ciel! Les vicissitudes de l'année, des mois, la clarté des heures célèbrent votre gloire; tous les bruits murmurent vos louanges. En votre honneur, la forêt balance sa chevelure, et la plaine, ses épis; la vigne vous rend grâce en agitant ses pampres. Pour vous rendre hommage les buissons retentissent du gazouillement des oiseaux, entre lesquels se signale le passereau par son bruyant ramage. O vous, Créateur et Rédempteur, unique rejeton de la divinité du Père, émanant d'une manière ineffable du cœur paternel, Verbe tout-puissant du Père et ne faisant qu'un avec lui, principe du monde, vous suspendez les régions de l'air, vous consolidez le sol, vous créez des milieux habitables. Voyant le genre humain plongé dans le borbier, vous vous êtes fait homme pour sauver l'homme. Vous avez voulu non-seulement naître de notre corps, mais prendre un corps sujet à naître et à mourir. Auteur de la vie et de l'univers, vous descendez dans la tombe; vous donnez le salut en marchant à la mort. Oui, les tristes liens qui nous attachaient à l'enfer sont rompus; le chaos a tremblé devant la lumière. La splendeur du Christ dissipe les ténèbres; les voiles épais de l'éternelle nuit sont tombés. Mais, ô Sauveur tout-puissant, chassez le doute; le troisième jour est arrivé, levez-vous, auguste enseveli! Il ne convient point que vos membres soient couverts par le tombeau, et que de viles pierres écrasent le prix qui a racheté le monde. La roche ne doit pas enfermer Celui qui tient tout dans la main. Rejetez donc le linceul, je vous en supplie; laissez le

suaire au sépulcre; vous êtes tout pour nous, et le reste sans vous n'est rien. Dissipez les ombres et brisez les chaînes de l'enfer; relevez et sauvez du naufrage tout ce qui périt. Montrez votre adorable visage, pour que les siècles voient la lumière; rendez le jour qui a disparu avec vous. Certes, en arrivant triomphalement dans les cieux, vous les avez bien remplis; l'enfer est sous vos pieds, il a perdu ses droits. Ce monstre insatiable a été détruit par vous, ô mon Dieu. Vous arrachez aux étreintes de la mort un peuple innombrable, qui vous suit librement où vous le conduisez. Le monstre de la géhenne vomit en tremblant la multitude qu'il a engloutie, et un agneau arrache les brebis à la gueule du loup. Ayant repris la chair en sortant de ce sombre séjour, vous apportez au ciel les précieux trophées de votre victoire. Ceux que l'affreux chaos, le séjour des peines, avait dévorés, il les rend, et ceux que la mort avait atteints, vivent d'une vie nouvelle. Divin Roi, voici que rayonne une grande portion de votre trophée : les ablutions saintes du baptême béatifient les âmes pures; une armée, étincelante de blancheur, sort de l'onde sacrée; un fleuve nouveau la purifie des vieilles souillures du vice. Ces belles âmes se font remarquer par une robe blanche¹, et un troupeau, blanc comme la neige, fait la joie du pasteur. Douce récompense pour le prêtre plein de charité, qui veut rendre à son Seigneur un double talent! Appelant au bien les malheureux plongés dans les erreurs du paganisme, il fortifie la bergerie de Dieu, de peur qu'elle ne soit la proie du loup. Ceux que le péché d'Eve avait perdus, il les rend aujourd'hui aux mamelles, au lait, au sein de l'Eglise.

¹ Allusion au vêtement blanc donné aux baptisés le jour de Pâques.

SERMON

POUR

LE SAINT JOUR DE PAQUES.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Jesum quæritis Nazarenum crucifixum; surrexit, non est hic..., sed ite, et dicite discipulis ejus et Petro, quia præcedet (sic) vos in Galilæam.

Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici..., mais allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il s'en va devant vous en Galilée. *Marc. XVI, 6.*

Dans ces saints jours, mes frères, où l'Eglise joyeuse célèbre par ses chants la résurrection du Seigneur, la parole qu'elle répète le plus fréquemment a pour objet de nous inviter à participer à sa joie. « Voici le jour, nous dit-elle, que le Seigneur a fait, passons-le dans les transports de la plus vive allégresse. » *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea.* Hélas, mes frères, il y en aura peut-être beaucoup qui se réjouiront aujourd'hui, mais pas de cette joie que nous recommande l'Apôtre quand il dit : « Réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur; je le dis encore une fois, réjouissez-vous. » *Phil. iv, 4.* Beaucoup de chrétiens, totalement étrangers à cette sainte allégresse, se réjouissent uniquement de ce que ce jour met fin aux fatigues du jeûne et de la pénitence; de ce qu'ils pourront maintenant se rassasier de viandes; de ce qu'ils pourront manger à toute heure, se livrer au jeu et vivre avec plus de liberté; enfin, de ce qu'ils n'ont plus à subir les humiliations de la confession. Ces chrétiens ne se réjouissent ni dans le Seigneur, ni à cause de la résurrection de Jésus-Christ. Car cette sainte joie, à laquelle l'Eglise nous invite, n'a rien de commun avec celle qui naît de ces biens périssables, dont le Sauveur a voulu nous détacher au prix de tant d'outrages, d'affronts, de travaux et de souffrances. Là où règnent les joies terrestres, il n'y a pas de place pour cette joie sainte, qui est l'ennemie des voluptés de la chair.

Qui donc participera à cette immense allégresse de l'Eglise?

D'abord ceux qui ont mis en Jésus-Christ leur espérance, car leur espérance est ressuscitée avec lui. Ainsi se réjouissait le Prophète quand il disait : « Mon cœur et ma chair tressaillent devant le Dieu vivant. » *Ps. LXXXIII, 2.* — Pourquoi, ô Prophète, vous réjouissez-vous ainsi dans le Dieu vivant? — Parce que mon salut, mon bonheur, mon espérance, étant appuyés sur lui, participent à sa résurrection et à sa vie impérissable. — Les justes ont donc aujourd'hui grand sujet de se réjouir. Il en est de même des pécheurs, si toutefois ils ont lavé leurs anciennes souillures par la pénitence quadragésimale, et si, ayant dépouillé le vieil homme pour commencer une vie nouvelle, ils sont ressuscités avec Jésus-Christ. Un si grand bienfait doit les remplir de joie, eux dont on peut dire, comme de l'enfant prodigue : « Il était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. » *Luc. xv, 32.* N'a-t-il pas sujet de se réjouir, celui qui s'est retrouvé après s'être perdu, celui qui, délivré de la mort spirituelle, est ressuscité à la céleste vie par le mystère ineffable de la rédemption? Ainsi, ceux qui s'inquiètent du salut de leur âme, qui n'ont rien de plus à cœur ici-bas; ceux qui, délivrés de la mort du péché par la grâce de Jésus-Christ, ont commencé une vie nouvelle et ont le sentiment des choses divines, ceux-là ont raison de se réjouir du mystère de ce jour. Pour avoir part à leur bonheur, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

I.

Dans l'évangile de ce jour, mes très-chers frères, ces trois saintes femmes, qui vinrent avec des parfums pour embaumer le corps du Sauveur, nous offrent un grand exemple de charité. Car elles l'avaient vu rendre l'âme sur la croix peu auparavant; elles l'avaient laissé enfermé dans le tombeau; elles n'espéraient pas sa résurrection; elles savaient que le tombeau lui-même était entouré de soldats qui en défendaient l'entrée; elles croyaient alors qu'elles ne retireraient de leur zèle qu'un surcroît de douleur à la vue du corps inanimé du Sauveur : et néanmoins, pour rendre au moins quelque honneur à ce saint corps, elles étaient décidées

à donner au Sauveur ce dernier témoignage d'affection, tant l'amour qu'elles lui avaient voué était encore vivant dans leurs âmes. En effet, comme le dit saint Pierre Chrysologue, le véritable amour n'examine pas ce qui est possible ou ce qui arrivera ; mais, pour se satisfaire, il ne trouve rien d'impossible ou de difficile, et il ne se propose pas un autre fruit de ses efforts que d'exécuter ce qu'il désire, et de plaire, au péril même de la vie, à celui qu'il aime. C'est ce dont nous offrent un magnifique exemple, ces trois enfants que Nabuchodonosor fit jeter dans une fournaise pour avoir méprisé sa statue d'or. Car le roi leur adressa ces paroles impies : « Est-il vrai, Sidrach, Misach et Abdenago, que vous n'honorez point mes dieux, et que vous n'adorez point la statue d'or que j'ai dressée?... Si vous ne l'adorez point, vous serez jetés au même moment au milieu des flammes de la fournaise, et quel est le Dieu qui puisse vous arracher d'entre mes mains? » *Dan. III, 14-15*. Alors ils répondirent : « Nous ne devons pas, ô roi, vous obéir en cela. Car notre Dieu, le Dieu que nous adorons, peut certainement nous retirer du milieu des flammes de la fournaise et nous délivrer, ô roi, d'entre vos mains. Que s'il ne veut pas le faire, nous vous déclarons, ô roi, que nous n'honorons pas vos dieux et que nous n'adorons pas la statue d'or que vous avez fait élever. » *Ibid.*

Tel est donc le caractère de la charité parfaite. Elle considère avec soin non le profit, mais le devoir ; non la commodité, mais l'honnêteté ; non ce qui peut procurer sa sûreté propre, mais ce qui peut plaire à son bien-aimé, disposition à laquelle sont bien étrangers ceux qui ont coutume de dire : Je n'obéirais pas à Dieu si je n'espérais pas retirer de ma soumission quelque récompense. Car la vraie charité, comme dit saint Bernard, ne travaille pas en vue de la récompense, quoiqu'elle ne puisse manquer de l'obtenir. Mais voyons la suite de notre évangile.

« Et le premier jour de la semaine, de grand matin, elles arrivent au sépulcre. » Dans l'accomplissement de ce pieux devoir, ces saintes femmes n'oublient rien. Le soir même du jour où le Sauveur fut crucifié, elles achètent des parfums et les préparent. Le samedi, elles observent le repos commandé. Le

dimanche, elles n'attendent pas le lever du soleil, mais se mettent en route de grand matin (c'est leur arrivée au sépulcre qui eut lieu « après le lever du soleil. » *Marc. xvi, 2.*) Il est même probable qu'elles ne dormirent pas cette nuit-là, plongées comme elles l'étaient dans la douleur, et en outre préoccupées de leur résolution de partir de bonne heure. Il n'est donc pas étonnant qu'elles aient vu les anges et le Seigneur des anges lui-même dans la gloire de sa résurrection, elles qui, de grand matin, l'avaient cherché avec tant d'ardeur. Heureux ceux qui préviennent ainsi l'aurore pour chercher le Seigneur, et qui le désirent avec tant d'amour ! Salomon dit : « Celui qui cherche le bien est heureux de se lever dès le point du jour, » *consurgit diluculo, qui quærit bona*, *Prov. xi, 27*, passage qu'un pieux auteur commente ainsi : « Si tu veilles tous les jours à l'entrée de la maison de la sagesse, et que tu restes constamment à sa porte, *Prov. viii, 34*, si tu veilles assidûment avec Marie-Madeleine à l'entrée du sépulcre, tu éprouveras avec elle combien est vraie cette parole de la Sagesse, c'est-à-dire de Jésus-Christ : J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront. *Prov. viii, 17*. Marie a trouvé corporellement Jésus, parce qu'elle était venue veiller à son sépulcre, quand les ténèbres couvraient encore la terre. Toi qui ne dois plus connaître Jésus selon la chair, mais selon l'esprit, tu le pourras trouver spirituellement, si tu le cherches avec un égal désir, s'il te trouve veillant dans la prière avec une égale assiduité. Dis donc au Seigneur Jésus, avec les aspirations et les sentiments de Marie : Mon âme vous a désiré pendant la nuit; je m'éveillerai dès le point du jour pour vous chercher de toute l'étendue de mon esprit et de mon cœur. *Anima mea desideravit te in nocte, sed et spiritu meo in præcordiis meis de mane vigilabo ad te. Isa. xxvi, 9*. Dis de la bouche et du cœur avec le Psalmiste : Mon Dieu, je vous cherche dès le matin, etc. *Ps. lxxii, 2*. Et tu verras si comme eux tu n'as pas le bonheur de chanter : Le matin nous avons été remplis de votre miséricorde, nous avons bondi de joie et tressailli d'allégresse. *Ps. lxxxix, 14.* » *Guerricus*.

Cela vous aide à comprendre pourquoi tous les saints choisiss-

saient le matin pour célébrer les louanges divines. Ils consacraient au Seigneur les prémices de la journée, afin que ce qui est le premier par ordre de grandeur et d'importance fût aussi le premier par ordre de temps. Ainsi David s'encourageait en ces termes à chanter dès le matin les louanges divines : « Réveillez-vous, ma gloire; réveillez-vous, ma harpe et mon luth; je me réveillerai dès le point du jour, » *exurgam diluculo*, Ps. LVI, 9; ou, suivant une autre traduction, *excitabo auroram*, « je réveillerai l'aurore, » c'est-à-dire je n'attendrai pas qu'elle me tire du sommeil, mais je l'éveillerai elle-même, la trouvant trop lente à venir. Un des amis de Job disait de son côté : « Si dès l'aube du jour vous vous tournez vers Dieu, et que vous adressiez vos prières au Tout-Puissant, aussitôt il se lèvera pour vous secourir et il fera régner la paix dans la maison où vous vivrez avec justice. » *Job. VIII, 5*. Enfin, au rapport de Jean Climaque, un des anciens Pères du désert avait coutume de dire qu'en accomplissant le devoir de la prière matinale il pressentait comment il passerait la journée entière : quand cette prière avait été fervente, il faisait bien toutes ses actions le reste du jour; tandis que si elle était tiède et machinale, tous les actes de la journée s'en ressentaient. Par là on voit combien la grâce divine aide et soutient ceux qui l'implorant avec empressement, et combien est vrai ce qui est écrit de l'éternelle Sagesse : « Qui veille dès le matin pour la posséder ne sera jamais en peine; car il la trouvera assise à sa porte. » *Sap. VI, 15*.

Ah! mes frères, si j'avais sur vos esprits assez de puissance pour vous déterminer à consacrer quelque partie de la matinée à la contemplation de la Sagesse, c'est-à-dire des mystères et des bienfaits de Dieu, au moins pendant ces cinquante jours qui séparent les deux Pâques!... Nul doute qu'à l'anniversaire du jour où le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres, cette Sagesse ne répandît sur vous quelque portion de ses trésors, et ne vous « prévînt de ses bénédictions. » *Ps. XX, 4*. Une fois que vous les auriez goûtées, vous ne tarderiez pas à compter pour rien tout ce que prise le vulgaire.

Un des anciens Pères a dit : « La peine que l'on ressent dans la

poursuite de la vertu dure jusqu'à ce que notre âme arrive à la possession de Dieu. Dès que cette possession est acquise, tout devient ensuite facile et doux. » Pour moi, j'ajoute que cette peine se continue aussi longtemps que l'homme n'a pas encore goûté les suavités divines. Mais quand il les a goûtées, il compte pour moins que rien, en comparaison de ce trésor, tout ce que le monde estime et admire, et, comme le marchand de l'Évangile, il s'empresse « de tout vendre, afin de pouvoir se procurer cette perle. » *Matth.* XIII, 45. Ce qui n'a rien de surprenant, car cette suavité spirituelle, ayant Dieu pour objet, doit surpasser infiniment tous les plaisirs terrestres. « Pour l'âme qui voit Dieu, dit saint Grégoire, toute créature est mesquine. Pour qui voit Dieu, c'est-à-dire le connaît, l'aime et en jouit, toute créature est moins que rien, en comparaison de cette ineffable suavité. » *Dial.* Et saint Bernard ajoute : « La ferveur de l'esprit éteint l'ardeur des autres désirs, et la douceur de l'onction spirituelle exclut la douceur trompeuse et empoisonnée du vice. » Mais revenons aux saintes femmes.

En chemin elles se préoccupaient des moyens à employer pour écarter la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. « Qui nous ôtera, disaient-elles, la pierre qui ferme l'entrée du tombeau? Car c'était une pierre énorme. » Que ces paroles sont bien appropriées à la circonstance présente! Combien d'hommes en ce saint temps, qui, pensant à la pénitence et au changement de vie qui en doit être la suite, rediront ces mêmes paroles : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du tombeau? » En effet, la pierre qui empêche d'arriver à Jésus-Christ, c'est le péché. « Vos iniquités, dit Isaïe, ont fait une séparation entre vous et votre Dieu. » *Isa.* LIX, 2. Oui, elles sont comme un mur de diamant, qui nous sépare de Jésus-Christ. Cela est vrai surtout du péché qui est la cause de tous les autres, je veux parler de l'amour excessif de soi et de l'attachement à la volonté propre. « Détruisez cette cause, dit saint Bernard, et vous éteignez en même temps le feu de la géhenne. » Sur quoi, en effet, ce feu inextinguible exercera-t-il ses ravages, sinon sur la volonté propre? Et comment ne pas reconnaître que l'amour de soi est la source de tous les

péchés, puisque nul ne pêche sans y être porté par l'intérêt ou par la soif du plaisir?

Qui donc pourra écarter de son cœur cette pierre énorme, et se débarrasser ainsi de la cause de tous les maux? Qui sera capable de maîtriser par la raison une passion impétueuse d'où dérivent toutes les autres? Car ce penchant est si naturel à tous les êtres, que non-seulement tous les animaux s'aiment, eux et tout ce qui leur appartient, mais que, même dans les corps inorganiques, nous observons quelque chose d'analogue. En effet, pourquoi une goutte d'eau, tombée sur la poussière, se forme-t-elle en boule, sinon parce qu'unie elle se protège mieux contre la décomposition qu'en se fractionnant? Comment donc pouvoir arracher cette passion enracinée au fond de mon cœur?

Et cependant cela est si nécessaire au salut, que le Seigneur dit dans l'Évangile : « Qui aime sa vie, la perdra ; mais qui hait sa vie en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. » *Joan. XII, 25*. Encore une fois, qui pourra écarter de l'entrée de notre cœur la pierre qui nous sépare de Jésus-Christ? La difficulté de ce travail nous est montrée par ces paroles que prononcent dans l'Apocalypse les satellites et les ministres de la bête, c'est-à-dire du démon : « Qui est semblable à la bête? et qui pourra combattre contre elle? » *Apoc. XIII, 4*. Ce qui revient à dire : Qui pourra terrasser l'amour de soi, ce tyran du monde; surmonter la soif des honneurs, de l'argent et des plaisirs, soif qui dérive de cet amour; résister aux lois du monde, aux cris et aux jugements des hommes; enfin arrêter les élans de la volonté propre? Voici la réponse à cette question :

« Mais en regardant elles virent que la pierre avait été ôtée. » Oui, la réponse est claire. Car ce qui paraissait presque impossible aux saintes femmes et au-dessus de leurs forces, elles le virent accompli par la puissance divine, sans qu'il leur en coûtât aucun labeur. Or, chaque jour, la même chose arrive dans l'Église à beaucoup de vrais pénitents. Ils regardaient comme insurmontables certains mouvements de l'âme. Mais dès que, tournés vers le Seigneur, ils ont commencé à s'attacher à lui, à implorer vivement son assistance, ils trouvent souvent que ce

qu'ils avaient jugé presque impossible s'est accompli sans peine, en sorte qu'ils cherchent en eux, sans la trouver, leur vieille manière de vivre; et voyant que leurs anciennes mœurs et que les passions qui les tyrannisaient ont disparu, ils ne peuvent contenir leur admiration, et ne pas crier avec le Prophète : « O mer, qui t'obligeait à fuir? et toi, Jourdain, pourquoi es-tu remonté vers ta source? Assurément, c'est la présence du Seigneur qui a mis en fuite les flots et les agitations de mon âme et qui a changé mon cœur. » *Ps. cxiii, 5.*

Comme un père, voyageant avec son fils en bas âge, s'il est arrivé au bord d'un fleuve, ou à un passage difficile, prend ce fils sur ses épaules ou dans ses bras, ce qui fait que l'enfant éprouve moins de peine à un passage scabreux que sur une route unie; car, dans le premier cas, il est porté sur des épaules, au lieu que, dans l'autre, il marche à pied : de même Dieu, ce tendre père, ce « nourricier d'Ephraïm qui nous porte en ses bras, » *Ose. xi, 3*, Dieu, dis-je, opère en nous, mais non sans nous, ce qu'il y a de plus difficile dans la voie de la vertu, tandis qu'il nous laisse exécuter, mais avec son secours, ce qu'il y a de plus aisé. Aussi parfois, tel qui triomphe aisément de grandes difficultés, échoue en de moindres, et cela, dit saint Grégoire, par une bienveillante disposition de Dieu, afin que les justes voient clairement, que c'est avec l'aide de Dieu qu'ils ont vaincu de grands obstacles, puisque par eux-mêmes ils ont peine à faire les choses les plus insignifiantes.

D'ailleurs, Dieu prévient nos périls et écarte les obstacles à la vertu, afin que nous marchions sans broncher par la voie de la justice. Car voici comme il parle dans Isaïe : « Passez, passez par les portes, préparez la voie au peuple, aplanissez le chemin, ôtez-en les pierres, élevez l'étendard aux yeux des peuples, » *Isa. lxii, 10*, et cela, pour que tous marchent par la voie de justice rendue facile et libre. En effet, un des bienfaits de la grâce divine, c'est d'armer d'une force invincible les âmes des justes, et d'ôter de leur chemin toute pierre d'achoppement où ils pourraient se heurter. C'est ce que le Seigneur a figuré clairement dans le voyage par lequel il conduisit les Israélites vers la terre

promise. Car voici ce que nous lisons : « Pharaon ayant laissé sortir le peuple, Dieu ne conduisit point les Israélites par le chemin du pays des Philistins, quoiqu'il fût le plus court; il craignait qu'ils ne se repentissent quand ils verraient des guerres s'élever contre eux. Mais il leur fit faire un long circuit par le désert qui longe la mer Rouge. » *Exod. XIII, 17 et 18.* Le Seigneur use de la même sollicitude à l'égard de ceux qu'il délivre de l'Égypte spirituelle, c'est-à-dire des ténèbres de ce monde, et qu'il conduit à la terre promise de la céleste patrie.

On voit par là combien nous sommes redevables à l'auteur de notre salut, qui non-seulement accorde aux bonnes œuvres leur récompense, mais qui encore donne la force de les accomplir malgré tous les obstacles. Ainsi, autrefois, les frères de Joseph étant venus en Égypte acheter des vivres, il leur donna du blé pour leur nourriture, et en outre fit enfermer, à l'entrée des sacs, l'argent destiné à acheter ces blés; nous avertissant par ce symbole que notre Joseph, Sauveur du monde, nous donne et le pain des anges, c'est-à-dire la gloire céleste, et l'argent, prix de ce pain, c'est-à-dire le secours de la grâce divine. Car celui qui donne la grâce et la gloire ne donne-t-il pas et le blé et l'argent, prix du blé? Voilà donc ce que signifie la pierre enlevée de l'entrée du sépulcre par la puissance divine.

II.

« Entrées dans le sépulcre, elles virent assis du côté droit un jeune homme, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de frayeur; mais il leur dit : Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avait mis. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précédera en Galilée. »

Pourquoi ici cette mention particulière de Pierre, quand ses compagnons sont désignés sous le nom commun de disciples, et surtout après que Pierre avait fait, lors de la passion, une chute plus lourde que les autres? Car ceux-ci prirent la fuite, et Pierre renia son maître. Précisément, parce qu'il avait failli plus lour-

dement, il fallait relever son espérance, lui rendre le courage et combattre ses appréhensions. En effet, le péché brise l'énergie de l'âme et l'anéantit. De là cette maxime : « Le méchant fuit sans être poursuivi de personne; mais le juste est hardi comme un lion et ne craint rien. » *Prov. xxviii, 1*. Pierre ayant donc la conscience de son infidélité et de sa présomption, lui qui, après sa jactance, était tombé plus bas que les autres disciples, de quel front pouvait-il se présenter devant le Seigneur, qu'il venait de renier? Si le publicain de l'Évangile n'osait pas lever les yeux au ciel, comment Pierre, bien autrement coupable, eût-il levé les yeux vers son Maître, s'il n'avait été encouragé par cette faveur exceptionnelle? Le Seigneur accorda donc cette distinction non-seulement à ses larmes, mais encore à sa faiblesse qui avait besoin d'être raffermie.

Voilà comment le Seigneur traite ordinairement les faibles dans son Église; souvent il accorde à la faiblesse ce qui n'est pas dû au mérite même. Ainsi il comble de consolations les novices et les commençants, de peur que, les douceurs spirituelles venant à leur manquer, ils ne tombent sur la route, ne se découragent et ne retournent aux plaisirs sensuels. Une telle libéralité devrait vivement exciter les pusillanimes; ils devraient, bannissant toute crainte du travail et des difficultés, courir à Celui qui est prêt à les recevoir dans ses bras et à les abreuver de ses ineffables douceurs.

Ajoutez que Pierre faillit, non par méchanceté, comme Judas, mais par faiblesse. Or, les théologiens distinguent trois sortes de péchés, par opposition aux trois personnes de la bienheureuse Trinité. On pèche par faiblesse contre le Père, dont l'attribut est la puissance. On pèche par ignorance contre le Fils, qui a pour attribut la sagesse; et par malice contre le Saint-Esprit, dont la bonté est l'apanage. Les deux premiers péchés reçoivent facilement leur pardon; il n'en est pas de même du troisième. Rien donc d'étonnant si Judas, coupable de malice, est condamné; si Pierre, coupable de faiblesse, est miséricordieusement appelé à la pénitence.

D'ailleurs, Pierre se releva promptement de sa défaillance; car

à peine étaient tombées de sa bouche les déplorables paroles par lesquelles il renia son Maître, que de ses yeux tombèrent les larmes amères de la pénitence. En effet, au chant du coq, ayant vu le Seigneur jeter sur lui des regards de miséricorde, il sortit et pleura. Or, il est aisé de guérir les maladies de l'âme sur lesquelles on applique promptement le remède de la pénitence; mais on guérit difficilement celles qui sont invétérées et que le Prophète avait en vue quand il disait : « La pourriture, la corruption s'est formée dans mes plaies. » *Ps.* xxxvii, 6. Car il est écrit : « Une maladie longue fatigue le médecin; il coupe par la racine un mal qui serait long, afin qu'il dure peu. » *Eccli.* x, 11 et 12. Lavez sur-le-champ des gouttes d'encre tombées sur un vêtement blanc, et vous les effacez facilement; il n'en est pas de même des taches anciennes et incorporées au tissu. Aussi un des saints Pères nous donne-t-il ce conseil : « Si, dans un jour, vous faites mille chutes, relevez-vous également mille fois, pleins de confiance dans cette miséricorde qui ordonne à Pierre de pardonner jusqu'à septante fois sept fois à un frère qui aurait péché. *Matth.* xviii, 22. Car s'il est tant exigé de la bonté humaine, combien davantage n'avons-nous pas à espérer de la bonté divine? »

Ajoutez encore que le Seigneur a voulu montrer ainsi la puissante efficacité de la vraie pénitence, qui, par une contrition profonde, élève quelquefois les vrais pénitents à un degré de sainteté plus haut que celui qu'ils avaient perdu. Il est probable que tel fut le cas de Pierre, et que, par l'amertume de ses larmes, il arriva à une plus grande abondance de grâces que celle qu'il possédait auparavant. Car si, comme dit le Sauveur, de deux débiteurs auxquels un créancier fait remise de leurs dettes, celui-là aime plus à qui plus a été remis; est-il étonnant que Pierre, ayant reçu davantage du Seigneur, l'ait aimé plus que ne l'aimaient les autres? Qu'il ait reçu davantage, c'est évident, car après sa défaillance, le Sauveur jeta aussitôt sur lui un regard de miséricorde; ensuite, il voulut que l'ange fît de lui une mention particulière; enfin, il lui apparut avant d'apparaître aux autres, puisque les deux disciples, revenus d'Emmaüs, trouvèrent les

onze assemblés, qui leur dirent : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon. » Quant à l'ardeur de sa charité, Pierre la montra lorsque, jetant avec les autres disciples ses filets à la mer, il aperçut le Sauveur arrêté sur le rivage. Si vif était son désir de l'approcher, qu'il se précipita à la mer, tandis que les autres disciples abordèrent avec leur barque. Dans son impatience, trouvant trop long de prendre terre à l'aide des rames, il préféra gagner la rive à la nage. Les jugements de Dieu diffèrent donc beaucoup de ceux des hommes. Qu'un époux reçoive en grâce une épouse adultère après son infidélité, il ne peut perdre le souvenir du dérèglement passé, et n'ose se confier à l'honneur et à la vertu de celle qui fut coupable; mais le Seigneur miséricordieux jette derrière son dos les péchés des vrais pénitents. Voilà donc ce que nous donne à entendre l'ange du Seigneur, lorsqu'il dit aux saintes femmes : « Allez dire à ses disciples et à Pierre, » etc.

Mais pourquoi ces mots : « Il vous précédera en Galilée? » Quelle en est la signification? Pourquoi tous les évangélistes, pourquoi le Sauveur lui-même annonce-t-il que le mystère de sa résurrection, accompli en Judée, sera vu en Galilée; alors surtout que le Sauveur, le jour même de sa résurrection, apparut et aux saintes femmes, et aux apôtres réunis, et aux deux disciples allant à Emmaüs, et plusieurs autres fois en divers lieux de la Judée? Certes, il y a quelque mystère dans une circonstance tant de fois annoncée et enfin accomplie. L'explication que nous ne trouvons point dans la lettre, cherchons-la dans l'esprit.

En manifestant sa résurrection dans un autre lieu que celui où il avait été crucifié, le Sauveur signifie peut-être que l'ignominie de sa passion et la gloire de sa résurrection devaient être publiées en des lieux différents, parce qu'il devait être crucifié en Judée, et adoré chez les Gentils. C'est ce que saint Paul déclare ouvertement, en ces termes, à des Juifs qui s'opposaient à sa prédication : « Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous nous en allons vers les Gentils. Car le Seigneur nous l'a ainsi commandé. » *Act. XIII, 46.*

Les Juifs devaient donc connaître la croix du Sauveur, qui était pour eux un scandale, et les Gentils connaître la gloire de la résurrection qui les appelait au salut. Le nom même de Galilée, qui signifie *transmigration*, indiquait que la foi à la résurrection du Sauveur passerait de la Judée en d'autres lieux, suivant qu'il est écrit : « Le royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. » *Matth.* XXI, 43.

Je pense, en outre, que ce même nom signifie encore que ceux qui partent spirituellement en Galilée, c'est-à-dire qui passent de l'iniquité à la justice, sont éminemment propres à recevoir la foi en la résurrection du Sauveur; car nul ne reconnaît mieux la vérité et la vertu des mystères de Jésus-Christ que celui qui en a éprouvé en lui-même la puissance et l'efficacité. C'est ce que prouvent les conversions admirables de quelques saints, comme de saint Cyprien, de saint Augustin et de tant d'autres. Ils se sont tellement transformés et ont tellement dépouillé le vieil homme qu'ils ont pu dire avec l'Apôtre : « Ce qui était vieux est passé; maintenant tout est devenu nouveau. » *Vetera transierunt, facta sunt omnia nova.* II Cor. v, 17. Lumière, amour, crainte, confiance, vie, désirs, œuvres, affections, sentiments, joies, tout est nouveau. Ils aiment ce qu'ils haïssaient; ils haïssent ce dont ils étaient idolâtres. Ils désirent ce qu'ils fuyaient; ils fuient ce qu'ils désiraient avec passion. Le spirituel et le divin, qu'ils avaient en dégoût, sont devenus leurs délices. Ils commandent aux passions, dont naguère ils étaient les esclaves. Enfin ils crucifient, avec ses vices et ses concupiscences, la chair qu'ils nourrissaient dans les délices et qui était l'unique objet de leur sollicitude. Quand on se voit ainsi transformé, quand on cherche en soi le vieil homme sans pouvoir le trouver, quand on remarque avec surprise que ce vieil homme est mort et qu'un autre a surgi à sa place, ne croira-t on pas facilement que Celui qui a pu ressusciter une âme a pu tirer son propre corps des ténèbres du tombeau?

En effet, saint Paul atteste qu'il ne faut pas moins de puissance pour la résurrection des âmes, que pour celle des corps, lorsqu'il dit aux Ephésiens : « Je prie Dieu, afin qu'il éclaire les yeux de votre âme, pour vous faire voir quelle est la grandeur suprême

du pouvoir qu'il exerce en nous qui croyons, selon l'efficace de sa vertu toute-puissante, laquelle il a fait paraître en la personne de Jésus-Christ, en le ressuscitant d'entre les morts. » *Eph. 1. 18 et seq.* Ainsi pour animer d'une nouvelle vie les âmes mortes dans le péché, il faut la même puissance que pour rappeler à la vie les corps morts. Ceux donc qui ont fait ainsi le voyage de Galilée, c'est-à-dire, qui ont été transformés en une autre personne, métamorphosés en une créature nouvelle, ceux-là, éclairés par leur résurrection, embrassent facilement le mystère de la résurrection du Sauveur. Au contraire, ceux qui ne sont pas encore partis en Galilée, c'est-à-dire, qui ne sont pas encore passés de l'état de vieil homme à une vie nouvelle et céleste, ceux-là, ne voyant pas en eux de résurrection, ont peine à croire à celle du Seigneur.

Car il y a une différence remarquable entre les maux du corps et ceux de l'âme : c'est que nous sentons surtout les maux du corps, lorsque nous les souffrons, et non lorsque nous y avons échappé. « Lorsqu'une femme enfante, elle est dans les pleurs, parce que son heure est venue; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans sa joie d'avoir mis au monde un homme. » *Joann. xvi, 21.* Au contraire, nous ne sentons guère les maux de l'âme, c'est-à-dire, les péchés, quand nous les commettons; bien plus, parfois nous nous en félicitons. Mais nous en sentons la violence et les funestes effets, lorsque nous y sommes soustraits par le bienfait du Seigneur, et que dans la lumière de l'Esprit divin nous en voyons la difformité.

Comme le voyageur, qui chemine par une nuit sombre près d'un précipice ou d'une crevasse profonde, ne remarque pas alors les périls de ce lieu, à cause de l'obscurité, tandis qu'il y fait attention quand, pendant le jour, il repasse par la même route; et alors il s'étonne, et s'effraie à la vue du danger auquel il a échappé : de même, l'homme qui vit dans le péché, étant enveloppé d'épaisses ténèbres, ne reconnaît pas sa misère et le péril où il est plongé; mais il les reconnaît, quand, les ténèbres du péché ayant disparu, il reçoit la lumière de la grâce divine;

alors, en effet, il aperçoit distinctement l'énormité de ses maux passés. Car quiconque est endurci dans le péché, ressemble à un aveugle, et ne voit rien; comme un mort, il ne sent rien; bien plus, il se délecte dans ses maux, il y trouve jour et nuit d'agréables compagnons. Vous auriez beau le prier, le presser, étaler à ses yeux la difformité du vice; vous auriez beau approcher de cet aveugle un flambeau afin qu'il voie; vous auriez beau tirer ce mort pour le ressusciter : ce serait en vain, si Dieu n'intervenait avec sa toute-puissance pour présenter sa lumière à cet aveugle, pour rendre la vie à ce mort. Mais dès qu'il a été ainsi réveillé et éclairé, alors enfin il comprend la laideur du péché, le malheur de son premier état et l'horreur des ténèbres où il était plongé; alors, appréciant l'immensité du bienfait qu'il doit à la bonté divine, il se réjouit et il tremble tout à la fois, à cause du salut qu'il a trouvé et du péril auquel il a échappé.

C'est pénétré de ces sentiments, que saint Augustin, rappelé de la mort à la vie par le secours du Seigneur, s'écriait : « Je vous ai connue tard, lumière véritable; je vous ai connue trop tard. Devant mes yeux était répandue une nuée épaisse, qui m'empêchait de voir la lumière de la vérité. Je vous ai connue trop tard; vérité ancienne, parce que j'étais aveugle, parce que j'aimais l'aveuglement, et que je marchais de ténèbres en ténèbres. Mais vous, guide divin, vous m'avez cherché quand je ne vous cherchais point, vous m'avez appelé quand je ne vous appelais point; vous m'avez crié : Que la lumière se fasse au fond de ton cœur. Et la lumière se fit, et la nuée ténébreuse, qui couvrait mes yeux, se dissipa. J'ai vu votre clarté, et j'ai connu les ténèbres dont j'étais enveloppé. J'ai frissonné, et j'ai dit : Malheur, malheur aux ténèbres où j'étais plongé; malheur à l'aveuglement qui me cachait la lumière du ciel; malheur à l'ignorance passée qui m'empêchait de vous connaître, Seigneur, mon divin flambeau. » *Medit.*

Jusqu'ici, mes frères, nous avons exposé l'évangile d'aujourd'hui. Avant de terminer, revenons à ce que nous disions au commencement de ce discours. Si vous vous en souvenez, nous

avons dit dans l'exorde que notre espérance, notre salut, notre félicité ressuscitent avec Jésus-Christ. Car « Dieu nous a rendu la vie en la rendant à Jésus-Christ; non-seulement il nous a ressuscités avec Jésus-Christ, il nous a même fait asseoir avec lui dans le ciel. » *Ephes.* II, 5 et 6. En effet, « où est le corps, là aussi se rassembleront les aigles; » *Luc.* XVII, 37; où est la tête, là seront aussi placés les membres.

Il n'y pas de discours capable d'exprimer combien la ferme espérance de la résurrection bienheureuse encourage les justes à tous les travaux de la vertu, et combien elle leur inspire de consolation et de patience dans les adversités. Je pourrais citer beaucoup d'exemples; je ne parlerai que de Job. Qu'est-ce qui consola, au milieu des plus cruelles douleurs corporelles, le saint homme étendu sur un fumier, sinon cette même foi et cette même espérance? En effet, Job décrit et célèbre le mystère de la résurrection en des termes dont rien n'égalé la magnificence. Il dit : « Qui m'accordera que mes paroles soient écrites; et qui me donnera qu'elles soient conservées dans un livre? qu'avec un burin d'acier et avec du plomb, elles soient gravées à perpétuité sur la pierre! » *Quis mihi tribuat, ut scribantur sermones mei? Quis mihi det, ut exarentur in libro stylo ferreo, aut plumbi lamina, vel certe sculpantur in silice?* *Job.* XIX. 23 et seq. Quel début majestueux! Qui a jamais conçu dans son esprit une pensée, qu'il désirât si ardemment transmettre à la postérité en caractères ineffaçables? Non content d'exprimer son désir par cette répétition énergique : « Qui m'accordera? qui me donnera? » Job demande un burin d'acier, une table de plomb ou de marbre, afin que sa pensée reste gravée pour l'éternité dans la mémoire des hommes. Quel est donc, ô saint homme, le mystère que vous voulez confier ainsi à la postérité? Est-ce la découverte de quelque trésor enfoui dans un lieu caché de la terre? ou quelque autre de ces choses dont l'âme humaine est si altérée? — Assurément, c'est un trésor incomparable. — Qu'est-ce donc? — Une chose aussi difficile à croire, que bienfaisante et salutaire pour le genre humain : « Je sais, dit-il, que mon rédempteur est vivant, et qu'à la fin des temps il me ressuscitera de la poussière. Et lorsque ces

membres seront de nouveau revêtus de ma peau, alors dans ma chair même je verrai mon Dieu. Je le verrai moi-même de mes propres yeux, et ce ne sera pas un autre qui le verra à ma place. Cette espérance repose dans mon cœur. » *Job. XIX, 25 et seq.*

O paroles plus douces que le miel! ô foi étonnante avant la promulgation de la loi et de l'Évangile! ô salutaire espérance! ô mystère nouveau, et qui jusque-là n'avait jamais été ainsi révélé au monde! Et de peur que quelqu'un, surpris d'une telle nouveauté, n'eût peine à comprendre, considérez, dans le passage qui précède, combien de fois il exprime la même pensée en des termes différents. Que pouvait-on dire de plus clair, de plus significatif?

Qui donc, ô saint homme, vous a enseigné, avant la loi, ce dogme que les Sadducéens ne connurent pas même sous la loi? Dans quelle Athènes, dites-moi, dans quelle académie avez-vous été apprendre cette doctrine? Elle fut honnie et bafouée à Athènes, quand saint Paul l'y prêcha. Elle est repoussée par toute la philosophie, qui prétend que ce qui a péri ne saurait revivre. — Ce ne sont, répondra-t-il, ni les académies, ni les sens, ni la raison, ni aucun enseignement humain qui m'ont donné cette science; je la tiens de la foi seule que Dieu a imprimée dans mon âme.

Cette foi, cette espérance consolait si bien le saint homme au milieu de tous ses maux, qu'écrasé sous le poids de tant d'adversités, il ne proféra aucune parole coupable contre la providence de Dieu. Cet homme, le plus riche et le plus puissant des Orientaux, se vit enlever trésors et troupeaux; il vit brûler sa maison, emmener ses serviteurs en esclavage, et, ce qui est plus douloureux, périr tous ses enfants; enfin, couvert de plaies et rongé de vers, il était couché sur un fumier, et il ôtait, avec un tesson, la pourriture qui sortait de ses ulcères. Je vous le demande, ô saint homme, quelle consolation vous reste-t-il au milieu de toutes les calamités qui vous assaillent, au milieu des vers qui vous dévorent, des pensées qui déchirent votre cœur et qui vous ôtent le sommeil; oui, je vous le demande, par quels moyens vous consolez-vous? Comment conservez-vous encore votre an-

cienne foi et votre amour de Dieu, quand il a mis à de si rudes épreuves votre innocence?

Il ne répondra, mes frères, que ce que vous avez entendu : « Je crois que mon Rédempteur vit; à la fin des temps il me ressuscitera, » etc. Voilà l'espérance qui soutient mon âme défaillante; l'espérance qui adoucit l'âpreté de mes douleurs. Dans l'attente des biens futurs, je supporte légèrement le poids des maux présents. Oui, cette espérance me console au milieu de tous mes maux; je la conserve, non dans mes archives ou dans un coffre-fort, mais dans mon cœur, ce qui est bien plus propre à ranimer et à réchauffer mon âme. Oui, cette espérance a son siège dans mon sein. Car, où est la blessure, là je place l'antidote.

Vous voyez, mes frères, par un seul exemple, combien la foi à la résurrection est un puissant soulagement dans nos maux. Aussi Plutarque blâme-t-il justement Epicure, de ce que, plaçant le souverain bien dans le plaisir, il privait cependant l'homme de l'espoir de l'immortalité, qui est en cette vie la suprême consolation du juste, le refuge le plus sûr dans toutes les peines. En bannissant cette espérance, l'insensé bannissait de la vie la source de toute volupté solide et vraie.

Cette foi ne nous stimule pas moins à acquérir les vertus qu'elle ne nous console dans les souffrances. Aussi l'Apôtre, après avoir prouvé le mystère de la résurrection par beaucoup de fortes raisons, excite-t-il en ces termes les fidèles à tous les travaux de la piété et de la justice : « Ainsi, mes frères, demeurez fermes et inébranlables, travaillant toujours de plus en plus à l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas sans récompense dans le Seigneur. » *I Cor.* xv, 58. Si, au contraire, cette espérance était enlevée aux hommes, qu'en résulterait-il, sinon ce que le même Apôtre énonce dans la même épître? « Si à Ephèse j'ai combattu, en tant qu'il est possible à l'homme, contre des bêtes farouches, (c'est-à-dire, contre des hommes féroces), quel avantage en tirerai-je, si les morts ne ressuscitent point? Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. » *Ibid.* 32. Il dit encore : « Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus malheureux de tous les

hommes. » *Ibid.* 19. De là ces paroles de saint Chrysostome : « Dans toute entreprise et dans toute action, c'est l'espoir de l'avenir qui donne la force d'agir. En effet, quiconque laboure, laboure pour moissonner; qui combat, combat pour vaincre. » *Super Matth.* 21. Et plus loin : « Enlevez l'espoir de la résurrection, et vous bannissez toute piété. »

Stimulés par une si grande espérance, courons donc joyeusement, mes frères, au but qui nous est proposé, à l'éternelle félicité. Ne perdons point l'occasion présente, qui ne reviendra plus après cette vie, et ne nous laissons pas effrayer par quelques travaux qui doivent être payés d'une récompense éternelle; car « les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec la gloire qui doit un jour éclater en nous. » *Rom.* viii, 18. Veuille le Christ Jésus nous l'accorder, lui qui, avec le Père et le Saint-Esprit règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

AU LECTEUR.

Cher lecteur, dans les trois discours suivants nous avons cru opportun de développer cette idée, qui semble le trait saillant de l'Évangile du jour : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? » Mais de peur que, parlant sur le même sujet, nous ne paraissions à un lecteur peu clairvoyant nous répéter toujours, il est bon de remarquer que notre but constant est de montrer que le chemin de la vertu est pénible, et que par conséquent il a fallu que notre chef et notre roi y marchât, afin que son exemple nous enseignât la route du ciel, et nous inspirât l'énergie nécessaire pour supporter les fatigues de cette route. Or, dans le premier discours, nous prouvons la difficulté de la voie de la vertu par la nature de cette même vertu, qui, suivant les philosophes, consiste à triompher des obstacles. Dans le second discours, nous tirons la même conclusion des tentations continuelles du démon, du monde, surtout de notre chair, et aussi des diverses calamités de cette vie. Enfin dans le troisième, nous prouvons que notre Seigneur Jésus-Christ nous

a été donné comme le modèle le plus parfait de la sainteté, laquelle consiste à mortifier une des deux parties de nous-mêmes, c'est-à-dire la chair, pour vivre seulement par l'esprit, et à essayer de mener sur la terre une vie céleste. Mais comme ce genre de vie ressemble à un martyr spirituel, nous montrons qu'il était très-convenable que notre chef se posât comme le modèle le plus accompli du courage et de la patience, et nous excitât par son exemple à affronter toutes les douleurs. C'est ce que nous développons avec quelque étendue dans le troisième discours.

PREMIER SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA SEMAINE DE PAQUES.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem ambulantes, et estis tristes?

De quoi vous entretenez-vous ainsi dans votre chemin, et d'où vient que vous êtes si tristes? *Luc. XXIV, 17.*

Mes chers frères, toutes les fêtes de ce saint temps ont été instituées par l'Eglise, afin que les fidèles, se livrant à la contemplation de si grands mystères, et rendant grâces à la bonté divine pour tant de bienfaits accordés au genre humain, s'occupent tout entiers à servir Celui dont la miséricorde les a sauvés et rachetés. En effet, il est constant que, quand Jésus-Christ est mort, nos péchés et le vieil homme sont morts avec lui, et que, quand il est ressuscité, la justice, la vie et notre salut ont ressuscité avec lui, afin que nous vivions non pour nous, mais pour Celui seul par la grâce de qui le péché a été expié, la mort anéantie et la vie renouvelée.

Lorsque David eut échappé par un bienfait providentiel aux mains du roi Achis, il écrivit, dit-on, le psaume qui commence ainsi : « Je bénirai le Seigneur en tout temps; ses louanges

seront toujours en ma bouche. » *Ps. xxxiii.* Le Prophète, dit saint Basile, comprenait qu'il avait conservé la vie par une faveur de Dieu, et heureux de reconnaître qu'il lui était redevable de cette vie, il la consacrait à célébrer les louanges divines. Si donc la mort et la résurrection de Jésus-Christ nous ont affranchis de la tyrannie du prince de ce monde et de la mort éternelle, pourquoi ne pas consacrer notre vie au culte de Celui qui nous l'a rendue par sa mort? Pourquoi ne pas dire comme le Prophète et avec les mêmes transports : « Je bénirai le Seigneur en tout temps ; toujours ses louanges seront en ma bouche, » afin que je loue toujours Celui qui toujours me donne de vivre?

Il est certain aussi que, par sa mort et par sa résurrection, Jésus-Christ notre Seigneur s'est uni à l'Eglise par les liens d'un éternel amour, et qu'il l'a choisie pour son épouse. A qui donc doit s'attacher l'âme fidèle, sinon à son époux? L'Apôtre dit à ce sujet : « Une femme mariée est liée par la loi du mariage à son mari, tant qu'il est vivant ; mais, lorsqu'il est mort, elle est dégagée de la loi du mariage. Si donc elle a commerce avec un autre pendant la vie de son mari, elle sera tenue pour adultère ; mais si son mari vient à mourir, elle est affranchie de la loi du mariage, et elle peut sans crime être à un autre. Ainsi, mes frères, vous êtes vous-mêmes morts à la loi par le corps de Jésus-Christ, pour être à un autre qui est ressuscité d'entre les morts, afin que vous produisiez des fruits pour Dieu. » *Rom. vii, 2 et seq.* Voici l'explication de ce passage : Avant la mort de Jésus-Christ, l'ancienne loi était pour nous comme un époux à qui nous étions soumis, dont les promesses nous faisaient espérer l'avènement du Sauveur, et à qui nous devions amour et affection. Mais, Jésus-Christ ayant été crucifié, la loi, qui en figurait la venue et la mort, s'est éteinte avec lui ; autrement la conservation de cette loi aurait signifié que Celui qui était déjà venu était encore à venir. Le premier époux étant mort, nous en avons pris un nouveau, Jésus-Christ, époux de l'Eglise.

Quelle conclusion tirer de là, mes frères, sinon que nous devons vivre uniquement pour cet époux chéri, lui offrir des œuvres saintes, obéir à ses préceptes, l'aimer par-dessus toutes

choses, attendre tout de lui, quitter pour lui, s'il le faut, père, mère et tout le reste; nous attacher indissolublement à lui, et enfin ne faire qu'un avec lui par la foi et par la charité. C'est ce que l'Apôtre nous recommande en ces termes : « Jésus-Christ est mort pour régner sur les morts et les vivants, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour eux. » *Rom. XIV, 9. — II Cor. v, 15.*

Car, puisque par sa mort, à laquelle il n'était pas obligé, n'étant pas pécheur, il a anéanti la mort à laquelle étaient sujets tous les hommes, il est juste que ceux qui doivent la vie à sa bonté et à sa mort, vivent non plus pour eux, mais pour lui. Voilà pourquoi il a voulu, en mourant, mettre fin aux sacrifices d'animaux, faisant entendre par là qu'il voulait non plus des sacrifices de troupeaux, mais des sacrifices d'hommes. Et comme il a dit par la bouche du Prophète qu'il ne se réjouit pas de la mort des hommes, il est clair, comme le dit saint Bernard, qu'il veut que nous lui offrions notre vie, c'est-à-dire que nous employions à son service notre corps, notre âme et toutes nos facultés, l'ayant toujours sous les yeux, le portant dans notre esprit et dans notre cœur, et repoussant tous les objets qui nous éloignent de son amour.

I.

Or, c'est là ce que nous représentent, dans le saint évangile de ce jour, les deux disciples allant à Emmaüs. Ils brûlaient pour leur Maître d'un si ardent amour, ils étaient si remplis de douleur au souvenir de sa passion, qu'en chemin ils ne parlaient d'autre chose, n'avaient pas d'autre pensée et donnaient un libre cours à leur chagrin. Le vif amour qui débordait dans leur cœur éclatait dans leurs paroles. Quelle différence entre eux et nous ! La passion du Sauveur à peine célébrée, nous perdons aussitôt le souvenir de ses tourments et de nos résolutions, pour nous livrer tout entiers à l'intempérance et aux joies du siècle, oubliant au prix de quels supplices et de quelles douleurs le Sauveur a payé nos plaisirs. Les deux disciples, au contraire, quoique le Sauveur fût mort et enseveli, conservaient le même amour et les mêmes

regrets, et, poursuivant leur route, ils s'entretenaient de toutes les circonstances de la passion.

« Et il arriva que lorsqu'ils s'entretenaient et conféraient ensemble sur cela, Jésus vint lui-même les joindre et se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient retenus par une vertu divine qui les empêchait de le reconnaître. »

En effet, satisfait de leurs pieux sentiments et prenant en pitié leur ignorance, il daigna les accompagner avec bienveillance, les consoler avec douceur, les éclairer avec prudence et les fortifier dans la foi à sa résurrection. Et comme il avait apparu à Madeleine sous la forme d'un jardinier, il leur apparut alors sous la figure d'un voyageur, ce qui vous montre que ce divin Maître prend parfois toutes les formes, pour nous instruire de toutes les manières et pour opérer plus sûrement notre salut. Car tout cela, mes chers frères, se fait à cause de nous. Il leur dit donc :

« De quoi vous entretenez-vous ainsi dans votre chemin, et d'où vient que vous êtes si tristes? » — Eh quoi, Seigneur? Est-ce que vous n'étiez point à Jérusalem, lorsque se passaient les faits que rapportent vos disciples? Est-ce que vous avez oublié les soufflets, les chaînes, les coups, les crachats, les clous, les blessures? Est-ce que vous avez oublié le fiel et le vinaigre que vous avez bus et la croix que vous avez subie? — Nullement, mais je veux que mes disciples en parlent; j'aime à entendre leur bouche articuler mes bienfaits. — Ainsi, tout ce récit des disciples « sur Jésus de Nazareth, prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, et sur la manière dont les princes des prêtres et les sénateurs l'avaient livré pour être condamné à mort, » fut très-doux à son cœur. Passionné pour notre salut, il désire vivement que nous soyons reconnaissants de ses bienfaits, non pas qu'il les vende au prix de la reconnaissance, mais parce qu'il veut que, par notre gratitude, nous méritions qu'il y mette le comble.

Cette reconnaissance, le Seigneur la demandait autrefois aux enfants d'Israël pour des bienfaits beaucoup moindres, lorsqu'il ordonnait dans la loi que chaque année les prémices de tous les fruits de la terre lui fussent présentées, afin que cette offrande

rappelât au peuple les bienfaits divins. Voici en quels termes il s'exprimait : « Lorsque vous serez entrés dans le pays dont le Seigneur votre Dieu vous doit mettre en possession, vous prendrez les prémices de tous les fruits, et les ayant mises dans un panier, vous irez au lieu que le Seigneur votre Dieu aura choisi. Là, vous approchant du prêtre qui sera alors en fonction, vous lui direz : Je reconnais aujourd'hui publiquement devant le Seigneur votre Dieu que je suis entré dans la terre qu'il avait promis avec serment à nos pères de nous donner. Et le prêtre, prenant de votre main le panier, le mettra devant l'autel du Seigneur votre Dieu, et voici ce que vous direz en présence du Seigneur votre Dieu : Jacob mon père a été poursuivi par le Syrien Laban ; il est ensuite descendu en Egypte pour y demeurer comme étranger, ayant très-peu de personnes avec lui ; mais il s'y est accru jusqu'à former un peuple grand et puissant. Cependant les Egyptiens nous affligèrent et nous persécutèrent, nous accablant de charges insupportables ; mais nous criâmes au Seigneur, le Dieu de nos pères, qui nous exauça, et qui, regardant favorablement notre affliction, nous tira d'Egypte par sa main toute puissante, et nous donna cette terre, où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Voilà pourquoi j'offre maintenant les prémices des fruits de la terre que le Seigneur m'a donnée. » *Deuter. xxvi, 1 et seq.*

Vous voyez, mes frères, avec quel soin le Seigneur voulut que le souvenir de ses moindres bienfaits fût conservé.

Remarquons surtout ici que, comme tous les bienfaits de la nouvelle loi sont figurés dans l'ancienne, de même Dieu a voulu aussi que la reconnaissance des nouveaux bienfaits fût représentée par celle des bienfaits anciens. Ainsi, quand le Seigneur demandait par une loi perpétuelle tous les premiers-nés des Israélites à cause de la mort des premiers-nés de l'Egypte, que cherchait-il autre chose, sinon à nous faire comprendre que s'il demandait les premiers-nés pour la mort de ses ennemis, il exigerait de nous bien davantage pour la mort de son Fils unique ? Lorsqu'il ordonna que chaque année, à cause de la délivrance de la servitude d'Egypte, on mangeât pendant sept jours

le pain azyme, et qu'on célébrât la Pâque, que voulait-il autre chose, sinon nous apprendre par cette solennité, que si on lui devait de telles actions de grâces pour la délivrance d'une captivité temporaire, nous lui étions beaucoup plus redevables pour l'affranchissement de la mort éternelle et de la tyrannie du démon? Enfin, quand il exige une si vive reconnaissance pour les fruits de la terre, qu'il fournit en abondance aux brutes, aux vermiseaux et aux fourmis, aux idolâtres et aux infidèles, que veut-il nous enseigner, sinon avec quelle ardeur et quels transports nous devons le louer et l'honorer à cause de la sainte table eucharistique et des autres sacrements de la nouvelle loi, qui nourrissent et conservent les âmes? Voilà comme la sagesse divine, qui ne brusque rien et dispose tout sans secousse, conduit peu à peu les hommes des petites choses aux grandes.

Ce n'est point par avarice que le Seigneur exige de nous si impérieusement un cœur reconnaissant; c'est plutôt par munificence et par tendresse. Il agit ainsi pour que notre gratitude provoque sa libéralité à répandre sur nous de nouveaux bienfaits. Les rois de la terre rappellent les bienfaits conférés à leurs sujets pour en exiger de nouveaux hommages; ils demandent la soumission en échange de leurs faveurs. Mais le roi du ciel, qui ne perd rien en donnant, est si libéral, que ses premiers dons sont pour lui un motif de donner encore, et que, rendant « grâce pour grâce, » *Joann.* 1, 46, il accorde de nouveaux bienfaits, parce qu'il en a conféré précédemment.

Aussi les saints, qui comprenaient cela, lui rappellent-ils ses anciens bienfaits quand ils lui en demandent de nouveaux. « Seigneur, dit Isaïe, vous nous donnerez la paix. » — Pourquoi? — « Car c'est vous qui avez fait en nous toutes nos œuvres. » *Isa.* xxvi, 12. Au moment présent, nous recourons à vous dont nous avons éprouvé la libéralité et la munificence; à vous qui nous avez entourés d'une telle sollicitude, que vous faisiez en nous toutes nos œuvres.

Ezéchias, demandant la vie au Seigneur, énumère en ces termes ses bonnes œuvres passées : « Seigneur, souvenez-vous, je vous prie, de quelle manière j'ai marché devant vous dans la

vérité et avec un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui vous est agréable. » *IV Reg. xx, 3.*

Pourquoi, ô saint roi, étaler vos mérites devant le Seigneur, tandis que mieux vaudrait exposer votre détresse et votre misère; comme font les saints, qui, semblables aux mendiants, exagèrent leur pauvreté et leur indigence, afin de mieux exciter la miséricorde du Seigneur.

A cela saint Grégoire répond : « Le saint roi allègue ici, non pas tant ses mérites que les dons de Dieu, parce qu'il savait parfaitement que ses mérites étaient des faveurs de la miséricorde divine. En effet, toute pensée honnête, toute action ou entreprise pieuse est un don et un bienfait du ciel. »

Saint Augustin, interprétant ce passage : « Il te couronne par une multitude de miséricordes, » *Ps. cii, 2*, exprime la même pensée en ces termes : « La couronne n'est-elle pas le prix des bonnes œuvres? Sans doute; mais comme les bonnes œuvres elles-mêmes ont pour auteur principal Celui de qui il a été dit : « Car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir, » *Philip. ii, 13*, le Psalmiste a dit que Dieu nous couronne par miséricorde, parce que, par sa miséricorde, nous opérons le bien, auquel une couronne est due. » Il ajoute encore avec autant de concision que de justesse : « Une récompense est due aux bonnes œuvres, si elles se font; mais la grâce, qui n'est pas due, les précède pour qu'elles se fassent. »

Pénétré de ces vérités, le saint roi, qui avait reçu du Seigneur tant de bienfaits, demande qu'il y mette le comble par une nouvelle faveur, et qu'en prolongeant sa vie, il lui fournisse de nouveaux moyens de célébrer la miséricorde divine. Aussi dit-il : « Seigneur, sauvez-moi (c'est-à-dire accordez-moi une vie plus longue), et nous chanterons nos hymnes tous les jours de notre vie dans la maison du Seigneur. » Oui, je demande la vie, parce qu'ayant ressenti tant de fois les effets de votre bonté, je suis agité d'un désir insatiable de proclamer vos louanges. Car je sais qu'il n'y a rien de plus juste, de plus beau, de plus doux que de vous louer dans l'effusion du plus ardent amour, vous, le magnifique bienfaiteur du genre humain, et de chanter avec le Pro-

phète : « Ma bouche sera remplie de vos louanges, et durant tout le jour je chanterai votre gloire. » *Ps. LXX, 8.* Mais poursuivons.

Comme les disciples s'entretenaient ainsi sur la passion du Sauveur, en élevant toutefois des doutes sur sa résurrection et sur la rédemption du monde, le Seigneur, les réprimandant avec douceur, leur dit : « O insensés et lents de cœur à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes ! »

C'est avec justice qu'ils reçoivent le reproche de lenteur et de folie, eux qui trouvaient au-dessous du Rédempteur du monde de souffrir, de mourir et de subir le supplice de la croix ; tandis qu'au contraire les hommes doivent l'aimer et l'honorer d'autant plus qu'il leur a plus donné et qu'il a enduré pour eux de plus indignes traitements. Aussi lit-on dans saint Grégoire : « Dieu est d'autant plus digne des hommages des hommes qu'il a souffert pour les hommes de plus grandes indignités ; » et dans Eusèbe d'Emèse : « C'est une grossièreté sans nom que de juger Dieu plus petit, parce qu'il t'a conféré de plus grands bienfaits, et que de l'honorer moins parce qu'il t'a élevé à une plus haute dignité. »

Mais cette indignation du Sauveur contre ses disciples manifeste son inappréciable amour pour le genre humain. En effet, nous lisons dans l'Évangile que deux fois il s'indigna vivement contre ses disciples : d'abord contre Pierre, lorsque celui-ci cherchant à le détourner de braver le supplice de la croix, dans lequel était en jeu le mystère de notre salut, il le traita de Satan, *Matth. xvi, 23*, pour avoir voulu, dans son ignorance, empêcher le bonheur de l'homme ; et la seconde fois, dans la circonstance présente, lorsqu'il traita les deux disciples d'insensés, de lents et d'incrédules pour avoir douté qu'il eût accompli l'œuvre de notre rédemption et de notre salut, lui qui, dans son immense amour, ne trouvait dur ou ignominieux rien de ce qui pouvait servir au salut du genre humain. Ainsi l'indignation qu'il manifesta en ces deux circonstances, outre qu'elle était très-juste, est en même temps, comme nous l'avons dit, la preuve la plus éclatante de son amour et de sa tendresse. Car il avait une telle soif de notre salut, que pour lui il n'y avait rien de plus douloureux que de se voir détourner de cette œuvre, ni rien de plus outré-

geant que de voir des hommes douter qu'il l'eût accomplie. En effet, c'est là son honneur, sa gloire, son suprême mérite; c'est de là qu'il a pris l'auguste nom de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur, dont il se glorifie avant tout, comme le prouve ce passage d'Isaïe : « Il n'y a de Dieu juste et de Sauveur que moi seul. Tournez les yeux vers moi, peuples de toute la terre, et vous serez sauvés. » *Isa. XLV, 21 et 22.*

Ayant donc réprimandé ainsi les disciples, il ajouta : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? — De grâce, Seigneur, pourquoi cette nécessité? Car c'est là le principal objet du doute des disciples. Est-ce que, sans l'affreux supplice de la croix, vous n'aviez pas bien d'autres moyens de sauver le genre humain? Qu'y a-t-il d'impossible au Tout-Puissant? Qu'y a-t-il qui ne soit aisé au Maître de toutes choses? Rien, assurément. Mais, dans ses œuvres, il ne regarde jamais ce qu'il peut, il regarde ce qui est convenable et utile. Or, afin de pouvoir comprendre jusqu'à quel point le sacrifice de la croix était avantageux à notre salut, considérons pourquoi principalement le Sauveur est venu en ce monde.

L'Apôtre l'expose dans un langage magnifique : « La grâce de Dieu, notre Sauveur, dit-il, a paru à tous les hommes. Elle nous apprend qu'ayant renoncé à l'impiété et aux passions mondaines nous devons vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, dans l'attente du bonheur que nous espérons et de l'avènement glorieux de Jésus-Christ, notre grand Dieu. » *Tit. II, 2 et seq.*

Ces paroles expliquent à peu près tout le mystère de la passion du Sauveur. Elles nous font voir, en effet, que notre Seigneur Jésus-Christ est venu non-seulement pour anéantir en mourant la mort et le péché, mais encore pour nous conduire à la gloire de l'éternelle félicité, en nous indiquant par ses préceptes et par son exemple les sentiers de la piété et de la justice. Or, les philosophes eux-mêmes affirment que la vertu est la voie la plus sûre, ou plutôt la seule voie, pour arriver au bonheur, et en même temps ils conviennent qu'inséparable des travaux et des souffrances, elle est hérissée de difficultés. Otez les difficultés, la vertu

n'a plus d'objet. En effet, pour les choses auxquelles nous sommes portés naturellement, comme l'amour de nous-mêmes, l'amour de nos enfants, le soin de leur éducation, etc., puisque la nature, qui nous y pousse, est suffisante, il n'est pas besoin de vertu. Mais quand il s'agit des choses auxquelles la nature déchue ne nous excite pas, et auxquelles, au contraire, elle résiste impétueusement, il nous faut alors l'aide et le soutien de la vertu, pour que son énergie brise les passions rebelles de cette nature corrompue et les asservisse à l'esprit. S'il en est ainsi, par quelle autre voie que celle de la croix et de la passion le divin Maître pouvait-il mieux nous instruire et nous faire entrer dans le sentier épineux de la vertu ?

En effet, quel acte de vertu est exempt de travaux et de peines ? Si vous voulez vous livrer à la pratique de la prière, mortifier votre chair, souffrir patiemment les injures, obéir à un supérieur en dépit de votre volonté, soulager l'indigence du prochain, maîtriser votre langue, soumettre à la raison vos passions et vos convoitises, mépriser la gloire du monde, repousser les délices de la chair, embrasser la croix, et enfin faire abnégation de vous-mêmes pour suivre Jésus-Christ, quels efforts ne faut-il pas ? Qu'y a-t-il dans la poursuite de ces vertus et des autres qui ne soit difficile et ardu ? Aussi le Seigneur a-t-il raison de dire à ses disciples dans l'Évangile : « C'est par votre patience que vous sauverez vos âmes. » *Luc. xxi, 19.* Et en parlant des travailleurs fidèles : « Ils conservent et portent du fruit par la patience. » *Luc. viii, 15.* Car, dès que vous entreprenez quelque chose avec ardeur et dans une intention sainte, il faut souffrir ; il faut vaincre obstacles et difficultés.

Aussi, quand je considère attentivement la nature du courage et de la patience, je trouve que la patience est à la vertu ce que le pain est à la vie. Le pain est nécessaire à tous les aliments qui nourrissent et soutiennent la vie terrestre. Car si vous mangez des fruits, il faut du pain ; si vous mangez des viandes, du poisson, des légumes, ou enfin toute autre nourriture, il faut du pain, sans quoi tout aliment non-seulement flatte peu le palais, mais encore est peu sain et insuffisant. Telle est donc la nature de

la force et de la patience; sans elles la vertu ne saurait se déployer.

« La vertu, dit Lactance, est une patience ferme et invincible pour supporter les maux. » Voilà pourquoi les justes, pour marcher dans le chemin de la vertu, ont besoin avant tout de la patience et de l'amour des tribulations. La vertu par elle-même, abstraction faite de ses difficultés, est agréable et douce, car elle est en harmonie avec la créature raisonnable. Si donc vous avez la patience de supporter les difficultés, rien ne pourra vous empêcher d'atteindre à la vertu. Au contraire, si vous avez peur des tribulations, toute vertu vous est inabordable; vous manquez d'une disposition sans laquelle la vertu ne peut s'exercer. Aussi les philosophes ont-ils dit avec justesse : « Dans le royaume de la volupté il n'y aucune place pour la vertu; » et : « La vertu hait les cœurs pusillanimes. » Si donc vous aimez les difficultés, vous êtes en possession à peu près de toutes les vertus, et soyez dès lors persuadé que vous avez le bonheur, puisque vous en portez en vous-mêmes la meilleure partie.

« Pour être heureux en cette vie, dit encore Lactance, il faut paraître privé de bonheur; il faut fuir les appâts des plaisirs, ne poursuivre que la vertu, vivre au milieu des tribulations et des misères qui l'exercent, l'entretiennent et la fortifient; enfin, ne pas s'écarter de la voie difficile et épineuse qui nous a été ouverte pour nous conduire à la béatitude. » Si donc la souffrance est le fondement de la félicité humaine, si elle est la seule voie qui mène à la béatitude, si enfin nul ne triomphe sans combat et n'est couronné sans victoire, par quelle autre voie, je vous le demande, notre chef et notre législateur, devait-il entrer dans sa gloire, sinon par la croix, par les souffrances et par toutes sortes d'épreuves?

Ce qui précède se rapporte aux travaux et aux difficultés des vertus en général; donnons un exemple de cette difficulté, et pour cela considérons la charité, reine et mère de toutes les autres vertus. La charité impose pour devoir non-seulement d'aimer Dieu, mais encore de l'aimer par-dessus tout ce que nous avons de plus cher, enfants, parents, épouses, époux, notre vie même,

et enfin tout ce que le monde prise le plus. Car cet hommage est dû à bon droit à notre Créateur, à sa bonté et à sa majesté immenses. Elle exige, en outre, que si nous nous trouvons placés dans l'alternative, ou de tout perdre, ou de transgresser la loi de Dieu, nous fassions tous les sacrifices plutôt que de manquer à l'obéissance qui lui est due. Chose extrêmement difficile, j'en atteste le bon sens, et aussi les exemples des saints martyrs qui laissaient brûler, déchirer, mettre en pièces et torturer de mille manières leurs corps, plutôt que de violer, ne fût-ce qu'un moment, la fidélité due à Dieu. Or, rien ne pouvait mieux montrer que l'exemple de la mort et de la croix de Jésus-Christ, dans quels sentiments, avec quelle constance et quelle ferveur cette fidélité et cette obéissance doivent être gardées. En effet, le Sauveur, attaché à la croix, et gardant le silence au milieu de bruyantes clameurs, atteste que telles sont la bonté, la majesté et la dignité de Dieu, telles sa bienfaisance et sa tendresse envers les hommes, que, s'il fallait, pour lui obéir et le glorifier, marcher à travers le fer et le feu, être battu de verges, couronné d'épines, attaché à un gibet, soumis à toutes les tortures, exposé même aux supplices des damnés, tout cela devrait être enduré gaiement; car tout cela est infiniment au-dessous de ce que mérite tant de grandeur et de majesté. Non, je le répète, nulle œuvre, nul exemple, ne pouvait mieux remplir le but proposé.

Cela étant, ne fallait-il pas « que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? » Car si, comme dit l'Apôtre, il « dut s'assimiler en tout à ses frères, *Hebr. II, 17*, et s'y attacher comme la tête aux membres, il s'ensuit qu'il devait participer à leurs croix et à leurs misères. Et de même qu'étant Dieu il s'est fait homme pour assurer le salut des hommes; de même, étant en possession de la félicité, il a dû s'associer à nos souffrances pour nous apprendre à souffrir et pour ressembler en tout à ses frères.

Mais de peur que ce que je viens de dire ne détourne quelqu'un de la poursuite de la vertu, en la lui faisant regarder comme difficile et hérissée d'épines, je vais aller au-devant de l'objection et écarter des esprits faibles cette pierre d'achoppement.

Non, la voie de la vertu n'est pas tellement obstruée par les obstacles, qu'elle soit dépourvue de toute consolation; et la voie des méchants n'est pas non plus si unie et si facile, qu'elle ne soit traversée par bien des mécomptes et des peines. J'en conviens : dans la voie de Dieu, il y a des difficultés; mais il y a aussi les secours merveilleux de la grâce, les rafraîchissements de l'Esprit consolateur et les joies de l'amour divin qui rendent ces difficultés plus légères et même douces. Ainsi, de part et d'autre, il y a des joies et des peines; mais les joies des justes surpassent infiniment celles des impies, tandis que leurs peines sont bien moindres, car le Prophète, qui ne pouvait se tromper, a dit de la voie des méchants : « L'abattement et le malheur sont dans leurs voies; ils ne connaissent pas la voie de la paix, » *Ps. XIII, 3*; et l'Ecclésiastique : « Le chemin des pécheurs est pavé de pierres et il conduit à l'enfer, aux ténèbres et aux supplices. » *Eccli. XXI, 11*.

Ajoutez à cela que l'habitude de la vertu adoucit et facilite ce qu'il y a en elle d'ardu et d'épineux. De là ce vieil adage : « Choisissez le genre de vie le meilleur; l'habitude le rend agréable. » Et cette parole de la Sagesse divine : « Je vous conduirai par les sentiers de l'équité; lorsque vous y marcherez, vos pas ne se trouveront point resserrés; si vous courez, rien ne vous fera tomber. » *Prov. IV, 11 et 12*. Plutarque éclaircit cette vérité par une comparaison ingénieuse : « De même, dit-il, que ceux qui passent de la lumière du jour en un lieu obscur ne voient rien, tandis qu'après quelques instants, lorsque la clarté répandue dans leurs yeux s'est évanouie, ils aperçoivent nettement et distinctement tous les objets : de même celui qui passe d'une vie déréglée à une vie honnête, est d'abord dégoûté par un genre de vie si nouveau pour lui; mais quand il y a marché pendant quelque temps et qu'il s'y est accoutumé, il trouve facile et agréable ce qui naguère était pour lui rebutant. » Chaque jour pareille chose nous arrive, quand nous essayons des chaussures ou des gants. D'abord, ils serrent et ils blessent; bientôt ils s'agrandissent par l'usage, puis ils s'ajustent et s'approprient d'eux-mêmes aux parties du corps auxquelles ils sont destinés.

— Mais voyons la suite.

II.

Le Sauveur ayant expliqué longuement la cause de sa passion et de sa mort, en commençant par Moïse et en continuant par tous les prophètes, on arriva au bourg où les disciples allaient, et il fit semblant d'aller plus loin. Que signifie cette fiction du Sauveur? Car faire et feindre sont choses différentes. Nous faisons, quand nous exécutons réellement quelque chose; et nous feignons, quand nous voulons qu'une chose paraisse et qu'une autre soit.

Fréquemment le Seigneur agit ainsi avec les justes; il semble s'éloigner d'eux, bien qu'il ne les quitte pas. C'est ce qui fait dire au Prophète : « Pourquoi, Seigneur, vous tenez-vous loin de nous? Pourquoi cacher votre visage dans le besoin, dans l'affliction qui nous presse? » *Ut quid recessisti longe, despicias in opportunitatibus et in tribulatione?* Ps. x, 1. Et ailleurs : « Jusqu'à quand m'oublierez-vous, Seigneur, sera-ce pour toujours? Jusqu'à quand me cacherez-vous votre visage. » Ps. xii, 2. Que faire alors? — Crier comme les disciples avec instances et supplications : « Demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il se fait tard et que le jour est sur son déclin. » C'est là une prière courte et utile que nous pouvons employer dans toutes nos épreuves et nos tentations.

Voyons maintenant quel est le *soir* où l'on peut user de cette prière; et, comme le soir est la dernière partie du jour, examinons quel est le jour dont ce soir est la fin. Le jour, c'est toute la durée de ce monde. L'aurore de ce jour fut la création; son midi fut l'avènement de Jésus-Christ, et le soir est « la fin des temps à laquelle nous nous trouvons. » *In quos fines sæculorum deveniunt.* I Cor. x, 11. Comme, le soir, la clarté du jour diminue, que les ombres croissent et que la chaleur s'affaiblit; de même, en ce soir du monde où nous vivons, la lumière de la vérité et de la connaissance divine s'efface, à mesure que se répandent les ténèbres des erreurs et des hérésies.

C'est ce que déplorait Jérémie quand il disait : « Malheur à nous, parce que le jour nous quitte et que les ombres du soir se

sont allongées. » *Jer. vi, 4.* C'est-à-dire, malheur à nous, parce que la lumière de la connaissance et de la grâce de Dieu commence à s'affaiblir : ce qui fait que les ombres des biens terrestres grandissent à nos yeux. En effet, tant que la lumière divine illumine nos cœurs, les choses terrestres semblent petites, comme les ombres à midi ; mais quand cette lumière décline, elles paraissent plus grandes ; parce que, de même qu'en présence de Dieu, toutes ces choses sont mesquines, de même, lui absent, elles ont une apparence de grandeur et de beauté. Aussi les recherché-t-on avec ardeur de préférence aux biens célestes, ce qui est la cause et la source de tous les péchés. Elle est donc bien juste cette plainte du Prophète : « Malheur à nous, parce que le jour nous quitte et que les ombres du soir se sont allongées. »

Et ce n'est pas seulement la lumière qui s'affaiblit avec le déclin du soleil de l'âme. C'est encore la chaleur, compagne inséparable de la lumière. Le Sauveur l'atteste : « Parce que l'iniquité sera venue à son comble, dit-il, la charité du grand nombre se refroidira. » *Matth. xxiv, 12.* Devant ce refroidissement de la charité et ces progrès de l'iniquité, que reste-t-il, sinon à s'écrier avec le Prophète : « Sauvez-moi, Seigneur, car il n'y a plus de saint ; il n'y a plus de droiture parmi les enfants des hommes. » *Ps. xi, 2.* Ce qui revient à dire : Si nous vivons parmi des hommes impurs et coupables, ne courons-nous pas risque d'être envahis par la contagion de leurs mœurs ? Aussi, Seigneur, ce que je vous demande, c'est moins de protéger ma vie contre les pièges de mes ennemis, que de préserver mon âme des vices et de la corruption du siècle ; de peur que la perversité et les exemples des autres ne me perdent, et qu'en les imitant je ne tombe dans quelque turpitude. En effet, les vertus de ceux avec qui nous vivons peuvent beaucoup pour nous porter à la vertu et à la piété. Il en est peu qui aient la vertu du saint homme Job, qui était simple et droit, quoiqu'il fût « le frère des dragons et le compagnon des hiboux, » *Job. xxx, 29,* et qui conservait au milieu d'eux la simplicité de la colombe et la candeur de l'innocence. Voilà pourquoi, dans un si grand péril pour la vertu et la

sainteté, le remède souverain est de crier au Seigneur avec les disciples : « Restez avec nous, Seigneur, parce qu'il est déjà tard, et que le jour est sur son déclin. » Vous présent, c'est le jour ; vous absent, règnent les ténèbres. C'est précisément la demande que faisait Job, quand il disait : « Délivrez-moi, Seigneur, placez-vous auprès de moi, et qu'on vienne m'attaquer. » *Job. xvii, 3.* Avec votre force, je ne redoute point la puissance des adversaires, ni avec la lumière les ténèbres de la nuit.

Dans les calamités aussi, nous pouvons employer cette même prière : « Demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il est déjà tard, et que le jour est sur son déclin. » Saint Bernard dit à ce sujet : « Quand nous marchons sans obstacle dans la voie de la vertu, il fait jour pour nous ; quand les nuages des tribulations se répandent sur nos têtes, la nuit commence à nous venir. Et puisque nous avons eu recours à vous, qui seul considérez les travaux et les douleurs, demeurez avec nous, parce qu'il est déjà tard. Déjà les eaux gagnent nos âmes, déjà les délices de la piété se tournent en misère. Le souffle de la tentation envahit tous les replis de notre cœur. Demeurez donc avec nous, parce qu'il est déjà tard. Vous êtes le rafraîchissement, le refuge et la consolation des affligés ; c'est là votre puissance, c'est là votre empire. Tous les yeux sont fixés sur vous, c'est de vous seul qu'ont soif les âmes ; demeurez donc avec nous, puisqu'il est déjà tard. Sans vous, nous ne pouvons rien. Vous seul envoyez des inspirations pendant la nuit. Vous êtes la tour qui protège contre l'oppression. Les yeux de votre tendresse embrassent tout ce qui est sous le ciel. Par vous nous apparaîtra vers le soir la clarté de midi, et nous nous lèverons comme l'étoile du matin quand nous nous croyions anéantis. » *Homil.*

Nous devons également user de la même prière quand la joie spirituelle vient à nous manquer. Car il est jour, spirituellement parlant, lorsque la lumière de la consolation divine et la ferveur de la charité brillent pour nous ; alors, tout ce qui était amer, triste, obscur, nous apparaît riant, calme, agréable ; ces délices célestes changent toute amertume en douceur. Au contraire, il est nuit, quand, par une disposition de Dieu, cette lumière se

retire. Car c'est lui qui « cache avec ses mains la lumière et qui lui commande de se montrer de nouveau. » *Job. xxxvi. 32.* C'est dans cette nuit que l'Épouse du Cantique cherche son bien-aimé et ne le trouve point, parce qu'en l'absence de ce bien-aimé il n'y a qu'obscurité et tristesse. Il faut donc le rappeler en redoublant de prières, afin qu'il ne nous abandonne point au milieu de telles ténèbres, mais qu'il reste avec nous ; il faut le rappeler afin que, fortifiés par sa puissance, nous persistions dans le devoir, dans la droite voie, et que les ténèbres des aridités spirituelles ne nous détournent point de la poursuite ardente de la sainteté. Oui, c'est alors aussi qu'il faut crier de toutes nos forces avec les disciples : « Demeurez avec nous, parce qu'il est déjà tard. »

Enfin, non contents d'avoir prié, ils lui firent violence. Pourquoi n'auraient-ils pas violenté le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation ? Pourquoi ne l'auraient-ils pas violenté, lui qui feignait d'aller plus loin, mais qui voulait rester auprès d'eux ? Pourquoi n'auraient-ils pas violenté Celui qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes ? Pourquoi ne l'auraient-ils pas forcé de rester dans l'hôtellerie, lui qui a institué le sacrement de son corps pour demeurer perpétuellement au milieu des hommes ? « Par là, dit saint Bernard, nous apprenons qu'il faut de grands efforts pour faire des progrès dans la voie de Dieu. Car on n'arrive pas facilement au faite de la perfection ; c'est par la violence et par les degrés des vertus qu'on parvient peu à peu au point culminant de la charité. Ils lui ont fait violence. Ne vous étonnez donc point si le royaume des cieux souffre violence, puisque le roi des cieux souffre violence lui-même. Si donc votre cœur endurci se sent tiède, redoublez de prières, appliquez-vous à la méditation, courez là où vous porte l'esprit et n'écoutez pas la chair. Livrez-vous aux veilles, et, par l'abondance de vos larmes, triomphez du Dieu de majesté. Dites-lui : Demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il est déjà tard, et que le jour est sur son déclin. »

Le Sauveur, qui avait fait semblant d'aller plus loin, afin de se faire prier de rester auprès de ses disciples, entra donc dans l'hôtellerie, et demeura avec eux. « Etant avec eux à table, il prit du pain et le bénit ; puis, l'ayant rompu, il le leur présenta.

En même temps leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent; mais il disparut de devant eux. » Car, ayant atteint son but, qui était de les affermir dans la foi à sa résurrection, il n'avait pas besoin de demeurer plus longtemps avec eux, surtout quand il en restait d'autres à fortifier de la même manière.

Les deux disciples, remplis d'admiration et de joie par la résurrection inespérée de leur maître, se dirent alors l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et qu'il nous expliquait les Ecritures? » Ils donnent comme preuve de la résurrection du Sauveur l'ardeur admirable que leur avait inspirée sa parole. Et, en effet, leurs cœurs n'eussent pas brûlé de ce feu, si leurs esprits n'avaient été pleinement éclairés par cette parole. Quant au degré de cette ardeur, et de la suavité qui l'accompagnait, on peut le conclure soit du sujet qui était traité, soit de l'éloquence surhumaine de la bouche qui parlait. D'abord, quel sujet plus sublime, plus consolant, plus admirable, que le mystère de la passion et de la résurrection du Sauveur, qui excite les transports non-seulement des hommes, mais des anges eux-mêmes? Ensuite, que pouvez-vous imaginer de plus grand que l'éloquence de Celui qui parlait, de Celui qui est le Verbe et la sagesse du Père. Car si la puissance de la parole humaine est telle, que les poètes, c'est-à-dire, des sages, ont supposé que les troupeaux oubliaient de paître, et les fleuves de couler, afin d'entendre des hommes éloquents s'entretenir entre eux; quelle devait être l'éloquence de Celui dont le Prophète a dit : « Vous surpassez en beauté tous les enfants des hommes; la grâce est répandue sur vos lèvres? » *Speciosus forma præ filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis.* Ps. XLIV, 3. Quelles furent les émotions des disciples, lorsqu'ils entendirent la Sagesse même de Dieu parler par une bouche humaine, cette Sagesse dont « les paroles sont du feu, » comme nous lisons dans Jérémie? xxiii, 29. Il n'est donc pas étonnant qu'ils brûlassent d'une telle ardeur, eux qui étaient si rapprochés de ce feu. Et je ne doute pas, mes frères, que nos cœurs ne fussent embrasés de la même manière si nous approchions de ce feu céleste. C'est ce qui nous arrive :

quand nous entendons, ou que nous lisons, avec dévotion et ferveur, la parole de Dieu. Car la parole de Dieu entre dans notre cœur de deux manières : ou par les oreilles, quand nous l'écou- tons; ou par les yeux, quand nous la lisons. Oui, telles sont la puissance et la majesté des mystères de notre foi, que, si nous les méditons, si nous nous en pénétrons, nous brûlerions d'une merveilleuse ardeur pour la vertu et la piété.

Mais que pourront sur moi les ineffables mystères de l'incarnation et de la passion du Sauveur, l'éternel supplice de l'enfer, et l'éternelle récompense du royaume céleste, si je n'y pense jamais? La mort même d'un enfant chéri ou d'une épouse bien-aimée, tant qu'elle est ignorée, ou qu'on n'y pense point, ne nous affecte nullement. Tout sentiment, pour éclore, a besoin qu'une pensée le précède. Voilà pourquoi un des principaux mérites du juste, selon la sainte Ecriture, c'est de « méditer jour et nuit la loi du Seigneur. » *In lege Domini meditabitur die ac nocte.* Ps. 1. 2. Oh! si cette étude pouvait vous captiver! si, chaque jour, vous y employiez une seule de tant d'heures perdues à des choses de rien! nul doute que chacun de vous n'en retirât le fruit dont parle le Prophète, quand il ajoute : « Il sera semblable à un arbre planté sur le bord des eaux courantes, qui porte son fruit en sa saison, et dont la feuille ne tombe point; tout ce qu'il fera sera couronné du succès. » *Ibid.* 3. Agissons donc ainsi, mes frères; nourrissons-nous de cet aliment céleste; livrons-nous jour et nuit à cette méditation salutaire; que les louanges du Seigneur soient toujours dans notre bouche, et sa loi dans notre cœur. Que notre premier souci, notre principal et continuel travail, soit de parvenir, par l'étude de la loi divine, à l'éternelle couronne.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE MÊME LUNDI APRÈS PAQUES.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Oportebat Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.

Il fallait que le Christ souffrit, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire.

Luc. XXIV, 26.

Très-chers frères, telle est la solennité de ce jour, telle la joie qu'il doit inspirer, que l'Eglise, appelant tout ce qui est dans le ciel et sur la terre à le célébrer dignement, s'écrie avec allégresse : « Que les cieux et la terre se réjouissent, ô Christ, de votre résurrection, Alleluia! » Mais entre toutes ces joies des créatures, la joie des hommes est la plus intense. Car ce jour étant surtout consacré à la gloire de Jésus-Christ, et Jésus-Christ étant le roi, le père, la tête, et l'époux de l'Eglise, sa gloire rejailit sur les hommes. La gloire d'un roi rejailit naturellement sur ses sujets, celle de la tête sur les membres, celle du père sur les enfants, celle de l'époux sur l'épouse; et il en est ainsi de tous ceux qui sont unis étroitement. Si donc Jésus-Christ, notre tête, est ressuscité, est monté au ciel, est assis à la droite du Père; nous aussi, comme ses membres nous sommes entrés avec lui en possession de la même gloire. Ainsi, chacun de nous peut dire avec confiance aujourd'hui, comme saint Maxime : « Où règne ma chair, là je crois régner; où domine mon sang, là j'espère obtenir la gloire; et s'il y a un obstacle dans mes péchés, il n'y en a pas du côté de la nature. » *Serm.*

Toutefois, cette joie commune à tous les hommes est infiniment surpassée par celle de la bienheureuse Vierge qui, aujourd'hui, triomphe et tressaille d'allégresse, non-seulement pour le motif qui lui est commun avec les autres hommes, mais encore à cause

du privilège spécial de la maternité divine ; et d'autant plus que son tendre cœur a été atteint plus cruellement du glaive de la douleur, au moment de la passion de son fils. Car plus sa tristesse fut amère au pied de la croix, plus sa joie fut vive à la résurrection. Avec combien de raison ne put-elle pas répéter à pareil jour ces paroles de Sara ! « O Dieu d'Israël, que votre nom soit béni dans les siècles ; puisqu'après la tempête vous rendez le calme, et qu'après les larmes et les soupirs vous nous comblez de joie. » *Tob. III, 22 et 23.*

C'est un grand signe de la bonté de notre Dieu, d'avoir voulu que, dans cet exil et cette vallée de larmes, où nous ont jetés nos péchés, l'amertume et la tristesse ne soient pas continuelles, mais qu'il nous arrive fréquemment des événements heureux et agréables. Comme la température et les saisons ne sont pas toujours les mêmes, mais qu'à l'hiver succède l'été, et à la nuit le jour ; de même, dans la vie des hommes, la joie est mêlée de tristesse, et la tristesse de joie ; en sorte que, cependant, par suite de la bienveillance de notre Dieu, la tristesse est plus courte, et la joie de plus longue durée. Le royal Prophète le déclare nettement. En effet, au lieu de : *Quoniam ira in voluntate ejus, etc.*, saint Jérôme traduit : *Quoniam ad momentum ira ejus, et vita in repropitiacione ejus*, « Parce que sa colère ne dure qu'un moment, et que par sa bonté il rend la vie. » *Ps. xxix. 5.* Le saint Prophète enseigne par là, que la colère de Dieu contre les justes est de courte durée ; tandis que sa bienveillance dure autant que la vie, et même davantage. C'est dans ce sens qu'il ajoute : « Le soir on est dans les larmes, et le matin on pousse des cris de joie. » *Ibid. 6.* C'est-à-dire, s'il arrive quelque adversité aux justes, Dieu change promptement le mal en bien, et l'infortune en prospérité. Car à peine a fini le soir de la calamité, que luit le jour de la bonne fortune.

L'histoire de Tobie nous le montre clairement. Nous y lisons qu'il perdit la vue à soixante-six ans, qu'il la recouvra à soixantedix, et qu'il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Mais comment passa-t-il ce long espace de temps ? « Tout le reste de sa vie se passa dans la joie, et ayant beaucoup avancé dans la

crainte de Dieu, il mourut en paix. » *Tob. xiv, 4*. Vous voyez donc, mes frères, qu'une courte affliction fut suivie d'une longue joie.

Nous avons aujourd'hui un exemple beaucoup plus éclatant de la même vérité dans la sainte Vierge qui, après avoir été affligée d'une immense douleur pendant deux jours et deux nuits, à cause de la passion et de la mort de son Fils, fut remplie d'une joie qui durera éternellement, quand elle le vit ressuscité. Ayant donc à parler aujourd'hui de la joie de ce mystère, implorons d'une voix suppliante l'assistance céleste par l'intercession de cette très-sainte Vierge. *Ave, Maria*.

Vous savez, mes frères, que notre Rédempteur reçoit différents noms dans les saintes Lettres, parce qu'il a opéré notre salut de plusieurs manières. De ces noms, le plus célèbre est celui de roi, qui lui a été décerné à cause de la sollicitude et de la vigilance perpétuelles dont il entoure son Eglise. C'est de sa royauté qu'on lit dans Isaïe : « Il s'assiera sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à toujours, » *Isa. ix, 7*, paroles qui indiquent et les fonctions et la longue durée de cette royauté ; car il n'en est pas de ce roi comme des autres, dont la dignité royale et le gouvernement finissent avec la vie ; comme sa dignité est éternelle, ainsi en est-il de son gouvernement, pour lequel cette dignité elle-même a été instituée. Le Sauveur, disant un dernier adieu à ses apôtres, leur promit cette sollicitude et cette protection dans les termes suivants : « Je serai moi-même avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth. xxviii, 20*.

Le Sauveur est donc parmi nous, veillant sur nous, s'occupant de nos intérêts, nous défendant contre l'éternel ennemi du genre humain, et nous dirigeant par son esprit, pour nous conduire à une vie bienheureuse et immortelle. C'est ce que lui-même nous apprend dans l'Apocalypse, quand il envoie aux sept églises qui étaient en Asie un message qui débute ainsi : « Voici ce que dit Celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite et qui marche au milieu des sept chandeliers d'or. » *Apoc. ii, 1*. Les

sept étoiles et les sept chandeliers étaient ces sept églises, et il dit les tenir à la main et marcher au milieu d'elles, pour indiquer ainsi sa sollicitude et sa providence. En effet, c'est lui qui nous tient à la main de peur que nous ne tombions, lui qui marche au milieu de nous de peur qu'en son absence nous ne soyons la proie de l'ennemi. Après sa résurrection, il montra assez ouvertement cette sollicitude; car, bien qu'affranchi des choses terrestres et échappant à la vue des hommes, il conserva toujours la préoccupation et la vigilance qu'il étendait précédemment sur les siens. Pendant quarante jours il différa son ascension au ciel, afin d'apparaître à ses disciples de différentes manières pendant tout cet espace de temps, de leur parler du royaume de Dieu et de les fortifier ainsi dans la foi à sa résurrection, dont dépendaient notre salut et notre justice. Tantôt il leur apparaît en Judée, tantôt en Galilée; quelquefois à tous ensemble, quelquefois à chacun d'eux en particulier; parfois seul, parfois au milieu des anges qui furent les témoins et les hérauts de sa résurrection, comme ils l'avaient été de sa naissance. L'évangile de ce jour nous le montre apparaissant à deux disciples qui allaient à Emmaüs. Cette apparition, remplie d'admirables circonstances, de douces paroles et de pensées consolantes, est ainsi racontée par saint Luc :

I.

« Le jour même de la résurrection de Jésus-Christ, deux disciples allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem, et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. » Vous savez, mes frères, combien est vraie cette parole du Sauveur : « C'est de la plénitude du cœur que parle la bouche. » *Ex abundantia cordis os loquitur.* Matth. XII, 34. Ces disciples parlaient donc de ce qui remplissait leur cœur. Et parce que « le cœur se porte là où est le trésor que l'on aime, » eux qui avaient aimé si ardemment le divin Maître, l'avaient toujours dans le cœur et à la bouche. Ainsi, ils s'entretenaient de tout ce qui était arrivé dans sa passion, et la suavité de l'amour leur adoucissait ces tristes et lamentables souvenirs. Chacun

d'eux, selon ses inclinations, rappelait tel ou tel des faits qui avaient eu lieu. L'un exposait l'admirable mansuétude du Sauveur, sa patience, sa douceur et son silence au milieu de tant de fausses accusations et d'invectives, silence que le gouverneur ne pouvait assez admirer; l'autre rappelait la férocité d'ennemis qui, non contents de l'affreux supplice de la croix, avaient rendu par la flagellation, par tant de soufflets, de crachats, de railleries, d'injures et d'outrages, le supplice de la passion plus épouvantable que la mort même. L'un s'apitoyait sur la mère du Sauveur, laquelle, debout près de la croix, contemplant avec douleur son Fils chéri attaché à un infâme gibet, et les ruisseaux de sang qui coulaient le long de son corps; l'autre considérait le Sauveur, délaissé par les disciples et trahi par Judas, qui, coupable du plus noir des forfaits, livrait pour un vil salaire son maître à des ennemis acharnés. Puis, faisant un retour sur eux-mêmes, ils se lamentaient sur leur sort et sur leur propre abandon, eux qui, brebis privées de leur pasteur, allaient errer par des voies difficiles, après avoir, dans l'espérance des promesses divines, quitté tout ce qu'ils possédaient au monde. Tels étaient donc les sujets dont s'entretenaient les disciples dans leur douleur et dans les effusions de leur amour.

Saint Bernard, s'élevant quelque peu de la lettre à l'esprit, voit dans ces deux disciples, qui se livraient à de si pieux épanchements, la méditation et la prière, deux vertus sœurs qui, étroitement unies, se prêtent un mutuel secours. En effet, la méditation scrute et approfondit la loi de Dieu; la prière, de son côté, demande la grâce, afin d'observer la loi. La méditation indique la voie; la prière demande la force de marcher dans cette voie. La première illumine et instruit l'entendement; la seconde enflamme et embrase le cœur. Celle-là fait prendre en dégoût la terre; celle-ci, conversant avec Dieu, fait aimer le ciel. Enfin, la méditation fait le théologien, et la prière le *théophile*, c'est-à-dire l'ami de Dieu.

Si vous demandez quel est l'objet de la méditation, je vous répondrai qu'il est varié et infini. Cependant il n'en est point de plus convenable que l'histoire de la passion du Sauveur, dont s'entre-

tenaient les disciples dans la circonstance que rapporte l'évangile de ce jour. Car la méditation a pour but la connaissance et l'amour de Dieu. Or, pendant cette vie nous ne connaissons Dieu que par ses ouvrages. D'un autre côté, entre toutes les œuvres de Dieu, l'humanité de Jésus-Christ tient la première place, et entre les œuvres de l'humanité de Jésus-Christ, sa douloureuse passion est la principale et la plus grande. Il n'est donc pas de sujet dont la méditation pourrait mieux nous porter à la connaissance et à l'amour de la bonté divine.

Si vous demandez encore comment il faut méditer sur ce mystère, vous l'apprendrez des mêmes disciples, qui s'entretenaient de ce grand sujet avec douleur et amour tout à la fois. Voilà pourquoi le Seigneur leur adresse cette question : « De quoi vous entretenez-vous ainsi en chemin, et d'où vient que vous êtes si tristes ? » Ils étaient donc tristes. Or, la tristesse suppose l'amour et en est la suite ; car nous perdons avec douleur ce que nous possédons avec amour. C'est donc avec de tels sentiments que nous devons méditer sur l'histoire de la passion du Sauveur. Il est indigne de se représenter d'un œil sec, et sans aucun sentiment d'amour et de douleur, les affreux tourments de l'Homme-Dieu. De même que l'amour en toute circonstance exige l'amour, de même il exige la douleur pour la mort de l'ami, et il ne saurait se contenter de rien autre.

Pendant que les deux disciples parlaient entre eux de ces mystères et s'adressaient des questions, « Jésus vint les joindre, et se mit à marcher avec eux. » Oui, il était avec eux, lui qui peu auparavant avait dit : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » *Matth.* xviii, 20. Or, ils étaient réunis au nom de Jésus-Christ, eux qui n'avaient que Jésus-Christ dans le cœur et à la bouche, qui ne pensaient qu'à lui et qui s'entretenaient avec émotion de ses souffrances. Lui, qui leur inspirait de tels sentiments, était donc avec son ouvrage. Car, comme le Seigneur « se retire des pensées qui sont sans intelligence, » *Sap.* i, 5, de même il est avec les pensées pieuses et saintes.

« Mais leurs yeux étaient fermés par une vertu divine qui les empêchait de le reconnaître. »

Seigneur, je vous le demande, pourquoi, à l'égard de ces hommes qui vous aimaient, qui parlaient de vous, qui soupiraient après vous, avez-vous amoindri la grâce de votre visite, en ne vous laissant ni voir ni reconnaître d'eux? Est-ce que vous ne les auriez pas comblés d'une double grâce en vous laissant et reconnaître et voir? — Non, mes frères. En se voilant pour un temps, il leur procurait un plus grand bienfait. Car il voulait dans un long discours leur dévoiler le mystère de toute notre rédemption d'après les témoignages des saintes Lettres, ce qu'il fit en parcourant tous les prophètes à partir de Moïse, et leur interprétant ce qui était rapporté de lui dans les Ecritures. Ils écoutèrent cette explication avec une attention soutenue, et la longueur du commentaire, loin de provoquer leur dégoût, ne faisait que redoubler leur curiosité. Or, s'il s'était fait reconnaître sur-le-champ, leur admiration les aurait remplis d'une telle joie et d'une telle stupeur que, transportés hors d'eux-mêmes, ils auraient eu peine à saisir ses enseignements. Le Sauveur fit donc bien de se voiler momentanément, afin qu'au moyen de ce qu'ils auraient alors entendu à tête reposée, ils apprissent et à le connaître et à l'aimer dans la suite avec plus de plénitude.

De là, mes frères, il est permis de conclure que, quand le Seigneur dérobe aux justes sa douce et aimable présence, ce n'est pas un signe d'abandon, c'est plutôt une preuve de sa providence et de son amour. Car, comme il fait tout servir au salut des siens, il y travaille absent aussi bien que présent; parfois même c'est lorsqu'il semble le plus loin de nous qu'il en est le plus près. Nous en trouvons un exemple dans le saint homme Job, qui avait le Seigneur tout auprès de lui, au moment même où il se plaignait d'être abandonné du Seigneur. Car il disait : « Pourquoi me cachez-vous votre visage et me regardez-vous comme votre ennemi? » *Job. XIII, 24*, c'est-à-dire pourquoi me traitez-vous comme vous traitez d'ordinaire des ennemis? Et néanmoins il est constant que jamais le Seigneur n'avait été aussi près de ce saint homme qu'en ce temps-là. Certes, sa patience admirable et incomparable au milieu de tant de plaies crie assez haut que tant de vertu et de constance était impossible sans la

présence de Dieu. Autrement, puisque « personne ne peut dire : Seigneur Jésus, sinon par le Saint-Esprit, » I *Cor.* XII, 3, comment, au milieu de tant d'orages et de tempêtes, aurait-il pu dire : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que le nom du Seigneur soit béni? » *Job.* I, 21.

Nous lisons aussi de la bienheureuse Catherine de Sienne, que le démon l'infestait d'images obscènes. La sérénité ayant été rendue à son âme, elle demanda en fondant en larmes à l'Époux bien-aimé qui était revenu, pourquoi il l'avait délaissée dans ce combat. « J'étais, répondit-il, au milieu de ton cœur. » — « Et comment l'auteur de la pureté pouvait-il habiter dans un cœur souillé de pensées impures? » — « Ces pensées étaient-elles pour toi une cause de plaisir ou de douleur? » — « Seigneur, elles causaient mon tourment. » — « Qui est-ce donc qui faisait que les pensées charnelles te fussent si odieuses, si ce n'était moi, moi qui, présent dans ton cœur, t'inspirais cet esprit et ces sentiments? »

De la même manière, dans les moments d'aridité spirituelle, quand tout sentiment de dévotion, quand la ferveur de la charité paraît absente, il semble que le Seigneur s'est enfui de nous et qu'il nous a délaissés au milieu des ténèbres et de l'aveuglement. Mais si alors nous ne perdons pas courage, si nous continuons nos exercices de piété et nos prières, si nous agissons vaillamment, nul doute que le Seigneur ne soit auprès de nous, quoiqu'il paraisse loin. En effet, quand affluent la joie intérieure, et les douces larmes, et les délices spirituelles, est-il étonnant que l'homme, dont le cœur est dilaté par cette joie spirituelle, coure allègrement dans la voie des commandements de Dieu? Quand, au contraire, cette joie est bannie, que la ferveur de la charité est refroidie, que les ténèbres et la nuit des calamités nous enveloppent; persister dans son devoir, continuer l'exercice de la prière aux heures fixées, n'omettre aucune des pratiques ordinaires de la piété, cela n'appartient qu'à des hommes courageux, à des cœurs qui possèdent Jésus-Christ.

Quand le Sauveur opérait ses miracles magnifiques, accompagné de la multitude qui célébrait ses louanges, les apôtres le

suivaient partout avec empressement, et cependant, la nuit de la passion, lorsqu'il fut livré à ses ennemis pour être conduit à la mort, ils l'abandonnèrent. Cela nous montre combien il est plus difficile de rester fidèle dans l'adversité que dans le calme. Celui donc qui persiste dans le devoir avec constance et fidélité, quand le Seigneur se cache, celui-là conserve d'autant mieux le Seigneur dans son âme qu'il est en butte à des souffrances plus vives.

Ainsi, le Sauveur montra et cacha tout à la fois sa présence aux disciples, afin de leur procurer un plus grand bienfait. Voulez-vous une preuve péremptoire de cette double assertion? Ecoutez le Sauveur lui-même s'écriant dans le psaume : « Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi, pourquoi m'avez-vous abandonné?... Mon Dieu, je crie pendant le jour, et vous ne m'exaucez pas; je crie pendant la nuit, et on ne me l'imputera pas à folie, » ou, comme traduit saint Jérôme, « il n'y a pas de silence pour moi. » *Ps.* XXI, 3. Mais à la fin de ce psaume il dit : « Tremblez devant lui, vous tous qui êtes la race d'Israël, parce qu'il n'a ni méprisé ni rejeté la prière de l'affligé, qu'il n'a point détourné de moi son visage, et qu'il m'a écouté lorsque je criais vers lui. » *Ibid.* 24 et 25. Vous voyez ici Dieu absent et présent à la fois, sourd et exauçant la prière.

II.

Le Sauveur, que ses disciples ne reconnaissaient pas, les interpelle donc en ces termes : « De quoi vous entretenez-vous ainsi en chemin, et d'où vient que vous êtes si tristes? L'un d'eux, appelé Cléophas, lui répondit : Etes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci? Quoi, leur dit-il? Ils répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple, etc. » Examinons, mes frères, chacune de ces paroles des disciples : « Jésus de Nazareth, prophète puissant en œuvres et en paroles. » A cette occasion, saint Bernard dit qu'il est des hommes puissants en discours, d'autres puissants en œuvres, et quelques-uns puissants en discours et en œuvres. Celui-ci, dit-il, est dévot dans la prière; ses yeux, vu l'abon-

dance de ses larmes, ressemblent aux piscines d'Hésébon, *Cant.* vii, 4; mais il se cabre devant le joug de l'obéissance. Il se croit quitte de son vœu en offrant une victime à laquelle manque une oreille. *Levit.* xxii, 23. Il déplore en paroles son orgueil; mais son acte de componction est à peine terminé qu'il est aussi orgueilleux qu'auparavant. Est-il léger de mœurs : après une prière dévote il retombe dans la même légèreté. Ses os sont pleins des vices de sa jeunesse, en sorte qu'il n'est jamais mûr dans sa conversion, bien qu'il soit dévot pendant la courte durée de sa prière. « C'est bien la voix de Jacob, mais ce sont les mains d'Esau. » *Gen.* xxvii, 22. De tels hommes sont puissants en paroles, mais non en œuvres. » *Bern. Hom.* Ils sont donc puissants en paroles, ceux qui parlent beaucoup de Dieu et qui peut-être aussi s'entretiennent beaucoup avec Dieu. Toutefois, s'ils ne font que cela, si leur conduite est en contradiction avec leur langage, ils n'ont pas beaucoup de mérite devant Dieu. « Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans la vertu. » *I Cor.* iv, 20.

Il y en a d'autres, dit encore saint Bernard, qui sont puissants seulement en œuvres. Infatigables dans les exercices du corps, ils ne négligent pas ce en quoi ils excellent. Patients dans la tribulation, se soumettant gaiement au travail de l'obéissance, ils peuvent être appelés puissants en œuvres. Mais si l'assiduité à la prière les fatigue, s'ils ne vont pas au-devant des veilles avec une pieuse sollicitude, ou s'ils manquent de la grâce de la prédication, ils ont beau être puissants en œuvres, ils ne le sont pas en paroles.

L'Eglise est pleine de gens de cette sorte. Au commencement de leur conversion, ils se sont donnés tout entiers à l'exercice de la prière, « le Seigneur les a prévenus de bénédictions et de douceurs, *Ps.* xx, 4; plus tard, engagés dans diverses occupations, ils persévèrent, il est vrai, dans la vertu, mais avec un grand relâchement dans la dévotion et dans la prière. Estimables d'ailleurs, ils sont justement répréhensibles pour ce refroidissement, et c'est à eux que le Seigneur, dans l'Apocalypse, adresse cette réprimande : « Je connais vos œuvres, votre travail et votre patience ;

je sais que vous ne pouvez souffrir les méchants,..... que vous êtes patient, que vous avez souffert pour mon nom et que vous ne vous êtes point découragé. Mais j'ai un reproche à vous faire de ce que vous vous êtes relâché de votre première charité. Souvenez-vous donc de l'état d'où vous êtes déchu, faites-en pénitence et rentrez dans la pratique de vos premières œuvres, autrement j'irai bientôt à vous et j'ôterai votre chandelier de sa place, si vous ne faites pénitence. » *Apoc. II, 2 et seq.* Cet avertissement et cette menace du Seigneur doivent épouvanter ceux qui, par leur négligence, ont perdu l'ardeur de la charité et les délices spirituelles qu'ils avaient au commencement de leur conversion.

Enfin, d'autres sont puissants tout à la fois en œuvres et en paroles. Semblables aux ambidextres, ils s'appliquent aux œuvres de la charité, sans négliger l'exercice de la prière, et ils se livrent à la prière sans cesser d'aider le prochain de leurs bons offices et de leurs conseils. Chez eux ces deux préoccupations se prêtent un mutuel appui. En effet, la prière est comme un repos après les bonnes œuvres; par elle le juste se repose en Dieu et se remet des fatigues du travail. D'un autre côté, l'action est l'appui d'une prière fervente. Car la prière vraiment puissante auprès de Dieu est celle de l'homme qui, appuyé sur de bonnes œuvres, monte, les mains pleines, en présence de Dieu. Ainsi, quiconque est également assidu à ces deux exercices, est le véritable imitateur de Celui que les disciples proclamaient « puissant en œuvres et en paroles. »

Mais non contents de cette louange, ils en ajoutent une autre : « Devant Dieu et devant tout le peuple; » parce que toutes les œuvres et toutes les paroles du Sauveur étaient également agréables à Dieu et aux hommes. Ceci nous amène à distinguer, comme nous l'avons fait tout à l'heure, plusieurs classes de chrétiens.

En effet, il y en a qui, méprisant les jugements humains, et contents du seul témoignage de leur conscience, ne désirent que l'approbation de Dieu. D'autres, au contraire, n'ambitionnent que les suffrages des hommes, et comptent pour rien le témoignage et l'approbation de Dieu : de ce nombre étaient les hypocrites

et les Pharisiens, qui « aimèrent mieux la gloire des hommes que la gloire de Dieu. » *Joann.* XII, 43. Parmi eux on peut encore ranger le roi Saül qui, ayant perdu devant Dieu la grâce et l'honneur, demandait à Samuel à être honoré devant les anciens encore du peuple. *I Reg.* xv, 30.

Ni les uns, ni les autres ne sont à imiter : ceux-ci, parce qu'ils outragent Dieu ; ceux-là, parce qu'ils sont pour les hommes une pierre d'achoppement, et que le Seigneur ne peut approuver une vertu accompagnée d'un effet si funeste. Il est donc nécessaire de faire le bien non-seulement devant Dieu, mais encore devant tous les hommes. » *Rom.* XII, 17 ; *II Cor.* VIII, 21. Car « il faut aussi avoir un bon témoignage de la part de ceux qui sont dehors. » *I Tim.* III, 7. De là ces paroles de l'Apôtre : « Nous renonçons aux choses que la honte fait tenir secrètes,..... nous rendant recommandables à l'esprit de tous les hommes en présence de Dieu. » *Abdicamus occulta dedecoris, commendantes nosmetipsos ad omnem conscientiam hominum coram Deo.* *II Cor.* IV, 2. En s'appliquant à conserver la pureté intérieure, et en évitant les fautes secrètes qui pouvaient faire rougir, il se rendait agréable à Dieu. D'un autre côté, en édifiant les hommes par de bonnes œuvres, il se recommandait à leurs yeux non-seulement par des paroles mais par des actes, ce qui est la meilleure des recommandations.

Le Sauveur nous prêche ces deux devoirs, quand il dit dans l'Évangile : « Ayez aux reins la ceinture, et dans vos mains des lampes allumées. » *Luc.* XII, 35. Nous nous ceignons les reins, lorsqu'en veillant attentivement sur notre cœur, nous repoussons les pensées vagabondes et les désirs frivoles ; et nous portons dans les mains des lampes allumées, quand, par l'éclat des bonnes œuvres, nous rappelons vers la voie du salut les malheureux qui s'agitent dans les ténèbres de l'erreur. Pour prouver l'efficacité de ce genre d'instruction, une seule considération me suffira. Supposez qu'un prédicateur invite sans cesse les fidèles à fréquenter les sacrements, et que parmi ceux à qui il s'adresse cette pratique soit inconnue : c'est à peine s'il parviendra à persuader un auditeur. Car chacun hésite à faire ce qu'il ne voit

faire à personne; on craindrait, en affichant quelque chose de nouveau et de singulier, de s'exposer aux mauvaises langues et aux traits de l'envie. Au contraire, que les voisins, que les amis, et surtout que les grands le fassent; quand même personne n'y exhorterait, l'exemple seul persuadera; les hommes étant toujours prêts à faire ce que fait le grand nombre. Car l'homme est un être essentiellement porté à l'imitation. De même qu'il a horreur de ce qui est insolite, de peur d'encourir le blâme, de même il suit avidement ce qui est en usage, de peur d'être réprimandé justement.

Tâchons donc d'avoir avant tout l'approbation de Dieu, et en même temps de n'être pas improuvés des hommes. L'une et l'autre préoccupation sont nécessaires : la première, afin de plaire à Dieu; la seconde, afin de servir les hommes par notre exemple. Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas avantageux; tout m'est permis, mais tout n'édifie pas. » I *Cor.* vi, 12. Et ailleurs : « Il est bon à l'homme de ne pas manger de chair, de ne pas boire de vin, et de s'abstenir de tout ce qui choque ou scandalise votre frère. Si donc manger de la chair scandalise mon frère, je m'abstiendrai de chair, pour ne point le scandaliser. » *Rom.* xiv, 21.

Que nul ne s'imagine que ce précepte soit insignifiant ou facile à observer. Le domaine du scandale a une vaste étendue. En effet, le Décalogue n'interdit expressément que sept actions. La prohibition du scandale, au contraire, qui est comprise sous le commandement de l'amour, interdit toutes les actions qui peuvent blesser et choquer des esprits faibles, actions qui sont presque innombrables. Et pourtant il faut s'en abstenir, si l'on veut n'être pas coupable de ce crime. Aussi les justes sont-ils remplis d'une vive sollicitude à l'égard de l'observation de ce précepte. Tels étaient les parents de saint Jean-Baptiste qui « marchaient, d'une manière irrépréhensible, dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur, » *Luc.* i, 6, c'est-à-dire, dont personne ne se plaignait, et qui ne scandalisaient personne. Telle encore cette sainte Judith, dont il est écrit : « Elle était très-estimée de tout le monde, parce qu'elle craignait le

Seigneur ; et il n'y avait personne qui dit la moindre parole à son désavantage. » *Judith.* VIII, 8.

III.

Les disciples ayant donc fait l'éloge de leur Maître et le récit de sa mort, ajoutent : « Nous espérons cependant que ce serait lui qui rachèterait Israël ; » c'est-à-dire qui le délivrerait du joug des Romains, et le rétablirait dans son ancienne gloire, celle dont il jouissait sous David et Salomon. Voilà ce que les disciples attendaient et désiraient. Eux qui avaient été si longtemps à l'école d'un Maître humble et pauvre, ils n'avaient pu se défaire de cette persuasion et de cette ignorance.

En cela apparaît la déplorable infirmité, l'aveuglement de la nature humaine qui, comme précipitée du ciel sur la terre par le péché, et privée à la fois de la lumière spirituelle et de la grâce, se passionne tellement pour les choses de la terre, qu'elle n'admet et ne désire d'autres biens, ni d'autres richesses, ni un autre bonheur, ni un autre salut, que ceux qui tombent sous les sens, en sorte qu'on dirait que l'esprit même a dégénéré, et qu'il est devenu chair. Est-il étonnant que les hommes du siècle s'extasient devant les biens du siècle, quand les apôtres eux-mêmes et les disciples du Sauveur rêvaient une rédemption temporelle, un royaume temporel, des dignités temporelles ? C'est pour cela que le Sauveur les réprimande ici vertement (et à bon droit) en ces termes :

« Insensés, dont le cœur est lourd et lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! » Il les traite justement d'insensés, eux qui prisaient tant des futilités, des choses vaines et périssables ; eux qui, si souvent avertis par la voix des prophètes, ne reconnaissaient ni les vrais biens, ni le vrai salut, ni le vrai Sauveur. « Ne fallait-il pas, ajoute-t-il, que le Christ souffrît tout cela, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » De toutes les vérités que comprend la religion chrétienne, la plus admirable et la plus divine est celle qui est contenue dans ces quelques paroles du divin Maître. Heureux ces deux disciples, qui méritèrent d'entendre de la bouche même de la Vérité cette doctrine céleste. Pour nous,

suivant nos faibles moyens, nous exposerons brièvement pourquoi il fut avantageux à notre salut que Jésus-Christ notre Seigneur entrât dans sa gloire par les travaux et les combats.

D'abord (et tous les fidèles sont d'accord sur ce point) par le sacrifice de sa passion et de sa mort, il a donné satisfaction à l'Éternel pour tous nos forfaits. Nous avons traité ce sujet en son lieu avec plus d'étendue. Ensuite il a montré par son exemple que « le royaume des cieux souffre violence, » qu'il veut être saisi avec effort, et que nous devons y entrer par les tribulations. Enfin, en buvant le premier le calice de la passion, non pour son salut, mais pour le nôtre, il nous encourage à boire le même calice pour notre propre salut. En effet, les exemples des princes et des rois exercent une grande influence. Nul ne trouve déshonorant ce que les rois ont illustré par leur exemple.

Lorsque le roi David, fuyant son fils Absalon, gravissait une montagne, nu-pieds et la tête découverte, le peuple qui suivait le roi désolé, montait aussi, dans le même appareil et en pleurant. II *Reg.* xv, 30.

Des historiens ont écrit que l'exemple du roi était si puissant en Ethiopie, que, quand celui-ci venait à être affligé dans une partie du corps, tous les gens de sa maison faisaient spontanément le sacrifice de cette même partie ; pensant que, le roi étant boiteux ou borgne, c'eût été une honte pour les siens de n'être point borgnes ou boiteux comme lui.

On rapporte le trait suivant de Jean II de Portugal, prince digne d'une éternelle mémoire. Comme un de ses amis, malade, refusait de boire une potion désagréable, qui lui était présentée par les médecins, et dont dépendait sa guérison, le roi goûta cette potion le premier, et en avala une bonne partie, afin que le malade fît dans l'intérêt de sa propre santé ce que ce roi magnanime faisait dans l'intérêt de son ami. C'est ainsi que le Roi céleste, qui nous conduit au ciel, nous a montré le chemin que nous avons à suivre pour y arriver, et nous a adouci par son exemple les fatigues du voyage.

Si l'on demande maintenant quelle cause a rendu difficile et épineuse la route qui mène au ciel, alors que le Créateur a donné

aux anges la béatitude sans les faire passer par la douleur, nous répondrons que, dans le principe, l'homme fut l'objet de la même libéralité et de la même grâce, et que, s'il avait su conserver cette grâce, il eût également obtenu sans douleur la même récompense. Mais rebelle et ingrat envers son Créateur, il perdit pour lui et pour sa postérité les dons gratuits qu'il avait reçus. Il arriva de là que la nature humaine, privée de la grâce qui la contenait dans le devoir, fut blessée mortellement, que l'homme infortuné fut asservi au démon dont il avait écouté les perfides conseils, et qu'en punition de son ingratitude et de sa rébellion contre Dieu, il devint aussi rebelle à lui-même : la chair, son esclave par droit de nature, se révolta contre lui, qui avait osé lever contre son Créateur l'étendard de la révolte. De là les combats divers de cette vie, les convoitises de la chair contre l'esprit et les luttes de l'esprit contre la chair qui lui résiste et qui lui demande sans cesse avec une incroyable ardeur de nouveaux plaisirs. Car celle-ci « n'est pas soumise à la loi de Dieu, et ne saurait l'être. » *Rom. VIII, 7.* Voilà la première cause du mal, la première source des peines, des combats et des tentations.

Si donc nous voulons nous conduire suivant la loi de l'esprit, il faut étouffer les convoitises de la chair, qui lui est opposée. Ces deux parties de nous-mêmes ne peuvent pas plus cohabiter et s'accorder ensemble que le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, la science et l'ignorance. Car la loi des contraires est de se faire opposition, de se repousser, de se détruire mutuellement et d'être incompatibles dans le même sujet. Dans le ciel, la chair glorifiée sera soumise à l'esprit et en sera l'amie; mais ici-bas elle fait à l'esprit une guerre acharnée.

Or, qu'il soit difficile et pénible d'assujettir la chair à l'esprit, d'en comprimer les mouvements rebelles et tumultueux, c'est ce qu'il est facile de prouver. D'abord il est naturel que la chair convoite avidement les biens charnels qui lui touchent de près. Ensuite sa convoitise innée est encore aiguisée par la vue et l'usage des biens présents; car la présence des objets que nous désirons ou que nous haïssons, exerce une influence considérable. Ajoutez encore la force et la puissance du démon, qui enflamme

de son souffle les passions de la chair déjà assez ardentes par elles-mêmes, souffle dont il est écrit : « Son haleine allume des charbons de feu, et la flamme sort de sa gueule. » *Job. xli, 12.* Ce vieux serpent, par la permission de Dieu, « tâche donc de nous mordre au talon, » *Gen. iii, 15*, et avec une persistance infatigable dresse ses pièges à nos âmes par toutes sortes de voies souterraines et d'artifices. Comme le dit Lactance, il n'a pas été précipité dans le châtiment aussitôt après sa révolte, afin que par sa malice il exercât l'homme à la vertu; car la vertu ne peut être parfaite si elle n'est ballottée et affermie par des épreuves continuelles, et par conséquent il n'y a point de vertu sans un ennemi à combattre. De là cette maxime des philosophes : « La vertu sans adversaire se flétrit. » Ajoutez en outre les injures et les outrages des méchants, qui, provoquant et harcelant nos âmes, nous excitent à la haine et à la vengeance.

Mais que sera-ce si à toutes ces causes de désordre viennent se joindre des habitudes vicieuses, qui augmentent l'inclination de la chair pour le mal? Tel est donc le puissant adversaire que nous devons attaquer et terrasser, si nous voulons vivre conformément à la loi de l'esprit, témoin ce passage de l'Apôtre : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. » *Rom. viii, 13.* Or, quel courage, quelle constance ne faudra-t-il pas pour soumettre à l'esprit et pour brider un adversaire muni de tant de ressources? D'ailleurs, qui pourrait énumérer toutes les misères de cette vallée de larmes, tant d'espèces de maladies, tant de deuils et de pertes de nos proches, tant de catastrophes, de calamités et de désastres imprévus? Quelle patience, quelle soumission d'esprit et quelle force ne faut-il pas pour les supporter avec calme et résignation, pour ne pas proférer, sous l'aiguillon de la douleur, quelque plainte insensée contre la providence?

Quand, pour régler notre vie d'après les prescriptions de la loi de l'esprit, nous avons à vaincre tant d'adversaires de cette loi, n'est-il pas nécessaire de nous munir d'une grande force et de combattre vaillamment pour triompher de ces ennemis? Aussi le saint homme Job affirme-t-il que la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle. *Job. vii, 1.* Et plus loin il ajoute :

« Durant tous les jours de cette vie, qui est comme un temps de guerre, j'attends que mon changement arrive. » *Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea.* Job. xiv, 14. Pierre Damien dit aussi à Dieu dans une hymne : « Donnez des forces à celui qui combat dans une lutte sans fin. » Ce terme significatif exprime bien le conflit incessant et continuel de l'esprit et de la chair. Cela étant, mes frères, je vous le demande, comment notre guide et notre chef devait-il vivre et mourir, sinon dans les épreuves et les combats? Le Sauveur a donc eu raison de dire : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? »

Au reste, de peur que quelqu'un, en entendant ce discours, ne s'épouvante et ne se détourne de la poursuite de la vie spirituelle, nous l'avertissons que l'amour de Dieu a assez de puissance pour rendre le combat dont nous avons parlé facile et doux, de pénible et d'amer qu'il est naturellement. Voilà pourquoi le Sauveur affirme dans l'Évangile que « son joug est doux et son fardeau léger. » *Matth. xi, 30.* Car si la passion de l'argent fait que les hommes courent à travers le fer et les flammes par amour du lucre, qu'est-ce que n'endurera pas facilement l'ardent amour de Dieu, que le Saint-Esprit répand dans les cœurs des justes, et qui a rendu désirable et douce aux saints martyrs non-seulement la mortification de la chair, mais la mort même? Cela est si vrai que, quand cette charité commence à s'échauffer et à jeter sa flamme dans les âmes des justes, on voit souvent s'allumer une telle ardeur de châtier le corps, qu'à moins d'une modération alors très-nécessaire, la santé et la vie courraient de grands risques, par suite des veilles, des disciplines et des jeûnes excessifs. En effet, plus on s'enflamme de l'amour de Dieu, plus on brûle de souffrir pour lui et de réprimer la chair, cette chair dont l'amour immodéré est le plus grand obstacle à l'amour de Dieu.

Que personne donc, mes frères, ne recule devant le travail, que personne n'ait peur de la croix, que personne ne fuie le calice de la passion. Notre roi l'a bu le premier, et, dans la dernière cène, il en a laissé le reste à partager entre ses disciples et les autres fidèles. Voilà la route qui mène à l'immortalité, la route

par laquelle ont marché et notre Chef, et les apôtres, et les prophètes, et les saints martyrs, et enfin le reste des élus qui, comme le dit saint Jean, « doivent être tués de même que les premiers, » *Apoc. vi, 11*, sinon par le glaive corporel, au moins par le glaive spirituel; sinon par la mort du corps, au moins par la mortification de la chair. Ceux qui, durant toute leur vie, se seront immolés à Dieu par ce genre de martyre, qui auront crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences, parviendront à cette autre existence, où il n'y a plus ni glaive, ni mort, ni larmes, ni travail, ni chagrin, mais où règnent l'éternelle vie, une paix profonde, un doux repos, la plénitude de tous les biens, et où le joyeux *Alleluia* est chanté à jamais par toutes les voix des saints.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MÊME LUNDI DE PAQUES.

COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, SUIVIE DU DÉVELOPPEMENT
DU TEXTE.

Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?

Ne fallait-il pas que le Christ souffrit, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?

Luc. XXIV, 26.

La solennité de ce saint jour est grande, mes très-chers frères, et elle respire la joie, comme l'attestent ces chants de l'Eglise qui de toutes parts font entendre l'*Alleluia*, et qui répètent ce verset de David : « Voici le jour que le Seigneur a fait, passons-le dans les transports de l'allégresse. » *Ps. cxvii, 24*. Quant à la cause de cette allégresse, elle est ainsi exposée par saint Maxime : « Heureux jour, qui apporta la lumière au genre humain, non pas la lumière de ce siècle, mais celle de l'éternelle résurrection. Car ce que cette lumière a dissipé, ce n'est pas l'obscurité de la nuit, ce sont les ténèbres de la mort. Jour heureux, dis-je, et meilleur que celui où le monde est sorti du néant. En effet, celui-ci appelait

les hommes au travail ; celui-là les appelle au repos. Celui-ci avait à craindre la mort ; celui-là a banni cette crainte. Celui-ci fut commun aux bons et aux méchants ; celui-là n'appartient qu'aux justes. La clarté de l'un s'ensevelit dans les ténèbres, la splendeur de l'autre éclaire même les sépultures. Enfin la lumière de l'un est invisible aux morts, tandis que l'éclat de l'autre est perceptible pour eux, suivant cette parole du Prophète : « Le jour s'est levé pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort. » *Qui sedebant in regione umbræ mortis, lux orta est eis.* Isa. ix, 2. Réjouissons-nous donc en ce jour, qui rayonne sur les vivants, qui réveille les morts et illumine l'avenir. » *Max. serm.*

Or, ce saint jour exige de nous deux choses : la première, c'est que nous conservions avec vigilance et sollicitude la grâce et la pureté dues aux mérites de l'Agneau pascal et à la vertu des sacrements que nous venons de recevoir, et cela afin de ne pas verser de nouveau par le péché le sang de Jésus-Christ, qui a été répandu pour notre salut. « Ces immenses bienfaits, dit le pape saint Léon, doivent être gardés avec une persévérance infatigable, de peur que, si notre activité dégénère en inertie, ce que nous tenons de la grâce divine ne nous soit dérobé par la jalousie du démon. » Tel est le malheur de ceux qui, après ce saint temps de pénitence quadragésimale, s'enfoncent plus lourdement dans les désordres où ils avaient été précédemment plongés.

Le second devoir que cette solennité nous impose, à nous qui avons trouvé notre salut dans la mort et dans la résurrection du Sauveur, c'est de nous réjouir en lui, de tressaillir d'allégresse, et de lui rendre d'incessantes actions de grâces pour prix de son bienfait. Car, par sa mort unique, Jésus-Christ notre Seigneur nous a affranchis d'une double mort, la mort du corps et celle de l'âme, et il nous a réintégrés dans la patrie, c'est-à-dire dans le royaume des cieux, d'où le péché originel avait banni l'espèce humaine. D'après une loi donnée aux Juifs, ceux que leurs crimes avaient fait fuir de leur patrie étaient rappelés de l'exil à la mort du grand-prêtre, et, absous désormais pour le passé, ils pouvaient rentrer dans leurs villes natales. Par cette loi, le Seigneur figu-

rait clairement le mérite et la grâce de la mort de Jésus-Christ, de cette mort qui a effacé les forfaits du genre humain et nous a rendu accès à la céleste patrie. C'est donc uniquement à l'auteur de notre salut que nous devons rapporter la rémission de nos péchés; c'est sa mort qui a anéanti notre mort; c'est sa résurrection qui nous a rendu la vie.

Cela même est aussi figuré d'une manière frappante par la mort du grand-prêtre Aaron; car, l'année de cette mort, les enfants d'Israël entrèrent heureusement en possession de la terre promise, terre où coulaient des ruisseaux de lait et de miel. Nous lisons, en effet, au xxxiii^e chapitre des Nombres : « Le grand-prêtre Aaron gravit le mont Hor, sur l'ordre du Seigneur, et y mourut quarante ans après la sortie d'Égypte des Israélites. » Or, Israël étant arrivé à la terre promise après avoir erré quarante ans dans le désert, il est évident que le grand-prêtre mourut en l'année même où son peuple entra dans l'héritage promis. Cette disposition de la providence indique assez nettement le mérite et l'efficacité de la mort du Sauveur. De même que dans l'année où le pontife terrestre fut retranché du nombre des vivants, le peuple fut mis en possession de l'héritage terrestre, ainsi, dans le temps où le Pontife céleste est mort pour nous et a ressuscité, nous avons ressuscité avec lui, et par lui nous avons acquis nos droits à l'héritage céleste. De quelle joie ne doivent donc point tressaillir, quelles actions de grâces ne doivent pas rendre au élément Rédempteur ceux qui ont été les objets d'une faveur si grande?

Ayant à parler aujourd'hui de cet ineffable mystère, implorons d'une voix suppliante l'assistance divine par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Ceux qui, en ce saint temps, ont reçu par le moyen des sacrements la robe blanche tissée de la toison de l'Agneau immaculé, me demanderont peut-être comment on peut conserver à cette robe son étincelante blancheur et la porter jusqu'au tribunal de Jésus-Christ. Quoiqu'il y ait pour cela bien des conditions requises, je me bornerai à répondre : Méditez pieusement tous les jours de

votre vie sur le mystère qui vous a valu une telle grâce ; car il est constant que nous devons cette robe blanche aux mérites de la passion du Sauveur. Pensons donc chaque jour à sa passion ; remercions-l'en sans cesse et demandons-lui qu'elle nous conserve les biens qu'elle nous a procurés.

Entre toutes les merveilles que renferme ce bienfait, il en est une qui surpasse les autres : c'est le mode de la rédemption, mode plus admirable encore que la rédemption même. Il consiste en ce que l'auteur de notre salut a pris sur lui toutes les transgressions du genre humain, et, pour les effacer, a subi la mort la plus affreuse et les derniers supplices. Cette immense condescendance de la bonté divine est au-dessus de toute admiration. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le Seigneur, dans sa magnificence, fasse des dons magnifiques, et qu'il les fasse gratuitement, en vertu de sa libéralité. Mais souffrir des maux est incompatible avec la nature de la divinité. Une telle condescendance de la bonté divine, outre qu'elle ajoute à la grandeur du bienfait, montre l'immensité de l'amour de Dieu à notre égard. Ce qui fait dire à saint Chrysologue : « Le Seigneur a cru qu'il ferait trop peu s'il nous montrait son affection en nous comblant de biens, sans nous la montrer aussi en subissant des souffrances. » Cela étant, nous pouvons dire avec vérité que Dieu s'est tellement épris d'amour pour le salut des hommes, qu'il a fait non-seulement ce qu'il a pu, mais, s'il est permis de le dire, plus qu'il n'a pu, puisqu'il a voulu endurer, dans une nature étrangère miséricordieusement revêtue par lui, des souffrances incompatibles avec la nature de sa divinité.

Or, le saint évangile de ce jour, pour ne pas aller chercher d'exemples ailleurs, nous montre la tendresse du Seigneur envers ceux qui gardent le souvenir de cet immense bienfait. Si, en effet, ce doux Sauveur vient aujourd'hui se joindre en tiers à deux disciples allant à Emmaüs, s'il leur dévoile les mystères des saintes Lettres, s'il remplit leurs âmes d'une lumière divine et embrase leurs cœurs du feu de la plus ardente charité, c'est parce qu'il avait remarqué que, navrés de douleur au souvenir de sa passion, ils en conféraient entre eux avec piété et amour. Cela

résulte clairement de la question qu'il leur adresse en s'approchant : « De quoi vous entretenez-vous ainsi en chemin, et d'où vient que vous êtes si tristes ? L'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : Etes-vous seul si étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? Quoi, leur dit-il ? Ils répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et comment les princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Cependant nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ; mais, après tout cela, voici déjà le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous nous ont étonnés ; car ayant été de grand matin à son sépulcre, et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont revenues dire que des anges leur ont apparu et leur ont assuré qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres, s'étant rendus au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les avaient rapportées ; mais, pour lui, ils ne l'ont pas vu. »

Après avoir écouté patiemment ce long récit, notre étranger commence son explication par cette verte réprimande : « Insensés et lents de cœur à croire tout ce qu'ont dit les prophètes, est-ce qu'il ne fallait pas que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » La pensée du Sauveur aurait besoin d'un long commentaire ; mais je crois devoir le différer momentanément afin de parcourir le reste du récit évangélique.

Le Sauveur, ayant appuyé cette pensée sur de nombreux témoignages des Écritures, et les disciples écoutant ses instructions avec avidité, « ils approchèrent du bourg où ils se rendaient, et il feignit d'aller plus loin. » Ici on peut demander : Pourquoi cette fiction ? Saint Bernard répond : « C'est qu'en feignant de vouloir les quitter, il les embrasait plus fortement du feu de la charité dont la douce flamme les consumait. En effet, quels pensez-vous que furent leurs sentiments lorsqu'il feignit d'aller plus loin ? Il me semble les entendre lui adresser ce langage : Tendre Maître, ne vous retirez point, ne vous éloignez point de nous. Que votre voix fasse encore résonner à nos oreilles le doux

nom de Jésus de Nazareth. De grâce, parlez de la joie de la résurrection. Restez avec nous, parce qu'il se fait déjà tard et que le jour est sur son déclin. Nous veillerons cette nuit, car le jour ne suffit pas à rassasier l'oreille d'entendre parler du doux Jésus. »

Persuadé par l'insistance des disciples, le Sauveur les suit à l'hôtellerie. Car s'il feignit d'aller plus loin, c'est qu'il voulait, comme le dit saint Bernard, entendre cette prière : « Demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il se fait déjà tard et que le jour est sur son déclin. » Passant outre, il veut être retenu ; partant, il veut être rappelé. C'est ainsi qu'il voulait passer à côté des disciples ballottés sur la mer, afin, dit saint Ambroise, de mettre par cette feinte leur foi à l'épreuve et de les exciter à prier. C'est encore ainsi que l'Épouse du Cantique se retire pour être rappelée avec plus d'instance et être retenue plus fortement.

Cette feinte produit donc pour nous trois fruits de salut. D'abord, elle éprouve notre foi ; ensuite, elle nous fait retenir l'Époux avec plus d'efforts ; enfin, s'il part, elle nous fait demander son retour avec plus d'ardeur. Beaucoup de gens font le contraire : ils renoncent au devoir de la prière quand l'Époux est absent, tandis qu'alors il faudrait l'invoquer davantage, puisqu'il est surtout absent, pour qu'on le rappelle dans son ancienne demeure à force de prières et avec les plus vives instances.

Bien, différente est la conduite des justes : en l'absence du Seigneur, se voyant comme dans les ténèbres et dans la solitude, ils lui crient avec les disciples : « Restez avec nous, Seigneur, parce qu'il se fait tard et que le jour est sur son déclin. » Tant que nous possédons votre présence, nous jouissons de la lumière ; mais dès que vous êtes parti, qu'est-ce qui pourrait nous sourire ? Qu'est-ce qui ne serait pas triste, affreux et désolant ?

En effet, l'âme accoutumée à la vie intérieure et à la contemplation des choses divines, l'âme qui se repaît de la présence du Seigneur demeurant en elle, qui jouit de sa douce familiarité, qui repose entre ses épaules, qui se délecte de ses communications intimes, qui, libre des inquiétudes et des passions de la terre, habite et vit avec soi, et cherche en soi la vraie félicité et le royaume de Dieu, cette âme, dis-je, dès qu'elle se sent privée

des douceurs de la présence divine, comment ne s'affligerait-elle pas, ne se lamenterait-elle pas, en se voyant sevrée de la joie spirituelle qu'elle trouvait dans ses rapports intimes avec son Epoux, et pour laquelle seule elle avait répudié toutes les autres consolations de la vie?

De même que les poissons, placés dans leur milieu et dans leur élément, sautent et bondissent, tandis qu'ils souffrent quand on les en tire, et, perdant toute agilité, deviennent inertes et sans mouvement, parce que là ils étaient dans leur lieu naturel, et qu'ici en sont déplacés; de même l'âme purifiée repose en Dieu comme en son centre; mais si elle vient à en être arrachée, elle ne trouve rien de doux, de suave ou d'agréable; tout lui est matière de soucis, d'angoisses et de tristesse. C'est ce qu'insinuent ces paroles du Sauveur: « Les amis de l'Epoux peuvent-ils être dans la tristesse pendant que l'Epoux est avec eux? Mais viendra un jour où l'Epoux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » *Matth. ix, 15*. Qu'est-ce que ce jeûne des amis? Ecoutons saint Ambroise: « Nous ressentons la faim, non du corps, mais de l'âme, et nous souffrons moins du manque de nourriture que d'un désir non satisfait. » Saint Bernard souffrait du même désir, quand, en l'absence de l'Epoux, il disait en parlant de lui-même: « Il est nécessaire que mon âme soit triste maintenant jusqu'à ce qu'il revienne et qu'il ait réchauffé mon cœur, ce qui est l'indice de son retour. » Et plus loin: « Autant de fois il m'échappera, autant de fois je le poursuivrai, ne cessant de crier de toutes les voix de mon cœur vers le divin fugitif, afin qu'il revienne, qu'il me rende sa présence et la joie du salut. Je vous l'avoue, mes enfants, rien ne me sourit, quand je n'ai pas avec moi ce qui seul fait mon bonheur. Et je demande qu'il arrive les mains pleines, pleines de grâce et de vérité, selon sa coutume, comme hier et avant-hier. » *Bern.* Heureux mille fois qui ressent l'absence et ne désire que la présence de l'Epoux divin! Heureux qui peut s'appliquer ces paroles du Prophète: « Mon âme a refusé toute consolation; je me suis souvenu de Dieu et me suis réjoui, etc. » *Ps. LXXVI, 3*.

Mais retournons aux disciples. Non contents d'avoir invité le

Seigneur à se reposer, ils finirent par le contraindre, c'est-à-dire ils lui firent violence pour qu'il partageât leur repas. « Etant avec eux à table, dit l'Évangéliste, il prit le pain et le bénit; puis, l'ayant rompu, il le leur donna. En même temps leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent; mais il disparut de devant eux. » A cette occasion, saint Grégoire recommande chaleureusement le devoir de l'hospitalité et toutes les œuvres de miséricorde. Je vais rapporter ses propres paroles :

« Cet exemple nous montre, mes frères, qu'il faut non-seulement offrir l'hospitalité aux étrangers, mais qu'il faut même la leur faire accepter. Les disciples dressent la table, présentent le pain et les mets; et le Dieu, qu'ils n'avaient pas reconnu à l'explication de l'Écriture sainte, ils le reconnaissent à la fraction du pain. Ainsi, en écoutant les enseignements de Dieu ils ne furent pas éclairés, et ils furent éclairés en les accomplissant, parce qu'il est écrit : « Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu; mais ce sont ceux qui observent la loi qui seront justifiés. » *Non auditores legis justificabuntur apud Deum, sed factores legis.* Rom. II, 13. Celui qui veut comprendre ce qu'il a entendu doit donc se mettre à l'œuvre, et exécuter ce qu'il a pu comprendre. Voilà le Seigneur qui n'est pas reconnu pendant qu'il parle, et qui daigne se faire connaître quand on le sert à table. Exercez donc l'hospitalité, très-chers frères, aimez les œuvres de miséricorde. Car saint Paul dit : « Que la charité fraternelle demeure en vous. Ne négligez pas d'exercer l'hospitalité; c'est en la pratiquant que quelques-uns ont, sans le savoir, reçu pour hôtes des anges. » *Hebr. XIII, 1.* Et saint Pierre : « Exercez sans murmure l'hospitalité les uns envers les autres. » *I Petr. IV, 9.* Et la Vérité elle-même : « J'ai eu besoin d'abri et vous m'avez recueilli. » *Matth. XXV, 35.* Voici un fait que l'on regarde généralement comme bien établi et que nous a conservé la tradition : Un père de famille exerçait une généreuse hospitalité, lui et toute sa maison. Tous les jours il partageait son repas avec des pèlerins. Un jour on vit arriver, avec d'autres, un étranger qui fut conduit à table. Le père de famille, par humilité, et suivant son usage, voulant verser de l'eau sur les mains du voyageur, se

détourna pour saisir l'urne ; mais aussitôt il ne trouva plus celui qu'il voulait servir. Cet événement l'ayant beaucoup surpris, le Sauveur lui apparut la nuit suivante, et lui dit : Les autres jours vous m'avez accueilli dans mes membres ; mais, hier, c'est moi-même en personne que vous avez reçu. » *Gregor. Hom.* Pareille chose arriva à saint Grégoire lui-même, selon ce que rapporte Siméon Métaphraste dans la vie de ce bienheureux pontife. Qu'en conclure ? sinon que saint Augustin, commentant notre évangile, est dans le vrai quand il dit : « Retenez votre hôte, si vous voulez connaître le Seigneur. Car ce que l'infidélité avait enlevé aux disciples, l'hospitalité le leur rendit. »

Passons maintenant à l'explication de notre texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

Les deux disciples ayant été scandalisés de la passion du Sauveur, et ayant cessé de croire et d'espérer sa résurrection, il fut touché de leur ignorance, et commença à les interpeller par cette exclamation : « O insensés, et lents de cœur à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » Par cette manière de parler, par cette formule interrogative, le Sauveur a voulu indiquer que le mystère de la croix est manifestement ce qu'il y a de plus conforme à la sagesse de Dieu. Cependant cette affirmation si vraie étonne le monde au suprême degré, et ce n'est pas sans motif. Que la majesté souveraine et infinie, qui pouvait assurer le salut de l'homme par mille autres moyens, ait voulu subir tant d'outrages, de sarcasmes, de coups, enfin l'ignoble supplice de la croix, quoi de plus étonnant ? Quel vaste champ s'ouvrirait ici à nos réflexions ! Toutes les langues des mortels y trouveraient matière à s'exercer sans jamais épuiser le sujet. Car il y aurait à développer toutes les causes qui demandaient que le genre humain fût affranchi de la mort par la mort du Fils unique de Dieu. Or, ces causes, que sont-elles autre chose que tous les

fruits produits par l'arbre de la croix? Et qui pourrait les dénombrer, sinon celui qui compte la multitude des étoiles?

Toutefois, le pape saint Léon constate que tous ces fruits se rapportent principalement à deux chefs : « La croix de Jésus-Christ, dit-il, instrument du salut des mortels, est un mystère et un exemple : un mystère par lequel s'accomplit une œuvre divine, et un exemple qui excite la dévotion humaine, parce que la rédemption, après nous avoir délivrés du joug de la captivité, nous met à même de la suivre par l'imitation. » La passion du Sauveur renferme donc deux choses : un mystère pour la rédemption, et un exemple pour l'imitation. Nous allons maintenant parler de l'exemple, réservant le mystère pour une autre occasion. En effet, dans ce passage : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, » le Sauveur, en employant le nom de Christ, semble surtout avoir en vue l'exemple. Telle est la force qu'a ici ce nom, comme j'espère vous le montrer dans la suite de ce discours. Mais pour cela je réclame de vous une oreille attentive, parce que je vais parler d'une chose des plus importantes. Commençons par quelques observations préliminaires.

D'abord il faut remarquer que le nom glorieux de *Christ* n'est pas un nom de personne; c'est un nom de fonction, car il signifie *chef* ou *roi*, titre fréquemment donné au Sauveur dans les saintes Lettres. Le Seigneur l'appelle ainsi dans Michée quand il dit : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les villes de Juda; de toi sortira un *chef* qui conduira mon peuple d'Israël. » *Mich.* v, 2. Dans Isaïe, il le désigne par le même nom : « Je vais le donner pour témoin aux peuples, pour chef et pour maître aux Gentils. » *Isa.* LV, 4. Paroles par lesquelles le Père décerne à son Fils les trois noms de témoin, de chef et de maître. En effet, témoin fidèle, il nous a rendu témoignage de la volonté de son Père, ce qui appartient aussi à la fonction de maître. En tant que chef, il a fortifié par ses exemples les enseignements que sa parole avait donnés, et ainsi il est notre guide dans le chemin qui mène au ciel, comme il l'a déclaré lui-même en disant : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Il est, en effet, suivant l'interprétation du pape saint Léon, « la voie de la sainteté, la vérité

de la doctrine divine et la vie de la béatitude éternelle. » Non-seulement donc il devait, comme maître, nous instruire par des paroles; il devait plus encore, en tant que chef, nous montrer le chemin et nous conduire au ciel par les éclatants exemples de ses vertus. Tel est le sens du nom de Christ.

Remarquez ensuite qu'entre ceux qui suivent un tel guide, il y a les parfaits et les imparfaits. Ces derniers, gardant les commandements de la loi divine, s'attachent à éviter les péchés mortels. Les parfaits, moins nombreux, voulant observer scrupuleusement non-seulement les préceptes, mais encore les conseils évangéliques, s'appliquent à fuir et les transgressions mortelles, et les vénielles. Le Sauveur, en disant « qu'il y a beaucoup de demeures dans la maison de son Père, » *Joann.* xiv, 2, donne à entendre que les uns et les autres ont place dans le royaume céleste. Car ces nombreuses demeures, c'est-à-dire ces différents degrés de récompenses, indiquent la multiplicité et la variété des mérites. En cela apparaît la grandeur de la bonté et de la charité de Dieu, qui daigne appeler à partager sa félicité jusqu'aux faibles et aux imparfaits, pourvu qu'ils meurent en état de grâce. Ne trouvez donc pas mauvais si maintenant je vais parler de la voie de la perfection absolue; ce n'est pas que je prétende vous y obliger; je me bornerai à montrer en quoi elle consiste. Cette discussion ne nous sera pas inutile pour l'intelligence de la parole que j'ai prise pour texte; elle servira en outre à nous inspirer l'humilité, en nous donnant l'occasion de nous comparer avec les parfaits; enfin elle aidera ceux qui veulent avancer dans la voie de Dieu (et tous le doivent vouloir), elle les aidera, dis-je, à connaître dans quelle route il faut marcher et vers quel but il faut tendre.

Jésus-Christ notre Seigneur est le chef et le guide de tous les justes, parfaits ou imparfaits, c'est-à-dire qu'il est le modèle de toutes les vertus. En effet, c'est à cause des faibles qu'avant sa passion il a eu peur, et s'est attristé; ses membres infirmes trouvent là une consolation, dès qu'ils viennent à souffrir quelque chose d'analogue. Et en même temps, notre chef a été le modèle le plus accompli de la perfection et des plus grandes vertus,

et il est venu au monde (entre autres raisons) pour enseigner la perfection évangélique, non-seulement par des paroles, mais aussi par les plus admirables exemples. Et si Daniel le qualifie de Saint des saints, c'est qu'il est le plus grand de tous les saints, qu'il les sanctifie tous et qu'il leur a été donné à tous comme le modèle d'une sainteté parfaite.

Parmi les saints, les uns ont été fidèles à Dieu et parfaits en temps de guerre, les autres, en temps de paix. En temps de guerre vécutrent les apôtres, les martyrs et beaucoup de prophètes, qui souffrirent d'affreux tourments pour la justice. Voici comment l'Apôtre décrit leur vie et leurs travaux : « Les saints ont souffert les moqueries et le fouet, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été tentés, ils sont morts par le tranchant du glaive; ils étaient vagabonds, vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés. Ces hommes, dont le monde n'était pas digne, ont passé leur vie errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes. » *Hebr. xi, 36 et seq.* Tels furent donc et la vie et les travaux et les combats des saints de l'ancien Testament. Quant à la vie et aux combats des saints du nouveau Testament, le même Apôtre les expose ainsi en parlant de lui-même et des autres apôtres : « Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les outrages; nous n'avons point de demeure stable. Nous endurons la fatigue en travaillant de nos propres mains; on nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous le souffrons; on nous injurie, et nous répondons par des prières; nous sommes regardés jusqu'à présent comme les ordures du monde, comme des balayures que tout le monde rejette. » *I Cor. iv, 11 et seq.* Deux versets plus haut il avait dit : « Nous servons de spectacle au monde, c'est-à-dire aux anges et aux hommes. » C'est-à-dire par nos luttes et nos combats, nous sommes devenus un spectacle, comme les athlètes qui, dans les jeux et les cirques des païens, combattent contre les bêtes féroces; nous sommes un objet d'étonnement non-seulement pour les hommes, mais pour les anges.

Telle fut donc la vie de ceux qui, en temps de guerre, furent fidèles au Seigneur. Par leurs combats, ils ont élevé plus haut la gloire de Dieu que ne le font le soleil, la lune et le ciel avec leur parure, et la création même du monde. Certes, le Seigneur est admirable dans tous ses ouvrages : mais c'est dans ses martyrs qu'il est le plus admirable. Car, de tous les sacrifices, le plus méritoire est celui par lequel l'homme s'immole à Dieu. Ce sacrifice est la preuve d'amour la plus certaine; c'est le témoignage le plus éclatant que l'homme puisse rendre à la gloire divine.

Maintenant, mes frères, je vous le demande, pour appuyer, pour stimuler, pour fortifier, pour consoler, au milieu de leurs travaux et de leurs luttés, ces héros chrétiens, qu'est-ce qui pouvait leur être présenté de plus grand que le Prince des martyrs avec la couronne dont son Père lui a ceint le front au jour de son triomphe? Qu'est-ce qui aurait pu leur paraître intolérable, lorsque dans la lumière de la foi ils voyaient ce Maître tout puissant et suprême souffrir, de gaieté de cœur, crachats, fouet, moqueries, sarcasmes, soufflets, chaînes, outrages, couronne d'épines, fiel et vinaigre, enfin l'atroce supplice de la croix entre deux brigands, et cela sans nécessité aucune de sa part, mais par pure charité et pour nous conquérir par son sang le salut éternel? Certes, en jetant les yeux sur lui, ils offraient gaiement leur vie et leur sang à Celui qui le premier avait répandu pour eux et son sang et sa vie. Si donc la plus grande gloire de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante se trouve dans les triomphes et les victoires des martyrs, et si c'est à eux surtout que Jésus-Christ notre Seigneur a été donné comme modèle, n'a-t-il pas fallu qu'il endurât les mêmes souffrances qu'eux, et de plus intolérables encore, avant d'entrer dans sa gloire? Et dans le fait, pour apprécier l'immensité des fruits de la passion, il suffit de considérer l'armée presque infinie des martyrs et les invincibles phalanges des saints, qui, aux yeux émerveillés du monde, ont suivi l'exemple du Crucifié, et qui ont surpassé les astres en splendeur comme ils les surpassent en nombre.

II.

Parlons maintenant de ceux qui ont servi le Seigneur en temps de paix. Ce sont les saints confesseurs, les moines, les ermites, que les Grecs appellent anachorètes, parce que, retirés du monde et de la foule, ils vivaient avec Dieu seul dans la solitude. Par leur manière de vivre on pourra juger des moines et des autres confesseurs, puisque l'Eglise les honore tous sous le nom de confesseurs. Or, cette manière de vivre, saint Jérôme, dans une lettre à Eustochie, la peint en un seul mot. Après avoir décrit les usages et les règles des moines vivant en communauté, il dit des anachorètes : « Si vous le voulez, je vous décrirai une autre fois leur vie qui, dans la chair, n'a rien de la chair. » Par là il donne à entendre que ces hommes d'une éminente sainteté, comprimant et foulant aux pieds tous les mouvements et les appétits sensuels, se sevrant de toutes les délices terrestres, ne vivent que par l'esprit, méditent jour et nuit les choses spirituelles, et quoiqu'ayant un corps, vivent de la vie des anges, qui n'ont point de corps.

Cette pensée est confirmée par Jean Climaque, qui définit ainsi le moine : « La vie monastique, dit-il, est un ordre et un état angélique renfermé dans un corps grossier et matériel ; » en d'autres termes, le moine, vivant dans un corps mortel, s'applique de tout son pouvoir à reproduire la pureté et la fonction des anges. Plus loin, il donne cette autre définition : « Le moine est celui dont toutes les facultés se dirigent vers Dieu seul, et qui le prie en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance. » Comme donc les anges, même quand ils sont envoyés pour veiller sur nous, ne détournent jamais leur esprit de la contemplation de Dieu ; ainsi le moine parfait, qu'il mange ou qu'il boive, qu'il agisse ou n'agisse pas, qu'il soit dans la solitude ou au milieu de la foule, rejetant loin de lui tous les soins et tous les désirs de ce monde, ne se préoccupe que d'avoir sans cesse Dieu présent à l'esprit.

Vous direz peut-être : Comment peut-il se faire que l'âme humaine, négligeant les soins de cette vie, soit ainsi élevée et

comme absorbée en Dieu, quand il lui faut subvenir aux besoins presque innombrables du corps?

A cette objection, Jean Climaque répond par une troisième définition : « Le moine, c'est une violence perpétuelle à la nature ; il veille sur les sens, et les combat avec une vigilance infatigable. » Par cette définition, le pieux écrivain montre que pour imiter la pureté et la contemplation des anges, il faut cesser d'être l'esclave du corps, c'est-à-dire qu'à l'exception des besoins dont la satisfaction est nécessaire à la vie, il faut s'interdire toute jouissance, par conséquent se faire une perpétuelle violence, lutter contre soi-même, faire abnégation de soi, comprimer tous les sens sous une sévère discipline, refréner les passions et tous les mouvements désordonnés de l'âme, et arriver ainsi, autant qu'il est possible ici-bas, à ne jamais détacher son esprit de l'étude et de la contemplation des choses divines. Alors, en effet, affranchi des soucis de la terre, l'homme prendra librement son essor vers les hauteurs, sans que rien puisse l'arrêter dans son vol ni le troubler dans son séjour parmi les anges. Les paroles suivantes de l'Apôtre viennent à l'appui de cette définition de saint Jean Climaque : « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses vices et ses concupiscences. » *Galat. v, 24.*

Or, faire cela, c'est un martyre spirituel ; saint Bernard le dit : « C'est une espèce de martyre que de mortifier les passions de la chair, martyre moins effrayant que celui qui déchire les membres, mais plus douloureux à cause de sa durée. » Par où nous voyons combien est vraie cette pensée de saint Maxime, que « la vie chrétienne, dirigée d'après les règles de la perfection évangélique, est une croix perpétuelle. » Quant à moi, je ne crains pas d'affirmer que celui qui veut vivre de cette vie doit porter non pas une croix, mais une foule de croix. Il en faut une pour les yeux, afin qu'ils ne voient point la vanité ; une pour les oreilles, afin qu'elles ne s'ouvrent point à la médisance, aux obscénités, aux bouffonneries ; une pour les narines, afin qu'elles ne se laissent point séduire par des odeurs qui feraient naître un plaisir ou vain ou funeste ; une pour la langue, de peur que, pareille à une bête féroce, libre de ses liens, elle ne déchire et notre vie et celle des

autres; une pour le goût, de peur qu'excité par la saveur des mets, il ne sollicite l'âme à les rechercher, et ne la détourne de la contemplation des choses divines pour la jeter sur les « marmites de l'Égypte, » *Exod.* xvi, 3, et dans les délices de la chair. Il faut encore une croix pour le corps entier, auquel on ne doit accorder rien qui sente la mollesse, soit dans les vêtements, soit pour le coucher, soit pour tout le reste.

Mais ces croix sont pour les sens externes. Pour l'intérieur de l'homme, il en faut bien davantage. Car il faut enchaîner et l'entendement, et la mémoire, et l'imagination; il faut les détourner des pensées terrestres, les nourrir et les préoccuper des seules choses divines. Que de croix ne sont pas nécessaires encore pour les mouvements impétueux de l'âme et pour les diverses passions, quand la colère bouillonne, quand l'amour s'enflamme, quand la haine tourmente, quand le désir torture, quand l'ambition brûle, quand la crainte glace, quand l'avarice consume, quand l'envie ronge, enfin quand les autres fléaux de ce genre torturent et déchirent le cœur! Est-ce qu'il n'est pas besoin d'autant de croix qu'il y a là de mouvements à contenir et à réfréner? Vous voyez combien il est vrai de dire que la vie évangélique est une croix, et que la profession monastique est une violence perpétuelle à la nature, une garde vigilante et infatigable des sens. Voilà comment notre âme, affranchie de la tyrannie du corps et de celle des passions, peut en quelque sorte mener sur la terre une vie toute spirituelle, céleste et angélique.

Mais, pour que vous saisissiez mieux la définition précédente de la vie monastique, il ne sera pas hors de propos de suivre l'exemple des philosophes, qui aiment à comparer ce qu'il y a de plus vil avec ce qu'il y a de meilleur. C'est ainsi qu'ils comparent la matière première, qui est dépourvue de toute perfection, avec le souverain Maître de toutes choses, qui possède toutes les perfections et tous les biens. Comparons donc de la même manière l'homme spirituel et parfait avec l'homme charnel.

Celui-ci, négligeant totalement son âme, s'abandonne tout entier aux plaisirs de la chair et à l'assouvissement de ses passions; il ne rêve sans cesse qu'aux biens charnels et terrestres :

au contraire, l'homme spirituel et parfait, comprimant et répudiant tous les appétits et toutes les séductions de la chair, autant qu'il est possible et permis, s'applique tout entier et toujours à perfectionner par toutes les vertus, et à élever jusqu'à Dieu la meilleure partie de lui-même, c'est-à-dire son âme. L'un vit comme s'il n'avait pas une âme formée à l'image de Dieu : l'autre s'efforce de régler sa vie comme s'il n'avait pas de corps. L'un vit à la manière des brutes : l'autre à la manière des anges. C'est ce que saint Jérôme donne à entendre, lorsqu'il dit que les saints anachorètes vivaient dans la chair, comme s'ils n'avaient eu pas de chair.

Théodoret, dans son *Histoire religieuse*, exalte ainsi leurs austérités : « Ces hommes qui ont marché dans la vie à travers des fatigues sans nombre, qui ont dompté et affligé leurs corps par les sueurs et par les souffrances, qui ont ignoré le rire, qui ont passé leur vie dans le deuil et dans les larmes ; ces hommes pour qui le jeûne était préférable aux délices de Sybaris, des veilles laborieuses au sommeil le plus doux, une terre dure à une couche de roses, et qui trouvaient un bonheur immense et inépuisable dans la prière et dans le chant des psaumes ; ces hommes, dis-je, qui ont embrassé toute espèce de vertu, qui est-ce qui leur refuserait son admiration, ou plutôt qui est-ce qui serait capable de les louer dignement ? » Il ajoute qu'épris d'un amour ardent pour la beauté divine, ils ont, par ces austérités, contraint le corps à faire la paix avec l'âme. C'est ainsi que, dans un corps mortel, ils vivaient en quelque sorte de la vie des anges, qui sont dépourvus de corps.

III.

Mais, dira quelqu'un, où les hommes arrivent-ils par cette route, c'est-à-dire par cette effrayante mortification de la chair ? — Je ne dirai rien ici de l'éternelle félicité qui est promise à un tel genre de vie. Je me borne à affirmer que, même sur la terre, on arrive par cette voie à un état surnaturel et céleste qui comprend toutes les vertus et toutes les délices spirituelles, c'est-à-dire la plus grande félicité qui soit possible ici-bas. En effet, plus

ces héros chrétiens se sont sevrés des plaisirs du corps, plus ils sont inondés des délices de l'Esprit divin. Plus ils approchent de la pureté des anges, plus ils participent à leur bonheur. Plus ils sont libres et dégagés des soucis et des passions de la terre, plus ils s'élèvent promptement et ardemment vers les choses célestes et divines, et se plongent en Dieu, leur centre et leur fin dernière. Car, dès que l'esprit humain s'est affranchi de la contagion et du poids de ce corps qui le déprimait vers la terre, il prend facilement et vivement son vol vers les régions spirituelles et divines pour lesquelles il a été fait, et surtout vers l'auguste et suprême intelligence, dans la contemplation et dans les embrasements de laquelle il est rafraîchi de pures délices et éclairé de magnifiques splendeurs.

Comme un miroir bien nettoyé et exposé au soleil réfléchit une lumière si vive qu'on dirait un second soleil : de même, dès que l'âme humaine, que Dieu avait faite à son image, est purifiée de toutes les souillures de la chair, et exposée au Soleil de justice, elle rayonne d'un éclat divin, au point qu'elle rend visible à tous les yeux l'image de Celui dont elle reçoit la splendeur. Or, plus elle réfléchit la lumière divine, plus elle jouit des délices intérieures et des consolations de l'Esprit-Saint.

De ce qui précède, il vous sera facile, mes frères, de conclure la justesse et la convenance de l'assertion que nous avons prise pour texte. Car, si Jésus-Christ notre Seigneur nous a été donné comme le modèle accompli de la sainteté, laquelle consiste à souffrir toutes sortes d'épreuves; si le Fils de Dieu s'est chargé de cette mission digne de lui, afin d'élever l'homme à un état sublime, c'est-à-dire à une vie spirituelle et céleste; si, d'un autre côté, il fallait pour cela déclarer à la nature une guerre perpétuelle, et triompher de la chair avec ses appétits et ses passions : quel rôle convenait mieux à Celui qui est pour nous un maître, un guide, un chef et un roi, que de nous offrir en sa personne le plus parfait exemple de cette mort spirituelle? Qu'est-ce qui pouvait nous servir, nous aider et nous encourager davantage dans une œuvre si difficile et si ardue, que de voir le Maître des cieux et de toutes choses, fatigué par tant de travaux, brisé de tant de

souffrances, percé de tant de coups, défiguré par tant de plaies, suspendu en croix, abreuvé de fiel et de vinaigre, écrasé sous des angoisses et des douleurs infinies, et tout cela pour notre salut? Qui est-ce qui, en présence d'un tel exemple, ne ferait pas, pour son propre salut, ce que le Maître du ciel a daigné faire sans nécessité aucune de sa part, et uniquement mu par sa tendresse pour nous?

Les exemples du Sauveur renferment, si je puis m'exprimer ainsi, quatre circonstances qui excitent puissamment les cœurs des justes à toutes les vertus et surtout à l'amour de Dieu. D'abord, ils sont les exemples non-seulement d'un homme, mais d'un homme qui est le Dieu tout puissant; et ainsi, quand ils ont pour objet l'humilité ou la patience, ils surpassent autant par leur efficacité tous les autres exemples, que l'Homme-Dieu surpasse en dignité tous les autres saints; car de quel front un soldat reculerait-il devant ce qu'il voit souffrir et endurer par son général et son roi? Ensuite ces exemples sont en même temps d'immenses bienfaits, puisque, par toutes ses actions et toutes ses souffrances, le Sauveur nous méritait des trésors de grâce et de gloire, trésors les plus précieux que l'on puisse imaginer. Ajoutez, en outre, que ces exemples sont des marques éclatantes par lesquelles Dieu nous témoigne son amour; puisque, comme le dit le Sauveur lui-même, la plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner, c'est de sacrifier sa vie pour ses amis. Enfin, ils sont les témoignages les plus manifestes de la bonté divine. Car le propre de la bonté, ce qui la caractérise particulièrement, c'est qu'elle veut rendre tous les hommes bons, c'est-à-dire semblables à elle; et plus elle brave et endure de souffrances pour satisfaire ce désir, plus elle se manifeste elle-même. Quelle n'a donc pas été la bonté de notre Dieu, qui, pour nous porter à la vertu et à la piété, n'a pas craint de subir l'atroce et ignoble supplice de la croix!

Au reste, qui pourrait exprimer jusqu'à quel point ces exemples ont excité les saints à affronter tous les travaux et tous les combats pour la justice et la piété? C'est, nous l'avons dit, ce qui enflammait les saints martyrs et leur donnait une telle force que ni menaces, ni terreur, ni souffrances, ni supplices, ni la mort la

plus affreuse, ni l'acharnement du démon, ni enfin tout ce qu'il y a d'horrible et d'épouvantable ne purent les abattre et les arracher des bras de Jésus-Christ. Ils méprisaient le glaive, ils se jetaient dans les flammes, ils appelaient les tortures, ils se faisaient une joie de périr dans les tourments. Beaucoup d'entre eux, embrasés d'amour pour leur Rédempteur, venaient d'eux-mêmes s'offrir à la mort, et sans être ni accusés ni recherchés, se présentaient aux juges et aux tribunaux : tant ils désiraient avec passion offrir au Sauveur leur sang pour le sien, et leur mort pour la sienne.

Animés et encouragés par le même exemple, les saints moines et les anachorètes supportaient gaiement les horreurs du désert, de longues privations de nourriture, une incroyable mortification de la chair, la tristesse, la solitude, les nuits passées en veilles et en prières, une élévation continuelle de l'âme à Dieu ; ils faisaient même de toutes ces choses leurs plus chères délices.

Enfin, tous ceux qui se vouent sans réserve au culte et au service de Jésus-Christ, où puisent-ils leur courage et leur énergie pour combattre vaillamment et persévérer dans la carrière de la piété et de la justice, sinon à la source que nous venons d'indiquer ? Lorsqu'ils affaiblissent leur corps par le jeûne ou le déchirent par les coups, lorsqu'ils le meurtrissent par le sac et le cilice, ou l'affligent par le chaud ou le froid, par la faim et la soif, où prennent-ils des forces, sinon dans la croix et la passion de leur Rédempteur ? Et quand il s'agit de comprimer les passions, de brider la colère, de supporter patiemment ou même de pardonner une injure ; quand il faut faire abnégation de sa propre volonté, rendre le bien pour le mal, coucher sur la dure, se lever au milieu de la nuit pour les saintes veilles ; quand il faut prolonger la prière, garder rigoureusement le silence, subir des haines et des pertes pour la justice ; enfin quand il faut entreprendre pour la gloire de Dieu et par amour de la vertu quelque chose de difficile, qu'est-ce qui se présente aussitôt à leur esprit et leur donne du courage, sinon l'auguste et adorable figure de leur Seigneur attaché à la croix, et souffrant pour notre salut d'atroces supplices ?

Puis donc que le mystère de la croix nous est d'un si puissant secours dans toutes les difficultés de la piété et de la justice, qu'y avait-il de plus en harmonie avec la mission de notre roi et de notre chef, que de marcher à la gloire par la croix, afin de nous montrer le chemin de cette gloire, de le rendre facile et de le consacrer par son exemple? C'est, dit saint Basile, uné loi de la nature innée chez les abeilles, de ne jamais abandonner leurs ruches à moins que leur roi ne les précède. Par cet instinct, l'auteur de la nature montre clairement quel est le devoir d'un roi, selon les règles incorruptibles de la raison, dont, hélas! s'écartent trop souvent les procédés de l'ambition humaine. Il était donc souverainement convenable que le roi véritable et immortel qui nous a été envoyé des cieux, nous précédât dans la route épineuse de la vertu, afin que nous tous, qui servons sous son étendard, nous pussions toujours le suivre. Cela étant, n'a-t-il pas dit avec autant de justesse que de vérité : « Il fallait que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? » Tèl est, mes frères, l'immense bienfait que nous devons à notre Sauveur. Sa mort nous a enseigné le chemin du ciel, et sa résurrection nous en a ouvert les portes; sa mort nous a indiqué la voie, et sa résurrection le terme de cette voie; sa mort nous a appris par où il faut passer, sa résurrection où il faut parvenir; sa mort nous a montré les combats que nous avons à livrer, sa résurrection la palme de l'éternelle félicité, réservée aux vainqueurs. Attachons-nous donc, mes frères, comme je le disais en commençant, à regarder sans cesse des yeux de la foi l'auteur de notre salut attaché pour nous à la croix, aimons-le du plus ardent amour, ne nous laissons point de lui exprimer notre reconnaissance, ni de méditer ses exemples, et nous mériterons qu'il veuille bien nous admettre à partager avec lui le céleste héritage. Ainsi soit-il.

NOTE A, pour la page 279.

Pour l'intelligence de ce passage, il est nécessaire de se rappeler les circonstances de la mort de Lucrece. Feller les rapporte en ces termes :

« Sextus, fils aîné de Tarquin, ... se glissa pendant la nuit dans sa chambre, et menaça de la tuer, et avec elle l'esclave qui la suivait, afin que le cadavre de ce malheureux, placé auprès d'elle dans un même lit, fit croire que la mort de l'un et de l'autre avait été le châtement de leur crime. Lucrece succombe à cette crainte, et Sextus, après avoir satisfait ses désirs, la laisse dans l'amertume de la plus vive douleur. Elle fait appeler à l'instant son père, son mar et ses parents, leur fait promettre de venger son outrage, et s'enfonce un poignard dans le cœur, l'an 509 avant Jésus-Christ. »

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

SERMONS POUR LE PROPRE DU TEMPS.

| | |
|--|-----|
| PREMIER SERMON pour le mercredi après le IV ^e dimanche de Carême. — Explication de l'Évangile du jour. | 1 |
| DEUXIÈME SERMON pour le même mercredi après le IV ^e dimanche de Carême. — Explication de l'Évangile. — Des trois principales espèces d'aveuglement dans les pécheurs, et de leurs causes. | 21 |
| AUTRE SERMON sur les trois espèces de cécité des pécheurs, et sur leurs causes. | 33 |
| AVIS AU LECTEUR. | 43 |
| PREMIER SERMON pour le vendredi après le IV ^e dimanche de Carême. — Explication de l'Évangile du jour. | 43 |
| DEUXIÈME SERMON pour le même vendredi après le IV ^e dimanche de Carême. — Explication de l'Évangile. | 63 |
| PREMIER SERMON pour le dimanche de la Passion. — Explication de l'Évangile. | 83 |
| DEUXIÈME SERMON pour le même dimanche de la Passion. — Explication de l'Évangile. — Manière d'entendre la parole de Dieu. | 101 |
| TROISIÈME SERMON pour le même dimanche de la Passion. — 1 ^o Explica- tion de l'Évangile. — 2 ^o Développement des paroles du texte. | 115 |
| PREMIER SERMON pour le mercredi après le dimanche de la Passion. — Explication de l'Évangile. | 132 |
| DEUXIÈME SERMON pour le mercredi après le dimanche de la Passion. — Mœurs des brebis du Christ. Récompense qui leur est promise dans cette vie et dans l'autre. | 150 |
| TROISIÈME SERMON pour le mercredi après le dimanche de la Passion. — Grandeur du bienfait de la prédestination divine; son obscurité pré- sente; exposition familière des signes de la prédestination. | 164 |
| PREMIER SERMON pour le vendredi après le dimanche de la Passion. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Le dessein formé par les Pharisiens et les pontifes de tuer le Sauveur nous montre combien sont infruc- tueux les efforts des méchants. | 181 |
| DEUXIÈME SERMON pour le même vendredi après le dimanche de la Pas- sion. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o A propos du récit évangé- lique, on traite de l'aveuglement et de l'endurcissement du cœur. | 196 |

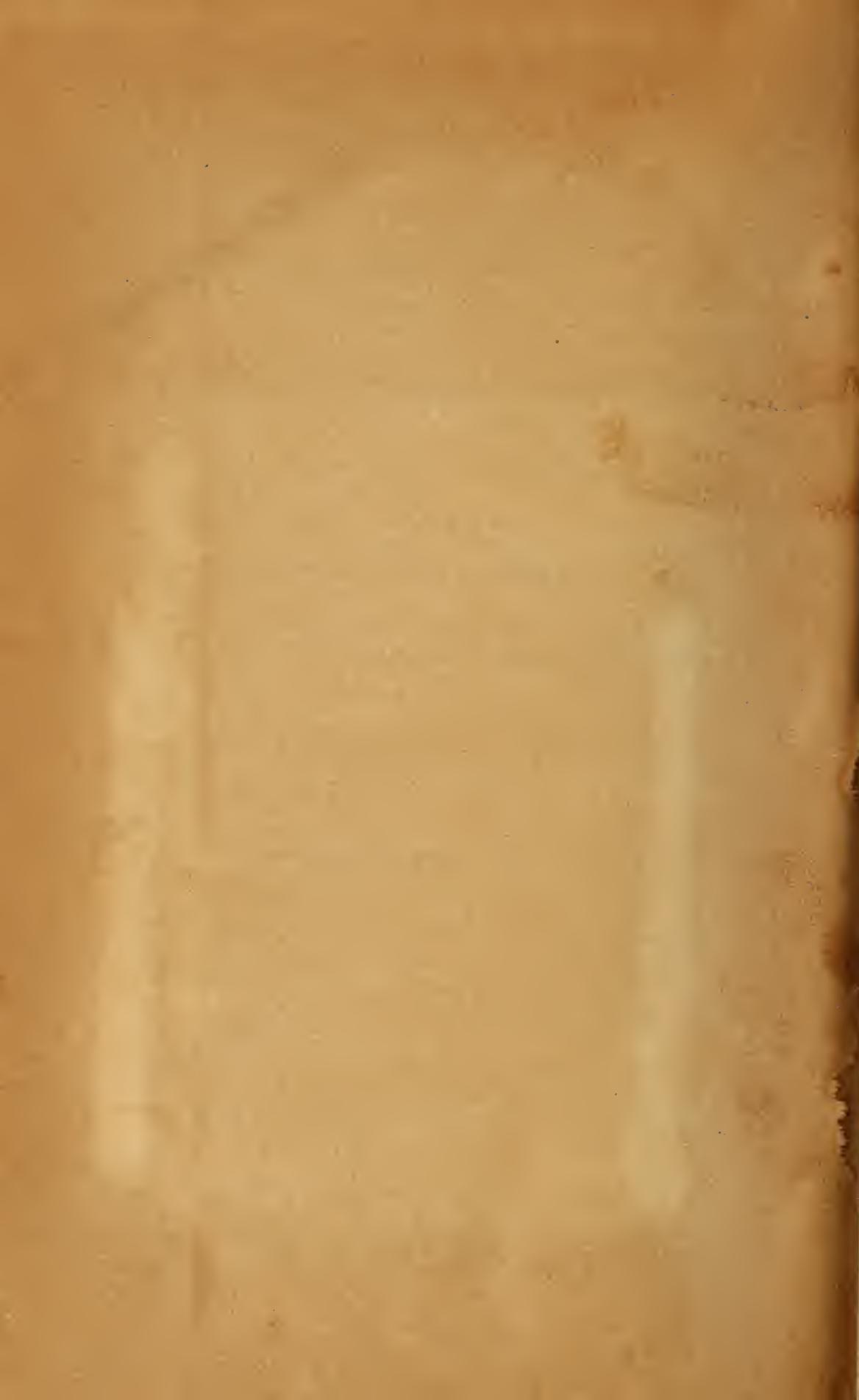
| | |
|--|-----|
| PREMIER SERMON pour le dimanche des Rameaux, dans lequel, après une courte explication de l'Évangile, on traite de la bonté et de la charité ineffable du Sauveur, qui, pour achever l'œuvre de notre rédemption, a bien voulu aujourd'hui entrer à Jérusalem, au milieu de l'empressement et de l'allégresse du peuple. | 212 |
| DEUXIÈME SERMON pour le dimanche des Rameaux, où l'on explique d'abord dans le sens moral et allégorique les paroles de Zacharie citées dans le texte ; puis on traite du royaume spirituel de Jésus-Christ. . . | 229 |
| SECONDE PARTIE OU AUTRE SERMON qui traite du royaume de Jésus-Christ. | 239 |
| TROISIÈME SERMON pour le même dimanche des Rameaux. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Bienfait de notre rédemption. | 248 |
| PREMIER SERMON pour le Jeudi-Saint. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Comment il faut se préparer à la réception de l'Eucharistie. | 267 |
| SECONDE PARTIE. — Sur la préparation à la sainte communion. | 281 |
| DEUXIÈME SERMON pour le Jeudi-Saint. — Explication de l'Évangile. . . | 285 |
| TROISIÈME SERMON pour le Jeudi-Saint. — 1 ^o Immense charité que Jésus-Christ a manifestée à la fin de sa vie par des œuvres et des bienfaits admirables. — 2 ^o De quelle manière et par quelles vertus nous devons répondre à un tel amour. | 300 |
| QUATRIÈME SERMON pour le Jeudi-Saint. — 1 ^o Des causes de l'institution de l'Eucharistie. — 2 ^o De la préparation pour la recevoir dignement. | 316 |
| CINQUIÈME SERMON pour le Jeudi-Saint. — Explication de l'Évangile. . . | 332 |
| PREMIER SERMON pour le Vendredi-Saint. — 1 ^o Du bienfait ineffable de la rédemption. — 2 ^o Des rigueurs de la passion et de la grandeur des souffrances de Jésus-Christ. | 348 |
| DEUXIÈME SERMON sur la passion de notre Seigneur, où l'on traite de la servitude et de la rédemption du genre humain. On parle d'abord du bienfait de notre rédemption et de la rigueur des souffrances de Jésus-Christ; on explique ensuite trois choses : 1 ^o Les maux que le péché a causés au genre humain. — 2 ^o La sagesse des moyens inventés par l'amour de notre Seigneur pour réparer ces maux. — 3 ^o Le succès de ces moyens pour notre complet affranchissement; en dernier lieu on parle de ce que notre Seigneur est en droit d'attendre de l'homme pour l'avoir ainsi délivré. | 386 |
| CINQ SERMONS SUR LA PÉNITENCE prononcés en carême par Louis de Grenade. | 427 |
| PREMIER SERMON. — Exhortation à la pénitence; ses différents modes; sa nécessité. | 427 |
| AU LECTEUR. | 448 |
| DEUXIÈME SERMON. — De la vraie pénitence et de la fausse. De la contrition, qui est la première et la principale partie de la pénitence. . . | 451 |
| SECONDE PARTIE. — Autre sermon sur la première partie de la pénitence, c'est-à-dire sur la contrition. | 462 |

TABLE.

643

| | |
|---|-----|
| TROISIÈME SERMON. — De la deuxième partie de la pénitence, c'est-à-dire de la confession. | 475 |
| QUATRIÈME SERMON. — Deuxième partie du sacrement de pénitence. Suite. Explication des préceptes de la seconde table. | 492 |
| CINQUIÈME SERMON. — De la satisfaction, qui est la troisième partie du sacrement, et des remèdes à employer pour ne pas retomber dans nos anciennes fautes. | 513 |
| AU LECTEUR. | 534 |
| POÉSIES SUR LA PASSION. | 539 |
| AU CARDINAL CHARLES BORROMÉE, archevêque de Milan, Louis de Grenade, perpétuelle félicité en Jésus-Christ. | 555 |
| POÉSIES SUR LA RÉSURRECTION. | 558 |
| SERMON pour le saint jour de Pâques. — Explication de l'Évangile. | 563 |
| AU LECTEUR. | 581 |
| PREMIER SERMON pour le lundi de la semaine de Pâques. — Explication de l'Évangile. | 582 |
| DEUXIÈME SERMON pour le même lundi après Pâques. — Explication de l'Évangile. | 604 |
| TROISIÈME SERMON pour le même lundi de Pâques. — Courte explication de l'Évangile, suivie du développement du texte. | 619 |

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME



LUIS de Granada.

Oeuvres completes.

BQ

7074

.U33

A3F7

v.3.

